This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

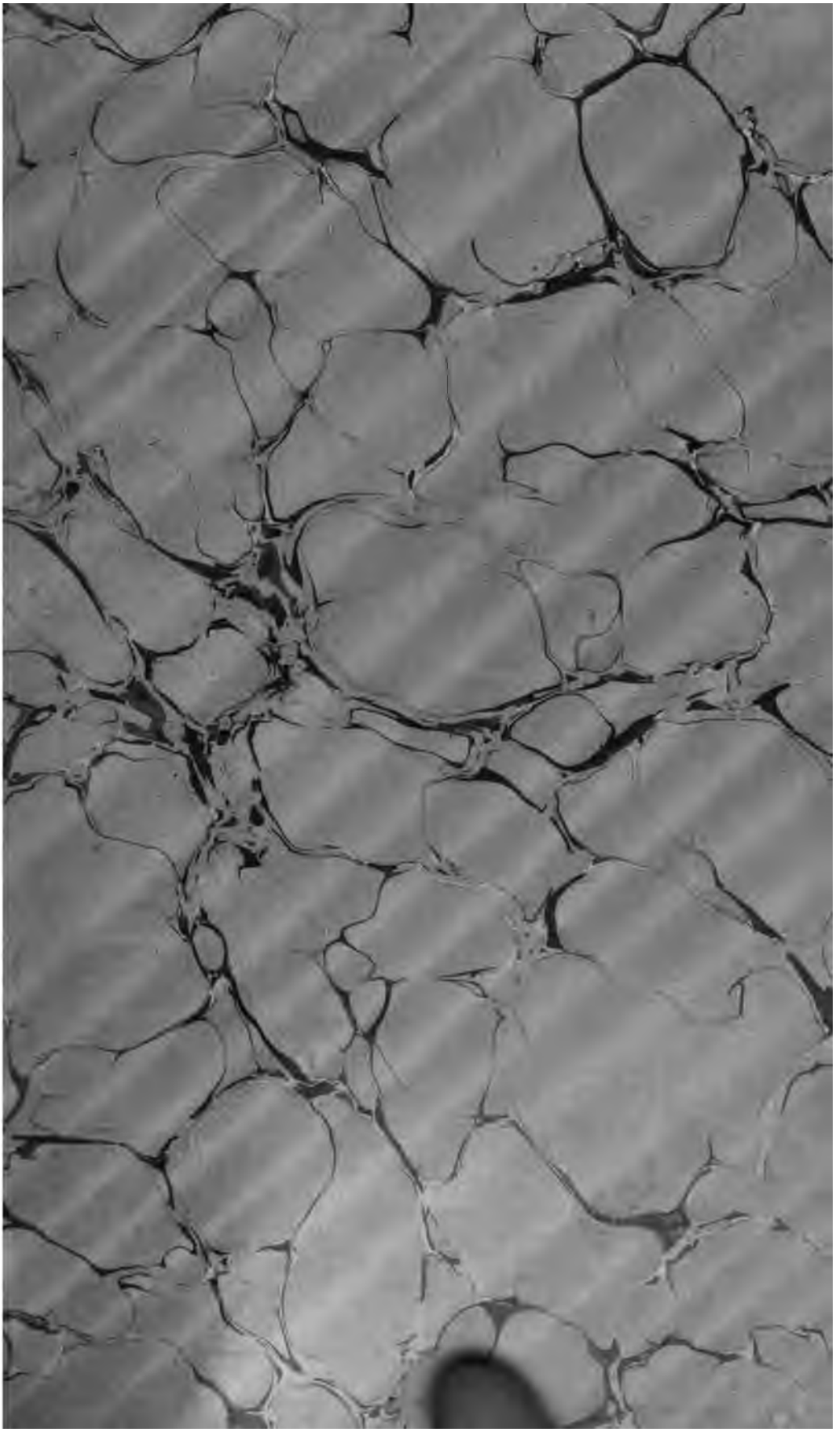
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 1,179,167

ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN



SEMINARY
BO5
R46
E85

REVUE

DES

ÉTUDES GRECQUES

Les réunions du Comité ont lieu à l'École des Beaux-Arts, à quatre heures, le premier jeudi de chaque mois; tous les membres de la Société ont le droit d'y assister et ont voix consultative. Elles sont interrompues pendant les mois d'août, de septembre et d'octobre.

L'Assemblée générale annuelle a lieu le premier jeudi qui suit la fête de Pâques.

La bibliothèque de l'Association (12, rue de l'Abbaye) est ouverte le jeudi, de 3 h. 1/2 à 4 h. 1/2, et le samedi de 2 à 5 heures.

Les communications à l'Association, les demandes de renseignements, les ouvrages offerts à la bibliothèque doivent être adressés, franc de port, à l'École des Beaux-Arts, 14, rue Bonaparte.

Les manuscrits destinés à la *Revue* ainsi que les ouvrages envoyés pour compte rendu doivent être adressés à M. Théodore Reinach, rédacteur en chef gérant de la *Revue*, librairie Leroux, 28, rue Bonaparte.

Les membres de l'Association sont priés de bien vouloir envoyer le montant de leur cotisation, en un mandat de poste, à M. Henri Lebègue, agent et bibliothécaire de l'Association, 12, rue de l'Abbaye.

Tout membre qui, après deux avis, n'aura pas payé sa cotisation, sera considéré comme démissionnaire.

REVUE

DES

ÉTUDES GRECQUES

PUBLICATION TRIMESTRIELLE

DE L'ASSOCIATION POUR L'ENCOURAGEMENT DES ÉTUDES GRECQUES

(Reconnue établissement d'utilité publique par décret du 7 juillet 1869)

TOME XI

ANNÉE 1898

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE

1898

ASSOCIATION

POUR L'ENCOURAGEMENT

DES ÉTUDES GRECQUES

EN FRANCE

(Reconnue établissement d'utilité publique par décret du 7 juillet 1869).

STATUTS

§ I. Objet de l'Association.

Art. 1er. L'Association encourage la propagation des meilleures méthodes et la publication des livres les plus utiles pour le progrès des études grecques. Elle décerne, à cet effet, des récompenses.

2. Elle encourage, par tous les moyens en son pouvoir, le zèle des maîtres et des élèves.

3. Elle propose, s'il y a lieu, des sujets de prix.

4. Elle entretient des rapports avec les hellénistes étrangers.

5. Elle publie un annuaire ou un bulletin, contenant l'exposé de ses actes et de ses travaux, ainsi que l'indication des faits et des documents les plus importants qui concernent les études grecques.

§ II. Nomination des membres et cotisations.

6. Le nombre des membres de l'Association est illimité. Les Français et les étrangers peuvent également en faire partie.

7. L'admission est prononcée par le Comité, sur la présentation d'un membre de l'Association.

8. Les cinquante membres qui, par leur zèle et leur influence, ont particulièrement contribué à l'établissement de l'Association, ont le titre de *membres fondateurs*.

9. Le taux de la çotisation annuelle est fixé au minimum de dix francs.

10. La cotisation annuelle peut être remplacée par le payement, une fois fait, d'une somme décuple. La personne qui a fait ce versesement reçoit le titre de *membre donateur*.

§ III. Direction de l'Association.

11. L'Association est dirigée par un Bureau et un Comité, dont le Bureau fait partie de droit.

12. Le Bureau est composé de :

Un Président,
Deux Vice-Présidents,

et de au moins :

Un Secrétaire-Archiviste,
Un Trésorier.

Il est renouvelé annuellement de la manière suivante :

1° Le Président sortant ne peut faire partie du Bureau qu'au bout d'un an;

2° Le premier Vice-Président devient Président de droit;

3° Les autres membres sont rééligibles;

4° Les élections sont faites par l'Assemblée générale, à la pluralité des suffrages.

13. Le Comité, non compris le Bureau, est composé de vingt et un membres. Il est renouvelé annuellement par tiers. Les élections sont faites par l'Assemblée générale. Les sept membres sortants ne sont rééligibles qu'après un an.

14. Tout membre, soit du Bureau, soit du Comité, qui n'aura pas assisté de l'année aux séances, sera réputé démissionnaire.

15. Le Comité se réunit régulièrement au moins une fois par mois. Il peut être convoqué extraordinairement par le Président.

Le Secrétaire rédige les procès-verbaux des séances; ils sont régulièrement transcrits sur un registre.

Tous les membres de l'Association sont admis aux séances ordinaires du Comité et ils y ont voix consultative.

Les séances seront suspendues pendant trois mois, du 1er août au 1er novembre.

16. Une Commission administrative et des Commissions de correspondance et de publication sont nommées par le Comité. Tout membre de l'Association peut en faire partie.

17. Le Comité fait dresser annuellement le budget des recettes et des dépenses de l'Association. Aucune dépense non inscrite au budget ne peut être autorisée par le Comité que sur la proposition ou bien après l'avis de la Commission administrative.

18. Le compte détaillé des recettes et dépenses de l'année écoulée est également dressé, présenté par le Comité à l'approbation de l'Assemblée générale et publié.

§ IV. Assemblée générale.

19. L'Association tient, au moins une fois chaque année, une Assemblée générale. Les convocations ont lieu à domicile. L'Assemblée entend le rapport qui lui est présenté par le Secrétaire sur les travaux de l'Association, et le rapport de la Commission administrative sur les recettes et les dépenses de l'année.

Elle procède au remplacement des membres sortants du Comité et du Bureau.

Tous les membres de l'Association résidant en France sont admis à voter, soit en personne, soit par correspondance.

§ V.

20. Les présents statuts ne pourront être modifiés que par un vote du Comité, rendu à la majorité des deux tiers des membres présents, dans une séance convoquée expressément pour cet objet, huit jours à l'avance. Ces modifications, après l'approbation de l'Assemblée générale, seront soumises au Conseil d'État.

LA MÉDAILLE DE L'ASSOCIATION

Cette médaille, œuvre de notre confrère, M. J.-C. Chaplain, membre de l'Institut (Académie des Beaux-Arts), porte au droit une tête de Minerve, dont le casque, décoré de fleurons, de feuilles d'olivier et d'une figure de Sphinx, rappelle à la fois les anciennes monnaies d'Athènes et les belles monnaies de Thurium. Le module est de 55 millimètres.

Elle pourra être décernée avec une inscription spéciale, par un vote du Comité, aux personnes qui auront rendu à l'Association des services exceptionnels.

Le Comité a décidé aussi qu'elle serait mise à la disposition de tous les membres de l'Association qui désireraient l'acquérir. Dans ce cas, elle portera, sur le revers, le nom du possesseur avec la date de son entrée dans l'Association. Le prix en a été fixé comme il suit :

L'exemplaire en bronze.....	10 fr.
— en argent.....	30 —

Ceux de nos confrères qui voudraient posséder cette œuvre d'art devront adresser leur demande à M. Lebègue, agent et bibliothécaire de l'Association, 12, rue de l'Abbaye, Paris. Ils sont priés d'envoyer d'avance la somme fixée, suivant qu'ils préfèrent la médaille en argent ou en bronze, afin que l'on puisse y faire graver leur nom. Ils voudront bien, de plus, joindre à cet envoi l'indication des noms et prénoms qui doivent former la légende. Les membres qui habitent la province ou l'étranger devront désigner en même temps la personne de confiance par laquelle ils désirent que la médaille soit retirée pour eux, ou le mode d'envoi qui leur convient. Les frais d'expédition seront naturellement à leur charge.

SOUSCRIPTION PERMANENTE

POUR LA PUBLICATION

DES MONUMENTS GRECS

ET L'ILLUSTRATION DE LA *REVUE*

Les conditions de la souscription sont les suivantes :

ART. 1er. — La souscription pour les *Monuments grecs* (1) et l'illustration de la *Revue* est fixée au minimum de 100 francs une fois versés.

ART. 2. — Les souscripteurs pour les *Monuments grecs* et l'illustration de la *Revue des études grecques* recevront le titre de *Membres fondateurs pour les Monuments grecs*. Leurs noms formeront une liste à part, qui sera imprimée en tête de chaque volume de la *Revue des études grecques*.

ART. 3. — S'il y a des renouvellements de souscription, ils seront indiqués sur cette liste par la mention des années où la souscription aura été renouvelée.

ART. 4. — Les souscriptions qui dépasseront le chiffre de 100 fr. seront naturellement l'objet d'une mention spéciale dans le rapport annuel du trésorier et dans la liste des souscripteurs.

LE COMITÉ DE L'ASSOCIATION.

NOTA. — Les souscriptions devront être adressées à M. Max. Egger, trésorier, 71, rue de Vaugirard.

(1) Voyez plus loin, p. XXX, les observations de la Commission administrative sur l'état de cette publication qui « bien qu'achevée, sollicite encore les souscriptions ».

ASSOCIATION

POUR L'ENCOURAGEMENT

DES ÉTUDES GRECQUES

EN FRANCE

(Reconnue établissement d'utilité publique par décret du 7 juillet 1869).

STATUTS

§ I. Objet de l'Association.

Art. 1er. L'Association encourage la propagation des meilleures méthodes et la publication des livres les plus utiles pour le progrès des études grecques. Elle décerne, à cet effet, des récompenses.

2. Elle encourage, par tous les moyens en son pouvoir, le zèle des maîtres et des élèves.

3. Elle propose, s'il y a lieu, des sujets de prix.

4. Elle entretient des rapports avec les hellénistes étrangers.

5. Elle publie un annuaire ou un bulletin, contenant l'exposé de ses actes et de ses travaux, ainsi que l'indication des faits et des documents les plus importants qui concernent les études grecques.

§ II. Nomination des membres et cotisations.

6. Le nombre des membres de l'Association est illimité. Les Français et les étrangers peuvent également en faire partie.

7. L'admission est prononcée par le Comité, sur la présentation d'un membre de l'Association.

8. Les cinquante membres qui, par leur zèle et leur influence, ont particulièrement contribué à l'établissement de l'Association, ont le titre de *membres fondateurs*.

École de Rome dont les travaux touchent de si près aux nôtres, auteur de tant d'études originales et fortes sur les antiquités chrétiennes ; M. Ollé-Laprune, maître de conférences à l'École Normale, membre de l'Académie des Sciences Morales où il venait à peine de prendre place, homme de bien et d'ardentes convictions, philosophe préoccupé surtout de la gravité des problèmes du présent, mais qui aimait le passé de la Grèce, comme en témoigne son important essai sur la *Morale* d'Aristote ; M. Laperche, un des fidèles de nos séances mensuelles, membre pendant de longues années de la Commission administrative de notre Société, qui éprouva plus d'une fois sa générosité ; deux hellénistes, M. Caffiaux de Valenciennes, qui, il y a trente ans, fut parmi les premiers qui s'occupèrent d'établir le texte nouvellement découvert de l'*Oraison funèbre* d'Hypéride, et M. l'abbé Rouff, professeur au petit séminaire de Paris, qui a rendu aux étudiants un précieux service en traduisant à leur usage la *Grammaire grecque* de Koch, mise au courant de la science ; en dernier lieu, M. Julien Girard, inspecteur général honoraire de l'instruction publique, ancien proviseur de Louis-le-Grand, ancien professeur de rhétorique au lycée Condorcet, où son souvenir ne s'est pas effacé. M. Julien Girard n'a pas seulement contribué à faire aimer le latin par ce *Conciones* qu'ont étudié avec fruit tant de générations d'élèves ; dans la longue durée de sa carrière, par l'esprit de son enseignement, par l'influence qu'il exerçait sur la jeunesse, il a contribué encore à faire aimer les lettres grecques. Bien qu'il n'ait composé aucun ouvrage qui ait trait à nos études, sa mémoire méritait de notre part un hommage particulier : vous en comprenez les raisons, dont seul peut-être sera moins frappé que nous le savant distingué qui, depuis dix ans déjà, est le dévoué secrétaire de notre Association.

Les pertes si sensibles que j'ai le chagrin de vous signaler ne tarderont pas à se réparer ; les circonstances actuelles nous en donnent la pleine confiance. Jamais, en effet, les études grecques n'ont eu une pareille activité, et jamais, depuis la Renais-

sance, la Grèce antique ne s'est montrée aussi attrayante qu'elle l'est aujourd'hui. Je ne fais pas allusion à notre enseignement secondaire, où l'on m'assure que, malgré le talent et l'effort des maîtres, de malencontreuses réformes ont précipité une décadence dont l'origine n'est pas d'hier; je ne veux même pas parler de notre enseignement supérieur, où je pourrais attester cependant que nos étudiants, sans avoir plus de goût littéraire que leurs prédécesseurs d'il y a vingt ou trente ans, ont certainement plus de savoir et peuvent se flatter de posséder un peu mieux la langue grecque ancienne. En dehors du milieu scolaire, je songe surtout à l'heureux hasard de tant de découvertes inespérées qui se sont succédé dans ces derniers temps, à de courts intervalles. Deux fragments de discours d'Hypéride, la *Constitution athénienne* d'Aristote, les *Mimes* d'Hérondas, et, tout récemment, une partie considérable de l'œuvre d'un des plus grands lyriques grecs, Bacchylide, quelle riche et magnifique moisson! Que de travail offert aux recherches et à l'ardeur des hellénistes! En même temps, le sol de la Grèce, méthodiquement sondé, s'ouvrait pour livrer des trésors d'une autre nature que ceux des tombeaux d'Égypte, mais non moins précieux : les monuments de tout genre qui en sont sortis accroissent nos connaissances sur la vie publique et privée du peuple hellénique, rectifient ou complètent l'histoire de l'art, étendent le domaine même du beau.

Vous n'ignorez pas quelle part considérable revient à la France dans ces belles découvertes, ce que la France a fait à Délos, ce qu'elle fait encore à Delphes. Notre École d'Athènes qui, il y a quinze jours, célébrait, avec moins d'éclat qu'elle n'aurait voulu, les fêtes de son Cinquantenaire, a le droit d'être encore plus fière de son présent qu'elle ne l'est de son passé : par l'heureux résultat de ses travaux, si habilement dirigés, elle a bien mérité de sa double patrie, la patrie française et la patrie grecque, qui toutes deux pourraient lui élever une stèle de reconnaissance. Il serait injuste d'oublier les services qu'à côté d'elle ont rendus à la science de l'hellénisme les Écoles

étrangères, qui sont ses voisines plutôt que ses rivales. Ajouterai-je, sans vouloir trop plaider *pro domo,* que notre Association n'est pas demeurée en arrière de ce grand mouvement d'études et de découvertes, et que la *Revue* qu'elle publie et qui vient d'entrer dans sa onzième année, a su conquérir, par la valeur des travaux qu'elle renferme, grâce aussi à l'active direction et au concours assidu de M. Théodore Reinach, une place des plus honorables parmi les recueils périodiques d'érudition consacrés à l'antiquité?

Cet attrait qu'exerce plus que jamais la Grèce sur ses fidèles, s'est communiqué, vous le savez, aux profanes : il a gagné les gens du monde. On ne se contente plus d'applaudir, au théâtre, Eschyle, Sophocle, ou Euripide, sous leur forme nouvelle : on quitte Paris, ou sa province, ses habitudes, pour aller voir la Grèce chez elle. Et voici qu'Olympie, Delphes, Mycènes, Délos et Athènes, sont devenus des lieux de pèlerinage, des stations qui attirent chaque année une nuée de visiteurs curieux. Et l'âme des vieux Grecs, si, comme quelques-uns d'entre eux le croyaient, ils n'ont pas perdu, dans la tombe, toute connaissance des choses terrestres, doit tressaillir d'aise, d'entendre cheminer, sur ce sol qui les recouvre, ces longues « théories » de barbares, venus de lointains pays pour admirer. Cette ferveur d'hellénisme mondain n'est sans doute pas près de s'éteindre, et j'imagine que bientôt ce sera l'une des preuves d'une éducation libérale et vraiment complète, que d'avoir, au moins une fois en sa vie, respiré du haut de l'Acropole l'air attique et foulé de ses pieds, dans la région du Parnasse, le roc sacré du dieu Pythien. Cet empressement à visiter la Grèce n'a d'ailleurs rien de frivole ; ce n'est ni un goût passager, ni une mode fugitive : il est permis d'y apercevoir les signes d'un sentiment élevé, et qui sera durable ; celui d'un hommage, plus ou moins réfléchi, rendu à la Grèce antique — à la Grèce, mère de civilisation, mère de beauté.

Ce sentiment, Messieurs, n'est pas pour nous déplaire, et c'est lui qui inspire à notre Société l'espoir, qui n'est pas chimé-

rique, de voir s'accroître chaque année davantage le nombre de ses adhérents. Elle voudrait ne pas se borner à grouper autour d'elle, avec quelques amateurs éclairés, le faisceau des hellénisants, qui ne seront jamais légion ; son ambition serait de pousser plus loin ses conquêtes. Elle n'est pas, en effet, un de ces cercles fermés dont il faille préparer longuement les accès ou savoir forcer l'entrée. Pour pénétrer chez nous, il n'est nullement nécessaire de faire valoir des titres, de produire des diplômes, de témoigner qu'on est capable de lire dans le texte les Odes de Pindare, ou même les poèmes, d'une intelligence plus facile, de ce Bacchylide qui tout à l'heure vous sera heureusement interprété. Nos exigences ne vont pas si loin. Pour faire partie de ces réunions de l'École des Beaux-Arts, ouvertes à tous nos confrères sans distinction, une seule condition est requise ; et cette condition unique est, en vérité, bien facile à remplir. En venant à nous, il suffit de montrer que, comme nous, on aime la Grèce. Aimer la Grèce ! Vous sentez, sans que j'aie besoin d'entrer dans aucun développement, tout ce que contiennent ces simples mots ; quel essaim d'idées, toutes nobles, quelle foule de sentiments, tous généreux, ils éveillent dans les esprits ; quels événements aussi, glorieux la plupart, quelques-uns douloureux, ils rappellent, à travers la longue série des siècles, depuis la guerre, peut-être fabuleuse, de Troie, jusqu'à celle qui est l'histoire, trop vraie, d'hier.

L'an dernier, à cette même place, le savant éminent qui vous présidait, M. Michel Bréal, exprimait, avec l'autorité qui lui appartient, en faveur de la Grèce alors si éprouvée, les sentiments qui sont ceux des Français en général, des membres de notre Association en particulier. Cruellement réveillée aujourd'hui de son beau rêve de gloire, rappelée aux dures réalités par cette inflexible Anagké que révéraient ses pères, la Grèce travaille désormais sans relâche à réparer ses forces et à refaire son sang. Comme elle se laisse aider dans cette tâche, et comme elle est par elle-même pleine de ressources, elle ne peut manquer d'y réussir : nous assisterons donc bientôt à son relève-

ment. Ce spectacle, Messieurs, sera une joie pour notre Société, qui, en voulant rester étrangère à la politique, a cependant trop de raisons, et des raisons trop puissantes, pour ne pas dissimuler ses sympathies.

RAPPORT DE M. PAUL GIRARD

SECRÉTAIRE

SUR LES TRAVAUX ET LES CONCOURS DE L'ANNÉE 1897-98

Messieurs,

C'est la philologie proprement dite qui occupait, cette année, le premier rang parmi les ouvrages qu'avait à examiner votre Commission des prix; aussi sont-ce des philologues qui ont mérité les principales de nos récompenses. Le prix Zographos a été partagé entre M. Hesseling, un Hollandais, auteur d'une importante publication, en français, à laquelle applaudiront ceux dont l'attention se porte de préférence sur les questions relatives à la langue néo-hellénique, et M. Vandaele, un récent docteur de l'Université de Paris, qui a pris pour sujet de thèse l'optatif grec.

Nous devions à M. Hesseling de récompenser ses efforts, car c'est nous qui les avons suscités. Dans un article de notre *Revue*, paru en 1890, M. Lazare Belléli signalait à l'attention des spécialistes une très curieuse version néo-grecque du Pentateuque écrite en caractères hébraïques, éditée à Constantinople, en 1547, et dont il n'existe, en Europe, qu'un nombre infime d'exemplaires. Il en faisait ressortir l'intérêt pour la connaissance de la langue grecque parlée à Constantinople vers le milieu du XVIe siècle et, à la prière de notre confrère, M. E. Legrand, qui a décrit ce précieux ouvrage dans sa *Bibliographie hellénique*,

il en transcrivait le début, à titre de spécimen. C'est cet essai qui a suggéré à M. Hesseling l'idée de transcrire le tout et de le publier avec une introduction développée et un glossaire (1). La tentative était osée; il y fallait, non seulement une compétence spéciale en hébreu et en néo-grec, mais un esprit critique très avisé pour établir, d'abord, le texte hébreu par la comparaison des différents exemplaires, lesquels présentent des divergences, ensuite, pour extraire des signes hébraïques les sons néo-grecs qu'ils prétendent exprimer. Comment, en effet, l'hébreu représentait-il les mots de cette langue étrangère si éloignée de sa phonétique? Comment, par suite, opérer le passage d'un alphabet à l'autre? Dans bien des cas, on se trouve embarrassé. Que la transcription de M. Hesseling échappe à toute critique, c'est ce que contestent les juges autorisés de son travail. M. Belléli en a fait paraître l'an dernier, dans la *Revue des études juives*, un remarquable compte rendu où il note, en particulier, les raisons qu'il a de ne pas accepter partout le texte grec de l'éditeur hollandais. Dans le numéro suivant de la même *Revue*, M. Hesseling lui a répondu, en tâchant de se justifier. Ce qui se dégage de cette polémique, c'est que l'un des deux savants est surtout hébraïsant et l'autre surtout hellénisant, et que, pour être à l'abri de tout reproche, — si tant est que de tels livres y puissent prétendre, — une connaissance également approfondie et familière des deux langues eût été nécessaire. Mais n'est-il pas chimérique, en pareille matière, de trop exiger? Aujourd'hui que toutes les parties de la philologie se pénètrent, la compétence dans une ne saurait aller, si l'on était logique, sans la compétence dans beaucoup d'autres; avant de parler, il faudrait donc presque tout savoir, ce qui conduirait inévitablement à ne rien dire. M. E. Legrand paraît plus équitable envers M. Hesseling en ne relevant chez lui, dans le

(1) *Les cinq livres de la Loi* (*le Pentateuque*), traduction en néo-grec publiée en caractères hébraïques à Constantinople, en 1547, transcrite et accompagnée d'une introduction, d'un glossaire et d'un fac-similé, par D. C. Hesseling; Leide et Leipsig, 1897.

Museum de Groningue, que des erreurs ou des omissions d'une importance secondaire, et en rendant justice à la patiente sagacité avec laquelle il a su mettre à la portée de tous un texte possédé, jusqu'ici, par quelques bibliothèques privilégiées. Si ce texte offre une syntaxe assez peu instructive, modelée qu'elle est, le plus souvent, sur l'original hébreu, le vocabulaire en est curieux, parce qu'il nous fait connaître une langue spontanée, sans tradition littéraire, la langue composite que parlait le peuple dans un grand centre comme Constantinople. C'est donc la vie que nous saisissons là dans sa libre manifestation, et voilà pourquoi cette version du Pentateuque, version datée, car tout porte à croire qu'elle est peu antérieure à l'année de sa publication, constitue un document linguistique du plus haut prix. M. Legrand regrette de ne pas trouver, à côté de la transcription néo-grecque, celle de la version espagnole que contient le même ouvrage. Il eût été intéressant de noter, soit la parenté qui peut exister entre les deux traductions, soit la complète indépendance où elles sont l'une à l'égard de l'autre. On devine aussi comment « certains phénomènes de syntaxe, de sémantique ou même de phonétique » — ce sont là les expressions de l'éminent critique — auraient pu tirer une lumière nouvelle de la comparaison des deux œuvres. Peut-être M. Hesseling comblera-t-il un jour cette lacune; félicitons-le, en attendant, de la tâche accomplie, et remercions-le d'avoir fourni à notre Association l'occasion de montrer sa sympathie pour tout ce qui, en dehors de l'antiquité même, peut préciser nos connaissances sur la Grèce et sur son génie.

La thèse de M. Vandaele a été bien accueillie de la Faculté des lettres de Paris (1). C'est un livre sérieux, consciencieux, plein d'érudition et de finesse, sur un des points les plus délicats de la syntaxe grecque ancienne. Vous savez, Messieurs, quelles nuances comporte cette syntaxe; les plus variées, les plus subtiles, et aussi les plus difficiles à saisir pour des mo-

(1) *Essai de syntaxe historique: l'optatif grec*, par Hilaire Vandaele; Paris, 1897.

dernes, sont celles qui résultent de l'emploi des différents modes, et s'il faut encore distinguer parmi celles-là, à coup sûr, celles qui dépendent des diverses façons de se servir de l'optatif méritent d'être classées à part, comme figurant ce que les Grecs avaient de plus raffiné pour rendre leurs plus fugitives intentions. C'est l'analyse de ces dernières nuances qui a tenté M. Vandaele, et il les a étudiées, non seulement en elles-mêmes, mais dans leur évolution historique, depuis Homère jusqu'à Lucien. Si attachant que soit son travail, travail de lettré et de psychologue autant que de grammairien versé dans tous les secrets de la langue, vous comprendrez que je ne puisse y insister devant vous; l'optatif grec est une matière difficile à orner; je ne saurais m'y étendre sans être bientôt amené à vous parler d'autre chose, ce qui, d'abord, serait manquer à M. Vandaele, et ce qui retarderait, ensuite, bien inutilement, le plaisir que vous aurez tout à l'heure à écouter les vers de Bacchylide. Me permettrai-je une légère réserve au sujet de la méthode et des conclusions du savant auteur? Je prendrai pour exemple l'emploi de l'optatif avec ἄν, exprimant ce qu'il appelle assez joliment un « ordre poli ». On a beaucoup admiré cette forme de langage, et Kühner en fait surtout honneur aux Attiques, dont elle aurait traduit à merveille la courtoisie naturelle. Dans bien des cas, on ne peut nier le fait, mais prenons garde que les modernes, eux aussi, usent de formes polies ou même affectueuses, dont les apparences sont mensongères. Deux Grecs d'aujourd'hui ne commencent souvent à s'appeler « frères » que quand ils sont sur le point de se quereller. Le mot « Monsieur », qui est plein de déférence, est souvent employé chez nous sans aucun désir de se montrer déférent, ni même poli, dans une altercation, par exemple, ou dans une contestation un peu vive. Quand on dit à des enfants, sur un ton de familière autorité : « Voudriez-vous me faire le plaisir de quitter cette chambre? » ce conditionnel interrogatif, qui a l'air de respecter leur libre arbitre, cache un impératif sur la valeur duquel ils ne se méprennent pas. Et ainsi de bien d'autres façons de parler : nous

avons des manières de nous excuser qui ne sont que de la raideur, des humilités qui sont de l'orgueil, des prières qui sont des ordres, des politesses qui sont tout le contraire de la politesse et même de la civilité. Lorsqu'on fait ces réflexions, ne vient-il pas à l'esprit un peu de scepticisme sur la légitimité et les résultats d'enquêtes comme celle qu'a poursuivie M. Vandaele? Et pourtant, les phénomènes syntaxiques qu'il relève se rattachent à des lois dont la réalité n'est pas douteuse; l'essentiel est de ne pas vouloir les serrer de trop près ni les ramener, ces lois, à de trop rigoureuses formules. Il y faut faire surtout la part de l'instinct. On a remarqué que ceux qui raisonnent le mieux sur le français sont souvent ceux qui l'écrivent le plus mal, ce qui ne veut pas dire que, pour être un grand écrivain, il faille ignorer la grammaire, mais peut-être est-il nécessaire de l'appliquer sans une conscience toujours présente de la façon dont on l'applique. C'est ce qu'ont fait les Grecs, et quand nous décomposons leur style, quand nous en classons et étiquetons les procédés, n'oublions pas qu'eux-mêmes ne se livraient pas à ces minutieuses analyses. Mais vous voyez, Messieurs, combien le livre de M. Vandaele est suggestif; j'ai dit que la lecture en était « attachante », et je maintiens le mot, malgré l'apparente aridité du sujet. Et comme, chez nous, de pareils travaux sont rares, votre Commission n'a pas hésité à récompenser une étude qui prouve que nous aussi, en dépit de la légèreté dont on nous accuse, nous savons, quand il nous plaît, entreprendre et mener à bien des recherches difficiles, en y mettant la marque de notre esprit, c'est-à-dire de l'esprit, s'il est vrai que l'esprit, comme on l'a dit finement, consiste à « pénétrer les choses sans s'y empêtrer ».

C'est à un recueil périodique qu'a été attribué le prix Zappas, au *Bulletin de la Société historique et ethnologique de Grèce* (1). Ce nom de *Bulletin*, Δελτίον, n'est pas très ancien dans les usages des Grecs, et c'est, si je ne me trompe, l'École d'Athènes

(1) Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς ἑταιρίας τῆς Ἑλλάδος; Athènes, 1883 et années suivantes.

qui, la première, l'employa, ou qui, du moins, le donna pour titre à une revue, le jour où elle appela Δελτίον ἑλληνικῆς ἀλληλογραφίας la publication mensuelle plus connue en France sous le nom de *Bulletin de correspondance hellénique*. En ce temps-là, où l'on disputait beaucoup sur les mots, quelques savants Athéniens, consultés par le directeur de l'École sur la façon de désigner le nouveau recueil, penchaient pour le nom allégorique d'Ἶρις, sous prétexte qu'il devait être, en Occident, le messager des trouvailles archéologiques faites en Orient. Δελτίον fut préféré, avec les génitifs indispensables qui l'alourdissent, et de là, à ce que je crois, son droit de cité dans le langage bibliographique des Grecs actuels.

La Société historique et ethnologique de Grèce s'est donné la tâche de rechercher et de mettre en lumière tout ce qui, en dehors de l'antiquité proprement dite, intéresse le passé de la race grecque, documents écrits, mœurs, patois locaux, monuments figurés, chants populaires, etc. Elle a une bibliothèque où elle s'efforce de réunir tous les secours possibles pour la connaissance et l'intelligence de ces longs siècles où, sans jamais cesser d'être elle-même, la Grèce a subi de si profonds changements; elle a son musée, qui s'enrichit d'acquisitions et de dons volontaires, et où viennent s'accumuler portraits, bustes, monnaies, médaillons, sceaux, armes, écrits rares et authentiques, se rapportant à toute sorte de sujets, curieux costumes pouvant aider à restituer la physionomie de telle province dont les rapides progrès de l'influence européenne effacent chaque jour un peu plus l'originalité. Cette curiosité conservatrice, ces goûts d'antiquaire et de collectionneur ne se développent, en général, que chez les peuples arrivés, et les Grecs sont encore en chemin, loin du but. Mais c'est que, si récent que soit leur avènement à la vie politique moderne, ils sont, en réalité, un très vieux peuple; ils partagent avec les Juifs le privilège de la plus haute et de la plus vénérable antiquité, ayant de plus que les Juifs leur chez eux et trouvant même leur domaine un peu étroit, brûlant de l'agrandir, em-

pêchés par mille obstacles, destinés, cependant, à s'accroître et à mériter quelque jour les beaux titres qu'Homère donne à Agamemnon, roi puissant, dont la domination s'étendait sur beaucoup d'îles. En attendant, ils interrogent leur histoire et recueillent avidement tout ce qui peut l'éclairer; ils ont le sentiment de leur unité, de leur continuité, de ce tour d'esprit qui a survécu aux invasions, aux désastres, aux mélanges de sang et de race, et qui faisait dire à un de nos diplomates, auquel le roi Georges confiait ses ennuis — il s'agissait d'un ces dissentiments passagers qui surgissent quelquefois entre la nation et la dynastie — : « Sire, ce sont toujours les Guêpes d'Aristophane. »

Le *Bulletin* qu'a couronné votre Commission a paru pour la première fois en 1883, et depuis, il n'a cessé de croître en valeur et en intérêt, grâce à la collaboration d'écrivains et de savants tels que MM. Sakkélion, Miliarakis, Paspati, Chatzidakis, Bikélas, Politis, Sp. Lampros, Drosinis, Papadopoulos Kérameus, et d'une foule d'autres, qui lui apportent sans compter leur dévouement et leur talent. Il m'est difficile de vous donner une idée de tout ce qu'il contient : on y trouve des chrysobules inédits d'empereurs, des correspondances de hauts dignitaires de l'Église orthodoxe, des études sur la langue et la prononciation modernes, sur les antiquités chrétiennes de tel district, sur la géographie physique et économique de telle contrée, des monographies d'îles de l'Archipel, des traits de mœurs locales, des traditions, des contes, des poésies populaires. La matière est infinie, et elle ne fera que s'étendre, à mesure que les recherches gagneront elles-mêmes en étendue; si l'on songe surtout aux monastères, dont l'histoire est souvent à peine connue et qui recèlent des trésors de souvenirs, on est presque effrayé du champ qui reste à défricher. N'en concevons, pourtant, aucune inquiétude; la bonne volonté ne manque pas en Grèce, ni le courage pour les travaux de longue haleine, et ce qu'a déjà fait la Société historique nous répond de ce qu'elle fera. En lui décernant un de vos prix, vous avez voulu témoigner de l'ardent

intérêt que vous prenez à ses efforts, déjà fructueux, et honorer en elle l'auxiliaire précieuse, nécessaire même, de tous ceux qui étudient et s'appliquent à faire revivre le passé de l'Orient chrétien.

A côté de ces ouvrages, votre Commission, Messieurs, en eût certainement distingué d'autres, sans l'obligation de ne donner, cette année encore, que deux prix. C'est ainsi qu'elle eût aimé à marquer autrement que par des paroles l'estime où elle tient les deux thèses qui ont valu à M. l'abbé Marin le grade de docteur devant la Faculté des lettres de Nancy. L'une d'elles se rapporte au célèbre monastère du Stoudion ; dans l'autre, la française, M. Marin expose l'histoire générale des couvents de Constantinople depuis la fondation de la ville jusqu'à la mort de Photius (330-898). Peu de sujets sont plus attrayants ; mais il en est peu qui exigent des qualités plus diverses, une connaissance précise des faits, fondée sur l'examen des documents originaux, une curiosité toujours en éveil, attentive aux questions de première importance que dissimulent parfois d'insuffisants renseignements, une méthode sûre, qui guide et discipline les recherches, un talent de style qui mette en valeur une aussi riche matière. Dire que M. Marin réunit toutes ces qualités, ce serait peut-être exagérer son mérite, mais il en possède quelques-unes, non des moindres, et, par exemple, la forme très littéraire qu'il a su donner à son exposition contribuera certainement à gagner aux études qui lui sont chères plus d'un esprit un peu las de la Grèce classique, si battue dans tous les sens, et qu'attire vaguement la Grèce byzantine, où tant de nouveautés restent encore à découvrir.

Vous parlerai-je, Messieurs, de quelques autres publications principalement venues d'Athènes? L'*Iliade* traduite en néo-grec par M. Pallis mérite assurément ici une mention. L'ouvrage en est à ses débuts et ne comprend que les sept premiers chants du poème, mais c'est une heureuse idée de rendre accessible à tous cette antique poésie vraiment nationale, qu'une différence trop profonde de langue ouvrait jusqu'ici aux seuls lettrés. C'est

le même esprit, bien qu'il s'agisse d'œuvres tout autres, qui a présidé à la fondation de la *Bibliothèque Marasly*. On désigne ainsi un recueil qui a pour but de vulgariser en Grèce, par des traductions, les ouvrages étrangers jugés les plus utiles à la culture générale. Le choix des originaux déjà traduits atteste un éclectisme éclairé : je remarque dans cette collection l'*Histoire grecque* de Curtius et l'*Histoire d'Angleterre* de Macaulay, le *Manuel d'antiquités grecques* de G. Gilbert et l'*Histoire de la poésie latine* d'O. Ribbeck, le *Cours de littérature dramatique* de Saint-Marc Girardin, l'*Histoire de la littérature byzantine* de M. Krumbacher. Tout cela est bon et ne peut que profiter à l'éducation du peuple hellène, assez personnel pour ne pas redouter les idées des autres, assez libre de préjugés pour leur faire accueil sans s'y asservir. Et puisque j'ai parlé d'éducation, je ne saurais passer sous silence les volumes si instructifs de M. Papamarcos sur les livres de lecture qui conviennent aux enfants grecs. C'est avec raison que l'auteur insiste, dans sa préface, sur l'importance d'un pareil sujet. Il y a, dit-il, dans la Grèce libre, cent soixante-dix mille enfants de six à dix ans dont les instruments de travail sont uniquement des livres de lecture, et dans la Grèce encore soumise à la Turquie, ce chiffre monte à deux cent cinquante mille. Voilà, certes, un public qui mérite qu'on s'occupe de lui et que, dans l'enseignement qu'on lui donne, on apporte des principes et une méthode longuement médités. Or, pas un des petits livres qu'on lui met entre les mains ne doit être composé à la légère ; l'alphabet lui-même a ses exigences ; à plus forte raison, les recueils de fables, de contes, les livres de géographie ou d'histoire. M. Papamarcos donne sur le but où doit tendre chacun d'eux des conseils excellents, qui lui ont été suggérés par son expérience personnelle de père de famille et de professeur. Il veut que ce qui domine dans les livres élémentaires, ce soit le souci de l'éducation patriotique et morale. Il entre dans des détails de pédagogie infiniment judicieux, dont ne s'étonnera aucun de ceux qui savent combien l'instruction primaire est avancée dans les

pays grecs, à quel point elle est l'objet de la sollicitude universelle, quelles espérances fonde sur elle la nation.

Il me reste, Messieurs, à vous signaler brièvement le meilleur de la moisson de cette année, c'est-à-dire les ouvrages de nos anciens lauréats ou de nos anciens présidents qui sont venus, nombreux comme toujours, enrichir notre bibliothèque, attestant la vitalité des études grecques en France. Encore ne citerai-je, pour aller vite, que ce qu'il y a de plus important; mais comment, par exemple, négliger les publications si diverses, malgré leur unité intime, où se dépense sans s'épuiser l'activité de notre confrère, M. Henri Omont, ou le récent petit livre de M. l'abbé Batiffol, cette histoire abrégée de la littérature grecque chrétienne, qui en est déjà à sa deuxième édition et qui contient, en peu de pages, tant de renseignements utiles sur une période de l'histoire littéraire trop peu connue du public? L'antiquité est représentée par le bel album qu'a publié M. Pottier comme complément à la première partie de son catalogue des vases peints du Louvre, et par le *Répertoire de la statuaire grecque et romaine* de M. S. Reinach. L'un et l'autre, malgré la différence des sujets, tendent au même but; à défaut du *Corpus* complet des monuments figurés, qui ne peut être que rêvé, et auquel plusieurs vies humaines ne suffiraient pas, ni les crédits réunis de tous les musées, ils vont au plus pressé, en donnant, l'un, les spécimens les plus intéressants de la céramique archaïque du Louvre, jusque vers le VIe siècle avant notre ère, spécimens classés méthodiquement et accompagnés de notices descriptives, l'autre, les bas-reliefs de l'ancien fonds du Louvre et les statues antiques du *Musée de sculpture* de Clarac, avec une introduction étendue dans laquelle sont retracés la vie et les travaux si mal connus du comte de Clarac, avec des notices et un index. On est comme épouvanté à la pensée du prodigieux travail qu'a dû s'imposer M. Reinach pour composer ce premier volume, qu'il appelle spirituellement un *Clarac de poche,* et qui doit être suivi de deux autres, dont l'un est sur le point de paraître. Mais en groupant dans un recueil maniable et peu

coûteux tant de statues, en répandant la connaissance de tant de types plastiques et en sollicitant par là, dans le monde entier, les vérifications, les rectifications, les compléments, il a ouvert sur une des formes essentielles de l'art ancien la plus vaste enquête qu'on ait encore imaginée et rendu un immense service à la science. Enfin, Messieurs, comment omettre le petit volume que vous a récemment offert M. Weil et où, sous le titre modeste d'*Études sur le drame antique,* il a su renfermer tant de choses? La plupart des chapitres qui forment ce livre sont des articles publiés dans le *Journal des savants.* Ce sont donc des comptes rendus d'ouvrages, mais vous savez ce que M. Weil met de lui-même dans ces sortes d'analyses, combien son savoir précis s'y fait jour, avec quelle fine intelligence du génie grec il redresse ou complète l'auteur dont il s'est fait le juge bienveillant et admirablement informé? Nous avons donc là de véritables études originales, où il y a beaucoup à apprendre, et qui se lisent avec un intérêt et un plaisir infinis, qu'il s'agisse de la tragédie grecque en général, de ses origines, de son caractère, ou du théâtre d'Eschyle, de celui d'Euripide, ou encore de tel drame de l'un de ces deux tragiques, plus spécialement considéré dans sa structure ou dans le texte qui nous l'a conservé. Ce volume, espérons-le, n'est pas le dernier de M. Weil; il n'en restera pas moins comme la preuve vivante et charmante d'une activité toujours jeune et alerte, et je ne saurais mieux faire, Messieurs, en terminant, que d'en féliciter avec vous l'helléniste dont la carrière, déjà longue, se prolonge au milieu du respect et de la sympathie universels, dans lequel ceux qui le suivent reconnaissent leur maître, qui est, à l'étranger, une de nos gloires et à qui la vie clémente permet, suivant la belle expression de Tacite, de « jouir de sa renommée », *fruitur fama sui.*

RAPPORT

DE LA

COMMISSION ADMINISTRATIVE

MESSIEURS,

Un critique de l'antiquité nous rapporte que « pour le début du discours il n'y avait pas d'orateur plus adroit et plus agréable que Lysias ». Et il ajoute : « Je sais que bien commencer n'est pas facile quand on veut employer le commencement convenable et ne point débiter les premières paroles venues. » En relisant, il y a quelques jours, ces lignes de Denys d'Halicarnasse, je regrettais beaucoup que les œuvres de Lysias ne continssent aucun rapport fait au nom d'une commission administrative ; car je me serais alors empressé de transcrire les premières lignes d'un texte aussi précieux, bien convaincu qu'elles vous auraient admirablement préparés à écouter avec bienveillance les détails de notre budget et à prendre ensuite les résolutions généreuses qui sont le but suprême des exposés de ce genre. Je n'ai donc point d'autre préambule à vous offrir que ces souvenirs et ces regrets, et j'entre aussitôt en matière, vous présentant d'abord des tableaux fort indignes de ce temple des Beaux-Arts où nous siégeons, des tableaux de chiffres et de comptes.

I. *État comparatif des Recettes en 1896 et 1897.*

A. Intérêts de capitaux.

	1896		1897	
1° Rente Deville 3 °/₀	500 »	3,089 96	500 »	3,099 31
2° Coupons de 154 obligations Ouest.	2,211 96		2,204 71	
3° Coupons de 18 obligations Midi	259 20		259 20	
4° Coupons de 7, puis 8 oblig. Est	100 80		115 20	
5° Intérêts du compte-courant à la Société générale	18 »		20 20	

B. Subventions et dons divers.

6° Subvention du Ministère de l'Instruction publique	600 »	894 10	500 »	894 25
7° Don de l'Université d'Athènes	294 10		294 25	
8° Dons pour les *Monuments grecs*			100	

C. Cotisations, ventes, recettes diverses.

9° Cotisations des membres ordinaires.	4,150 »	5,110 80	3,900 »	4,693 60
10° Souscriptions de membres donateurs	490 »		600 »	
11° Vente de publications et médailles.	458 30		165 10	
12° Location d'une cave	12 50		4 20	
13° Commission pour renouvellement d'assurance			24 30	
	9,094 86	9,094 86	8,687 16	8,687 16

II. *État comparatif des Dépenses en 1896 et 1897.*

A. Publications.

	1896		1897	
1° *Revue des Etudes grecques*	2,620 40	2,857 45	4,069 25	4,616 15
2° *Bibliographie* (rédaction de la)	200 »		200 »	
3° *Monuments grecs*	37 05		346 90	

B. Encouragements.

4° Prix Zographos	1,000 »	1,421 85	1,000 »	1,396 40
5° Concours typographique	300 »		300 »	
6° Prix classiques	116 35		90 90	
7° Appoint pour solde du prix Zappas.	5 50		5 50	
A reporter		5,279 30		6,012 55

Report.....		5,279 30		6,012 55

C. Frais généraux.

8° Impressions diverses.....	158 30		104 30	
9° Entretien de la bibliothèque.....	56 60		54 50	
10° Loyer, impositions et assurances.	888 40		884 45	
11° Service du palais des Beaux-Arts..	164 »		125 »	
12° Indemnité de l'agent bibliothécaire.	800 »		1,000 »	
13° Droits et frais divers à la Société générale.....	32 »	2,914 40	41 30	3,063 68
14° Distribution de publications.....	391 62		491 35	
15° Recouvrement des cotisations.....	168 52		133 08	
16° Frais de bureau, commis, correspondance et divers.....	191 11		153 25	
17° Nettoyage, éclairage et chauffage.	59 25		62 65	
18° Médailles.....	4 60		13 80	
	7,193 70	7,193 70	9,076 23	9,076 23

III. *Budget sur ressources spéciales ou fondation Zappas.*

(La dépense affectée chaque année au prix Zappas est égale au revenu de la fondation Zappas pendant l'année précédente.)

Recettes en 1895 : 294 fr. 50; — en 1896 : 294 fr. 50.

Dépenses en 1896 : 400 fr. (dont 5 fr. 50 pris sur le budget ordinaire et 100 fr. provenant d'un don spécial de M. Bikélas encaissé en mai 1896).

Dépenses en 1897 : 300 fr. (dont 5 fr. 50 pris sur le budget ordinaire).

IV. *Mouvement des fonds en 1897.*

Solde en caisse, 1er janvier 1897.....		3,947 56
Recettes en 1897 (tableau ci-dessus, n° I).....		8,687 16
Rentrées de la rente Zappas (année 1897 entière)..		294 50
Remboursement de 1 obligation Ouest.....		488 90
Total.....		13,418 12
Sorties de caisse (tableau n° II).....	9,076 23	
Achat et mise au nominatif de 1 obligation Est.....	482 35	
A reporter.....	9,558 58	13,418 12

Report.....	9,558 58	13,418 12
Achat (pour remploi) et mise au nominatif de 1 obligation Ouest....	483 70	
Prix Zappas en 1897.....	300 »	
	10,342 28	10,342 28
Reste en caisse au 31 décembre 1897.....		3,075 84
qui se décomposent ainsi :		
Solde à la Société Générale.....	2,866 97	
Solde en caisse chez l'agent-bibliothécaire.....	208 87	
	3,075 84	3,075 84

Voilà, Messieurs, notre arithmétique de 1897. J'attire maintenant votre attention sur quelques-uns des chiffres que vous venez d'entendre.

Nous remarquions déjà l'an dernier dans le premier tableau une diminution de recettes de 149 fr. 50 sur les cotisations. En 1897, nouvelle diminution, mais plus grave puisqu'elle est de 250 fr. Sans doute les luttes sanglantes qui, à l'Orient de l'Europe, nous ont fait répéter le cri de Lucain : *Thessalia infelix !* en sont la cause, et je pourrais ici vous faire un beau développement sur cette idée que « les guerres détestées des mères » le sont encore des trésoriers d'Association. Mais nous, les Occidentaux, avons-nous assez profité des loisirs de la paix pour recruter dans notre patrie tous ceux qui, professionnels des lettres grecques ou amateurs éclairés, s'intéressent à nos études et veulent qu'elles aient en France longue et heureuse vie ? Peut-être avons-nous de ce côté quelque reproche à nous faire et quelque engagement à prendre pour l'avenir. — Une autre diminution de recettes porte sur la vente de nos publications et médailles, qui, après s'être élevée en 1893 jusqu'à 646 fr. 40, s'était ensuite honorablement soutenue aux alentours de 400 fr. (351 fr. 35 en 1894; 377 fr. en 1895 ; 458 fr. 30 en 1896), et qui d'une chute lourde vient de tomber à 165 fr. 10. Espérons que

la publication récente du fascicule final des *Monuments grecs* va redonner quelque vie à ce chapitre du budget et lui faire produire tout ce que nous avons le droit d'en attendre.

Le deuxième tableau témoigne, par rapport à 1896, d'une augmentation de dépenses de 1,882 fr. 53, augmentation qui vient surtout de ce que l'on a payé sur l'exercice 1897 les factures de cinq numéros de la *Revue* au lieu de trois, et un acompte de 346 fr. 50 pour les *Monuments grecs*. Sur nos frais généraux, veuillez observer que, l'indemnité de l'agent-bibliothécaire ayant été portée de 800 à 1,000 fr., ces frais ne se sont pourtant élevés que de 149 fr. 28, ce qui prouve l'esprit d'économie avec lequel M. Lebègue, parfait disciple de Xénophon, administre notre domaine.

Quant à l'ensemble de l'exercice 1897, si nous défalquons des recettes les 600 fr. des souscriptions de membres donateurs destinées à être capitalisées, la balance se fait ainsi : 8,087 fr. 16 de recettes contre 9,076 fr. 23 de dépenses ; différence en moins 989 fr. 07, qu'il a fallu prendre sur nos modestes réserves. Enfin le solde en caisse au 1er janvier 1897 était de 3,947 fr. 56 ; il n'est plus au 1er janvier 1898 que de 3,075 fr. 84.

Il nous reste à établir brièvement le budget de 1898.

V. *Recettes en 1898.*

A. Intérêts de capitaux.

1° Rente Deville.....	500	»	3,118	80
2° Coupons de 154 obligations Ouest.	2,212	»		
3° Coupons de 18 obligations Midi..	259	20		
4° Coupons de 9 obligations Est....	129	60		
5° Intérêts du compte courant à la Société Générale.....	18	»		
A reporter.....	3,118	80	3,118	80

Report.....	3,118 80	3,118 80

B. Subventions et dons.

6° Subvention du Ministère de l'Instruction publique.....	500 »	1,920 05
7° Don de l'Université d'Athènes (pour 1897).....	351 75	
8° Dons pour les *Monuments grecs*..	1,068 30	

C. Cotisations et ventes.

9° Cotisations des membres ordinaires.....	4,000 »	4,300 »
10° Vente des publications et médailles.....	300 »	
TOTAL.....	9,338 85	9,338 85

VI. *Dépenses en 1898.*

A. Publications.

1° *Revue* (impression, 3,000 fr.; illustration, 500 fr.).....	3,500 »	4,768 30
2° Rédaction de la Bibliographie....	200 »	
3° *Monuments grecs* (pour solde de tout compte).....	1,068 30	

B. Encouragements.

4° Prix Zographos.....	1,000 »	1,415 50
5° Concours typographique.....	300 »	
6° Prix classiques.....	110 »	
7° Appoint pour le prix Zappas.....	5 50	
A reporter.....	4,415 50	4,415 50

Report.....	6,183	80	6,183	80

C. Frais généraux.

8° Impressions diverses.....	135	»	3,144	40
9° Entretien de la bibliothèque.....	60	»		
10° Loyer, impositions, assurance....	888	40		
11° Service du palais des Beaux-Arts.	125	»		
12° Indemnité de l'agent-bibliothécaire.	1,000	»		
13° Droits et frais divers à la Société Générale.....	36	»		
14° Distribution de publications.....	550	»		
15° Recouvrement des cotisations....	140	»		
16° Frais de bureau, de commis, de correspondance et divers.....	160	»		
17° Nettoyage, éclairage et chauffage.	60	»		
	9,338	20	9,338	20

Le budget de 1898, selon nos prévisions, comprendrait donc en recettes 9,338 fr. 85, et en dépenses 9,338 fr. 20 : il se solderait par un excédent *présumé* de 0 fr. 65 centimes.

Mais, pour obtenir cet équilibre, nous avons besoin, Messieurs, de tous vos efforts. Songez en particulier qu'à côté des cotisations annuelles, paillettes d'or que nous vous prions de nous amener fidèles et nombreuses, il y a place aussi dans notre caisse pour les dons extraordinaires, pour les lingots. N'oubliez pas, par exemple, que nos *Monuments grecs,* bien qu'achevés, sollicitent encore vos souscriptions, et que, si elles leur font défaut, ils seront obligés de puiser dans le capital de l'Association pour payer leur dernier compte. C'est ce qu'a deviné un de leurs anciens souscripteurs, qui fut aussi l'un de nos lauréats, M. Jean Dupuis, proviseur honoraire ; il y a trois jours, surpris et charmé, je recevais de lui à la même intention un chèque de 250 fr. ; et voilà ce qui m'a donné l'idée d'inscrire hardiment au projet de budget, chapitre des dons, une recette éventuelle de 1,068 fr. 30 pour les *Monuments*. Répondant à

M. Jean Dupuis pour le remercier, j'ai osé lui dire qu'il avait donné un bon exemple et qu'il aurait certainement des imitateurs : je vous demande, Messieurs, pour toute péroraison, de ne point en infliger le démenti à votre trésorier.

Pour les membres de la Commission administrative,

Le Trésorier, Max. Egger.

CONCOURS DE TYPOGRAPHIE GRECQUE

PROCÈS-VERBAL

Lu dans l'Assemblée générale du 5 mai 1898.

Le concours de typographie grecque a eu lieu, cette année, à Paris et dans les départements, le jeudi 17 mars pour les ouvriers compositeurs, le vendredi 18 mars pour les apprentis.

Ont pris part au concours des ouvriers :

A *Paris*, sous la surveillance de M. Am. Hauvette, 9 concurrents ;

A *Bordeaux*, sous la surveillance de M. G. Radet, 3 ;

A *Nancy*, sous la surveillance de M. A. Martin, 1 ;

Au *Puy*, sous la surveillance de M. O. Harter, 3 ;

A *Toulouse*, sous la surveillance de M. M. Beaudouin, 3.

Ont pris part au concours des apprentis :

A *Paris*, 11 concurrents ;

A *Bordeaux*, 3.

Au *Puy*, 3.

En ce qui concerne les ouvriers de Paris, la commission a décerné les récompenses suivantes :

1er *prix :* Rouxel (Alfred), de l'imprimerie Lahure.

2e *prix*, partagé entre Mlle Cantin (Virginie), de l'imprimerie Lahure, et Mme Loisel, de l'imprimerie Lahure.

Mentions honorables : Mlles Lavoisier (Marie), de l'imprimerie Lahure ; Dubourdieu (Céline), de l'imprimerie Lahure, et Kerbrat (Joséphine), de l'imprimerie Lahure.

Pour les départements, trois compositions avaient paru dignes d'être classées ; mais deux d'entre elles appartenaient à des ouvriers qui avaient obtenu déjà un rang supérieur dans les précédents concours. La commission n'a donc pu attribuer qu'une récompense :

Mention honorable : M. Dinot (Auguste), de l'imprimerie Berger-Levrault (Nancy).

Classement général des concurrents de Paris et des départements.

1-6 Paris, 7 Nancy.

Le concours des apprentis a donné à Paris le résultat suivant :

Livret de caisse d'épargne : M. Magoriec (Francisque), de l'imprimerie Lahure ;

Mentions très honorables : MM. Demey (Henri), de l'imprimerie Chaix, et Giraud (Georges), de l'imprimerie Chaix.

Mentions honorables : M. Barbaroux (Émile), de l'imprimerie Chaix ; M. Lecerf (Louis), de l'imprimerie Lahure, et Mlle Monneau (Henriette), de l'imprimerie Lahure.

Dans les départements, les récompenses ont été ainsi décernées :

1er *livret de caisse d'épargne*, partagé entre M. Bodiou (Édouard), de l'imprimerie Gounouilhou, à Bordeaux, et M. Sahuc (Henri), de l'imprimerie Marchessou, au Puy.

2e *livret* : M. Vimeney (Henri), de l'imprimerie Gounouilhou, à Bordeaux.

Classement général des apprentis de Paris et des départements :

1 Bordeaux, 4 Bordeaux,
2 Le Puy, 5-9 Paris.
3 Paris.

Cette année, comme l'année dernière, la commission se plaît à signaler la force du concours des apprentis.

Le Président de la commission,
Am. Hauvette.

Les membres de la commission,
B. Haussoullier, Ch. Huit, H. Lebègue,
J. Petitjean, Ch.-Ém. Ruelle.

QUELQUES MOTS SUR BACCHYLIDE

PAR M. ALFRED CROISET

Mesdames, Messieurs,

Vous allez assister à une véritable résurrection. Il y a deux mille quatre cents ans que les poèmes de Bacchylide n'ont été exécutés en public; il y a probablement quatorze ou quinze siècles que personne ne les a lus. Des papyrus égyptiens, très habilement publiés par M. Kenyon, nous en ont rendu le texte, que MM. d'Eichthal et Théodore Reinach ont traduit en vers français d'une belle allure, et que Mademoiselle Moreno va achever de faire revivre en prêtant à Bacchylide le secours de son harmonieuse et savante diction.

Vous trouverez à cette récitation, je n'en doute pas, un vif plaisir; car l'esprit grec, sous toutes ses formes, nous reste intelligible et comme familier : nous sommes un peu de même race et surtout de même éducation que les Grecs ; aussi, dans leurs œuvres, nous n'avons pas trop de peine à reconnaître nos instincts les plus profonds, nos goûts les plus durables. Mais vous pouvez y trouver aussi quelque sujet de surprise ; car Bacchylide est un contemporain des guerres médiques, ne l'oublions pas, et bien des choses ont changé depuis lors dans les conceptions littéraires comme dans les mœurs. Vous allez, par exemple, entendre réciter d'abord deux odes triomphales, c'est-à-dire deux poèmes lyriques destinés à célébrer des victoires

remportées aux fêtes d'Olympie par Hiéron, tyran de Syracuse. Cet éclat qui environne les victoires olympiques, cette manière de célébrer solennellement les vainqueurs, sont déjà un premier point qui peut nous étonner. Mais la manière dont procède le poète est plus surprenante encore. Nous nous attendrions peut-être à l'entendre nous parler longuement de son héros, décrire les jeux, nous faire ses propres confidences : si nous demandons à Bacchylide des descriptions ou de la psychologie, nous serons déçus. De son héros, des jeux et de lui-même, il ne dit que quelques mots. Et tout de suite il se jette dans des maximes morales dont on ne voit pas nettement d'abord l'application, et dans des récits mythiques qui semblent, par l'ampleur de leurs développements, nous éloigner du sujet bien plus encore. On sait l'étonnement scandalisé de Voltaire et du XVIIIe siècle en présence de ces digressions apparentes, qu'ils rencontraient déjà dans les odes de Pindare. Voltaire et ses contemporains se sont beaucoup moqués de cette façon de composer et d'écrire. C'est que leur défaut de sens historique les rendait peu capables de sortir d'eux-mêmes. Au lieu de nous scandaliser ou de nous moquer, essayons de comprendre : ce sera plus utile et plus agréable. Ce changement dans la littérature vient d'un changement profond dans les âmes. On peut l'exprimer d'un mot en disant que notre littérature est, comme nos mœurs, individualiste, tandis que la littérature et les mœurs du temps de Bacchylide sont celles d'une race où la vie collective et nationale a plus de force que la vie individuelle.

Prenez un poème de Lamartine, de Victor Hugo, de Musset, de Vigny. De quoi sont-ils remplis? Des idées propres du poète ou de ses souffrances personnelles, de ses méditations ou contemplations, de ses confessions et de ses confidences. C'est sa personne tout entière, esprit et cœur, qu'il met sous nos yeux. Prenez même un drame, un roman ; qu'y trouvez-vous? Des personnages le plus souvent fictifs, créés de toutes pièces par l'écrivain. S'il les emprunte à l'histoire, il les crée encore par la nouveauté de ses analyses psychologiques. Le romancier

le plus « objectif » exprime avant tout, dans son œuvre, sa propre manière de considérer la vie, c'est-à-dire sa philosophie personnelle, c'est-à-dire encore ses idées et ses sentiments. Et si ses idées ou ses sentiments plongent évidemment par leurs racines et par leurs rameaux dans le sol national et dans l'air ambiant, ils nous intéressent pourtant surtout en tant qu'ils sont la manifestation d'une âme individuelle. D'où vient cela? C'est que chez nous, modernes, la vie individuelle est riche et complexe. Nos passions et nos idées sont très variées, très nuancées, très personnelles. Nous vivons plus, je l'ai dit ailleurs, dans notre for intérieur que dans l'agora, et de nos recherches propres que de la tradition. Nous sommes tous Cartésiens sans le savoir.

Au temps des guerres médiques, au contraire, l'individu existe et vit surtout en tant que membre de la communauté. Les idées religieuses, philosophiques, morales, politiques, qui règlent le train général de sa pensée, lui viennent des ancêtres. Ses sentiments eux-mêmes sont très simples, très étroitement gouvernés par la coutume. Il n'y a d'ailleurs guère de différence intellectuelle entre les diverses classes de la population : la culture est à peu près la même pour tous ; elle se fait par la poésie, la religion, la vie politique, qui s'adressent à tous. L'activité la plus intense et la plus complète est celle de la cité, qui englobe toute celle des individus, et dans laquelle ils vivent et se meuvent presque sans exception.

De là une littérature qui correspond à cette manière d'être. La grande forme littéraire de ce temps, c'est la poésie lyrique chorale, c'est-à-dire justement celle qui est la plus étrangère à nos mœurs, celle qui tient le moins de place dans notre activité littéraire contemporaine. Le lyrisme choral règne presque seul alors. L'épopée, déjà dépassée, ne se soutient plus que par imitation et tradition. Le drame en est à ses débuts : il cherche encore sa forme propre et sa voie, qui se confond à l'origine avec celle de la poésie chorale. Quant à la prose, elle existe à peine. La poésie lyrique personnelle a produit quelques chan-

sons exquises, mais très simples. La première place, en revanche, appartient sans conteste à la poésie lyrique chorale, c'est-à-dire à celle qui, par l'organe d'un chœur chantant et dansant, se prête le mieux à être l'interprète de la vie collective, la voix de la cité. Toutes les formes de la cantate se développent et fleurissent à l'envi : les genres du lyrisme choral sont aussi nombreux que les manifestations de la vie collective ; ils s'appellent le péan, l'hyporchème, l'ode triomphale, le dithyrambe, etc. Tous ont d'ailleurs ce trait commun que la personne du poète y paraît peu, que celle du personnage humain auquel ils sont quelquefois consacrés n'y forme elle-même qu'une figure un peu effacée, et que ce qui domine dans tous ces chants, c'est le passé traditionnel, religieux ou mythique, cet arrière-fonds solide et brillant de la famille ou de la cité. Dans l'ode triomphale, le plus personnel de ces genres, il est peu question du vainqueur, mais beaucoup de ses ancêtres, s'il en a d'illustres, beaucoup surtout de sa patrie, des légendes de sa patrie, des histoires des dieux. Dans le péan ou dans le dithyrambe, l'homme disparaît complètement : il ne reste plus en scène que les héros et les dieux de la cité, avec leurs poétiques légendes. Il y a pourtant un lien entre les développements généraux et les circonstances particulières de la fête. Les Grecs sont trop artistes et trop soucieux de l'harmonie pour s'abandonner capricieusement à la fantaisie. Mais ce lien est souple et peu visible : c'est une idée dominante, une impression, une couleur générale qui relie entre elles toutes les parties du poème et rattache celui-ci dans son ensemble à la fête qui en est l'occasion.

Ces lois essentielles de la poésie lyrique grecque, sorties des profondeurs de l'âme nationale, gouvernent tous les poètes. Elles sont respectées de Pindare comme de Bacchylide. Mais il ne faudrait pas croire que toute originalité personnelle s'effaçât et se perdît dans cette communauté d'habitudes. Les physionomies d'artistes nettement distinctes n'ont jamais manqué à la Grèce dans cette période de son développement littéraire. Stésichore ne ressemble pas à Alcman, ni Simonide à Stésichore.

Bacchylide aussi se distingue de Pindare. Celui-ci, génie sévère et puissant, unit à l'esprit le plus pur du dorisme une imagination éclatante et hardie qui fait de lui le prince des lyriques grecs. Bacchylide n'a pas cette originalité souveraine : c'est un Ionien subtil et harmonieux, habile à enchaîner les idées et les images, abondant en mots sonores, d'une imagination noble et bien réglée. Il y a encore bien du charme dans cette élégance, et ce n'est pas sans raison qu'il s'appelait lui-même, à la fin de l'une de ses odes, « le rossignol de Céos ».

Vous allez entendre, Messieurs, le doux ramage de ce « rossignol », chantant avec ampleur de vieilles histoires mythiques, délicatement appropriées aux circonstances et aux occasions de ses chants. Ce sont d'abord deux odes triomphales consacrées à des victoires du tyran de Syracuse, Hiéron; ensuite, deux poèmes qui semblent être un péan et un dithyrambe, destinés à des fêtes athéniennes. Dans chacune des deux odes triomphales, à côté des compliments directs, des chants de bienvenue, des exhortations et des souhaits qui forment le cadre obligé du poème, vous trouvez un beau mythe amplement développé. Ici, c'est la rencontre aux enfers d'Héraclès et de Méléagre; là, c'est l'histoire de Crésus sauvé par Apollon au milieu même des flammes du bûcher. Dans les deux cas, le mythe est comme l'illustration poétique et religieuse d'une pensée morale qui domine le chant du poète et qui s'est dégagée à ses yeux des circonstances de la fête. L'histoire de Méléagre est une belle image de destinée humaine mélancolique, en dépit du courage et de la vertu : Héraclès, d'ailleurs, l'interlocuteur de Méléagre, est un autre exemple de ces épreuves imposées aux héros par la destinée. Hiéron était probablement malade alors, ou tourmenté par quelque souci qui gâtait sa victoire : c'est ce côté mélancolique des joies de la puissance et de la gloire que le mythe met en lumière avec beaucoup de charme. Quant à l'histoire de Crésus, elle montre que la faveur des dieux est, comme le dit quelque part le poète, le plus grand des biens; c'est l'amitié d'Apollon qui a sauvé Crésus et les siens d'une

mort cruelle. Il est probable que l'ode fut exécutée à Delphes, au temple de cet Apollon qui avait jadis sauvé Crésus, et à qui Hiéron, pour célébrer une victoire olympique, venait sans doute, lui aussi, d'envoyer des offrandes magnifiques. On voit le sens du mythe et son lien avec les circonstances. — Les deux autres poèmes, qui semblent être un péan et un dithyrambe, sont consacrés au héros athénien Thésée. Le premier raconte un épisode peu connu de la vie du héros : sa dispute en Crète avec Minos et le miracle par lequel il prouve qu'il est fils de Poseidôn. Tout ce récit est d'une grâce facile et brillante qui semble avoir été le don le plus caractéristique de Bacchylide. L'autre poème a la forme d'un dialogue : les personnages sont Égée, roi d'Athènes, père de Thésée, et un chœur de jeunes Athéniens. Le chœur demande au roi des nouvelles sur le bruit qui se répand de l'arrivée d'un héros inconnu, lequel n'est autre que Thésée. Le roi et le chœur disent une strophe alternativement : il y en a quatre en tout. Le poème semble incomplet, ainsi que l'a fort bien vu M. Desrousseaux. Il est presque aussi certain que nous avons ici un exemple, unique aujourd'hui dans la littérature grecque subsistante, de ce dithyrambe dialogué qui a été la forme primitive de la tragédie et qui a persisté longtemps à côté même du drame d'Eschyle et de Sophocle. Quoi qu'il en soit, ici encore, nous sommes en plein mythe, en pleine tradition populaire, librement traitée d'ailleurs, comme toujours, par l'imagination du poète, qu'aucune règle dogmatique n'enchaîne, et qui n'a d'autre maître de la vérité que son propre génie, inspiré par les souvenirs des ancêtres et par les Muses.

J'ai terminé, Messieurs, la préface que je vous devais. Vous ne vous étonnerez plus, je l'espère, qu'un poète lyrique grec du commencement du ve siècle soit si différent d'un Lamartine ou d'un Victor Hugo, qu'il nous raconte tant d'histoires mythiques et nous parle si peu de lui-même ou de son héros, qu'il approprie seulement ces légendes traditionnelles à l'expression d'une idée morale ou d'un sentiment que lui suggèrent les circonstances particulières de la fête. Vous ne partagerez pas les irré-

vérences de Voltaire pour ces procédés si éloignés des nôtres, et vous admirerez sans scrupules intempestifs la grâce brillante de cette imagination qui se joue avec tant d'aisance au milieu des belles images que va vous rendre fidèlement le talent des interprètes.

Alfred Croiset.

A la suite de cette allocution, Mlle Moreno, de la Comédie française, a donné lecture de quatre odes de Bacchylide, dans la traduction en vers de MM. Eugène d'Eichthal et Théodore Reinach. Nous donnons ici, à titre d'échantillon, deux de ces odes. On les trouvera toutes les quatre, avec le texte grec en regard, des notices et des illustrations empruntées aux monuments contemporains du poète, dans un volume qui vient de paraître à la librairie E. Leroux et d'où nous extrayons ces pages avec l'autorisation de l'éditeur.

ODE V

A HIÉRON DE SYRACUSE

VAINQUEUR DANS LA COURSE DES CHEVAUX A OLYMPIE

I

Chef des Syracusains, maître envié de l'île
Où le coursier bondit dans la plaine fertile,
Nul parmi les mortels ne sait d'un œil plus sûr
Juger les doux présents des Muses au chant pur.
Donne un moment de trêve aux soucis de ton âme :
Les Grâces ont tissé l'hymne à la fine trame
Qu'un étranger, servant d'Uranie au beau front,
D'une île sainte, envoie à l'illustre Hiéron.

*

Là-haut, fendant l'éther de sa grande aile ardente,
L'aigle, héraut de Zeus à la foudre grondante,
Va, plane, confiant dans son vol vigoureux.
Les oiseaux au chant clair se blottissent, peureux ;
Lui, passe : nul sommet de montagnes n'arrête
Sa course, nulle vague à la mouvante crête ;
Et, l'aigrette dressée, en son puissant essor,
Il trace dans le ciel un long sillage d'or.

* *

Ainsi, pour célébrer votre race immortelle,
Fils de Deinoménès, ma Muse devant elle

Voit s'ouvrir cent chemins : Arès cerclé d'airain
M'inspire, et la Victoire en son vol souverain.
Qu'à vos vœux de bonheur un dieu toujours réponde !
Chantons Phérénicos et sa crinière blonde
Que fouette l'ouragan, — l'étalon au grand cœur,
Qu'Éos aux doigts rosés vit, sous l'or qui l'inonde,
Vainqueur près de l'Alphée et dans Pytho vainqueur !

II

La Terre soit témoin : jamais dans la carrière
Il n'a de ses rivaux essuyé la poussière,
Tant son ardent galop l'emporte loin devant.
Docile à son pilote, il vole — tel le vent —
Et d'un jeune rameau ta couronne verdoie.
Heureux à qui le ciel donna sa part de joie,
Dont le sort envié brille ! mais ici-bas
Pour l'homme le bonheur parfait n'existe pas.

*

On dit que le héros renverseur de murailles,
Fils de Zeus, descendit jadis dans les entrailles
De la terre, voulant ravir le chien des morts.
Il vit, errant auprès du fleuve aux sombres bords,
Les morts légers, pareils aux feuilles remuées
Sur l'Ida par le vent balayeur de nuées,
Et, comme un grand fantôme, entre tous droit et fier,
Le haut Porthaonide et sa lance de fer.

* *

Quand l'étonnant héros voit le guerrier robuste
Brillant dans son armure, il prend son arc, ajuste
La corde au son strident, et, découvrant l'étui,
Prend un dard acéré qui dans l'ombre a relui

L'âme de Méléagre alors de lui s'approche,
Reconnaît Héraclès, et dit : « Demeure en paix,
Fils du grand Zeus ! réserve à d'autres buts les traits
Qu'en vain contre les morts ton arc puissant décoche :
Des ombres tu n'as rien à redouter jamais. »

III

Le fils d'Alcmène sent l'effroi qui le pénètre :
« Quel mortel ou quel dieu, dit-il, t'a donné l'être?
Quel pays? Qui t'a fait mourir? Sans doute Héra
Pour trancher mon destin contre moi l'enverra,
Lui qui d'un tel vaillant sut terrasser la vie!
Mais, ô blonde Pallas, à toi je me confie. »
Méléagre répond, des larmes dans les yeux :
« Nul mortel ne fléchit la colère des dieux;

*

« Car sinon, Artémis, de roses couronnée,
Eût fait grâce au dompteur de cavales, Œnée,
Mon père, quand devant ses autels le héros
Fit ruisseler le sang des boucs et des taureaux.
En vain! la vierge au cœur altier, que rien ne touche,
Lance sur Calydon un sanglier farouche;
Arbres, vignes, troupeaux, tout périt sous sa dent;
L'homme qui ne fuit pas meurt en le regardant.

* *

« Alors nous, les plus forts des enfants des Hellènes,
Par les halliers, par les montagnes, par les plaines,
D'un combat sans merci, toujours renouvelé,
Pendant six jours entiers nous l'avons harcelé.
Notre force vainquit, par les dieux exaltée.
Mais auprès d'Ancéos nous ensevelissons

Agélas, le plus brave entre les nourrissons
Qu'à mon père après moi porta le flanc d'Althée,
Morts dont le monstre a fait de sanglantes moissons.

IV

« Jeunesse vainement par la Parque brisée !
La fille de Léto demeure inapaisée.
Le fauve à bas, soudain les Curètes jaloux
Nous disputent son cuir, qui n'appartient qu'à nous.
Iphiclos, Apharès, les frères de ma mère,
Roulent morts sous mes coups qu'affole la colère :
Arès frappe en aveugle, et ses traits meurtriers
Sèment sans choix la mort au milieu des guerriers.

*

« Qu'importe à la douleur qui veut être vengée?
Implacable, tirant de la boîte ouvragée
Le tison dont la Parque a mesuré mon sort,
Ma mère le consume et me voue à la mort...
En ce moment, au pied des remparts, je terrasse
Le vaillant Clyménos, et j'ôte la cuirasse
De son grand corps, tandis que, l'épouvante au front,
Ses compagnons ont fui vers les tours de Pleuron.

* *

« Tout à coup, dans mon sein, ma douce âme amoindrie
Se resserre... ô pitié ! ma vigueur est tarie;
Dans un dernier soupir j'exhale ma douleur
Et pleure ma jeunesse, arrachée en sa fleur... »
On dit que le héros, Alcide au cœur de pierre,
Sentit, en écoutant ce récit douloureux,
Pour la première fois se mouiller sa paupière.
« Ne pas naître, dit-il, ne pas voir la lumière,
Voilà pour les mortels le sort le plus heureux.

V

« Mais que sert de gémir sur les choses passées?
Que seul un bien possible occupe nos pensées.
As-tu, dans le palais dont Œnée est le roi,
Une sœur au corps vierge et belle comme toi?
Elle est l'épouse au flanc puissant que je désire. »
Il répond : « Sous mon toit j'ai laissé Déjanire,
Déjanire au col blanc ; son cœur n'a rien appris
Des présents qu'aux mortels fait la blonde Cypris. »

*

— Arrête ici ton char, ô Muse aux bras de neige !
Chante Zeus et les dieux d'Olympe, son cortège,
Le large Alphée empli de flots toujours nouveaux,
Pélops le fort, et Pise, où le roi des chevaux,
Le prompt Phérénicos, fils des prés d'Aréthuse,
D'un fleuron de triomphe embellit Syracuse!
Il faut, chassant l'envie, aimant la vérité,
Vanter l'homme que pare un bonheur mérité.

* *

Il nous l'a dit, l'aède aux glorieuses rides,
Hésiode, servant des Muses Piérides :
« Celui qui par les dieux d'honneurs est revêtu,
« Que les hommes aussi célèbrent sa vertu ! »
Aussi pour t'escorter dans ton illustre voie,
Généreux Hiéron, le poète t'envoie
Ce chant ailé qui dit ta victoire et sa joie :
Ils croissent, drus et forts, sous leur feuillage épais,
Les grands arbres que Zeus protège de sa paix !

ODE XVII

LES ÉPHÈBES OU THÉSÉE

I

La sombre nef qui porte en Crète
Sept fils et sept filles d'Ion,
Le noble Thésée à leur tête,
Vole pareille à l'alcyon.
Agile, elle bondit sur la vague dorée ;
La voile pourpre s'enfle au souffle de Borée :
Ainsi le veut Pallas, la guerrière au beau front.
Mais, ô charme d'amour !... Quand Minos, d'un œil prompt,
Voit ces corps délicats où le printemps se joue,
Un désir fou s'allume aux sens du roi surpris :
Ému des trésors de Cypris,
Il ose, et de sa main frôle une blanche joue.
Sous la caresse ardente Eribéa frémit :
« Thésée, à mon secours ! » Le jeune homme blêmit.
Sous son plastron d'airain l'âpre douleur s'enfonce.
Son œil darde un feu sombre et son sourcil se fronce :
« Fils de Zeus ! quel démon s'agite dans ton sein ?
Rejette un funeste dessein !

*

« La Parque a penché sa balance,
Nous subirons la loi du sort ;
Mais réfrène ta violence :
Respecte-nous jusqu'à la mort.

La fille de Phénix, par Zeus, dit-on, ravie,
Sous les rocs de l'Ida, roi, te donna la vie ;
Et le monde t'admire et craint ton bras puissant.
Mais le sang d'où je sors est l'égal de ton sang :
Pitthée est mon aïeul; ma mère vénérée
S'unit au dieu porteur du trident, Poseidon;
Un voile doré fut le don
Que pour elle ont tissé les filles de Nérée.
Donc nous marchons de pair, roi de Crète, et je dis :
Éloigne de ton cœur les désirs trop hardis;
Car avant de souffrir que ta main se hasarde
Sur un seul des enfants confiés à ma garde,
A la douceur du jour mon œil se fermera :
Luttons d'abord, Zeus jugera ! »

* *

Ainsi dit le héros, appuyé sur sa lance;
Et les matelots en silence,
Étonnés, de l'éphèbe écoutent les défis.
Le gendre d'Hélios dans son âme offensée
Sentit sourdre et grandir une sombre pensée :
« O puissant Zeus, dit-il, père, écoute ton fils !
Si jadis dans tes bras la blanche Tyrienne
Conçut Minos, envoie à tous un signe clair :
Lance du haut du ciel ta flèche, et que l'éclair
Dise que ma race est la tienne !
Et toi, jeune homme au cœur ardent,
Enfant d'Éthra, si ton récit n'est pas mensonge,
Si ta mère a connu le maître du trident,
Au gouffre immense où je le plonge
Va, reprends l'anneau d'or que mon doigt a porté.
Quel fils n'entrerait point au palais de son père ?...
O Zeus, écoute ma prière,
Roi du tonnerre redouté ! »

II

La prière démesurée
Monta vers Zeus, qui l'entendit ;
Du haut de la voûte azurée
Un trait de flamme répondit,
Au fils cher à son cœur nouveau signe de gloire....
Minos, les bras dressés, pousse un cri de victoire :
« Tu le vois ! pour moi Zeus a montré son amour.
Lance-toi dans l'abîme, ô Thésée ! A ton tour
Va de ton royal père implorer une grâce :
Que le dieu de la mer accorde à son enfant
Un témoignage triomphant
Qui proclame à jamais la splendeur de ta race ! »
L'éphèbe sur le pont se dresse sans pâlir,
Plonge, et le pré des mers s'ouvre pour l'accueillir...
Le cœur du fils de Zeus tressaille de surprise.
Il ordonne d'ouvrir les voiles à la brise,
De poursuivre la route au port encor lointain :
Mais nul ne commande au destin.

*

Plus prompt que la flèche lancée
Le vent du nord chasse la nef ;
Les Athéniens, l'âme angoissée,
Ont vu plonger leur jeune chef :
Lourde fatalité qui jamais ne désarmes !
Et de leurs yeux d'iris coulent de pures larmes...
Cependant les dauphins, hôtes légers des flots,
Au palais de son père emportent le héros.
Dans la grotte que couvre une voûte nacrée
Le vaillant jeune homme entre et s'arrête ébloui :
Sous ses yeux brille épanoui
Le chœur étincelant des filles de Nérée.

Une clarté limpide environne leurs fronts,
Des bandelettes d'or ceignent leurs cheveux blonds,
Et la ronde rythmée erre fluide et lente.
Au fond de sa demeure, Amphitrite accueillante,
L'œil calme, lui sourit ; d'un manteau diapré
Par ses mains l'éphèbe est paré.

* *

Puis sur les lourds cheveux du héros elle pose
Un cercle, où l'or sertit la rose,
Dont son front nuptial par Cypris fut orné.
Quand les dieux ont voulu, rien ne leur fait obstacle.
Près de la nef rapide il émerge... O miracle !
Doux retour qui ravit leur regard étonné !
Quelle honte mordit au cœur le chef de Crète
Quand, vêtu des présents qu'il a reçus des dieux,
Les membres secs, Thésée apparut radieux
Sur la vague à la blanche crête !
Alors les vierges d'Océan
Font vibrer longuement des clameurs d'espérance ;
La mer sonne, et des flancs de la nef, vers Péan,
Monte l'hymne de délivrance...
Tels les fils de Céos, dansant auprès des flots,
Invoquent dans leur chant un favorable auspice :
Entends leurs vœux, le cœur propice ;
Exauce-nous, dieu de Délos !

E. d'Eichthal. — Th. Reinach.

MEMBRES FONDATEURS DE L'ASSOCIATION

(1867)

MM.

† Ader, ancien professeur de littérature grecque à l'Académie de Genève, rédacteur en chef du *Journal de Genève* (1).
† Alexandre (Ch.), membre de l'Institut.
Bertrand (Alexandre), membre de l'Institut, directeur du Musée de Saint-Germain.
† Beulé, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts.
Bréal (Michel), membre de l'Institut, professeur au Collège de France.
† Brunet de Presle, membre de l'Institut.
Burnouf (Émile), ancien directeur de l'École française d'Athènes.
Campaux, professeur à la Faculté des lettres de Nancy.
† Chassang, inspecteur général de l'Instruction publique.
† Daremberg, conservateur de la bibliothèque Mazarine.
† David (baron Jérôme), ancien vice-président du Corps législatif.
† Dehèque, membre de l'Institut.
Delyanni (Théodore-P.), ancien président du Conseil des ministres à Athènes.
† Deville (Gustave), membre de l'École d'Athènes.
† Didot (Ambroise-Firmin), membre de l'Institut.
† Dübner, helléniste.
† Duruy (Victor), de l'Académie française, ancien ministre de l'Instruction publique.
† Egger, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres de Paris.
† Eichthal (Gustave d'), membre de la Société asiatique.
Gidel, ancien proviseur du lycée Condorcet.
Girard (Jules), membre de l'Institut, ancien professeur à la Faculté des lettres de Paris, directeur de l'Institut Thiers.
† Goumy, rédacteur en chef de la *Revue de l'Instruction publique*.
† Guigniaut, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions.
† Havet (Ernest), membre de l'Institut, professeur au Collège de France.
Heuzey (Léon), membre de l'Institut, professeur à l'École des Beaux-Arts.
† Hignard, professeur à la Faculté des lettres de Lyon.
† Hillebrand, ancien professeur à la Faculté des lettres de Douai.
† Jourdain (Charles), membre de l'Institut.

(1) La croix indique les membres fondateurs décédés.

LEGOUVÉ, de l'Académie Française.
LÉVÊQUE (Charles), membre de l'Institut.
† LONGPÉRIER (Adrien de), membre de l'Institut.
† MAURY (Alfred), membre de l'Institut.
MÉLAS (Constantin), à Marseille.
† MILLER (Emm.), membre de l'Institut.
† NAUDET, membre de l'Institut.
† PATIN, de l'Académie française, doyen de la Faculté des lettres de Paris.
PERROT (Georges), membre de l'Institut, directeur de l'École normale supérieure.
RAVAISSON (Félix), membre de l'Institut.
† RENAN (Ernest), de l'Académie française.
† RENIER (Léon), membre de l'Institut.
† SAINT-MARC GIRARDIN, de l'Académie française.
† THENON (l'abbé), directeur de l'École Bossuet.
† THUROT, membre de l'Institut, maître de conférences à l'École normale supérieure.
VALETTAS (J.N.), professeur à Londres.
† VILLEMAIN, secrétaire perpétuel de l'Académie française.
† VINCENT (A.-J.-H.), membre de l'Institut.
† WADDINGTON (W.-Henry), membre de l'Institut, sénateur.
WEIL (Henri), membre de l'Institut.
WESCHER (Carle), ancien professeur d'archéologie près la Bibliothèque nationale.
† WITTÉ (baron J. de), membre de l'Institut.

MEMBRES FONDATEURS POUR LES MONUMENTS GRECS

(1875-1897)

Le Ministre de l'Instruction publique.
Le Musée du Louvre.
L'École nationale des Beaux-Arts.
L'Université d'Athènes.
Le Syllogue d'Athènes pour la propagation des études grecques.
Le Syllogue littéraire hellénique du Caire, l'*Union*.
Le Gymnase Avérof à Alexandrie (Egypte).

MM.

† Barthélemy Saint-Hilaire.
† Basily (Demetrius).
Bikélas (D.)
† Brault (Léonce).
† Brunet de Presle.
Carathéodory (Étienne).
† Castorchi (Euthymios).
† Chasles (Michel).
Chévrier (Adolphe).
Collignon (Maxime).
Coromilas.
† Didot (Amb.-Firmin).
† Drême.
† Dumont (Albert).
Dupuis (Jean).
† Egger (Emile).
† Eichthal (Gustave d').
Eichthal (Eugène d').
Foucart (Paul).
Hachette et Cie, libraires éditeurs.
† Hanriot.
Heuzey (Léon).
† Laperche.
† Laprade (V. de).
Lecomte (Ch.).

MM.

Lereboullet (Léon).
† Misto (H.-P.).
Negropontis.
† Ocher de Beaupré (colonel).
Parmentier (général).
Pélicier (P.).
Perrot (Georges).
Piat (A.).
Pottier (Edmond).
† Queux de Saint-Hilaire (marquis de).
Reinach (Salomon).
Reinach (Théodore).
† Rodocanachi (P.).
Rothschild (baron Edmond de).
† Saripolos (Nicolas).
† Symvoulidis.
Syngros (A.).
† Vaney.
Vasnier.
† Verna (baron de).
† Witte (baron J. de).
† Wyndham (Charles).
† Wyndham (George).
† Zafiropulo (E.).
Zographos (Christaki Effendi).

M. Zographos, déjà fondateur du prix qui porte son nom, a souscrit à l'œuvre des Monuments grecs pour une somme de *cinq mille francs*. — M. le baron de Witte et M. G. d'Eichthal ont souscrit chacun pour une somme de *quatre cents francs*. — M. le baron E. de Rothschild, pour *deux cents francs*. — M. Bikélas pour *cent francs* (outre sa cotisation). — De même M. Laperche pour *cent francs*. — M. Pélicier pour *cent francs*. — M. Jean Dupuis pour *deux cent cinquante francs*.

ANCIENS PRÉSIDENTS DE L'ASSOCIATION

1867. MM. PATIN, membre de l'Institut.
1868. EGGER, *Id.*
1869. BEULÉ, *Id.*
1870. BRUNET DE PRESLE, *Id.*
1871. EGGER, *Id.*
1872. THUROT, *Id.*
1873. MILLER, *Id.*
1874. HEUZEY, *Id.*
1875. PERROT, *Id.*
1876. EGGER, *Id.*
1877. CHASSANG, inspecteur général de l'Université.
1878. FOUCART, membre de l'Institut.
1879. GIDEL, proviseur du Lycée Condorcet.
1880. DARESTE, membre de l'Institut.
1881. WEIL, *Id.*
1882. MILLER, *Id.*
1883. QUEUX-DE-SAINT-HILAIRE (marquis de).
1884. GLACHANT, inspecteur général de l'Université.
1885. JOURDAIN, membre de l'Institut.
1886. GRÉARD, *Id.*
1887. GIRARD (Jules), *Id.*
1888. MÉZIÈRES, *Id.*
1889. CROISET (A.), *Id.*
1890. MASPERO, *Id.*
1891. RENAN (Ernest), *Id.*
1892. HOUSSAYE (Henry), *Id.*
1893. COLLIGNON (Max), *Id.*
1894. SCHLUMBERGER (G.), *Id.*
1895. BIKÉLAS (D.).
1896. BRÉAL (M.), membre de l'Institut.
1897. DECHARME (P.), professeur à la Faculté des lettres.
1898. CROISET (M.), professeur au Collège de France.

MEMBRES DU BUREAU POUR 1898-99

Président : M. Maurice CROISET.
1er *Vice-Président :* M. HÉRON DE VILLEFOSSE.
2e *Vice-Président :* M. d'EICHTHAL.
Secrétaire-archiviste : M. Paul GIRARD.
Secrétaire-adjoint : M. Am. HAUVETTE.
Trésorier : M. Max EGGER.

MEMBRES DU COMITÉ POUR 1898-99

Nommés en 1896.

MM. BIKÉLAS.
FOUCART.
POTTIER.
SAGLIO.
MM. GIDEL.
BÉRARD.
PUECH.

Nommés en 1897.

MM. DARESTE.
REINACH (S).
BABELON.
BRÉAL.
MM. HOUSSAYE.
BLOCH.
RAGON.

Nommés en 1898.

MM. CROISET (Alfred).
COLLIGNON.
WEIL.
DECHARME.
MM. OMONT.
BAYET.
LARROUMET.

COMMISSION ADMINISTRATIVE

MM. BIKÉLAS.
CROISET (Alfred).
DARESTE.
D'EICHTHAL (Eug.).
HOUSSAYE (Henry).
MM. MASPERO.
POTTIER (E.).
RUELLE (C.-Em.).
VASNIER.

COMMISSION DE PUBLICATION

MM. BIKÉLAS.
HAUSSOULLIER.
HOUSSAYE (Henry).
MASPERO.
REINACH (Théodore), *rédacteur en chef-gérant de la Revue.*
MM. Les anciens PRÉSIDENTS de l'Asssociation.

COMMISSION ARCHÉOLOGIQUE

MM. COLLIGNON (Max.).
GUILLAUME.
HAUSSOULLIER.
HÉRON DE VILLEFOSSE.
HEUZEY (L.).
HOMOLLE.
MM. MARTHA (J.).
PERROT (G.).
POTTIER (E.).
REINACH (Th.).
SAGLIO.

MEMBRES DONATEURS

MM.

ACHILLOPOULO, à Paris.
ADAM (Mme Juliette), à Paris.
ALPHERAKIS (Achille), à Taganrog (Russie).
† ANQUETIL, inspecteur d'Académie honoraire, à Versailles.
ANTROBUS (Fr.), à Londres.
ATHANASIADIS (Athanasios), à Taganrog.
AUVRAY (l'abbé Emmanuel), à Rouen.
† AVIERINO (Antonin), à Taganrog.
BALTAZZI, à la légation de Grèce, à Constantinople.
BANQUE NATIONALE de Grèce, à Athènes.
BARENTON (Arm. de), à Paris.
† BARET, avocat à Paris.
† BASIADIS (Hiéroclès-Constantin), à Constantinople.
BASILI (Michel G. A.), docteur en droit, à Athènes.
BASSIA (Typaldo), à Athènes.
BEAUDOIN (Mondry), professeur à la Faculté des lettres de Toulouse.
BEER (Guillaume), à Paris.
BERRANGER (l'abbé H. de), à Trouville.
† BERTHAULT (E. A.), docteur ès lettres, à Paris.
† BEULÉ (Ernest), secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts.
† BIENAYMÉ (Jules), membre de l'Institut.
BIKÉLAS (D.), à Paris (1).
BIMPOS (Th.) archevêque de Mantinée.
BISTIS (Michel-L.), à Athènes.
BLAMPIGNON (l'abbé), à Vanves.
BOUNOS (Élie), à Paris.
BOUSQUET (l'abbé), maître de conférences à l'Institut catholique, Paris.
BOUTROUE, à Paris.
† BRAÏLAS (Armenis), ministre de Grèce, à Londres.
† BRAULT (Léonce), ancien procureur de la République, à Paris.
BROSSELARD (Paul), lieutenant-colonel au 49e régiment d'infanterie, à Bayonne.
† BRUNET DE PRESLE (Wladimir), membre de l'Institut.
BRYENNIOS (Philothéos), archevêque de Nicomédie (Turquie).
CALVET-ROGNIAT (le baron Pierre), licencié ès lettres, à Paris.
CARAPANOS (Constantin), correspondant de l'Institut, à Athènes.
CARATHEODORY (Ét.), ministre de Turquie, à Bruxelles.
CARTAULT (A.), professeur à la Faculté des lettres de Paris.
CASSO (Mme), à Kischeneff (Russie).
† CASTORCHIS (Euth.), professeur à l'Université d'Athènes.
CHAPLAIN (J.-C.), membre de l'Institut.
† CHARAMIS (Adamantios), professeur à Taganrog.

(1) Don d'une somme de 200 francs.

† Chasles (Michel), membre de l'Institut.
Chasles (Henri), à Paris.
Chassiotis (G.), fondateur du lycée de Péra, à Paris.
Chévrier (Ad.), avocat-général, à Paris.
Chévrier (Maurice), attaché au Ministère des affaires étrangères.
Choisy (Auguste), ingénieur en chef des ponts et chaussées, à Paris.
† Christopoulos, ministre de l'Instruction publique en Grèce.
Chrysoveloni (Léonidas), négociant, à Athènes.
Clado (Costa), à Londres.
Clado, docteur, à Paris.
Colardeau, professeur au lycée Lakanal, à Paris.
Colin (Armand et Cie), libraires-éditeurs, à Paris.
Combothecras (Sp.), à Odessa.
Constantinidis (Zanos), à Constantinople.
Corgialegno (Marino), négociant, à Londres.
† Coronio (Georges), à Paris.
Coumanoudis (Et.-A.), correspondant de l'Institut, professeur à l'Université d'Athènes.
Courcel (baron Alphonse de), ancien ambassadeur à Londres.
† Cousté (E.), ancien directeur de la manufacture des tabacs, à Paris.
Couve (L.), professeur à la Faculté des lettres, à Nancy.
Croiset (Alfred), membre de l'Institut, doyen de la Faculté des lettres de Paris.
Croiset (Maurice), professeur au Collège de France, à Paris.
Cucheval (Victor), ancien professeur au lycée Condorcet, à Paris.
Dalmeyda (G.), professeur au lycée Michelet, à Paris.
† Damaschino, professeur à la Faculté de médecine de Paris.
Dareste (Rod.), membre de l'Institut, à Paris.
Dellaporta (Vrasidas), à Taganrog.
Decharme (Paul), professeur à la Faculté des lettres de Paris.
Delyanni (N.), ministre de Grèce, à Paris.
† Demetrelias (C.), à Odessa.
† Desjardins (Charles-Napoléon).
Desjardins (Mme veuve Charles-Napoléon), à Versailles (1).
† Deville (Gustave), docteur ès lettres, membre de l'École française d'Athènes.
† Deville (Mme veuve), à Paris (2).
† Didion, inspecteur général des ponts et chaussées.
† Didot (Ambroise-Firmin), membre de l'Institut.
Didot (Alfred), libraire-éditeur, à Paris.
Dieux, professeur au Collège Stanislas, à Paris.
† Dorisas (L.), à Odessa.
Dossios (N.), professeur à l'école commerciale supérieure de Iassy.
Doudas (D.), à Constantinople.
Doulcet (Mgr), évêque de Nicopoli, à Paris.
† Dozon (Aug.), ancien consul de France,

(1) Don d'une somme de 150 francs.
(2) Don d'une rente annuelle de 500 francs.

† Drême, président de la Cour d'appel d'Agen (Lot-et-Garonne).
† Dumont (Albert), membre de l'Institut.
Dupuis, proviseur honoraire, à Paris.
Dürrbach, professeur à la Faculté des lettres de Toulouse.
† Duruy (Victor), de l'Académie française.
Dussouchet, professeur au lycée Henri IV, à Paris.
École Bossuet, à Paris.
École hellénique d'Odessa.
Écoles publiques orthodoxes de Chios.
Edet, professeur au lycée Henri IV, à Paris.
† Egger (Émile), membre de l'Institut.
Egger (Mme veuve Ém.), à Paris.
Egger (Max), professeur au lycée Charlemagne, à Paris.
Egger (Victor), chargé de cours à la Faculté des lettres de Paris.
† Eichthal (Gustave d'), membre de la Société asiatique, à Paris.
Eichthal (Eugène d'), à Paris.
Estournelles de Constant (baron Paul d'), député, à Paris.
Falieros (Nicolas), à Taganrog (Russie).
Fallex (Eug.), proviseur honoraire du lycée Charlemagne.
Fallières, sénateur, ancien ministre de la Justice et des Cultes.
† Ferry (Jules), président du Sénat.
Fix (Théodore), colonel d'état-major, à Paris.
Foucart (Paul), membre de l'Institut.
Fournier (Mme veuve Eugène), à Paris.
Gennadios (J.), ancien ministre de Grèce, à Londres.
Gevaert (F.-Aug.), directeur du Conservatoire royal de musique à Bruxelles.
† Giannaros (Thrasybule), négociant, à Constantinople.
Gidel (Ch.), ancien proviseur du Lycée Condorcet.
† Gillon (Félix), magistrat à Bar-le-Duc.
Girard (Jules), membre de l'Institut, directeur de l'Institut Thiers.
Girard (Paul), maître de conférences à l'École normale supérieure.
† Giraud (Ch.), membre de l'Institut.
† Glachant (Ch.), inspecteur général de l'Instruction publique.
Gœlzer, maître de conférences à l'École normale supérieure.
Goirand (Léonce), avoué près la Cour d'appel de Paris.
Goirand (Léopold), avoué près le tribunal civil de la Seine, député des Deux-Sèvres, à Paris.
Gonnet (l'abbé), docteur ès lettres, à Ecully, près Lyon.
Grandin (A.), à Paris.
Graux (Henri), à Vervins (Aisne).
Gréard, de l'Académie française.
† Grégoire, archevêque d'Héraclée, à Constantinople.
† Gumuchguerdane (Michalakis), à Philippopolis.
Gryparis (N.), consul de Grèce, à Sébastopol.
Gymnase Avérof, à Alexandrie (Égypte).
Gymnase de Janina.
Hachette (L.) et Cie, libraires-éditeurs, à Paris.
Hadji-Costa (Lysandre), directeur de l'École hellénique, à Odessa.
† Hanriot (H.), professeur honoraire de Faculté, à Chartres.

HAUVETTE (Amédée), professeur-adjoint et directeur d'études à la Faculté des lettres de Paris.
† HAVET (Ernest), membre de l'Institut, professeur au Collège de France.
† HAVET (Julien), bibliothécaire à la Bibliothèque nationale.
HAVET (Louis), membre de l'Institut, professeur au Collège de France.
HÉRIOT-BUNOUST (l'abbé L.), à Rome.
† HEUZEY, conseiller à la cour d'appel de Rouen.
HEUZEY (Léon), membre de l'Institut.
HODGI EFFENDI (Jean), directeur général de la société des tramways, à Constantinople.
HOUSSAYE (Henry), de l'Académie française.
INGLESSIS (P.), à Marseille.
INGLESSIS (Alex.), à Odessa.
JAMOT (Paul), attaché au musée du Louvre.
JASONIDIS, à Limassol (île de Chypre).
JOANNIDIS (Emmanuel), scholarque, à Amorgos (Grèce).
† JOLLY D'AUSSY (D.-M.) au château de Crazannes (Charente-Inférieure).
JORDAN (Camille), membre de l'Institut, à Paris.
JORET (Ch.), professeur à la Faculté des lettres d'Aix.
† KALVOCORESSIS (J. Démétrius), négociant, à Constantinople.
KONTOSTAVLOS (Alexandre), à Athènes.
† KONTOSTAVLOS (Othon), à Marseille.
† KOSTÈS (Léonidas), à Taganrog.
KOUNDOURI (Panaghi), à Marseille.
KRIVTZOFF (Mme), à Moscou.
† LABITTE (Adolphe), libraire à Paris.
† LACROIX (Louis), professeur à la Faculté des lettres de Paris.
LAFAYE (Georges), maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris.
LAMY (Ernest), à Paris.
LANDELLE (Charles), peintre, à Paris.
† LAPERCHE, à Paris (1).
† LATTRY (A.), à Odessa.
† LATTRY (Georges), président du musée et de la bibliothèque de l'École évangélique, à Smyrne.
† LATTRY (Dr Pélopidas), à Odessa.
LAZZARO (Périclès-Hadji), vice-consul des Etats-Unis, à Salonique.
LE BRET (Mme), à Paris.
LEBÈGUE (Henri), à Paris.
LECHAT, chargé de cours à la Faculté des lettres, Lyon.
LECOMTE (Ch.), à Paris.
LEGANTINIS (J.-E.), négociant à Odessa.
LEGRAND (Émile), professeur à l'Ecole des langues orientales vivantes, à Paris.
LEREBOULLET (le docteur Léon), à Paris.

(1) Don d'une somme de 100 francs.

† LESSEPS (Ferdinand de), de l'Académie française.
LEUDET (Mme Vve), à Piencourt, par Thiberville (Eure).
† LEVIEZ (Ernest), à Paris.
† LUDLOW (Th.-W.), à New-York.
LUR-SALUCES (comte de), à Paris.
MACMILLAN (Georges-A.), éditeur, à Londres.
MAGGIAR (Octave), négociant, à Paris.
MAISONNEUVE (Jean), libraire-éditeur, à Paris.
† MALLORTIE (H. de), principal du collège d'Arras.
MANOUSSIS (Constantinos), à Athènes.
MANOUSSIS (Démétrios), à Paris.
MANZAVINOS (R.), à Odessa.
† MARANGO (Mgr), archevêque latin d'Athènes.
† MARCELLUS (comte Édouard de), ambassadeur de France à Constantinople.
† MARTIN (Th.-Henri), membre de l'Institut.
MASPERO (G.), membre de l'Institut, professeur au Collège de France.
† MAURICE (Mme Ch.) née Vincent.
MAVRO (Sp.), à Athènes.
MAVROCORDATO (le prince Nicolas), ministre de Grèce à Constantinople.
MAVROCORDATO (le colonel Alexandre-Constantin).
MAVROGORDATO (M.), à Odessa.
MAVROMICHALIS (Kyriacoulis Petrou), ancien député, à Athènes.
MAXIMOS (P.), à Odessa.
† MAZEROLLE (Joseph), artiste peintre, à Paris.
† MELAS (B.), à Athènes.
METAXAS (Stavro), à Marseille.
MEYER (Paul), membre de l'Institut, directeur de l'École des Chartes.
MICHON (Étienne), attaché aux Musées de Louvre.
MILLIET (Paul), à Paris.
† MISTO (H.-P.), négociant, à Smyrne (1).
MONCEAUX (Paul), professeur au lycée Henri IV, à Paris.
† MONGINOT (Alfred), professeur au lycée Condorcet, à Paris.
† MOURIER (A.), vice-recteur honoraire de l'Académie de Paris.
† NEGROPONTE (Michel), négociant à Paris.
NEGROPONTE (Démétrios), à Taganrog.
† NEGROPONTE (Jean), à Paris.
NEGROPONTES (Ulysse), à Paris.
NICOLAÏDÈS (G.), de l'île de Crète, homme de lettres, à Athènes.
NICOLAÏDÈS (Nicolaos), à Taganrog.
NICOLOPOULO (Jean-G.), à Paris.
NICOLOPOULO (Nicolas-N.), à Paris.
NOLHAC (P. de), conservateur du Palais de Versailles.
OMONT (Henri), conservateur-adjoint à la Bibliothèque nationale.
PAISANT (A.), juge au tribunal civil, à Versailles.
PAPADIMITRIOU (Sinodis), à Odessa.

(1) Don d'une somme de 800 francs.

PARASKEVAS (Wladimir), à Odessa.
† PARISSI, à Paris.
PARMENTIER (le général Théodore), à Paris.
† PASPATI (J.-F.), à Odessa.
PASPATIS (Georges), à Athènes.
† PATIN, secrétaire perpétuel de l'Académie française.
PÉLICIER, archiviste de la Marne, à Châlons (1).
† PERRARD (Emile), professeur au Collège Stanislas, à Paris.
† PERRIN (Hippolyte).
† PERRIN (Ernest).
PERSOPOULO (N.), à Odessa.
† PESSON, ingénieur en chef des ponts et chaussées, à Paris.
PEYRE (Roger), professeur au Collège Stanislas.
PHARDYS (Nicolas B.), à Samothrace.
PISPAS (Dr. B.), à Odessa.
POTTIER (Edmond), professeur à l'École du Louvre, à Paris.
PSICHA (Étienne), à Athènes.
† QUEUX DE SAINT-HILAIRE (marquis de), à Paris
RAGON (l'abbé), professeur à l'Institut catholique, à Paris.
RAMBAUD (Alfred), sénateur, membre de l'Institut.
REINACH (Joseph), ancien député des Basses-Alpes, à Paris.
REINACH (Salomon), membre de l'Institut, conservateur-adjoint au musée de Saint-Germain.
REINACH (Théodore), directeur de la *Revue des Etudes grecques*, à Paris.
† RENIERI (Marc), gouverneur honoraire de la Banque nationale, à Athènes.
† RIANT (comte Paul), membre de l'Institut et de la Société des antiquaires de France, à Paris.
RICHARD-KŒNIG, à Paris.
RIDDER (de), professeur à la Faculté des Lettres d'Aix.
RISTELHUBER, ancien bibliothécaire, à Strasbourg.
† ROBERTET, licencié ès lettres, chef de bureau au ministère de l'Instruction publique.
† ROCHEMONTEIX (Mis de), à Paris.
RODOCANACHI (Th.-P.), à Odessa.
RODOCANACHI (Pierre), à Paris.
RODOCANACHI (Michel-E.), à Marseille.
† ROMANOS (J.), proviseur du Gymnase de Corfou.
ROTHSCHILD (le baron Edmond de), à Paris.
RUELLE (Ch.-Émile), administrateur à la bibliothèque Sainte-Geneviève.
† SARAKIOTIS (Basile), à Constantinople.
SARAPHIS (Aristide), négociant, à Constantinople.
† SARIPOLOS (Nicolas), professeur à l'Université d'Athènes.
SATHAS (Constantin), à Paris.
SAYCE, professeur à l'Université d'Oxford.
SCARAMANGA (Pierre-Jean), à Paris.

(1) Don d'une somme de 100 francs.

† Scaramanga (Jean-E.), à Marseille.
Scaramanga (Jean-A.), à Taganrog.
Scaramanga (Doucas-J.), à Taganrog.
† Scaramanga (Jean-P.), à Taganrog.
† Scaramanga (Stamatios), à Taganrog.
† Schliemann (H.), à Athènes.
Schlumberger (Gustave), membre de l'Institut, à Paris.
† Sclavo (Michel), à Odessa.
Sinadino (Michel), à Paris.
Sinadino (Nicolas), à Paris.
Sinano (Victor), à Paris.
† Somakis (Mme Hélène), à Paris.
Souchu-Servinière, à Laval.
Soutzo (prince Grégoire C.), ancien sénateur de Roumanie, à Bucarest.
Soutzo (prince Constantin D.), à Slobosia (Roumanie).
Souvadzoglou (Basili), banquier, à Constantinople.
† Stephanovic (Zanos), négociant, à Constantinople.
Sully-Prudhomme, de l'Académie française.
Svoronos (Michel), négociant, à Constantinople.
Syllogue littéraire Hermès, à Manchester.
† Symvoulidès, conseiller d'État, à Saint-Pétersbourg.
Syngros (A.), à Athènes.
Tannery (Paul), directeur de la manufacture de tabacs, à Pantin (Seine).
Tarlas (Th.), à Taganrog.
Telfy, professeur à l'Université de Pesth.
† Theocharidès (Constantinos), à Taganrog.
† Tilière (marquis de), à Paris.
Tougard (l'abbé), professeur honoraire au petit séminaire de Rouen.
Tournier (Éd.), maître de conférences à l'École normale supérieure, à Paris.
Tourtoulon (baron de), à Valergues (Hérault).
Travers, directeur des postes et télégraphes, à Montpellier.
Tsacalotos (E.-D.), à Athènes.
Université d'Athènes (1).
† Valieri (N.), à Odessa.
Valieri (Oct.), à Londres.
† Valieri (Jérôme), à Marseille.
Vasnier, à Paris.
Venieri (Anastase), ancien directeur de l'Institut héllénique à Galatz (Roumanie), à Constantinople.
Vlasto (Antoine), à Paris.
Vlasto (Ernest), à Paris.
Vlasto (Et.-A.), à Marseille.
Vlasto (Th.), à Liverpool.
† Voulismas (E.), archevêque de Corfou.
† Vucina (Al.-G.), à Odessa.

(1) L'Université d'Athènes s'inscrit annuellement pour une somme de *quatre cents francs*.

VUCINA (Emm.-G.), à Athènes.
VUCINA (J.-G.), à Odessa.
† WADDINGTON (W. Henry), membre de l'Institut, sénateur.
WESCHER (Carle), ancien professeur d'archéologie près la Bibliothèque nationale, à Paris.
XANTHOPOULOS (Dem.), à Odessa.
XYDIAS (Nicolas), artiste peintre à Paris.
XYDIAS (Sp.), à Athènes.
† ZAPPAS (Constantin), fondateur du prix Zappas.
† ZARIPHI (Georges), négociant.
† ZAVITZIANOS (.), docteur-médecin, à Corfou.
† ZIFFO (L.), négociant, à Londres.
ZOGRAPHOS (Christaki Effendi), fondateur du prix Zographos, à Paris.
† ZOGRAPHOS (Xénophon), docteur-médecin, à Paris.

LISTE GÉNERALE DES MEMBRES AU 1er NOVEMBRE 1898

NOTA. Les astérisques désignent les membres donateurs.

MM.

* ACHILLOPOULO, 23, avenue de l'Alma. — 1891.
ACKERMANN (l'abbé), professeur de philosophie au collège Stanislas, 51, rue Madame. — 1892.
* ADAM (Mme Juliette), 198, boulevard Malesherbes. — 1883.
ALBEAR (J. F. de), docteur, professeur de langue grecque à l'Université de la Havane, île de Cuba. — 1894.
ALLÈGRE, professeur à la Faculté des lettres de Lyon. — 1892.
* ALPHERAKIS (Achille), à Taganrog (Russie). — 1869.
ANDREADIS (Mme), fondatrice et ex-directrice de la maison d'éducation franco-grecque du Caire, 9, rue Château-Fadaise, à Nîmes. — 1867.
* ANTROBUS (Fr.), oratory, S. W., à Londres. — 1879.
APOSTOLIDIS (B.), à Alexandrie. — 1876.
APOSTOLIDIS (G.), à Constantinople. — 1880.
ASTERIADÈS, au consulat de Grèce à Salonique. — 1893.
* ATHANASIADIS (Athanasios), à Taganrog (Russie). — 1869.
ATHANASSAKI (Jean), avocat, au Caire. — 1880.
ATHENOGÉNÈS (Georges), banquier, à Athènes. — 1868.
AUDIAT (G.), professeur de rhétorique au collège Stanislas, 97, boulevard Arago. — 1886.
AUDOUIN (Ed.), maître de conférences à la Faculté des lettres, 1bis, rue du Puygarreau, Poitiers. — 1895.
AUTIÉ (Fernand), professeur au lycée de Montpellier, 17, boulevard Louis-Blanc. — 1893.
* AUVRAY (l'abbé), curé de Saint-Joseph, à Rouen, 4, rue Bihorel. — 1892.

BABELON (Ernest), conservateur au Cabinet des médailles, membre de l'Institut, 30, rue de Verneuil. — 1890.
BAGUENAULT DE PUCHESSE (Gustave), docteur ès lettres, 156, rue Bannier, à Orléans. — 1867.
BAILLY (Anatole), correspondant de l'Institut, professeur honoraire de l'Université, à Orléans, 91, rue Bannier. — 1867.
* BALTAZZI, à la légation de Grèce, Constantinople. — 1895.
BALTAZZI (Emmanuel), 33, rue Marbeuf. — 1895.
* BANQUE NATIONALE DE GRÈCE, à Athènes. — 1868.
* BARENTON (Arm. de), 9, place du Palais-Bourbon. — 1877.

BARON (Ch,), professeur de littérature ancienne à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand, 77, rue Blarin. — 1890.
BARTH (A.), membre de l'Institut, 10, rue Garancière. — 1898.
* BASILI (Michel G.-A.), à Athènes. — 1890.
BASILY (Alexandre), 15, rue Lesueur. — 1894.
* BASSIA (Typaldo), Athènes. — 1895.
BAYET (Ch.), directeur de l'enseignement primaire au ministère de l'Instruction publique, 24, rue Gay-Lussac. — 1875.
BEAU, professeur au lycée Condorcet, 35, rue de Boursault. — 1873.
* BEAUDOIN (Mondry), professeur à la Faculté des lettres de Toulouse. — 1884.
BEAUTEMPS-BEAUPRÉ, vice-président du tribunal de la Seine, 22, rue de Vaugirard. — 1878.
BELIN et Cie, libraires-éditeurs, 52, rue de Vaugirard. — 1884.
BELLAIGUE (Camille), 28, rue Barbet de Jouy. — 1890.
BELLANGER (L.), professeur au Lycée d'Auch. — 1892.
BÉNARD (Léon), docteur ès lettres, professeur au Lycée de Lyon. — 1891.
BENLŒW (Louis), ancien doyen de la Faculté des lettres de Dijon, 48, rue Copernic. — 1891.
BENOIT (Ch.), ancien doyen de la Faculté des lettres de Nancy. — 1868.
BÉRARD (Victor), maître de conférences à l'Ecole pratique des Hautes Etudes, 4, rue des Chartreux. — 1892.
BÉRAUD, professeur de seconde au collège Stanislas, 34, boulevard des Invalides. — 1894.
BERGER, professeur au Lycée, 81, rue Royale, Orléans. — 1896.
BERNÈS (Henri), professeur au Lycée Lakanal, membre du Conseil supérieur de l'Instruction publique, 127, boulevard Saint-Michel. — 1893.
* BERRANGER (l'abbé H. de), curé de Saint-Mihiel, à Trouville (Calvados). — 1869.
BERTRAND (Alexandre), membre de l'Institut, conservateur du musée des Antiquités nationales à Saint-Germain-en-Laye. — 1888.
BEULÉ (Mme Ernest), 7, rue Lamennais. — 1890.
BEURLIER (l'abbé), docteur ès lettres, chanoine honoraire, curé de Notre-Dame-d'Auteuil, 4, rue Corot. — 1886.
BÉVOTTE (C. de), professeur de rhétorique au Lycée Carnot, à Dijon. — 1896.
BIBESCO (prince Alexandre), 69, rue de Courcelles. — 1888.
BIBLIOTHÈQUE ALBERT DUMONT, à la Sorbonne. — 1890.
BIBLIOTHÈQUE de l'Université de Liège. — 1891.
BIBLIOTHÈQUE des professeurs du Lycée, Orléans. — 1869.
BIDEZ (J.), chargé de cours à l'Université, 48, boulevard Léopold, Gand. — 1895.
BIGNAULT (Ed.), 71, rue de la Victoire. — 1898.
* BIKÉLAS (D.), 50, rue de Varenne. — 1867.
* BIMPOS (Théoclète), archevêque de Mantinée (Grèce). — 1868.
* BISTIS (Michel), ancien sous-directeur du Lycée hellénique de Galatz, rue d'Hippocrate, 80, Athènes. — 1883.

* Blampignon (l'abbé), ancien professeur à la Faculté de théologie de Paris, 17, rue d'Issy, à Vanves. — 1869.
Blanchet (J.-Adrien), bibliothécaire honoraire au Cabinet des médailles, 164, boulevard Péreire. — 1894.
Bloch (G.), maître de conférences à l'École normale supérieure, 72, rue d'Alésia. — 1877.
Block (R. de), chargé de cours à l'Université, 29, rue Fabry, à Liège (Belgique). — 1872.
Bodin, agrégé de l'Université, professeur au Collège Stanislas, 7, rue d'Assas. — 1894.
Boissier (Gaston), de l'Académie française et de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, secrétaire perpétuel de l'Académie Française, au palais de l'Institut, 23, quai Conti. — 1869.
Boizel (Alfred) avoué à la Cour d'appel de Paris, 22, rue Saint-Augustin. — 1897.
Bonnaric (Victor), inspecteur d'Académie à Nîmes. — 1888.
Bonnassies (Jules), Marina dei Ronchi Massa, provincia di Massa Carrara, Villa Anna (Italie.) — 1893.
Boppe (Auguste), secrétaire de l'ambassade de France à Constantinople. — 1885.
Bordeaux (P.), 98, boulevard Maillot, à Neuilly-sur-Seine. — 1894.
Borrel (E.) 2, rue des Pins à Boulogne-sur-Seine. — 1898.
Botti (G.), conservateur du musée d'Alexandrie (Egypte). — 1896.
Boucherie (Adhémar), ancien chef de bataillon à la Légion étrangère, 16, place Saint-Pierre, à Angoulême. — 1883.
Boudhors (Ch.-Henri), professeur au Lycée Henri IV, 12, rue du Sommerard. — 1895.
Boulay de la Meurthe (comte Alfred), 23, rue de l'Université. — 1895.
Boulgaris (Comte C.), prêtre, à Corfou. — 1891.
Bourgault-Ducoudray, professeur d'histoire musicale au Conservatoire, 16, Villa Molitor, Paris Auteuil. — 1874.
Bourguet (Émile), maître de conférences de littérature grecque à la Faculté des lettres, à Montpellier. — 1897.
* Bousquet (abbé), maître de conférences à l'Institut catholique, 11, rue du Regard. — 1897.
Boutmy (Émile), membre de l'Institut, directeur de l'École libre des sciences politiques, 27, rue Saint-Guillaume. — 1870.
* Boutroue (A.), associé correspondant de la Société des Antiquaires de France, 241, rue du Faubourg Saint-Honoré. — 1893.
Bouvier, professeur de rhétorique au lycée d'Orléans, 5, rue des Huguenots. — 1888.
Bouvy (le R.-P. Edmond), docteur ès lettres, 8, rue François Ier — 1891.
Boxler (l'abbé), agrégé de l'Université, 23, rue du Général Foy. — 1892.
Brancovan (la princesse), 34, avenue Hoche. — 1885.
Bréal (Michel), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, 70, rue d'Assas. — 1868.
Bréton (Guillaume) docteur ès lettres, éditeur, boulevard Saint-Germain. — 1898.
Brisac (le général), 8, rue Rougemont. — 1898.

BROGLIE (le duc de), de l'Académie française, 10, rue de Solférino. — 1871.
BROGLIE (prince Victor de), député, 48, rue de La Boétie. — 1888.
* BROSSELARD (Paul), lieutenant-colonel au 49e régiment d'infanterie à Bayonne. — 1883.
BRUNETIÈRE (Ferdinand), de l'Académie française, maître de conférences à l'École normale supérieure, 4, rue Bara. — 1885.
* BRYENNIOS (Philothéos), archevêque de Nicomédie, membre du synode œcuménique de Constantinople, à Ismidt, Turquie.— 1876.
BUISSON (Benjamin), directeur du Collège Alaoui, Tunis. — 1870.
BUREAU (Paul), étudiant en droit et étudiant à la Faculté des lettres, 59, rue de Turenne. — 1897.

CAILLEMER (Exupère), doyen de la Faculté de droit de Lyon. — 1867.
CAIX DE SAINT-AYMOUR (Vicomte), 112, boulevard de Courcelles.—1893.
CALLIPOLITI (Georges), docteur-médecin à Adramytte, Turquie d'Asie. — 1893.
CALLOT (Ernest), 160, boulevard Malesherbes. — 1895.
CALOGEROPOULO, conservateur de la Bibliothèque de la Chambre des députés, à Athènes. — 1891.
* CARAPANOS (Constantin), correspondant de l'Institut de France, à Athènes. — 1868.
* CARATHEODORY (Ét.), docteur en droit, ministre de Turquie, à Bruxelles. — 1872.
CARATHEODORY (Télémaque), ingénieur des ponts et chaussées, à Athènes. — 1876.
CARAVIAS (docteur S.) — 1894.
CARPENTIER (Paul), avocat, rue Jacquemart-Gielée, 35, à Lille.—1893.
CARRIÈRE (Auguste), professeur à l'École des langues orientales vivantes, 35, rue de Lille. — 1873.
* CARTAULT (Augustin), professeur à la Faculté des lettres, 96, rue de Rennes. — 1875.
* CASSO (Mme), à Kischeneff (Russie). — 1875.
CASTELLANI (Giorgio), 55, Via Palestro, Rome. — 1895.
CASTETS (F.), doyen de la Faculté des lettres de Montpellier, 21, boulevard du Jeu de Paume. — 1893.
CATZIGRAS (Cosmas), négociant, 24, cours Devilliers, à Marseille. — 1867.
CERCLE de la librairie, représenté par M. Chatrousse, 117, boulevard Saint-Germain. — 1896.
CERF (Léopold), ancien élève de l'École normale, imprimeur-éditeur, 12, rue Sainte-Anne. — 1883.
CHABANEAU, maître de conférences à la Faculté de lettres, villa Pauline, à Montpellier. — 1873.
CHACORNAC (C.), censeur au Lycée de Nancy. — 1895.
CHAMONARD (J.), agrégé de l'Université, professeur au Collège Stanislas, 4, rue des Chartreux. — 1895.
CHAMPAULT (Philippe), à Châtillon-sur-Loire (Loiret.) — 1891.
CHANTEPIE (de), administrateur de la bibliothèque de l'Université. — 1867.

* Chaplain (J.-C.), membre de l'Institut, graveur en médailles, à l'Institut. — 1876.
Chapron (André), sous-préfet d'Issoudun. — 1893.
Charpentier (Théodore), architecte, 11, rue Duperré. — 1897.
* Chasles (Henri), 31, rue de la Baume. — 1881.
* Chassiotis (G.), professeur, fondateur du lycée grec de Péra, à Paris 28, rue des Écuries d'Artois. — 1872.
Chatel (Eug.), ancien archiviste du département du Calvados, 5, rue Vavin. — 1867.
* Chévrier (Adolphe), conseiller à la Cour de cassation, 13 rue de Téhéran. — 1873.
* Chévrier (Maurice), attaché au ministère des Affaires étrangères, 35, rue Jacob. — 1880.
* Choisy (Aug.), ingénieur des ponts et chaussées, 9, rue de Poitiers. — 1867.
* Chrysoveloni (Léonidas), négociant, 4, place Saint-Denys, à Athènes. — 1869.
Citoleux, ancien professeur au lycée Henri IV, 11, rue du Pichery, Quimper. — 1872.
* Clado (docteur), 122, avenue des Champs-Élysées. — 1894.
Clerc (Michel), professeur à la Faculté des lettres de Marseille, Château Borély. — 1893.
Cogordan (Georges), ministre de France au Caire. — 1873.
* Colardeau, professeur au lycée Lakanal, 3, place Jussieu. — 1894.
* Colin (Armand et Cie), libraires-éditeurs, 5, rue de Mézières. — 1891.
Collard (F.), professeur à l'Université de Louvain, 109, rue de la Station. — 1879.
Collignon (Maxime), membre de l'Institut, professeur-adjoint à la Faculté des lettres, 88, boulevard St-Germain. — 1875.
* Combothecras (S.-J.), rue Tyraspolscaya, à Odessa. — 1873.
* Constantinidis (Zanos), négociant, à Constantinople, Pera, 6, rue Journal. — 1873.
* Corgialegno (Marino), à Londres, 21, Pembridge-Gardens, Bayswater. — 1867.
Cosmao Dumanoir (Marcel), avocat, 57, rue de Chateaudun. — 1893.
Cossoudis (Thémistocle), négociant, à Constantinople. — 1868.
* Coumanoudis (Étienne-A.), correspondant de l'Institut de France (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur à l'Université d'Athènes. — 1873.
* Courcel (baron Alphonse de), ancien ambassadeur à Londres, au château d'Athis-sur-Orge, à Athis-Mons (Seine-et-Oise), et à Paris, 10, boulevard Montparnasse. — 1886.
Couret (comte Alphonse), ancien magistrat, docteur ès lettres, 6, rue du Dévidet, Orléans. — 1897.
* Couve (L.), maître de conférences à la Faculté des lettres, 55, rue de Toul, à Nancy. — 1895.
Crépin (Victor), professeur de 6e au Lycée d'Amiens. — 1891.
Criésis (Constantin), 18, rue Clément-Marot. — 1890.
* Croiset (Alfred), membre de l'Institut, doyen de la Faculté des lettres, 54, rue Madame. — 1873.

* Croiset (Maurice), professeur au Collège de France, 27, rue Saint-Louis, à Versailles. — 1873.
Crozier (Phlippe), directeur du protocole, 55, avenue d'Antin. — 1897.
* Cucheval (Victor), ancien professeur au Lycée Condorcet, 46, rue de Clichy. — 1876.
Cumont (Franz), professeur à l'Université de Gand, 79, rue Montoyer, à Bruxelles. — 1892.

* Dalmeyda (Georges), professeur au lycée Michelet, 123, rue de la Tour, Passy. — 1893.
* Dareste (Rodolphe), membre de l'Institut, conseiller à la Cour de cassation, 9, quai Malaquais. — 1867.
Dargent (J.), professeur à l'Institut Catholique, 73, rue des Stations, Lille. — 1898.
* Decharme (Paul), professeur à la Faculté des lettres, 95, boulevard Saint-Michel. — 1868.
Delacroix (Gabriel), professeur au lycée Montaigne, 54, rue du Four. — 1883.
Delagrave, libraire-éditeur, 15, rue Soufflot. — 1867.
Delamarre (Jules), 51, rue de la Pompe, Paris Passy. — 1893.
Delisle (Léopold), membre de l'Institut, administrateur général de la Bibliothèque nationale, 8, rue des Petits-Champs. — 1874.
* Dellaporta (Vrasidas), à Taganrog. — 1873.
Deloche (Maximin), membre de l'Institut, 5, rue Herschel. — 1874.
Delyanni (Théodore-P.), ancien président du Conseil des ministres, à Athènes. — 1867.
* Delyanni (N.), ministre de Grèce à Paris, 27, rue Marbeuf. — 1875.
Depasta (A.-N.), libraire à Constantinople, Galata Han Saint-Pierre, 20. — 1868.
Deprez (Michel), conservateur au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale, 2, rue de Fleurus. — 1888.
Derenbourg (Hartwig), professeur à l'École des Hautes Études, 56, rue de la Victoire. — 1890.
* Desjardins (Mme vve Charles-Napoléon), 2, rue Sainte-Sophie, à Versailles. — 1883.
Desnoyers, directeur du musée historique, à Orléans. — 1879.
Devin, avocat au conseil d'État et à la Cour de Cassation, 39, rue de La Boétie. — 1867.
Dezeimeris (Reinhold), correspondant de l'Institut, 11, rue Vital Carles, à Bordeaux. — 1869.
Diamantopoulo (Mlle), ancienne élève de l'Ecole normale de Fontenay-aux-Roses, au Pirée (Grèce). — 1895.
* Didot (Alfred), 56, rue Jacob. — 1876.
Diehl (Charles), professeur à la Faculté des lettres de Nancy. — 1891.
Dieudonné (A.), attaché au Cabinet des Médailles de la Bibliothèque Nationale, 41, boulevard de Clichy. — 1898.
* Dieux, professeur au collège Stanislas, 56, rue Notre-Dame-des-Champs. — 1889.

DIHIGO (Jean-Michel), docteur, professeur de langue grecque à l'Université de la Havane, 110, San Ignacio, île de Cuba. — 1894.
DIMITZA, professeur de géographie à l'Université d'Athènes. — 1875.
DORISON (L.), docteur ès lettres, professeur de littérature grecque à la Faculté des lettres de Dijon, 1, rue Piron. — 1894.
* DOSSIOS (Nic.), professeur à l'école commerciale, strada Golia, 19, Iassy (Roumanie). — 1881.
DOTTIN (Georges), docteur ès-lettres, professeur-adjoint à la Faculté des lettres, 10, rue du Thabor, Rennes. — 1897.
DOUBLET (Georges), ancien membre de l'école d'Athènes, professeur de rhétorique au lycée, villa Minerve, rue du Soleil, Nice. — 1894.
* DOULCET (Mgr), évêque de Nicopoli (Bulgarie), 4, place du Palais-Bourbon. — 1881.
DRAGOUMIS (Etienne), ancien ministre des affaires étrangères, à Athènes. — 1888.
DRAGOUMIS (Marc), Athènes. — 1896.
DRAPEYRON (Ludovic), professeur au lycée Charlemagne, directeur de la *Revue de géographie*, 55, rue Claude-Bernard. — 1867.
DROSINIS, directeur de l'*Hestia*, à Athènes. — 1888.
DUCHATAUX, avocat, président de l'Académie nationale de Reims, 12, rue de l'Échauderie. — 1879.
DUCHEMIN (Marcel), licencié ès lettres, 127, rue Bleue, à Paris et 4, rue de Malleville, à Enghien-les-Bains. — 1895.
DUCHESNE (l'abbé L.), directeur de l'Ecole française d'archéologie, palais Farnèse, Rome. — 1877.
DUFAÏ (Auguste), 54, avenue Hoche. — 1896.
DUGIT, doyen de la Faculté des lettres de Grenoble. — 1869.
DUJARDIN (P.), héliograveur , 28, rue Vavin. — 1891.
DUMONTIER, commandant du génie en retraite, 75, rue de Rennes. — 1882.
* DUPUIS (Jean), proviseur honoraire, 88, rue Claude-Bernard. — 1881.
DURAND, maître de conférences à l'école Normale. — 1898.
DURAND (Ch.-H.), professeur de rhétorique au Collège Stanislas, 42, boulevard des Invalides. — 1888.
DURAND-GRÉVILLE, 174, rue de Grenelle, de janvier à mars, et à Bois-Briou, Angers (Maine-et-Loire), d'avril à décembre. — 1892.
* DÜRRBACH (F.), professeur à la Faculté des lettres de Toulouse, 2, rue du Japon. — 1892.
* DUSSOUCHET, professeur au lycée Henri IV, 12, rue de Tournon. — 1871.
DUVILLARD (J.), ancien directeur du Gymnase de Genève, 24, Bourg de Four, Genève. — 1893.
* ECOLE BOSSUET, représentée par M. l'abbé Balland, directeur, 51, rue Madame. — 1890.
ECOLE DES CARMES, représentée par M. l'abbé Guibert, supérieur, 74, rue de Vaugirard. — 1890.
* ECOLE HELLÉNIQUE d'Odessa. — 1873.
ECOLE NORMALE SUPÉRIEURE. — 1869.
* ÉCOLES PUBLIQUES ORTHODOXES de Chios (Turquie d'Asie). — 1893.
* EDET, professeur au lycée Henri IV et maître de conférences à la Faculté des lettres, 37, rue de la Tombe Issoire. — 1892.

EDON, professeur honoraire au lycée Henri IV, 21, rue de Vaugirard. — 1882.
* EGGER (Mme vve Émile), 68, rue Madame. — 1885.
* EGGER (Max), professeur au lycée Charlemagne, 71, rue de Vaugirard. — 1885.
* EGGER (Victor), chargé de cours à la Faculté des lettres de Paris, 23, rue du Cherche-Midi. — 1872.
EGINITIS (M.), profeseur à l'Université et directeur de l'observatoire royal d'Athènes. — 1890.
* EICHTHAL (Eugène d'), 144, boulevard Malesherbes. — 1871.
ELÈVES (les) de rhétorique du Collège Stanislas, rue Notre-Dame-des-Champs. — 1869.
EMMANUEL (Maurice), docteur ès lettres, 3, rue Sainte-Beuve. — 1893.
ERLANGER (Emile), banquier, 35, boulevard Haussmann. — 1869.
ERRERA (Paul), avocat, 14, rue Royale, à Bruxelles. — 1889.
* ESTOURNELLES DE CONSTANT (baron Paul d'), député, 12, avenue Carnot. — 1872.
EUMORPHOPOULOS (Nicolas-A.), 1, Kensington Park Gardens Bayswater, London W. — 1897.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE de l'Institut catholique de Toulouse. — 1899.
FAGNIEZ (Gustave), archiviste paléographe, 111, rue de Paris, Meudon. — 1882.
* FALIEROS (Nicolaos), à Taganrog (Russie). — 1873.
* FALLEX (E.), proviseur honoraire du lycée Charlemagne, 18, quai de Béthune. — 1873.
* FALLIÈRES, sénateur, 48, rue Monsieur-le-Prince. — 1886.
FEUARDENT, antiquaire, 4, place Louvois. — 1877.
FILLEUL (E.), 31, rue d'Amsterdam. — 1873.
* FIX (colonel Théodore), 59, rue Boissière. — 1877.
FLAMAND-DUVAL (Félix), 11, rue de Londres. — 1894.
FLORISOONE, professeur au Lycée, 25, rue Lemerchier, à Amiens. — 1886.
FOLLIOLEY (l'abbé), proviseur honoraire, Nantes. — 1884.
FOTIUS (Alcibiade), agent aux chemins de fer égyptiens, au Caire (Egypte). — 1896.
* FOUCART (Paul), membre de l'Institut, directeur honoraire de l'École française d'Athènes, professeur au Collège de France, 19, rue Jacob. — 1867.
FOUGÈRES, professeur à la Faculté des lettres, 88, rue Barthélemy-Delespaul, Lille. — 1886.
FOUILLÉE (Alfred), membre de l'Institut, Villa Fouillée, boulevard de Garavan, à Menton (Alpes-Maritimes). — 1884.
* FOURNIER (Mme ve Eugène). — 1884.
FRANCE (Anatole), de l'Académie française, 5, villa Saïd, avenue du Bois de Boulogne. — 1897.
FRINGNET, inspecteur de l'Académie de Paris, 72, rue Claude-Bernard. — 1885.

GACHON, professeur à la Faculté des lettres de Montpellier. — 1893.

GALUSKI (Ch.), à Laon, boulevard Gambetta. — 1868.
GANDERAX (Louis), directeur de la *Revue de Paris*, 25, rue Galilée. — 1891.
GASPARD (E.), professeur honoraire du Lycée Louis-le-Grand, 18, rue de Vertpré, Nevers. — 1878.
GAUDIER (Charles), professeur de rhétorique au Lycée, 95, rue des Anges, Valenciennes. — 1895.
GAULT (Ch.-Maurice), docteur en droit, avocat à la Cour de Paris, 44, rue Miromesnil. — 1878.
* GENNADIUS (Jean), 21, Hyde Park Place, London. — 1878.
GEORGIOU (Paléologue), directeur du Gymnase Averof et de l'École Tossitsée à Alexandrie (Égypte). — 1892.
* GEVAERT (F.-Aug.), associé étranger de l'Académie des Beaux-Arts, directeur du Conservatoire royal de musique, à Bruxelles. — 1881.
* GIDEL (Ch.), proviseur honoraire du Lycée Condorcet, 23, rue de Moscou. — 1867.
GIRARD (Docteur S.-S. Amédée), député de Riom (Puy-de-Dôme), à Paris, 15, rue Richepanse. — 1873.
* GIRARD (Jules), membre de l'Institut, professeur honoraire de la Faculté des lettres, directeur de l'Institut Thiers, 5, Rond-Point Bugeaud. — 1867.
* GIRARD (Paul), maître de conférences à l'École normale supérieure, 55, rue du Cherche-Midi. — 1880.
GLACHANT (Paul-Gabriel), professeur de troisième au Lycée Condorcet, 34 rue Notre-Dame-de-Lorette. — 1886.
GLACHANT (Victor), professeur au lycée Buffon, 44, boulevard des Invalides. — 1884.
GLOTZ (Gustave), professeur au Lycée Louis-le-Grand, 73, rue du Cardinal-Lemoine. — 1895.
* GOELZER, maître de conférences à l'École normale suprieure, 32, rue Guillaume Tell. — 1892.
* GOIRAND (Léonce), avoué près la Cour d'appel de Paris, 128, rue de Rivoli. — 1883.
* GOIRAND (Léopold), avoué près le tribunal civil de la Seine, député des Deux-Sèvres, 16, place Vendôme. — 1883.
GOLDSCHMIDT (Léopold), 19, rue Rembrandt. — 1876.
* GONNET (l'abbé), docteur ès lettres, professeur à l'Institut catholique de Lyon, à Ecully, maison de Sainte-Catherine, près Lyon. — 1878.
GONTHIER (Louis), aumônier d'Orient, à Domassin (Savoie). — 1895.
GOSSELIN (Louis), professeur au Lycée, Brest. — 1895.
GOUNOUILHOU, imprimeur à Bordeaux, 8, rue de Cheverus. — 1893.
GRAILLOT (H.), ancien membre de l'École française de Rome, professeur de rhétorique au Lycée de Toulouse. — 1898.
* GRANDIN (A.), 16, rue Lafontaine, 6, hameau Béranger, Auteuil. — 1890.
* GRAUX (Henri), propriétaire, à Vervins (Aisne). — 1882.
* GRÉARD (Octave), de l'Académie française, recteur de l'Université de Paris. — 1867.
GROUSSARD (E.), professeur au Lycée Janson de Sailly, à Rochefort-sur-Mer, 72, rue du Rempart. — 1882.
GROUSSET (Henri), 8, rue Laromiguière. — 1887.

GROUTTARS (J. de), place de l'Université, à Louvain (Belgique).—1890.
GROUVÈLE (V.), 44, avenue de la Dame Blanche. Fontenay-sous-Bois. — 1898.
* GRYPARIS (N.), consul de Grèce, à Sébastopol. — 1886.
GSELL, docteur ès lettres, professeur de la chaire d'antiquités à l'École supérieure des lettres d'Alger. — 1893.
GUILLAUME (Eugène), membre de l'Institut, directeur de l'Académie de France à Rome, 15, rue de l'Université. — 1867.
GUIRAUD (Paul), professeur-adjoint à la Faculté des lettres, 30, rue du Luxembourg. — 1891.
* GYMNASE AVÉROF à Alexandrie (Égypte). — 1897.
* GYMNASE DE JANINA (Turquie). — 1872.

* HACHETTE et Cie, libraires-éditeurs, 79, boulevard Saint-Germain. — 1867.
* HADJI-COSTA (Lysandre), directeur de l'École hellénique, rue Nadejdinska, maison Schimiakine, à Odessa. — 1885.
HALLAYS (André), homme de lettres, 29, rue Saint-Guillaume. — 1880.
HALPHEN (Eugène), avocat, 69, avenue Henri Martin. — 1869.
HARMAND, (R.), docteur ès lettres, professeur au Lycée, 45, rue de la Commanderie, à Nancy. — 1892.
HARTER, professeur au Lycée, Le Puy. — 1898.
HATZFELD, (R.), professeur honoraire, 7, rue de l'Odéon. — 1869.
HAURY, professeur au lycée de Vesoul, 41, rue du Centre. — 1883.
HAUSSOULLIER (B.), directeur-adjoint à l'École des Hautes-Études, 8, rue Sainte-Cécile. — 1881.
* HAUVETTE (Amédée), professeur adjoint et directeur d'études à la Faculté des lettres, 21, rue Jacob. — 1883.
* HAVET (Louis), membre de l'Institut, professeur au Collège de France et à l'École des Hautes-Etudes, 5, avenue de l'Opéra. — 1869.
HEIBERG (le dr J.-L.), professeur à l'Université, à Copenhague, 13, Classensgade. — 1891.
HENNEGUY (Félix), 54, rue Denfert-Rochereau. — 1873.
HENRY (Victor), professeur à la Faculté des lettres, 10, rue de Penthièvre, à Sceaux. — 1884.
* HÉRIOT-BUNOUST (l'abbé Louis), Nicolo del Villano n° 2, à Rome.—1889.
HÉRON DE VILLEFOSSE, membre de l'Institut, conservateur des antiquités grecques et romaines au musée du Louvre, 15, rue Washington. — 1872.
* HEUZEY (Léon), membre de l'Institut, conservateur des antiquités orientales au musée du Louvre, 16ter, avenue Bosquet. — 1867.
HITTORFF (Charles), 54, avenue de Villeneuve-l'Étang, à Versailles. — 1867.
HOCHART, 22, rue de l'Église-Saint-Seurin, à Bordeaux. — 1893.
* HODGI EFFENDI (J.), directeur général de la Société des tramways, à Constantinople, 20, cité de Péra. — 1876.
HOLLEAUX (Maurice), professeur à la Faculté des lettres, 22, rue du Juge de Paix, Lyon. — 1889.
HOMOLLE (Th.), membre de l'Institut, directeur de l'École française d'Athènes. — 1876.

* Houssaye (Henry), de l'Académie française, 49, avenue Friedland. — 1868.
Hubert (Henri), agrégé d'histoire, 74, rue Claude-Bernard. — 1897.
Huillier (Paul), notaire, 83, boulevard Haussmann. — 1874.
Huit (Ch.), docteur ès lettres, professeur honoraire à l'Institut catholique de Paris, 74, rue Bonaparte. — 1878.
Humbert (Louis), professeur au lycée Condorcet, 207, boulevard Saint-Germain. — 1875.
Huntington (Henry Alonzo), ancien commandant d'artillerie aux Etats-Unis, 27, avenue d'Eylau. — 1895.

Iconomopoulos (Léonidas-D.), ingénieur aux chemins de fer égyptiens, au Caire. — 1890.
Imhoof-Blumer (Dr F.), à Winterthur (Suisse). — 1890. (*Deux cotisations.*)
* Inglessis (Alexandre), chez MM. Mavro fils et Cie, à Odessa. — 1880.
* Inglessis (Pan.), docteur-médecin, 58, cours Pierre Puget, à Marseille. — 1888.
Iserentant, professeur de rhétorique à l'Athénée royal de Malines (Belgique). — 1880.

* Jamot (Paul), ancien membre de l'École française d'Athènes, attaché au musée du Louvre, 27, rue Fresnel, — 1890.
* Jasonidis, à Limassol (île de Chypre). — 1870.
Joannidis (Alexandre-G.), ingénieur aux chemins de fer égyptiens, au Caire. — 1896.
* Joannidis (Emmanuel), scholarque, à Amorgos (Grèce). — 1869.
Johnston (Mme Nathaniel), au château de Beaucaillou, par Saint-Julien (Gironde). — 1894.
* Jordan (Camille), membre de l'Institut, 48, rue de Varenne.— 1874.
* Joret (Ch.), correspondant de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres, 5, rue Saint-Michel, à Aix. — 1879.
Joubin (André), secrétaire de l'École française d'Athènes, chargé de cours à l'Université de Montpellier, à Paris.
Jouguet (Pierre), maître de conférences à la Faculté des Lettres. — Lille.

Kann (Arthur), 58, avenue du Bois de Boulogne. — 1893.
Karpelès (Mme), 50, avenue du Trocadéro. — 1897.
Kebedji (Stavro-M.), négociant, à Constantinople. — 1868.
Kehaya (Mme Calliope), à Athènes. — 1876.
Koechlin (Raymond), 32, Quai de Béthune. — 1898.
* Kontostavlos (Alexandre), ancien ministre, à Athènes. — 1876.
* Koundouri (Panaghi), 23, rue de l'Arsenal, Marseille. — 1897.
Krebs (Adrien), professeur à l'École Alsacienne, 89, avenue d'Orléans — 1878.
* Krivtzoff (Mme), 53, rue grande Nikitskaia, à Moscou. — 1874.
Kugener, Docteur en philosophie ès lettres à l'université de Gand. — 1898.

LABBÉ (Édouard), professeur honoraire au Lycée Saint-Louis, 5, rue Bréa. — 1876.
LAFAYE (Georges), maître de conférences à la Faculté des lettres, 68, rue d'Assas. — 1892.
LAGOUDAKIS (Socrate), docteur médecin, 103, avenue de Villars. — 1898.
LAIGNOUX (Henri), professeur au collège Stanislas, 22, rue d'Assas. — 1893.
LALOY (Louis), agrégé des lettres, professeur au Lycée de Brest, 33, avenue des Gobelins. — 1897.
LAMBROS (Spyridion), professeur à l'Université d'Athènes. — 1873.
* LAMY (Ernest), 113, boulevard Haussmann. — 1883.
* LANDELLE (Charles), 17, quai Voltaire. — 1868.
LAPRADE (Paul de), licencié ès lettres, avocat, 10, rue de Castries, à Lyon. — 1884.
LARROUMET, sécrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, au palais de l'Institut, quai Conti, 25. — 1884.
LASKARIDÈS (Dr S.), à Alexandrie (Égypte). — 1892.
LAURENT (Marcel), docteur en philosophie à Mussy-la-Ville près Virton (Belgique.) — 1898.
LAURENT (Joseph), agrégé de l'Université, membre de l'École française d'Athènes. — 1895.
LA VILLE DE MIRMONT (de), docteur ès lettres, professeur à la Faculté des lettres, 30, rue de l'Eglise-Saint-Seurin, à Bordeaux. — 1888.
LAVRIOTIS (le R. P. Alexandre) du monastère Lavra au Mont-Athos. — 1897.
* LAZZARO (Périclès-Hadji), vice-consul des États-Unis, à Salonique.
* LEBÈGUE (Henri), licencié ès lettres, 95, boulevard Saint-Michel — 1888.
* LE BRET (Madame), 148, boulevard Haussmann. — 1899.
* LECHAT, chargé d'un cours d'histoire de l'art à la Faculté des lettres, 1, rue du Plat, Lyon. — 1891.
* LECOMTE (Ch.), négociant, 5, rue d'Uzès. — 1875.
LE FOYER (H.), avocat, 252, rue de Rivoli. — 1892.
* LEGANTINIS (J.-E.), négociant à Odessa. — 1873.
LEGENTIL (V.), professeur en retraite, 15, rue de l'Église Saint-Julien, à Caen. — 1868.
LEGRAND (Adrien), agrégé de l'Université, 15, rue du Château, Neuilly-sur-Seine. — 1890.
* LEGRAND (Émile), professeur à l'École des langues orientales vivantes, 1, rue Humboldt. — 1870.
LEGRAND (Philippe-Ernest), docteur ès lettres, professeur-adjoint à la Faculté des lettres de Lyon. — 1892.
LELIOUX (Armand), chef-adjoint du service de la sténographie au Sénat, 36, rue de Vaugirard. — 1879.
LEMERCIER, doyen de la Faculté des lettres, 12, rue Sainte-Anne, à Caen. — 1893.
LEQUARRÉ (Nicolas), professeur à l'Université de Liège (Belgique), rue André-Dumont. — 1872.
* LEREBOULLET (Dr Léon), membre de l'Académie de médecine, 44, rue de Lille. — 1872.

LERICHE (J.), agrégé de l'Université de France, ancien examinateur à l'Université de Londres, villa de la Reine, Versailles. —1877.
LEROUX (Ernest), éditeur, 28, rue Bonaparte. — 1887.
LE ROUX (Henri), directeur des affaires départementales à la préfecture de la Seine, 14 rue Cambacérès. — 1897.
LEROY-BEAULIEU (Anatole), membre de l'Institut, 69, rue Pigalle.—1870.
LE SOURD (docteur E.), directeur de la *Gazette des hôpitaux*, 4, rue de l'Odéon. — 1883.
* LEUDET (Mme Vve), à Piencourt, par Thiberville (Eure). En hiver, 11, rue Longchamp, Nice. — 1887.
LÉVÊQUE (Charles), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, 4, sentier des Tibiles, à Bellevue (Seine-et-Oise). — 1867.
LÉVY (Georges-Raphaël), 80, boulevard de Courcelles. — 1888.
LIARD, directeur de l'Enseignement supérieur au ministère de l'Instruction publique, 110, rue de Grenelle. — 1884.
LIMPRITIS, avocat, à Alexandrie. — 1877.
LOGOTHÉTIS (Porphyre), archimandrite, 7, rue Bizet. — 1896.
* LUR-SALUCES (comte de), 10, rue Dumont-Durville. — 1895.
LYCÉE CHARLEMAGNE, 120, rue Saint-Antoine. — 1896.
LYCÉE MONTAIGNE, rue Auguste Comte. — 1885.

* MACMILLAN (George-A.), éditeur, 29, Bedfort Street, Covent-Garden, W.-C., à Londres. — 1878.
* MAGGIAR (Octave), négociant, 28, rue Saint-Lazare. — 1868.
* MAISONNEUVE (Jean), libraire-éditeur, 26, rue Madame. — 1875.
MALIADIS (Démétrius), docteur en droit, avocat, à Constantinople. — 1868.
MALLET (Ad.), chef de bureau-adjoint au ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, 83, rue Notre-Dame-des-Champs. — 1897.
MALLINGER (Léon), docteur en philosophie et lettres, 7, boulevard de Namur, Louvain (Belgique). — 1898.
* MANOUSSIS (Constantin), à Athènes. — 1869.
* MANOUSSIS (Démétrios), à Paris, 4, rue Christophe-Colomb. —1869.
* MANZAVINOS (R.), 19, rue Konnaia, à Odessa. — 1873.
MARCHEIX, sous-bibliothécaire de l'École des Beaux-Arts, 47, rue de Vaugirard, — 1885.
MARINO (Miltiade), rue de Patissia, à Athènes. — 1873.
MARTHA (Jules), professeur à la Faculté des Lettres, 16, rue de Bagneux. — 1881.
MARTIN (Abel Tommy), docteur en droit, ancien avocat à la Cour d'appel, juge de paix du 2e arrondissement, 3, rue Frédéric Bastiat. — 1871.
MARTIN (Albert), professeur à la Faculté des lettres de Nancy, 9, rue Sainte-Catherine. — 1887.
MARTIN (abbé J.-B.), 205, rue Duguesclin, Lyon. — 1897.
* MASPERO (G.), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, 24, avenue de l'Observatoire. — 1877.
MASQUERAY (P.), docteur ès lettres, professeur-adjoint à la Faculté des lettres de Bordeaux, 74, rue Pélegrin. — 1893.

MAUCOMBLE (Émile), avoué honoraire, 2, rue Pigalle. — 1876.
MAUROUARD (Lucien), premier secrétaire d'ambassade près la légation de France en Grèce, 56, rue de Solon à Athènes, et 110 boulevard Haussmann, Paris. — 1891.
MAURY, professeur à la Faculté des lettres, 75, avenue de Lodève, Montpellier. — 1894.
* MAVRO (Spiridion), chez MM. Mavro, Valaority, Athènes. — 1873.
* MAVROCORDATO (le prince Nicolas), ministre de Grèce à Constantinople. — 1868.
* MAVROGORDATO (Mathieu), Sabanieff Moste, à Odessa. — 1873.
* MAVROMICHALIS (Kyriacoulis Petrou), député, 1, rue Coumbari, à Athènes. — 1888.
MAVROYENI-BEY (Alexandre), ancien consul de Turquie à Washington, à Constantinople. — 1891.
MAVROYENI-BEY (Démétrius), ancien consul général de Turquie, à Marseille, rue Breteuil, 61. — 1891.
* MAXIMOS (P.), à Odessa. — 1879.
MÉGACLÈS (Athanase), archevêque de Salonique, Turquie. — 1895.
MELAS (Constantin), 67, cours Pierre Puget, à Marseille. — 1867.
* MELAS (Léon), à Athènes. — 1893.
MÉLY (F. de), 10, rue Clément-Marot. — 1894.
MENGOLA (D.), avocat, à Alexandrie. — 1887.
METAXAS (Gerasimos), docteur-médecin, 4, rue Diendé, à Marseille. — 1887.
* METAXAS (St.), docteur-médecin, 22, rue Mazagran, à Marseille. — 1867.
MEUNIER (l'abbé J.-M.), professeur au Collège Saint-Cyr, à Nevers. — 1895.
* MEYER (Paul), membre de l'Institut, directeur de l'École des Chartes, 16, avenue Labourdonnais. — 1884.
MEYNIAL (Edmond), professeur à la Faculté de droit de Montpellier, 4, rue des Trésoriers-de-la-Bourse. — 1893.
MÉZIÈRES (Alfred), de l'Académie française, professeur à la Faculté des lettres, 57, boulevard Saint-Michel. — 1867.
MICHAELIDIS (Cl.), 20, Marine Crescent, Waterloo près Liverpool. — 1890.
MICHEL (Ch.), professeur à l'Université de Liège, 110, avenue de d'Avroy. — 1893.
* MICHON (Etienne), attaché aux Musées du Louvre, 100, rue du Bac. — 1893.
MILIARAKIS (A.), homme de lettres, 58, rue Pinacoton à Athènes. — 1875.
MILLET (Gabriel), ancien membre de l'École d'Athènes, 7, rue de Verneuil. — 1896.
* MILLIET (Paul), 95, boulevard Saint-Michel. — 1889.
* MONCEAUX (Paul), professeur de rhétorique au lycée Henri IV, 12, rue de Tournon. — 1885.
MONFERRATO (Antoine), avocat, à Athènes. — 1890.
MONNIER, professeur à la Faculté de droit, 15, rue Bardineau, Bordeaux. — 1893.

MONOD (Gabriel), directeur de la *Revue historique*, maître de conférences à l'École normale supérieure, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, 18, rue du Parc de Clagny, Versailles.
MORAÏTIS (Démétrius), professeur à Londres, 72, Ashmore-Road. — 1879.
MOSSOT, professeur au lycée Condorcet, 20, rue de Verneuil. — 1887.
MÜNTZ (Eugène), membre de l'Institut, conservateur de la Bibliothèque de l'École nationale des Beaux-Arts, 14, rue de Condé. — 1887.
MUTIAUX (E.), 66, rue de la Pompe, Paris-Passy. 1898.
MYRIANTHEUS (Dr Hiéronymos), archimandrite, 15, quai du Mont-Blanc, à Genève. — 1879.

NAVARRE (O.), maître de conférences à la Faculté des lettres de Toulouse. — 1895.
* NEGROPONTE (Dimitrios), à Taganrog (Russie). — 1869.
* NEGROPONTES (Ulysse), 50, avenue du bois de Boulogne. — 1890.
* NICOLAÏDÈS (G.), de l'île de Crète, homme de lettres, près de l'orphelinat des jeunes filles, à Athènes. — 1868.
NICOLE, professeur à la Faculté des lettres 6, rue Petitot, Genève. — 1891.
* NICOLOPOULO (Jean-G.), 66, rue de Monceau. — 1884.
* NICOLOPOULO (Nicolas-G.), 66, rue de Monceau. — 1884.
NICOT DE VILLEMAIN (Augustin), pharmacien, 6, place Cambronne, Paris. — 1876.
* NOLHAC (Pierre de), conservateur du Musée national de Versailles, au Palais de Versailles. — 1888.
NORMAND (Ch.), architecte diplômé par le gouvernement, directeur de la revue *L'ami des monuments et des arts*, secrétaire général de la Société des Amis des monuments parisiens, 98, rue de Miromesnil. — 1889.

ODDI (F.-F.), professeur de langues, à Alexandrie (Égypte). — 1880.
* OMONT (H.), conservateur-adjoint du département des manuscrits de la Bibliothèque nationale, 30, rue Raynouard. — 1884.
ORPHANIDÈS (Démétrius), professeur à l'Université d'Athènes. — 1868.
OULIANOFF (L.-L.), juge de paix à Nicolaieff. — 1888.
OURSEL (Paul), Consul général de France, 144, boulevard Haussmann. — 1867.
OUVRÉ, docteur ès lettres, professeur de langue et littérature grecques à la Faculté des lettres de Bordeaux. — 1892.

* PAISANT (Alfred), Président du tribunal civil de la Seine, 35, rue Neuve, à Versailles. — 1871.
PAIX-SÉAILLES (Charles) étudiant, 25, rue Lauriston. — 1896.
PANAS (le dr F.), professeur de clinique ophtalmologique à la Faculté de médecine, 6, rue de Berry. — 1875.
PANTAZIDES (J.), professeur à l'Université d'Athènes. — 1889.
* PAPADIMITRIOU (Sinodis), directeur de l'école hellénique à Odessa. — 1893.

PAPAVASSILIOU (G.), professeur à Athènes. — 1889.
PARIS (Pierre), maître de conférences à la Faculté des lettres, 26, rue Méry, à Bordeaux. — 1894.
PARISSIS (Dr N.), agrégé de l'Université d'Athènes, au Caire. — 1889.
PARMENTIER (Léon), professeur à l'Université de Liège (Belgique). — 1895.
* PARMENTIER (le général Théodore), 5, rue du Cirque. — 1872.
* PASPATIS (Georges), à Athènes. — 1888.
PASSY (Louis), député de l'Eure, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, 81, rue Taitbout. — 1867.
PATON (W.-R.), à Vathy, île de Samos. — 1896.
PATROCINIO DA COSTA (Dr João Ignacio do), professeur à l'école Polytechnique et à l'Institut industriel et commercial, 37, A, rua Nova de Santo Antonio, Lisbonne. — 1898.
PAULIN, architecte du Gouvernement, professeur à l'École des Beaux-Arts, 41, rue Boissy-d'Anglas. — 1893.
PEINE (Louis), professeur au lycée Condorcet, 5, rue Latran. — 1894.
* PÉLICIER (P.), archiviste de la Marne, à Châlons. — 1867.
PÉLISSIER (Léon G.), professeur-adjoint à la Faculté des lettres, 23, boulevard du Jeu-de-Paume à Montpellier. — 1893.
PEPIN-LEHALLEUR (Adrien), 7, rue Nitot. — 1880.
PERDRIZET (Paul), ancien élève de l'école d'Athènes à Vandoncourt par Dasle, (Doubs). — 1898.
PEREIRE (Henry), 33, boulevard de Courcelles. — 1890.
PERROT (Georges), membre de l'Institut, directeur de l'École normale supérieure, 45, rue d'Ulm. — 1867.
PERSON (Émile), professeur au lycée Condorcet, 65 rue Caumartin. — 1877.
* PERSOPOULO (N.), à Odessa. — 1873.
PESSONNEAUX (Raoul), professeur au lycée Henri IV, 80, rue Bonaparte. — 1888.
PETIT DE JULLEVILLE, professeur à la Faculté des lettres, 6, rue Eblé. — 1868.
PETITJEAN (J.), professeur au Lycée Buffon, 32, rue Ernest Renan. — 1893.
* PEYRE (Roger), professeur d'histoire au Collège Stanislas, 13, rue Jacob. — 1879.
* PHARDYS (Nicolas-B.), ancien directeur de l'École hellénique de Cargèse, à Samothrace (Turquie), par Dédé agadj, chez MM. Hampouri frères. — 1884.
PHARMAKOWSKY (B.), secrétaire de l'Institut archéologique russe à l'ambassade impériale de Russie à Constantinople. — 1898.
PICARD (Alph.), libraire-éditeur, 82, rue Bonaparte. — 1879.
* PISPAS (B.), rue Richelieu, à Odessa. — 1879.
POITRINEAU, inspecteur d'Académie à Rennes. — 1869.
* POTTIER (Edmond), professeur à l'École du Louvre, conservateur-adjoint des Musées nationaux, 4, rue Beethoven, à Passy. — 1884.
POTTIER (René-Jean), professeur suppléant au Lycée Condorcet, 26, rue Joubert. — 1870.
PRAROND (Ernest), 42, rue de Lillers, Abbeville. — 1871.

PROVELEGHIOS (Aristomène), à Athènes. — 1889.
* PSICHA (Étienne), à Athènes. — 1884.
PSICHARI (Jean), agrégé de l'Université, directeur-adjoint à l'École des Hautes-Études, 77, rue Claude-Bernard. — 1879.
PUECH (Aimé), maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris, 9, rue du Val-de-Grâce. — 1892.

RADET (G.), professeur d'histoire ancienne à la Faculté des lettres, 7, rue de Cheverus, Bordeaux. — 1890.
* RAGON (l'abbé), professeur à l'Institut catholique, 77, rue de Vaugirard. — 1888.
RALLI (Théodore-A.), à Alexandrie. — 1879.
RALLI frères, négociants, 12, allées des Capucines, à Marseille. — 1867.
* RAMBAUD (Alfred), sénateur, membre de l'Institut, 76, rue d'Assas. — 1870.
RAVAISSON (Charles), conservateur adjoint au musée du Louvre, 39, rue Vital. — 1898.
REINACH (H.-J.), 31, rue de Berlin. — 1890.
* REINACH (Joseph), ancien député, 6, avenue Van-Dyck.— 1888.
* REINACH (Salomon) membre de l'Institut, conservateur-adjoint au musée gallo-romain de Saint-Germain-en-Laye, à Paris, 38, rue de Lisbonne. — 1878.
* REINACH (Théodore), directeur de la *Revue des Études grecques*, 26, rue Murillo. — 1884.
REVILLOUT, professeur à la Faculté des lettres de Montpellier. — 1869.
REYNAUD, professeur de rhétorique au lycée et à l'Université de Montpellier. — 1893.
RIBIER (Eug. de) professeur de rhétorique au lycée, 52 bis, rue du Coudray, Nantes. — 1895.
RICHARD (Louis), sous-bibliothécaire à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, 50, rue des Belles-Feuilles. — 1888.
RICHARDOT, professeur au Collège Stanislas, 44, rue Saint-Placide. — 1893.
RICHER (Théodore), docteur-médecin, au Caire. — 1896.
* RIDDER (de), professeur de langue et littérature grecques, à la Faculté des lettres, 7, place Forbin, Aix. — 1894.
* RISTELHUBER, ancien bibliothécaire, 7, rue de la Douane, à Strasbourg. — 1889.
* RODOCANACHI (Michel-E.), négociant, 10, allées des Capucines, à Marseille. — 1867.
RODOCANACHI (Emmanuel), 54, rue de Lisbonne. — 1892.
RODOCANACHI (Th.), 1, rue de Longchamps. — 1894.
ROMANOS (A.), député, Athènes. — 1891.
ROTHSCHILD (baron Alphonse de), 21, rue Laffitte. — 1867.
* ROTHSCHILD (baron Edmond de), 21, rue Laffitte. — 1884.
ROUIRE (Docteur), membre de la commission scientifique de Tunisie, 60, rue Bellechasse. — 1895.
ROUX (Ferdinand), avocat, à Javode par Issoire. — 1887.

* Ruelle (Ch.-Émile), administrateur de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, 6, place du Panthéon. — 1869.

Saglio (Edmond), membre de l'Institut, directeur du musée de Cluny, 24, rue du Sommerard. — 1868.
Sakelaridis (Dimitri), à Alexandrie. — 1888.
Salone (Émile), professeur au Lycée Condorcet, 37, rue de Lille. — 1888.
Sanson (Ernest), architecte, 48, rue d'Anjou. — 1888.
*Sarakiotis (Basile), docteur-médecin, à Constantinople. — 1872.
*Saraphis (Aristide), négociant à Mételin (Turquie). — 1868.
* Sathas (Constantin), 99, rue du Ranelagh, Passy. — 1874.
Savvas-Pacha, (en hiver à Menton). — 1892.
* Sayce, professeur à l'Université d'Oxford, Queen's College. — 1879.
* Scaramanga (Doucas), à Taganrog, (Russie). — 1870.
* Scaramanga, (Jean-A.) à Taganrog (Russie). — 1870.
* Scaramanga (Pierre-J.), à Paris, 6, rue Le Chatelier (place Pereire). — 1872.
Schliemann (Mme Henri), à Athènes. — 1895.
* Schlumberger (Gustave), membre de l'Institut, 27, avenue d'Antin. — 1888.
Séguier (comte de), à Son Serra, Casa Rey, Palma de Majorque. — 1895.
Senart (Emile), membre de l'Institut, 18, rue François Ier. — 1867.
Sestier (J.-M.), avocat à la Cour d'appel, 24, rue Nicole. — 1881.
Sèze (Romain de), 76, rue de Seine. — 1893.
Sinoir, professeur de rhétorique au Lycée de Laval. — 1892.
Siphnaios (Jean), négociant, à Constantinople. — 1868.
Skias (André N.), 104, rue de Solon, à Athènes. — 1892.
Skliros (Georges-Eustache), 289-291, Regent Street, à Londres. — 1876.
Sorel (Albert), de l'Académie française, secrétaire de la présidence du Sénat, 17, rue de Vaugirard. — 1871.
* Souchu-Servinière, docteur-médecin, à Laval. — 1876.
* Soutzo (prince Grégoire-C.), ancien sénateur de Roumanie, 29, rue Calzea, à Bucarest. — 1888.
* Soutzo (prince Constantin-D.), officier du Sauveur de Grèce, à Slobosia-Corateni, district de Phimnic (Roumanie). — 1888.
* Souvadzoglou (Basile), négociant, à Constantinople. — 1878.
Stamoulis (Anastase), négociant, à Silyvrie (Turquie). — 1874.
Stephanos (Dr Clon), à Athènes. — 1879.
Stickney (Trumball), 55, avenue Marceau. — 1896.
Streit (Georges), professeur agrégé de droit international à l'Université d'Athènes. — 1894.
Ströhlin (Ernest), professeur à l'Université de Genève, 5, avenue Marc Monnier, (à Paris, 4, rue du Luxembourg). — 1895.
* Sully-Prudhomme, de l'Académie française, 82, rue du Faubourg-Saint-Honoré. — 1883.
* Syngros (A.), à Athènes. — 1877.

TAMVACOS (N.-D.), à Constantinople. — 1874.
* TANNERY (Paul), directeur de la manufacture de tabacs, à Pantin (Seine). — 1885.
* TELFY (J.-B.), professeur de littérature classique à l'Université de Pesth. — 1869.
TEMPLIER (l'abbé), professeur de seconde au petit séminaire de Versailles. — 1892.
TERNAUX-COMPANS, député, 31, rue Miromesnil. — 1878.
TERRIER, professeur au lycée Condorcet, 10, rue d'Aumale. — 1878.
THALÈS(le dr M.), à Athènes. — 1890.
THEODORIDÈS (Jean), docteur à Serrès. — 1895.
THERMOJANNIS (N. J.), avocat au Caire (Egypte). — 1896.
* TOUGARD (l'abbé Alb.), docteur ès lettres, professeur honoraire au petit séminaire du Mont-aux-Malades, à Rouen. — 1867.
* TOURNIER, maître de conférences à l'École normale supérieure, 16, rue de Tournon. — 1867.
* TOURTOULON (baron de), château de Valergues, par Lansargues (Hérault). — 1869.
* TRAVERS (Albert), directeur des Postes et Télégraphes de l'Hérault à Montpellier. — 1885.
TRAWINSKI (F.), secrétaire des musées nationaux, au musée du Louvre. — 1898.
TRÉVERRET (Armand de), professeur à la Faculté des lettres, 170, rue de Pessac, Bordeaux, — 1869.
TRIANTAPHYLLIDIS, 19, rue de Téhéran. — 1894.
* TSACALOTOS (E.-D.), à Athènes. — 1873.
TYPALDO (Kosakis-G.), député, boulevard Amélie, à Athènes. — 1891.

* UNIVERSITÉ D'ATHÈNES. — 1868.

VALETTAS (J.-N.), professeur, 16, Durham Terrace, Westbourne Gardens, à Londres. — 1867.
* VALIERI (Octave), 2, Kensington Park Gardens, à Londres. — 1879.
VAN BENSCHOTEN (J.-C.) professor in the Wesleyan Univer, Middletown, Connecticut (Etats-Unis). — 1898.
VANVINCQ-RENIEZ (Louis), à Audruicq (Place) (Pas-de-Calais). — 1898.
VAPHIADIS (Apostolos), docteur-médecin, à Constantinople. — 1868.
* VASNIER, 167, boulevard Malesherbes. — 1894.
VAYSSIÉ, agence Havas, au Caire. — 1891.
VENETOCLES (Dém.), directeur du lycée grec, à Alexandrie (Egypte). — 1879.
* VENIERI (Anastase), chez le docteur J.-L. Bistis, grande rue de Péra, n° 249, Péra, Constantinople. — 1885.
VÉRIN, professeur de philosophie à l'École de Pont-Levoy (Loir-et-Cher). — 1869.
VIANEY (J.), docteur ès lettres, maître de conférences à la Faculté des lettres, 51, rue du faubourg du Courreau, à Montpellier. — 1894.
VIDAL DE LABLACHE, professeur de géographie à la Faculté des Lettres, 6, rue de Seine — 1870.

VILAIN, agrégé de l'Université, professeur de seconde au lycée de Valenciennes. — 1898.
* VLASTO (Antoine), 146, avenue des Champs-Élysées. — 1884.
* VLASTO (Étienne-A.), 12, allées des Capucines, à Marseille. — 1875.
* VLASTO (Ernest), ingénieur, 7, rue Lamennais. — 1884.
* VLASTO (Théodore), chez MM. Ralli frères, à Liverpool. — 1881.
VOGÜÉ (marquis de), membre de l'Institut, ancien ambassadeur 2, rue Fabert. — 1875.
VOLPE RINONAPOLI, professore alla scuola technica Penne, (Teramo) Italie. — 1898.
VOUTYRAS (Stavros-Jean), journaliste, à Constantinople. — 1868.
* VUCINA (Emmanuel-G.), 1, rue Xanthippe, à Athènes. — 1873.
* VUCINA (Jean-G.), à Odessa. — 1873.

WALLON (Henri), sénateur, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, au palais de l'Institut. — 1869.
WATEL, professeur au lycée Condorcet, 105, rue Miromesnil. — 1871.
WEIL (Henri), membre de l'Institut, maître de conférences honoraire à l'École normale supérieure, 16, rue Adolphe Yvon, Passy. — 1867.
WELTER (H.), libraire, 59, rue Bonaparte. — 1894.
* WESCHER (Carle), ancien professeur d'archéologie près la Bibliothèque nationale, 27, rue Notre-Dame des Champs. — 1867.

* XANTHOPOULOS (Démétrius), rue Sophie, maison Mavro, à Odessa. — 1879.
* XYDIAS (Nicolas), artiste peintre, 22 *bis*, rue Pétrarque. — 1884.
* XYDIAS (S.), chez MM. Mavro, Valaority, Athènes. — 1873.

ZAÏMIS (Assemakis), à Athènes. — 1891.
ZAÏMIS (Panaghiotis), officier de l'armée grecque, à Athènes.— 1890.
ZAJA (Louis), avocat, à Alexandrie. — 1880.
ZALOCOSTA (Pierre-N.), à Athènes. — 1886.
ZARIFI (Périclès), banquier, 20, allées des Capucines, à Marseille. — 1867.
ZIGAVINOS (Grégoire), archimandrite, 23, rue de la Grande-Armée, à Marseille. — 1891.
* ZOGRAPHOS (Christaki Effendi), banquier, fondateur du prix Zographos, 2, rue Sontay. — 1868.

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

Athènes.

École française d'Athènes.
Institut archéologique allemand.
Société archéologique.
Syllogue des amis de l'instruction, le *Parnasse*.

Auxerre.

Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne.

Baltimore (États-Unis).

John Hopkin's University.

Besançon.

Société d'émulation du Doubs.

Boston.

Archæological Institute of America.

Bruxelles.

Séminaire d'histoire des littératures de l'Université libre.
Société des Bollandistes.

Constantine.

Société archéologique du département de Constantine.

Constantinople.

Syllogue littéraire hellénique.

Le Havre.

Société havraise d'études diverses.

Londres.

Society for the promotion of Hellenic studies.

Marseille.

Comité *Coray*.

Montpellier.

Académie des sciences et lettres de Montpellier.

Nancy.

Académie de Stanislas.

Rome.

École française de Rome.

Senlis.

Comité archéologique.

Smyrne.

Musée et bibliothèque de l'École évangélique.

Washington.

Smithsonian Institution.

PÉRIODIQUES

échangés avec les publications de l'Association.

Paris.

Annales du musée Guimet.
Bulletin administratif du Ministère de l'Instruction publique.
Bulletin critique.
Revue critique d'histoire et de littérature.

Athènes.

Ἀνάπλασις.
Διάπλασις τῶν παίδων.
Ἑστία.
Ἐφημερίς.
Παλιγγενεσία.
Φοῖβος.

Baltimore.

American Journal of philology.

Bordeaux.

Revue des Universités du Midi.

Bruxelles.

Revue de l'Université de Bruxelles.

Constantinople.

Κωνσταντινούπολις.

Leipzig.

Byzantinische Zeitschrift.

Messine.

Rivista di Storia Antica e Scienze affini.

New York.

American Journal of Archæology.

Trieste.

Νέα ἡμέρα.

PRIX DÉCERNÉS

DANS LES CONCOURS DE L'ASSOCIATION

(1868-1898)

1868. Prix de 500 fr. M. TOURNIER, Édition de Sophocle.

— Mention honorable. M. BOISSÉE, 9e vol. de l'édition, avec traduction française, de Dion Cassius.

1869. Prix de l'Association. M. H. WEIL, édition de sept tragédies d'Euripide.

— Prix Zographos. M. A. BAILLY, *Manuel des racines grecques et latines.*

— Mention très honorable. M. BERNARDAKIS, Ἑλληνικὴ γραμματική.

1870. Prix de l'Association. M. Alexis PIERRON, Édition de l'Iliade.

— Prix Zographos. M. PAPARRIGOPOULOS, *Histoire nationale de la Grèce.*

1871. Prix de l'Association. M. Ch.-Émile RUELLE, Traduction des *Éléments harmoniques* d'Aristoxène.

— Prix Zographos. Partagé entre M. SATHAS (Ἀνέκδοτα ἑλληνικά, Χρονικὸν ἀνέκδοτον Γαλαξειδίου, Τουρκοκρατουμένη Ἑλλάς, Νεοελληνικὴ φιλολογία, Νεοελληνικῆς φιλολογίας παράρτημα) et M. VALETTAS (Δονάλδσωνος ἱστορία τῆς ἀρχαίας ἑλληνικῆς φιλολογίας ἐξελληνισθεῖσα μετὰ πολλῶν προσθηκῶν καὶ διορθώσεων).

1872. Médaille de 500 fr. M. POLITIS, Μελέτη ἐπὶ τοῦ βίου τῶν νεωτέρων Ἑλλήνων.

1873. Prix de l'Association. M. Amédée TARDIEU, Traduction de la Géographie de Strabon, tomes I et II.

— Médaille de 500 fr. M. A. BOUCHERIE, Ἑρμηνεύματα et Καθημερινὴ ὁμιλία, *textes inédits attribués à Jules Pollux.*

— Médaille de 500 fr. M. A. de ROCHAS D'AIGLUN, *Poliorcétique des Grecs; Philon de Byzance.*

— Prix Zographos. M. COUMANOUDIS (É.-A.), Ἀττικῆς ἐπιγραφαὶ ἐπιτύμβιοι.

— Médaille de 500 fr. M. C. SATHAS, *Bibliotheca graeca medii aevi.*

1874. Prix de l'Association. M. C. WESCHER, *Dionysii Byzantii de navigatione Bospori quae supersunt, graece et latine.*

— Prix Zographos. M. Émile LEGRAND, *Recueil de chansons populaires grecques publiées et traduites pour la première fois.*

— Mention très honorable. M. E. FILLEUL, *Histoire du siècle de Périclès.*

— Mention très honorable. M. Alfred CROISET, *Xénophon, son caractère et son talent.*

1875. Prix de l'Association. Partagé entre M. C. SATHAS *(Mich. Pselli Historia byzantina et alia opuscula)* et M. PETIT DE JULLEVILLE, *Histoire de la Grèce sous la domination romaine.*

— Prix Zographos. Partagé entre M. MILIARAKIS (Κυκλαδικά) et M. Margaritis DIMITZA (Ouvrages relatifs à l'histoire de la Macédoine).

1876. Prix de l'Association. Partagé entre M. LALLIER (Thèses pour le doctorat ès lettres : 1° *De Critiae tyranni vita ac scriptis;* 2° *Condition de la femme dans la famille athénienne au* Ve *et au* IVe *siècles avant l'ère chrétienne*) et M. Phil. BRYENNIOS (Nouvelle édition complétée des lettres de Clément de Rome).

— Prix Zographos. MM. Coumanoudis et Castorchis, directeurs de l'Ἀθήναιον.

1877. Prix Zographos. MM. Bayet et Duchesne. *Mission au mont Athos.*

1878. Prix de l'Association. Partagé entre M. Aubé (Restitution du Discours Véritable de Celse traduit en français) et M. Victor Prou (Édition et traduction nouvelle de la Chirobaliste d'Héron d'Alexandrie).

— Prix Zographos. Le *Bulletin de Correspondance hellénique.*

1879. Prix de l'Association. M. E. Saglio, directeur du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines.*

— Prix Zographos. M. P. Decharme. *Mythologie de la Grèce antique.*

1880. Prix de l'Association. M. Ex. Caillemer, *Le droit de succession légitime à Athènes.*

— Prix Zographos. M. Henri Vast. *Études sur Bessarion.*

1881. Prix de l'Association. M. F. Aug. Gevaert, *Histoire et théorie de la musique dans l'antiquité.*

— Prix Zographos. M. A. Cartault, *La trière athénienne.*

1882. Prix de l'Association. Partagé entre M. Max. Collignon *(Manuel d'archéologie grecque)* et M. V. Prou *(Les théâtres d'automates en Grèce,* au IIe siècle de notre ère).

— Prix Zographos. Partagé entre M. J. Martha (Thèse pour le doctorat ès lettres sur les *Sacerdoces athéniens)* et M. P. Girard (Thèse pour le doctorat ès lettres sur l'*Asclépiéion d'Athènes).*

1883. Prix de l'Association. Partagé entre M. Maurice Croiset *(Essai sur la vie et les œuvres de Lucien)* et M. Couat *(La poésie alexandrine sous les trois premiers Ptolémées).*

— Prix Zographos. Partagé entre M. Contos (Γλωσσικαὶ παρατηρήσεις ἀναφερόμεναι εἰς τὴν νέαν ἑλληνικὴν γλῶσσαν) et M. Emile Legrand (*Bibliothèque grecque vulgaire,* t. I, II, III).

1884. Prix de l'Association. Partagé entre M. Max Bonnet *(Acta Thomae, partim inedita)* et M. Victor Henry (Thèse pour le doctorat ès lettres sur l'*Analogie en général et les formations analogiques de la langue grecque*).

— Prix Zographos. Partagé entre M. Auguste Choisy *(Études sur l'architecture grecque)*, et M. Edmond Pottier (Thèse pour le doctorat ès lettres sur les *Lécythes blancs attiques).*

1885. Prix de l'Association. M. Salomon Reinach, *Manuel de philologie classique.*

— Prix Zographos. M. Olivier Rayet, *Monuments de l'art antique.*

1886. Prix de l'Association. *Le Syllogue littéraire hellénique de Constantinople.* Recueil annuel.

— Prix Zographos. Partagé entre M. Amédée Hauvette *(De archonte rege; — Les Stratèges athéniens.* Thèses pour le doctorat ès lettres) et M. Bouché-Leclercq *(Traduction des ouvrages d'Ernest Curtius, J.-G. Droysen et G.-F. Hertzberg sur l'histoire grecque).*

1887. Prix de l'Association. Partagé entre M. Albert Martin (Thèse pour le doctorat ès lettres sur *les Cavaliers athéniens*) et M. Paul Monceaux (Thèses *De Communi Asiae provinciae* et sur les *Proxénies grecques).*

— Prix Zographos. Partagé entre M. Papadopoulos Kerameus (Ouvrages divers sur l'antiquité grecque) et Paul Tannery (Ouvrages et opuscules sur l'histoire de la science grecque).

1888. Prix de l'Association. M. Homolle. Thèses pour le doctorat ès lettres *(Les archives de l'intendance sacrée à Délos. — De antiquissimis Dianae simulacris deliacis).*

— Prix Zographos. Ἑστία, revue hebdomadaire dirigée par M. Cazdonis.

— Mention très honorable. M. Cucuel, *Essai sur la langue et le style de l'orateur Antiphon; Œuvres complètes de l'orateur Antiphon,* traduction française.

— Mention très honorable. M. l'abbé Rouff, *Grammaire grecque* de Koch, traduction française.

1889. Prix de l'Association. M. Henri OMONT, *Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale.*

— Prix Zographos. Partagé entre M. Ch. DIEHL (*Études sur l'administration byzantine dans l'exarchat de Ravenne*) et M. Spyridion LAMBROS (Κατάλογος τῶν ἐν ταῖς βιβλιοθήκαις τοῦ Ἁγίου Ὄρους ἑλληνικῶν κωδίκων).

1890. Prix de l'Association. M. G. SCHLUMBERGER, *Un empereur byzantin au xe siècle. Nicéphore Phocas.*

— Prix Zographos. M. MILIARAKIS, Νεοελληνικὴ γεωγραφικὴ φιλολογία (1800-1889).

1891. Prix de l'Association. M. Edmond POTTIER, *Les Statuettes de terre cuite dans l'antiquité.*

— Prix Zographos. Partagé entre M. SAKKÉLION (Βιβλιοθήκη πατμιακή), et M. LATYSCHEV (*Inscriptiones graecae orae septentrionalis Ponti Euxini*).

1892. Prix de l'Association. Partagé entre M. COSTOMIRIS (*Livre XII d'Aétius inédit*), M. P. MILLIET (Études sur les premières périodes de la céramique grecque), et M. A.-N. SKIAS (Περὶ τῆς κρητικῆς διαλέκτου).

— Prix Zographos. Partagé entre M. l'abbé BATIFFOL (*Thèse sur l'abbaye de Rossano*, et autres travaux de paléographie grecque), et M. SVORONOS (*Numismatique de la Crète ancienne*).

— Prix Zappas. MM. les abbés AUVRAY et TOUGARD (*Édition critique de la petite catéchèse* de St Théodore Studite).

1893. Prix Zographos. Partagé entre M. George RADET (*De coloniis a Macedonibus in Asiam cis Taurum deductis* et *La Lydie et le monde grec au temps des Mermnades.* Thèses pour le doctorat ès lettres) et M. Jean DUPUIS (*Théon de Smyrne*, texte et traduction).

— Prix Zappas. M. NICOLE, *Les scolies genevoises de l'Iliade* et *Le Livre du préfet.*

1894. Prix Zographos. Partagé entre M. TSOUNTAS (Μυκῆναι καὶ μυκηναῖος πολιτισμός) et M. CLERC (*De rebus Thyatirenorum* et *Les Métèques athéniens.* Thèses pour le doctorat ès lettres).

— Prix Zappas. M. CAVVADIAS. (Γλυπτὰ τοῦ ἐθνικοῦ Μουσείου, κατάλογος περιγραφικός, I et *Fouilles d'Epidaure*, I).

1895. Prix Zographos. M. A. BAILLY, *Dictionnaire grec-français.*

— Prix Zappas. M. V. BÉRARD, *De l'origine des cultes arcadiens* (Bibl. Ec. fr. de Rome et d'Athènes, fasc. 67). Thèse pour le doctorat ès lettres.

1896. Prix Zographos. S. E. HAMDY BEY et M. TH. REINACH (*Une nécropole royale à Sidon*).

— Prix Zappas. M. Paul MASQUERAY (*De tragica ambiguitate apud Euripidem* et *Théorie des formes lyriques de la tragédie grecque.* Thèses pour le doctorat ès lettres).

1897. Prix Zographos. Partagé entre MM. DEFRASSE et LECHAT (*Épidaure, restauration et description des principaux monuments du sanctuaire d'Asclépios*), et M. BEAUCHET (*Histoire du droit privé de la république athénienne*).

— Prix Zappas. M. Maurice EMMANUEL (*De saltationis disciplina apud Graecos* et *Essai sur l'orchestique grecque.* Thèses pour le doctorat ès lettres).

— Médaille d'argent. M. DE RIDDER (*De ctypis quibusdam quæ falso vocantur argivo-corinthiaca* et *De l'idée de la mort en Grèce à l'époque classique.* Thèses pour le doctorat ès lettres) et *Catalogue des bronzes trouvés sur l'Acropole d'Athènes.*

1898. — Prix Zographos. Partagé entre M. D. C. HESSELING. *Les cinq livres de la loi* (*le Pentateuque*), traduction en néo-grec et M. Hilaire VANDAELE, *Essai de Syntaxe historique : l'optatif grec.*

— Prix Zappas. Le Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς ἑταιρίας τῆς Ἑλλάδος.

PRIX DÉCERNÉS PAR L'ASSOCIATION

DANS LES LYCÉES ET COLLÈGES

Année 1898.

CONCOURS GÉNÉRAL DES LYCÉES ET COLLÈGES DE PARIS, DE SCEAUX, DE VANVES, DE VERSAILLES (HOCHE).

Rhétorique (Version grecque). — Gonnard, élève du Lycée Henri IV.
Seconde (Thème grec). — Lion, élève du Lycée Louis-le-Grand.
Troisième (Thème grec et version grecque). — Tanesse, élève du Lycée Louis-le-Grand.

CONCOURS GÉNÉRAL DES LYCÉES ET COLLÈGES DES DÉPARTEMENTS.

Rhétorique (Version grecque). — Rosnet, élève du Lycée d'Angers.

A NOS LECTEURS

Au moment où la *Revue des Études grecques,* après dix ans d'existence, s'apprête à fournir une carrière nouvelle, il ne sera peut-être pas sans intérêt pour ses lecteurs, anciens et nouveaux, de jeter un regard sur son passé et d'envisager son avenir.

Quand, en 1888, à l'*Annuaire* dont notre Association avait dû trop longtemps se contenter, succéda une *Revue trimestrielle,* confiée à la direction du jeune savant qui avait eu l'initiative de ce changement, il était permis d'espérer d'une pareille transformation plus d'un résultat heureux. Cet espoir a-t-il été déçu ? Il suffit, je crois, de parcourir les volumes de la Revue, pour s'assurer que, depuis sa naissance, elle n'a cessé de rendre à la science de l'antiquité grecque de réels services. On est tout d'abord frappé de la variété des travaux et des documents qui y sont contenus. D'Athènes à Byzance, d'Homère même à nos contemporains, il n'est presque pas une période de la vie hellénique qui n'y soit représentée par quelque article. L'activité de ses collaborateurs s'est portée dans les sens les plus divers. Les vieux textes depuis longtemps connus offrent encore à la critique tant de problèmes, que des études sur les drames d'Eschyle, sur les fragments de Sophocle, d'Euripide et de Ménandre, sur Simonide de Céos, sur Hérodote, pour ne citer que les principales, ont paru non seulement intéressantes, mais neuves. Mais comment résister à l'attrait, plus vif encore, de déchiffrer sans retard les textes fraîchement sortis de la nuit des tombeaux d'Égypte ? Nos lecteurs se sont félicités que ce

soit M. Henri Weil qui ait pris la peine d'étudier à leur profit les fragments nouveaux de l'*Antiope* d'Euripide, ceux de Phérécydès de Syros, ceux de deux discours d'Hypéride; que M. Théodore Reinach, de son côté, se soit appliqué à leur présenter Hérodas le mimographe et à interpréter pour eux les débris de l'*Hécalé* de Callimaque. La Revue d'ailleurs n'eût-elle pas manqué à ce qui est l'un de ses devoirs essentiels, si elle eût privé son public de ces nouveautés? A côté des lettres classiques, elle ne devait négliger non plus ni la littérature chrétienne, ni celle des Byzantins, ni l'hellénisme de la Renaissance. Et, comme la science sur laquelle repose l'établissement des textes et leur critique ne peut lui être indifférente, il convenait qu'elle fît chez elle une place à la paléographie.

Son domaine — est-il besoin de le faire remarquer? — ne se limite pas à la littérature. L'histoire et la géographie, avec la numismatique qui sert quelquefois à les éclairer, la philosophie, le droit, les mathématiques même de l'ancienne Grèce lui appartiennent également : à chacun de ces objets ont été consacrés, en effet, des travaux de plus ou moins d'étendue. Une science voisine des mathématiques, la musique, avait déjà attiré l'attention de la Revue que n'effrayent pas les problèmes ardus, quand les découvertes de Delphes mirent au jour des documents musicaux du plus haut intérêt. Ces documents furent bientôt portés à la connaissance de nos lecteurs : le texte du second hymne delphique restitué, transposé musicalement, fut, l'on s'en souvient, exécuté devant le public qui assistait, au mois de juin dernier, à l'assemblée générale de notre Association. La musique grecque et les difficiles questions qui s'y rattachent continuent à être l'une des matières d'étude de notre Revue.

Faut-il s'étonner encore de l'importance particulière qu'ont prise chez elle l'épigraphie et l'archéologie, quand, à cette époque de fouilles fructueuses, les matériaux de ces deux sciences s'amassent chaque jour plus pressés et se renouvellent sans cesse? Il ne lui suffisait pas de publier, dans chacun de ses

numéros, soit quelque inscription commentée, soit l'interprétation d'un monument de l'art grec ancien ou de l'art byzantin : il lui fallait tenir ses lecteurs au courant des plus récentes découvertes. De là, ces *Bulletins* épigraphiques et archéologiques, si copieux et si exacts, où les savants les plus compétents ont mérité notre reconnaissance en dépensant tant de labeur désintéressé pour se rendre utiles. Le Bulletin archéologique surtout a, dans ces dernières années, acquis un développement que personne ne sera tenté de regretter, en songeant que ce développement est simplement en rapport avec la richesse toujours croissante de la matière.

La *Revue des Études grecques,* comme l'indique son titre entendu strictement, n'a rien de politique. Notre Association cependant, encouragée dès son origine et soutenue depuis par le concours fidèle d'un grand nombre d'Hellènes, est unie à la Grèce actuelle par les liens d'une trop ancienne et trop vive sympathie pour qu'elle puisse se désintéresser entièrement de ce qui se passe chez elle. Sans entrer dans les querelles des partis, elle désire être renseignée exactement. Ce but a été atteint par la publication trimestrielle d'une *Correspondance grecque,* conçue dans un large esprit, animée d'une haute impartialité, et qu'a pendant longtemps rédigée un des hommes que notre Société aime et estime le plus. Les derniers événements nous ont même touchés de si près que l'on s'est empressé d'accueillir, l'an dernier, un article sur la *Crète autonome.*

Ce rapide exposé montre que la Revue peut se rendre cette justice d'avoir, d'une part, travaillé utilement au progrès de nos connaissances sur la Grèce, de l'autre, de s'être consciencieusement acquittée de son devoir d'information. Ces résultats sont dus sans doute à la bonne volonté de tous et à la solidité de la science de nos hellénistes, de nos épigraphistes et de nos archéologues les plus distingués. Mais une part du succès — nul ne me démentira — revient au savant à qui appartient l'idée de la fondation de ce recueil, à l'homme qui a eu jadis la foi qui crée et qui garde maintenant celle qui soutient. M. Théodore

Reinach ne dirige pas seulement la Revue; il y collabore, et l'on peut dire, sans blesser personne, qu'il en est l'ouvrier le plus actif. Son esprit toujours en quête, sa critique perpétuellement éveillée, découvre et suscite, pour s'attacher à les résoudre, quantité de problèmes divers : il anime donc et il vivifie, par les recherches d'un assidu labeur personnel, la Revue dont il a pris la direction. Et c'est pourquoi c'est vraiment une bonne fortune pour elle que d'avoir été pendant dix années consécutives et d'être encore en pareilles mains.

Si satisfaite qu'elle ait le droit de se montrer de son passé, ne lui reste-t-il cependant rien à faire de plus que ce qu'elle a fait, et ne pouvait-on souhaiter pour elle quelques modifications utiles? Le mieux, en dépit du proverbe, n'est pas toujours l'ennemi du bien. Elle devait donc chercher le mieux. En un temps comme le nôtre où le domaine de l'hellénisme, déjà si vaste, recule chaque jour ses bornes, où les découvertes non seulement s'y multiplient, mais s'y suivent de près, l'idéal d'une publication périodique consacrée aux études grecques serait de paraître chaque mois. Cet idéal, diverses raisons ne nous permettent pas de l'atteindre encore. Mais on a cru répondre, dans une certaine mesure, à ce besoin de promptes informations dont la science n'est guère moins possédée aujourd'hui que la politique, par un changement qui n'est pas sans importance. A partir du prochain numéro, la Revue paraîtra, non plus par trimestre, mais *tous les deux mois* (1). Ses relations avec ses lecteurs, plus fréquentes, en deviendront sans doute plus étroites.

Il est une autre amélioration dont on appréciera la valeur. L'illustration de la Revue, jusqu'alors un peu maigre, va devenir plus abondante : les gravures insérées dans le texte, aussi bien que les planches hors texte, y seront plus nombreuses. Le Bulletin archéologique, en particulier, sera désormais accompagné de figures : on ne lira pas seulement la description des

(1) La direction se réserve la faculté, à l'époque des vacances universitaires, de réunir les deux numéros de juillet-août, septembre-octobre, en un seul fascicule qui paraîtrait vers le commencement du mois de novembre.

monuments de l'art antique rendus à la lumière; on en aura sous les yeux l'image. Et ainsi l'on s'apercevra moins sans doute de la disparition des *Monuments grecs*, dont les fascicules n'étaient publiés, du reste, qu'à de trop rares intervalles et à trop de distance des découvertes pour rendre tous les services qu'on pouvait en attendre.

Nous continuerons d'entretenir avec la Grèce contemporaine des rapports qui sont de tradition chez nous et qui nous tiennent au cœur plus que jamais : on s'efforcera même de les rendre plus intimes. La Revue, qui doit et qui veut conserver son caractère tout scientifique, ne se laissera pas envahir par la politique ; mais elle espère que les communications relatives à la Grèce d'aujourd'hui, à son mouvement intellectuel surtout, seront à l'avenir plus régulières.

Grâce à ces modestes, mais utiles changements, devenue un organe plus actif, plus vivant encore que par le passé, notre Revue a la légitime ambition de se concilier ainsi — en France et hors de France — des sympathies nouvelles qui, nous en avons la conviction, ne lui feront pas défaut.

P. Decharme.

BACCHYLIDE [1]

Bacchylide est aujourd'hui, après Pindare, celui de tous les poètes lyriques grecs dont nous possédons le plus grand nombre de vers. Après avoir, pendant de longs siècles, disparu presque tout entier, il vient de nous être en partie rendu (2).

Il était né, comme Simonide, à Céos, dans la ville de Iulis (3). Sa mère était sœur de Simonide ; son père s'appelait Médon, et son grand-père paternel, qui portait aussi le nom de Bacchylide, fut athlète. Il naquit vers la fin du VIe siècle, une quarantaine d'années au moins après son oncle Simonide (4). Le détail de sa vie est mal connu. Plutarque rapporte qu'il fut banni de Céos (probablement à la suite d'une révolution démocratique) et qu'il s'établit dans le Péloponnèse (5). Comme il envoie encore de Céos, en 476, une ode triomphale à Hiéron de Syracuse (6), cet exil ne le frappa que tard. Élien parle d'un séjour qu'il fit à

(1) Ces pages sur Bacchylide font partie de la deuxième édition, actuellement sous presse, du tome II de mon *Histoire de la Littérature grecque.*

(2) Ce sont des papyrus égyptiens qui nous l'ont rendu, comme il est arrivé récemment aussi pour Hypéride, pour Hérondas et pour Aristote. Le rouleau de papyrus qui contenait ses vers, acquis par le Musée Britannique, vient d'être déchiffré par M. Kenyon, qui en a publié le texte sous ce titre : *The Poems of Bacchylides, from a papyrus in the British Museum*, Londres, 1897 (LIV-246 p.). Le fac-similé du papyrus a été donné, quelques semaines après, par les *trustees* du Musée Britannique.

(3) Suidas, v. Βακχυλίδης ; Strabon, X, p. 486.

(4) Eusèbe place son ἀκμή (ce qui correspond à sa quarantième année) dans la 78e Olympiade (469-465). Ce n'est qu'une indication approximative, mais c'est la plus vraisemblable de celles qui nous sont données par les chronologies anciennes ; d'autres sont absurdes.

(5) Plutarque, *De l'Exil*, 14.

(6) *Poems of Bacchylides*, v. 10. Sur la date de cette ode, voir l'introd. de Kenyon.

Syracuse auprès de Hiéron (1). Trois de ses odes sont, en effet, consacrées à ce prince et semblent se rapporter aux années 476, 470 et 468, d'après les calculs les plus vraisemblables (2). Mais la première, nous l'avons vu, fut envoyée de Céos, et les deux autres paraissent avoir été exécutées à Delphes et à Olympie, non à Syracuse. De sorte que la date de son séjour en Sicile reste problématique. Dans la rivalité qui sépara, dit-on, Simonide et Pindare à Syracuse, les scholiastes voient en lui un allié de son oncle et le croient visé par allusion dans les vers où Pindare parle de ses rivaux (3). Aucune trace de cette rivalité n'apparaît dans les odes de Bacchylide. La date de sa mort est inconnue.

Bacchylide avait composé des hymnes, des péans, des dithyrambes, des hyporchèmes, des parthénées, des épinicies; c'est-à-dire qu'il avait traité tous les genres principaux du lyrisme choral; et en outre il avait écrit des chants de table (παροίνια), des chants d'amour (ἐρωτικά), destinés sans doute aussi à des chœurs, et des épigrammes. Jusqu'à la découverte du nouveau papyrus, il nous restait, de toutes ces œuvres, une centaine de vers appartenant à environ cinquante fragments. Deux ou trois de ces fragments avaient une certaine étendue et pouvaient donner quelque idée du mérite de Bacchylide. Aujourd'hui, nous possédons de lui vingt poèmes plus ou moins mutilés, comprenant près de quatorze cents vers. De ces vingt poèmes, les quatorze premiers sont des odes triomphales, les autres semblent appartenir à divers genres lyriques. Quelques-uns sont longs et assez bien conservés. Tous présentent un vif intérêt, deux ou trois sont particulièrement curieux.

Les personnages célébrés dans les odes triomphales de Bacchylide appartiennent à toutes les parties du monde grec : comme Simonide et comme Pindare, il a des clients partout, depuis Céos, sa patrie, jusqu'à Métaponte et jusqu'en Thessalie;

(1) Élien, *Hist. var.*, IV, 15.
(2) Cf. Kenyon, introd. p. XVIII-XX, et notices en tête des odes.
(3) Schol. Pind., *Pyth.* II, 167 et 171.

ce sont des tyrans, comme Hiéron, ou de riches particuliers, comme ce Pythéas d'Égine célébré aussi par Pindare. Neuf de ces odes sont trop courtes pour être fort instructives, soit que la brièveté du poème vienne de la mutilation du manuscrit, comme c'est le cas pour plusieurs, soit que l'œuvre ait été courte dès l'origine et n'ait jamais dû être qu'un simple salut du poète au vainqueur, analogue au Τήνελλα καλλίνικε d'Archiloque. Les cinq autres, au contraire, ont de cent à deux cents vers chacune et présentent les traits essentiels de l'épinicie classique : début consacré aux circonstances de la victoire, récit mythique au milieu, réflexions morales à la fin. C'est la structure même des odes de Pindare, du moins quant aux grandes lignes. Ce cadre fixe, auquel Pindare se soumet comme Bacchylide, était donc bien imposé par les lois fondamentales du genre. Il laisse d'ailleurs, nous le verrons, à l'originalité du poète un ample espace où se déployer.

Voici maintenant les titres et les sujets des six poèmes qui ne sont pas des épinicies.

1° *Les fils d'Anténor ; la revendication d'Hélène* (Ἀντηνορίδαι Ἑλένης ἀπαίτησις).—Les fils d'Anténor accompagnent Ménélas qui vient à Troie réclamer sa femme devant l'assemblée des Troyens.

2° Le titre manque et le début est mutilé. Le titre pouvait être *Héraclès*. Le poète, après une invocation à Apollon Pythien, raconte comment Héraclès, pendant un sacrifice à Zeus, reçut de Déjanire la tunique de Nessus.

3° *Thésée et les jeunes gens* (Ἡίθεοι καὶ Θησεύς). —Thésée est emmené par Minos avec les quatorze jeunes gens qu'Athènes envoie au Minotaure ; les deux chefs se querellent au sujet d'Eribœa, Minos, fils de Zeus, obtient de son père que le tonnerre se fasse entendre, et jette son anneau dans la mer en défiant Thésée, fils de Poseidon, d'aller l'y rechercher. Thésée plonge aussitôt, puis revient à la surface, chargé des présents divins qu'il rapporte de la demeure paternelle. Les jeunes Athéniens chantent un péan.

4° *Thésée* (Θησεύς). — Dialogue lyrique et dramatique entre Égée et le chœur, en quatre strophes ainsi réparties : A. *Le*

chœur. Que se passe-t-il, ô roi? — B. *Le roi*. Un messager m'annonce l'approche d'un héros merveilleux. — C. *Le chœur*. Quelle sorte de héros? — D. *Le roi*. Suivi de deux compagnons seulement, un tout jeune homme, presque un enfant.

5° *Io* (Ἰώ). — Tableau lyrique des voyages d'Io, composé pour une fête athénienne.

6° *Idas* (Ἴδας). — Fragment très mutilé d'un poème composé pour une fête de Sparte.

Il est assez difficile de déterminer exactement à quel genre lyrique appartient chacun de ces six poèmes. Les anciens eux-mêmes, en l'absence de toute tradition, avaient parfois quelque peine à distinguer un péan d'un dithyrambe ou d'un hyporchème; nous avons le droit de n'en pas savoir plus long qu'eux sur ce point; d'autant plus que certains de ces poèmes sont mutilés. Le premier, pourtant, par son rythme dactylo-épitritique et par sa forme épique, semble se rattacher à la classe des hymnes héroïques du genre de ceux de Stésichore. Le second, où l'on trouve une invocation à Apollon Pythien et qui est écrit en logaèdes, était peut-être un péan. Il en est sans doute de même du troisième, écrit dans le rythme péonien, et où les compagnons de Thésée chantent un péan après le triomphe de leur chef. Les trois autres sont logaédiques : le choix du rythme, et surtout la nature pathétique du sentiment dans les deux premiers (car le troisième est trop mutilé pour offrir aucune donnée certaine), tendraient peut-être à faire croire que c'étaient des dithyrambes. La forme dialoguée et dramatique du premier, unique jusqu'ici dans les fragments lyriques de l'antiquité grecque, conduit à la même conclusion : dans ce morceau, en effet, le chœur représente non le poète lui-même ni les choreutes véritables, mais des Athéniens (hommes ou femmes) contemporains d'Égée, et qui dialoguent avec lui : les deux interlocuteurs sont de véritables personnages dramatiques. Or, nous avons vu que cette transformation dramatique du dithyrambe, d'où la tragédie est sortie, date du VIe siècle. C'est donc un échantillon de cette forme du dithyrambe que nous avons sans

doute aujourd'hui sous les yeux, échantillon d'autant plus précieux que nul autre, encore une fois, n'est arrivé jusqu'à nous.

L'auteur du *Traité du Sublime* range Bacchylide parmi ces poètes « impeccables » dont le style est « poli et brillant de tout point (1) ». En d'autres termes, c'était un poète de plus de talent que de génie.

Les fragments anciennement connus justifiaient cette appréciation. L'un des plus longs est un éloge des bienfaits de la paix, emprunté à un péan (2). Le poète procède par énumération; toutes les images connues et attendues défilent en bon ordre : chants harmonieux autour des autels, jeux de la jeunesse, armes suspendues aux murs et rouillées. L'expression est élégante sans beaucoup de force. La phrase est facile, mais un peu monotone dans sa fluidité continue. Les mêmes caractères se retrouvent d'une manière frappante dans un morceau presque aussi long, tiré d'un chant de table, et dont l'inspiration est pourtant assez différente : il s'agit des rêves dorés que forment les buveurs. L'idée première en est spirituelle, mais l'ensemble est un peu froid par trop d'élégance continue et d'uniformité dans le tour (3). On y trouve aussi des imitations presque textuelles d'Hésiode (4); Bacchylide est un lettré qui se souvient (5).

Les nouveaux poèmes, sans modifier essentiellement cette impression, permettent de la compléter, et de rendre, en somme, à Bacchylide une plus entière justice : cet artiste habile et impeccable était vraiment un charmant poète, et, sans atteindre les plus hauts sommets, il déployait, dans les régions moyennes et riantes, une grâce, une abondance facile, un éclat tempéré, une fertilité d'inventions mythiques d'où sort pour nous une vision beaucoup plus nette de la poésie qui charmait la Grèce en cet âge du lyrisme accompli et presque finissant.

(1) Οἱ ἀδιάπτωτοι καὶ ἐν τῷ γλαφυρῷ πάντη κεκαλλιγραφημένοι (*Sublime*, c. 33, 5). — Une épigramme de l'*Anthologie Palatine* (IX, 184) l'appelle λάλος Σειρήν.

(2) Fragm. 13, Bergk.

(3) Fragm. 27.

(4) Fragm. 33 et 56.

(5) Il en convient lui-même spirituellement au fragment 24.

Comme Pindare, comme tous les poètes du lyrisme choral, Bacchylide est avant tout un poète de mythes, même dans les épinicies. Là, cependant, deux autres éléments, nous l'avons vu, interviennent nécessairement : des allusions aux circonstances particulières de la victoire et des réflexions morales. Celles-ci tiennent parfois une place étendue. Quelques-unes des odes les plus courtes en sont toutes remplies. Elles ne méritent pourtant pas une étude particulière. Les idées morales de Bacchylide ne semblent rien avoir eu de très personnel ; ce sont les idées courantes de la morale traditionnelle, et aussi celles qu'on peut appeler les idées morales du monde particulier des athlètes et des vainqueurs aux jeux : loi de la justice, de la modération, de la piété, imperfection du bonheur humain, grandeur de la richesse noblement employée, grandeur surtout de la vertu, seule source d'une gloire durable et assurée. Bacchylide développe ces idées avec une élégance facile, sans y mettre, autant que nous le pouvons savoir, aucun accent tout à fait nouveau. Dans les allusions de circonstance, au contraire, il est plus original : son imagination vive et brillante s'attache plus que celle de Pindare aux détails précis. Le cheval de Hiéron, le célèbre *Phérénicos,* à peine nommé par Pindare, est deux fois célébré par Bacchylide, et d'une manière plus explicite (1). Il donne plus de détails sur le combat du vainqueur (2), sur l'éclat de la fête (3), sur le nombre et l'attitude des choreutes (4). Il est pittoresque et concret. Mais c'est surtout dans les récits mythiques que cette qualité particulière de son imagination, si différente de celle de Pindare, aime à se déployer.

Les mythes de Bacchylide sont amples, brillants, souvent nouveaux. La mise en œuvre des mythes locaux et neufs semble avoir été une loi du lyrisme choral : Pindare en offre de beaux exemples. Ce n'est pourtant pas dans ces légendes locales que

(1) Bacchylide, V, 42-49 et 184.
(2) Id., 27-36.
(3) Id., III, 15-21.
(4) Id., II, 9 ; VI, 6-9 ; VII, 2,

les poèmes de Bacchylide puisent de préférence, faute peut-être d'une occasion favorable. Mais plusieurs de ceux qu'il met en œuvre sont nouveaux pourtant, d'une autre manière. Dans une ode à Hiéron, il raconte la mort de Crésus (qui datait alors d'un demi-siècle à peine) sous une forme légendaire qu'Hérodote ne nous a pas transmise (1). Il est curieux, pour le dire en passant, de voir avec quelle rapidité la légende en Grèce s'était emparée du personnage de Crésus. Dans le Ve de ces poèmes, la rencontre d'Héraclès et de Méléagre aux enfers renferme aussi plus d'une circonstance nouvelle. Dans le XVIIe, la lutte de Minos et de Thésée devait être une aventure peu connue, car elle ne nous est racontée que par des mythographes de basse époque qui l'ont sans doute puisée chez Bacchylide, et quatre vases qui en présentent des épisodes n'étaient pas faciles à interpréter faute de documents suffisants (2). Il est facile de voir ce qui l'attire vers ces légendes : c'est une sorte de merveilleux plus romanesque, pour ainsi dire, que celui d'Homère, moins naturel et plus brillant. Ce qu'elles ont de rare et d'un peu étrange séduit son imagination et la met en mouvement. Quelle que soit d'ailleurs l'origine de la qualité de ces mythes, il a une manière de les raconter qui diffère profondément de celle de Pindare. Celui-ci procède par allusions rapides, par touches brèves et vigoureuses. Bacchylide s'étend et amplifie. Ses récits ont une allure à demi-épique ; non pas tout à fait sans doute à la façon d'Homère, car le lyrisme est essentiellement distinct de l'épopée ; mais probablement à la manière des grands hymnes héroïques de ce Stésichore dont Quintilien disait qu'il « soutenait sur sa lyre le fardeau de l'épopée ». Il aime à faire parler ses personnages ; il leur prête même de très longs discours, en cela encore plus semblable à Homère qu'à Pindare (3).

Un autre trait caractéristique de son art, c'est la liaison peu

(1) Bacchylide, III.
(2) Cf. Kenyon, p. 153-159.
(3) Voir III, 37, 78 ; V, 79-175 ; XV, 50 ; XVII, 20 et suiv.

serrée de ces récits mythiques avec l'idée générale du poème. Il est visible que le talent de Bacchylide s'attache plus à la beauté des morceaux pris à part qu'à l'unité profonde de l'ensemble. Et cela même est l'indice d'un art moins classique que celui de Pindare. Il est comme l'Euripide de ce Sophocle. Si nous ne savions par le témoignage des anciens qu'il était probablement un peu plus jeune que son grand contemporain, nous pourrions presque le conclure de ce fait, qui dénote un art déjà plus blasé, moins sincèrement soucieux des nobles difficultés de la perfection. Ce n'est pas que Bacchylide, dans ses odes triomphales, ait cessé de prendre ses mythes là où c'était une loi de les chercher, c'est-à-dire dans l'histoire légendaire de la cité victorieuse, ou de la divinité à laquelle les jeux étaient consacrés; il parle d'Ajax à Égine et d'Héraclès à Olympie, comme Pindare lui-même. Mais dans le choix particulier du mythe qu'il met en œuvre, on ne voit pas clairement quelle raison de convenance intime et profonde le dirige, quelle harmonie existe entre le sens ou la couleur du récit et le ton général du poème, entre l'épisode mythique et les circonstances spéciales à son héros. Outre son goût du morceau brillant, il y a peut-être à cela une autre raison : c'est que Bacchylide n'a pas ce regard profond de Pindare qui découvre, dans le fait extérieur et facilement visible de la victoire d'un Hiéron ou d'un Arcésilas, ces mille dessous cachés qui donnent à ce fait sa véritable physionomie. Il n'éprouve pas le besoin de lier fortement le mythe à l'idée générale de son ode, parce que cette idée générale elle même est peu caractérisée. Bref, sa pensée est moins forte que son imagination n'est brillante. Il est un peu superficiel. C'est pour cela que sa morale, comme nous le disions tout à l'heure, n'a jamais d'accent très personnel. C'est pour cela aussi que ses récits mythiques, brusquement introduits, sans couleur bien déterminée, finissent également avec une brusquerie qui dépasse de beaucoup celle qu'exige le lyrisme, comme si le poète, après avoir fait preuve de virtuosité, ne songeait plus qu'à conclure bien vite.

Les mètres de Bacchylide ressemblent à ceux de Simonide et

de Pindare : dans une ode seulement, il use du mètre péonien ; dans les autres il se sert soit du mètre logaédique, soit du mètre dactylo-épitritique (1). Ces mètres s'ordonnent en strophes, et celles-ci le plus souvent en triades, a moins qu'une raison particulière, comme la brièveté du poème VI ou la forme dialoguée du XVIIIe, n'exclue la disposition triadique. Ces strophes enfin sont de dimensions variables : elles varient en général avec la longueur même du poème, ce qui est naturel. L'ode III, pourtant, adressée à Hiéron, est remarquable par la brièveté de ses strophes, sans qu'on en voie clairement la raison.

Le dialecte est ce dorien littéraire et mitigé que tous les poètes du lyrisme choral, depuis Stésichore, ont adopté. S'il y avait, dans leur manière de s'en servir, quelques nuances individuelles, il est difficile aujourd'hui de le savoir, faute de documents assez nombreux et assez sûrs.

Le style proprement dit, chez Bacchylide, est beaucoup plus intéressant, parce que l'artiste s'y révèle à nous directement, soit dans le choix des mots, soit dans le mouvement de la phrase. Un trait qui frappe tout d'abord, c'est l'extrême abondance de ces épithètes composées que le poète lyrique avait le droit de créer librement et qui sont si fréquentes chez Simonide comme chez Pindare. Nulle part elles ne sont plus nombreuses que chez Bacchylide. L'index de M. Kenyon en indique *cent deux* comme nouvelles, sans compter un certain nombre d'autres qui ne reparaissent qu'à une époque tardive. La plupart sont fort belles, à la fois claires et pittoresques, moins hardies que celles de Pindare, d'un sens moins complexe et moins profond, plus homériques par la nature sensible et permanente des qualités qu'elles expriment : πυριέθειρα, πολέμαιγις, ἱμεράμπυξ, κυανανθής, etc. Jamais on n'avait vu si clairement à quel point la création de ces beaux mots restait libre et facile encore en plein ve siècle : c'était le droit reconnu de l'artiste de

(1) Je ne vois pas, dans le poème XI, le mélange de logaèdes et d'épitrites dont parle M. Kenyon, et qui serait, à vrai dire, fort surprenant, mais seulement quelques particularités secondaires de métrique.

créer lui-même en partie la matière de ses œuvres. Aussi rien ne fait-il mieux connaître l'art d'un poète grec que ses épithètes. Celles de Bacchylide ne sont pas seulement pittoresques et brillantes : il les prodigue avec une abondance caractéristique; presque chaque substantif a la sienne, souvent même deux ou trois, ou davantage (1). Et ces substantifs poétiques et beaux par eux mêmes, en reçoivent un éclat singulier. — La même imagination facile et brillante qui choisit ou crée ces mots les ordonne avec une simplicité lumineuse. Bacchylide sait, comme Pindare, embrasser du regard l'ensemble d'un grand spectacle, d'une belle scène de la nature. Mais tandis que Pindare en ramasse les traits particuliers dans une synthèse hardie, Bacchylide délie le faisceau, pour ainsi dire, et juxtapose ces traits avec aisance et ampleur : il analyse supérieurement, sans que l'impression d'ensemble en soit affaiblie. Voici en quels termes magnifiques il compare l'élan de son ode, qu'il envoie par delà les mers à Syracuse, avec le vol de l'aigle :

Fendant l'éther profond, bien haut, de ses fauves ailes rapides, l'aigle, messager du puissant Zeus à la foudre bruyante, se confie hardiment à sa force invincible, et les oiseaux chanteurs, de crainte, se cachent. Ni les cimes de la vaste terre ne l'arrêtent, ni les flots effrayants de la mer infatigable. Il chemine dans l'espace infini, livrant aux souffles du Zéphir son plumage léger, et les hommes le reconnaissent (2).

L'aigle de Pindare, au début de la deuxième *Pythique*, est beau d'autre façon, mais non pas davantage. Cette souplesse analytique et cette facile ordonnance se retrouvent dans ses descriptions, dans ses discours. Nous avons signalé plus haut son goût pour les longs discours et pour les récits semi-épiques, accompagnés de tableaux. Tous ces caractères dérivent du même principe, l'aptitude à décomposer un ensemble en ses parties, le don de voir nettement chacune d'elles, et le talent de les grou-

(1) Artémis a quatre épithètes, XI, 37-39.
(2) Bacchylide, V, 16-30.

per selon leur nature. Un dernier point à signaler, dans le style de Bacchylide, c'est la présence d'un certain nombre de locutions ou de tours de phrase qui rappellent aussitôt à la mémoire des passages analogues de Pindare (1). On est conduit à se demander si l'un des deux imite l'autre, et lequel est l'imitateur. Il ne faut pas trop se hâter de croire à une imitation directe de l'un par l'autre, car la plupart de ces détails ressemblent à des formules traditionnelles qui ont pu entrer de bonne heure dans le langage des poètes d'épinicies. Cependant, comme Bacchylide paraît bien être le plus jeune des deux, comme, de plus, il a moins d'originalité vigoureuse, et qu'il est certainement très nourri de lectures (les fragments mêmes suffisaient à le prouver) (2), il n'est pas sans vraisemblance que Bacchylide ait parfois emprunté à Pindare quelque formule qui lui semblait heureuse.

Sans avoir été tout à fait de premier ordre, Bacchylide fut jugé digne par les Alexandrins de figurer dans leur *canon* parmi les neuf plus excellents poètes lyriques de la Grèce. Didyme le commenta (3), et, jusque dans la décadence du monde ancien, l'empereur Julien aimait encore à lui emprunter de belles pensées morales (4). Pour nous, dans sa résurrection tardive, outre son mérite propre, il nous offre un double intérêt : il nous montre, en face du dorisme austère de Pindare, un lyrisme ionien que nous connaissions mal ; et il nous rend vivement sensible la merveilleuse fécondité de cette poésie lyrique qui a été, au début du ve siècle, le plus noble plaisir de la Grèce et son principal aliment intellectuel.

A. Croiset.

(1) Par exemple : I, 39; III, 35; V, 4 et X, 11; V, 31 (cf. IX, 48 et XIX, 4); V, 50; etc.).

(2) Cf. plus haut, p. 10. Ajouter la citation d'Hésiode, V, 191 et suiv.

(3) Ammonius, v. Νηρεῖδες.

(4) Cf. fragm. 59 (Bergk).

NOTES SUR BACCHYLIDE

J'avais entrepris de présenter aux lecteurs de la *Revue* le charmant poète qui vient de nous renaître. L'heureuse intervention de M. Alfred Croiset me dispense d'une tâche à laquelle nul n'était aussi bien désigné que lui. Avec son autorisation, je me contente de grouper à la suite de sa belle esquisse quelques remarques, les unes critiques, les autres explicatives, que m'a suggérées la lecture des odes de Bacchylide. Des circonstances imprévues ayant retardé la publication de ce travail, bon nombre d'observations ou de corrections que j'y avais consignées ont été anticipées par MM. H. Weil, Crusius, Blass, Robert, Wilamowitz, etc.; j'ai cru bien faire en les supprimant.

1. Dans la liste des œuvres de Bacchylide, connues par des citations antiques, figurent tous les genres de poésie chorale, à l'exception du thrène. Est-ce un simple hasard, ou faut-il rappeler à cette occasion les lois sévères d'Iulis, patrie de Bacchylide, contre toute mise en scène funéraire? En particulier les lamentations funèbres étaient proscrites (*Inscr. juridiques,* n° 2; cf. Aristote, *Fragm.*, p. 377 Rose; Strabon, X, v, 6). Il est vrai que Simonide, oncle de Bacchylide, et comme lui de Céos, a laissé des thrènes (fr. 32-39 Bergk), mais tous les destinataires de ces thrènes que nous connaissons étaient des étrangers, et Simonide a passé à l'étranger la plus grande partie de sa vie.

2. Quoique nous ne possédions qu'un seul papyrus de Bacchylide, nous en connaissons réellement deux manuscrits, car le

« second reviseur » de Kenyon a sûrement fait usage d'un manuscrit de contrôle, dont les leçons sont souvent très différentes de celles du premier et ne leur sont pas toujours préférables. Le critique a le droit et le devoir de choisir entre ces deux témoins également autorisés ; il a aussi le droit de les écarter l'un et l'autre quand le sens ou le mètre l'exigent. Le scribe de notre manuscrit était un pauvre métricien, comme le prouve sa *colométrie,* le plus souvent factice, et qui me paraît inspirée par le désir de ne pas couper trop de mots dans la première strophe de chaque ode.

3. Parmi tous les fragments précédemment connus des épinicies de Bacchylide, un seul (fr. 4 Bergk) ne s'est pas retrouvé dans le papyrus de Londres. A en juger par son mètre, le fragment ne faisait partie d'aucun des poèmes retrouvés :

ὡς δ' ἅπαξ εἰπεῖν, φρένα καὶ πυκινὰν κέρδος ἀνθρώπων βιᾶται

(Il est nécessaire de donner à ναν la valeur de 4 temps ; les épitrites se combinent toujours avec des tripodies dactyliques complètes, sauf à remplacer parfois le dernier spondée, comme ici, par une longue prolongée.) A la rigueur, ce fragment pourrait se trouver dans le commencement du manuscrit, qui est perdu.

4. De quel nom doit-on désigner les six odes non triomphales, n°s 15-20, qui font suite aux épinicies (1) ? Servius (*ad Æn.* VI, 21) cite le n° 17 comme un dithyrambe, et, malgré Kenyon, j'accepte provisoirement cette dénomination, au moins comme alexandrine, car il est fort possible que Bacchylide lui-même n'eût pas donné d'étiquette précise à ses différentes compositions. Le nom d'*hymnes,* proposé par Kenyon, est indéfendable, alors même que nous n'aurions pas un renseignement précis (Menander rhet., p. 140 Walz) sur le caractère éminemment invocatif des hymnes de Bacchylide ; mieux vaudrait encore le

(1) Wilamowitz a remarqué que les titres sont rangés suivant l'ordre alphabétique.

nom vague de ἄισματα, que donnait Sosibios aux chœurs d'Alcman et de Thalétas (Athénée, XV, p. 678 C). Mais on sait, ou l'on devrait savoir depuis longtemps, que les anciens, du moins certains critiques anciens, appelaient dithyrambes, parmi les œuvres de l'ancienne lyrique chorale, tous les chants à sujet héroïque présentant une succession d'incidents. Voyez Plutarque, *De Musica,* c. 10 (d'après Héraclide?) : Περὶ Ξενοκρίτου ἀμφισβητεῖται εἰ παιάνων ποιητὴς γέγονεν · ἡρωϊκῶν γὰρ ὑποθέσεων πράγματα ἐχουσῶν ποιητὴν γεγονέναι φασὶν αὐτόν · διὸ καί τινας διθυράμβους καλεῖν αὐτοῦ τὰς [ποιήσεις]. (On voit en même temps par là que la question était controversée, et combien était délicate la nuance entre le péan, l'hyporchème et le dithyrambe.) L'ancien dithyrambe était donc essentiellement *narratif;* c'est seulement au milieu du ve siècle, probablement avec Mélanippidès (dans certaines de ses compositions), qu'il est devenu *dramatique*, et c'est cette transformation qu'indique Aristote dans un texte souvent mal compris (*Prob.*, XIX, 15) où il dit que le dithyrambe n'a cessé d'être antistrophique que lorsqu'il est devenu μιμητικός. Aussi l'opinion du même Aristote sur l'origine de la tragédie ἀπὸ τῶν ἐξαρχόντων τὸν διθύραμβον (*Poét.*, 4) me paraît-elle être un simple anachronisme, au moins dans l'expression. Le poème XVIII de Bacchylide, où les strophes sont prononcées alternativement par Égée et le chœur (non Médée!), loin d'être un vestige d'archaïsme, est comme un type de transition qui annonce le nouveau dithyrambe : il est déjà dramatique, sans cesser encore d'être antistrophique.

5. C'est une chose remarquable que l'on ne trouve pas, dans toute l'œuvre conservée de Bacchylide, *une seule* allusion à la guerre médique, qui, semble-t-il, devait chanter alors dans toutes les mémoires. On a découvert de bonnes raisons pour excuser la discrétion de Pindare à ce sujet : mais les Céens luttèrent à Salamine dans les rangs de Grecs (Hérodote, VIII, 1 et 46). Alors, pourquoi ce silence ?

6. Jusqu'à quel point les poèmes nouvellement découverts confirment-ils les jugements portés sur Bacchylide par l'*Antho-*

logie (IX, 184) et le *Traité du Sublime* (c. 33)? C'est une question dont nous laissons volontiers la discussion détaillée aux futurs candidats à la licence et à l'agrégation : ce qui est certain, c'est que les déductions qu'on avait tirées de ces jugements sommaires sont inexactes. Bacchylide est peut-être une sirène babillarde et un écrivain « très poli », il est déjà moins sûr qu'il soit « impeccable » (ἀδιάπτωτος) ; il est certain qu'il n'est pas, au moins dans le détail, dénué d'originalité créatrice. Il nous apparaît au contraire comme un charmant et inventif conteur lyrique, l'Hérodote de la poésie chorale, et qui, comme celui-ci, a eu l'honneur d'inspirer Sophocle. De tous les poètes modernes ceux auxquels il ressemble le plus sont le Schiller de certaines ballades et le Victor Hugo des *Petites Épopées,* moins l'emphase.

7. La religion, la philosophie, la morale de Bacchylide mériteraient autant d'études particulières. Je me contente de rappeler aujourd'hui que son polythéisme conventionnel n'est qu'un voile léger et fragile derrière lequel transparaît sa croyance à une puissance unique, ou tout au moins suprême, qui, sous les noms de Parque (Μοῖρα), de « démon », de dieu », de Zeus, préside aux destinées du monde, et particulièrement à celles de l'homme. Indulgent pour les faiblesses de son temps, Bacchylide n'en est pas moins une âme droite ; il n'aime la richesse que pour le bon emploi qu'on en fait ; il lui préfère la « médiocrité dorée » ; s'il ne prononce pas le mot, il connaît et décrit plus d'une fois la chose. En vrai Grec, il place au-dessus de tout la santé et la gloire, la gloire « qui ne peut être où la vertu n'est pas ». Il croit à la puissance de la poésie, il croit aussi à la justice immanente. « Il n'est pas facile à celui qui fait toujours le mal de ne pas tomber dans le mal : tout s'accomplit dans la longue durée du temps (XVIII, 43-45). » — « La raillerie des hommes s'attache à toutes les actions; mais la vérité finit par vaincre, et le temps, dompteur de toutes choses, glorifie toujours l'œuvre juste. »

ἀ δ' ἀλαθεία φιλεῖ νι-
κᾶν, ὅ τε πανδαμάτωρ
χρόνος τὸ καλῶς
ἐργμένον αἰὲν ἀέξει (XIII, 171-174).

Belles paroles qui expriment avec une noble simplicité l'espoir et la consolation des justes causes, momentanément vaincues.

8. Les odes 1 et 2 sont dédiées à un même vainqueur isthmique qui s'appelle sûrement (comme l'ont vu Sandys, Blass, etc.), Argeios de Céos ; de même, les numéros 6 et 7 s'adressent à Lachon de Céos, autre compatriote du poète. Or, il me paraît bien invraisemblable qu'un poète de la réputation de Bacchylide ait consenti à écrire deux épinicies non seulement pour le même vainqueur, mais pour la même victoire ! Plutôt que de recourir aux explications alambiquées des commentateurs, j'estime que les odes 2 et 6 ne sont pas de Bacchylide, mais d'un poète du crû, dont les élucubrations anonymes, conservées dans des archives de famille, se sont glissées dans la collection à la faveur d'une dédicace commune. Pareille bonne fortune est échue à l'auteur de la cinquième *Olympique*, faussement attribuée à Pindare, et qui chante le même vainqueur, la même victoire que la quatrième. Des raisons intrinsèques me confirment dans cette hypothèse. L'odelette n° 2 est une bluette insignifiante, l'ode 6 débute par un jeu de mots ridicule, et les deux morceaux, avec leur rappel emphatique des couronnes précédemment conquises par des Céens, ont comme un air de famille.

9. L'ode 1 (fr. 1) nous apporte un renseignement mythologique très intéressant qui peut se traduire ainsi en langage historique : les Cariens établis en Crète (Minos) ont occupé les Cyclades et notamment Céos (Dexithéa). La population mixte, née de leur mélange (Euxantios, etc.), a ensuite essaimé en Asie-Mineure, où elle a fondé notamment Milet (*Schol. Apoll. Rhod.*, 1, 186). — Je corrige ainsi le début de la 2e épode (v. 40 suiv.) :

ὅντινα κουφόταται θυμὸν δονέουσι μέριμναι
ὅσσον ἂν ζώ-
ηι χρόνον, ὧδ' ἔλαχεν τιμάν, ἀρετὰ δ' ἐπίμοχθος (κτλ).

L'hexamètre est très fréquent chez Bacchylide et *toujours* du type dit κατενόπλιος (DDSDDS); le scribe le divise en deux κῶλα, dont le second d'ordinaire anapestique. Dans une édition vraiment scientifique, il faudra rétablir les hexamètres dans leur intégrité.

10. On peut dire des « licences métriques », admises par la plupart des commentateurs dans Pindare et dans Bacchylide ce que Th. de Banville disait des « licences poétiques » : « Chapitre x. *Des licences poétiques.* Il n'y en a pas. » Cela est surtout évident d'odes d'une structure métrique aussi simple que le numéro 3 : strophes de 4 κῶλα ioniques (1) (mesures à $^3/_4$ ou $^6/_8$), épode où un « prélude » dactylique est suivi de 11 « épitrites », quelquefois catalectiques. *Jamais* la troisième longue de l'épitrite ne peut être remplacée par une brève (sauf naturellement à la fin d'une période), car l'épitrite n'a rien à voir avec le ditrochée : les prétendues exceptions s'expliquent par des fautes de copie ou des licences *prosodiques*. Ceci posé, je propose les corrections suivantes, toutes justifiées par la correspondance antistrophique :

V. 18	ὑψιδαιδάλεων τριπόδων σταθέντων (ms. ὑψιδαιδάλτων)
V. 63 suiv.	ὅσοι γε μὲν Ἑλλάδ' ἔχουσιν οὔτις, ὦ μεγαίνετ' ὦ Ἱέρων, θελήσει
V. 80	ἁλίου μοῦνον φάος.
V. 84	κερδέων τοι φέρτατον.

11. Dans cette même ode, au vers 16, j'écris : βρύουσι φιλο-

(1) Le quatrième côlon étant relié au troisième, comme le prouvent la quantité des finales et une coupure de mot (v. 3), le 3e côlon ne doit pas être traité comme catalectique, et le 4e n'est pas un vers sapphique, mais un vers iambico-ionique avec anaclase : πιόδρομους Ἱέρωνος ἵππους, ⏑ – ⏑ – | ⏑⏑ – ⏑ | ⏑⏑.

ξενίαις ἀγυιαί (cp. Platon, *Lois*, p. 953 A); v. 40, ποῦ νῦν Ἀλυάττα; v. 43, τὸ Σαρδίων κάππεσε παλαιὸν ἄστυ; v. 78, (σ') ἀέξειν. Il n'y a aucune raison de croire que l'occasion immédiate de notre ode ait été la dédicace des trépieds de Delphes. L'ode est de 468; ces trépieds avaient été consacrés longtemps auparavant par Hiéron en commémoration soit de sa participation à la victoire d'Himère (480), soit de sa victoire de Cymé (474). Théopompe, qui parle de cette offrande d'Hiéron (Ath., VI, 232 A), ne connaît qu'un trépied et une Victoire, pendants de l'offrande analogue de Gélon (Diod., XI, 26); mais M. Homolle a retrouvé *in situ* trois bases de trépieds, dont une seule dédiée par Gélon (*BCH.*, XVIII, 179) et depuis, comme il veut bien me l'apprendre, il en a retrouvé une quatrième. Deux au moins de ces trépieds ont donc été consacrés par Hiéron, le quatrième peut l'avoir été par ses frères. Ainsi se justifie non seulement le pluriel de Bacchylide, mais encore la leçon de Timée (scoliaste de Pindare) dans la fameuse épigramme 141 de Simonide : παῖδας Δεινομένεος τοὺς τρίποδας θέμεναι. Je note en passant que cette épigramme, dont les deux derniers vers sont seuls interpolés, date sûrement du temps; au vers 4 il faut lire, avec O. Müller, Δαρεικοῦ χρυσοῦ, et le poids indiqué pour les *quatre* trépieds (50 $^5/_6$ ou, suivant d'autres 55 talents) est parfaitement compatible avec le poids de 16 talents donné par Diodore pour le seul trépied de Gélon.

Je ne veux pas quitter cette ode sans faire observer que le hiatus du vers 48 confirme l'opinion que Ἀβροβάτας est un nom propre. Comme sur le vase du Louvre le serviteur qui manie les brandons (pris par Welcker pour des περιρραντήρια!) s'appelle Εὔθυμος, on voit qu'il existait déjà une version poétique de cette scène, parallèle à celle de Bacchylide. Le dénouement n'avait d'autre but que de sauver la réputation d'Apollon; il en est de même de celui d'Hérodote ou de Ctésias. Pour moi, Crésus périt volontairement dans les flammes.

12. L'ode 5 est tout entière en rythmes dactyliques (hexamètres ou tripodies) et épitritiques (monomètres, dimètres,

tétramètres dans les strophes, dimètres et trimètres dans les épodes). Il faut dès lors corriger les vers suivants :

36. κάμνοι (non κάμοι).
38. Ἀλφεὸν πὰρ καλλιδίναν (cf. Euripide, *Herc.* 367).
40. εἶδε νικάσαντα χρυσεόπαχυς Ἀώς

(notons en passant que Kenyon affirme à tort que εο en synizèse est bref; il n'y a de cela qu'un seul exemple — *Pyth.* I, 56 — et il est plus que suspect).

48. νειόκροτον?
76. εἰναντία.
126. κάτ τ' ἔκτανον.

En outre, au vers 30 j'écris οἰωνοῖς (pour ἀνθρώποις), au v. 80, γαλανώσας et aux vers 140 suiv. :

καῖέ τε δαιδαλέας ἐκ λάρνακος ὠκύμορον
φιτρὸν ἐγκλήισασα τὸν δὴ μοῖρ' ἐπέκλωσέν ποτε, etc.

Cette magnifique ode, où le mythe est si faiblement cousu dans l'éloge, semble prouver que les poètes lyriques à la mode préparaient d'avance et gardaient en portefeuille des épisodes héroïques, sortes de selles à tous chevaux qu'ils plaçaient ensuite, tant bien que mal, au fur et à mesure des occasions. Tels les hors-d'œuvre choriques de la tragédie décadente, les ἐμβόλιμα d'Aristote (*Poét.* 18).

13. Ode 8, v. 4 (mal scandé par Kenyon) : κομπάσόμαι · σύν [τ'] ἀλαθείαι, etc.

14. Ode 9, v. 4. Le fac-similé porte εὔτυκος, la transcription εὔτυκον. C'est le fac-similé qui a raison; il s'agit du poète lui-même (ἐπεὶ Μουσᾶν — θεῖος προφάτας, s. e. εἰμί).

V. 13. Naturellement ἀωτεύοντα = dormant.

V. 19. Scander : ἁ καὶ τότ' Ἀδραστον Ταλαιονίδαν

et, par conséquent, au vers correspondant (45), écrivons :

σῶν, ὦ πολυζήλωτε Ϝάναξ ποταμῶν (1).

Le digamma doit être constamment rétabli dans Bacchylide.

15. Ode 10, v. 20. — ∪ ⌟ | — ας Ἕλλασιν ποδῶν ὁρμὰν ταχεῖαν.

16. Ode 11, v. 60. θεοφιλὲς λείποντες Ἄργος.

V. 115 suiv. Après avoir raconté la fondation du temple d'Artémis à Lousos en Arcadie, le poète dit que la déesse a émigré de là avec les belliqueux Achéens (ἀρηϊφίλοις ἄνδρεσσιν Ἀχαιοῖς) vers une ville éleveuse de chevaux, c'est-à-dire Métaponte, patrie de son client. Il continue (je reproduis la colométrie du manuscrit) :

ἄλσος τέ τοι ἱμερόεν·
Κάσαν παρ' εὔυδρον ΠΡΟΓΟ
120 ΝΟΙ ΕϹϹΑΜΕΝΟΙ Πριάμοι' ἐπεὶ χρόνωι
βουλαῖσι θεῶν μακάρων
πέρσαν πόλιν εὐκτιμέναν etc.

Le texte est sûrement altéré, puisqu'il n'y a pas de verbe. Kenyon, adoptant une correction de Palmer, écrit au vers 120 ἔσσαν ἐμοί; ce seraient les ancêtres de Bacchylide qui auraient fondé le bois sacré d'Artémis à Métaponte. Ces ancêtres, continue Crusius, sont les Nélides, et, en effet, d'après une des traditions recueillies par Strabon (VI, 1, 15), Métaponte aurait été fondée par des Pyliens qui avaient accompagné Nestor à Troie; d'autre part, on sait que les familles nélides tenaient une grande place dans l'aristocratie ionienne à laquelle appartenait sans doute Bacchylide. — Toute cette construction est ingénieuse et elle peut invoquer l'analogie remarquable de Pindare, *Pyth.* V, 76. Toutefois la version la plus ordinaire (voir Strabon) faisait de Métaponte une fondation *achéenne*, non « pylienne »; c'est celle-là même que Bacchylide a rappelée quelques lignes plus haut (v. 114, cité) et qu'il reproduit encore au vers 126. Même

(1) A la rigueur : πολυζήλωτος ἄναξ; au vers suivant Weil a rétabli ἐγγόνων.

en admettant qu'il ait cru que des Nélides avaient participé à cette fondation, même en admettant qu'il fût lui-même un Nélide (deux propositions également douteuses), il n'aurait pu, ce semble, appeler les fondateurs de Métaponte « ses ancêtres » qu'à la condition d'appartenir à une branche de Nélides émigrée à Métaponte, et tel n'est certainement pas le cas. Ajoutons que si ἔσσαν vient d'ἔννυμι, il n'offre aucun sens, et s'il est censé venir de ἵζω ou ἕζω, c'est une forme extrêmement douteuse, malgré le prétendu exemple de Pindare (*Pyth.*, V, 62); il faudrait en tout cas écrire εἶσαν; de plus, il fait hiatus avec πρόγονοι. Enfin, la comparaison des vers correspondants, 35 et 77, montre que le vers 119 doit se terminer par une syllabe ou longue de nature ou susceptible d'être complétée par un silence, ce qui n'est pas le cas de la deuxième syllabe de πρόγονοι. Je crois donc que le manuscrit primitif portait :

Κάσαν παρ' εὔυδρον ΘΕCΑΝ
. . . . ΠΡΟΓΟΝΟΙ Πριάμοι', etc.

Faut-il maintenant devant ΠΡΟΓΟΝΟΙ rétablir ΟΙCΟΙ au lieu de ΕΜΟΙ? Il s'agirait alors des ancêtres d'Alexidamos, non de Bacchylide. Mais il faut remarquer que dans toute cette ode le poète ne s'est jamais adressé directement au vainqueur; s'il le faisait ici, il devrait d'autant plus le nommer en toutes lettres qu'il vient d'invoquer Artémis (v. 115 suiv.). Je m'abstiens donc de tout changement radical, tout en regrettant l'incertitude qui enveloppe le seul renseignement biographique fourni sur Bacchylide par le texte de ses poèmes.

Wilamowitz conserve le texte en écrivant simplement προγόνων ἐσσαμένων (*es ist offenbar... zu schreiben*). Je ne trouve là ni sens ni mètre. Le τε du vers 118 exclut le génitif absolu.

17. Ode 13. Les vers 32-33 se lisent d'après Kenyon :

ἀθάνατον κλέος εὖ ἐρ-
γθέντος ἀσφαλεῖ σὺν αἴσαι

ἀσφαλεῖ est un exemple remarquable de l'allongement d'une voyelle *à l'intérieur* d'un mot par une liquide (cf. plus haut, v. 168, ἀλιγκία, III, 67, πάρεστιν). Les Grecs du temps de Bacchylide disaient, comme les Parisiens, *je l'ai vu.* Peut-être devrions-nous écrire ἀσφαλλεῖ, ἀλλιγκία, etc.,

V. 90. Sans doute : Νηρήϊδος [παῖς] ἀτρόμητος.

V. 115. Δοξιάς ἄναξ Ἀπόλλων donne encore un vers faux que je ne puis corriger. Peut-être ἄναξ pour ὁ ἄναξ?

18. Ode 14, vers 12 suiv. :

οὐκ ἐν βαρυπένθεσιν ἁρμό-
ζει μάχαις φόρμιγγος ὀμφά.

Bacchylide ne savait donc pas que les Crétois (et jadis les Lacédémoniens) marchaient au combat aux sons de la lyre?

18. Ode 15 : Ἀντηνορίδαι [ἢ] Ἑλένης ἀπαίτησις.

Le sujet de cette ode est la fameuse ambassade de Ménélas et d'Ulysse venus pour réclamer Hélène aux Troyens. Ils trouvèrent un bon accueil auprès d'Anténor, de sa femme Théano et de leurs fils, et dans le débat qui s'engagea devant l'assemblée des Troyens, lorsque Pâris et sa séquelle voulurent faire un mauvais parti aux ambassadeurs grecs, ceux-ci durent leur salut à l'énergique intervention des Anténorides, qui en furent plus tard récompensés. Les deux premières triades de l'ode, dont il ne subsiste que d'informes débris, amenaient le récit jusqu'à la convocation de l'assemblée. Le vers 47 annonce le discours de Ménélas en ces termes : Μοῦσα, τίς πρῶτος λόγων ἄρχεν δικαίων; suit l'exorde de ce discours, tout entier en considérations morales et religieuses. Après la réflexion sur les géants, brisés par la justice, le discours et le poème s'arrêtent brusquement. J'estime qu'il est tout simplement ridicule de supposer que nous ayons là toute l'ode de Bacchylide. Les grandes dimensions du récit introductif, le vers 47, cité plus haut, annoncent nécessairement de plus grands développements. Non seulement l'ode devait contenir la fin du « premier » discours, mais aussi le discours d'Ulysse, la réplique enflammée de Pâris, les menaces

des Troyens, la généreuse interposition d'Anténor et de ses fils. Nous n'avons qu'un tronçon, soit que le reste de l'ode fût déjà perdu au moment de la confection du papyrus, soit pour toute autre raison. Vainement, pour justifier l'hypothèse que nous possédons la fin du poème, Crusius allègue l'exemple de la fameuse ode d'Horace (I, 7) qui s'arrête sur les paroles de Teucer; d'abord Horace est un fantaisiste, et ses odes étaient destinées à la lecture de quelques raffinés, non à l'exécution solennelle devant un grand public naïf; ensuite l'épisode mythique n'y est qu'un hors-d'œuvre, un souvenir jeté en passant : pour Bacchylide il est le principal ou, pour mieux dire, le tout de l'ode. Le poème de Bacchylide a sans doute fourni le sujet de la tragédie de Sophocle intitulée Ἑλένης ἀπαίτησις; le fragment 178 (Nauck) nous a conservé un débris du discours de Ménélas. Nous voyons maintenant que les Ἀντηνορίδαι de Sophocle n'étaient pas une pièce différente de la *Revendication d'Hélène*.

Après la ruine de Troie, les Anténorides passèrent à Cyrène (*Pyth.* V, 83). Notre dithyrambe aurait-il été commandé pour une fête cyrénéenne?

20. Ode 16. (Titre : Ἡρακλῆς d'après Kenyon, Δηιάνειρα d'après Wilamowitz.) Ce « dithyrambe » est chanté en l'honneur d'Apollon Pythien à Delphes (v. 10 suiv.). Après une invocation assez ample, le poète passe au sujet mythique : Héraclès, après la prise d'Œchalie, sacrifie aux dieux; un messager vient apprendre à Déjanire que le héros ramène la belle Iole; Déjanire, désespérée, se souvient du fatal cadeau de Nessus — et l'ode s'arrête. Ici encore nous n'avons que le premier et magnifique étage d'un édifice dont le reste a péri avant la confection du papyrus de Londres; sûrement le poète avait raconté plus ou moins longuement l'envoi de la tunique, la mort et l'apothéose du héros. Son ode a servi de canevas aux *Trachiniennes* de Sophocle : Kenyon a noté des ressemblances, allant jusqu'à l'identité d'expression, qui ne laissent aucun doute à ce sujet (1). Je ne comprends pas

(1) K. Robert, avec un très juste pressentiment, avait déjà indiqué ces rapports entre Bacchylide et Sophocle (*Bild und Lied*, p. 202).

que Wilamowitz les conteste. Mais Bacchylide lui-même s'était sans doute inspiré de la *Prise d'Œchalie* de Créophyle, l'une des plus fameuses parmi les petites épopées.

21. Ode 17. Ἡίθεοι ἢ Θησεύς. Les quatre vases qui traitent ce sujet (auxquels il ne faut pas ajouter, avec Kenyon, le vase François) prouvent combien il était populaire vers l'époque du « retour des cendres » (476 av. J.-C.). D'autres poètes avaient dû le traiter et le poème de Bacchylide, si charmant qu'il soit, prouve, par ses lacunes et ses omissions, qu'il traite un sujet archi-connu. Pourquoi n'est-il plus question de la bague de Minos une fois que Thésée a reçu la couronne des mains d'Aphitrite? D'où vient le Triton dans le vase d'Euphronios et dans celui de Bologne? l'Athéna d'Euphronios est-elle bien son invention? — N'oublions pas que notre dithyrambe a été chanté à Délos où les gens de Céos avaient une salle de banquet (Hérod. IV, 35).

Le mètre de cette ode est, comme le sujet, un mélange d'éléments crétiques et ioniques, spirituellement indiqué dès les premiers vers (Ἰαόνων κρητικόν). Je ne puis accepter les informes iambes de Wilamowitz, mais bien des coins restent obscurs.

V. 11. Je préférerais : παρθενικᾶν.

V. 14. βόασε δ' Ἐρίβοια χαλκοθώρακα Πανδίονος ἔκγονον.

Les objections métriques de Wilamowitz sont inexactes (voir les vers correspondants) et l'ont conduit à changer arbitrairement χαλκοθώρακα en λινοθώρακα; « Theseus ist der Gefangene des Minos ». Mais probablement, dans la version suivie par Bacchylide, Thésée n'était pas désigné pour la pâture du monstre, il accompagnait volontairement l'expédition; voir, par exemple, Proclus, *Chrestom.*, p. 249, Westphal : ἐπεὶ γὰρ ἑκούσιος ὑποστὰς (Θησεὺς) τὸν εἰς Κρήτην πλοῦν, etc.

V. 18. δόνασεν.

V. 39. Κνωσοῦ. V. 63 : κόσμον (ἐκ τᾶς) βαθείας ἁλός.

V. 72. χεῖρα. V. 85. θελῆμον.

V. 112. J'ai pensé à ἅ νιν ἀμφέβαλε MAIONA πορφυρέαν : une

robe de pourpre de fabrique méonienne, c'est-à-dire lydienne. Elles étaient célèbres (Lydus, *De magist.*, III, 64). Pourtant αἰόλαν πορφύραν (Tyrrell) est plus simple.

V. 116. πλόκον... ῥόδοις ἐρεμνόν. Une couronne *enténébrée* de roses est une chose bien singulière. Peut-être ἐραννόν (cf. v. 42).

V. 128 : ἤιθεοι δὲ [πάντες] ἐγγύθεν νέοι παιάνιξαν, etc.

22. Ode 18. « Je voudrais bien savoir quel était ce jeune homme. » V. 22. τέκος σεισίχθονος.

V. 27. Ni Kenyon ni Wilamowitz ne se sont souvenus que dans l'*Ibis* (v. 407) Procruste est donné pour fils de Polypémon :

Ut Sinis et Sciron et cum Polypemone natus.

V. 33-35. Je propose : πότερα σὺν πολεμηΐοις ὅ-
χλοισι στρατιὰν ἄγοντα πολλάν,
ἢ μοῦνον σὺν ὅπλοισί ν[ιν]
στ(ε)ίχειν etc.

23. Ode 20. (Hyménée? Prosodion?)
V. 5 suiv. Peut-être : κόραν θρασυκάρ[διος ἥρως
Μάρπησσαν ἰό[πλοκον Ἴδας,
φυγὼν θανάτου [μόρον, ἅρμα
Ϝαναξίαλος βασι[λεὺς πόρεν? etc.

Le papyrus a au vers 8 ΠΑCΙ corrigé en ΠΟCΙ, mais Ποσιδᾶν est une forme inconnue à Bacchylide et l'ι est toujours long. A la rigueur πόσι[ς Ἀμφιτρίτας].

V. 11. Sûrement χρυσάσπιδος υἱό[ν Ἀρῆος]. Euénos, père de Marpessa, était fils d'Arès.

T. R.

UN TEXTE INÉDIT

SUR LA CRYPTIE DES LACÉDÉMONIENS

M. Kenyon a publié, dans la *Revue de philologie* de 1897, livr. I, p. 1 et suiv., un fragment de papyrus du British Museum (n° CLXXXVII) qu'il a fait suivre d'un bref commentaire. Des remarques intéressantes ont été ajoutées par M. Haussoullier aux éclaircissements du savant anglais. Je ne crois pourtant pas que tout ait été dit sur ce texte mutilé et je demande la permission d'y revenir.

L'écriture du fragment est une grande onciale, d'une époque difficile à déterminer. La transcription suivante, en petits caractères, reproduit la copie donnée par M. Kenyon ; j'y ai cru devoir simplement indiquer la séparation des mots.

	COL. I	COL. II
	[ ]ροσ	
	. .[ ]κειο	μ. . .
	νο[ ]πομι	τακ. . .
	α.α[ ].φυ	. . .
5	οισ[ ]αλαβον	τογ. . .
	τες και διεφθεραν και	το. . .
	καλβατεινας εις δυ	θυτ. . .
	ετηι διαμενουσιν	μ. . .
	υδροποτουντες και	με. . .
10	νιφομενοι και σ[. .]	λυκ. . .
	ποντες και αναγκ[.]	και. . .

φαγοντες ιατρων ον...
ουτει διατης νομους αχα...
εκδεχομενοι αλλα κα...
15 ζωντες ανεθιστ[..]
μαλακιαις κ[..] ηδυ
παθιαις ηγησιλαος
δε ο λακων κατεπλη

Un certain nombre de négligences ou de particularités orthographiques peu conformes à l'usage classique ont été relevées, dans ces quelques lignes, par M. Kenyon lui-même. Il faut lire : l. 6, διφθέραν; l. 7, καρβατίνας; l. 8, ἔτη; ll. 11-12, ἀναγκ[ο]φαγοῦντες; l. 13, οὔτε διαίτης; ll. 16-17, ἡδυπαθείαις.

De la seconde colonne il n'y a rien à tirer ; la première seule offre un sens, mais ce sens gagnerait en précision si l'on pouvait combler les lacunes des cinq premières lignes. Malgré un nouvel et attentif examen auquel M. Kenyon a bien voulu se livrer à ma prière, il faut, semble-t-il, désespérer d'y parvenir. Voici les indications fournies pour ces cinq lignes par le papyrus.

L. 2. Les deux premières lettres paraissent être τα. A la fin de la ligne, le κ est douteux ; on peut lire indifféremment ειο ou επι.

L. 3. Dans le groupe πομι, ο seul est certain ; le premier jambage vertical du π est mutilé en haut ; μ et ι sont plus ou moins incomplets.

L. 4. La lettre qui manque entre les deux α semble être un γ ; à la fin de la ligne, ν est sûr ; la lacune qui vient ensuite est trop large pour tenir la place d'un caractère comme ι.

L. 5. Il est possible qu'au lieu de οισ il faille lire σισ. Le sigma lunaire a, en effet, sur le papyrus, la forme d'un cercle à peu près parfait, et la façon dont est tracée la première lettre de la ligne autorise à y voir un σ aussi bien qu'un ο.

Ces menus faits, en somme, ajoutent peu de chose à ce que nous savions. N'en retenons, pour le moment, que la possibilité d'écrire, ll. 4-5, φύσις ou [ἡ] φύσις.

Ce qui frappe à première vue dans ce fragment, c'est l'étrangeté de certaines expressions. Si l'on trouve dans Aristote ἀναγκοφαγίαι pour désigner le régime qui convient aux jeunes gens (1), ἀναγκοφαγῶ est certainement un terme rare, qui ne se rencontre guère, à ma connaissance, que dans un passage des écrits hippocratiques et chez Philon le Juif. — Ἰατρῶν οὔτε διαίτης constitue une façon de parler poétique dont Pindare et Eschyle offrent quelques exemples (2), mais qui n'apparaît pas chez les prosateurs avant Lucien et les écrivains de basse époque; on sait que la prose classique, à part quelques exceptions douteuses, n'emploie οὔτε qu'en le répétant. — Νόμους ἐκδεχόμενοι sent la recherche. — Ἀνέθιστ[οι] avec le datif, dans le sens de « non accoutumés à... », paraît insolite. On lit dans Hippocrate : Ὑπὸ τῶν ἀνεθίστων πόνων κοπιᾷ (3); dans Denys d'Halicarnasse : ... ὅσα τῶν ἱερῶν ἄγραφ' ὄντα καὶ ἀνέθιστα... (4), où ce mot caractérise des objets, non des personnes. — La forme semi-ionienne Ἡγησίλαος est tardive; on la trouve dans un passage de Chrysermos de Corinthe, auteur de Πελοποννησιακά antérieur à Plutarque, mais qui ne semble pas remonter au delà de la période alexandrine (5).

Ce sont là autant de preuves que nous avons affaire à un texte peu ancien, qu'on ne saurait un seul instant attribuer à Aristote, dont il ne reproduit ni le vocabulaire ni le style. Il faut donc renoncer à l'hypothèse proposée, d'ailleurs timidement, par M. Kenyon, d'après laquelle le fragment du British Museum serait un débris de la Λακεδαιμονίων πολιτεία du grand philosophe. Ce qu'il faut dire, c'est : 1° que les détails contenus dans ce morceau ne conviennent, semble-t-il, qu'à la peinture de l'éducation civique que recevaient les jeunes gens chez un peuple qui nous est inconnu ; 2° qu'Agésilas le Lacédémonien,

(1) Aristote, *Politique*, V, 4, p. 1339 *a*, l. 6.

(2) Pindare, *Pythiques*, VI, 48; X, 29 et 41, éd. Christ; Eschyle, *Agamemnon*, 532, etc.

(3) *Du régime*, II, p. 582, éd. Littré. Cf. p. 584 et 710.

(4) *Antiq. rom.*, II, 73.

(5) Stobée, *Floril.*, 39, 31.

mentionné à la fin, est, comme l'ont bien vu MM. Kenyon et Haussoullier, le célèbre roi de Sparte. C'est ainsi, en effet, que le désignent souvent les auteurs qui rapportent quelque trait de sa vie ou de son caractère (1). Mais le fait même d'indiquer, après son nom, sa nationalité, exclut l'idée d'une Λακεδαιμονίων πολιτεία comme celles qui circulaient, très nombreuses, dans l'antiquité, en dehors du traité fameux d'Aristote : on conçoit mal un écrivain faisant un livre sur les institutions de Sparte et y parlant d'Agésilas en ajoutant à son nom ὁ Λάκων. Bien plus, la seule lecture du fragment oblige à exclure l'idée d'une πολιτεία quelconque, car le ton qui y règne n'est pas celui d'un historien, mais plutôt celui d'un moraliste ou d'un médecin vantant les avantages qui résultent pour la santé d'une vie rude, passée en plein air, et trouvant dans les mœurs publiques d'une grande cité un exemple à l'appui de son opinion. Si, dans la partie endommagée, la lecture φύσις est possible, j'y verrais un argument de plus en faveur de l'interprétation que je propose. Il reste à savoir de quelle cité il est question.

Or il n'y a, à ce qu'il semble, que deux peuples auxquels puissent se rapporter les lignes qui nous occupent : ce sont les Crétois et les Lacédémoniens. Je pencherais plutôt pour ceux-ci à cause d'Agésilas, évidemment cité ici comme ayant possédé supérieurement les qualités d'endurance que développaient les exercices décrits par l'auteur anonyme, et malgré les réserves légitimes de M. Haussoullier au sujet de l'aoriste actif κατέπληξε, c'est ce mot que je restituerais, sans hésiter, ll. 18-19, au lieu de κατεπλή[γη]. Xénophon ne dit-il pas, en parlant de Cyrus : ...ἐδυνάσθη... ὥστε καταπλῆξαι πάντας καὶ μηδένα ἐπιχειρεῖν αὐτῷ (2) ? La forme régulière de l'aoriste second passif de καταπλήττω est, d'ailleurs, κατεπλάγην et non κατεπλήγην. Agésilas, aguerri par les épreuves de toute nature qui faisaient le fond de l'éducation nationale, frappa d'étonnement, nous dit notre auteur, tel

(1) Voy. par exemple Athénée, XV, p. 676 D.
(2) *Cyropédie*, l. 1, 5.

des peuples avec qui il fut en rapport, et cela concorde avec maints traits rapportés sur lui par Xénophon et Plutarque. Peut-on déterminer le moment précis de l'éducation lacédémonienne auquel le papyrus fait allusion? C'est ce que je crois possible.

La restitution [παρ]αλαβόντες, proposée par MM. Kenyon et Haussoullier, ne semble pas faire de doute. Munis d'une peau de bête pour tout vêtement et de chaussures grossières, les jeunes gens en question mènent, pendant deux ans, une vie de privations et de fatigues au cours de laquelle une de leurs occupations est de piocher la terre (σ[κά]πτοντες). M. Haussoullier a fait, entre ce passage du fragment et différents textes de Platon et d'Aristote, d'excellents rapprochements. On en peut faire d'autres, plus topiques. Platon, énumérant dans ses *Lois* les travaux des ἀγρονόμοι, c'est-à-dire des jeunes gens chargés de la garde du territoire, et qui sont répartis par pelotons dans les divers districts, s'exprime de la manière suivante : ... ἐν δὲ ταῖς διατριβαῖς τῷ τόπῳ ἑκάστῳ τὴν ἐπιμέλειαν εἶναι τοιάνδε τινά, πρῶτον μὲν ὅπως εὐερκὴς ἡ χώρα πρὸς τοὺς πολεμίους ὅ τι μάλιστα ἔσται, ταφρεύοντάς τε ὅσα ἂν τούτου δέῃ καὶ ἀποσκάπτοντας καὶ ἐν οἰκοδομήμασιν εἰς δύναμιν εἴργοντας τοὺς ἐπιχειροῦντας ὁτιοῦν τὴν χώραν καὶ τὰ κτήματα κακουργεῖν... (1). Voilà pour la sécurité des habitants. Voici pour leur bien-être et pour l'embellissement du pays (c'est de ce texte que M. Haussoullier a détaché quelques mots) : ... δύσβατα δὲ δὴ πάντα ποιεῖν τοῖς ἐχθροῖς, τοῖς δὲ φίλοις ὅ τι μάλιστα εὔβατα ἀνθρώποις τε καὶ ὑποζυγίοις καὶ βοσκήμασιν, ὁδῶν τε ἐπιμελουμένους, ὅπως ὡς ἡμερώταται ἕκασται γίγνωνται, καὶ τῶν ἐκ Διὸς ὑδάτων, ἵνα τὴν χώραν μὴ κακουργῇ, μᾶλλον δ' ὠφελῇ ῥέοντα ἐκ τῶν ὑψηλῶν εἰς τὰς ἐν τοῖς ὄρεσι νάπας ὅσαι κοῖλαι, τὰς ἐκροὰς αὐτῶν εἴργοντας οἰκοδομήμασί τε καὶ ταφρεύμασιν, ὅπως ἂν τὰ παρὰ τοῦ Διὸς ὕδατα καταδεχόμεναι καὶ πίνουσαι, τοῖς ὑποκάτωθεν ἀγροῖς τε καὶ τόποις πᾶσι νάματα καὶ κρήνας ποιοῦσαι, καὶ τοὺς αὐχμηροτάτους τόπους πολυύδρους τε καὶ εὐύδρους ἀπεργάζωνται · τά τε πηγαῖα ὕδατα,

(1) *Lois*, VI, p. 760 E.

ἐάν τέ τις ποταμὸς ἐάν τε καὶ κρήνη ᾖ, κοσμοῦντες φυτεύμασί τε καὶ οἰκοδομήμασιν εὐπρεπέστερα, κτλ (1).

Ces citations, dont on voudra bien excuser la longueur, jettent une vive lumière sur notre papyrus. M. Haussoullier rappelle, après M. Dareste, que Platon, dans ses *Lois*, s'est beaucoup inspiré de la réalité; il a certainement pensé à l'éphébie athénienne, mais la cryptie spartiate a sûrement aussi été présente à son esprit; lui-même le laisse entendre, quand il termine ainsi son chapitre sur les ἀγρονόμοι : Τούτους οὖν αὐτούς τε καὶ τὸ ἐπιτήδευμα εἴτε τις κρυπτοὺς εἴτε ἀγρονόμους εἴθ' ὅ τι καλῶν χαίρει τοῦτο προσαγορεύων, κτλ. (2). Or, l'accord qui existe entre Platon et le fragment de Londres sur les travaux de terrassement, ne permet guère, semble-t-il, de douter que, dans celui-ci, il ne s'agisse de la cryptie. De là les conclusions suivantes :

1° La cryptie durait deux ans ([παρ]αλαβόντες καὶ διφθέραν καὶ καρβατίνας εἰς δύ' ἔτη), ce que nous ne savions, jusqu'ici, par aucun texte positif. Telle était la durée de l'éphébie athénienne; telle est, dans Platon, la durée du service des ἀγρονόμοι (3). A quel âge les jeunes Spartiates y prenaient-ils part? Il y a, dans l'éducation civique de Lacédémone, une période de deux années (de dix-huit à vingt ans), pendant laquelle nous savons que les jeunes gens étaient appelés μελλίρανες. C'est ce qui ressort de ce passage souvent cité de Plutarque : Εἴρενας δὲ καλοῦσι τοὺς ἔτος ἤδη δεύτερον ἐκ παίδων γεγονότας, μελλείρενας δὲ τῶν παίδων τοὺς πρεσβυτάτους. Οὗτος οὖν ὁ εἰρὴν εἴκοσι ἔτη γεγονώς, κτλ. (4). Or il est remarquable que Pausanias identifie ces μελλίρανες avec les éphèbes. En effet, les ἴρανες (jeunes gens de vingt à trente ans) se subdivisaient en πρωτίρανες et σφαιρεῖς (5), et voici ce que Pausanias dit des σφαιρεῖς : Οἱ δέ εἰσιν οἱ ἐκ τῶν ἐφήβων ἐς ἄνδρας

(1) *Lois*, VI, p. 761 A-B.
(2) *Ibid.*, VI, p. 763 B.
(3) *Ibid.*, VI, p. 760 C : Δύο δ' ἔτη τὴν ἀρχὴν καὶ τὴν φρουρὰν γίγνεσθαι φρουροῖς τε καὶ ἄρχουσιν. Cf. p. 762 E : Μετὰ δὲ ταῦτα τῆς καθ' ἡμέραν διαίτης δεῖ τῆς ταπεινῆς καὶ ἀπόρου γεγευμένον εἶναι τὰ δύο ἔτη, ταῦτα τὸν τῶν ἀγρονόμων γεγονότα.
(4) *Lycurgue*, 17.
(5) G. Gilbert, *Griech. Staatsalterthümer*, 2e éd., p. 70.

ἀρχόμενοι συντελεῖν (1). Cette identification et le souvenir de ce qui se passait à Athènes porteraient à croire que c'étaient les μελλίρανες qui étaient chargés de la cryptie; mais on ne saurait l'affirmer d'une manière certaine (2).

2° Nous savions depuis longtemps que la cryptie n'était pas, comme se plaisent à la représenter un certain nombre d'auteurs, une simple chasse nocturne aux Hilotes (3). Le papyrus de Londres nous confirme dans cette opinion en nous offrant un curieux commentaire de cette phrase placée par Platon dans la bouche du Spartiate Mégillos : Ἔτι δὲ καὶ κρυπτεία τις ὀνομάζεται θαυμαστῶς πολύπονος πρὸς τὰς καρτερήσεις, χειμώνων τε ἀνυποδησίαι καὶ ἀστρωσίαι καὶ ἄνευ θεραπόντων αὐτοῖς ἑαυτῶν διακονήσεις, νύκτωρ τε πλανωμένων διὰ πάσης τῆς χώρας καὶ μεθ' ἡμέραν (4). Le mot ἀνυποδησίαι ne doit pas embarrasser. Les καρβάτιναι dont il est question dans notre fragment n'avaient pas rang de chaussures *régulières*. C'était un expédient à l'usage des montagnards et des chasseurs. Elles se composaient d'une semelle de cuir épais lacée sur le cou-de-pied et autour de la jambe jusqu'à mi-hauteur, à l'aide de lanières. Très répandues en Crète, où elles passaient pour avoir été inventées, elles étaient également fort pratiquées dans certaines contrées de l'Asie Mineure et, généralement, dans tous les pays escarpés et d'un accès difficile (5). Elles étaient aussi, un peu partout, la chaussure de ceux qui n'en avaient pas d'autres (6). Xénophon nous montre les Dix

(1) Pausanias, III, 14, 6. Il importe peu pour la question qui nous occupe que, dans ce texte, les σφαιρεῖς soient confondus, semble-t-il, avec les πρωτίρανες.

(2) Il faut, notamment, ne pas oublier que, dans Platon, les ἀγρονόμοι doivent être choisis parmi les jeunes gens âgés de vingt-cinq à trente ans. Voy. *Lois*, VI, p. 760 C.

(3) Voy. Hermann-Thumser, *Griech. Staatsalterthümer*, p. 255; G. Busolt, *Griech. Geschichte*, I, 2e éd., p. 527. La cryptie, dans certains cas, faisait aussi la guerre. On la trouve, sous les ordres de Cléomène, sur le champ de bataille de Sellasie en 221 avant J.-C. Voy. Plutarque, *Cléomène*, 28.

(4) *Lois*, I, p. 633 B-C. On remarquera l'analogie de ce texte avec l'un de ceux qui sont relatifs aux ἀγρονόμοι (p. 762 E ; v. la note 3 de la page précédente).

(5) Voy. Hésychius, *s. v.* καρβατίνη; Pollux, VII. 88; Hippocrate, *Des articulations*, 62, éd. Littré; Galien, t. XVIII A, p. 682, éd. Kühn. Cf. Saglio, *Dictionnaire s. v. Carbatina*.

(6) Lucien, *Alexandre ou le faux prophète*, 39.

Mille ayant usé leurs ὑποδήματα et réduits à traverser l'Arménie glacée avec des καρβάτιναι qu'ils se sont taillées dans des peaux de bœufs fraîchement dépecés (1). L'indication fournie par le passage de Platon n'est donc pas un obstacle : en portant des καρβάτιναι, les jeunes Lacédémoniens pouvaient être considérés comme manquant du confort le plus élémentaire.

Je ne crois pas nécessaire de faire part au lecteur des différentes restitutions qui me sont venues à l'esprit pour les premières lignes du papyrus : ces sortes de remplissages sont relativement faciles, mais il vaut mieux ne pas les produire quand ils ne peuvent avoir un degré suffisant de vraisemblance. L'essentiel est de constater la valeur historique du fragment publié par M. Kenyon et le jour très probable dont il éclaire un des traits les plus intéressants des mœurs de Sparte.

Paul GIRARD.

(1) *Anabase*, IV, 5, 14.

Tête d'Elche (Musée du Louvre).

LA TÊTE D'ELCHE AU MUSÉE DU LOUVRE

Le coup d'œil de M. Pierre Paris, la décision de M. Léon Heuzey, la libéralité de M. Noël Bardac viennent d'enrichir le musée du Louvre d'un morceau de premier ordre : un buste (1) féminin, en pierre calcaire, rehaussé de peinture rouge, qui provient de la banlieue d'Elche (sous-préfecture de la province espagnole d'Alicante). Nous plaçons sous les yeux de nos lecteurs, pour nous dispenser d'une description, une reproduction sommaire de ce monument (2). Si défectueuse qu'elle soit, elle conserve quelque chose de l'aspect saisissant, moitié grec, moitié « mauresque », de l'original. Le visage mince et rectangulaire, aux traits affinés, aux joues creuses; les yeux ovales au regard plongeant, relevés vers les tempes; les paupières bridées et plissées, les prunelles évidées, dépouillées de leur émail; la bouche serrée, d'expression sévère et presque douloureuse; puis encore la longue mitre pointue, brodée de perles, les deux gigantesques rondelles ajourées qui encadrent la face

(1) Je me sers de ce terme pour abréger. Probablement le buste, qui s'élargit démesurément par le bas, était posé sur une stèle en forme de gaine avec laquelle il semblait faire corps : telle une *herme* ou un sarcophage anthropoïde debout sur ses pieds. L'hypothèse d'une statue proprement dite doit être écartée.

(2) D'après la planche du *Boletin de la Real Academia de la Historia* (Madrid, nov. 1897, XXXI, 5 : article de J. R. Melida, phototypie Hauser). Le buste, découvert le 4 août dernier, a été publié pour la première fois dans la *Correspondencia Alicantina*, par D. Pedro Ibarra, frère de l'explorateur d'Ilici. Voir surtout les notes ou articles de MM. Heuzey (*Comptes rendus de l'Acad. des Inscriptions*, 24 sept. 1897), Jamot (*Gazette des Beaux-Arts*, mars 1898) et Paris (*Monuments Piot*, IV, 2, et *Revue de l'art ancien et moderne*, mars 1898).

comme les lourdes œillères d'un cheval de trait, enfin le triple pectoral, chargé de pendeloques, sous lequel disparaissent la poitrine et les épaules démesurément relevées sur la base élargie dans une intention décorative, — tout contribue à l'effet sphingesque, si j'ose dire, de cette figure, unique en son genre, qui, une fois aperçue, vous hante d'un rêve à la fois troublant et fascinant, comme certaines madones en bois peint, chargées de robes et de pierreries, entrevues dans la pénombre des cathédrales espagnoles.

Je laisse à M. Henri Lechat la tâche délicate de faire, dans son prochain bulletin, le commentaire artistique et archéologique du buste d'Elche. Je veux seulement aujourd'hui, en le recommandant aux méditations de nos lecteurs, leur fournir quelques renseignements historiques qui pourront contribuer à en fixer le classement.

I

On sait généralement que la ville actuelle d'Elche, célèbre par son bois de palmiers, occupe l'emplacement d'une ancienne colonie romaine de droit italique, Ilici ou Ilice, de son nom officiel *Colonia Julia Ilici Augusta;* elle avait sur la mer, sans doute à l'embouchure du Vinalapo, un port, le Ἰλλικιτανὸς λιμήν de Ptolémée. On sait moins, quoique M. Hübner en ait déjà fait la remarque, qu'un texte de Diodore (1), remontant à une source du IIe siècle, désigne cette ville sous le nom purement hellénique de Ἑλίκη ; c'est celui d'une cité d'Achaïe détruite par un fameux tremblement de terre en 373 avant J.-C. (2). Le texte de

(1) Diodore, fr. XXV, 10, 3. Le contexte ne laisse aucun doute sur l'identification. Après la bataille, les fils d'Hamilcar gagnèrent Acra Leucé (Alicante); Hamilcar, qui fuyait *dans une direction différente*, se noya dans un fleuve, probablement la Segura (Tader).

(2) Diodore, XV, 48-49. Aviénus (*Ora maritima*, 590) donne ce même nom d'Helice à un étang voisin de l'embouchure de l'Aude (région anciennement peuplée par des Ibères).

Diodore, le plus ancien que nous possédions sur Ilici, représente cette ville comme une place très forte, puisque Hamilcar Barca — le père du grand Hannibal — l'assiégea vainement durant tout un hiver, en 229 avant J.-C. Battu par les Orétans, qui marchaient au secours de la ville, Hamilcar périt pendant la retraite. Il est probable cependant qu'Ilici tomba peu après aux mains de son gendre et successeur Hasdrubal, car elle n'est plus nommée jusqu'à la conquête romaine, et Hannibal n'aurait pas laissé derrière lui un pareil obstacle quand il entreprit son immortelle campagne.

M. Hübner est d'avis, et je crois avec lui, que le nom Héliké n'est qu'un travestissement grec du nom indigène, ibérique, Ilici ou Ilice (1). C'est par un déguisement semblable que les Grecs ont appelé Théodoros un fleuve voisin le Tader (la Segura), Zacynthos la ville ibérique de Zakantha ou Sagonte, etc. Ces jolis noms helléniques ne doivent pas nous faire illusion ni nous faire admettre, sans autre enquête, l'existence de populations grecques ou hellénisées dans ces régions. Quelques savants espagnols, suivis avec hésitation par M. Paris, ont voulu faire d'Héliké une colonie grecque (2). Ils se sont rappelés que Strabon (3) signale entre Carthagène et le Sucro (Jucar) trois « petites villes massaliotes », dont il ne nomme que la plus importante, Héméroskopion. « Pourquoi Héliké, qui jadis était plus près de la mer qu'aujourd'hui, ne serait-elle pas une des deux autres ? » La raison en est simple : c'est que Strabon dit expressément que les trois « petites villes massaliotes » sont peu éloignées du fleuve Jucar, οὐ πολὺ ἄπωθεν τοῦ ποταμοῦ ; or, tel n'est pas le cas d'Elche, qui s'en trouve éloignée de plus de 100 kilomètres à vol d'oiseau (4). La colonisation grecque

(1) Comparer les noms analogues Ilucia chez les Orétans (Tite-Live, XXXV, 7), Iliturgis en Andalousie (XXVI, 17), etc.

(2) L'un d'eux, Mendez Silva (cité par Paris, p. 29 du tirage à part), sait même la date exacte de la fondation, 333 ans avant J.-C. !

(3) Strabon, III, 4, 6.

(4) La même raison ne permet pas de croire qu'Alonae (Villajoyosa ?) soit une de ces factoreries marseillaises.

d'Elche n'est donc ni prouvée, ni probable. Tout ce qu'on peut admettre, c'est l'existence de relations de commerce très anciennes entre les navigateurs grecs et les populations barbares de ce district. Ces relations sont attestées à la fois par les noms géographiques à physionomie grecque, forgés par ces navigateurs, et par les dépôts de poteries grecques, de style archaïque, qui ont été, à diverses reprises, trouvés dans le voisinage d'Ilici.

Mais à l'époque où commencèrent ces relations, Elche s'appelait-elle déjà Ilici ? Était-elle une ville ibérique, et, comme à l'époque romaine, le chef-lieu de la peuplade des *Contestani*, qui s'étendait entre Carthagène et le Jucar ? Il faut répondre négativement sur ces deux points ; cette réponse nous est dictée par un texte d'une importance capitale, qu'on est étonné de n'avoir pas encore vu figurer dans la discussion : je veux parler du passage d'*Ora maritima* de Festus Aviénus, relatif à la portion du littoral espagnol où était située Elche.

Festus Aviénus est un homme d'État et poète romain qui vivait à la fin du IVe siècle *après* notre ère ; il nous a laissé divers poèmes géographiques et astronomiques traduits du grec. L'*Ora maritima*, dont le premier livre nous est seul parvenu, est le plus important de ces poèmes : c'est — ou ce devait être — une description en vers iambiques des côtes et des îles européennes de la Méditerranée, depuis le détroit de Gibraltar jusqu'à l'Hellespont, aboutissant à un tableau détaillé du Pont-Euxin et de la Palus Méotide, qui formait le point culminant et l'objet principal de l'ouvrage. Le seul livre conservé, après une longue digression sur les côtes de l'Atlantique, conduit le lecteur de Gibraltar à Marseille. Tout le monde sait ou devrait savoir, depuis l'admirable travail de Müllenhoff (1),

(1) *Deutsche Alterthumskunde*, I (1870), p. 73-210. Consulter aussi : A. von Gutschmid, *Kleine Schriften*, IV, p. 123-138 ; Unger, dans le quatrième supplément du *Philologus* (1882) ; F. Marx dans le tome L du *Rheinisches Museum*, p. 321 suiv., et dans l'Encyclopédie Pauly-Wissowa, art. *Avienus* (1896) ; Sarmiento, dans son commentaire, écrit en portugais, sur Aviénus (1896).

que la partie du poème d'Aviénus relative à la côte méditerranéenne de l'Espagne et de la France remonte directement ou indirectement (à travers un remaniement poétique d'époque incertaine) (1) à un périple, un portulan grec, du ve siècle avant notre ère ou, au plus tard, des premières années du IVe (2). Les additions personnelles d'Aviénus se bornent à très peu de chose : à quelques insertions que leur anachronisme ou leur double emploi avec les indications du texte primitif signalent à première vue.

Ainsi, grâce à l'étrange fantaisie archéologique d'un rat de bibliothèque du temps de Théodose, nous possédons un document d'une inappréciable valeur, qui nous fait connaître l'état physique, politique et ethnique de la côte méditerranéenne de l'Espagne et de la France en l'an 400 avant J.-C., pour prendre une date en chiffres ronds. Or, dans ce précieux document, voici en quels termes est décrite la section de la côte espagnole comprise entre Carthagène et le Jucar, et correspondant exactement au territoire occupé, à l'époque de Pline et de

(1) Müllenhoff plaçait le remanieur ou interpolateur un peu après Pythéas, au IIIe siècle; Marx le fait descendre jusqu'au temps de César, parce qu'il se serait inspiré du Pseudo-Scymnus qui écrivait à la fin du IIe siècle. Le difficile est de savoir s'il faut attribuer à ce remanieur hypothétique ou à Aviénus lui-même les doléances vingt fois répétées sur la désolation de ces côtes contrastant avec leur prospérité d'autrefois. En ce qui concerne l'Espagne, on doit se rappeler les ravages des pirates maures si fréquents sous l'Empire (Mommsen, *Röm. Gesch.*, V, 639). Et la manière dont Aviénus parle de Gadès (v. 274) prouve qu'il y avait été, peut-être comme proconsul de Bétique.

(2) Ici encore l'accord est loin d'être fait entre les critiques. Müllenhoff faisait remonter le périple aussi haut que possible dans le ve siècle, jusqu'à voir dans son auteur un contemporain d'Hécatée; Marx le place entre 400 et 350, parce que dans la liste des auteurs qu'il a utilisés (v. 42 suiv.) Aviénus cite, en dernier lieu, Thucydide et ne connaît ni Éphore ni Timée. Il faudrait, il est vrai, démontrer : 1° que cette liste d'autorités remonte au périple primitif et non au remanieur poétique « du temps de César »; 2° qu'elle s'applique également à toutes les parties de l'itinéraire. En ce qui me concerne, je croirais volontiers que les citations de Thucydide et peut-être d'Hérodote (49-50) sont du fait du remanieur et que, pour fixer la date du périple primitif, il ne faut tenir compte que des auteurs moins célèbres énumérés aux vers 42-48. Or, parmi ces auteurs, dont plusieurs sont totalement inconnus, le plus récent paraît être Euctémon (cité v. 337 et 350), l'astronome collaborateur de Méton, qui florissait au commencement de la guerre du Péloponnèse.

Ptolémée, par les Ibères *Contestani*. Je crois nécessaire de citer tout le passage, malgré sa longueur (vers 449-482) :

Namnatius inde portus (1) op[pidum pro]pe
450 se Massienum curvat alto ab aequore,
sinuque in imo surgit altis moenibus
urbs Massiena (2). Post jugum Traete (3) eminet
brevisque juxta Strongile (4) stat insula.
Dehinc in hujus insulae confiniis
455 immensa tergûm latera diffundit palus (5).
Theodorus (6) illic — nec stupori sit tibi
quod in feroci barbaroque sat loco
cognomen hujus (7) Graeciae accipis sono —
prorepit amnis. Ista Phoenices prius
460 loca incolebant. Rursus hinc se litoris
fundunt harenae, et litus hoc tris insulae
cinxere late (8). *Hic terminus quondam stetit*

(1) L'admirable port de Carthagène.

(2) La ville des Massieni ou Mastiani, vassaux des Tartessiens, à côté desquels ils figurent dans l'armée d'Hannibal. Elle est appelée Μαστία par Hécatée (fr. 6 ap. St. Byz.), Μαστία Ταρσηίου (Mastia du pays de Tartessos) dans le second traité entre Rome et Carthage (Polybe, III, 24). C'est sur son emplacement qu'Hasdrubal, en 228, fonda Carthagène.

(3) La petite chaîne côtière (sierra de Cartagena) qui se termine au cap de Palos, le Καλὸν ἀκρωτήριον des deux traités entre Rome et Carthage (Pol., III, 22; 24), la Σκομβραρία ἄκρα de Ptolémée, II, 6, 14 (*Traete* est probablement la transcription du mot grec Τρητή, nom de plusieurs caps et montagnes, qui signifie « troué de cavernes »). On sait que par une erreur bizarre Polybe a cherché Μαστία et le Beau promontoire en Tunisie : τὸ καλὸν ἀκρωτήριόν ἐστι τὸ προκείμενον αὐτῆς τῆς Καρχηδόνος, etc. Peut-être ses interprètes romains lui avaient-ils dit, en effet, qu'il s'agissait d'un cap *prope Carthaginem*, entendant par là Carthage (la neuve).

(4) La principale des îles Hormigas, et non pas Grosa, comme le croit Müllenhoff.

(5) Le vaste étang (*albufera*) connu sous le nom de *Mar menor*, l'*al-bahar* des Arabes.

(6) La Segura, dont l'embouchure était peut-être située au sud de la bouche actuelle, vers Torrevieja ou même dans le Mar menor (*illic*). C'est le Tader de Pline (III, 9) : *Tader fluvius qui Carthaginiensem agrum* (le territoire de Carthagène) *irrigat*. Il est encore appelé Θεόδωρος par Ps. Aristote (Théophraste), *De mirab. auscult.*, 46.

(7) Rapportez *hujus* à *Theodorus* et traduisez : « ne vous étonnez pas trop d'entendre le nom (*cognomen* = *nomen*) de ce fleuve exprimé par un mot de physionomie grecque. »

(8) Sur ces îles, cf. Müllenhoff, p. 158. L'identification est bien incertaine.

Tartesiorum, hic Herna civitas fuit,
Gymnetes istos gens locos insederant.
465 *Nunc destitutus, et diu incolis carens*
sibi sonorus Alebus (1) *amnis effluit.*
Post haec per undas insula est Gymnesia (2),
populo incolarum quae vetus nomen dedit,
ad usque [Si]cani (3) praefluentis alveum.
470 Pityussae (4) et inde proferunt sese insulae
Baliarium [ac] late insularum dorsa sunt (5).
Et contra Hiberi in usque Pyrenae jugum
jus protulere, propter interius mare
late locati; prima eorum civitas
475 Ilerda (6) surgit. Litus extendit dehinc
steriles harenas (7). Hemeroscopium quoque
habitata pridem hic civitas (8); nunc jam solum

(1) Le Vinalapo, le fleuve qui passe à Elche.

(2) Plus exactement « Gymnesiae » (αἱ Γυμνήσιαι), Majorque et Minorque (Strabon, II, 5, 19).

(3) Le Jucar (Sucro).

(4) Ivice et Formentera.

(5) Addition d'Aviénus, qui ne s'aperçoit pas qu'il a déjà parlé des Baléares au v. 467 sous le nom de *Gymnesia*.

(6) On a supposé qu'il ne s'agit pas ici d'une Ilerda maritime, située vers le cap de la Nao et complètement inconnue d'ailleurs, mais de la célèbre ville de ce nom en Catalogne (Lerida), la première cité ibérique qu'on rencontrait après avoir traversé les Pyrénées. Aviénus aurait mal compris son original qui parlait d'Ilerda incidemment.

(7) Aviénus passe complètement sous silence le promontoire de la Nao. Peut-être les navigateurs grecs, par crainte des écueils ou des sauvages, évitaient-ils ici de longer la côte et prenaient-ils le large en touchant à Ivice.

(8) Ἡμεροσκοπεῖον est mentionné par Strabon (III, 4, 6) comme la plus connue des trois πολίχνια Μασσαλιωτῶν, situées entre le Sucro (Jucar) et Carthagène, à peu de distance du Sucro. Le temple d'Artémis (Dianium, aujourd'hui Denia, où il faudrait faire des fouilles) situé sur le promontoire (de la Nao), ἐπὶ τῇ ἄκρᾳ, faisait partie du *territoire* de cette ville, mais c'est par une très fausse interprétation du texte de Strabon qu'on a voulu identifier le site d'Hémeroscopion avec celui de Denia. En réalité, le texte d'Aviénus prouve : 1° qu'Hémeroscopion était contigu à l'étang ou *albuféra* de Valence (*languidum stagnum*); 2° que le Jucar, au lieu de se jeter comme maintenant dans la mer au sud de l'étang (à Cullera), se jetait au nord de cet étang et à très peu de distance du Guadalaviar. (Dans Strabon, après les mots Διάνιον οἷον Ἀρτεμίσιον, il y a sûrement une lacune, car il n'a pas pu dire que dans le voisinage de Denia se trouve λιμνοθάλαττα ἔχουσα ἐν κύκλῳ σταδίους τετρακοσίους! Sans doute, dans la lacune, il était question d'Alicante (Δούκεντον), puis viennent les îles Πλανησία (Plana, Tabarca) et Πλουμβαρία

vacuum incolarum languido stagno madet (1).
Attolit inde se Sicana civitas,
480 propinquo ab amni sic vocata Hibericis.
Neque longe ab hujus fluminis divortio
praestringit amnis Tyrius (2) oppidum Tyrin (3).

Ce texte, si on le lit sans parti-pris, est d'une clarté parfaite. Il nous montre que le territoire occupé à l'époque romaine par les *Contestani*, nation ibérique, était peuplé, au temps du périple, par une tribu barbare, les Gymnètes (c'est-à-dire les hommes nus), de même race que les habitants très primitifs des îles Baléares. Ces sauvages s'étendaient à peu près depuis la Segura (Tader, Theodorus) jusqu'au Jucar (Sicanus, Sucro); ils n'étaient pas indépendants : au nord, ils étaient sous la domination des Ibères, au sud, sous celle des Tartessiens (4). Ce texte, joint à beaucoup d'autres (5), nous montre que, contrairement à l'affirmation de plusieurs savants modernes, les Tartessiens formaient un peuple entièrement distinct des Ibères; les premiers avaient pour siège principal la vallée du Guadalquivir (Tartessos, d'où leur nom), les seconds, celle de l'Èbre (Ibéros); les premiers étaient infiniment plus civilisés

(Grosa?) avec, au-dessus, ὑπεροκειμένη, la λιμνοθάλαττα, c'est-à-dire le Mar menor.) Ce qui confirme ma localisation d'Héméroscopion c'est qu'Artémidore (ap. St. Byz., s. v.) plaçait cette ville *chez les Celtibères* qui ne dépassaient pas le Jucar.

(1) Puisque Strabon cite (d'après Posidonius?) Héméroscopion comme une ville *existante*, on voit que le « remanieur » (s'il faut réllement lui attribuer les doléances de ce genre) vivait après le Ier siècle avant J.-C.

(2) Le Guadalaviar, qui conserve encore son ancien nom de Turia.

(3) Valence. Elle changea de nom en 138 avant J.-C. en devenant colonie latine.

(4) Cp. Aviénus, *Ora marit.*, v. 424 : et divites Tartesii | qui porriguntur in Calacticum sinum. Le *sinus Calacticus*, plus tard *Illicitanus*, est précisément la portion de côte qui nous occupe.

(5) Hérodote I, 163 ; Ephore ap. Scymnus, v. 199 etc., M. d'Arbois, qui connaît et cite ces textes (*Premiers habitants de l'Europe*, 2e éd., I, p. 28 et 57), en a malheureusement tiré une conclusion inexacte, égaré par le témoignage sans autorité d'Hérodore d'Héraclée (fr. 20, cp. St. Byz. v. Ἰστρία). De ce que l'Espagne tout entière a fini par s'appeler Ibérie, de ce que même les Ibères ont fini par y dominer entièrement (sauf en Castille), il ne faut pas conclure que les Tartessiens fussent un « rameau de la race ibérique », pas plus que les Aquitains ou les Ligures n'ont jamais été des « rameaux » de la race celtique.

et plus philhellènes que les seconds, qui l'emportaient, en revanche, par leurs qualités militaires. La limite précise de la domination tartessienne, *terminus Tartesiorum*, se trouvait un peu au-delà de la Segura, quelque part sur une côte sablonneuse (*litoris harenae*, v. 461) à qui sa fertilité avait fait donner le surnom de Beau rivage, Καλὴ ἀκτή (v. 425) : dans le voisinage on signalait trois îlots, dont l'un est très probablement la Πλανησία de Strabon, aujourd'hui Plana ou Tabarca, vis-à-vis de l' « échelle » d'Elche. Enfin, cette frontière était gardée par une ville (*civitas*) qu'Aviénus appelle Herna, évidemment une ville forte des Tartessiens, non des sauvages « hommes nus ». Müllenhoff en a cherché l'emplacement d'abord dans le voisinage d'Alicante, ensuite dans celui du cap de la Nao. Le texte d'Aviénus montre qu'aucune de ces deux hypothèses n'est fondée. Là où s'élevait jadis Herna, dit notre poète, coule maintenant (*nunc*), abandonné et entre des rives dépeuplées, l'Alébus aux flots bruyants. Cette rivière bruyante, c'est-à-dire torrentueuse, a conservé, en même temps que sa nature, son nom presque intact : c'est le Vinalapo, le fleuve d'Elche, à l'étiage inégal, aux dangereuses inondations. Et dès lors il est évident qu'Herna n'est pas autre chose que l'ancêtre directe de la ville qui s'appela plus tard Héliké, Ilici, Elche. Là, comme presque partout dans la zone méditerranéenne, les villes ont changé plus souvent de nom que d'emplacement, les sites les plus favorables — et celui d'Elche est, par la douceur de son climat africain, unique en Espagne — ont été découverts et peuplés de bonne heure.

Ainsi Elche, sous le nom d'Herna, est une fondation des Tartessiens, un boulevard élevé par ce peuple puissant et civilisé contre les incursions des sauvages Gymnètes et contre les menaces des Ibères. Elle leur appartenait encore à la fin du ve siècle, époque de la rédaction du périple utilisé par Aviénus. Au siècle suivant, probablement à la suite d'une poussée violente des Celtes, les Ibères refluèrent vers le sud, franchirent le Jucar et la Sierra Morena, débordèrent en Andalou-

sie. L'état tartessien disparut, s'émietta (1). La vallée du Guadalquivir fut occupée par une tribu ibérique, les Turdetani, autrement dits Turduli (2), le royaume de Murcie par d'autres Ibères, les Bastetani et les Oretani, la province d'Alicante par leurs frères les Contestani. Sur les ruines de l'antique Herna, qui sans doute avait succombé dans la tourmente de l'invasion, les Contestani élevèrent la bourgade fortifiée d'Ilici, qui, en 228, arrêta la fortune d'Hamilcar. Le récit de ces grandes commotions ne nous a pas été transmis par les contemporains ; le spectacle de luttes plus grandioses encore et d'un intérêt plus immédiat retenait leur attention ailleurs ; mais la réalité en est démontrée par la comparaison entre la carte ethnographique de l'Espagne du ve siècle et celle du second. Tel le géologue, en analysant les roches et les fossiles des couches géologiques superposées, en déduit les brusques révolutions ou les évolutions lentes qui ont substitué un climat, une faune, une flore à une autre nature évanouie.

II

Le lecteur possède maintenant les éléments principaux qui

(1) Dans le second (ou premier) traité de Rome avec Carthage, de l'an 348 (Diod. XVI, 69 ; Liv. VII, 27), l'expression Μαστία Ταρτηίου, si elle n'est pas une locution pétrifiée, semble indiquer que l'état tartessien subsistait encore. M. d'Arbois place l'invasion celtique en Espagne dans la première moitié du vi^e siècle (*Les Celtes en Espagne*, dans *Revue celtique*, XIV, p. 358); mais les raisons qu'il invoque ne sont pas convaincantes. Les textes d'Hérodote (II, 33 ; IV, 49), si on les rapproche de sa description du cours de l'Ister, ne s'appliquent pas plus nécessairement à l'Espagne qu'à la Gaule.

(2) Polybe les distinguait, d'autres les identifiaient (Strabon III, 1, 6); ces autres avaient sûrement raison. Le radical est *Turd;* la terminaison *uli* est romaine (cp. Gracculi, Acquiculi etc.), la terminaison *tani* ibérique, *e* n'est qu'une voyelle de liaison. Artémidore employait la forme simple Τοῦρτοι (St. Byz. Τουρδητανία); Caton (p. 35 Jordan) appelait le pays *Turta*. Un doublet pareil se rencontre chez le peuple voisin : les Βαστοῦλοι (Bastuli) ou Βαστητανοί (Bastetani) (Strab. III, 1, 7). Quant à l'identification souvent proposée des Tartessii et des Turdetani, je la crois aussi chimérique que celle des Sicanes et des Sicules : ce qui n'empêche pas que l'antique littérature attribuée aux Turdétans par Strabon (III, 1, 6) doit être considérée comme un legs de leurs prédécesseurs les Tartessiens.

peuvent servir à déterminer la date et la nationalité du monument d'Elche.

En ce qui concerne la date, nous n'avons pas d'autre guide que nos yeux et le sentiment du style ; c'est un critérium essentiellement subjectif et sur lequel toute discussion est oiseuse. Pour ma part, je ne crois pas possible de relever la date du buste d'Elche plus haut que l'an 500, ni de la faire descendre plus bas que l'an 450 avant notre ère. Abstraction faite d'un certain réalisme, qui peut s'expliquer par des influences locales, ce buste me paraît un peu plus avancé de style, quoique moins délicat d'exécution, que la charmante « boudeuse » de l'Acropole (1) ; or, on s'accorde à placer celle-ci quelques années avant l'invasion de Xerxès. D'autre part, on ne constate ici aucune trace de l'influence de Phidias et de son école, qui a révolutionné tout l'art grec et grécisant à partir de l'an 440. C'est donc entre ces deux limites extrêmes, plus près de la première que de la seconde, qu'il faut s'arrêter.

Je n'ignore pas les protestations que soulèvera cette opinion parmi les archéologues prudents, ennemis des dates tranchées, et que j'appellerai, en souvenir du maître Jacques de l'*Avare*, les archéologues du « gris rouge ». On va aussi nous reparler de styles pétrifiés, de procédés plastiques qui se sont perpétués indéfiniment dans les ateliers provinciaux, etc. On en conclura que le buste d'Elche *peut* être du ve siècle, mais qu'il *peut* aussi être du IVe et même du IIIe. Cette théorie de l'immobilité provinciale, quoique fort à la mode, n'a pas la portée qu'on lui attribue. Elle ne peut invoquer que des faits peu nombreux, strictement localisés ; dans chaque région nouvelle à laquelle on prétend l'appliquer, il faudrait la démontrer, non la présupposer. Point n'est besoin de nous écarter de notre sujet pour en faire sentir la fragilité. Les sculptures trouvées au Cerro de los Santos, entre Yecla et Montealegre, à une cinquantaine de kilomètres d'Elche dans l'intérieur des terres, sont connues depuis

(1) Collignon, *Sculpture grecque*, I, pl. VI.

trente ans ; mais c'est il y a sept ans à peine que M. Heuzey en a, le premier, établi définitivement l'authenticité et analysé finement les caractères (1). Ces sculptures, malgré leur aspect fortement archaïque, avaient été considérées comme des œuvres attardées du IIIe siècle ; on y voyait les témoins d'un art immobile, figé dans des formules surannées. Or, le buste d'Elche se rattache incontestablement à la même série que les sculptures du Cerro, comme l'ont tout de suite reconnu MM. Melida et Heuzey, comme tout le monde peut le vérifier en comparant ce buste aux moulages que l'administration du Louvre a eu l'heureuse idée d'installer vis à vis (2). Dans la pose, dans l'agencement de la draperie, surtout dans les détails de la coiffure, l'analogie est frappante ; même M. Paris a eu la bonne fortune de découvrir dans une vitrine du musée de Madrid une statuette de femme, très mutilée, dont le haut du corps reproduit presque identiquement le costume et la parure de la « dame d'Elche ». Eh bien, il suffit de jeter les yeux sur les statues du Cerro et sur le buste du Louvre, pour constater qu'en Espagne, comme presque partout, l'art grec a progressé, progressé rapidement, jusqu'au jour où il s'est ensablé dans la barbarie envahissante. Notre buste est de la même famille que les statues du Cerro, mais il leur ressemble comme un bronze de Donatello à un marbre de Nicolas Pisano, comme une madone du Pérugin à une Vierge de l'école de Sienne. Dès lors, il n'y a aucune raison de s'écarter des indications du style, aucune raison de ne pas attribuer les sculptures du Cerro à la période de l'archaïsme grec, au milieu du VIe siècle environ, et le buste d'Elche à la période du style sévère, au premier tiers du Ve siècle.

En parlant ainsi, nous avons tranché par anticipation la

(1) Heuzey, *Statues espagnoles de style gréco-phénicien, question d'authenticité*, dans la *Revue d'Assyriologie*, 2e vol., p. 96 suiv. (1891). Voir aussi le rapport de M. Engel (*Archives des Missions*, 1892) et les notes du même savant, *Revue archéologique*, 1896, p. 204 suiv.

(2) Le Louvre possède aussi quelques fragments originaux du Cerro rapportés par M. Engel (salle phénicienne).

seconde question qui nous était posée : celle de la nationalité de l'œuvre. Le buste d'Elche est grec. Je ne voudrais pas me montrer aussi affirmatif en ce qui concerne les statues du Cerro. Ces monuments, d'une inspiration parfois élevée, mais d'un faire rond, lourd et plat, avec des gaucheries extraordinaires et des procédés « chaldéens » pour l'imitation des cheveux, peuvent être, en grande partie, l'œuvre de praticiens indigènes, formés à l'école de contremaîtres grecs. Les inscriptions de cette provenance — dont l'authenticité, il est vrai, est controversée, — n'offrent aucun spécimen en langue grecque ; elles doivent être tartessiennes. Au contraire, le buste d'Elche qui est, dans son genre, un chef-d'œuvre, ne peut être que la création d'une main grecque et spécialement ionienne. Je ne lui connais pas de parallèle exact — qui peut se flatter de connaître la sculpture ionienne du ve siècle ? Mais le pendant le moins imparfait que je puisse citer, le sarcophage anthropoïde de Miémié que je reproduis p. 52, est sûrement l'œuvre d'un artiste ionien, à peu près contemporain de l'auteur de notre buste (1).

La matière de ce buste — un calcaire doux, analogue à celui du Cerro — exclut l'hypothèse d'un objet d'importation. D'autre part, nous avons vu qu'Elche n'a probablement jamais reçu de colons helléniques, cela surtout à l'époque reculée où elle s'appelait Herna. Dès lors, il faut admettre que la famille opulente qui voulut ériger à l'un de ses membres cette luxueuse *imago* funéraire (2), dut mander, à cet effet, un artiste d'une des villes grecques qui existaient au ve siècle sur la côte méditerranéenne de l'Espagne. On se fait généralement des idées très fausses sur le caractère de cette colonisation hellé-

(1) *Nécropole de Sidon*, pl. XLV et p. 162. C'est par un *lapsus calami* ou *oculi* que j'avais attribué ce sarcophage au IVe siècle ; il est certainement du ve, quoique un peu plus récent peut-être que la tête d'Elche.

(2) Le caractère funéraire du buste d'Elche, résulte : 1° de la cavité creusée dans le dos et qui devait servir à recevoir des offrandes (fleurs, cheveux) ; 2° et, moins sûrement, des débris trouvés au même endroit (poteries, squelettes, tambour de colonne) qui peuvent appartenir à un hérôon funéraire.

nique. On s'imagine qu'elle est partie tout entière de Marseille, qu'elle a eu pour théâtre exclusif la Catalogne et Valence, que, par une sorte d'entente tacite, les Grecs avaient abandonné aux Phéniciens toute la partie du littoral située au sud-ouest du cap de la Nao, pour se réserver la partie située au nord-est du même point, etc. Ces affirmations, aussi erronées les unes que les autres, n'ont pas d'autre source que des textes mal compris ou mal lus de Strabon, et une vieille erreur de Movers qui prenait les Tartessiens pour des colons phéniciens,

et, par suite, le *terminus Tartesiorum* d'Aviénus pour la limite entre les « zones d'influence » des Phéniciens et des Grecs. En réalité, la colonisation grecque de l'Espagne est partie, non de Marseille, mais directement de Phocée; c'est seulement après la ruine de Phocée (546 et 494) que les quelques colonies phocéennes qui avaient survécu sont passées sous la tutelle de Massalie, absolument comme les colonies phéniciennes, après la décadence de Tyr, tombèrent sous le protectorat de Carthage. Quant à la situation géographique de ces colonies, elle était déterminée, non pas par un accord avec les Phéniciens, qui n'a jamais existé, mais par des considérations économiques et, avant tout, par le désir d'atteindre les riches

mines d'argent qui faisaient la renommée de l'Espagne. Ainsi que je l'ai démontré ailleurs (1), dès l'époque de la rédaction du *Catalogue* homérique, c'est-à-dire au VIIIe siècle ou au commencement du VIIe, les Grecs savaient vaguement que le précieux métal, dont s'enrichissait le commerce phénicien, venait d'au-delà du détroit de Gibraltar, ou, comme on disait, d'Alybé. Au VIe siècle, la marine grecque, devenant plus hardie, s'efforça de disputer aux Phéniciens l'exploitation de ce merveilleux Eldorado. Un Samien, Kolaios, chassé par la tempête, découvrit par hasard l'Atlantique et le Guadalquivir, comme vingt et un siècles plus tard Cabral découvrit le Brésil (2). Le profit colossal réalisé par ce voyage, et dont un témoignage durable subsistait sous forme d'offrande dans l'Héraion de Samos, stimula le zèle des Phocéens, qui étaient comme les Portugais de ce temps-là. A leur tour, ils franchirent les colonnes d'Héraclès, nouèrent des relations de commerce et d'amitié avec les Tartessiens. Le retentissement qu'eurent chez les Grecs leurs découvertes et leurs gains faciles résonne encore dans les vers de Stésichore et d'Anacréon (3). Ces relations menèrent à des établissements durables. A la vérité, les Phéniciens, déjà solidement installés à Gadès, ne permirent pas aux Phocéens de prendre pied sur les bords de l'Atlantique, ni de remonter le Tartessos (Guadalquivir), mais ceux-ci fondèrent plusieurs villes le long de la côte méditerranéenne, d'où ils espéraient sans doute, en franchissant les cols de la sierra Nevada et de ses prolongements, pénétrer dans la haute vallée du Guadalquivir où étaient les « sources d'argent ».

Les documents nous font connaître, en effet, entre le détroit de Gibraltar et l'Èbre, trois ou quatre colonies phocéennes, dont la fondation remonte sûrement au VIe siècle avant notre ère.

(1) *Revue celtique*, t. XV, p. 209 suiv., *l'Espagne chez Homère*.
(2) Hérodote, IV, 152.
(3) Stésichore, fr. 5, Anacréon fr. 8. C'est d'Anacréon que le légendaire roi Arganthonios a pénétré chez Hérodote, I, 163; Pline, VII, 154, etc.

1° *Mainaké*. Cette ville, « la plus occidentale des colonies phocéennes », était située un peu à l'est de Malaga. Au temps de Strabon (ou plutôt, sans doute, de Posidonios qu'il copie) elle était en ruines, mais ces ruines étaient celles d'une ville grecque. Aussi Strabon (1) s'élève-t-il vivement contre l'erreur de ceux qui identifiaient Mainaké avec Malaka (Malaga), fondation toute phénicienne. Chose curieuse, cette même erreur est commise par Aviénus (2), soit qu'il ait fait lui-même l'identification, suggérée par la ressemblance fortuite des noms et la proximité des lieux, soit qu'il l'ait empruntée au reviseur poétique du périple original. En tout cas, il en résulte que dans ce périple une seule des deux villes était nommée, et cette ville ne peut être que Mainaké. Dès lors, la fondation de Malaka est plus récente que celle de Mainaké et ne paraît pas remonter plus haut que le IVe siècle. Elle coïncida sans doute avec la ruine de la vieille cité phocéenne (3), avec le retour offensif, dans cette région des Phéniciens désormais groupés sous l'hégémonie de Carthage, et qui interdisaient, sans doute, aux Grecs comme aux Romains, de caboter ou de commercer au delà du cap de Palos.

2° *Abdéra* (aujourd'hui Adra, province d'Almeria, au pied de la sierra Nevada). Quoique cette ville ne soit pas mentionnée par Aviénus, quoique Strabon (si son texte est correct) la donne pour une fondation phénicienne (4), le nom purement grec qu'elle porte, les ruines signalées dans le voisinage par Posidonios, Artémidore, Asclépiade (5), — celles d'une ville (?)

(1) Strabon, III, 4, 2.

(2) *Ora marit.*, 426-427 : « Malachaeque flumen, urbe cum cognomine, | Maenace priore quae vocata est saeculo. »

(3) Comme Scymnus, v. 147, fait de Mainaké une colonie massaliote, cette ville a dû passer pendant quelque temps sous le protectorat de Marseille. L'article Μάκη (Μαινάκη) de St. Byz. est incompréhensible.

(4) Strabon, III, 4, 3 : Φοινίκων κτίσμα καὶ αὐτή. Comme il a été question immédiatement auparavant d'une ville phénicienne (Malaka) et d'une ville phocéenne (Mainaké), dont la seconde est plus rapprochée d'Abdère, on peut se demander si, au lieu de Φοινίκων, le manuscrit ne portait pas Φωκαέων.

(5) Ap. Strab., *loc. cit.* Ailleurs Ὀδύσσεια est donnée formellement pour une ville, πόλις (III, 2, 13).

appelée Ὀδύσσεια et d'un temple d'Athéna avec des boucliers et des ornements de navire consacrés en commémoration d'une victoire — tout cela prouve impérieusement qu'Abdéra fut à l'origine une ville grecque, ionienne. Son nom rappelait dans ces lointains parages, suivant un usage touchant que les Grecs ont légué aux peuples modernes, celui d'une cité de la mère-patrie, Abdéra de Thrace, fondée par les Clazoméniens en 656, relevée en 543 par les gens de Téos. Les monnaies à légende punique d'Abdère, qui datent au plus tôt du IIe siècle, montrent simplement que cette ville, comme tant d'autres en Sicile et ailleurs, fut sémitisée par le conquérant phénicien à l'époque où l'élément hellénique lui abandonna définitivement ces rivages.

3° *Héméroskopion* (Cullera dans la province de Valence?). J'ai montré plus haut que l'emplacement de cette ville doit être cherché non au cap de la Nao, mais un peu plus au nord, non loin de l'embouchure du Jucar. Son nom me dispense de démontrer son origine grecque; mais il importe de remarquer qu'Artémidore la donnait formellement pour une colonie *phocéenne* (1), et non pas, comme le dit Strabon (2), *massaliote*. Elle existait donc dès le VIe siècle et c'est pourquoi nous la trouvons mentionnée dans Aviénus. C'est plus tard qu'elle a été « recolonisée » par Marseille ou simplement prise sous son protectorat.

4° *Chersonésos* (Peniscola?). Aviénus, après avoir mentionné Tyris (Valence), le pays des Bébryces, le mont Crabasia (sierra de Gudar), continue ainsi (v. 490 suiv.) :

Nuda litorum jacent
ad usque cassae Cherronesi terminos.

Ce texte est obscur et l'identification qu'on a tentée de Cherronésos avec une ville mentionnée par Hécatée en ces termes :

(1) Ap. St. Byz., s. v. : Ἡμεροσκοπεῖον, πόλις Κελτιβήρων, Φωκαέων ἀποικία · Ἀρτεμίδωρος δευτέρωι λόγωι Γεωγραφουμένων.
(2) Strab., III, 4, 6.

Ὕοψ, πόλις ἐν Ἰβηρίαι Χερρονήσου... μετὰ δὲ Λεσυρὸς ποταμὸς (1), n'est pas absolument convaincante. La présence, dans cette région, d'une ville espagnole appelée Peñiscola (péninsule) la rend assez séduisante, mais j'avoue que je chercherais plutôt la Cherronesus d'Aviénus auprès des bouches de l'Èbre, où il y a une presqu'île beaucoup plus marquée et un vaste étang correspondant à la *Naccararum palus* d'Aviénus. J'ajoute qu'il ne m'est pas même complètement prouvé que la Chersonèse d'Aviénus soit une ville.

C'est d'une de ces trois ou quatre villes grecques (2) que les Tartessiens d'Herna firent venir le sculpteur de notre buste, et comme Héméroskopeion était de beaucoup la plus voisine, il y a de fortes chances pour que l'artiste anonyme fût originaire de cet endroit.

L'artiste est donc grec, ionien, phocéen. Est-ce à dire que l'œuvre le soit par tous ses caractères? Ce serait aller beaucoup trop loin.

D'abord, même en faisant la part très large au caprice individuel, il est incontestable que le type *ethnique* n'est pas grec. Dans la concavité des joues, la ligne du nez qui ne prolonge pas celle du front et se recourbe brusquement en bas, dans l'étrange « prognathisme » de la face, je crois reconnaître l'effort d'exprimer l'aspect d'une race spéciale, dont on retrouverait peut-être aujourd'hui des échantillons parmi les filles de Murcie.

De même, certains détails de l'arrangement du costume — les deux tuniques superposées dont une posée de biais comme une écharpe, la fibule médiane, le lourd châle symétriquement placé sur les épaules et formant de larges plis en zigzag — s'écartent des principes de la draperie hellénique. A plus forte raison l'édifice compliqué de la coiffure, le voile-bandeau plissé, la mitre, le couvre-oreilles d'où s'échappent des grappes de

(1) Ap. St. Byz., Ὕοψ.

(2) On remarquera que je n'ai pas nommé Sagonte parmi les colonies grecques anciennes. Je ne la crois, en effet, ni grecque, ni ancienne, malgré la légende complaisamment accueillie par Pline et autres. Aviénus ne la connaît pas.

tresses terminées par des glands, les gigantesques tambourins reliés par deux rubans croisés sur la mitre et que le premier éditeur a pris pour les roues du char du soleil, tout ceci est bien certainement la reproduction fidèle de modes espagnoles, analogues à celles qui frappèrent si vivement les voyageurs grecs à l'époque alexandrine et qui dérivaient peut-être des coiffures tartessiennes. Strabon a décrit, d'après Artémidore, quelques-unes de ces coiffures excentriques (1); aucune ne concorde absolument avec la coiffure de la tête du Louvre, mais ce sont bien des combinaisons de même famille; elles relèvent du même goût pour le bizarre, l'énorme et le surchargé, où cependant la grâce et la coquetterie féminines ne perdent pas tous leurs droits. Quelques détails (comme le profil en volute des couvre-oreilles) peuvent se ressentir de l'influence ionienne; l'ensemble est franchement barbare.

Quant au triple collier de perles d'or, avec ses lourdes pendeloques en forme de plaquettes ovales ou d'amphores granulées, je ne le crois ni grec, ni espagnol, mais phénicien. Un pectoral d'une disposition toute semblable s'est rencontré à Chypre (2); un collier identique à l'un de nos rangs de perles a été recueilli dans une des chambres du grand hypogée de Sidon (3); des ornements en forme d'amphore se voient sur un autel phénicien de même provenance (4). On sait aussi que les Phéniciens ont eu, pendant de longs siècles, le quasi-monopole du commerce et même de la fabrication des bijoux de femme dans la Méditerranée : je suis persuadé qu'une grande partie des bijoux dits étrusques est de fabrique phénicienne. A l'époque présumée de la confection de notre buste, le commerce phénicien, sans avoir supplanté le commerce grec en

(1) Strabon, III, 4, 17 : 1° collier-cerceau surmonté de baguettes recourbées (κόρακες) qui supportent le voile; 2° coiffe postérieure en forme de tambourin évasé par le haut, serré par le bas (ce modèle, malgré le mot τυμπάνιον, n'a rien de commun avec la coiffure d'Elche); 3° hennin à tige centrale, στυλίσκος.

(2) Perrot et Chipiez, III, p. 824.

(3) *Nécropole de Sidon*, p. 105, fig. 46.

(4) *Nécropole de Sidon*, p. 45.

Espagne, lui faisait une concurrence active. Attirés par les mines d'argent du Guadalquivir, les Phéniciens gardaient jalousement les deux rives du détroit de Gibraltar, mais ils visitaient aussi la côte méditerranéenne et y avaient fondé quelques colonies entremêlées à celles des Grecs. Aviénus en signale deux groupes :

1° Autour de la baie d'Alméria (v. 437 suiv.) :

> fanumque ad usque Veneris ac Veneris jugum (1)
> litus recumbit : porro in isto litore
> stetere crebrae civitates antea
> Phœnixque multus habuit hos pridem locos.

2° Vers l'embouchure de la Segura (Tader) (v. 456 suiv.) :

> Theodorus illic...
> prorepit amnis ; ista Phoenices prius
> loca incolebant.

Ce dernier établissement était à quelques lieues d'Herna (Elche). Il était surtout destiné, sans doute, à l'exploitation des lavages d'or du Tader (2) ; mais les Phéniciens avaient dû aussi en faire un dépôt de marchandises et trafiquer avec les Tartessiens du voisinage. Rien d'étonnant à ce que les bijoux phéniciens aient séduit les jolies filles d'Herna, comme ils séduisaient les belles Grecques au temps d'Homère.

Ces détails de toilette autorisent-ils à prononcer, à propos de notre buste, les mots de style gréco-phénicien, gréco-oriental ou même gréco-barbare ? Je ne le crois pas. Qu'un peintre parisien fasse le portrait d'une dame anglaise, qui, pour la circonstance, se parera d'un chapeau à la Gainsborough, d'une collerette en point de Venise et d'un collier en pseudo-camées romains, ira-t-on prétendre que le portrait est de style franco-

(1) Depuis la pointe de la Sentinelle jusqu'au cap de Gata.

(2) Sur les lavages d'or du Θεόδωρος, voir Pseudo Aristote (Théophraste ?), *De mirab. auscult.*, 46 : φασὶ... ἐν Ἰβηρίᾳ... τὸν καλούμενον Θεόδωρον ποταμὸν ἐκβράσσειν τε πολὺ περὶ τὰ χείλη χρυσίον, ὁμοίως δὲ καὶ καταφέρειν.

italien ou anglo-franco-italien ? Non, certainement. Eh bien, le cas du buste d'Elche est absolument le même. Il est espagnol par le modèle et les modes, phénicien peut-être par les bijoux ; il est grec, purement grec, par le *style*. Sur ce point l'étiquette qui l'accompagne au Musée du Louvre (1) nous paraît appeler une correction.

En somme, pour ces sculptures grecques de l'Espagne, il se passe aujourd'hui quelque chose de semblable à ce qui s'est produit naguère dans l'étude des sarcophages anthropoïdes de Phénicie. Dans l'un et l'autre cas, après des divagations prolongées, l'archéologie a fini par trouver la bonne voie, et par reconnaître, dans ces œuvres qui dérangeaient les classifications habituelles, un nouvel exemple de la souplesse multiforme du génie grec, de son aptitude merveilleuse à se plier aux exigences, aux habitudes des clientèles les plus variées. Chose curieuse, dans les deux questions, c'est le même archéologue, doué d'une sûreté et d'une finesse de jugement singulières, qui a prononcé la parole décisive ; mais dans les deux cas aussi, M. Heuzey — pourquoi ne pas le nommer ? — retenu par cette discrétion raffinée, qui est à la fois un des charmes et une des entraves de son beau talent, s'est arrêté à mi-route et n'a pas osé dépasser la formule : « l'influence, l'action en retour de l'art hellénique sur l'art phénicien ». Tant est puissant, même sur les esprits les plus libres, l'empire des anciens préjugés ! et tant nous en impose encore, comme aux héros et aux héroïnes d'Homère, le prestige, fait de mystère et de rouerie, qui s'attache aux vieux colporteurs phéniciens !

Pour moi, qui, en fait d'art phénicien, n'ai jamais constaté que de serviles imitations et combinaisons de motifs égyptiens et assyriens, pour moi qui n'ai jamais entendu dire que les marchands phéniciens fissent le commerce d'œuvres d'art véri-

(1) « Buste antique de femme, trouvé à Elche, anciennement Ilici ; style gréco-phénicien de l'Espagne ».

tables, mais seulement de bijoux et de bibelots (ἀθύρματα), je me refuse, jusqu'à preuve du contraire, à admettre que l'art tout d'emprunt de ces marchands de pacotille ait jamais pu féconder même des populations barbares : les mulets sont toujours stériles. De même qu'à Sidon, de même qu'en Sicile et jusqu'à Gadès le luxe phénicien était tributaire de l'art grec, de même que le capitaliste phénicien commandait à des artistes hellènes, achetait toutes faites en Grèce les gaines anthropoïdes en beau marbre blanc où il déposait pieusement ses morts, ainsi à Herna le commerçant tyrien ou carthaginois s'est contenté de faire des affaires, de troquer ses produits fabriqués contre les produits naturels, métallurgiques ou agricoles, d'un sol privilégié. Il a laissé aux Ioniens la tâche moins lucrative peut-être, mais plus glorieuse, de répandre parmi les Tartessiens les germes de la civilisation véritable, celle qui recherche, d'une manière désintéressée, le beau et le vrai, de leur enseigner l'écriture, de les initier aux arts du dessin. La Grèce a passé là. Elle nous a légué de son passage un monument désormais impérissable, l'œuvre exquise et farouche où revit, après vingt-quatre siècles de sépulture, non pas, comme on l'a dit, une Salammbô, mais une Carmen qu'aurait pu connaître Thémistocle.

Théodore Reinach.

PRINCIPES DE STYLOMÉTRIE

APPLIQUÉS A LA

CHRONOLOGIE DES ŒUVRES DE PLATON [1]

En général, on n'a pas besoin de recourir à l'étude du style d'un auteur pour savoir l'ordre dans lequel il a composé ses œuvres. La plupart des auteurs ont eu soin d'indiquer eux-mêmes la relation de chaque écrit avec les écrits précédents, ce qui nous permet de nous rendre compte de leur progrès et de la voie qu'ils ont suivie pour arriver à leurs dernières conclusions. Cependant, Platon a traité avec un art si parfait chacune de ses œuvres, a daigné nous renseigner si peu sur sa personne, qu'il est très difficile de trouver le commencement et la fin du cercle admirable formé par ses dialogues. De là est né le célèbre problème de la chronologie platonicienne, réputé insoluble par beaucoup d'historiens et traité de plusieurs manières contradictoires par d'autres. Comme il s'agit non seulement d'un artiste, mais aussi d'un penseur, l'ordre des œuvres de Platon est encore plus important à savoir que celui des drames de Shakespeare, sur lesquels on a dépensé tant d'érudition et de patientes recherches. On désire se rendre compte du développement de la forme aussi bien que de la pensée quand il s'agit d'un philosophe qui fut aussi un grand écrivain. La grande difficulté consiste dans l'absence à peu près complète de témoi-

(1) Résumé d'une communication faite à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres dans la séance du 18 juin 1897.

gnages sur sa vie et sur ses écrits. On sait seulement que les *Lois* sont une œuvre de sa vieillesse, selon le témoignage d'Aristote, et on attribue généralement le *Timée* et le *Critias* à la même époque. Pour aucune autre œuvre il n'y a unanimité d'opinions parmi les experts. Même certaines probabilités, acceptées par une grande majorité de savants platonistes — comme la date du *Banquet* (vers 385 av. J.-C.) ou la date de *Criton* bientôt après la mort de Socrate — ont été combattues par d'autres (1). Dans ce chaos d'opinions contraires, seules les études fondées sur la comparaison du style et du vocabulaire ont conduit des chercheurs qui travaillaient indépendamment les uns des autres à confirmer mutuellement leurs conclusions.

Deux méthodes différentes ont été proposées jusqu'ici pour déterminer la chronologie des dialogues de Platon par l'étude de leur style. Nous pouvons nommer ces deux méthodes selon la nationalité de leurs inventeurs, la méthode écossaise et la méthode allemande.

La méthode écossaise n'a eu qu'un seul représentant dans la personne de Lewis Campbell (2), qui conçut l'idée originale, il y a trente ans, de comparer le vocabulaire des dialogues de Platon, en comptant le nombre de mots rares que chaque œuvre a en commun avec les trois œuvres dernières : le *Timée*, le *Critias* et les *Lois*. Ces recherches de Campbell, enfouies dans l'introduction d'une édition spéciale de deux dialogues, sont restées entièrement inconnues pendant vingt-huit ans et n'ont été citées par personne, quoique le commentaire que contenait

(1) Pour les preuves de cette affirmation, voir p. 35-63, 241, 351-357, 386-391, de W. Lutoslawski, *The origin and growth of Plato's Logic*, London, 1897.

(2) *The* Sophistes *and* Politicus *of Plato, with a revised text and English notes* by the Rev. Lewis Campbell, Oxford, 1867. L'importance de cet ouvrage comme contenant une nouvelle méthode de l'étude du style de Platon a d'abord été reconnue en Pologne, dans un travail publié dans les *Mémoires de l'Académie des sciences de Cracovie*, vol. XXVI, p. 31-195 : *O pierwszych trzech tetralogiach dziel Platona*, — résumé dans l'*Archiv für Geschichte der Philosophie*, vol. IX, p. 67-114 (oct. 1895) : *Ueber Echtheit Reihenfolge und logische Theorien von Plato's drei ersten Tetralogien* et dans le *Bulletin de l'Académie des sciences de Cracovie*, octob. 1895, p. 268-277.

le même volume ait été estimé et cité par Schanz et Peipers. Campbell a eu le mérite de prouver par sa méthode que le *Sophiste,* le *Politique* et le *Philèbe* appartiennent à la même époque que le *Timée,* le *Critias* et les *Lois,* ce qui a été confirmé par toutes les recherches ultérieures sur le style de Platon (1). Mais la méthode écossaise ne pouvait s'appliquer qu'à ce dernier groupe, l'emploi des mots rares en grand nombre étant limité à ces dialogues et au *Phèdre.* Là où il n'y avait pas d'occasion pour l'usage des mots rares, comme dans le *Théétète* et le *Parménide,* la méthode écossaise ne pouvait donner des résultats satisfaisants : ces deux dialogues apparaissaient plus éloignés du groupe des *Lois* que le *Banquet* et le *Phédon,* parce que le contenu logiquement abstrait du *Théétète* et du *Parménide* ne se prêtait pas à l'usage des mots formés exprès dans les dialogues dialectiques et maintenus dans le groupe des *Lois.* Ainsi, d'après Campbell, le *Philèbe* contient 52 mots qui, en dehors de ce dialogue, ne se trouvent que dans le *Timée,* le *Critias* et les *Lois* (en comptant aussi ceux qui, en outre, se trouvent dans le *Sophiste* ou le *Politique,* par exemple : σύμμιξις, σχίζω, διαμερίζω, etc.). Le *Politique* contient 75 mots qui l'unissent au dernier groupe (par exemple : ἀπομερίζω, ἀποσχίζω, διαλαγχάνω, etc.); le *Sophiste,* 57 mots semblables (2) (par exemple : διάγνωσις, συνεφέπομαι, etc.); la *République,* 246 mots; le *Phèdre,* 61 mots; — tous les autres dialogues, beaucoup moins de mots propres au dernier groupe, par exemple le *Théétète* seulement 27 et le *Parménide* 6. Cette inégalité provenait non seulement du contenu abstrait de ces deux derniers dialogues, mais aussi de ce que Campbell ne comptait que les mots employés exclusivement dans le dernier groupe et *un* des dialogues précédents en omettant ceux qui étaient communs à *plusieurs* dialogues, par exemple au *Théé-*

(1) Voir p. 416-471 de W. Lutoslawski, *The origin and growth of Plato's Logic.* Pour abréger, on citera cette œuvre dans la suite sous le nom de *Plato's Logic.*

(2) Pour l'énumération et la classification de ces mots, voir p. 88-99 de *Plato's Logic.*

tète, au *Parménide* et aux *Lois*. Sans connaître Campbell, Dittenberger (1) inaugura en Allemagne une nouvelle méthode pour comparer le style des écrits de Platon en 1881. Il choisit des mots très fréquents, dont l'usage est limité à une partie seulement des œuvres de Platon. Par exemple l'interrogation τί μήν; ne se trouve que dans neuf dialogues (selon Dittenberger; plus tard, on a trouvé aussi un exemple isolé dans le *Lysis*) où cette formule apparaît tout à coup très fréquemment : 35 fois dans la *République,* 12 fois dans le *Phèdre,* 13 fois dans le *Théétète,* 6 fois dans le *Parménide,* 12 fois dans le *Sophiste,* 20 fois dans le *Politique,* 26 fois dans le *Philèbe,* et 48 fois dans les *Lois*. Outre ces mots tellement caractéristiques, très fréquents dans un petit nombre de dialogues et manquant tout à fait dans le reste, Dittenberger étudia aussi l'usage des synonymes et il trouva que la prévalence d'un synonyme sur un autre est très remarquable dans certains dialogues, par exemple καθάπερ est beaucoup plus fréquent que ὥσπερ seulement dans les six dialogues qui, d'après Campbell, sont les derniers, dans lesquels on observe également l'usage de μέχριπερ remplaçant ἕως περ.

La méthode allemande avait un grand avantage sur la méthode écossaise : elle embrassait des caractéristiques beaucoup moins accidentelles. Dittenberger a eu beaucoup de successeurs (2) en Allemagne et hors de l'Allemagne ; on y doit rattacher le travail de M. Baron, publié récemment dans cette *Revue*. Mais en revanche, le nombre de caractéristiques de style observé par les Allemands était bien inférieur à celui qu'avait réuni le savant écossais. Les deux méthodes ont plusieurs défauts communs qui empêchaient jusqu'ici beaucoup d'investigateurs

(1) Dittenberger, *Sprachliche Kriterien für die Chronologie der platonischen Dialoge,* dans *Hermes,* vol. XV, p. 321. Berlin, 1881.

(2) On trouvera une analyse des plus importantes recherches de ce genre dans le mémoire *Sur une nouvelle méthode pour déterminer la chronologie des dialogues de Platon,* lu, le 16 mai 1896, à l'Académie des sciences morales et publié dans le vol. CXLVI, n° 7, du *Compte rendu* de cette académie. Quarante-cinq publications sur le style de Platon sont résumées, p. 74-140 de *Plato's Logic.*

compétents d'accepter ces recherches de « statistique du style » comme définitives. Tous les statisticiens de style cherchaient des marques exclusives, limitées à un petit nombre de dialogues. Ils comparaient des échantillons de texte d'inégale longueur, offrant plus ou moins d'occasions pour les caractéristiques observées. Ils n'avaient pas trouvé de mesure de texte et supposaient l'égalité des pages des éditions d'Estienne ou de Teubner, tandis que ces pages contiennent un nombre de mots différents pour différents dialogues (1). Mais le défaut capital de toutes les recherches de ce genre était l'absence d'une théorie générale, basée sur une hypothèse fondamentale clairement énoncée et susceptible de preuve. C'est l'objet de la communication présente de proposer une pareille théorie et d'énoncer l'hypothèse fondamentale de la nouvelle science de la *stylométrie,* ou mesure des affinités stylistiques. Pour arriver à ce but, quelques définitions de termes sont nécessaires :

1. Un *stylème* est tout usage du langage qui n'est pas indispensable pour exprimer la pensée, c'est-à-dire, qui peut être remplacé par un autre. Par exemple, l'usage d'un mot rare et surtout d'un mot créé spécialement dans le but de donner un tour plus original à l'expression de la pensée est un stylème, car un tel mot aurait généralement pu être remplacé par un mot moins rare ou par une circonlocution. Aussi la fréquence de chaque genre de mots est un stylème, même si les mots dont on calcule la fréquence sont indispensables. Ainsi πᾶς et ses composés sont employés plus de quatre fois par page (éd. Didot) seulement dans les six derniers dialogues, étant beaucoup plus rares dans toutes les autres œuvres de Platon. De même, une fréquence de plus de 21 prépositions par page (éd. Didot) est limitée aux dialogues *Phèdre, Politique, Timée, Critias* et *Lois.* L'usage des prépositions est indispensable, mais leur fréquence exceptionnelle ne l'est pas et constitue un stylème. De même, la prévalence d'un synonyme sur un autre, la position des

(1) Voir p. 130, 141 de *Plato's Logic.*

mots dans la phrase, la proportion des parties du discours, forment autant de stylèmes.

2. L'*affinité* stylistique de deux textes dépend du nombre de stylèmes qu'ils ont en commun et de leur importance, sans être toutefois proportionnelle au nombre de ces stylèmes. Si nous avons trois échantillons de texte d'égale longueur, A, B, C, et si nous trouvons dans B 100 stylèmes qui se retrouvent dans C, tandis que A n'a en commun avec C que 50 stylèmes, nous n'aurons pas le droit de dire que l'affinité stylistique de B avec C est deux fois plus grande que celle de A avec C ; seulement nous saurons que B est plus proche de C que A.

3. La *mesure* de l'affinité stylistique doit tenir en compte la différente importance des stylèmes. Dans ce but nous prenons comme *unité* d'affinité l'usage commun, dans deux œuvres différentes, d'un stylème du genre le moins important, par exemple un mot rare, qui se trouve une seule fois dans un dialogue et une autre fois dans un autre, constitue une unité d'affinité stylistique entre les deux œuvres. A mesure qu'on observe de nouveaux stylèmes, on décidera quel degré d'importance il sera juste de leur attribuer.

Ayant défini les notions de stylème, de l'affinité stylistique et de sa mesure, nous procédons à énoncer le principe qui doit servir de base à toute comparaison de style en vue de conclusions chronologiques. C'est la *loi stylométrique* suivante :

De deux échantillons de texte de la même longueur comparés avec un troisième sous le rapport du style, celui qui présente une affinité stylistique décidément plus grande avec l'étalon de comparaison, lui sera plus proche quant à la date de la composition, pourvu qu'un nombre suffisant de stylèmes ait été étudié et inclus dans la calculation des affinités.

Quelques termes de cette loi exigent une détermination plus exacte. Le nombre de stylèmes étudié, pour être suffisant, doit toujours dépasser quelques centaines. Ce n'est qu'avec de grands nombres qu'on arrive à la fixité des équivalents stylométriques, de manière que les échantillons de textes de même

longueur en contiennent la même quantité s'ils appartiennent à la même époque. La comparaison d'échantillons de même longueur nous renseigne sur les limites des conclusions valables. Ainsi, par exemple, sur 500 stylèmes de Platon (1) qui sont observés dans les six derniers dialogues (*Soph.*, *Polit.*, *Phil.*, *Tim.*, *Critias*, *Lois*), on retrouve à peu près le même nombre dans des échantillons de textes égaux de la *République* et du *Phèdre* (qui a été généralement reconnu comme contemporain à la *République*), à savoir :

101 stylèmes équivalant à 192 unités dans la *Rép.*, 412 *b*-471 *c* (39 pp., éd. Didot ; 63 pp., éd. Teubner).

99 stylèmes équivalant à 184 unités dans la *Rép.*, 543 *a*-592 *b* (34 pp., éd. Didot ; 55 pp., éd. Teubner).

119 stylèmes équivalant à 220 unités dans le *Phèdre*, 227 *a*-279 *c* (39 pp., éd. Didot ; 68 pp., éd. Teubner).

En prenant des échantillons plus longs, les différences diminuent. On trouve :

111 stylèmes équivalant à 211 unités dans la *Rép.*, 368 *a*-445 *e* (53 pp., éd. Didot ; 87 pp., éd. Teubner).

124 stylèmes équivalant à 233 unités dans la *Rép.*, 543 *a*-621 *d* (53 pp., éd. Didot ; 86 pp., éd. Teubner).

130 stylèmes équivalant à 233 unités dans le *Théétète*, 142 *a*-210 *d* (53 pp., éd. Didot ; 68 pp., éd. Teubner).

On voit que trois échantillons de textes, dont deux pris dans la même œuvre et un troisième dans une œuvre d'un style très rapproché (le *Phèdre* et le *Théétète* ont été reconnus comme les dialogues les plus proches de la *République* par tous ceux qui ont étudié le style de Platon), montrent à peu près la même affinité avec le dernier groupe de six dialogues, ce qui prouve que 500 stylèmes sont suffisants pour des conclusions chrono-

(1) On trouvera l'énumération et la discussion de ces 500 stylèmes recueillis par vingt auteurs différents, p. 76-79, 85-88, 93-97, 100-104, 106-111, 115-133, 137-139 de *Plato's Logic*, et aussi p. 176-198 du vol. CX de la *Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik*, fascicule de septembre 1897. Voir aussi l'article *Stylometrisches* dans le CXII^e volume de la même *Zeitschrift*.

logiques qui se rapportent à des échantillons de 34-53 pages, édition Didot. On voit en même temps par cet exemple qu'il n'est pas indifférent de quelle mesure de texte on se sert pour mesurer la longueur d'un échantillon. Les trois derniers échantillons, qui sont d'égale longueur dans l'édition Didot, ont de 68-87 pages dans l'édition Teubner, et de 68-78 pages dans l'édition d'Estienne. Si l'on compare ces éditions en comptant le nombre de mots dans chaque page de différentes œuvres, on se convaincra que les pages de l'édition Didot sont bien plus égales entre elles que celles des autres éditions. Cette observation est très importante, puisque tous nos prédécesseurs se sont servis des pages Teubner ou Estienne comme mesure de texte, sans remarquer que ces pages contiennent plus ou moins de mots dans différents dialogues. Dans certains cas cette négligence a même empêché des conclusions intéressantes. Ainsi Lina (1), ayant étudié l'usage des prépositions dans toutes les œuvres de Platon, ne trouvait pas de différence de fréquence entre des dialogues aussi différents sous tous les rapports comme *Lachès*, *Protagoras* et *Politique*, qui d'après Lina ont la même fréquence de 11 prépositions par page (éd. Teubner). En réalité, si l'on mesure le texte en pages de l'édition de Didot, on trouve dans le *Protagoras* 17 prépositions par page, dans le *Lachès* 19 1/2 prépositions par page, et dans le *Politique*, 21 prépositions par page, différence considérable que Lina n'a pas remarquée et qui confirme ce qu'on sait d'autre part sur le style de ces dialogues. Ayant soin de ne comparer que des échantillons égaux, nous trouverons facilement les limites de la validité de notre loi stylométrique pour chaque nombre de stylèmes comparés. Si avec 500 stylèmes on observe que les textes appartenant à la même époque montrent une affinité à peu près égale avec un étalon donné, on peut aussi aisément se convaincre que dans tous les cas où l'ordre relatif de deux dia-

(1) T. Lina, *De praepositionum usu platonico*. Marpurgi, 1889. Les nombres donnés par Lina pour la fréquence de l'usage de περὶ après le génitif sont en désaccord avec ceux de M. Baron.

logues ou de deux parties d'un même dialogue est connu, celui qui a été écrit plus tard a une plus grande affinité avec le dernier groupe. Les exemples suivants le démontrent clairement :

I. Le premier livre de la *République* contient 28 stylèmes accidentels (équivalant chacun à 1 unité d'affinité), 6 stylèmes répétés (équivalant chacun à 2 unités), et 3 stylèmes importants (équivalant chacun à 3 unités), qui se retrouvent dans le dernier groupe (*Sophiste*, *Politique*, *Philèbe*, *Timée*, *Critias* et *Lois*). Cela représente 49 unités d'affinité. Le dixième livre de la *République*, certainement postérieur au premier, et à peu près de la même longueur, contient 35 stylèmes accidentels, 14 stylèmes répétés, 15 stylèmes importants et 6 stylèmes très importants (équivalant chacun à 4 unités), équivalant ensemble à 132 unités d'affinité. Cette relation s'exprime de la manière abrégée suivante :

Rép. I ($20\frac{1}{2}$ pp.) : $28^{\text{i}}\ 6^{\text{ii}}\ 3^{\text{iii}}$ (= 49^{i})
→ *Rép.* X ($19\frac{1}{2}$ pp.) : $35^{\text{i}}\ 14^{\text{ii}}\ 15^{\text{iii}}\ 6^{\text{iv}}$ (= 132^{i}).

II. Les livres VIII-X de la *République*, postérieurs aux livres II-IV, précèdent chronologiquement le *Timée*, qui en forme la continuation. D'accord avec ce fait connu, nous trouvons l'affinité des livres VIII-X de la *République*, avec le groupe des *Lois* bien supérieure à celle des livres II-IV et inférieure à celle du *Timée*, les trois échantillons étant d'égale longueur :

Rép. II 368 *a*-IV 445 *e* (53 pp.) : $47^{\text{i}}\ 30^{\text{ii}}\ 32^{\text{iii}}\ 2^{\text{iv}}$ (= 211^{i})
→ *Rép.* VIII-X $53\frac{1}{2}$ pp.) : $54^{\text{i}}\ 36^{\text{ii}}\ 29^{\text{iii}}\ 5^{\text{iv}}$ (= 233^{i})
→ *Tim.* (53 pp.) : $123^{\text{i}}\ 58^{\text{ii}}\ 44^{\text{iii}}\ 14^{\text{iv}}$ (= 427^{i}).

III. Les livres II-IV de la *République* sont postérieurs au *Gorgias*, selon l'opinion de la majorité des auteurs compétents, et ils précèdent sans le moindre doute les livres V-VII qui en sont la continuation. L'affinité de ces trois échantillons avec le groupe des *Lois*, s'exprime par la formule suivante :

Gorg. (60 pp.) : 31^{i} 20^{ii} 6^{iii} (= 89^{i})
→ *Rép.* II-IV ($60\frac{1}{3}$ pp.) : 47^{i} 37^{ii} 32^{iii} 2^{iv} (= 225^{i}).
→ *Rép.* V-VII (60 pp.) : 56^{i} 29^{ii} 40^{iii} 7^{iv} (= 262^{i}).

IV. Le *Sophiste,* étant la continuation du *Théétète*, doit avoir été écrit plus tard et avoir précédé le *Politique* d'après les indications de Platon lui-même. Cela s'accorde avec la relation stylométrique suivante :

Théét. (53 pp.) : 58^{i} 41^{ii} 31^{iii} (= 233^{i})
→ *Soph.* (40 pp.) : 139^{i} 36^{ii} 59^{iii} 20^{iv} (= 468^{i})
→ *Polit.* (43 pp.) : 163^{i} 43^{ii} 56^{iii} 19^{iv} (= 493^{i}).

On voit, dans toutes ces comparaisons, qu'on peut multiplier indéfiniment (1), que chaque fois qu'on sait qu'un texte est postérieur à un autre, on y a trouvé plus de stylèmes propres au groupe des *Lois*, reconnu comme étalon du dernier style de Platon. Ainsi la validité de la loi stylométrique a été démontrée dans les limites de l'application de 500 stylèmes à des échantillons de texte de 40 pages (éd. Didot) ou plus.

Pour se rendre compte de la signification de ce résultat, il faut savoir que les 500 stylèmes servant de base à nos comparaisons ont été choisis sans le moindre préjugé en faveur de n'importe quel ordre chronologique des dialogues et qu'ils représentent la totalité de 58,000 observations faites par vingt auteurs différents sur le style de Platon, durant les dernières soixante années. C'est donc un résultat condensé des observations d'un demi-siècle. Les auteurs auxquels nous avons emprunté nos matériaux ne se doutaient pas de l'application qu'on pourrait en faire et n'avaient nullement songé à classifier les stylèmes observés d'après leur importance relative dans le but de comparer les équivalents d'affinité. La classification qui

(1) On trouvera un plus grand nombre de pareilles comparaisons p. 154-160 de *Plato's Logic* et aussi dans l'article *On stylometry* (*Classical Review*, vol. XI, p. 284-286, juillet 1897).

a servi à établir les comparaisons ci-dessus distingue quatre degrés d'importance des stylèmes observés :

I. Les stylèmes *accidentels* sont des mots ou des locutions indépendantes du contenu et ne se trouvant qu'une seule fois dans un dialogue. Cette classe est la plus nombreuse : elle comprend surtout des mots rarement employés, comme ἐξισοῦμαι (*Rép.*, *Parm.*, *Lois*), ἀπίθανος (*Phédr.*, *Parm.*, *Lois*), παντοδαπῶι (*Parm.*, *Lois*), ἀγράμματος (*Polit.*, *Tim.*, *Crit.*) ; ces mots ne sont pas indispensables dans les passages où on les trouve et auraient pu être aisément remplacés par d'autres mots. Ici appartiennent aussi certains usages ou certaines combinaisons rares de mots usuels, par exemple ἤδη τοίνυν, qu'on ne trouve qu'une fois dans les *Lois* et également une fois dans plusieurs autres dialogues (*Mén.*, *Crat.*, *Polit.*, *Phil.*), πάντως καὶ πάντῃ (*Rép.*, 1 ; *Phil.*, 1 fois), πᾶς ὁστισοῦν (*Polit.*, 1 ; *Phil.*, 1 ; *Lois*, 1 fois), περί séparé de son génitif par μὲν γάρ (*Rép.*, 1 ; *Théét.*, 1 ; *Polit.*, 1 fois), κατὰ τὸ ὀρθόν (*Soph.*, 1 ; *Tim.*, 1 ; *Lois*, 1 fois), ὅμοιον κατά τινα (*Phéd.*, 1 ; *Polit.*, 1 ; *Tim.*, 1 ; *Lois*, 1 fois). De pareilles coïncidences entre deux ou plusieurs dialogues n'ont évidemment aucune importance, si on les considère isolément, mais quand nous observons que deux œuvres A et B ont beaucoup plus de ces coïncidences entre elles que A et C, nous avons le droit de conclure qu'il y a une plus grande affinité de style entre A et B qu'entre A et C, surtout si cette affinité est confirmée par des stylèmes de plus grande importance, comme cela arrive toujours. Donc chaque coïncidence de stylèmes accidentels entre deux dialogues ou entre un dialogue et un groupe de dialogues peut être estimée comme une unité d'affinité.

II. Les stylèmes *répétés* sont ceux qui se trouvent plus d'une fois dans un dialogue sans arriver à être fréquents. Par exemple, μέθεξις (*Parm.*, 3 ; *Soph.*, 2 fois), τάχα ἴσως (*Soph.*, 2, *Polit.*, *Phil.*, 3 ; *Tim.*, 1 ; *Lois*, 11 fois), τοιγαροῦν (*Soph.*, 3 ; *Lois*, 2 fois), πρέπον ἂν εἴη (*Tim.*, 2 ; *Lois*, 16 fois). Ces stylèmes ont été estimés comme équivalant à deux unités d'affinité quand ils sont communs à un dialogue avec un autre. Ici appartiennent aussi

certains degrés de fréquence de mots usuels, par exemple πᾶς et ses composés, plus d'une fois dans trois pages et moins d'une fois dans deux pages; une fréquence de prépositions de 16 1/2-19 par page; πέρι placé après le génitif formant 6-10 pour 100 du nombre total de περί, etc.

III. Les stylèmes *importants* sont ceux qui, étant fréquents dans certains dialogues, manquent dans d'autres. Nous nommons un mot fréquent s'il se trouve plus d'une fois dans 12 pages, n'étant pas un mot usuel et indispensable à l'expression de la pensée. Pour ces derniers le degré de fréquence formant un stylème important doit être estimé dans chaque cas séparément. Ainsi nous avons compris dans cette classe πᾶς et ses composés plus de quatre fois dans une page (*Soph.*, *Polit.*, *Phil.*, *Tim.*, *Crit.*, *Lois* seulement) fréquence de propositions excédant 19 par page, πέρι après le génitif formant 10-20 pour 100 de tous les περί, prévalence de καθάπερ sur ὥσπερ, de καὶ μήν sur ἀλλὰ μήν, de τοίνυν sur μέντοι, de εἶπον sur ἔλεγον, de πάνυ μὲν οὖν sur πάνυγε, de ξύμπας sur ἅπας etc. Chaque stylème important a été estimé comme équivalant à trois unités d'affinités.

IV. Les stylèmes *très importants* sont les mots très fréquents (plus d'une fois dans deux pages) sans être indispensables, et aussi certains degrés de fréquence de mots usuels, par exemple πᾶς et ses composés plus de 5 fois par page (*Polit.*, *Tim.*, *Critias*, *Lois* seulement), μέντοι moins d'une fois dans 5 pages (*Polit.*, *Phil.*, *Tim.*, *Critias*, *Lois* seulement), ἅπας, ξύμπας, ξυνάπας plus d'une fois par page (*Polit.*, *Tim.*, *Critias*, *Lois* seulement), une fréquence des prépositions dépassant 21 fois par page (seulement dans *Phèdre*, *Polit.*, *Tim.*, *Crit.*, *Lois*), περί après le génitif formant plus de 20 pour 100 de tous les πέρι, les interrogations au moyen de ἄρα formant 24 pour 100 de toutes les interrogations, etc. Chaque stylème de cette classe a été estimé comme équivalant à quatre unités (1).

(1) Pour l'énumération complète, voir p. 146-151 de *Plato's Logic* et p. 202-204 du vol. CX de la *Zeitschrift für Philosophie* (sept. 1897).

L'affinité stylistique de chaque dialogue avec le dernier groupe (*Soph.*, *Polit.*, *Philèbe*, *Tim.*, *Critias*, *Lois*) s'exprime en unités stylométriques, en comptant chaque stylème accidentel comme une unité, chaque stylème répété comme 2 unités, chaque stylème important comme 3 unités et chaque stylème très important comme 4 unités. Cela nous permet de comparer les dialogues dont la relation chronologique est incertaine, par exemple :

Symp. (39 pp.) : 42^{i} 16^{ii} 8^{iii} (= 98^{i})
→ *Phèdr.* (39 pp.) : 54^{i} 36^{ii} 22^{iii} 7^{iv} (= 220^{i}).

Cela signifie que le *Banquet* sur 39 pages (éd. Didot) ne contient que 42 stylèmes accidentels, 16 répétés, 8 importants, équivalant ensemble à 98 unités d'affinité avec le dernier groupe, tandis que le *Phèdre* contient 54 stylèmes accidentels, 36 répétés, 22 importants, 7 très importants, équivalant à 220 unités d'affinité avec le même groupe. Donc le *Phèdre* est plus proche sous le rapport du style du groupe des *Lois*, et s'en rapproche par conséquent aussi sous le rapport de la date de sa composition. Pour les autres œuvres principales de *Platon*, nous résumons les résultats dans la table suivante :

TABLE D'AFFINITÉ DES DIALOGUES PRINCIPAUX AVEC LE GROUPE DES LOIS, BASÉE SUR LA COMPARAISON DE 500 STYLÈMES

NOM des dialogues	Volume en pp. éd. Did.	NOMBRE DE STYLÈMES qui se retrouvent dans le groupe des *Lois*				Équivalents en unités	Affinité relative mesurée sur les *Lois*
		I	II	III	IV		
Apologie	20	9	2	1		16	0,02
Euthyphron .	12	11	2	1		18	0,03
Criton.....	9 1/2	13		5		28	0,04
Charmide ...	18	13	5	6		41	0,06
Lachès	18	19	4	8		51	0,07
Protagoras ..	39 1/2	21	9	4		51	0,07
Ménon.....	23	20	16	3		61	0,08
Euthydème ..	28	22	5	7		53	0,08
Gorgias	62	31	20	6		89	0,12
Cratyle.....	42	33	16	15	1	114	0,16
Banquet.....	39	42	16	8		98	0,14
Phédon.....	49	43	26	17	2	154	0,21
Rép., l. I....	20	28	6	3		49	0,07
Rép., l. II-IV.	60	47	37	32	2	225	0,31
Rép., l. V-VII.	60	56	29	40	7	262	0,36
Rép., l. VIII-IX	34	47	22	27	3	184	0,26
Rép., l. X....	19	35	14	15	6	132	0,18
Phèdre	39	54	36	22	7	220	0,31
Théétète.....	53	58	41	31		233	0,32
Parménide ..	31	56	42	21	10	243	0,34
Sophiste.....	40	139	36	59	20	468	0,65
Politique....	43	163	43	56	19	493	0,69
Philèbe.....	43	100	38	55	16	405	0,56
Timée	53	123	58	44	14	427	0,60
Critias.....	11	51	8	18	12	169	0,24
Lois.....	236	175	176	37	20	718	1,00

OBSERVATIONS

Cette table est un résumé de la table plus complète publiée pp. 162-183 de *Plato's Logic*. Sous I, on voit le nombre de stylèmes accidentels que chaque dialogue a en commun avec le groupe des *Lois*; sous II, le nombre de stylèmes répétés; sous III, le nombre des stylèmes importants, et sous IV, celui des stylèmes très importants communs à chaque dialogue avec le groupe des *Lois*. L'affinité relative est la proportion entre le total d'unités de chaque dialogue et le même total trouvé dans les *Lois*. Ainsi, par exemple, le *Parménide* contient 56 stylèmes accidentels, 42 répétés, 21 importants et 10 très importants qui l'unissent au dernier groupe et correspondent à 243 unités, ou 34 pour 100 du nombre d'unités trouvé dans les *Lois* (243/718), ce qui est désigné par une affinité relative de 0,34.

En comparant les nombres de cette table, il faut toujours se rappeler que seulement des échantillons de texte d'égale longueur sont comparables. Ainsi, par exemple, le *Cratyle* étant plus long que le *Banquet,* on ne peut conclure de sa plus grande affinité avec le dernier groupe qu'il a été écrit plus tard, d'autant plus que la différence est insignifiante. Une erreur des plus fréquentes, qui récemment a été commise par Ed. Zeller (1), est de croire que le nombre de stylèmes observés dans un échantillon de texte quelconque est proportionnel à la longueur de l'échantillon. Si l'on compare des échantillons de textes contigus d'inégale longueur, on voit aisément qu'il en est autrement. Ainsi, par exemple, nous trouvons sur 7 1/2 pages du IIe livre de la *République* (357 *a*-367 *e*) seulement 21 unités d'affinité avec le dernier groupe, tandis que les 29 pages suivantes (368 *a*-412 *a*) ont 150 unités, ou 7 fois plus, dans un texte seulement 4 fois plus long. Dans un autre cas, la différence est beaucoup moindre, un texte 3 fois plus long qu'un autre (471 *c*-541 *b* comparé avec 449 *a*-471 *b*) ayant moins du nombre double d'unités d'affinité avec le dernier groupe (234 contre 122).

On pourrait citer beaucoup plus d'exemples pareils qui prouvent que seulement des échantillons d'égale longueur sont comparables. Ce principe n'a pu être appliqué avec toute l'exactitude nécessaire aux matériaux réunis jusqu'ici, parce que nos prédécesseurs ont traité chaque dialogue comme une unité et n'ont pas toujours énuméré les passages, ce qui ne permet pas de calculer le nombre de stylèmes trouvés dans des échantillons égaux. Mais à l'avenir toute recherche stylométrique devrait être basée sur la division de tout le texte de Platon en échantillons égaux, par exemple de dix pages (éd. Didot) chacun.

(1) Voir *Archiv für Geschichte der Philosophie,* vol. X, p. 592-595, où Zeller, ayant trouvé dans un sixième environ du dictionnaire d'Ast un certain nombre de mots communs à chaque dialogue avec la *République* et les *Lois,* en tire des conclusions entièrement fausses sur leur fréquence par page, et croit prouver l'incertitude de la méthode écossaise de statistique du style parce que, dans un sixième du dictionnaire d'Ast, il a trouvé une douzaine de mots communs au *Phèdre* et aux *Lois,* plus que de mots communs aux *Lois* et au *Sophiste* ou au *Philèbe.*

Nous observons que le style du premier livre de la *République* est extrêmement éloigné du dernier groupe, ce qui prouve que les corrections et additions ultérieures n'altèrent pas essentiellement le caractère stylométrique d'un texte. Car il n'y a aucun doute que le premier livre de la *République* n'ait été retouché et revu quand Platon en écrivit la continuation, puisque tel qu'il est, il forme un tout inséparable avec les livres suivants. Donc nous n'accepterons pas les hypothèses des secondes éditions comme explication des grandes différences de style — on a souvent affirmé que notre texte du *Phèdre* et du *Théétète* était une deuxième édition revue et corrigée et que cette revision expliquait la grande affinité de style entre ces deux dialogues et le dernier groupe. Si une revision pouvait altérer ainsi le style, le premier livre de la *République* aurait dû en être atteint et n'aurait pas pu rester tellement éloigné des livres suivants sous le rapport du style.

Les conclusions certaines qui résultent de notre table des affinités sont les suivantes :

1. Les dernières œuvres de Platon sont le *Sophiste,* le *Politique,* le *Philèbe,* le *Timée,* le *Critias* et les *Lois,* avec une affinité relative excédant 0,5 pour des échantillons de 40 pages, Cela veut dire que sur une quantité quelconque suffisante de stylèmes observés dans les œuvres de Platon, chacun de ses dialogues contiendra plus de la moitié du nombre trouvé dans les *Lois.* Le *Critias* n'ayant que 11 pages il faut y ajouter les 29 précédentes du *Timée* pour les comparaisons.

2. Le dernier groupe est précédé par la *République,* le *Phèdre,* le *Théétète* et le *Parménide* qui ont une affinité relative inférieure à 0,4 pour des échantillons de 30-60 pages.

3. Un groupe encore plus ancien est constitué par le *Cratyle,* le *Banquet* et le *Phédon,* dont l'affinité relative descend à 0,2 et moins.

4. Le *Gorgias* a précédé ces dialogues, étant postérieur à tous les dialogues socratiques.

Pour aller au delà de ces conclusions et établir l'ordre chro-

nologique des dialogues socratiques, il faudrait des observations plus nombreuses et se rapportant à des stylèmes nouveaux. Une réinvestigation des stylèmes connus en maintenant le principe de la comparaison des échantillons exactement égaux est aussi très désirable et pourrait servir à déterminer plus exactement l'ordre des dialogues dans chacun des groupes indiqués ci-dessus. Lewis Campbell (1) a fait une collection de plus de 1000 mots rares se trouvant dans les dialogues précédant la *République*, et les résultats de ces nouveaux calculs confirment d'une manière très remarquable nos conclusions, comme on voit dans la table suivante :

COINCIDENCES D'USAGE DES 1000 STYLÈMES OBSERVÉS PAR LEWIS CAMPBELL DANS LES DIALOGUES COMPOSÉS ENTRE LE *Ménon* ET LE *Banquet*.

	NOMBRE DE STYLÈMES COMMUNS A CHAQUE DIALOGUE AVEC :				
	Cratyle, 42 pp.	*Banquet*, 39 pp.	*Phédon*, 49 pp.	*Républ.* et *Phèdre*, 233 pp.	Dernier groupe de 6 dial., 427 pp.
Ménon, 23 pp.	21	25	24	69	85
Euthyd., 28 pp.	21	26	30	94	100
Gorgias, 62 pp.	46	63	65	216	233
Cratyle, 42 pp.		56	82	192	243

Ici seulement les chiffres des colonnes verticales sont comparables et on n'a pas le droit de s'attendre à trouver un accord parfait avec la loi des affinités, puisque cette loi se rapporte à des échantillons de texte égaux, tandis que les dialogues comparés sont d'inégale longueur. Cependant on voit que l'affinité de chaque dialogue avec ceux qui l'ont suivi est d'autant plus

(1) Cette collection d'observations est encore inédite, mais elle sera publiée dans la *Classical Review*.

grande qu'il en est plus rapproché. Ainsi l'*Euthydème* a presque le même nombre de stylèmes communs avec le *Banquet* que le *Ménon,* mais si nous comparons les deux dialogues à des étalons plus considérables, nous voyons que chaque fois l'*Euthydème* apparaît postérieur au *Ménon,* le *Gorgias* postérieur à l'*Euthydème*. Les deux exceptions qu'on remarque sont insignifiantes et s'expliquent aisément. Le *Cratyle* écrit après le *Gorgias* n'a que 56 stylèmes communs avec le *Banquet,* tandis que le *Gorgias* en a 63. Mais le *Gorgias* est une fois et demie plus long que le *Cratyle,* et si on avait comparé une partie du *Gorgias* égale en longueur au *Cratyle* on aurait certainement trouvé l'affinité du *Cratyle* au *Banquet* dépassant celle du *Gorgias*. Pour la même raison le *Gorgias* dépasse le *Cratyle* quant au nombre de stylèmes que les deux dialogues ont avec la *République* et le *Phèdre*. Mais à part ces deux anomalies, nous trouvons les résultats de notre table d'affinité parfaitement confirmés par les nouveaux calculs de Campbell. L'ordre des dialogues de Platon à partir du *Ménon* est désormais à l'abri des doutes (1) quant aux principaux groupes. Le *Ménon,* écrit après le *Protagoras* et les petits dialogues socratiques, est la première œuvre de Platon où il dépasse hardiment les enseignements de son maître. Après le *Ménon* Platon écrivit l'*Euthydème* et le *Gorgias* qui paraissent avoir préparé la fondation de l'Académie.

Les premières années de l'existence de cette association ont produit le *Cratyle,* le *Banquet* et le *Phédon,* dans lesquels la théorie des idées apparaît pour la première fois. Ensuite Platon travailla (environ de 384-379) à la *République* et au *Phèdre*. Après ce dernier dialogue une longue interruption de son activité est probable, à cause de la différence de style et de doctrine qui sépare le *Phèdre* du *Théétète*. Ce dernier dialogue, avec le *Parménide,* introduit une réforme de la logique et de la métaphysique de Platon en substituant aux idées les catégories et

(1) Cet ordre a été d'ailleurs confirmé aussi par un grand nombre de comparaisons de doctrines et par d'autres arguments, p. 194-218, 231-233, 240-244, 261-265, 341-357, 366-367, 385-400, etc., de *Plato's Logic*.

en identifiant l'altération qualitative avec le mouvement dans l'espace. Le programme nouveau d'investigations dialectiques, tracé dans le *Parménide,* est exécuté dans le *Sophiste,* le *Politique* et le *Philèbe.* Enfin Platon, remarquant que la majorité de ses élèves est incapable de s'élever à la hauteur de ces discussions métaphysiques, et peut-être se sentant lui-même fatigué de l'effort qu'elles exigeaient, a employé les dernières années de sa vieillesse à nous donner dans le *Timée* ses fables sur la création du monde et dans les *Lois* ses opinions sur un gouvernement réalisable au milieu de l'imperfection humaine, et sur les convictions religieuses qui pourraient contribuer à le maintenir, et qui sont d'accord avec les conclusions métaphysiques obtenues auparavant.

Telle est l'image du développement de Platon donnée par l'étude minutieuse de son style. Il reste encore beaucoup à faire pour établir les détails. Ainsi l'ordre des petits dialogues socratiques est incertain et la relation chronologique entre le *Cratyle* et le *Banquet*, entre le *Phèdre* et les différentes parties de la *République,* entre le *Philèbe* et le *Politique*, entre le *Timée* et les *Lois*, est discutable.

Pour trouver la solution définitive de ces problèmes secondaires, il faudrait y appliquer les principes de stylométrie avec plus de rigueur que ne le permettait jusqu'ici l'imperfection des observations existantes. D'abord on diviserait les œuvres de Platon en échantillons de texte d'égale longueur, mesurant la longueur en pages de l'édition Didot, ou encore mieux en mots. Ainsi cinq mille mots seraient un échantillon de texte suffisant pour qu'on y puisse observer les stylèmes principaux propres à l'époque de sa composition. Un nombre plus restreint de stylèmes réellement importants serait un instrument de recherche bien plus puissant qu'un grand nombre de stylèmes accidentels, mais on ne doit rien négliger pour avoir l'image la plus complète du style de chaque dialogue, et il faudrait toujours ajouter les stylèmes nouvellement observés à ceux qui ont été indiqués auparavant. Ainsi aucune étude ultérieure du style de Platon

ne devrait se baser sur un nombre de stylèmes inférieur à cinq cents. La méthode stylométrique est évidemment applicable à d'autres textes et à d'autres auteurs. Supposons que nous ayons une série d'œuvres du même auteur : A, B, C, D, E, etc., de date inconnue, à déterminer par l'étude du style. Nous commencerons par diviser chaque œuvre en échantillons de texte de 5,000 mots que nous désignerons par A_1, A_2, A_3, etc., et nous compterons le nombre de fois que chaque stylème se trouve dans chaque échantillon, en établissant des degrés d'importance en rapport avec la fréquence des stylèmes. Un grand nombre de ces degrés complique les calculs et, en général, on se contente de 4-5 degrés équivalant à autant d'unités d'affinité.

Les observations formeront une liste dans laquelle la présence ou l'absence et l'importance de chaque stylème dans chaque échantillon sera marquée. Pour s'assurer si les observations ont atteint un nombre suffisant, il faut comparer le nombre de stylèmes observé dans des échantillons contigus et appartenant évidemment à la même époque, par exemple A_1, A_2, A_3, B_1, B_2, B_3, etc. On trouvera que ces échantillons contiennent à peu près le même nombre de stylèmes, alors on procédera à établir l'ordre des œuvres en mesurant l'affinité stylistique de chacune avec un étalon donné. Comme étalon, on prendra l'œuvre des plus grandes dimensions. Alors même quand on ne saurait rien du tout sur l'ordre des œuvres, et quand on n'aurait pas même d'indication (comme on en a pour Platon) quelle est la dernière, un simple calcul permet d'établir la succession des œuvres données. Supposons, par exemple, comme résultat d'une investigation de 500 stylèmes dans cinq œuvres, A, B, C, D, E, que A contienne 200, B 300, D 300, E 200 stylèmes en commun avec C, nous saurons d'abord que B et D sont plus rapprochés de C que A et E ; si en outre on trouve que B a plus d'affinité avec A que C et D, et C plus d'affinité avec D que A et B, il en résultera que l'ordre des œuvres ne peut être que A, B, C, D, E, ou E, D, C, B, A. Pour décider entre ces deux ordres possibles, la stylométrie seule ne suffira pas et il faudra comparer le con-

tenu des œuvres ou bien chercher des indications d'un autre genre. Mais, dans la plupart des cas, de pareilles indications existent, et d'ailleurs les œuvres écrites plus tard ont chez Platon comme chez les autres grands écrivains une plus grande variété et une plus grande richesse de style, c'est-à-dire un plus grand nombre de stylèmes. On voit que la stylométrie ou méthode polonaise offre un champ infiniment plus fécond que la statistique du style écossaise ou allemande employée jusqu'ici, et permet d'augmenter la certitude de nos conclusions par des conclusions toujours nouvelles.

Nous avons établi l'ordre des dialogues de Platon en mesurant leur affinité stylistique avec le dernier groupe des *Lois*. Cet ordre sera confirmé par la mesure de l'affinité de chaque œuvre avec la *République* ou le *Gorgias*, ou n'importe quel groupe de dialogues.

Ces comparaisons confirmeront aussi la loi des affinités qui est d'autant plus exactement applicable que les stylèmes observés sont plus nombreux et plus caractéristiques. Cela nous conduit à une nouvelle science de la stylométrie, puissant instrument auxiliaire de l'histoire littéraire et de l'histoire de la pensée humaine.

W. Lutoslawski.

NOTE GÉNÉALOGIQUE

SUR

LA FAMILLE DE PRAXITÈLE[1]

ΟΔΗΜΟΣ : ΟΑΒΥΔΗΝΩΝ
ΧΑΡΙΔΗΜΟΝ : ΑΝΤΙΦΑΝΟΥ : ΠΙΤΑΝΑΙΟΝ

ΠΡΑΞΙΤΕΛΗΣ ΑΘΗΝΑΙΟΣ ΕΠΟΙΗΣΕ

Ἔντι δέ μοι γαυλὸς κυπαρίσσινος, ἔντι δὲ κρατήρ,
ἔργον Πραξιτέλους,

s'écrie, dans Théocrite, un pauvre chevrier (2). Sur quoi un scholiaste, prenant au sérieux cette gaberie, remarque gravement qu'il y a eu deux sculpteurs du nom de Praxitèle, et que le poète entend parler du plus récent, lequel vivait, dit-il, « sous le roi Démétrios (3) ».

(1) [Cette note était écrite quand a paru, dans la *Gazette des Beaux-Arts* (1897, I), l'article de miss Sellers sur Céphisodote et l'Hermès d'Olympie. En cours d'impression, je vois que M. Kékulé répudie aujourd'hui (*57tes Programm zum Winckelmannsfeste*, p. 36) les hypothèses qu'il avait proposées autrefois au sujet de Praxitèle l'Ancien. Je ne connais pas encore le livre tout récent de M. Klein sur Praxitèle.]

(2) *Idylles*, V, 104-105.

(3) *Cod. Ambr.* 222, *schol. in Theocr.*, ed. Ziegler, p. 44 ; δύο δέ φασι Πραξιτέλεις · οὗτος δὲ ἦν ἐπὶ Δημητρίου τοῦ βασιλέως, περὶ οὗ φησὶν ὁ Θεόκριτος. Il est surprenant qu'Urlichs (*Pergamenische Inschriften*, p. 25) croie, comme le scholiaste, que Théocrite a en vue un sculpteur du IIIe siècle ; le poète et le sculpteur se seraient connus, pense-t-il, à Alexandrie.

D'ordinaire, un scholiaste n'est pas une très bonne autorité. Aussi Brunn avait-il absolument nié l'existence de ce second Praxitèle (1). Pourtant, dans l'espèce, le témoignage du scholiaste semblait devoir inspirer confiance : donnant une date, il paraissait, non pas inventé, mais pris de bonne source. En prétendant que le chevrier de l'idylle fait compliment à un artiste contemporain de Théocrite, le scholiaste a montré qu'il sentait bien mal son auteur; mais cette erreur nous vaut de savoir qu'il y a eu un Praxitèle, sculpteur, au IIIe siècle.

Une inscription découverte à Pergame a semblablement attesté qu'après le grand Praxitèle avait vécu un sculpteur du même nom. Il avait travaillé, probablement sous Eumène II (197-159), à un grand ex-voto auquel collaborèrent des artistes de divers pays, Myron de Thèbes, un certain Xénocrate, un Athénien dont le nom manque, d'autres encore, de la signature desquels il ne reste pas grand'chose (2). La signature de ce Praxitèle, elle aussi, est incomplète : il y manque l'ethnique.

On devait être tenté d'identifier le sculpteur de l'ex-voto de Pergame avec le Praxitèle le Jeune du scholiaste de Théocrite. C'est ce que fit Urlichs. Le roi Démétrios, sous lequel ce Praxitèle secondaire aurait vécu, serait le fils d'Antigone Gonatas, Démétrios l'Étolique, qui régna sur la Macédoine de 238 à 228. Après avoir sous ce prince atteint son ἀκμή, le second Praxitèle aurait encore vécu et travaillé assez longtemps, jusqu'au règne d'Eumène II.

Cette combinaison est peu admissible : Démétrios l'Étolique a eu un règne obscur, et dans un texte qui parle d'un roi Démétrios tout court, il est plus vraisemblable qu'il s'agisse du Po-

(1) *Griech. Kuenstler*, II, p. 140 : *dieser juengere Praxiteles verdankt sicherlich erst den Versen des Dichters seinen Ursprung*. Brunn a plus tard (*Sitzungsber. der Muench. Akad.*, 1880, p. 436) admis l'existence d'un sculpteur Praxitèle au IIIe siècle, mais sans cesser de dénier toute valeur à la scholie.

(2) Frænkel, *Inschr. von Pergamon*, I, nos 135-140 : *dem Schriftcharakter nach gehoert dieses Denkmal in die Zeit Eumenes' II*. On avait d'abord vu dans ces signatures celles des sculpteurs du grand ex-voto triomphal d'Attale I (Lœwy, *Griech. Bildhauer*, no 154). Je ne sais pourquoi M. Collignon (*Sculpture*, II, p. 501-502) est encore de cette opinion.

liorcète, lequel prit le titre de roi en 306 et régna effectivement de 294 à 288. Entre le Praxitèle qui fut contemporain du Poliorcète — celui du scholiaste, — et le Praxitèle qui fut contemporain d'Eumène II, — celui de l'inscription pergaménienne, — il y aurait donc eu environ deux générations.

Un texte mis en lumière par M. Benndorf (1) donne plus de réalité au Praxitèle du IIIe siècle, et fournit une nouvelle raison de le distinguer de son homonyme du commencement du IIe. Le testament de Théophraste, qui nous a été conservé, comme on sait, dans la *Vie* de ce philosophe par Diogène Laërce, parle d'un Praxitèle que Théophraste chargeait d'exécuter, pour le Lycée, la statue de Nicomaque (2). Bien que le texte ne qualifie pas ce Praxitèle de sculpteur, il n'est guère possible de croire qu'il ne l'était point, et de le prendre, comme a fait Overbeck (3), pour un péripatéticien. Or, Théophraste meurt en 287, un an après la fin du règne de Poliorcète. On doit donc admettre que le Praxitèle le Jeune du scholiaste de Théocrite est le même que le Praxitèle qui reçut la commande posthume de Théophraste.

Une inscription trouvée à Delphes en 1896 (4) vient con-

(1) *Gœttingische gelehrte Anzeigen*, 1871, p. 614.

(2) Diog. Laert., V, 2, 51 : Ἀπὸ δὲ τῶν παρ' Ἱππάρχῳ (vulg. Ἱππάρχου) συμβεβλημένων τάδε μοι βούλομαι γενέσθαι... Τὴν Ἀριστοτέλους εἰκόνα τεθῆναι εἰς τὸ ἱερόν... Βούλομαι δὲ καὶ τὴν Νικομάχου εἰκόνα συντελεσθῆναι ἔστιν. Τὸ μὲν πλάσεως ἔχει Πραξιτέλους, τὸ δ' ἄλλο ἀνάλωμα ἀπὸ τούτου (sc. Ἱππάρχου) γενέσθω.

(3) Cf. Kroker, *Gleichnamige griech. Kuenstler*, p. 45. Cette opinion s'appuie sur ce passage du biographe anonyme d'Aristote : Διάδοχοι δ' αὐτοῦ (Arist.) τῆς σχολῆς κατὰ τάξιν ἐγένοντό, οἵδε · Θεόφραστος, Στράτων, Πραξιτέλης, Λύκων, Ἀρίστων, Λυκίσκος, Πραξιφάνης, κ. τ. λ. Mais Zeller (*Phil. der Griechen* 3, II, 2, p. 927 note) remarque qu'un chef de l'école péripatéticienne du nom de Praxitèle est par ailleurs complètement inconnu, qu'il n'en est point fait mention dans le testament de Straton. Frænkel suppose avec grande vraisemblance que Πραξιτέλης, dans la liste de l'Anonyme, est une dittographie de Πραξιφάνης.

(4) Découverte sur le mur polygonal, au pied de l'angle sud-est de la terrasse du temple. Base de marbre noir, parallélipipédique, sans moulures ni en haut ni en bas. Notre fac-similé est au septième de l'original. Sur la face supérieure, trous pour sceller une statue de bronze peut-être un peu plus petite que nature. L'interponction est en petits points peu profonds. [M. Homolle vient de parler de la paléographie de ce texte, à propos de l'inscription de la promantie des Chiotes; il attribue les deux documents au commencement du IIIe siècle. Cf. *B. C. H.*, XX, p. 619.]

firmer d'une façon décisive l'existence d'un sculpteur Praxitèle dans la première moitié du IIIe siècle :

Ὁ δῆμος ὁ Ἀβυδηνῶν
Χαρίδημον Ἀντιφάνου Πιταναῖον.

Πραξιτέλης Ἀθηναῖος ἐπόησε[ν] (1).

Comme Pitane est tout près de Pergame et Abydos dans une région assez proche de la Mysie, on peut songer d'abord à un rapport entre le Praxitèle qui travailla pour Eumène II et le sculpteur qui exécuta aux frais des gens d'Abydos l'effigie de Charidème. Mais la paléographie de l'inscription delphique rend l'identification bien invraisemblable. Si cette inscription, avec ses pleins et ses déliés, est plus récente que le IVe siècle, on ne peut d'autre part la faire descendre jusqu'au second. Pour n'examiner que la signature, le *xi* y a encore la barre verticale Ξ, qu'il n'a plus dans l'inscription pergaménienne (2). Ajoutons que l'offrande d'une statue dans le sanctuaire delphique, surtout de la part d'une cité aussi éloignée de Delphes qu'Abydos sur l'Hellespont, laisse supposer quelque prospérité : or, Abydos, florissante au IIIe siècle, fut horriblement maltraitée par Philippe V, sa population presque détruite (3). Remarquons enfin que la base de Delphes est en marbre noir, et que c'est au IIIe siècle que la mode des bases de marbre noir, à Delphes comme ailleurs, semble avoir eu sa plus grande vogue.

Si le sculpteur athénien qui fit la statue de Charidème a vécu dans la première moitié du IIIe siècle, il ne peut être confondu avec le sculpteur qui collabora à l'ex-voto de Pergame ; au contraire, il ne fait qu'un — c'est du moins fort plausible — avec

(1) Pour la forme ἐπόησεν, cf. Meisterhans ², p. 44.

(2) Dans la signature de Praxitèle le Grand trouvée à Thespies (Lœwy, nº 76), le *xi* a déjà la forme Ξ. Mais si la forme Ξ ne fournit pas un indice d'époque, la forme Ξ en donne un.

(3) Polybe, XVI, 29 et suiv. ; Tite-Live, XXXI, 17 et suiv. Il faut rapprocher de cette dédicace faite à Delphes par les Abydéniens, la belle série de monnaies d'argent frappées par Abydos entre 320 et 280 (*Cat. of gr. coins, Troas*, pl. I). Au droit, la tête d'Apollon delphique, couronnée de laurier.

le Praxitèle du scholiaste de Théocrite et du testament de Théophraste. Il aurait donc appartenu à la génération d'artistes attiques qui dut se former à l'école de Céphisodote et de Timarque, les fils du grand Praxitèle ; et il serait même le fils de l'un de ces maîtres, si, comme le suppose M. Koehler (1), le Praxitèle mentionné dans le testament de Théophraste est identique au Praxitèle, *fils de Timarque*, qui fut prêtre d'Asclépios dans la première moitié du IIIe siècle, et qui était, comme Céphisodote et Timarque, du dème d'Eresidai.

Quant au Praxitèle qui a travaillé à Pergame, rien n'empêche d'en faire un artiste athénien, puisque Eumène II, aussi bien qu'Attale I, a employé des artistes d'Athènes. On peut même croire, d'après son nom, qu'il descendait, lui aussi, du maître du IVe siècle. Si sa période d'activité se place à la fin du IIIe et au commencement du IIe, il n'est séparé que par deux générations du Praxitèle qui fut contemporain de Théophraste et du Poliorcète ; et il y a des chances qu'il soit son petit-fils : il aurait porté, suivant l'usage, le nom de son grand-père.

Il résulte de tout cela que le tableau suivant donne une idée assez probable de la généalogie de cette glorieuse et féconde famille de sculpteurs attiques, à laquelle se rattache peut-être, comme lointain descendant, un artiste du commencement de l'époque impériale (2).

Céphisodote l'Ancien
(Période d'activité : 1er quart du IVe siècle)
|
Praxitèle le Grand
|
Céphisodote le Jeune (ἀκμή vers 310) | Timarque
|
Praxitèle II (commencement du IIIe siècle)
|
[Timarque] ?
|
Praxitèle III (vers l'an 200).

(1) *Ath. Mitth.*, IX, p. 81-82 ; cf. *C. I. A.*, II, 334 et 836.
(2) *C. I. A.*, III, 577 (Lœwy, n° 319), base trouvée sur l'Acropole, avec dédic[illegible]

Sur ce tableau, nous ferons deux remarques :

1° Nous persistons à croire que Brunn a vu juste quand il a fait de Céphisodote l'Ancien le père de Praxitèle (1), encore qu'entre les deux artistes aucun texte n'indiquât une parenté quelconque et que Pline (2) ne mît qu'une différence de deux olympiades. Cette hypothèse brillante a sa preuve dans l'alternance régulière qu'elle établit entre les noms de la famille; et elle est trop lumineuse pour n'être pas vraie. Il semble y avoir un rapport direct entre la statue d'Eiréné tenant Ploutos et la statue d'Hermès tenant Dionysos enfant ; on se plaît, d'ailleurs, à penser que Praxitèle, comme Raphaël, tiendrait de son père une part de son génie ; outre les dons hérités, transmis avec le sang, il lui devrait d'avoir appris le métier dès l'enfance, dans l'atelier paternel. Au reste, ceux même qui élèvent des objections contre l'hypothèse de Brunn, entendent bien en garder le bénéfice, à savoir que Praxitèle était d'une famille d'artistes et apparenté de très près à Céphisodote l'Ancien. Selon M. Furtwaengler (3), Praxitèle serait, non le fils de Céphisodote, mais son frère cadet, parce qu'une partie des œuvres des deux maîtres seraient à peu près contemporaines. Mais pourquoi les premières œuvres du fils ne seraient-elles pas contemporaines des dernières du père ? Praxitèle, j'imagine, fut de ceux qui, pour coups d'essai, font des coups de maître ; on n'osera pas en dire autant de Céphisodote. Toutes les œuvres de Praxitèle, celles des années de jeunesse comme celles qui suivirent, ont dû faire

à C. Aelius Gallus, le protecteur de Virgile ; *C. I. A.*, III, 611 (Lœwy, n° 318), base trouvée près des Propylées, avec dédicace à Cn. Acerronius Proculus, proconsul d'Achaïe au 1er siècle après J.-C. (la date exacte de ce proconsulat est inconnue). La signature de Vérone (*Notizie degli Scavi*, 1891, p. 11 ; *Roem. Mitth.*, 1891, p. 294) est la copie d'une signature de Praxitèle le Grand. C'est au Praxitèle du 1er siècle après J.-C. qu'il faut probablement rapporter la signature trouvée près du monument de Lysicrate (*B. C. H.*, II, p. 418; Loewy, n° 236); on n'en a point de fac-similé, et elle ne figure pas au *C. I. A.*

(1) *Ueber die sog. Leucothea*, p. 20; *Griech. Kuenstlergesch.*, I, p. 269 et 335.

(2) *Hist. nat.*, XXXIV, 50 : « centesima secunda... Cephisodotus..., CIIII Praxiteles. »

(3) *Meisterwerke*, p. 514; cf. Ern. Gardner, *Handbook of greek Sculpture*, II, p. 532.

parler d'elles, occuper les critiques anciens, tandis que des œuvres de Céphisodote, c'est sans doute seulement de celles qui appartiennent à la maturité de ce talent consciencieux, que la tradition nous a conservé le souvenir. Au reste, on remarquera que la raison qu'avait Brunn d'établir un rapport de parenté entre Céphisodote l'Ancien et Praxitèle, père de Céphisodote le Jeune, c'était l'alternance régulière des noms : cette alternance disparaît si l'on fait de Céphisodote l'Ancien, non plus le grand-père, mais l'oncle de Céphisodote le Jeune. Une autre objection sort, ce semble, du texte de Plutarque (*Phocion*, 19) où il est dit que Phocion avait épousé en premières noces la sœur du sculpteur Céphisodote : si Céphisodote et Praxitèle étaient frères, pourquoi Plutarque dit-il que Phocion avait épousé la sœur de Céphisodote? Pourquoi ne dit-il pas « la sœur de Praxitèle » ? Si les deux Corneille avaient eu une sœur, elle serait pour nous la sœur de Pierre Corneille ; on ne l'appellerait pas la sœur de Thomas. Du reste, Phocion, né en 402, peut bien avoir épousé en premières noces la sœur d'un artiste qui a fleuri dans le premier quart du IVe siècle ; on supposera que Céphisodote était l'aîné, et la femme de Phocion la cadette.

2° Nous ne pouvons croire à l'existence d'un Praxitèle l'Ancien. Quand cet artiste problématique fut introduit dans l'histoire de la sculpture grecque, Brunn (1) protesta avec vivacité. Il ne s'agissait pourtant alors que d'attribuer à Praxitèle l'Ancien des œuvres connues seulement par les textes. On va plus loin aujourd'hui : d'un artiste dont l'antiquité ne se souvenait pas, dont les fouilles n'ont pas rendu de signatures, dont l'existence même est douteuse, M. Furtwaengler sait quelles œuvres, dans nos musées, se dissimulent sous le voile de l'anonymat. Ces hardiesses n'ont effrayé qu'à moitié : M. Collignon, dans son *Histoire de la Sculpture*, fait une place à Praxitèle l'Ancien ; il se contente seulement de protester contre quelques attributions.

(1) *Zur griechischen Kuenstlergeschichte* (*Sitzungsb. d. Muench. Akad.*, 1880, p. 435 et suiv.).

En étudiant, à propos du célèbre groupe de la villa Ludovisi, signé de Ménélaos, les artistes du cycle de Pasitèle, M. Kékulé (1) avait émis la supposition que le vrai nom du maître de ce Colotès qui aida Phidias dans l'exécution du Zeus olympien, ne devait point être Pasitèle, comme le dit notre texte de Pausanias (2), mais Praxitèle. Notons en passant que ce Praxitèle, maître d'un collaborateur de Phidias, n'aurait guère pu être le grand-père du fameux Praxitèle.

Le Pasitèle du ve siècle n'était pas connu ; mais le Praxitèle inventé par M. Kékulé ne l'était pas davantage. C'était remplacer *obscurum per obscurius*. A ce reproche répondait le raisonnement suivant : Colotès est parien ; si Colotès est parien, son maître, Praxitèle, doit l'être aussi : ce qui explique que Properce ait parlé d'un Praxitèle de Paros, alors qu'il est notoire que Praxitèle le Grand était d'Athènes :

Phidiacus signo se Juppiter ornat eburno ;
Praxitelen Parius vindicat urbe lapis (3).

Il ne restait plus qu'à faire descendre Praxitèle le Grand de Praxitèle l'Ancien pour rattacher le maître du IVe siècle aux vieux sculpteurs pariens, et pour être en droit de retrouver chez celui-là, développées et magnifiées, les qualités qui s'annoncent chez ceux-ci. M. Klein (4) a présenté des considérations de ce genre.

En y regardant d'un peu près, on s'aperçoit que les textes sur lesquels s'appuie cette théorie ont été étrangement sollicités. Il n'est pas sûr que Colotès soit parien ; quant au texte de Properce, c'est apparemment pour n'avoir point lu la pièce entière d'où il est pris qu'on a prétendu qu'il n'avait point trait au grand Praxitèle. Mécène avait demandé à Properce d'honorer

(1) *Die Gruppe des Kuenstlers Menelaos* (1870), p. 13-14.

(2) Paus., V, 20, 2 (*SQ.*, 815). La correction avait été proposée depuis longtemps par Thiersch (*Epochen der griech Kunst*², p. 295).

(3) *Élégies*, III, 9, 15-16.

(4) *Studien zur griech. Kuenstlergesch.* I. *Die parisch-attische Kuenstlerschule* (*Arch.-ep. Mitth.*, 1880), p. 1-25.

le règne en produisant quelque belle épopée ; le poète lui répond qu'il ne peut, que chaque artiste a son genre dont il ne saurait sortir : à preuve, Lysippe, Calamis, Apelle, Mys, Mentor, Phidias, Praxitèle. Dans une telle énumération, Praxitèle ne serait pas le maître célèbre? Du reste, le texte de Properce, tel qu'on vient de le lire, est arrangé. Les manuscrits donnent :

Praxitelen propria *vindicat urbe lapis.*

Admettons la correction *Paria : lapis urbe Paria* forme une locution, comme l'explique Lemaire, analogue à des locutions comme *ficus Zacyntho, vinum Lesbo*, etc. ; et il faut entendre « le marbre parien revendique Praxitèle », c'est-à-dire « Praxitèle a excellé à tailler le paros, — c'est le vrai maître du marbre (1) », par opposition à Phidias, qui, comme le dit l'hexamètre du distique, a été sans rival dans la sculpture chryséléphantine. On peut le regretter pour les vieux maîtres pariens; mais il n'est pas encore prouvé que Praxitèle soit leur arrière-neveu (2).

A vrai dire, c'est à M. Benndorf, beaucoup plus qu'à M. Kékulé, que Praxitèle l'Ancien doit son existence. M. Benndorf (3) l'a démontré de la façon suivante, à laquelle on ne refusera, certes, ni l'ingéniosité ni l'apparence de la rigueur.

Près de la porte Dipyle, dans le temple de Déméter que les Athéniens appelaient d'ordinaire, semble-t-il, le Iacchéion, et dont le Pompéion était comme une dépendance, il y avait, au témoignage de Pausanias, un groupe figurant les deux déesses éleusiniennes et Iacchos dadophore. Une inscription *en lettres attiques,* γράμμασιν ἀττικοῖς, attribuait l'œuvre à Praxitèle. Or,

(1) Cf. Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, 20 : « (Praxiteles) qui marmoris gloria superavit etiam semet. »

(2) Cf. Carl Robert, *Archaeologische Maerchen*, p. 62-63 (note). M. Koehler (*Ath. Mitth.*, 1884, p. 82) fait remarquer que Céphisodote est par excellence un nom attique. On peut ajouter que Praxitèle semble aussi un nom d'Athènes : on le trouve, répété trois fois, comme nom de favori, sur une coupe à figures rouges (Wernicke, *Die griech. Vasen mit Lieblingsnamen*, p. 59).

(3) Benndorf, *Goett. gel. Anz.*, 1871, p. 610; *Kunst-Chronik, Beiblatt zur Zeitschrift für bildende Kunst*, 1878, n° 49.

l'alphabet attique ayant été abandonné en 403, le Praxitèle de cette inscription est forcément un sculpteur du ve siècle (1).

Cette démonstration élégante serait confirmée si l'on pouvait prouver que, parmi les œuvres attribuées par les auteurs anciens à Praxitèle le Grand, il s'en trouve qui sont forcément plus anciennes. C'est ce qu'a tâché de faire M. Klein ; il retranche de la liste des œuvres de Praxitèle le Grand, pour en faire honneur au Praxitèle l'Ancien de M. Benndorf, les sculptures suivantes :

Le cocher du char de Calamis (*SQ.*, 525) ;

Les statues de Rhéa et de Héra Téléia à Platées (*SQ.*, 1213) ;

Les statues des douze Dieux à Mégare (*SQ.*, 1193) ;

Les frontons de l'Héracléion de Thèbes (*SQ.*, 1285) ;

Le groupe de Léto et de ses enfants, et le groupe de Héra entre Athéna et Hébé, à Mantinée (*SQ.*, 1201 et 1194).

Je n'examinerai pas ici, point par point, l'attribution de ces différentes œuvres à Praxitèle l'Ancien : il me suffira de renvoyer à la discussion détaillée de Brunn (2), qui, de l'aveu même de M. Kroker, a montré la faiblesse de la plupart des prétendues preuves de M. Klein. Je me contenterai d'ajouter une remarque aux arguments de Brunn. Le procédé suivi par M. Klein pour discerner les œuvres de Praxitèle l'Ancien est d'ordinaire le suivant : sont de Praxitèle l'Ancien les œuvres placées dans un temple où Pausanias signale aussi une œuvre d'un sculpteur du ve siècle, Agoracrite, Callimaque, Strongylion. Par exemple, le groupe de Mantinée représentant Léto et ses enfants serait de Praxitèle l'Ancien, parce qu'il était dans un temple où Pausanias a vu un Asclépios d'Agoracrite. Praxitèle l'Ancien ayant travaillé pour Mantinée, l'Héra, l'Athéna, l'Hébé, que Pausanias avait vues dans la même ville et qu'on lui avait dit être du grand Praxitèle, seraient en réalité de

(1) Il n'est plus besoin aujourd'hui de discuter l'opinion de Boeckh (*C. I. G.*, I, 25), reprise par Rumpf (*Philologus*, 1880, p. 210), d'après laquelle Praxitèle le Grand aurait encore pu se servir des lettres préeuclidiennes.

(2) Brunn, *mém. cit.*, p. 435 et suiv.

Praxitèle l'Ancien. M. Kroker, qui admettait la force de la plupart des objections de Brunn, regardait l'attribution à Praxitèle l'Ancien du groupe de Léto comme une des plus probables qu'on pût proposer. Or, ce n'a pas été un des moindres résultats de la découverte des célèbres reliefs de Mantinée, que de contribuer à exorciser le fantôme de Praxitèle l'Ancien en établissant que le groupe de Léto, de la base duquel proviennent ces reliefs, était bien du grand Praxitèle.

Aucune des attributions proposées par M. Klein n'est convaincante et ne saurait être alléguée comme preuve rigoureuse. Nous pouvons donc, en toute liberté, examiner le texte de Pausanias allégué par M. Benndorf, texte sur lequel repose, en définitive, l'échafaudage des conjectures faites sur l'existence et les productions de Praxitèle l'Ancien.

Remarquons d'abord que Pausanias croyait le groupe du Iacchéion une œuvre du grand Praxitèle. Deux lignes avant de parler de ce groupe, il mentionne une sculpture funéraire qui représentait un chevalier debout à côté de son cheval. L'œuvre, dit-il, était de Praxitèle. Évidemment, Pausanias ne distingue pas entre le Praxitèle auteur de cette sculpture funéraire, et le Praxitèle, auteur du groupe du Iacchéion : pour lui, il n'y a qu'un Praxitèle, le grand sculpteur du temps de Démosthène. Or, peut-on croire qu'il fût assez peu connaisseur pour attribuer au célèbre maître du IVe siècle une sculpture du Ve ? On a peine à penser que les anciens n'eussent pas un sens très juste, et comme instinctif, du style des grands maîtres; on conçoit qu'on ait attribué à Praxitèle l'œuvre d'un successeur et imitateur, mais non pas celle d'un prédécesseur. Car, notez que Pausanias n'eût pas été seul à faire une erreur aussi grave : le groupe du Iacchéion était fameux : Clément d'Alexandrie (1), comme Pausanias, nous garantit que les Athéniens l'attribuaient au grand sculpteur du IVe siècle. Et Cicéron semble bien y faire allusion, comme à l'une des statues de culte les

(1) *SQ.*, 1196.

plus chères aux Athéniens : « Quel malheur les Athéniens ne souffriraient-ils pas, plutôt que de perdre leur Iacchos de marbre (1)? » Si cet Iacchos de marbre, *ex marmore Iacchum*, est bien le groupe du Iacchéion, peut-être est-ce le même que l'Iacchos dédié à Athènes, par un contemporain d'Alexandre, le médecin Mnésithéos, et dont Pausanias parle incidemment (2), comme d'une œuvre fameuse? L'*Iacchos* aurait été le nom dont on désignait communément à Athènes le groupe praxitélien du Iacchéion (3).

Une seconde raison qui donne à douter de la conclusion de M. Benndorf, c'est la place qu'occupait l'inscription « en lettres attiques ». Elle était gravée, non sur la base du groupe, mais ἐπὶ τῷ τοίχῳ, c'est-à-dire apparemment sur le mur de la cella. Le fait est singulier. Pour en rendre raison, M. Carl Robert (4), l'un des adeptes de la théorie de M. Benndorf, a supposé que cette inscription n'était autre chose qu'un décret qui, rendu pour honorer l'auteur du célèbre groupe, avait été gravé sur le mur même du Iacchéion : décret analogue à celui des Déliens pour le sculpteur Télétimos (5), mais comme on n'en voit point dans le premier volume du *Corpus* attique. — Or, il est bien peu vraisemblable, si ce décret eût existé, que Pausanias, l'ayant lu, n'en eût point parlé d'une façon plus explicite.

En réalité, plus on y réfléchit, et plus semble s'imposer l'hypothèse de M. Koehler (6), que cette inscription en vieilles lettres attiques serait de plusieurs siècles plus récente que le sculpteur dont elle parlait. Les faits se seront sans doute passés de la façon suivante : Praxitèle le Grand avait exécuté pour le temple de Déméter le groupe des deux déesses et de Iacchos :

(1) *De signis*, IV, 60, 135 (*SQ.*, 1197).

(2) I, 37, 4 (*SQ.*, 1281). Urlichs doute que ce monument fût de Praxitèle le Grand : autant de gagné pour Praxitèle l'Ancien (Jex-Blake et Sellers, *The elder Pliny's Chapters on the History of Art*, p. 57).

(3) L'hypothèse a été proposée par Koehler (*Ath. Mitth.*, 1884, p. 81), et admise par Curtius (*Arch. Anzeiger*, 1891, p. 186).

(4) *Archaeol. Maerchen*, p. 62.

(5) *B. C. H.* XII, p. 419 (vers l'an 300).

(6) Admise par Curtius, *loc. cit.*

comme c'était une statue de culte, destinée à la cella d'un sanctuaire, il ne l'avait pas signée. Bien longtemps après, Athènes devenue comme un grand musée, pour authentiquer la valeur de l'œuvre aimée, on grava, en vieilles lettres, une inscription qui rappelait au visiteur le nom glorieux du maître ancien dont il voyait l'œuvre. L'inscription était sans doute un hexamètre ou un distique, écrit en caractères monumentaux, pastichant l'écriture préeuclidienne, comme fait, par exemple, la dédicace du trésor des Athéniens à Delphes. Peut-être le Iacchéion dut-il être restauré après l'assaut de Sylla à la porte Dipyle, et faut-il penser que l'inscription archaïsante vue par Pausanias est du Ier siècle avant J.-C. (1).

Resterait à examiner si M. Furtwaengler, en recherchant les œuvres de Praxitèle l'Ancien dont nous aurions des copies, a trouvé de l'existence de cet artiste une preuve décisive ou au moins plausible.

On nous permettra de passer vite sur l'attribution à Praxitèle l'Ancien de deux copies d'un original du Ve siècle, qui par le type rappellent l'*Eubouleus*. Ce seraient des répliques du Iacchos du Iacchéion (*Masterpieces*, p. 102). Mais justement la question en litige est de savoir si le Iacchos du Iacchéion était du IVe siècle ou du Ve.

Personne ne doute que le *torse Médicis*, de l'École des Beaux-Arts, ne reproduise une Athéna du Ve siècle. M. Furtwaengler y reconnaît (ou y reconnaissait), après Lange, une copie de la Promachos. Or une scholie du rhéteur Aristide (*SQ.*, 640) attribue la Promachos à Praxitèle. On n'avait tenu jusqu'ici aucun compte de cette assertion de quelque Byzantin ; elle semblait parfaitement impertinente et sotte. M. Furtwaengler lui donne pleine créance : le Praxitèle du scholiaste serait Praxitèle l'Ancien. Le malheur, c'est que Pausanias attribue la Promachos à Phidias.

On se rappelle enfin les inscriptions des Dioscures de Monte

(1) M. Koehler attribue l'inscription au Ier siècle de l'ère chrétienne ; Curtius, à l'époque d'Hadrien.

Cavallo, OPVS PRAXITELIS, OPVS FIDIAE. Pour M. Furtwaengler (1), ces inscriptions représentent une tradition non moins digne de foi que la scholie d'Aristide : l'un des Dioscures serait de la manière de Phidias, et vraiment même de la main de ce maître, *opus Phidiae;* l'autre, une œuvre exécutée sous sa direction, d'après une maquette de Phidias, par l'ancien Praxitèle, *opus Praxitelis* (*maioris*). L'opinion généralement accréditée attribue à l'art du IVe siècle les originaux des Dioscures : je ne crois pas que M. Furtwaengler ait réussi à en démontrer l'absurdité. Pour ne parler que des têtes des Dioscures, l'expression pathétique de la physionomie, la forme du front, la façon dont sont plantés les cheveux sont étrangères à l'art de Phidias; le rapprochement — déjà indiqué par Friedrichs — de ces têtes avec celle d'un éphèbe de la cavalcade du Parthénon, me semble précisément condamner la théorie qu'il devrait établir. Du reste, la correspondance symétrique des deux groupes, leur identité de style, montrent qu'ils sont d'un même maître : les inscriptions OPVS PRAXITELIS, OPVS FIDIAE, ne signifient rien, justement parce qu'elles attribuent les colosses jumeaux de Monte Cavallo à deux maîtres différents.

Malgré tant d'hypothèses, tant d'ingéniosité dépensée (2), nous persistons à croire que la preuve de l'existence d'un Praxitèle l'Ancien n'est pas encore faite. Et plus l'on grossit le nombre et l'importance des œuvres attribuées à cet artiste présumé, plus il est invraisemblable que nous ne trouvions pas de mention de lui dans les auteurs et les inscriptions, plus il devient incroyable qu'on ait pu le confondre avec le grand Praxitèle.

Paul PERDRIZET.

(1) *Masterpieces*, p. 95 et suiv. M. Collignon (*Sculpture*, II, p. 299) enregistre cette opinion sans se prononcer contre elle d'une façon suffisamment catégorique.

(2) Le comble, en ce genre, a été atteint par M. Kalkmann, qui proposait récemment à la Société archéologique de Berlin (*Arch. Anz.*, p. 136) une restitution du groupe exécuté par Praxitèle l'Ancien pour le Iacchéion : à gauche Coré = statue de la villa Albani, *Clarac*, V, pl. 936 F, 2264 ; au milieu Iacchos = statue de l'Ermitage, *Arch. Zeit.*, 1878, pl. 16; à droite, Déméter = statue de Cherchel ou de Berlin, *Musée de Cherchel*, pl. V : *Beschreibung*, n° 83. Voir les remarques de M. Kékulé, *57les Winckelmannsprogramm*, p. 36.

ASTRAMPSYCHOS

1. « Après Zoroastre», dit Laertius, I, 3, « il y eut nombre de Mages, les Ostanès, les Astra(m)psychos, les Gobryas, les Pazatès, qui se succédèrent jusqu'à ce qu'Alexandre détruisît l'empire des Perses. »

Sous le nom du second de ces anciens Mages (1) circulèrent plus tard divers écrits. Suidas dit, en effet : Ἀστράμψυχος, ὃς βιβλίον ἰατρικὸν εἰς ὄνων θεραπείαν πεποίηκε καὶ ὀνειροκριτικόν. Le verbe πεποίηκε semble indiquer qu'il s'agit de deux opuscules en vers ; du second, Suidas nous a d'ailleurs conservé, épars çà et là, une centaine de trimètres qui ont été réunis et édités plusieurs fois, à la fin du XVIe siècle et au commencement du XVIIe (2).

D'un autre côté, Rodolph Hercher a publié (Berlin, Unger, 1863) : *Astrampsychi Oraculorum Decades CIII*, en utilisant deux manuscrits d'Italie (le *Laurentianus*, pl. XXVIII, 14, et le *Marcianus* 324) (3), et en faisant, d'après Pitra (*Spicileg. Solesm.*, III, p. 394), quelques emprunts à trois manuscrits de la Bibliothèque Nationale de Paris, gr. 2421, 2422, 2424.

Krumbacher (*Gesch. der byz. Litter.*, 2e éd., p. 631), ren-

(1) De même sous celui du premier, dont la légende a fait un maître de Démocrite, ont circulé des écrits alchimiques. Il en subsiste un, recueilli dans la *Collection des Alchimistes grecs*, publiée par MM. Berthelot et Ruelle. — Gobryas apparaît dans un dialogue apocryphe de Platon, l'*Axiochus*. — Sur Pazatès, je ne connais que la mention de Laertius.

(2) Voir Fabricius (éd. Harles, V, 266) et Krumbacher, 2e éd., p. 619.

(3) Le *Marcianus* 336, du XVe siècle, comme le ms. 324, contient également le même opuscule.

voyant à Fabricius (éd. Harles, XI, 582), paraît dire que, dans le *Colbert*. 2202, la *Géomancie* en vers du moine Arsénios (ouvrage inédit, composé en 1266) serait attribuée à Astrampsychos. Il y a là une erreur (1); le *Colbert*. 2202 n'est autre, en effet que notre manuscrit Bibl. Nat. gr. 2422, qui contient en réalité un traité de *Géomancie,* mais anonyme et en prose. Ce traité a pour titre :

Ἀρχὴ σὺν θεῷ τοῦ πυθαγορικοῦ λαξευτηρίου ἤτοι τοῦ ῥαβολίου, οὕτω πως λεγομένου περσιστί.

Inc. : Τὸ εἶδος τόδε ⁝⁝ τὸ ὄνομά ἐστι τοῦ λαχιάμ, ὅς ἐστι κύριος τοῦ πρώτου οἰκήματος.

Des. : δηλοῖ δὲ καὶ πιττάκην (2) ἐλθεῖν ἀπὸ τὸν φίλον (*sic*) καὶ καλωσύνην καὶ ἀγαθὸν ἀπὸ τῶν σθλάβων (3).

Rubrique : Τέλος · τῶν τριῶν ἀστέρων ἤδη τέλος.

Ce traité est évidemment traduit ou compilé de l'arabe (non du persan), probablement au XIIIe siècle, de même que le poème d'Arsénios est une paraphrase d'un auteur arabe (*Zanath*) (4). Nombre de mots sémitiques ont été simplement transcrits dans ce traité en prose.

2. A la vérité, les catalogues de la Bibliothèque Nationale n'enregistrent pas ce dernier opuscule comme traitant de géomancie, mais d'astrologie, sous le titre *Cælum pythagoricum ;* ils qualifient encore plus singulièrement les *Décades* publiées par Hercher d'*Astrologia persica, ad Ptolemæum regem ;* et ils attribuent le tout à Astrampsychos avec un troisième opuscule : *Siderum contemplatio* (Θεωρία τῶν ἀστέρων). L'erreur paraît remonter à Du Cange qui, dans son *Glossaire*, cite assez souvent « Astrampsychus mss. (5) » et (*Index auctorum*) regarde

(1) En fait, d'ailleurs, Fabricius dit tout autre chose, en renvoyant au Catalogue des manuscrits de Vienne (Lambecius-Kollar, nos 140 et 141).

(2) Une lettre.

(3) Des esclaves.

(4) Abou Abdallah al-Zanati, qui a écrit en Afrique au XIIe ou XIIIe siècle.

(5) Ainsi, au mot δεκάπρωτος, Du Cange cite « Astrampsychus in Theoria astrorum ms. ». Ce mot est tiré des *Décades* (éd. Hercher, p. 7, 34, etc.). Au mot λαξευτήριον (voir le titre donné plus haut), Du Cange met : « Ita inscribitur Astram-

ces trois opuscules comme formant un seul tout. Comme ils sont, en réalité, d'une origine, d'une date et d'un caractère très différents, je crois qu'il y a un certain intérêt, au point de vue des recherches glossologiques, à rétablir la vérité.

Du Cange a simplement prouvé qu'il ignorait absolument ce qu'était la géomancie, puisqu'il en a méconnu les figures caractéristiques et que quelques rares similitudes de nomenclature ont pu lui faire prendre le texte comme astrologique.

Cette ignorance est tout à fait excusable (1); cependant il aurait pu être mis en éveil, en relevant sur le catalogue alphabétique des manuscrits de Fontainebleau, dressé en 1550 par Ange Vergèce (2), que ῥαβόλιον était interprété en grec ψαμμομαντεία, ce qu'il note dans ses *Addenda,* p. 212, en ajoutant *id est divinatio per arenas.* Or, sur le premier feuillet du manuscrit décrit par Vergèce, il aurait pu lire, de la main de Pierre de Montdoré : « περὶ γεωμαντείας, f° 163. »

3. Je remarquerai tout d'abord que la réunion dans les manuscrits gr. 2421 et 2422, dont la composition est identique : A, des *Décades,* qui n'ont absolument rien d'astrologique, ni de géomantique, et qui portent seules le nom d'Astrampsychos, avec la rubrique finale : Τέλος σὺν θεῷ τῶν δεκάδων τοῦ παρόντος βιβλίου ; B, de quelques pages d'astrologie purement grecque sur la signification des conjonctions et oppositions des planètes, sans titre et avec la rubrique finale : Τέλος τῆς θεωρίας τῶν ἀστέρων ; C, de l'opuscule de géomancie précité ; D, de quelques

psychi Astrologia persica » ; au mot Ῥαβόλιον (voir le même titre) : « Astrampsychus in Cælo Pythagorico ». Mais le plus souvent l'indication donnée est simplement « Astrampsychus ms. ».

(1) Montfaucon ne devait pas se tromper de même ; au moins pour le *Colbert.* 1240, actuellement gr. 2421, et sur lequel le gr. 2422 a été copié, il a noté « Geomantia et ars divinatoria ». Mais Fabricius a reproduit surtout les fausses indications de Du Cange et des catalogues.

(2) Voir l'édition de M. Omont : pour le *Regius* 2732, aujourd'hui gr. 2424 : καὶ τὸ καλούμενον περσιστὶ Ῥαβούλιον ἤτοι ψαμμομαντία. Le radical arabe, non persan, *ramel,* signifie effectivement sable. — C'est la note de Du Cange que Kollar a visée, en constatant que le Ῥαβόλιον était un ouvrage de géomancie, mais sans s'élever contre l'attribution à Astrampsychos, ce qui a entraîné la confusion commise par Krumbacher et signalée plus haut.

autres fragments de diverse nature : 1. πόθεν γίνονται κομῖται. 2. περὶ τῶν ἀστέρων τῶν καλουμένων διαττόντων καὶ τῆς ἐξ αὐτῶν σημειώσεως. 3. ὅσοι τῶν λίθων εἰς ἀναχωκὴν ζάλης καὶ τρικυμίας θαλάσσης. 4. ἐκ τῶν Δαμοστράτου (sur des animaux marins) ; que cette réunion, dis-je, n'implique nullement l'attribution de l'ensemble à Astrampsychos.

De ces deux manuscrits, en effet, qui, de la bibliothèque de Mesmes, sont passés dans celle de Colbert, le second a été copié sur le premier vers la fin du XVIe siècle, et le premier lui-même, qui est de la main de Christophe Auer (milieu du XVIe siècle), a été extrait du gr. 2424, où les mêmes opuscules se retrouvent dans un ordre tout à fait différent, à savoir :

C. Le traité de géomancie, qui occupe les f°s 163 v°-188 v° et fait suite à une volumineuse compilation astrologique, remontant à de bonnes sources grecques.

D. Après le feuillet 189, qui contient au recto un tableau astrologique, au verso un relevé d'abréviations astronomiques et le commencement du fragment περὶ κομίτων (l. κομήτων), viennent, f°s 190 v°-191 v°, les extraits qui terminent les mss. 2421 et 2422.

A. Après le poème astrologique de Camaterus et une série d'autres opuscules de même nature, viennent, f°s 226 v°-239 v°, les *Décades* sous la rubrique :

Βασιλεῖ μεγάλῳ Πτολεμαίῳ Ἀστράμψυχος ἱερεὺς καὶ βίβλων ἐπισφραγιστὴς ἰδίῳ δεσπότῃ χαίρειν.

B. Enfin, pour terminer le volume (f°s 239 v°-240 v°), les trois pages de la prétendue Θεωρία τῶν ἀστέρων.

De mon assertion sur l'origine des mss. 2421 et 2422, je me contenterai de donner une seule preuve, que je n'ai, du reste, rencontrée qu'une fois ma conviction faite sur l'examen attentif des trois manuscrits.

Tout à la fin du ms. 2422, on trouve la copie du feuillet 189 du ms. 2424, copie qui, comme je l'ai indiqué, manque à la place qu'elle devrait occuper dans les deux manuscrits dérivés ; mais cette copie n'est nullement de la main qui a écrit le

gr. 2422 ; elle est de celle de Christophe Auer, c'est-à-dire du copiste du gr. 2421, et on lit en tête (de la même main) le renvoi indiquant la véritable place de ce feuillet détaché : ἐς τέλος τοῦ λαξευτηρίου ἤτοι ῥαβδολίου περσιστὶ λεγομένου 189 (précisément le numéro du feuillet ἐν τῷ παλαιῷ ἀντιγράφῳ) ἐν δὲ τῷ νεωστὶ μεταγεγραμμένῳ 75. Le dernier feuillet du Λαξευτήριον, dans le gr. 2421, est précisément coté 74 d'ancienne main ; le suivant est blanc, sans cote, et appartient à un autre cahier.

Ainsi Auer avait copié à part, sur une feuille détachée, le f° 189 du gr. 2424, sans doute à cause du soin particulier que demandaient les figures et les abréviations. Cette feuille, n'ayant pas été mise en place, ne fut pas transcrite par le copiste qui fit le double (le gr. 2422) pour la même bibliothèque, mais se trouva réunie et reliée avec ce double (1).

4. Je crois la preuve décisive : cependant comme Hercher (p. VII) dit qu'il emprunte au *Parisinus* 2421 le mot αἰθίοψ, manquant dans le ms. 2424, je dois rectifier cette assertion.

Il s'agit du titre de la décade 13, qui, comme les autres, porte, dans les manuscrits de Paris, un nom de *prophète,* précédé du numéro d'ordre de la décade, et suivi d'un autre numéro (ici πθ), lequel correspond au nom du prophète dans une table précédente : Χρησμοὶ καὶ σημεῖα. Enfin est ajoutée l'interprétation du nom hébraïque.

Or, pour la décade 13, les mss. 2421 et 2422 donnent ιγ'. ἰησοῦς ϟ'. αἰθίοψ. Dans le ms. 2424, le titre avait été omis, mais il a été porté en marge : ιγ'. φουσῆ ϟ'. αἰθίοψ. L'encre rouge a singulièrement pâli et l'on peut aujourd'hui ne pas remarquer cette note de prime abord. De plus, sur le mot φουσῆ, il y a une tache qui le rend presque illisible. Auer ne l'a pas déchiffré et a recherché simplement dans la table des prophètes au numéro ϟ.

(1) Ce double paraît avoir été fait par les soins de Casaubon et communiqué à Joseph Scaliger en 1601 (voir les n°s 60, 63, 66, 68 des *Epistolæ* de ce dernier). — Je remarque d'autre part que le ms. gr. 2420 (*Colbert.* 2079, provenant également de la bibliothèque de Mesmes) contient la copie par Christophe Auer des matières du ms. gr. 2424, qui ne se retrouvent pas dans le n° 2421. Il n'a guère laissé de côté que le poème de Camaterus.

Mais, par un singulier hasard, dans cette table le numéro πθ manque et tous les suivants se trouvent par suite trop forts d'une unité; on lit donc : ϟ'. ἰησοῦς οβ' — ϟα'. φουσῆ. ιγ', au lieu de πθ'. ἰησοῦς. οβ'. — ϟ'. φουσῆ. ιγ', comme Hercher l'a imprimé avec raison (p. VI), d'après Pitra (1). Et c'est là ce qui fait qu'Auer a inscrit Ἰησοῦς au lieu de Φουσῆ au titre de la décade 13, avec l'interprétation αἰθίοψ qui devient alors ridicule, et quoique Ἰησοῦς revienne bien à son rang, à la décade 72.

Ainsi l'examen de ce point particulier ne fait que confirmer absolument ce que j'ai avancé sur la filiation respective de nos trois manuscrits.

5. Les *Décades* restent donc seules sous l'attribution à Astrampsychos, et même cette attribution n'est valable que pour la lettre au roi Ptolémée qui sert de début à l'introduction. C'est ce qui me reste à expliquer.

Il s'agit, en fait, d'un mode de divination tout à fait enfantin, malgré les quelques complications apparentes sous lesquelles on a pu chercher à en déguiser la futilité. Voici en quoi il consiste.

On peut poser à l'oracle une question choisie sur une liste comprenant 92 numéros, qui se suivent de 12 (le premier) à 103 (le dernier) (2). On se donne au hasard (ou l'on tire au sort) un nombre de 1 à 10 inclus; on l'ajoute au numéro de la question, ce qui donne une somme comprise entre 13 et 113. On cherche cette somme dans une seconde liste qui donne en regard de chaque nombre, comme on l'a déjà vu, un nom de prophète et un autre numéro, lequel indique le rang de la

(1) En corrigeant d'ailleurs avec assez de probabilité, d'après l'interprétation αἰθίοψ, φουσῆ en Χοῦς (Chus). — Le texte publié pour ces interprétations contient, au reste, diverses erreurs provenant de l'emploi des manuscrits dérivés : ἀνταλλαγμα ἢ λαῶν ὁ θεός se rapporte à κβ. Μαλελεήλ et non à μθ. Λόμνα, où il faut substituer οἰκοδομή. — κζ. Ἐλισά, lire ἀπόκρισις δεομένου (non δεομένων). — λη'. Ἰάφεθ, ajouter πλατυσμός — με'. Μεμφιβοσέθ, lire αἰσχύνη στόματος αὐτῶν (l'interprétation παρερχόμενος et la suivante βλέπων devant être, chacune, baissée d'une ligne) — ξβ'. Ἠσαῦ, ajouter δρῦς καὶ δασύς. — ρθ'. Ἐλκανά, lire θεοῦ κατοικητήριον (au lieu de οἰκητήριον).

(2) Ce dernier manque dans les manuscrits de Paris.

décade où il faut chercher la réponse. Ces seconds numéros, dans la liste des prophètes, ont été disposés suivant un désordre tout à fait arbitraire : ils vont de 1 à 103 (1). Chacune des décades comprend dix réponses; on prend celle dont le rang est celui du nombre pris au hasard de 1 à 10.

Cherchons, par exemple, quelles réponses nous obtiendrons en prenant successivement les nombres 1 à 10 pour la question 101, à savoir *si l'on deviendra évêque.*

Voici ce qu'on trouvera :

Nombre pris au hasard	Somme avec le n° de la question	Prophète de la décade	Rang de la décade	Réponse (texte du gr. 2424).
1	102	Ἰοράμ	16	Οὐκ ἔχεις γένεσιν ἐπισκόπου.
2	103	Ἰωναθάμ	2	Οὐκ ἔχεις τύχην ἐπισκοπῆσαι · μὴ ἔλπιζε.
3	104	Μηχά	51	Γίνῃ ἐπίσκοπος καὶ μετανοῇς.
4	105	Ἰουδήθ.	28	Ἐπίσκοπος γίνῃ κοπιάσας πολλά.
5	106	Φινεές	36	Οὐ γίνῃ ἐπίσκοπος · μὴ προσδόκα.
6	107	Σαμψών	63	Οὐκ ἔχεις τύχην ἐπισκοπῆσαι · μὴ ἔλπιζε.
7	108	Ἄννα	82	Ἐπισκοπεῖς πολλὰ ἀγωνισάμενος.
8	109	Ἐλκανά	88	Γινήσῃ ἐπίσκοπος, ἄρτι δὲ οὔ · μεῖνον.
9	110	Σαμουήλ	91	Βραδέως γενήσῃ ἐπίσκοπος.
10	111	Ἰεσσαί	92	Οὐχ ἕξεις ἐπισκοπῆσαι · μὴ προσδόκα.

En somme, cinq réponses affirmatives contre cinq négatives. Il a fallu que celui qui a composé ce petit livret de κλῆροι eût une singulière espérance d'être pris au sérieux et comptât bien qu'il ne serait consulté, sur la question 101, que par des gens ayant réellement chance d'arriver à l'épiscopat. Il est vrai qu'il a imposé, dans l'introduction, des conditions destinées à écarter les questionneurs frivoles. Ainsi, il faut commencer par adres-

(1) Il y en a donc deux d'inutiles, le 47° et le 69°, qui correspondent aux deux derniers numéros (114 et 115) de la liste des prophètes. — De plus, il n'y a que 920 combinaisons possibles de questions et de nombres à choisir; il s'ensuit que, dans les 101 décades utiles, il y a 1010—920 = 90 réponses qui ne servent point et ont pu être mises absolument au hasard. C'est ce que Hercher n'a pas reconnu, et ce qui lui a fait supposer, dans les manuscrits, nombre d'erreurs qui n'existent point.

ser une prière particulière à Dieu; l'oracle ne doit être consulté qu'une fois par jour, et de préférence le dimanche ou le mardi à la 3e heure, le jeudi à la 5e, le samedi à la 6e. Il faut aussi observer les jours de la lune ; sur trente, sept doivent être évités, six sont bons le matin seulement, treize le soir, deux à la 3e heure, etc., etc.

6. La composition des *Décades* n'a été, en somme, qu'une œuvre de patience, et leur auteur ne s'est mis en frais ni pour le fonds ni pour la forme des réponses. Pour mériter que son œuvre survécût, il aurait au moins dû la versifier.

La liste des questions est relativement plus intéressante, soit pour la langue, soit pour l'état social qui nous est ainsi révélé. En tout cas, on ne peut guère supposer que cette liste remonte plus haut que le VIe siècle de notre ère.

Quoi qu'il en soit à cet égard, le rédacteur du livret n'a pas eu l'audace de le présenter comme composé par Astrampsychos pour le roi Ptolémée. Le texte publié par Hercher est très formel. Après la fin de la lettre à Ptolémée, marquée par ἔρρωσο, et la phrase : οὕτω μὲν οὖν ὁ Ἀστράμψυχος, il est expressément indiqué que la prière monothéiste qui doit précéder la consultation n'a été prescrite que plus tard.

Il est vrai que la lettre même contient une minutieuse description du procédé à suivre, en prenant un exemple qui se rapporte aux *Décades*, telles qu'elles nous sont parvenues. Mais dans les manuscrits de Paris, où l'introduction est sensiblement différente, ce détail est rejeté après la lettre qui ne contient que des indications sommaires (1) ; il en est de même de la fable qu'Alexandre aurait dû ses succès à un livret analogue ; enfin, on n'y trouve plus aucune trace de christianisme ; notamment on n'y lit pas la formule que Hercher a signalée (p. IV) comme empruntée à saint Paul.

(1) Elle semble, d'ailleurs, supposer une complication de plus ; la seconde liste ne donnerait que les noms des prophètes ; les numéros correspondants des *Décades* seraient à chercher sur une troisième liste, disposée sans doute suivant l'ordre alphabétique des noms des prophètes.

Hercher a écarté en principe les manuscrits de Paris comme entachés de fautes innombrables (1). Mais, en pareille matière, il ne s'agit point de choisir le texte le plus correct grammaticalement (pour les œuvres non littéraires, la grammaire des manuscrits grecs n'est le plus souvent que celle des copistes) ; il s'agit de déterminer la rédaction qui représente le moins imparfaitement l'original primitif; je dis *le moins imparfaitement*, car il reste toujours douteux que cet original n'ait pas été plus ou moins déformé.

Or, si la question est ainsi posée, il n'est pas douteux qu'elle ne doive être résolue en faveur des manuscrits de Paris. Sans parler de la suppression des noms des prophètes dans les manuscrits d'Italie et des différences que j'ai déjà indiquées, on pourra juger sur la phrase suivante que le remaniement du texte originaire a été beaucoup plus profond dans une des rédactions que dans l'autre :

MANUSCRITS DE PARIS	MANUSCRITS D'ITALIE
ἔστι δὲ ἡ βίβλος φιλοσοφικὴ Πυθαγόρου, σκεπτικὴ προγνώσεως δι' ἀριθμητικῶν ἀληθῶς κλυδώνων (l. κληδόνων).	ἔστι δὲ ἡ βίβλος εὕρημα Πυθαγόρου τοῦ φιλοσόφου, σκεπτικὴ προγνώσεως δι' ἀριθμῶν.

La seconde rédaction, qui prend soin d'indiquer dans la lettre même à Ptolémée une particularité scripturaire (2), peut très bien n'être que du xive siècle ; le texte des manuscrits de Paris pour cette lettre, quoiqu'il soit défiguré par une lacune non apparente, est écrit dans une langue assez soignée, nettement différente de celle des *Décades* et du reste de l'introduction.

On est donc en droit de se demander si le livret (questions et

(1) Leur plus grand défaut est d'être incomplets ; il manque au gr. 2424 un feuillet qui comprenait les quatre dernières réponses de la décade 90 et les décades 91 à 99. De plus, la décade 78 a été omise par inadvertance.

(2) Dans la table qui sert à trouver les numéros d'ordre des décades, ces numéros sont en rouge (διὰ κινναβάρεως) ; les numéros d'entrée sont, au contraire, en noir (διὰ μέλανος). Cette particularité n'existe pas dans les manuscrits de Paris.

réponses) n'a pas été refait sur un texte antérieur, rédigé au moins sous les empereurs païens et mis en circulation sous le nom d'Astrampsychos avec la lettre à Ptolémée.

En tout cas, il me semble certain que l'auteur primitif a été juif beaucoup plutôt que chrétien. La prière à Dieu : Παντόκρατορ κύριε θεὲ οὐράνιε, etc., n'affirme, en effet, aucun dogme propre au christianisme, tandis que des pensées dérivant de la philosophie hellène (ὁ μήτε λόγῳ νοούμενος μήτε διανοίᾳ χωρούμενος) s'y mêlent avec quelques formules bibliques. D'autre part, la liste des *prophètes,* dont il est fait mention au reste dans la lettre, est tout entière empruntée à l'Ancien Testament (le nom d' Ἰησοῦς, qui suit celui de Μοϋσῆς, doit représenter Josué).

D'après ces motifs, il y a aussi quelque chance pour que l'inventeur du système des *Décades* soit plutôt un Juif qu'un Hellène, un cabaliste qu'un pseudo-pythagoricien. Sous l'empire romain, les légendes sur l'intérêt pris par Ptolémée Philadelphe à la religion juive étaient, d'ailleurs, assez vivaces pour qu'il n'y eût aucune invraisemblance flagrante à faire parler de prophètes par Astrampsychos. Quant à placer un Mage en Égypte, cela s'était fait pour Ostanès ; quant à le mettre au service d'un Ptolémée, rien de plus simple encore ; il était bien entendu qu'il ne s'agissait pas de l'ancien Astrampsychos, mais d'un de ses descendants portant le même nom ; de même encore la légende plaçait un second Ostanès sous Alexandre; Laertius lui-même n'emploie-t-il pas le pluriel, « les Ostanès, les Astrampsychos » ?

En résumé, s'il n'y a eu qu'un seul faussaire ayant pris le nom d'Astrampsychos, il n'y a point, au moins en ce qui concerne la lettre à Ptolémée, de raison suffisante pour ne pas admettre qu'il ait pu vivre dans un des premiers siècles de notre ère, en supposant toutefois qu'il ait appartenu à la religion juive ; mais son livret aurait dû, ce semble, être composé en vers, comme l' Ὀνειροκριτικόν. Comme j'admets que les *Décades* ont été complètement refaites, je n'y vois aucune impossibilité.

Paul Tannery.

P.-S. — **J'ajoute ci-après, d'après le ms. gr. 2424, le texte de la lettre d'Astrampsychos à Ptolémée.**

Ὅτι μηδὲν ὤφειλέν σε τῶν καλῶν λανθάνειν καὶ τῶν εἰς τὸν ἀνθρώπινον βίον χρησίμων, ἐπιστάμενος περιέργως ἔχοντά σε καὶ ἐπιθυμητικῶς, πάλιν ἑτέραν διέπεμψα βίβλον, πολλὴν κόπον ὑπομείνας · ἐκ γὰρ τῶν ἀδύτων, ἀπανθισάμενος τὰ δοκοῦντά σε λανθάνειν, προσηκάμην ὅπως μηδὲν ἄγνωστον καταλείπηταί σοι τῶν προσηκόντων · ἔστι δὲ ἡ βίβλος φιλοσοφικὴ Πυθαγόρου, σκεπτικὴ προγνώσεως δι' ἀριθμητικῶν ἀληθῶς κληδόνων · ὧν διερχόμενος εὑρήσεις οὕτως ἔχουσαν. Τῆς ἐπερωτωμένης σκέψεως..... τούτῳ τῷ ἀριθμῷ κληρωσάμενος πρὸς τὸν σκεπτόμενον, πρόσθες τῷ προκειμένῳ τῆς σκέψεως ἀριθμῷ, καὶ μεταβὰς εὑρήσεις ὀνόματα προφητῶν, καὶ ἐπιζητήσας ἐκεῖνον παρ' ᾧ τὸν συμφωνηθέντα ἀριθμὸν κατὰ τὴν ἀρχὴν εὑρήσεις, παρακείμενον ὀνόμα ἀναλαμβάνων μετάβα καὶ ζήτει παρὰ τοὺς σημαντῆρας · εἶτα ὅταν εὕρῃς, ἐκεῖθεν λαβὼν τὸν παρακείμενον ἀριθμόν, ἐπιζήτησον ποστός ἐστι · καὶ ἀπ' ἐκείνου τὴν σκέψιν εὑρήσεις ἀπὸ τοσούτων στιχῶν ἀριθμοῦ ὅσον κληρωθῇς πρὸς τὸν σκεπτόμενον · οὕτως τούτῳ γὰρ χρώμενος, μέγιστε βασιλεῦ, ἕξεις ἀδιάληπτον εἰς ἅπαντας ἀνθρώπους γενομένην τε καὶ ἐπιγινομένην πρόνοιαν. Ἔρρωσο.

LA BIBLIOTHÈQUE MARASLY

Au milieu des dures épreuves traversées par la Grèce, malgré la secousse dont on ressent encore les effets dans toutes les manifestations de la vie publique, il n'y a pas eu, autant qu'on aurait pu s'y attendre, d'arrêt dans le mouvement intellectuel. Nous tromperions-nous en voyant dans ce symptôme un signe additionnel de la vitalité du pays? Il est vrai qu'à Athènes et dans d'autres villes, plusieurs écoles ont dû chômer, les bâtiments scolaires ayant été affectés à la réception des réfugiés crétois ou thessaliens; mais, en somme, l'enseignement élémentaire et secondaire n'a pas été longtemps interrompu. Dans l'Université, les professeurs sont restés à leur poste, continuant leurs cours devant un auditoire diminué par les enrôlements dans l'armée. La Société archéologique n'a pas interrompu ses travaux, pas plus que la publication de son excellente *Éphémeris*. L'Observatoire, de même, a continué son fonctionnement en le développant, et son savant directeur, M. le professeur Éginitis, a fait paraître pendant cette *année terrible* son important ouvrage sur « le Climat d'Athènes ».

Ce ne sont pas là les seuls exemples de l'intérêt que la Grèce n'a cessé, malgré tout, de prendre aux choses de l'esprit, et le livre de M. Éginitis n'est pas le seul qui ait été publié à Athènes en 1897. Bornons-nous ici à parler seulement des publications de la Bibliothèque Marasly.

Le nom de M. Marasly est aussi connu en Russie qu'en Grèce. Issu d'une des familles grecques qui, depuis le commencement de ce siècle, ont tant contribué au développement des cités

russes de la mer Noire, et en particulier d'Odessa, il a, durant de longues années, exercé les fonctions de maire de cette dernière ville. Sa gestion lui a mérité la satisfaction du gouvernement et la reconnaissance de ses administrés. M. Marasly n'a pas limité ses bienfaits à sa ville natale. Il a plus d'une fois témoigné à la Grèce qu'il n'est pas oublieux de ses origines, et la fondation de la Bibliothèque qui porte son nom suffirait, à elle seule, à lui assurer le titre d'*Évergète*.

L'idée de cette fondation peut vraiment être qualifiée d'heureuse. M. Marasly a confié la direction de l'œuvre à M. Lysandre G. H. Consta, Hellène lettré établi à Odessa. Une circulaire, signée par ce dernier, nous apporte l'exposé du but qu'on se proposait et le programme que l'on s'était tracé en fondant la Bibliothèque Marasly. Porter à la connaissance des Grecs les œuvres les plus importantes de la science moderne par de bonnes traductions, encourager la production d'œuvres originales, voilà le double objet que l'on avait en vue. Il était naturel de commencer par des traductions. Grâce à la générosité du fondateur, la rémunération des traducteurs, dans une juste mesure, a été assurée, et des arrangements ont été conclus avec les imprimeurs et les éditeurs, de façon à fixer le prix de vente des volumes à un taux auquel n'aurait jamais pu descendre une entreprise de librairie. Les volumes paraissent périodiquement en fascicules, in-8°, de dix feuilles chacun; le papier est de bonne qualité, l'impression excellente. Le prix du fascicule est d'une drachme et demie, ce qui, au taux actuel du change, revient à peine à un franc.

La circulaire de M. Consta portait la date du 16 décembre 1896. Malgré les nombreux obstacles à surmonter, augmentés encore par le désarroi général, le programme annoncé a été pleinement exécuté dès la première année. Seize fascicules ont paru. Ils sont répartis entre sept ouvrages qui ne tarderont pas à être complétés. En voici la liste :

1. L'*Histoire grecque*, de Curtius (3 fascicules parus), traduite par M. le professeur Spiridion Lambros.

2. L'*Histoire d'Angleterre*, de Macaulay (2 fascicules parus), traduction de M. Roïdis.

3. L'*Histoire de la Poésie latine*, de Ribbeck (3 fascicules parus), traduite par M. le professeur Sakellaropoulos.

4. L'*Histoire des successeurs d'Alexandre,* de Droysen (3 fascicules parus). Le traducteur, M. le professeur Pantazides, s'est également chargé de traduire l'*Histoire d'Alexandre le Grand* du même auteur.

5. Le *Manuel d'antiquités publiques des Grecs*, par Gustave Gilbert (1 fascicule paru), traduit par M. le professeur N. Politis.

6. L'*Histoire de la littérature byzantine*, de Krumbacher, traduction de M. le professeur Sotiriades (2 fascicules parus).

7. Le *Cours de littérature dramatique*, de Saint-Marc-Girardin (2 fascicules), traduit par M. Ange Vlachos.

En dehors des fascicules à paraître pour compléter ces divers ouvrages, on a sous presse la *Numismatique grecque* de Head, traduite par M. Svoronos, le conservateur bien connu du Cabinet des médailles d'Athènes.

Les titres des ouvrages et les noms des traducteurs montrent assez le caractère sérieux de l'œuvre. On pourrait observer que parmi les livres choisis il y en a de tout à fait spéciaux qui s'adressent à un cercle limité de lecteurs et que l'on aurait pu remplacer par des ouvrages d'une utilité plus générale. Mais, d'un autre côté, des livres de cette nature auraient difficilement pu voir le jour en Grèce, à moins d'une subvention, et l'on doit être reconnaissant à la fondation qui en a rendu la publication possible. Du reste, la Bibliothèque Marasly n'est pas une bibliothèque populaire; elle n'a pas entrepris la publication de livres à l'usage du peuple; elle s'adresse à une élite studieuse. L'accueil fait aux volumes déjà parus, malgré les circonstances si peu propices à des affaires de librairie, est la meilleure preuve de la réussite de cette Bibliothèque. Qu'il nous soit seulement permis d'exprimer le souhait d'y voir, à l'avenir, la science contemporaine représentée d'une façon, pour ainsi dire, plus internationale. En ce qui concerne le français, il est vrai qu'aucune

langue n'a fourni déjà plus de travail aux traducteurs grecs. Un seul traducteur, M. Caralis, a attaché son nom à la *Mythologie* de M. Decharme, à l'*Éducation athénienne* de M. Paul Girard, et aux *Promenades archéologiques en Grèce* de M. Diehl. Il est également vrai que le français étant très répandu en Grèce, les livres écrits en cette langue sont lus de préférence dans l'original. Il n'en est pas moins à regretter que des ouvrages tels que l'*Histoire de la littérature grecque* de MM. Alfred et Maurice Croiset, le *Manuel de philologie* de M. Salomon Reinach ou l'*Histoire ancienne des peuples de l'Orient* de M. Maspero n'aient pas été compris dans le programme de la Bibliothèque Marasly. Mais ce programme peut encore être modifié et nous aimons à espérer que des productions de la science française, anglaise ou italienne trouveront leur place à côté des ouvrages allemands qui ont, à juste titre, attiré jusqu'ici l'attention de M. Consta. Nous espérons surtout que cette bibliothèque, si bien commencée, est destinée à une longue carrière. Les résultats obtenus dès ses premiers pas sont de nature à encourager son généreux fondateur à donner à son œuvre un caractère de permanence en lui assurant l'avenir.

D. Bikélas

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

La Revue rend compte, à cette place, de tous les ouvrages relatifs aux études helléniques ou à la Grèce moderne, dont UN *exemplaire sera adressé au bureau de la Rédaction, chez M. Leroux, éditeur, 28, rue Bonaparte.*

Si les auteurs ou éditeurs désirent faire hommage de leurs publications à l'Association pour l'encouragement des Études grecques, ils sont priés de les adresser directement à celle-ci (12, rue de l'Abbaye); mais, en ce cas, il n'en sera rendu compte dans cette bibliographie que s'ils en envoient DEUX *exemplaires, l'un devant rester à la Bibliothèque de l'Association, et l'autre être remis à l'auteur du compte rendu.*

1. *BATIFFOL (P.). Anciennes littératures chrétiennes. La Littérature grecque.* Paris, Lecoffre, 1897.

Ce volume fait partie de la collection dont la maison Lecoffre a récemment entrepris la publication sous le titre général de *Bibliothèque de l'enseignement de l'histoire ecclésiastique.* Cette collection ne doit pas comprendre des ouvrages de vulgarisation, mais des résumés substantiels destinés à faire connaître l'état actuel de la science et à orienter les travailleurs en vue de nouvelles recherches. Nous ne pouvons que souhaiter aux volumes à venir de remplir aussi bien ces conditions que les remplit celui de M. Batiffol.

M. Batiffol avait pour modèle, en ce qui concerne les trois premiers siècles, le bon Manuel de Krueger, et il pouvait tirer grand profit des trois volumes déjà parus de Harnack. Pour l'époque postérieure, — car il a poursuivi l'histoire de la littérature grecque chrétienne jusqu'à Justinien, et ce n'est pas la moindre utilité de son livre, — il a surtout pris pour guide la patrologie de Bardenhewer. Mais j'ai à peine besoin de dire qu'il a gardé l'indépendance de son jugement et que son information repose sur une connaissance personnelle des sources aussi bien que des travaux modernes. Son grand mérite est d'abord d'avoir fait tenir tant de choses dans ce petit volume d'un format commode et d'une exposition très claire. C'est aussi d'avoir su faire avec netteté, dans la plupart des cas, le départ des résultats acquis et des questions ouvertes; d'avoir indiqué avec soin les positions nouvelles que sur certaines questions très importantes la critique allemande tend à prendre sous l'influence de Harnack; de donner d'utiles suggestions aux travailleurs en signa-

lant, chemin faisant, les lacunes de notre savoir. La bibliographie est à la fois complète et sobre, ne donnant que l'essentiel, mais donnant tout l'essentiel.

Si nombreux et si remarquables souvent que soient les travaux auxquels l'histoire de la littérature chrétienne a donné lieu en ces dernières années, les problèmes délicats y sont toujours en grand nombre, et je n'accepterais pas partout, pour ma part, les solutions de M. Batiffol. Mais comme il a d'ordinaire très bien exposé les aspects différents de chaque question, son livre ne m'en paraît pas moins utile là même où je ne conclurais peut-être pas comme lui. Les deux réserves principales que je suis tenté de faire, l'une de forme, l'autre de fond, sont en réalité connexes. Les divisions du livre, — aussi bien la division générale en périodes, que les subdivisions par matières, — ont l'avantage d'être nettes; elles ne me paraissent pas très satisfaisantes au point de vue historique. Elles ne permettent pas à l'auteur de mettre en lumière le développement des idées, ou celui de la forme littéraire, d'une génération chrétienne à l'autre. Sur le premier point, M. Batiffol se récuse parce que la Collection Lecoffre doit comprendre une histoire des dogmes. Sur le second, il allègue que la critique du texte et l'histoire de la langue sont encore trop peu avancées pour la plupart des auteurs dont il traite — en quoi il n'a que trop raison — et peut-être aussi les questions de forme ne le passionnent-elles que médiocrement (témoins certains de ces jugements, comme celui sur Clément d'Alexandrie, p. 162, qui ne sont pas sans justesse au point de vue où se place de préférence M. Batiffol, mais qui sont aussi un peu sévères). Je ne méconnais pas la valeur de ces raisons; je me demande pourtant s'il n'était pas possible de satisfaire dans une certaine mesure aux exigences dont je me fais l'interprète.

Je n'ai garde d'insister, car en somme, comme l'a dit M. Batiffol dans sa préface, ce qu'il a voulu écrire, c'est moins une histoire qu'une *introduction*. En ce sens, son livre est excellent, et non seulement en France, où il nous manquait tout à fait, mais même ailleurs, il me paraît appelé à rendre les plus grands services.

A. Puech.

2. *BERTRIN* (*Georges*). *La Question homérique. Variétés littéraires.* Paris, Poussielgue, 1897, in-12, 330 pages.

L'article consacré à la *question homérique* est le plus étendu ; c'est de lui seul que nous nous occuperons ici, bien que, parmi les autres essais, plus d'un méritât de nous arrêter (p. ex. les notes de M. Bertrin sur son récent voyage en Grèce).

L'étude sur la *question homérique* comprend plus de deux cents pages : l'auteur a dû y apporter tous ses soins. Cependant on y observe à première vue un défaut : elle a pour origine un cours professé par l'auteur, et le style présente encore par endroits des traces d'improvisation. Avant d'entreprendre ce travail, M. Bertrin aurait pu faire une enquête plus sérieuse, lire de plus près les textes homériques et les nombreux ouvrages qui traitent de ce sujet. Un professeur n'est certainement pas tenu de donner à ses élèves un résumé complet de la science contemporaine : mais il faut être plus scrupuleux pour un livre ; la méthode et la manière même d'exposer les idées doivent être modifiées.

L'auteur professe un superbe dédain pour l'érudition germanique, et il l'exprime sous une forme anecdotique et par trop légère dans des notes (p. 93 et 206). Est-ce suivre une « mode » que de reconnaître aux ouvrages d'outre-Rhin, sinon toujours des qualités de premier ordre, du moins une précision, une abondance de renseignements qu'on ne saurait dédaigner ? Quand on prépare un travail impor-

tant, il est bon de chercher partout des informations, quitte à les contrôler ensuite. Le catalogue d'exemples le plus aride publié en Allemagne ou ailleurs peut rendre d'utiles services. Avec cette méthode, on risque moins de prendre pour originale une opinion déjà soutenue par un autre, et c'est déjà un avantage. — M. Bertrin reprend pour la défendre la théorie dite *traditionnelle* : l'*Iliade* aurait été composée, mais non sans doute écrite par un poète qui en aurait conçu et exécuté le plan ; l'*Odyssée* serait d'un autre aède, et même il n'est pas interdit de supposer qu'Homère a fait ces deux poèmes à deux époques différentes de sa vie. Parmi les principaux arguments de M. Bertrin, il y en a un auquel il attribue une certaine valeur, c'est le témoignage de Plutarque sur Lycurgue apportant d'Asie à Sparte les poèmes homériques (*Vie de Lycurgue*, IV, 5). Cependant, il ne cite pas le passage avec exactitude et semble même ne le connaître que d'après Egger (Pierron, *Iliade*, t. II, Appendice VII). Si l'on recourt au texte, on constate que Plutarque est bien peu affirmatif (ὡς ἔοικε). D'ailleurs, il faudrait savoir si les œuvres d'Homère, réunies par Lycurgue, sont restées dans le même état jusqu'à Pisistrate. Car si l'on admet cette hypothèse, quelle a été l'utilité de la recension de Pisistrate? C'est ce que l'auteur n'examine pas, tout en acceptant sans discussion la légende racontée par Plutarque (p. 90). — Les objections des Wolfiens et de M. Croiset ne sont pas assez fortement réfutées. Il n'est pas juste de prétendre que les raisons alléguées par M. Croiset sont purement esthétiques ; elles sont *logiques* et elles se relient à beaucoup d'autres tirées de l'état présumé de la civilisation à ces époques lointaines (voir p. 182 et suiv.). — Tout ce livre est donc consacré à l'éloge du « système ancien où rien n'étonne (!) » (p. 120) ; c'est une impression personnelle et on ne peut y contredire en une pareille matière où les vraies preuves nous manquent. D'autres trouveront plus de vérité dans la thèse contraire qui reconnaît au moins la différence des temps et des civilisations (v. les *Prolegomena* de Wolf, XV-XXVII, surtout XXVI, éd. de 1795). — Voici donc les vieilles doctrines des anciens critiques, de Boileau et de Fénelon, remises en honneur. La science philologique doit céder à l'autorité des anciens ; M. Bertrin nous l'affirme (p. 99). Cette conclusion pourra surprendre. — Il y a d'ailleurs de la finesse dans ces pages, où les divisions sont peut-être trop fréquentes, les discussions trop sèches et un peu scolastiques. Citons les chapitres sur le système de M. Croiset et la méthode des Wolfiens, III, 2, § 4, la dissertation sur les σήματα λυγρά, p. 138, et la comparaison de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* (p. 39-75). Nous n'insisterons pas davantage sur nos objections, craignant d'être rangé par l'auteur dans la catégorie de ceux qui ont le tort d'aborder la question homérique sans l'avoir approfondie.

R. Harmand.

3. *BURSY* (*Bernh.*). *De Aristotelis* Πολιτείας Ἀθηναίων *partis alterius fonte et auctoritate.* Youriew (Dorpat), Mattiesen, 1897. In-8°, VIII-148 p.

Le travail, très consciencieux, de ce débutant est consacré presque tout entier à réfuter une thèse de Wilamowitz suivant laquelle la description de la constitution athénienne chez Aristote dériverait d'un ouvrage plus ancien, d'une *Atthide*. Voici la conclusion longuement motivée de M. Bursy : « Aristote a puisé directement dans les lois athéniennes, qui n'avaient encore été publiées sous forme littéraire par aucun écrivain. Son livre a servi de source principale à Didyme (pour ses lexiques de la tragédie et de la comédie), qui l'a complété à l'aide des renseignements

directs fournis par les orateurs et poètes comiques. A son tour, Didyme a été utilisé par Pamphile dont le traité, disposé par ordre de matières, est la source commune d'Harpocration, de Pollux et des lexicographes. Harpocration et Pollux, qui rencontraient souvent le nom d'Aristote dans Pamphile, ont eu la curiosité de remonter parfois à sa source première pour compléter, chacun à sa manière, leurs citations. Les lexicographes (lex. Seguer., Photius, Suidas) n'ont fait, au contraire, que découper, resserrer, mutiler le texte abondant de Pamphile. Vestinus, autre abréviateur de Pamphile, est la source de Michel Psellus. » — Les vues de M. B. sur les relations entre les différents lexicographes sont souvent conjecturales et auraient besoin d'une revision, surtout depuis l'apparition du livre de Reitzenstein (*Geschichte der griechischen Etymologica*, 1897) ; mais le fond de sa thèse en ce qui concerne Aristote paraît exact. Resterait à savoir sous quelle forme, de quelle façon Aristote consultait les lois athéniennes : il devait y avoir dès cette époque des Συναγωγαὶ νόμων à l'usage des praticiens, tenues au courant de la législation par des rééditions fréquentes.

T. R.

4. *CROISET* (*A.*) *et PETITJEAN* (*J.*) *Abrégé de grammaire grecque*, 3e édition. Paris, Hachette, 1897. In-16, 432 p.

Dans cette grammaire, il faut louer sans réserve l'élégante précision de la syntaxe et la scrupuleuse exactitude des paradigmes. Mais on peut se demander s'il était bien nécessaire, dans un *abrégé*, de relever les moindres particularités de la morphologie attique. Si cet abrégé est un livre de référence, on peut trouver la syntaxe trop écourtée; si c'est un manuel destiné à être appris par cœur, le grand nombre des paradigmes et des exceptions rebutera l'élève. Les formes rares ou difficiles de la déclinaison et de la conjugaison, de même que les particularités de la syntaxe, s'apprennent surtout par la lecture des auteurs. Au lieu de ces détails superflus on aimerait à trouver çà et là quelques notions d'histoire de la langue grecque ou même quelques rapprochements avec le latin qui aideraient l'élève à retenir les paradigmes et qui contribueraient à développer l'intelligence en même temps que la mémoire. Y a-t-il quelque inconvénient à citer, pour expliquer le génitif pluriel de la première déclinaison les formes homériques en -άων, à montrer le rapport de λεώς à λαός (rapport qui est loin d'être évident si l'on se contente d'établir l'identité λεώς = λαός), à expliquer pourquoi on dit au nominatif λέων et ὀδούς, à rapprocher βασιλέα de l'homérique βασιλῆα, à comparer *genera* à γένη? Il est clair que les explications de ce genre doivent être strictement limitées aux langues grecque et latine et qu'on doit se garder d'y faire intervenir des langues que les élèves ne connaissent point. La méthode à suivre a d'ailleurs été indiquée et appliquée par M. Bréal dans son *Dictionnaire étymologique latin*. Mais il serait regrettable que les travaux poursuivis depuis cinquante ans en France et en Allemagne sur l'histoire de la langue grecque demeurassent lettre morte pour nous et que nos livres d'enseignement élémentaire ne profitassent en aucune mesure des progrès réalisés depuis un demi-siècle. Il est certes extrêmement dangereux d'introduire dans un manuel les hypothèses encore peu sûres de certains linguistes; mais il me semble également nuisible de donner, pour des raisons d'utilité pratique, des explications inexactes ou contestables : rien ne prouve que αἰδώς ait un radical en *s*; que le τ de δελέατ-ος, πέρατ-ος ait été remplacé par un ρ ou un σ au nom. voc. accusatif; λύει n'est point pour λυετι; ni λύσει pour λυσετι; λῦσαι ne contient point la voyelle de liaison α et la dési-

nence ε; λύεις ne semble pas avoir perdu d'ι final, etc. L'appendice, au lieu de se réduire à une sèche et morte énumération des formes des principaux dialectes grecs, pourrait être facilement vivifié par la comparaison des dialectes entre eux et avec le dialecte attique. La grammaire est terminée par deux excellents index, l'un français, l'autre grec, qui occupent les pages 361-417.

G. D.

5. (*ECKHEL*). Στοιχεῖα τῆς ἀρχαίας νομισματικῆς ... μεταφρασθέντα ὑπὸ Ἀριστοτέλους Π. ΜΙΣΙΟΓ. Athènes, Kousoulinos, 1897. In-8, VI-308 p.

Les Prolégomènes de la *Doctrina numorum* d'Eckhel sont assurément un chef-d'œuvre, mais un chef-d'œuvre vieux de cent ans, dépassé dans presque tous ses chapitres par les progrès de la science et qui aurait besoin d'une refonte complète pour redevenir vraiment utile. Aussi ne pouvons-nous que regretter la peine qu'a prise M. Misios de traduire cet ouvrage en grec, en l'accompagnant d'un très petit nombre de notes dues à M. Svoronos. Il est vraiment fâcheux de donner aux apprentis numismates en Grèce un vade-mecum dont les renseignements bibliographiques et muséographiques s'arrêtent en 1791. En outre, il aurait fallu au moins transcrire en lettres latines les noms des auteurs cités par Eckhel : qui reconnaîtra notre Beauvais dans le nommé Βοβαί de la page 281 ?

X.

6. *HIRMER* (*Joseph*). *Entstehung und Komposition der Platonischen Politeia* (Extrait du XXIIIe tome supplémentaire des *Jahrbücher für classische Philologie*). Leipzig, Teubner, 1897, in-8°, p. 583-678.

Karl Friedrich Herrmann a soutenu, dès l'année 1839, que la *République* de Platon n'a pas été conçue d'un seul jet, mais qu'elle a pris naissance au moins en trois fois : d'abord le premier livre, dialogue socratique, parent du *Lysias* et du *Charmide* et ayant pour sujet exclusif la justice; plus tard le « noyau » formé des livres II-IV et VIII-IX; ensuite les livres V-VII; enfin le Xe. Cette opinion, plus ou moins modifiée, en dernier lieu par Krohn, qui l'a énormément exagérée, est presque universellement adoptée parmi les platonisants compétents. M. Hirmer s'inscrit cependant en faux contre elle, et dans un mémoire couronné par l'Université de Munich cherche à établir que la *République* est une œuvre une, dont toutes les parties se tiennent et se conditionnent mutuellement; Platon aurait mis peut-être assez longtemps à l'écrire, mais dès le principe il l'a voulue telle que nous l'avons aujourd'hui, le beau désordre est un « effet de l'art ». M. H. ne nous paraît pas avoir réussi à démontrer sa thèse. Sans doute, beaucoup de mauvais ou de médiocres arguments ont été allégués en faveur de l'opinion d'Herrmann, et M. H., qui est un dialecticien habile, n'a pas de peine à les réfuter; il reste vrai que le ton, le style, la multiplicité des personnages du livre I sont inexplicables si ce livre a été conçu dès le début pour servir d'introduction au présent dialogue; qu'on n'aperçoit pas comment Platon serait passé tout de suite, sans intermédiaires, des petites compositions de sa jeunesse à une œuvre d'un plan aussi vaste, d'un développement aussi ample; enfin que les livres V-VII, quoique très adroitement rattachés à ceux qui les précèdent, interrompent la suite naturelle des idées et ont tout l'air d'une insertion postérieure. Nous accepterions volontiers, en la modifiant légèrement, l'hypothèse d'Herrmann : 1re période : livre I; 2e période : livres I-IV et peut-être le mythe de X; 3e période : livres I-IV, VIII-X; 4e période : état actuel. M. H. fait notamment beaucoup trop bon

marché des arguments *stylométriques* qui obligent d'admettre un assez long intervalle, dix ou quinze ans au moins, entre la composition du livre I et le reste de l'ouvrage. Il escamote aussi le témoignage très important d'Aulu Gelle (XIV, 3) suivant lequel Platon aurait publié d'abord *duo fere libros ;* le peu de cas qu'il fait de ce témoignage est d'autant plus singulier qu'il a puissamment contribué à le rendre intelligible en montrant que les citations de la *République* dans l'*Antiatticista* de Bekker (*Anecd.*, I, 75 suiv.) se rapportent à une division ancienne du dialogue en six livres au lieu de dix : les deux livres d'Aulu Gelle correspondent ainsi aux livres I-IV actuels.

T. R.

7. *LEBÈGUE* (*Henri*). *Cours Riemann et Goelzer*, *Exercices grecs de deuxième année* (classe de quatrième), livre du maître. Paris, Colin, 1896, in-16, 112 p.

Ce petit livre contient les corrigés des Exercices grecs de deuxième année. Les thèmes et les versions sont tirés des auteurs grecs. En tête de chaque exercice un numéro renvoie à la règle de grammaire que l'on a appliquée. La correction typographique nous a paru irréprochable.

G. D.

8. *LUCIEN. Extraits* (*Timon*, *le Songe*, *l'Icaroménippe*, *Charon*). Traduction française avec le texte grec et des notes, par *Victor Glachant*. Paris, Hachette, 1897, in-12, 170 pages.

Cette traduction est en général exacte; elle n'altère pas gravement la physionomie d'un des auteurs qui perdent le plus à paraître sous cette forme; et pourtant quelles difficultés pour l'interprète quand il lui faut rendre ces mots expressifs, notant brièvement l'attitude des personnages, l'aspect des choses ; suivre les caprices d'une libre et malicieuse fantaisie ; reproduire le mouvement et la phrase, tantôt sèche à dessein, tantôt un peu longue et cachant dans ses replis des traits acérés ! En plusieurs endroits on reprochera au traducteur d'avoir calqué trop fidèlement la période grecque ; de là une certaine lourdeur, sensible en particulier dans les tirades du *Timon :* p. 21, *Je ne puis donc...* ; p. 24, *Comment, aveugle comme...* ; p. 29, *plutôt qu'il n'aurait...* ; p. 83, *Or vous le savez bien...* Ailleurs, *Partant de ce modeste point de départ*, p. 78, est une négligence que M. Glachant aurait pu éviter. — Sur l'interprétation même nous avons peu de remarques à faire. Une faute seulement nous a frappé ; elle provient d'un désaccord entre le texte et la version française. § 55 du *Timon*, M. Glachant adopte la leçon μεμψίμοιρος... ἢ ὅ τι περ λιχνείας καὶ ἀπλητστίας ὄψελος, μέθυσος καὶ πάροινος, qui ne justifie en aucune manière ce tour de phrase « mais, — fruit ordinaire de la gourmandise et de la gloutonnerie insatiable »... En effet, la particule ἢ semble continuer l'énumération, commencée un peu plus haut, de tous les mets dont se régale Thrasyclès ; ὄψελος serait alors employé figurément pour « ce qu'il y a de meilleur » ; *profit*, *régal*, que l'auteur donne en note dans son *recueil* à l'usage des classes, semble moins précis. A vrai dire, la traduction même suppose un autre texte, le seul vrai, croyons-nous, celui que Jacobitz accepte dans ses deux éditions : ὅτι non précédé de ἢ. On a alors le choix entre deux sens : Jacobitz rapporte cette sorte de parenthèse à l'idée de mécontentement qui précède, μεμψίμοιρος ; ὄψελος, dans ce cas, est encore employé au figuré (das höchste, beste, der Kern). Dindorf, au contraire, et M. Glachant après lui, rattachent non sans raison cette remarque à l'ivresse qui gagne bientôt Thrasyclès. L'éditeur a donc admis dans son texte une mau

vaise lecture, et sa paraphrase répond à une autre leçon. — Nous lui signalerons encore, au § 54 du même dialogue, le ἐναντιώτατα ἐπιδείκνυται qui paraît désigner la *conduite*, non les *propos*, de Thrasyclès; le philosophe continue (55) à discourir sur la sagesse et la modération, et le contraste est plaisant. Il n'est pas exact de traduire dans le *Songe*, § 2, πλησιάζ ἐλάμβανον par : « mes professeurs m'*adjugeaient* des taloches », ni de rendre, à l'exemple des anciens interprètes du XVIIe et du XVIIIe siècles, ἄνδρες du vocatif par *Messieurs*. προχείρους... (*Timon*, 16) ne signifie-t-il pas simplement *enclins à se servir de moi* et le τύμπανον des sectateurs de Cybèle ne ressemble-t-il pas plus à un *tambourin* qu'à un *tambour*? Les mots θρέψῃ γεννικῶς n'ont pas pour équivalent *tu te nourriras solidement*. — Les analyses placées en tête des dialogues reproduisent avec quelques changements celles de l'édition déjà publiée; le commentateur de Lucien a eu raison d'atténuer la vivacité de certains traits où il renchérissait sur la verve familière de l'humoriste grec.

R. HARMAND.

9. ΝΙΚ. ΣΠ. ΦΑΡΑΝΤΑΤΟΥ. Σύστημα πρωτότυπον ὀρθογραφικῶν ἀσκήσεων μετὰ γλωσσικῶν παρατηρήσεων τοῦ καθηγητοῦ κ. Κ. Κόντου, πρὸς χρῆσιν τῶν σχολείων καὶ παντὸς σπουδάζοντος τὴν ἑλληνικὴν γλῶσσαν, τεῦχος Α', ἔκδοσις Β', ἐπηυξημένη. Συλλαβισμόρρημα, ἐν Ἀθήναις, 1896, in-16, 240 p.

L'auteur de ces exercices orthographiques a jugé dangereuse la méthode qui consiste à proposer aux élèves des mots mal orthographiés qu'il s'agit de corriger. Il arrive, en effet, que dans ce cas la mauvaise leçon se grave dans l'esprit au moins aussi profondément que la forme correcte. Au lieu de ces cacographies, M. P. donne au commencement de chaque exercice des exemples orthographiés qui doivent servir de modèle; quant aux lettres et aux syllabes auxquelles l'élève doit appliquer la règle donnée, elles sont laissées en blanc. Chaque exercice se divise ainsi en deux parties : une partie théorique et une partie pratique. Dans la partie pratique les règles à appliquer sont rappelées par des numéros qui renvoient à la partie théorique. Le tiers du livre est consacré à l'étude du nom, de l'adjectif et du pronom; les deux autres tiers au verbe. Toutes les formes de la déclinaison et de la conjugaison sont du plus pur attique. Les exemples jusqu'à la page 79 sont tirés de la conversation journalière; à partir de la page 81, ce sont des phrases empruntées aux auteurs anciens, mais choisies de manière qu'elles soient facilement intelligibles aujourd'hui.

G. D.

10. *REGNAUD (Paul). Éléments de grammaire comparée du grec et du latin d'après la méthode historique inaugurée par l'auteur.* Paris, Armand Colin, 1895-1896, 2 vol. in-8, XXXI-328, VIII-376 p.

Ce livre n'est point un manuel de grammaire comparée où seraient exposées les doctrines et les hypothèses acceptées par la plupart des linguistes; c'est une œuvre originale où l'auteur applique une méthode nouvelle, la seule qui puisse, dit-il, expliquer l'évolution des langues indo-européennes. D'après M. R., tous les linguistes, à commencer par Bopp, ont fait fausse route; ils ont méconnu la cause principale des modifications phonétiques; ils ont créé de nombreuses entités qui ne répondent point à la réalité des faits; ils n'ont point tenu compte de l'histoire des sons. Or, les changements de sons sont dus non à l'accent, mais à la loi du moindre effort; un son dans le cours des siècles va toujours s'affaiblissant; à moins de preuve contraire, le son le

plus fort ou le plus ample devra toujours être considéré comme le plus ancien. Il n'y a ni racine abstraite, ni thème; les mots sont composés de deux éléments réels : un radical ou mot primitif qui peut être simple comme le skr. *pad*, pied, ou complexe comme le latin *decor*, et une désinence ou suffixe dont les prétendues désinences casuelles sont inséparables : *-am* dans *padam*, *-us* dans *decor-us*. Il est possible de restituer l'état préhistorique de la langue-mère par la comparaison des primitifs monosyllabiques ou primaires : δωρ, primitif de δῶρον, *dōn*, primitif de *donum*, s'expliquent par un antécédent commun réunissant tous les éléments de l'un et de l'autre : *dōns*.

Voilà la théorie. Appliquons-la à un exemple.

Voici comment s'explique, d'après M. R., le nominatif singulier de λόγος : -ος est pour *ōans*, *ōens*; l'ancien ω s'est conservé dans la déclinaison attique : λεώς, l'ancien ν subsiste dans δῶρον et l'ς dans λόγος; d'autre part, le nominatif de λέοντ-ος est λέων = λέωντ pour λεωντς, donc l'ancêtre de λέων et de λόγος avait la désinence *ōants*, *ōents*. Cet *ōants* est l'antécédent non seulement de tous les nominatifs, mais aussi de tous les cas de toutes les déclinaisons, car les terminaisons ne contiennent comme consonnes que *n*, *t*, *s* ou sa variante *r*, et toutes les voyelles ou les diphtongues sont des dégradations des sons primitifs *ā-i*, *ō-u*. Le résultat de longues recherches et de nombreuses comparaisons est donc bien maigre. Réduire toutes les désinences à une revient à n'en expliquer aucune.

Si maintenant nous considérons les principes sur lesquels l'auteur a fondé sa théorie, nous sommes loin de les trouver tous incontestables. On ne sait ce que l'on doit entendre par affaiblissement d'un son. On a constaté dans les langues romanes la diphtongaison de presque toutes les voyelles brèves du latin; est-ce un affaiblissement? Faut-il considérer aussi comme due à la loi du moindre effort la diphtongaison en haut-allemand et en anglo-saxon des anciennes voyelles germaniques? Si les sons vont toujours en s'affaiblissant, comment se fait-il que les langues modernes offrent encore de nombreuses voyelles claires et des voyelles longues? On ne peut évidemment pas démontrer que l'accent a été, en indo-européen, la cause principale de la déformation des mots et de la modification des sons; tout ce que l'on peut affirmer, c'est que, dans les langues modernes, de l'accent dépend la conservation ou la chute des voyelles, et il n'est pas déraisonnable de supposer que ce qui se passe maintenant a pu se passer autrefois. Je ne vois pas, d'autre part, quel inconvénient il y a à distinguer théoriquement la désinence casuelle, notion née de la comparaison d'un cas dans toutes les déclinaisons, puisqu'on n'attribue pas à cette désinence d'existence propre. M. R. remplace cette notion abstraite par une véritable entité, le suffixe, dont l'existence indépendante n'est pas historiquement constatée. Le fait que le latin possède un mot *decor* ne prouve pas l'existence indépendante de *-us* que l'on trouve dans le mot *decorus*, pas plus que *pad* ne justifie la création purement hypothétique d'un mot vivant *-am* que l'on trouve associé à *pad* dans *pad-am*. Enfin, que penser de racines telles que *dōns*, ancêtre commun de δῶρ(ον) et de *dōn*(*um*)? Tant que *dōns* n'est constaté nulle part, l'hypothèse qui lui a donné naissance n'est point préférable à l'hypothèse d'une racine $\overline{\text{DO}}$ combinée ici avec le suffixe ρο, là avec le suffixe *no*; car la racine $\overline{\text{DO}}$ peut être facilement restituée en prenant l'élément commun des mots δίδωμι, δῶρον, *dōs*, *dōnum*, tandis que *dōns*, qui n'a été constaté ni en grec ni en latin, n'a pas même cette apparence de vie. Enfin, lorsque, en zoologie, on cherche à restituer l'ancêtre disparu d'espèces animales encore vivantes, je ne crois pas qu'on en forme la conception en additionnant tous les

caractères que présentent ces différentes espèces; il me semble qu'on prend seulement les caractères communs à tous les groupes pour en composer dans ses traits essentiels l'antécédent préhistorique. Telle est aussi la méthode employée maintenant par les linguistes, méthode que M. R. juge dangereuse et stérile.

Nous ne pouvons donc admettre la théorie de M. R. et l'application qu'il en a faite; cela ne nous empêche pas de remarquer que son livre contient nombre de choses intéressantes, en particulier sur la loi d'équilibre (§ 5) et sur la conception de la racine (préface du t. II). Un index grec et un index latin terminent le second volume.

G. D.

ADDITIONS ET CORRECTIONS

= Dans le dernier numéro de la *Revue*, p. 465, au lieu de : « M. Vasnier communique un certain nombre de remarques sur la *disparition* du théâtre de Délos, etc., » il faut lire la *disposition*. — M. Vasnier veut bien, à cette occasion, nous communiquer un résumé de la note qu'il a lue à la séance du Comité de l'Association (2 décembre 1897); nous sommes heureux de la placer sous les yeux de nos lecteurs.

« Dans le *Bulletin de Correspondance hellénique* de novembre 1896, M. Chamonard a publié un article exposant le résultat des fouilles effectuées à l'emplacement du théâtre de Délos, article auquel est joint un plan dressé par M. Convert et que M. Doerpfeld a reproduit dans un récent ouvrage sur le Théâtre grec.

« Il ressort de ces plans et de l'article de M. Chamonard la constatation d'un fait très probablement nouveau et très intéressant.

« On sait que la base normale du plan de la partie du théâtre antique occupée par le public (Koïlon des Grecs, Cavea des Romains) est le cercle parfait.

« Dans plusieurs théâtres le Koïlon est un hémicycle exact.

« Dans quelques autres, il occupe un peu plus de la moitié du cercle et parfois l'hémicycle est prolongé du côté de la scène par deux lignes droites.

« Il est aussi arrivé, comme à Cnide, qu'au-delà des gradins, disposés en cercles parallèles autour de l'hémicycle, il en soit ajouté qui n'épousent qu'une partie de ce contour, mais toujours en suivant le tracé d'un cercle dont le centre est celui de l'orchestre et le même pour tous les gradins.

« Jusqu'aux fouilles récentes de Délos, on n'avait, je crois, jamais cité de dérogation à cette règle, conforme aux principes exposés par Vitruve et ses commentateurs.

« A Délos même, lorsque Blouet publia, dans les comptes rendus de l'expédition de Morée, le plan du théâtre alors incomplètement déblayé, il procéda du connu à l'inconnu et les dessins représentent tous les gradins et le mur d'enceinte du Koïlon comme étant tracés suivant un cercle parfait.

« Or, si les premiers rangs des gradins ont, en effet, cette forme, il n'en est pas de même des derniers et, *dans son ensemble,* le Koïlon du théâtre de Délos affecte une forme ovoïde, se rapprochant de celle donnée généralement aux Salles de théâtre modernes dont Victor Louis a créé le type le plus parfait dans son admirable théâtre de Bordeaux.

« Ce fait mérite d'être signalé d'une façon toute particulière à l'attention des architectes et des archéologues.

« Il montre une fois de plus quelle était la variété et l'admirable souplesse du génie grec.

« En effet, en étudiant le théâtre de Délos, on reconnaît que la forme du Koïlon n'est due ni à une fantaisie ni à une erreur dans l'application des principes de construction des théâtres.

« Ainsi du reste que cela s'est rencontré dans une certaine mesure à Cnide, des difficultés inhérentes à la disposition des lieux rendaient malaisée l'application du plan normal.

« De même que Viollet-Le-Duc l'explique si ingénieusement (dans ses *Entretiens sur l'architecture*) pour la combinaison trouvée par l'architecte de l'Erechtheion, ces difficultés rencontrées par l'architecte du théâtre de Délos lui ont fait chercher et trouver une disposition originale et intelligente (1).

« Et l'erreur commise par un homme de la haute valeur de Blouet montre combien, dans l'étude et les restitutions des monuments antiques, il faut se tenir en garde contre les déductions tirées de prétendues règles, telles que les exposent Vitruve et ses commentateurs.

« C'est, d'ailleurs, aujourd'hui enfoncer une porte ouverte que de formuler une pareille remarque, mais ne peut-on pas se permettre de supposer que si tous les théâtres antiques étaient déblayés et étudiés comme vient de l'être celui de Délos, on reconnaîtrait peut-être qu'il ne constitue pas une exception unique au point de vue du plan du Koïlon? »

(1) On peut se demander, comme l'a signalé M. Théodore Reinach, si la forme donnée au Koïlon du théâtre de Délos ne résulte pas d'un changement effectué après coup pour augmenter le nombre de places offert au public.

Il paraît résulter des constatations de MM. Chamonard et Convert que la construction est homogène et que rien n'y révèle une modification de l'édifice primitif; mais, dans un cas comme dans l'autre, le fait reste fort intéressant.

Le rédacteur en chef-gérant, Th. Reinach.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

LE *CAMPAGNARD* DE MÉNANDRE

Depuis que M. J. Nicole a publié sa brochure *Le* Laboureur *de Ménandre* (1), les restes de cette comédie ont changé d'aspect au point de se présenter aujourd'hui sous une forme toute différente. Nous croyions avoir affaire à quatre fragments distincts, écrits sur le *recto* et le *verso* de deux feuillets mutilés d'un *volumen* proprement dit. Par le fait (nous le savons maintenant), nous nous trouvons en présence d'un seul feuillet, tiré d'un livre, non d'un rouleau, et d'un seul fragment, mutilé, il est vrai, par les déchirures du papyrus, mais offrant d'ailleurs un texte suivi. La découverte de cette cohérence est due à la sagacité de M. Blass. D'un autre côté, le déchiffrement du texte a fait de notables progrès grâce à MM. Grenfell et Hunt. Ces deux jeunes savants, déjà avantageusement connus par la publication de deux recueils de papyrus, ont attentivement examiné le manuscrit, en passant par Genève à leur retour d'Égypte. Il fallait de bons yeux et une grande expérience paléographique pour bien lire une écriture qui est en plusieurs endroits, et particulièrement au *verso* du feuillet, à moitié effacée et indistincte. MM. Grenfell et Hunt possèdent ces avantages. Aussi le texte revisé qu'ils viennent de donner (2) est-il à la fois plus complet et plus correct que celui de la première édition. Des rectifications, comme τοὺς ὁρῶντας, « les témoins oculaires »,

(1) Genève, 1898 (postdaté).
(2) *Menander's* Γεωργός, Oxford, 1898.

pour τοὺς ἐρῶντας, « les amants », ou [ἐ]ργάζεται, « il travaille la terre », pour [πε]ριέχεται, « il entoure de soins », changent le sens d'un passage du tout au tout. On peut maintenant se faire une idée beaucoup plus juste, sinon de la marche de l'action, du moins des données principales qui en constituent le point de départ et du rôle que plusieurs acteurs seront appelés à y jouer (1). Les éditeurs ont parfaitement compris le parti à tirer du nouveau texte et, soit dans les notes, soit par la traduction anglaise, ils ont établi, de la manière la plus plausible, les relations de parenté et d'intérêt entre les personnages qui paraissent ou qui sont mentionnés, et ils ont essayé d'entrevoir le dénoûment de la comédie. Mais avant d'en arriver là, il faut dire aux lecteurs de cette *Revue* quelques mots sur l'état du manuscrit.

Le caractère de l'écriture, une onciale irrégulière, se rapprochant assez souvent des formes cursives, dénote, suivant les éditeurs anglais, une main du IVe ou du Ve siècle après notre ère. Les mots ne sont ni séparés ni accentués, et il n'y a que trois espèces de signes accessoires. L'apostrophe ne marque pas seulement l'élision d'une voyelle, mais se trouve aussi au milieu d'un mot entre deux consonnes (ΠΡΑΤ'ΤΩΝ) (2). Les deux points indiquent un changement d'interlocuteur au milieu d'un vers. La *paragraphos* est employée, ce semble, quand un autre personnage prend la parole au commencement d'un vers ; mais, comme les marges sont presque partout entamées, la plupart de ces petites barres ont disparu avec le commencement des lignes. D'ailleurs, le copiste est aussi négligent dans l'emploi de ces signes que pour le reste. Outre des fautes d'orthographe, comme la confusion des voyelles O avec Ω, E avec H, il commet

(1) C'est là ce qui m'engage à revenir sur un sujet déjà traité par moi dans le *Journal des Savants* (1897, cahier de novembre, p. 675 et suiv.) d'après les éléments fournis par M. Nicole. Comme ce journal est peut-être plus estimé que répandu, j'ai cru devoir répéter ici une partie de ce que j'avais exposé dans mon premier article.

(2) M. Omont pense que l'apostrophe est un avis au lecteur de ne pas prendre ΤΤ pour Π. La même explication peut-elle aussi s'appliquer à Π Τ?

des erreurs plus graves qui altèrent le sens ou le mètre. L'iota qui ne se prononçait plus et que nous souscrivons, n'est pas marqué (1). L'itacisme ne se fait pas sentir.

Arrivons au texte. Le papyrus contient la fin d'un monologue, deux scènes complètes, et le commencement d'une autre scène. Voici d'abord ce qui reste du monologue (2).

ς

]προσιὼν πράττων[
]ὑποφοβούμενος[
[ἢν δ' οὐ πονη]ρ[ὸς ο]ὐδ' [ἐ]δόκουν[
. . . . . ε ὁ μειρακίσκος ἐν ἀγρῷ διετέλει
5 . . . . . συμβεβηκὸς ὅ μ' ἀπολώλεκε<ν>
[ἀπόδη]μον εἰς Κόρινθον ἐπὶ πρᾶξίν τινα.
['Ελθὼν ὑ]πὸ νύκτα γιγνομένους ἤδη γάμους
[καταλαμ]βάνω μοι, τοὺς θεοὺς στεφανουμένους,
[τὸν πατέ]ρα θύοντα ἔνδον · ἐκδίδωσι δὲ
10 [κόρην ὁ] πατήρ · ὁμοπατρία γάρ ἐστί μοι,
[ὑπὸ τῆς] <πατρὸς> νυνὶ γυναικὸς τρεφομένη
[καλῶς], ἀδελφή. [Τί]να δὲ δυσφεύκτῳ κακῷ
]α · πλὴν οὕτως ἔχω ·
[ἐξῆλθον ἐκ τῆς οἰ]κίας οὐδὲν φράσας ·
15 [φυγῇ] λιπὼν δὲ τὸν γάμον, τὴν φιλτάτην
[...]αν ἀδικήσαιμ' ἄν · οὐ γὰρ εὐσεβές.
[Κό]πτειν δὲ μέλλων τὴν θύραν ὀκνῶ πάλαι ·
[οὐ]κ οἶδα γὰρ τὸν ἀδελφὸν εἰ νῦν ἐξ ἀγροῦ
[ἐ]νθάδ' ἐπιδημεῖ · πάντα προνοεῖσθαί με δεῖ (3).

(1) On comprend facilement que le copiste ait écrit ΓΡΑΪΔΙΟΝ (vers 54) et, d'après notre conjecture, ΩΙΕΤ (vers 72).

(2) Les mots omis par le copiste sont entourés de crochets obliques < >, à la différence des lettres disparues et placées entre crochets droits. Quant aux abréviations, N. = Nicole, G. H. = Grenfell et Hunt, Bl. = Blass, Bu. = Bury, E. = Robinson Ellis. Ces trois derniers savants avaient été consultés par les éditeurs anglais. Les autres suppléments et corrections sont de l'auteur de cet article.

(3) V. 3. C'est le fragment du Γεωργός cité dans *Bekkeri Anecd.* 1380 (fr. 99 Kock), placé ici par N. — V. 4 [ἐν ᾧ δ]ὲ G. H. Ce supplément est un peu court pour la

20 [ἀ]λλ' ἐκποδὼν ἄπειμι καὶ βουλεύσομαι
τοῦτ' αὖθ', ὅπως δεῖ διαφυγεῖν με τὸν γάμον.

Un jeune homme, que les anciens fragments autorisent à appeler le fils de Gorgias, est sorti de sa maison et s'est arrêté à l'autre extrémité de la scène, devant la porte d'une autre maison, celle où habite sa maîtresse. Rentré d'un voyage la veille au soir, il a été surpris par une nouvelle, qui est pour lui un coup de foudre. Son père a résolu de le marier avec sa sœur consanguine (on sait que ces unions étaient permises à Athènes), il l'a trouvé qui offrait déjà le sacrifice d'usage, appelé προγάμια ou προτέλεια ; tout était préparé pour le mariage fixé au lendemain, c'est-à-dire au jour de l'action de cette pièce. La puissance paternelle allait jusque là, et la position du jeune homme est aussi cruelle que celle de Pamphile dans l'*Andrienne*. « *Uxorem decrerat dare se mi hodie : nonne oportuit praescisse me? nonne prius communicatum oportuit?* » Comment se soustraire au mariage imposé par un père? Il ne le sait encore. Impatient de revoir celle qu'il aime, il s'était machinalement dirigé vers sa demeure ; mais il n'ose frapper à la porte, par crainte de rencontrer le frère de la belle, un tout jeune homme (μειρακίσκος), qui avait passé quelque temps à la campagne (nous apprendrons tout à l'heure pourquoi), mais qui pourrait être de retour à la ville. C'est peut-être à ce frère et aux démarches qu'il fit pour engager le fils de Gorgias à épouser sa maîtresse que se rapportent les premiers mots de notre fragment προσιών, πράττων. L'autre ajournait toujours par crainte de son père (ὑποφοβούμενος). Quant au vers 3, je doute fort que les mots : « je n'étais pas méchant et on ne me croyait pas tel » y soient bien

lacune, et je ne vois aucune relation entre l'absence du fils de Myrrhiné et le συμβεβηκός, le mariage décrété par Gorgias. — V. 6 [ἀπόδη]μον N. — V. 7-8 γινομένη τους γαμους et εστεφανους P. Les corrections sont de Bl. — V. 9 [τόν πατέ]ρα N. — V. 11 [ὑπὸ τῆς] N. <πατρὸς> B. — V. 13 [εὕρω φυγὴν οὐκ οἶδ]α Bl. Mais φυγήν demanderait κακοῦ. Le seul datif possible serait μοι. — V. 14 supplément de G. H. — V. 16 εὐσεβές N. ευσεβος P. — V. 17 [κό]πτειν N. — 18-19 [οὐ]κ et [ἐ]νθάδ' N. — μ' εδει P. — 20 [ἀ]λλ' N.

placés. Ils conviendraient mieux dans une discussion du fils de Gorgias avec le frère de sa maîtresse. Les lettres douteuses n'auraient-elles pas été interprétées avec une opinion préconçue ? Traduisons les vers 4-21.

« Le petit jeune homme séjournait aux champs. J'étais allé à Corinthe pour une affaire, et pendant mon absence survient un incident qui me porte un coup mortel. Rentré le soir, je trouve qu'on prépare un mariage pour moi, je vois les images des dieux déjà couronnées de fleurs, mon père qui offre le sacrifice. Il me destine sa fille : car j'ai une sœur consanguine, chastement élevée par celle qui est à présent la femme de mon père. Mais comment échapper à un malheur imminent ? Je ne sais. — Voici où j'en suis : j'ai quitté la maison sans rien dire ; mais si je me dérobais au mariage par la fuite, je serais coupable envers la chère [*ici un nom propre*] : ce serait manquer de piété. Depuis longtemps, je suis à cette porte et j'hésite toujours à frapper, car j'ignore si le frère n'est pas revenu des champs : il faut tout prévoir. Mais allons ailleurs et avisons (c'est là le point) au moyen d'échapper à ce mariage. »

A lire les détails sur la famille du personnage qui parle, on est porté à considérer le présent morceau comme appartenant à l'exposition de la pièce, et cette supposition est pleinement confirmée par un passage de Quintilien (1). L'auteur de l'*Institution oratoire* reproche à certains avocats de son temps une mimique excessive, et il continue : *cum mihi comœdi quoque pessime facere videantur, quod etiamsi juvenem agant, cum tamen in expositione aut senis sermo, ut in Hydriæ prologo, aut mulieris, ut in Georgo, incidit, tremula vel effeminata voce pronuntiant.* Il est curieux qu'on ait voulu inférer de ce passage que le prologue de notre comédie était prononcé par une femme, erreur qui remonte à Meineke ; Quintilien dit évidemment qu'un jeune homme faisait l'exposition de la pièce et que, dans le cours d'un récit animé, il rapportait les paroles

(1) Quintilien, XI, 3, 91.

d'une femme. C'est ainsi que Micio fait parler son frère dans l'exposition des *Adelphes*. Le fils de Gorgias a dû raconter l'histoire de ses amours avec une jeune voisine belle et aimable, de bonne famille athénienne, mais sans fortune, qui est devenue sa maîtresse et qu'il avait promis d'épouser (1) sans avoir jamais osé s'en ouvrir à son père. Toutes ces circonstances durent être exposées avec beaucoup de détails, car notre fragment est écrit sur la sixième et la septième pages du livre (les sigles notés sur la marge supérieure l'attestent), et les pages conservées comptent jusqu'à quarante-quatre lignes. Les deux premières pages pouvaient être réservées au titre et à l'argument. Quoi qu'il en soit, nous connaissons assez bien les personnages de la comédie, pour affirmer qu'il n'y avait parmi eux aucun autre jeune homme capable de mettre le spectateur au courant de la situation (2).

A peine le fils de Gorgias s'est-il retiré, que la porte à laquelle il n'avait osé frapper s'ouvre pour laisser entrer en scène deux femmes : Myrrhiné, la mère de la belle, et Philinna, une vieille femme de ses amies, peut-être sa nourrice. Myrrhiné, qui connaît les préparatifs de mariage qui se font dans la maison de Gorgias, vient de confier ses chagrins à son amie ; comme tous les faits sont déjà connus du public, le poète ne met les personnages en scène qu'à la fin des confidences.

22 ΜΥ. [Ἀ]λλ' ὡς πρὸς εὔνουν, ὦ Φίλιννα, τοὺς λόγους
[π]οιουμένη σε πάντα τἀμαυτῆς λέγω ·
[ἐν τ]οῖσδ' ἐγὼ νῦν εἰμί.
ΦΙ. Καὶ νὴ τὼ θεὼ
25 [ἔγ]ωγ' ἀκούουσ', ὦ τέκνον, μικροῦ δέω
[πρ]ὸς τὴν θύραν ἐλθοῦσα καὶ καλέσασα τὸν
[ἀλα]ζόν' ἔξω τοῦτον εἰπεῖν ὅσα φρονῶ.

(1) Au vers 27, il est traité d'ἀλαζών.

(2) Ajoutons que la répétition du mot πατήρ, qui a pu choquer le lecteur, s'explique dans une scène d'exposition, qui doit avant tout instruire clairement le spectateur.

ΜΥ. [ἔμοι]γε, Φίλιννα, χαιρέτω.
ΦΙ. Τί χαιρέτω ;
[οἰμ]ωζέτω μὲν οὖν τοι[οῦ]τος ὢν γαμεῖν,
30 [ὁ μι]αρὸς οὗτος, ἠδικηκὼς τὴν κόρην.
ΜΥ. [Λόγους] τοσούτους κατατ[ίθου] · προσέρχεται
[αὐτῶν] ὁ θεράπων ἐξ ἀγροῦ Δᾶος · βραχὺ
τ[ῃδ]ὶ μεταστῶμεν.
ΦΙ. Τί δ' ἡμῖν, εἰπέ μοι,
<τούτου> μέλει ;
34 ΜΥ. Καλόν γ' ἂν εἴη νὴ Δία (1).

Mv. — Je sais, Philinna, que je parle à une amie dévouée, aussi te dis-je toutes mes affaires. Telle est la situation où je me trouve.

Ph. — Par Déméter et Koré, en entendant ton récit, mon enfant, je suis tentée d'aller vers cette porte [*elle désigne la porte de la maison de Gorgias*] et d'appeler dehors cet imposteur, pour lui dire ce que je pense de lui.

Mv. — Eh, qu'il aille se promener!

Ph. — Se promener! que dis-tu? Se pendre (2)! Un homme pareil, qui contracte mariage après avoir mis à mal ta fille?

Mv. — Trêve de paroles! voici Davus, leur valet, qui vient de la campagne. Écartons-nous un peu, par ici.

Ph. — Que nous importe, dis-moi, d'observer cet esclave?

Mv. — Cela pourrait être opportun, par Zeus.

Davus, qui entre avec un panier de fleurs pour les noces, est de la maison de Gorgias, non du campagnard. S'il était esclave de ce dernier, il dirait à Syrus, en lui remettant les fleurs, de

(1) V. 24 ἐν οἷς τ' N. — 25 [ἔγ]ωγ' Bl. — 26-28. Suppléments de N. Peut-être [μὴ σύ]γει, Φίλιννα. — 29 [οἰμ]ωζέτω N. — τοι τωσων P. — 30 [ὁ μι]αρὸς N. — 32 [αὐτῶν] N. — 33 τ[ῃδ]ὶ G. H. — 34 <τούτου> N. — Au vers 29, il faut sous-entendre ὥστε ou οἷος avant γαμεῖν. Cela est très dur et, peut-être, sans exemple après τοιοῦτος. Faut-il écrire τοιοῦτος ὤν, γαμῶν? Cf. Eschyle, *Perses*, 236 : Στρατὸς τοιοῦτος, ἔρξας πολλὰ δὴ Μήδους κακά. — Au vers 31, τοσούτους doit s'entendre dans un sens limitatif.

(2) Le jeu de mots serait mieux rendu par le latin : *Mihi quidem valeat. — Quid valeat? Immo pereat.*

quelle part elles viennent ; il n'appellerait pas son maître ὁ Κλεαίνετος (v. 46), et il ne parlerait pas comme il fait au vers 56 des gens d'une maison dont il ferait partie lui-même. S'il est au fait de ce qui s'est passé chez Cléénète, c'est qu'entre voisins de campagne tout se sait : les valets causent entre eux des affaires de leurs maîtres. Peut-être aussi le fils de Myrrhiné lui a-t-il fait des confidences.

35 ΔΑ. Ἀγρὸν γεωργεῖν εὐσε[βέστερον οὐδ]ένα<ς>
36 οἶμαι · φέρει γὰρ μυρρίνην, κιττόν, <δάφνην>,
36′ <αὐτόματος οὕτως, ὅσα θεοῖς θύειν> καλὸν
ἄνθη, τοσαῦτα · τἄλλα δ' [ἄν τις καταβάλ]ῃ,
ἀπέδωκεν ὀρθῶς καὶ δικαίως, οὐ [πλέον],
ἀλλ' αὐτὸ τὸ μέτρον. — Ὁ Σύρος, εἰσένεγχ' ὁμῶς (1)
40 πάντα <ὁπ>όσα φέρομεν · ταῦτα πάντ' εἰς τοὺς γάμους.

M. Nicole a tiré de Stobée (*Flor.* 72, 5, fragm. 96) les suppléments des vers 35 et 36 ; du Scholiaste d'Aristide (p. 541, 31 Ddf., fragm. 96) le supplément du vers 37. Il a comblé les petites lacunes des vers 38 et 40 et il a reconnu la lacune entre κιττόν et καλόν. Voici le fragment cité par Stobée :

Ἀγρὸν εὐσεβέστερον γεωργεῖν οὐδένα
οἶμαι · φέρει γὰρ ὅσα θεοῖς ἄνθη καλά,
κιττόν, δάφνην · κριθὰς δ' ἐὰν σπείρω, πάνυ
δίκαιος ὢν ἀπέδωχ' ὅσας ἂν καταβάλω.

Je me suis servi du deuxième vers de ce morceau pour combler en partie la grande lacune du papyrus ; la ressemblance des deux morceaux m'y autorisait. Mais, tout en étant très semblables, ces morceaux diffèrent trop pour qu'il soit permis de considérer le plus court comme une rédaction abrégée de l'autre. Il doit être tiré d'une autre comédie, quoique Stobée, par une confusion singulière, l'attribue au Γεωργός. Lequel des

(1) εισενεγκομως P. On s'attendrait à ὁμοῦ.

deux textes Quintilien avait-il en vue quand il écrivait : « *Quos ego existimo, si quod in his finibus uberius invenerint solum fertilioremve segetem, negaturos Atticam esse, quod plus quam acceperit seminis reddat; quia hanc ejus terrae fidem Menander eludit* (1) » ? Dans les vers cités par Stobée, nous entendons évidemment un homme qui parle de son propre champ, de celui qu'il cultive de ses mains (κριθὰς δ' ἐὰν σπείρω). Là, Ménandre ne fait guère que paraphraser ce joli passage de la *Cyropédie* (2) de Xénophon : Μικρὸν γήδιον, οὐ μέντοι πονηρόν γε, ἀλλὰ πάντων δικαιότατον · ὅ τι γὰρ λάβοι σπέρμα καλῶς καὶ δικαίως ἀπεδίδου. Une autre fois, plus tard sans doute, le poète eut l'idée de généraliser cet éloge ironique en l'étendant au sol de l'Attique, sol pierreux, on le sait, couvert d'une mince couche de terre végétale (λεπτόγεως). Davus ne dit pas ἐὰν σπείρω, mais se sert de la tournure générale ἐάν τις καταβάλῃ. Il fallait cependant encore une petite correction, l'addition d'une seule lettre, pour mettre notre morceau d'accord avec le témoignage de Quintilien. Pour οὐδένα (personne), j'ai écrit οὐδένας (les habitants d'aucun autre pays). Traduisons maintenant, puisqu'il le faut, ces vers d'une finesse si attique et justement célèbres parmi les anciens, qui y font souvent allusion :

« Nul peuple ne cultive, je crois, de terre plus pieuse que la nôtre. Elle produit le myrte, le lierre, le laurier, spontanément, d'elle-même. Les fleurs qu'on offre aux dieux, elle les porte toutes. Y semez-vous d'autres graines, elle les rend loyalement, consciencieusement, la même mesure, rien de plus. — Holà, Syrus ! porte dans la maison tout ce que nous apportons : tout cela est pour le mariage. » Ces dernières paroles s'adressent à un esclave qui se trouve dans l'intérieur de la maison de Gorgias. Le pluriel φέρομεν indique que Davus n'est pas venu seul; il est accompagné de camarades subalternes. Je le prends pour un intendant, un serviteur d'un rang supérieur au commun de la valetaille et d'une éducation plus soignée. Ce n'est

(1) Quintilien, XII, 10, 25.
(2) *Cyrop.*, VIII, 3, 38.

peut-être pas sans intention qu'il est appelé θεράπων, non δοῦλος ou οἰκέτης.

Les deux femmes se sont rapprochées de la maison de Gorgias. Davus les aperçoit et salue Myrrhiné.

41 Ὦ χαῖρε πολλά, Μυρρίνη.
ΜΥ. <Πά>νυ καὶ σύ γ[ε].
ΔΑ. Ὅς γε καθεώρων, γεννικὴ καὶ κοσμία
γύναι, τί πράττεις, βούλομαί σ' ἀγαθῶν λόγων
μᾶλλον δὲ πράξεων ἐσομένων, ἐὰν οἱ θεοὶ
45 [θ]ἐ̣λ̣ω̣σ̣ι, γ[εῦσ]αι καὶ φθάσαι πρῶτο[ς φράσας] (1).

Myrrhiné porte le même nom que la fleur qui vient d'être mentionnée : on peut s'étonner que le poète n'ait pas évité cette homonymie. — Ὅς γε καθεώρων, *ut qui intellexerim*. Cette tournure s'accorde avec le ton général de ce préambule. L'esclave affecte un instant une solennité formaliste; mais, dès qu'il arrive au fait, le naturel reprendra le dessus. Le commencement de son récit est d'une rudesse grossière, et ce contraste est plaisant.

Da. — Bien le bon jour, Myrrhiné.

My. — Bonjour, Davus.

Da. — Puisque j'ai compris, noble et digne femme, quelles sont tes préoccupations, je veux te donner un avant-goût des bonnes paroles qui vont être dites, ou plutôt des actes heureux qui vont s'accomplir, s'il plaît aux dieux, et être le premier à t'en porter la nouvelle.

46 Ὁ Κλεαίνετος γάρ, ᾧ τὸ μειράκιον [τὸ σὸν]
[ἐ]ργάζεται, πρώην ποτ' ἐν ταῖς ἀμ[πέλοις]
σκ[ά]πτων διέκοψε τὸ σκέλος χρησ[τῶς] πά̣νυ.
ΜΥ. Τάλαιν' ἐγώ.

(1) V. 41 <πά>νυ N. — V. 42 ὥς γε G. H. Mais la particule γε est aussi inutile après ὡς qu'elle est nécessaire après ὅς. — καθεώρων G. H. καθεωρουν P. — V. 45. Ici commence le *verso*. En haut de la page, les traces d'un ζ, lettre numérale = 7. — γεῦσαι Bl. γω.αι P.

ΔΑ. Θάρρει, τὸ πέρας δ' ἄκουέ μου.
50 Ἀπὸ τοῦ γὰρ ἕλκους, ὡς τριταῖον ἐγένετο,
βουβῶν ἐπήρθη τῷ γέροντι, θέρμα τε
ἐπέλαβεν αὐτόν, καὶ κακῶς ἔσχεν πάνυ.
ΦΙ. Ἀλλ' ἐκκορηθείης σύ γ', οἷα τἀγαθὰ
ἥκεις ἀπαγγέλλων.
ΜΥ. Σιώπα, γράδιον.
55 ΔΑ. Ἐνταῦθα χρείας γενομένης αὐτῷ τινὸς
κηδεμ[ό]νος, οἱ μὲν οἰκέται καὶ βάρβ[αρ]οι (1)
« ἔζησ' ἐκεῖνος · ἔστιν οἰμώζειν μ[ακ]ράν »
ἔλ[ε]γον ἅπαντες · ὁ δὲ σὸς υἱός, οἷον[εἰ]
νομίσας ἑαυτοῦ πατέρ', ἀπορθώσα[ς πάλιν]
60 ἤλειφεν, ἐξέτριβεν, ἀπένιζεν, φαγεῖν
προσέφερ[ε], παρεμυθεῖτο « πάνυ φαύλως ἔχει »,
ὁ[ἰς] ζ[ῶ]ντ' ἀνέστησ' αὐτὸν ἐπιμελούμενος.
ΜΥ. [Φί]λον τέκν[ο]ν.
ΔΑ. Νὴ τὸν Δί' εὖ δῆτά γ' ουτωσει (2).

V. 47 se complète par Élien, *Lettre rustique*, II, mosaïque composée avec des réminiscences de Ménandre. On y lit φελλεῖ ἐπέκοψε τὸ σκέλος πάνυ χρηστῶς (leçon des manuscrits) καὶ θέρμη ἐπέλαβεν αὐτοῦ... Les mots βουβῶν... ἐπέλαβεν αὐτόν (v. 51-52) étaient déjà connus par plusieurs citations (cf. fr. 98 Kock). Le puriste Phrynichos (*Epit.* 331) reproche à Ménandre le néologisme θέρμα, pour θέρμη, l'ancienne forme attique dont s'étaient servis Thucydide et les poètes de la vieille comédie, et qu'Élien, on vient de le voir, se pique de rétablir. L'imprécation ἐκκορηθείης σύ γε figurait déjà parmi les fragments de

(1) V. 46-47. Κλεαίνετος N. κλαιένετος P. — ῷ Th. Reinach, ου P. — [ἀγρὸν ἐ]ργάζεται G. H. Mais comme Davus n'est pas au service de Myrrhiné, τὸ μειράκιον tout court ne suffirait pas. — ἀμ[πέλοις] N. — V. 54 γραϊδιον P. — V. 56. Ma conjecture κ[τδ]εμ[ό]νος se trouve confirmée. — βάρβ[αρ]οι N.

(2) V. 57 μ[ακ]ράν G. H. — V. 58 ἔλεγον G. H. — οἷον[εἰ] Bl. — V. 59 απορθοσα P. — [πάλιν] Ellis. — V. 60 ἀπέν[ι]ζεν N. — V. 61 παρεμυθειτ' οπανυφαυλοσ P. — V. 62 ὁ[ἰς] Bury « *supposing a previous case of* ἐπιμέλεια ». — ἐπιμελούμενος N. επιμελουμενον P. — V. 63 [κα]λὸν τέκν[ο]ν N. οὑτοσί ne pourrait désigner un absent.

Ménandre (903 Kock). — Voici quelques rapprochements explicatifs. Les longs cris de la lamentation funèbre (οἰμώζειν μακράν, v. 57) sont appelés παμμηκεῖς γόοι par Sophocle, *Œd. Col.*, 1609. Quant à πάνυ φαύλως ἔχει (v. 61), on sait que φαῦλος est du nombre des mots qui affectent des sens opposés (1). Cf. Ménandre, fr. 497 : Οἷα δὴ φιλοῦσιν ἰατροὶ λέγειν | τὰ φαῦλα μείζω καὶ τὰ δεῖν' ὑπέρφοβα, | πυργοῦντες αὐτούς. Le sens de δὶς ζῶντα s'éclaire peut-être par la locution δὶς παῖδες οἱ γέροντες. Cléénète recommence en quelque sorte une seconde vie.

Da. — Cléénète, pour lequel ton garçonnet travaille aux champs, s'est l'autre jour, en bêchant sa vigne, donné dans la jambe un bon coup, bien solide.

My. — Oh quel malheur !

Da. — Rassure-toi et écoute-moi jusqu'au bout. A la suite de cette blessure, le troisième jour, il vint au vieillard une grosse tumeur, la fièvre le prit, il était au plus mal.

Ph. — Eh que la peste soit de toi ! Voilà les bonnes nouvelles que tu apportes ?

My. — Tais-toi, vieille mère.

Da. — Il lui fallait alors quelqu'un qui le soignât. Cependant les gens de la maison, esclaves barbares, de s'écrier en chœur : « Il a vécu, il n'y a plus qu'à entonner une longue lamentation. » Mais son fils, le traitant comme il eût fait son propre père, le redresse, prend des onguents, le frictionne, le lave, l'essuie, lui apporte à manger, lui assure que c'est peu de chose, le rend de nouveau à la vie à force de soins.

My. — Cher enfant !

Da. — Certes, par Zeus.....

Voici maintenant la suite du récit de Davus :

64 [ἦκ' ἀναλ]αβὼν γὰρ αὐτὸν ἔνδον καὶ σχολὴν
65 [τρίβ]ων, ἀπαλλαγεὶς δικέλλης καὶ κακῶν
([καὶ γάρ] τίς ἐστι σκληρὸς ὁ γέρων τῷ βίῳ),

(1) Voir Bréal, *Sémantique*, p. 111.

[τοῦ μειρ]ακίου τὰ πράγματ' ἀνακρίνει τίνα,
[τὰ μὲν] οὐχὶ παντάπασιν ἀγνοῶν ἴσως.
[Διερχο]μένου δὲ τοῦ νεανίσκου τ[ά]δε,
70 [τά τε τ]ῆς ἀδελφῆς ἐμβαλόντος σοῦ <τε> καὶ
[τῶν σῶν κακῶν], ἔπαθέν τι κοινόν, καὶ χάριν
[τῆ]ς ἐπιμελείας ὤ[ι]ετ' ἐκ παντὸς λόγου
[δεῖ]ν αὐτὸν ἀποδοῦναι, μόνος τ' ὢν καὶ γέρων
[ν]οῦ[ν] ἔσχε — τὴν γὰρ παῖδ' ὑπέσχ[ητ]αι γαμεῖν ·
75 [κ]εφάλαιόν ἐστι τοῦτο τοῦ παντὸς λόγου.
[Ἤ]ξ[ο]υσιν ἤδη δεῦρ' · ἄπεισιν εἰς ἀγρὸν
[σ' ὁμ]οῦ λαβών, παύσεσθ[ε.....] χόμενοι
δυσνουθετήτω[.].ο.[.....]
[.] αταυτ[...]αστται. Δ[εῖ γὰρ ἢ πλουτεῖν] ἴσως
80 ἢ ζῆν ὅπ[ου] μὴ μ[άρτυρας] τ[οῦ] δυστυχεῖν
π[ο]λλούς τις ἕξει τοὺς ὁρῶντας · ἔστι δὲ
[ἀγρὸ]ς εἰς τὸ τοιοῦτ' εὐκτὸν ἥ τ' ἐρημία.
[Εὐ]αγγελίσασθαι πρ[ὸς] σὲ ταῦτ' ἐ[βου]λόμην.
[Ἔρρ]ωσο.
85 ΜΥ. Καὶ σύ γε πολλά (1).

J'ai rétabli les vers 79-80 au moyen du fragment 928 (Schol. Hesiod., *Op.*, 637) : Δεῖ γὰρ ἢ πλουτεῖν... ὅπως μὴ πολλοὺς μάρτυρας ἕξειν τοὺς ὁρῶντας. Les deux textes mutilés se complètent mutuellement de la manière la plus heureuse.

Suite du récit de Davus.

Après s'être remis peu à peu, comme il se donnait enfin du repos, assis dans sa maison et faisant trêve à la bêche et aux fatigues (car le vieillard s'est astreint à une vie bien dure),

(1) V. 64 ἀναλαβὼν Bl. — V. 67 texte de G. H. πραγματαενεκρινει P. — τινα ne doit pas être attribué à Myrrhiné. — V. 68 [τὰ μὲν] Bu. — V. 70 <τε> Bl. — V. 71..... μ επαθεν P. — V. 72 [τῆς] N. — ων ετ' P. — V. 74 [ν]οῦ[ν] G. H. — ὑπεσχ[ητ]αι N. — V. 76 [ἤ]ξ[ο]υσιν G. H. — V. 77 [σ'] Reinach [ὁμ]οῦ G. H. — V. 79. Les lettres pointées sont très douteuses. — V. 83. Suppléments de N. et de G. H. — 84 Texte de N.... ωσωπολλακαισυγε P.

il demanda au garçonnet où en étaient ses affaires, bien qu'à la vérité il ne les ignorât pas tout à fait, je crois. Le jeune homme les expose, il parle à ce propos de sa sœur, de toi, de tes malheurs. Alors le vieillard est pris de compassion, il se croit tenu de témoigner de toutes façons sa reconnaissance pour tant de sollicitude, il se sent seul et vieux — bref, il a promis d'épouser la jeune fille, voilà le point capital de tout mon discours. Ils viendront ici tantôt, il reprendra le chemin des champs en emmenant la mère et la fille, vous cesserez..... C'est qu'il faut être riche, ce semble, ou vivre en un lieu où votre misère ne soit pas exposée aux regards de nombreux témoins. En pareil cas, les champs et la solitude sont un bienfait. Voilà la bonne nouvelle que je voulais t'apporter. Salut.

Mr. — Salut, Davus.

Il ne reste que peu de chose de la scène suivante ; mais les trois ou quatre vers conservés ne sont pas insignifiants.

Φι. Τί πέπονθας τέκνον,
85 [τί πε]ριπατεῖς τρίβουσα τὰς χεῖρας (1) ;
ΜΥ. Τί γάρ,
[Φί]λιν' ; ἀποροῦμαι νῦν τί ποιῆσαί με δεῖ.
[Ἄλλου] τινὸς ἡ παῖς ἐστι · τούτῳ κοὐ..... (2).

Ph. — Qu'as-tu, mon enfant? Pourquoi te vois-je aller et venir en te tordant les mains?

Mr. — Tu le demandes, Philinna? Je suis en peine de ce qu'il faudra faire maintenant. Ma fille appartient à un autre, c'est à lui, et non.....

Myrrhiné hésite, on le voit, à accepter l'offre de Cléénète. Elle sait que sa fille est attachée au fils de Gorgias, et elle ne désespère pas encore de ramener le traître. Il est évident que ses vœux finiront par être comblés ; mais on peut croire que le

(1) [Τί πε]ριπατεῖς N.
(2) V. 87.... ITINOC P. Peut-être aussi ἤδη τινός. A la fin de ces vers plusieurs lettres indistinctes, et dans la ligne suivante les traces de quatre lettres.

poète a su varier l'action et faire durer l'incertitude avant d'amener le dénouement prévu. Le fils de Gorgias n'est pas méchant (il le dit lui-même), mais il est irrésolu et n'ose avouer à son père ses amours et ses promesses. Un fragment conservé par le scholiaste d'Hermogène (fr. 100) répond très exactement à la situation où il se trouve.

Ἐμβεβρόντησαι; γελοῖον, ὃς κόρης ἐλευθέρας
εἰς ἔρωτ' ἥκων σιωπᾷς καὶ μάτην ποιουμένους
περιορᾷς γάμους σεαυτῷ.

« Tu as donc perdu l'esprit? C'est ridicule : tu t'es épris d'amour pour une jeune fille de condition libre, et, quand on fait inutilement pour toi les préparatifs d'un mariage, tu laisses faire sans mot dire ! » Le mètre trochaïque ajoute à la vivacité du tour de phrase. Ces vers sont évidemment tirés d'une scène très animée. Était-ce le fils de Myrrhiné qui gourmandait ainsi l'amant de sa sœur? Ce dernier évitait tantôt de le rencontrer : le garçonnet savait donc parler haut.

Faut-il croire qu'instruit du mariage projeté entre sa maîtresse et le campagnard, le fils de Gorgias, piqué au jeu, sortait de son irrésolution et se décidait à parler à son père?

Quant aux autres fragments anciennement connus, je les attribuerais volontiers à l'honnête Campagnard. Supposons qu'on l'ait instruit de la douloureuse situation où se trouve la fille de Myrrhiné sans lui dire le nom du séducteur; il peut prononcer le fragment 94 :

Ὁ δ' ἠδικηκὼς ὅστις ἔσθ' οὗτός ποτε
τὴν ὑμετέραν πενίαν, κακοδαίμων ἔσθ', ὅτι
τοῦτ' ἠδίκηκεν οὐ τυχὸν μεταλήψεται·
εἰ καὶ σφόδρ' εὐπορεῖ γάρ, ἀβεβαίως τρυφᾷ·
τὸ τῆς τύχης γὰρ ῥεῦμα ματαπίπτει ταχύ.

« Quel que soit l'homme qui a insulté à votre pauvreté, il est abandonné des dieux ; le malheur auquel il insulta, il pourrait

d'aventure y tomber lui-même. L'opulence qui le rend insolent, si grande qu'elle soit, est fragile, car la roue de la fortune tourne promptement. »

Comme le Campagnard a donné son nom à la pièce, il a dû y jouer un rôle important, et on peut croire que c'est grâce à son intervention que Gorgias consentait à marier son fils avec une jeune fille pauvre. En se chargeant de la négociation, il pouvait dire (fr. 97) :

Εἰμὶ μὲν ἄγροικος, καὐτὸς οὐκ ἄλλως ἐρῶ,
καὶ τῶν κατ' ἄστυ πραγμάτων οὐ παντελῶς
ἔμπειρος · ὁ δὲ χρόνος τί μ' εἰδέναι ποιεῖ
πλέον.

« Je suis un paysan, je ne dirai pas le contraire, et je n'ai pas trop l'expérience des choses de la ville ; mais une longue vie m'en a appris assez long. »

Il fallait établir que la belle était de condition libre, fille d'un Athénien et d'une Athénienne, *civis attica*, qu'un fils de famille pouvait contracter avec elle un mariage légitime et que, dans la circonstance, il était obligé de le faire. C'est là ce que Criton démontre à Simon dans l'*Andrienne*, et on se souvient comment il est reçu. Le père de Pamphile le traite comme un vil intrigant, lui jette à la figure le nom de sycophante (1). La scène de l'*Andrienne* aide à faire comprendre le fragment suivant du Γεωργός (fr. 93).

Εὐκαταφρόνητόν ἐστι, Γοργίας, πένης,
κἂν πάνυ λέγῃ δίκαια · τούτου γὰρ λέγειν
ἕνεκα μόνου νομίζεθ' οὗτος, τοῦ λαβεῖν,
καὶ συκοφάντης εὐθὺς ὁ τὸ τριβώνιον
ἔχων καλεῖται, κἂν ἀδικούμενος τύχῃ.

« Le pauvre, ô Gorgias, a beau être dans son droit, on

(1) *Sycophanta!* Térence, *Andr.*, V, 4, 11.

méprise volontiers ses discours, on le soupçonne de ne parler que pour tirer de l'argent. L'homme qui porte un manteau râpé est tout de suite traité de sycophante, alors même qu'il est outrageusement opprimé. »

Un autre morceau (fr. 95) s'explique plus difficilement; mais il doit appartenir à Cléénète : on y reconnaît la supériorité morale que Ménandre s'est plu à prêter à ce rude paysan.

Οὗτος κράτιστός ἐστ' ἀνὴρ, ὦ Γοργία,
ὅστις ἀδικεῖσθαι πλεῖστ' ἐπίσταται' ἐγκρατῶς·
τὸ δ' ὀξύθυμον τοῦτο καὶ λίαν πικρὸν
δεῖγμ' ἐστὶν εὐθὺς πᾶσι μικροψυχίας.

« L'homme excellent, ô Gorgias, est celui qui sait le mieux se contenir quand on lui fait un tort. Ces emportements, ces colères excessives sont la marque évidente d'un petit esprit. »

Gorgias avait arrangé un mariage conforme à ses intérêts ; il doit y renoncer et laisser son fils contracter un mariage peu avantageux. C'est là peut-être le tort qu'on lui fait et dont il se plaint amèrement. Dans l'*Andrienne*, Criton dit à Simon : *Non tu tuum malum æquo animo feres?*

Quel mari donnerons-nous à la fille de Gorgias? car il faudra bien la pourvoir. Le Campagnard est plein de bon sens et de bons sentiments, mais il est trop vieux pour elle : des mariages aussi mal assortis se font bien dans le monde, mais non au dénouement d'une comédie. Le fils de Myrrhiné lui conviendrait mieux ; il est vrai qu'il est très jeune, on l'appelle μειράκιον; mais Chéréa, que l'on marie à la fin de l'*Eunuque,* n'est pas plus âgé que lui. Cléénète ne se plaindra pas : il avait offert d'épouser une fille délaissée, par compassion, par reconnaissance, enfin pour ne pas manquer de soins dans ses vieux jours. Eh bien, les jeunes époux le recueilleront chez eux, et la fille de Myrrhiné sera unie à son amant.

Henri Weil.

SEXTUS EMPIRICUS

CONTRE LES MUSICIENS

AVERTISSEMENT

Un seul des ouvrages de Sextus Empiricus a été traduit en français, les *Hypotyposes pyrrhoniennes* (1). Pourquoi ses *Contradictions* (ἀντιρρήσεις) n'ont-elles tenté aucun traducteur, ni en France, ni à l'étranger? Il est facile d'en trouver la raison. Comme on peut le reconnaître d'après le livre VI, consacré à la musique, les notions intéressantes, au point de vue spécial de la matière traitée, sont trop souvent perdues au milieu d'argumentations subtiles et fastidieuses dont on a peine à les dégager. Toutefois, nous n'avons pu nous résoudre à donner une partie seulement de ce livre VI. D'abord, toute traduction incomplète d'un texte ancien peut laisser au lecteur le regret de n'avoir pas sous les yeux la série continue des raisonnements déduits par l'auteur. De plus, il nous a paru bon de faire connaître, à titre de spécimen, la méthode de composi-

(1) *Les hipotiposes ou institutions pirroniennes de Sextus Empiricus en 3 livres*, traduites du grec avec des notes qui expliquent le texte en plusieurs endroits (anonyme). [Amsterdam], 1721, in-12. — Publié avec le nom du traducteur (Huart), sans autre changement que le titre, à Londres, 1725. — Buhle avait commencé la traduction allemande des Hypotyposes sous le titre suivant : *Sextus Empiricus, oder der Skepticismus der Griechen : aus dem Griechischen, mit Anmerkungen und Abhandlungen, von J.-G. Buhle*, vol. I. Lemgo, 1801, in-8. — Il existe, paraît-il, une version latine des Hypotyposes, antérieure au XIVe siècle, à la Bibliothèque nationale, fonds Saint-Victor, nouveau catalogue, n° 32. Celle d'Henri Estienne fut publiée à Paris, 1562, in-8.

tion et les procédés de dialectique de Sextus. Ce sera peut-être lui rendre un mauvais service. Il n'importe : on pourra, croyons-nous, relever dans ce fatras plus d'une observation vraiment philosophique, plus d'un aperçu ingénieux.

Sextus Empiricus, d'après les supputations fort admissibles de M. Brochard (1), serait le contemporain de Galien qui mourut vers l'an 200. « Il est certain, écrit le savant professeur, qu'il était Grec, mais nous ne pouvons savoir ni où il est né, ni où il a enseigné. Divers passages de ses écrits nous indiquent qu'il n'était ni d'Athènes, ni d'Alexandrie. On peut conjecturer qu'il a passé au moins quelque temps à Rome. Tout ce que nous savons de certain, c'est qu'il fut le chef de l'école sceptique et qu'il enseigna au même endroit où son maître (le médecin Hérodote de Tarse) avait enseigné. »

Nous ne pouvons mieux faire que de citer encore M. Brochard en ce qui concerne les écrits de notre auteur. « Nous possédons trois ouvrages de Sextus : les Πυρρώνειοι ὑποτυπώσεις qui sont un résumé et comme un bréviaire du scepticisme, et, réunis à une époque récente sous le titre de Πρὸς μαθηματικούς, deux ouvrages dirigés l'un contre les sciences en général, l'autre contre les philosophes dogmatiques. Ils forment onze livres, mais vraisemblablement il n'y en avait que dix à l'origine : les deux livres Πρὸς γεωμέτρας et Πρὸς ἀριθμητικούς, dont l'un est fort court, n'avaient pas encore été séparés. Dans le Πρὸς μαθηματικούς, Sextus passe en revue toutes les sciences connues de son temps,... et s'efforce de démontrer que toutes leurs affirmations ne reposent sur rien, qu'on peut leur opposer sur chaque point des affirmations contraires et d'égale valeur. Les grammairiens, les rhéteurs, les géomètres, les arithméticiens, les astronomes, les musiciens sont successivement pris à partie dans les six livres dont se compose l'ouvrage. C'est aux philosophes qu'est consacrée la troisième œuvre de Sextus. Des cinq livres dont elle est formée, la réfutation des logiciens

(1) *Les sceptiques grecs*, 1887, p. 315.

occupe les deux premiers ; celle des physiciens les deux suivants ; le dernier est dirigé contre les systèmes de morale. On est en droit d'affirmer que les ouvrages de Sextus ont été composés dans l'ordre suivant : 1° les Hypotyposes ; 2° le livre contre les philosophes ; 3° le livre contre les savants (1). »

Il faut lire tout le chapitre dont nous extrayons ces lignes et qui expose avec la plus saine critique le caractère littéraire et philosophique de Sextus. Toutefois, comme l'éminent auteur des *Sceptiques grecs* a passé rapidement sur la partie scientifique de l'ouvrage *Contre les Mathématiciens* (2), nous devons nous y arrêter quelques instants, au moins en ce qui touche la doctrine musicale. Sextus ne s'en tient pas exclusivement à une argumentation négative. Avant de réfuter les points principaux de la théorie qu'il va essayer de détruire, il apporte dans le débat tout ce qu'elle contient de positif, il rappelle avec impartialité, et même avec une sorte de complaisance, ce qu'on a dit et ce qu'on peut dire en faveur de la musique, et c'est surtout par ce côté que nous intéresse le livre VI du Πρὸς μαθηματικούς. D'autre part, ses autorités et ses sources appartiennent à l'école d'Aristoxène, qui, on le sait, raisonnait sur l'art musical en posant pour principe primordial de sa doctrine le jugement de l'oreille, tandis que les pythagoriciens rapportaient les lois musicales à la division mathématique du monocorde. Enfin, plusieurs éléments de la réfutation qu'il oppose aux musiciens se retrouvent particulièrement dans les fragments qui nous restent de la philosophie épicurienne.

Rien ne prouve que Sextus ait possédé une connaissance approfondie de la musique. Il est probable qu'une lecture attentive des musicographes lui a suffi pour écrire son livre

(1) *Les sceptiques grecs*, p. 317 et suiv.

(2) Après avoir analysé un passage géométrique de Sextus, M. Brochard s'exprime ainsi : « Il nous semble inutile, après avoir résumé les arguments sceptiques sur les points les plus importants, de poursuivre cette exposition dans le détail des autres questions. C'est toujours la même méthode ; ce sont toujours les mêmes procédés, on pourrait dire les mêmes artifices dialectiques » (*op. cit.*, p. 353).

Πρὸς μουσικούς; mais il s'y trouve telle proposition dont aucun des ouvrages techniques parvenus jusqu'à nous ne porte la trace. Ce fait seul justifierait déjà l'admission de ce livre dans une collection musicographique.

Éditions et traductions.

Σέξτου Ἐμπειρικοῦ τὰ σωζόμενα. Sexti Empirici opera quae exstant. Magno ingenii acumine scripti pyrrhoniarum hypotyposeon libri III. Quibus in tres philosophiae partes acerrime inquiritur, Henrico Stephano interprete. Adversus Mathematicos, hoc est qui disciplinas profitentur, libri X. Gentiano Herveto Aurelio interprete. Graece nunc primum editi. Adjungere visum est Pyrrhonis Eliensis philosophi vitam, nec non Claudii Galeni Pergameni de optimo docendi genere librum quo adversus academicos pyrrhoniosque disputat. Ms. nostri varias lectiones et conjecturas aliquot margini insertas operi praefiximus. Indicibus item necessariis opus locupletavimus. Genevae, sumptibus Petri et Jacobi Chouët, 1621, in-folio. — D'autres exemplaires portent, toujours avec la date de 1621, soit Parisiis, in officina Abr. Pacard, soit Aurelianae, ou encore Coloniae Allobrogum.

La traduction latine de G. Hervet parut d'abord à Paris chez Martin Lejeune, 1569, in-folio, et à Anvers, la même année, chez Christophe Plantin.

Sexti Empirici opera graece et latine. Pyrrhoniarum institutionum libri III, cum H. Stephani versione et notis. Contra mathematicos sive disciplinarum professores libri VI. Contra philosophos libri V, cum versione Gentiani Herveti. Graeca ex mss. codicibus castigavit, versiones emendavit supplevitque et toti operi notas addidit 70. Albertus Fabricius, Lipsiensis, etc. Lipsiae, J. Fr. Gleditsch, 1718, in-folio.

Cette excellente édition a été réimprimée, avec des corrections de détail, sous le même titre. Lipsiae, Kühn, 1840, 2 vol. in-8.

Fabricius put consulter trois nouveaux manuscrits, un Savilianus, un Cizensis et un manuscrit de Breslau.

Sextus Empiricus. Ex recensione Imm. Bekkeri. Berolini, Reimer, 1842, in-8°. Texte seul avec les variantes recueillies par Fabricius, augmentées de celles du manuscrit de Kœnigsberg coté 16 B 12. Bekker déclare en outre avoir consulté les manuscrits de Munich, de Venise et de Florence.

SEXTUS EMPIRICUS CONTRE LES MATHÉMATICIENS

LIVRE VI. — CONTRE LES MUSICIENS

1. Le mot musique a trois significations. En premier lieu, c'est la science qui traite des mélodies, des sons, des rythmopées et d'autres choses semblables. C'est dans ce sens que nous disons qu'Aristoxène, fils de Spinthare (1), est un musicien. En second lieu, on désigne par ce mot la pratique instrumentale (2); c'est ainsi que nous appelons musiciens ceux qui jouent de la flûte et des instruments à cordes pincées, et musiciennes les joueuses de cithare (3).

2. Ces diverses acceptions, sont d'un emploi courant et propre, tandis que parfois nous appliquons par abus ce mot même à des productions heureuses d'un autre genre (4). C'est ainsi que nous parlons d'une œuvre d'art « harmonieuse », lors même qu'elle appartient à la peinture, et, du peintre auteur d'un tableau réussi, qu'il a été inspiré par les Muses.

3. La musique étant considérée sous tant d'aspects, on se propose maintenant d'en entreprendre la réfutation, qui du reste n'aura trait qu'à la musique considérée dans la première

(1) Spinthare était musicien lui-même et fut le premier maître de son fils. Il cultiva l'amitié de Socrate, d'Archytas et d'Épaminondas.

(2) Au lieu de ἡ (s. c. ἐπιστήμη) περὶ ὀργανικὴν ἐμπειρίαν, M. Th. Reinach propose de lire τὰ περὶ τὴν ὀργ. ἐμπ.

(3) Une joueuse de cithare est appelée ψαλτρία dans l'inscription placée au pied d'une statue d'Herculanum. Cp. dans la Grande Encyclopédie notre article *Cithare*.

(4) Lire ἐν < ἄλλῳ > τινὶ πράγματι κατόρθωσιν (T. R.).

acception ; car celle-ci (ce dit-on) semble avoir été constituée de la manière la plus parfaite, comparativement aux autres sortes de musique.

4. On peut employer (ici) un double (1) mode de réfutation, comme on l'a fait pour la grammaire. Les uns, plus particulièrement dogmatiques, s'efforcent d'enseigner que la musique n'est pas un sujet d'étude nécessaire pour le bonheur, mais qu'elle est plutôt nuisible, et ils en donnent pour raison que les propos tenus par les musiciens prêtent au blâme et que leurs principaux raisonnements ne tiennent pas debout.

5. D'autres, traitant la question d'une façon plutôt dubitative, s'abstiennent de toute réfutation de cette nature, mais croient, en faisant écrouler les hypothèses fondamentales des musiciens, réduire à néant la musique tout entière.

6. Quant à nous, pour ne pas paraître mutiler la doctrine, nous caractériserons sommairement l'une et l'autre opinion, ainsi que l'un et l'autre fait (avancé comme argument); évitant, sur les points secondaires, de nous lancer en de longues digressions, mais ne voulant pas, d'autre part, sur les points nécessaires, exposer insuffisamment les questions pressantes, mais tendant autant que possible à tenir le juste milieu et la mesure dans notre enseignement.

7. Nous donnerons la première place aux arguments qui ont cours dans le monde en faveur de la musique. Si l'on admet, dit-on, que la philosophie, assagit la vie humaine et réprime les passions de l'âme, à plus forte raison admettrons-nous que la musique exerce sur nous un pouvoir sans violence, et, avec un charme persuasif, obtient les mêmes résultats que la philosophie (2).

(1) Διττόν, leçon du manuscrit de Breslau adoptée par Fabricius et par Bekker, au lieu de εἰπεῖν.

(2) Sur les avantages de la bonne musique, voir Plutarque, *Sur la musique*, §§ 41 et suivants. — Stanley (*Histoire de la philosophie*, p. 739 de la traduction latine) renvoie, sur la question des effets de la musique, à Jamblique, *Vie de Pyth.*, 23; Sénèque, *De ira*, III, 9; Cicéron, *Tuscul.*, IV, 2; Élien, *Hist. var.*, XIV, 23; Porphyre, *Vie de Pyth.*, p. 195; Ammonius, *In V voces*, 2; Boèce, *Instit. mus.*, I, 1; S. Basile, *Homel.* XXIV.

8. Ainsi Pythagore ayant vu des jeunes gens qui faisaient mille extravagances sous l'action de l'ivresse, au point qu'ils ressemblaient à des fous, conseilla au joueur de flûte qui les accompagnait de leur jouer l'air spondiaque. Celui-ci suivit son conseil et les jeunes gens changèrent aussitôt d'attitude : ils redevinrent aussi calmes que s'ils n'avaient jamais cessé de jouir de leur raison (1).

9. Les Spartiates, qui eurent l'hégémonie de la Grèce et dont la valeur était proverbiale, faisaient toujours la guerre musique en tête. Les hommes qui se conformaient aux préceptes de Solon marchaient au combat au son de la flûte et de la lyre, soumettant à un rythme convenable tous les mouvements militaires (2).

10. La musique, de même qu'elle rend la raison aux insensés et donne du courage aux lâches, apaise aussi bien les gens enflammés de colère. C'est ainsi que nous voyons, chez le poète, Achille courroucé, que les députés envoyés près de lui surprennent :

> Charmant son cœur avec une phorminx harmonieuse,
> belle, ouvragée, montée sur un joug d'argent,
> qu'il avait prise dans le butin après avoir détruit la ville d'Héétion;
> c'est ainsi qu'il calmait sa colère (3) ;

sachant bien que l'exercice de la musique pouvait le mieux dominer sa disposition.

11. Les autres héros, lorsqu'ils allaient en expédition et s'em-

(1) Voir sur ce passage la longue et savante note de Fabricius qui mentionne Sénèque, *De ira*, III, 9; Élien, *Hist. var.*, XIV, 23; Eustathe, *sur l'Iliade*, IX, 643; Galien, *Opinions d'Hippocrate et de Platon*, IX, 5; Marcianus Capella, *Noces de Mercure et de la philologie*, l. IX. Il cite textuellement le passage du scholiaste d'Hermogène relatif à l'anecdote rapportée par Sextus; il vise Porphyre, *Vie de Pyth.*, §§ 30, 32, 33 ; Quintilien, *Institution oratoire*, I, 10; enfin il cite Euthymius Zygabenus, *Praefatio in Psalmos*.

(2) Ce que Sextus dit ici des Athéniens est rapporté en réalité (par Éphore et Polybe) des Crétois; il y a ici quelque confusion ou quelque corruption : le § 14 (*infrà*) semble prouver que Sextus n'avait pas encore parlé des Athéniens (T. R.).

(3) Homère, *Il.*, IX, 186-190. — Plutarque, *Sur la musique*, § 40, a fait valoir le même argument et cité les mêmes vers.

barquaient pour accomplir une longue traversée, étaient dans l'usage de laisser chez eux des musiciens comme étant les plus fidèles gardiens et les meilleurs gouverneurs de leurs femmes. Ainsi Clytemnestre avait auprès d'elle un aède auquel Agamemnon fit de nombreuses recommandations au sujet de sa conduite (1).

12. Mais Égisthe, rusé scélérat (2),

> emmena cet aède dans une île déserte
> et l'y abandonna, en proie et en pâture aux oiseaux (3);

puis, une fois Clytemnestre privée ainsi de son gardien, il la séduisit et l'exhorta à s'emparer du pouvoir d'Agamemnon.

13. Les philosophes d'une grande autorité, tels que Platon, disent que le sage est semblable au musicien, ayant une âme bien accordée (4). Aussi Socrate, quoique fort avant dans sa vieillesse, n'avait-il pas honte d'aller prendre des leçons auprès de Lampon (5), le cithariste; et comme on l'en critiquait, il répondit qu'il valait mieux apprendre tard que d'être blâmé pour n'avoir jamais appris.

14. Il ne faut pourtant pas, dit-on encore, dénigrer la musique d'autrefois (en la jugeant) d'après celle d'aujourd'hui qui est brisée et énervée (6). Les Athéniens aussi, grandement soucieux de la tempérance et ayant compris la dignité de la (belle) musique (7), la transmettaient à leurs descendants comme le sujet d'étude le plus nécessaire.

15. Le poète de la comédie ancienne l'atteste dans ces vers :

(1) Cp. Hom., *Od.*, III, 267.
(2) Αἴγισθον δολόμητιν (Hom., *Od.*, III, 308).
(3) Hom., *Od.*, III, 270.
(4) Ainsi qu'un instrument de musique. Cp. Platon, *République*, IV, p. 441-442.
(5) Λάμπωνα est la leçon des manuscrits. Ménage l'a corrigée en Λάμπρον. Lampros est, en effet, un musicien contemporain de Socrate, mais rien ne s'oppose à l'existence d'un cithariste nommé Lampon. Nous connaissons plusieurs personnages qui ont porté ce nom.
(6) Cp. Plutarque, *Sur la musique*, § 41.
(7) τὴν σεμνότητα τῆς γε < καλῆς > μουσικῆς κατειληφότες (T. R.).

Je dirai la vie qu'autrefois j'ai procurée aux mortels (1).
D'abord il ne fallait pas qu'on entendît un enfant souffler mot;
ensuite l'on devait marcher en bon ordre dans les rues pour se rendre
chez le cithariste.

Par conséquent, si la musique rend maintenant l'esprit efféminé par une mélodie hachée et des rythmes langoureux, c'est un reproche qui n'atteint en rien la musique virile d'autrefois.

16. S'il est vrai que la poésie est utile dans la vie et que la musique sert à embellir la poésie en lui prêtant sa mélodie et son accompagnement, il s'ensuivra que la musique est une chose utile. Au surplus, les poètes sont appelés compositeurs de musique; les vers d'Homère étaient chantés jadis au son de la lyre (2).

17. Il en était de même, chez les tragiques, des monodies et des *stasima* (3), qui observent un certain rapport naturel, comme, par exemple les vers suivants qui renferment une certaine doctrine naturelle :

Très grande est la Terre et divin l'éther.
L'un est le père des hommes et des dieux.
L'autre, quand elle a reçu les pluies
distillées par l'Auster, enfante les mortels;
elle produit aussi leur nourriture et les troupeaux de bêtes ;
aussi l'a-t-on crue non sans raison la mère de toutes choses (4).

18. En général, non seulement on entend de la musique là où règne la joie, mais encore elle accompagne les hymnes, elle a sa place dans les banquets et dans les sacrifices offerts aux

(1) Ce vers est cité par Athénée, *Deipnosophistes*, l. VI, p. 268 B, comme étant du poète Téléclide dans sa pièce des *Amphictyons* (I, p. 209 Koch). Aristophane l'a parodié (*Nuées*, v. 961). Sextus cite les deux vers suivants d'après le célèbre comique.

(2) Voir Athénée, *Deipnosoph.*, l. XIV, p. 638.

(3) μέλη καὶ στάσιμα. La correction de Fabricius, μέλη στάσιμα, ne paraît pas nécessaire. Écrire ensuite : ὁποῖά ἐστι τὰ οὕτω λεγόμενα, φυσικόν τινα ἐνέχοντα λόγον. (T. R.)

(4) Fragment du *Chrysippe* d'Euripide (fr. 839 Nauck). — Il est probable que le texte original de cette citation portait des signes de notation musicale, à moins que la musique n'en fût très connue du gros public.

dieux. Elle suscite l'émulation du bien; elle console les affligés. C'est ainsi que l'on fait entendre le son des flûtes aux gens qui sont dans le deuil, afin d'alléger leur peine (1).

19. Tels sont les arguments énoncés en faveur de la musique. Voici maintenant ceux qu'on y oppose. D'abord il n'est pas accordé d'emblée que les airs soient, par nature, les uns des excitants, les autres des calmants de l'âme; car c'est notre opinion qui les rend tels. Le bruit du tonnerre, comme le disent les épicuriens, n'annonce pas l'apparition d'un dieu, mais ne prend cette signification que dans la pensée des ignorants et des gens superstitieux.

20. Et, en effet, un bruit semblable se produit lorsqu'on frotte certains corps l'un contre l'autre, par exemple lorsqu'on fait tourner une meule, ou lorsqu'on se frappe dans les mains avec ensemble. De même aussi, parmi les airs musicaux, il n'est pas vrai qu'ils soient, par leur nature, tels ou tels, mais nous les jugeons ainsi de par une opinion gratuite. Ainsi l'air qui excitera des chevaux ne produira nullement le même effet, au théâtre, sur les spectateurs; et encore les chevaux ne sont-ils peut-être pas excités, mais plutôt effarouchés.

21. De plus, lors même que les airs musicaux auraient cette efficacité, ce ne serait pas une raison pour proclamer l'utilité de la musique. En effet, ce n'est pas parce qu'elle possède un pouvoir moralisateur qu'elle rend le calme à l'esprit, mais parce qu'elle exerce une action dérivative. Aussi, dès que ces sortes de mélodies ont cessé, l'esprit retombe de nouveau dans son premier cours d'idées, ce qui prouve qu'il n'a pas été guéri par elles.

22. Ainsi donc, tout comme le sommeil ou le vin ne dissipent pas le chagrin, mais le suspendent en produisant une torpeur, une détente et l'oubli, de même le chant de telle ou telle nature ne calme pas l'âme remplie de douleur ou l'esprit agité par la colère, mais tout au plus leur procure-t-il une diversion.

(1) Cp. Aristote, *Problèmes*, XIX, 1.

23. Quant à Pythagore, il était absurde, d'abord de vouloir mal à propos ramener des gens ivres à la raison plutôt que de les éviter; ensuite, en employant ce procédé, il confessait que les aulètes ont plus d'influence que les philosophes pour corriger les mœurs.

24. Si les Spartiates faisaient la guerre au son de la flûte et de la lyre, cela vient à l'appui de ce qu'on a dit plus haut (1) mais ne prouve aucunement l'utilité morale de la musique. De même que ceux qui portent des fardeaux ou manient la rame, ou font des travaux pénibles, poussent des cris (2) pour détourner leur pensée de la fatigue à laquelle les contraint leur besogne, de même, à la guerre, ceux qui employaient les flûtes et les trompettes, ne le faisaient pas parce que la musique excite l'esprit et fait naître des résolutions viriles, mais ils tâchaient de se distraire ainsi du combat et du trouble de la mêlée. De même quelques peuples barbares jouent de la trompe avec des conques ou font la guerre en battant du tambour, mais rien de tout cela n'excite leur courage.

25. Il faut en dire autant d'Achille en courroux : de nature amoureuse et intempérante, il n'est pas surprenant qu'il ait eu le goût de la musique.

26. Oui, certes, on a vu les héros placer des aèdes auprès de leurs femmes, les considérant comme d'honnêtes gardiens, ce que fit Agamemnon pour Clytemnestre ; mais ce sont là récits de mythologues dont la réfutation, fournie par eux-mêmes, est sous notre main ; car, comment se fait-il, si l'on accorde à la musique le pouvoir de corriger les passions, que Clytemnestre ait fait périr Agamemnon dans son propre foyer comme un bœuf dans son étable (3) ; que Pénélope ait admis dans la demeure d'Ulysse une foule de jeunes débauchés et que, flattant

(1) Voir le § 21.

(2) Le κέλευσμα était le cri des rameurs en marche : ὦ εἶα πῶς; ὦ εἶα νῦν. Par contre, κατακελεύειν, c'était pousser le cri : ὠόπ (Aristophane, *Grenouilles*, 208, pour indiquer l'arrêt du navire. (Fabr.)

(3) Cp. Hom., *Od.*, XI, 411.

et enflammant leur passion, elle ait suscité à son mari, dans l'île d'Ithaque, une lutte plus pénible et plus difficile que l'expédition contre Ilion?

27. D'autre part, de ce que Platon admet la musique, ce n'est pas une preuve qu'elle contribue au bonheur, puisque d'autres philosophes qui ne lui cèdent pas en autorité, tels par exemple qu'Épicure, lui ont refusé cette action, la déclarant au contraire

inutile, portant à la mollesse, amie du vin, insoucieuse de l'argent (1).

28. Il faut être bien simple pour établir une connexité entre les avantages à tirer de la poésie et l'utilité (de la musique). On peut, en effet, comme nous l'avons dit dans le livre contre les grammairiens (2), affirmer que la poésie est inutile, mais néanmoins montrer que, tandis que la musique, confinée dans la mélodie, n'a d'autre effet que de charmer, la poésie, comme expression de la pensée, peut être utile et moralisatrice.

29-30. Voilà donc ce qu'on peut répondre aux arguments des musiciens. On dira surtout contre la musique, que son utilité, si elle existe, s'entend ou bien en ce sens que celui à qui on l'a enseignée éprouve plus de plaisir à une audition musicale que ne peuvent en éprouver les profanes; ou en ce sens que l'on ne peut devenir vertueux si l'on n'a pas été instruit par un musicien; — ou encore en ce sens que les éléments de la musique sont ceux-là même qui constituent la connaissance des matières philosophiques, comme nous l'avons dit plus haut, à propos de la grammaire (3), — ou bien en ce sens que le monde est administré conformément à l'harmonie, suivant ce qu'affirme l'école de Pythagore (4), et que nous avons besoin de la théorie musicale pour connaître l'Univers, — ou enfin que des chants de tel ou tel caractère exercent une action morale sur l'âme.

(1) Cp., dans les papyrus d'Herculanum, Philodème, *Sur la musique*, col. IV et *passim*.

(2) Cp. le livre I, §§ 277 et suiv., 297 et suiv.

(3) Livre I, §§ 299 et 300.

(4) Cp. Plutarque, *Musique*, § 44, et notre auteur, l. IV, § 3.

31. Mais pour démontrer que la musique est utile, on ne saurait alléguer que les musiciens éprouvent plus de plaisir que les profanes à une audition. D'abord, ce plaisir n'est pas nécessaire aux profanes comme le sont, dans la souffrance causée par la faim, la soif ou le froid, les jouissances que procure un breuvage (ou un aliment) ou le feu.

32. Ensuite, lors même que ce plaisir devrait être rangé parmi les jouissances nécessaires, nous pouvons le goûter tout en étant dénués de toute pratique musicale. Ainsi les enfants s'endorment quand ils entendent un ronron mélodique, et les animaux, privés de raison, aiment à entendre la flûte et la syrinx; les dauphins, à ce qu'on raconte (1), charmés par le son de la flûte, nagent vers les rameurs des navires; et pourtant ni les uns ni les autres n'ont évidemment ni pratique ni notion musicale.

33. Aussi, tout comme, sans posséder l'art culinaire ou celui de la dégustation, nous trouvons du plaisir à faire bonne chère et à boire du vin, de même, sans savoir la musique, est-ce que nous n'aurions pas plaisir à entendre une mélodie agréable? Quant aux (connaisseurs) (2), au point de vue du mérite technique ils l'apprécieront mieux que les profanes, mais au point de vue de la jouissance sensible ils n'en tirent pas plus de plaisir qu'eux.

34. Ainsi donc, la musique n'est pas à prôner parce que les connaisseurs y pourraient goûter plus de charme (que les profanes), ni parce qu'elle prédispose l'âme à la sagesse; car, bien au contraire, elle repousse et contrecarre le désir d'être vertueux, elle favorise chez les jeunes gens le penchant à l'intempérance et au libertinage.

35. En effet, celui qui fait de la musique,

se délectant aux mélodies, ne cesse de les rechercher.
Il deviendra paresseux au logis, à la ville

(1) Cp. Élien, *Hist. des animaux*, XII, 45.
(2) Le texte présente une lacune évidente (T. R.).

et négligera ses amis. Il s'éloigne et se dérobe
lorsqu'il est dominé par la douce volupté (1).

36. Semblablement, à supposer même que (la musique) parte des mêmes principes que la philosophie, il ne faut pas en conclure qu'elle est utile ; c'est là une chose évidente par elle-même.

37. Restent ces deux arguments : que le monde est administré conformément à l'harmonie, et qu'en exécutant des chants moralisateurs, la musique se trouve contribuer au bonheur. Ce dernier argument a déjà été réfuté (2) comme n'étant pas fondé. Quant à l'harmonie qui préside au monde, c'est une théorie dont la fausseté s'établit de bien des manières. En outre, lors même qu'elle serait vraie, cette harmonie ne peut rien pour procurer le bonheur, pas plus que l'harmonie qui existe dans les instruments de musique.

38. Tel est le premier mode de réfutation à opposer aux musiciens (3) ; le second, qui s'attache aux principes (de l'art musical), réclame une discussion plus technique (4). Par exemple, comme la musique est la science des sons mélodiques et non mélodiques, des éléments rythmiques et non rythmiques, si nous montrons que les chants n'existent point et que les rythmes ne répondent pas davantage à des faits existants, nous aurons établi que la musique n'existe pas non plus (5). Or, reprenons les choses d'un peu plus haut, et d'abord parlons des chants et de leur existence.

39. *Définition de la voix.* — La voix est, comme on pourrait le définir d'une façon incontestable, ce qui est particulièrement perceptible par l'oreille. En effet, comme l'action de la vue seule consiste à saisir les couleurs, celle de l'odorat seul à

(1) Fragment de l'*Antiope* d'Euripide, n° 187, Nauck.
(2) Voir plus haut le § 27.
(3) C'est le mode dogmatique ; l'auteur va passer au mode dubitatif.
(4) Ζήτησις πραγματικωτέρα. Cp. les *Hypotyposes pyrrhoniennes*, l. I, § 62 et la note de Fabricius sur ce passage.
(5) Cette discussion est annoncée par Sextus, *Contre les mathématiciens*, l. I, 3, p. 217 Fabr.

sentir les odeurs bonnes et mauvaises, celle du goût (seul) à percevoir le doux et l'amer, de même la voix sera proprement ce qui est perçu par l'oreille.

40. La voix est soit aiguë, soit grave, et ces deux qualités sensibles reçoivent métaphoriquement leurs dénominations de celles qui se rapportent au toucher. En effet, de même que le monde dit, de ce qui pique et coupe les organes du toucher, que c'est aigu, et de ce qui fait poids et presse, que c'est grave (pesant), de même pour les voix, celle qui pour ainsi dire coupe l'ouïe nous l'appelons aiguë, et grave celle qui semble la presser.

41-42. Il n'est pas étonnant que, de même que nous appelons telle voix brune, noire ou blanche (1), par comparaison avec la perception de la vue, nous ayons de même emprunté certaines métaphores au sens du toucher.

Lors donc qu'il se produit une émission de voix égale et sous une tension unique, de telle sorte qu'il n'y ait pas dans la perception d'inflexions variées vers le grave ou l'aigu, une telle émission vocale est alors appelée *son* (φθόγγος). C'est pourquoi les musiciens disent dans leurs explications (2) : « Le son est la chute d'une voix mélodique sur une seule tension (3). » Parmi les sons, les uns sont homophones, les autres non homophones (4). Les homophones sont ceux qui ne diffèrent pas entre eux en acuité ou en gravité; les non homophones, ceux qui sont dans le cas contraire.

43. Les homophones, comme les non homophones, sont nommés les uns aigus, les autres graves; de plus, les non homophones reçoivent les uns le nom de dissonants et les autres celui de consonants (5). Les dissonants sont ceux qui frappent

(1) Cp. notre traduction de Gaudence, *Introduction harmonique* (Collection des auteurs grecs relatifs à la musique, V), p. 57, note 4. — Dans Lucain on trouve « vox atra », dans Nonnus, φωνὴ λευκάς (Fabr.).

(2) Le grec porte ici : Ὅρος φθόγγου, lemme inséré dans le texte.

(3) C'est la définition donnée par Aristoxène, *Éléments harmoniques*, p. 15, Meibom.

(4) Cp. Gaudence, *Introd. harm.*, p. 11, Meibom.

(5) Cp. Gaudence, *l. c.*

l'oreille d'une manière inégale et détachée, les consonants, ceux qui l'affectent d'une manière plus égale et indivisible.

44. Au surplus, nous expliquerons plus clairement le caractère propre de l'une et de l'autre espèce (de sons) en nous servant d'une métaphore empruntée aux qualités du goût. Parmi les choses qui affectent ce sens, les unes sont mélangées de telle façon qu'elles produisent une sensation uniforme et douce; tels le vin miellé, l'hydromel, tandis que d'autres ne l'affectent ni de même, ni semblablement; tel par exemple l'oxymel. En effet, chacun des deux composants dans ces mélanges produit une impression particulière sur le goût. Il en est de même des sons : les dissonants sont ceux qui frappent l'oreille d'une manière inégale et détachée; les consonants, ceux qui sont plus égaux. Telle est la différence qui distingue les sons, au dire des musiciens.

45. Les sons circonscrivent certains intervalles suivant lesquels se meut la voix, soit qu'elle monte vers l'aigu (1), soit qu'elle se relâche vers le grave. C'est la raison pour laquelle, par analogie, parmi ces intervalles, les uns sont appelés consonants, les autres dissonants.

46. Les consonants sont ceux qu'enveloppent des sons consonants; les dissonants, ceux qu'enveloppent des sons dissonants. Parmi les intervalles consonants, les musiciens appellent diatessaron (quarte) le premier et le plus petit, diapente (quinte) celui qui lui succède en étendue, et diapason (octave) celui qui vient après la quinte.

47. Parmi les intervalles dissonants, le plus petit et le premier, est, chez les musiciens, celui qu'on appelle diésis (2); le deuxième est le demi-ton, qui est double du diésis, le troisième est le ton qui est double du demi-ton.

48. Maintenant de même qu'un intervalle quelconque, en

(1) Chez les plus anciens musicographes grecs les sons aigus étaient placés au bas de l'échelle. Ce passage de Sextus prouve que, de son temps, l'ordre des sons était renversé. Le nouvel ordre s'est maintenu dans les temps modernes.

(2) Διεσις, diésis enharmonique, quart de ton.

musique, consiste essentiellement dans les sons (qui le limitent), il en est de même de tout *éthos,* c'est-à-dire genre de mélodie. En effet, de même que les hommes ou bien ont des mœurs austères et fortes (telles étaient, dit-on, celles des anciens), ou sont portés à l'amour et à l'ivrognerie, à la plainte et aux larmes, de même telle mélodie suscite dans l'âme des mouvements graves et dignes de vrais citoyens, et telle autre des sentiments plus bas et sans noblesse.

49. C'est en se plaçant à ce point de vue que les musiciens, pour dire telle ou telle mélodie, disent tel ou tel éthos (caractère moral), parce qu'elle engendre tel ou tel état d'âme, comme on dit une peur blême (1) de celle qui fait blémir, et des vents d'auster sourds, brumeux, lourds, paresseux, mous (2), au lieu de dire qu'ils produisent ces effets.

50. Dans la musique commune dont nous parlons, on distingue le chroma (chromatique), l'harmonie (enharmonique) et le diatonique. Parmi ces (genres), l'enharmonique engendre un éthos austère et majestueux; le chromatique est pénétrant et plaintif; le diatonique, un peu rude et presque rustique.

51. Parmi les genres mélodiques, l'enharmonique ne comporte pas de divisions; mais le diatonique et le chroma ont plusieurs variétés particulières. Le diatonique en a deux, appelées le diatonique mou et le diatonique synton. Le chromatique en a trois, appelées le chromatique tonié, le sesquialtère (3) et le mou.

52. Il est évident, d'après tout cela, que toute la théorie mélodique des musiciens ne doit son existence qu'aux sons, et que, par conséquent, les sons supprimés, la musique sera réduite à néant. Comment donc pourra-t-on établir que les sons

(1) C'est ainsi que nous disons familièrement : avoir une peur bleue. — On trouve aussi dans Eschyle : χλωρὸν δεῖμα.

(2) Nous lisons διαλυτοί, au lieu de διαλυτικοί, comme plus conforme à la pensée de l'auteur.

(3) Sesquialtère]. Le texte porte ἡμιτόνιον, que nous corrigeons en ἡμιόλιον. Cette correction, absolument certaine, a échappé aux éditeurs du texte et aux traducteurs latins. Cp. Aristoxène, *Éléments harm.*, p. 50 et 51, Meibom.

n'existent pas? C'est que la voix est une espèce de sons; or, dans les *Commentaires sceptiques* (1), nous avons montré la non-existence de la voix, d'après le témoignage même des dogmatiques.

53. En effet, les philosophes de Cyrène affirment que les impressions seules existent, qu'il n'existe rien d'autre et que par suite, la voix, n'étant pas une impression, mais un facteur d'impressions, n'est pas au nombre des choses existantes (2). D'autre part, Démocrite et Platon, qui suppriment toute chose perceptible aux sens, suppriment du même coup la voix qui semble être une de ces choses (3).

54. Voici maintenant un autre point de vue. Si la voix existe, ou elle est un corps, ou elle est incorporelle; or, elle n'est pas un corps suivant ce qu'enseignent longuement les péripatéticiens; elle n'est pas non plus incorporelle, comme le montre l'école du Portique (4). Donc la voix n'existe pas.

55. Une autre argumentation revient à dire : si l'âme n'existe pas, les perceptions n'existent pas non plus; car elles sont des parties de l'âme; si les perceptions n'existent pas, les choses perceptibles n'existent pas non plus; car leur existence est conçue comme se rattachant à une perception. Si les choses perceptibles n'existent pas, la voix n'existe pas non plus, car elle appartient à la classe des choses perceptibles. Or, l'âme n'est rien, comme nous l'avons montré dans nos *Commentaires sur l'âme* (5). Donc la voix n'existe pas.

56. Et encore : Si la voix n'est ni brève ni longue, elle n'existe pas; or, la voix n'est ni brève ni longue, ainsi que nous l'avons rappelé dans nos *Commentaires contre les grammairiens* (6) en discutant avec ceux-ci au sujet de la syllabe et du mot.

(1) Ouvrage perdu. Cp. le livre II du traité *Contre les logiciens* (livre VIII des *Contradictions*), § 131.

(2) Cp. Diogène Laërce, II, 92; Sextus, *Contre les logiciens*, I, § 191; *Hypotyposes pyrrhon.*, I, § 215, et la note de Fabricius.

(3) Cp. Sextus, *Contre les logiciens*, II, §§ 6 et 56.

(4) Cp. le livre I (*Contre les grammairiens*), § 155.

(5) Ouvrage perdu.

(6) Cp. le livre I, § 124.

57. En outre, la voix ne se conçoit (comme existante) ni en acte ni en substance (1), mais dans le devenir et dans un développement graduel; or, ce qui est conçu en état de devenir, devient, mais n'existe pas encore, non plus qu'une maison, un navire et beaucoup d'autres choses en construction, ne sont dites exister. Donc la voix n'est rien. Et l'on pourrait encore mettre en avant beaucoup d'autres raisons, tendant à la même conclusion, que nous avons déduites, je le répète, dans les *Commentaires pyrrhoniens* (2).

58. Mais puisque la voix n'existe pas, le son n'existe pas davantage, car le son a été défini (3) la chute de la voix sur une tension unique. Le son n'existant pas, il n'y a plus d'intervalle musical, plus de consonance, plus de mélodie, plus de genres mélodiques, et par suite, plus de musique; car la musique a été définie (4) la science des sons mélodiques et non mélodiques.

59. Ensuite, partant d'un autre principe, il faut montrer que, quand même nous écarterions ces arguments, la musique au moyen du doute portant sur la rythmopée, sera considérée comme non existante. En effet, si le rythme n'est rien, la science du rythme n'existera pas non plus. Or, le rythme n'est rien comme nous allons le démontrer (5); donc il n'existe pas de science du rythme.

60. En effet, comme nous l'avons dit et répété, le rythme est un assemblage de pieds, et le pied se compose d'une arsis et d'une thésis (6); l'arsis et la thésis sont considérées dans une quantité de temps. La thésis occupe certains temps et l'arsis certains autres. De même que les syllabes sont formées avec des lettres et les mots avec des syllabes, de même les pieds

(1) Cp. le traité *Contre les logiciens*, livre II, § 131.
(2) Ouvrage perdu.
(3) Voir le § 42.
(4) Au § 38.
(5) Nous adoptons la correction de Fabricius : παραστήσομεν, au lieu de παρεστήσαμεν.
(6) Cette proposition ne se rencontre dans aucun des ouvrages de Sextus qui nous sont parvenus (Fabr.).

sont formés avec des temps et les rythmes avec des pieds, lesquels servent à les constituer (1).

61. Si donc nous montrons que le temps n'est rien, nous tiendrons pour démontré du même coup que les pieds n'existent pas non plus et que, pour cette raison, les rythmes n'existent pas davantage, vu que ceux-là servent à les constituer. Il s'ensuivra qu'il n'y aura pas non plus une science des rythmes.

62. Pourquoi donc le temps n'est rien, nous l'avons montré dans les (*discours*) *pyrrhoniens* (2); néanmoins, nous y reviendrons ici dans une certaine mesure. Si le temps est quelque chose, ou bien il a été limité, ou il est illimité (3). Or il n'a pas été limité, sans quoi nous dirions qu'il y a eu un temps où il n'y avait pas de temps, et qu'il y aura un temps où il n'y aura pas de temps. Il n'est pas non plus illimité; car il y a une partie du temps qui est passée, une autre qui est actuelle, et une autre qui est à venir. Si chacune de ces parties (qui enferment le présent) est limitée, le temps est limité; si elle est illimitée, le temps passé sera dans le présent, ainsi que le temps futur, ce qui sera absurde (4). Donc le temps n'existe pas.

63. En outre, ce qui se compose d'éléments non-existants est non-existant. Le temps, composé de ce qui est passé et n'existe plus, et de ce qui est futur et n'existe pas encore, est donc non-existant.

64. D'autre part, si le temps est indivisible, comment dire qu'une de ses parties est passée, une autre actuelle et une autre future? S'il est divisible, comme toute chose divisible a pour mesure une de ses parties, telle la coudée, mesurée par la palme, la palme, mesurée par le doigt, il faudra que le temps ait pour mesure une de ses parties.

65. Mais il n'est pas possible que le temps présent serve de

(1) Cp. Sextus, *Contre les grammairiens*, § 160, p. 250 Fabr., où l'auteur renvoie à son livre contre les musiciens la question des pieds rythmiques.

(2) Cp. *Hypotyposes pyrrhon.*, l. III, §§ 136 et suivants.

(3) Voir *l. c.* et livre X des *Contradictions* (*Contre les physiciens*, l. II, § 189).

(4) Le texte des mss. est inintelligible. Nous lisons : ὧν ἑκάτερον εἰ μὲν οὐκ <ἄπειρόν> ἐστι, πεπέρασται ὁ χρόνος, εἰ δ' ἔστιν, etc. T. R.

mesure aux autres temps, puisque le temps qui survient et qui est présent sera (dans ce cas), d'après nos adversaires, le même qui est passé et futur, temps passé comme mesurant le temps passé, temps futur comme mesurant le temps futur, ce qui est absurde. Il n'est pas non plus possible de mesurer le temps présent avec l'un des deux autres. Par cette raison, d'après ce point de vue encore, on ne peut pas dire que le temps existe.

66-7. Ce n'est pas tout : le temps se compose de trois parties ; il comporte le passé, le présent, le futur. Le passé n'existe plus ; l'avenir n'existe pas encore. Quant au présent, il est divisible ou indivisible. Il ne pourrait être indivisible, car, ainsi que le dit Timon (1), dans une chose indivisible, rien ne peut se produire de divisible, comme par exemple, naître, périr.

Autre argument : si la partie actuelle du temps est indivisible, elle n'a ni commencement d'où elle parte, ni terme auquel elle aboutisse, et pour cette raison, elle n'a pas non plus de milieu. Donc le temps présent n'existera pas.

Supposons-le maintenant divisible. Si c'est en temps non-existants qu'il se divise, il n'existera pas lui-même ; si c'est en temps existants, il ne sera pas le temps intégral, mais, parmi ses parties, les unes existeront et les autres non. Donc le temps n'est rien, et pour cette raison les pieds n'existent pas, non plus que les rythmes ni la science des rythmes.

68. Telles sont les explications techniques que nous avions à donner pour combattre les principes de la musique ; et c'est sur cette matière que nous mettrons fin à notre discours contre les sciences.

C.-É. Ruelle.

(1) Timon de Phlionte, disciple de Pyrrhon (325-235 av. J.-C.), l'auteur des *Silles*, poésies satiriques dont il nous reste environ 150 vers.

BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE

(N° V.)

Fouilles. Topographie.

Athènes. — J'ai exposé dans mon dernier *Bulletin* (1) les résultats principaux des fouilles entreprises autour de l'Acropole, sur les flancs Nord-Ouest et Nord de la colline. Mais le résumé que j'avais fait sur des informations hâtives et provisoires est inexact en plusieurs points. Je dois aujourd'hui le rectifier et le compléter d'après un article détaillé de M. Cavvadias (2). L'article est accompagné d'un plan et de photographies qu'il est indispensable d'avoir sous les yeux ; tout alors devient clair.

Si on longe l'enceinte de l'Acropole, à l'extérieur, en partant de la porte de Beulé et en se dirigeant vers le Nord, on aperçoit, creusées au flanc du rocher, une suite de petites grottes naturelles, dont la plupart ne sont d'ailleurs que de simples enfoncements, des espèces de niches largement ouvertes. La première de ces grottes, A, située juste au-dessus de la fon-

(1) Cf. *Rev. ét. gr.*, X, 1897, p. 328-330.

(2) P. Cavvadias, Τοπογραφικὰ Ἀθηνῶν κατὰ τὰς περὶ τὴν Ἀκρόπολιν ἀνασκαφάς (Ἐφημ. ἀρχ., 1897, p. 1-32, pl. I-IV); id., Ἐπιγραφαὶ ἀναθηματικαὶ τῷ Ἀπόλλωνι ὑπὸ Μακραῖς (*ibid.*, p. 87-93); cf. Πρακτικά de la Soc. arch. d'Athènes pour 1896, p. 17-20. — Cf. Chr. B[elger], *Die neuesten Ausgrabungen und Forschungen in Athen.* I. *Die Hœhlen der Makraifelsen* etc. (*Berl. phil. Wochenschrift*, 1897, n° 37, p. 1147-1151); III, 1. *Der Altar vor der Apollogrotte, der Eid der Archonten, die falsche Apollogrotte*, etc. (*ibid.*, n° 44, p. 1371-1372).

taine Clepsydra, était d'ordinaire attribuée par les archéologues à Apollon ; elle le fut aussi à Pan. Or, elle semble n'avoir jamais eu de caractère sacré, elle ne compte pas. La grotte B, qui vient ensuite, était généralement attribuée à Pan; les ex-voto qui y ont été découverts prouvent que c'était la *grotte d'Apollon.* La troisième grotte, G, n'a point de nom particulier. Vient enfin une grotte double DD', dont on ignorait jusqu'ici l'existence ; elle est composée de deux profonds couloirs divergents, et on y pénètre par trois ouvertures étroites et basses : celle-là, la seule à qui s'applique vraiment le terme de grotte, est la *grotte de Pan,* qu'Euripide appelait, en employant très justement le pluriel, τὰ ἄντρα τοῦ Πανός (*Ion,* 502).

Ces diverses grottes, sauf A, appartiennent à la partie de la colline qu'on nommait *les Longues* (*roches*), αἱ Μακραί (πέτραι). Elles faisaient partie d'un téménos d'Apollon dit ὑπὸ Μακραῖς ou ὑπ' Ἄκραις. Voici quelle paraît être l'histoire de ce sanctuaire. Suivant la légende, c'est dans la grotte double DD' qu'Apollon et Créousa s'étaient aimés et qu'Ion était né (1). La grotte et ses environs avaient donc été consacrés à Apollon ; un autel, dont on a retrouvé l'assise inférieure, avait été élevé en cet endroit. Mais l'autel se trouva être peu éloigné de la grotte B, belle et large niche peu profonde, cadre parfait pour y exposer des plaques votives. Cette grotte B, en raison même des ex-voto qui s'y accumulèrent, devint plus spécialement la *grotte d'Apollon.* Lorsque, enfin, après les guerres Médiques, le Pan arcadien fut adopté par Athènes, on en fit le *paredros* d'Apollon ὑπὸ Μακραῖς, et on lui assigna pour demeure la grotte double DD'. Ainsi la *grotte de Pan* avait été primitivement grotte d'Apollon, puisque c'est celle qui avait abrité les amours du dieu et de Créousa ; et alors même qu'elle fut devenue grotte de Pan, elle faisait toujours partie du téménos d'Apollon ὑπὸ Μακραῖς, lequel comptait deux autres grottes encore, dont l'une, la plus voisine

(1) C'est dans la même grotte que devait se passer la scène entre Kinésias et Myrrhiné dans la *Lysistrata* d'Aristophane.

de l'autel et la plus apparente, avait pris spécialement le nom de *grotte d'Apollon*.

En avant de la grotte G et près d'une des entrées de la grotte double DD', existe dans le rocher une cavité irrégulière, de forme à peu près ronde, dont le diamètre est de 2 mètres et la plus grande profondeur de 2 m. 60. Un pareil trou, dans un endroit sacré, devait avoir sa légende; M. Cavvadias, en effet, rappelant certains vers de l'*Ion* d'Euripide (v. 281 et suiv.) où se remarquent les expressions caractéristiques de χάσμα χθονός et πληγαὶ τριαίνης, reconnaît dans cette cavité le « tombeau d'Érechtheus », plus exactement la trace du coup de trident de Poseidôn, quand celui-ci tua Érechtheus, père de Créousa (1).

Après la grotte de Pan, en continuant la fouille vers l'Est, on a mis à jour les restes d'un escalier qui devait aboutir au mur de l'Acropole et s'y raccorder, par une poterne, à l'escalier droit de 22 marches qui a été déblayé en 1885, à l'intérieur de l'enceinte. Cet escalier mettait en communication directe l'Acropole et la basse ville, en passant par le téménos d'Apollon ὑπὸ Μακραῖς. Ensuite a été dégagé un souterrain de 33 mètres de long, débouchant sur le flanc d'une nouvelle grotte largement ouverte à l'extérieur. Cette grotte, située à 70 mètres environ à l'est de la grotte de Pan, est connue depuis longtemps sous le nom de *grotte d'Agraule*. On pouvait, par un escalier mobile en bois, monter rapidement de cette grotte à l'intérieur de l'Acropole, où l'on débouchait dans une construction mal connue qui était, suppose-t-on, la « maison des Arrhéphores ». Serait-ce donc par là que les Arrhéphores descendaient dans la basse ville, pendant une nuit de la fête des Panathénées (Pausanias, I, 27, § 3)? Serait-ce par là aussi que les Perses auraient surpris la citadelle (Hérodote, VIII, 53)? M. Cavvadias semble disposé à l'admettre, bien qu'il ait réservé ses conclusions, attendu que les fouilles dans cette partie ne sont pas terminées et que

(1) Ne pas confondre ce coup de trident avec celui que donna Poseidôn sur le plateau de l'Acropole, lors de sa compétition avec Athéna pour la possession de l'Attique. Ce sont là deux légendes distinctes.

la destination même de la grotte, dite d'Agraule, n'est pas encore établie sûrement. Mais M. Belger (1), sans perdre une minute, s'est élevé contre de telles hypothèses ; une rigoureuse critique des textes, fort bien faite, l'a conduit aux affirmations suivantes :

1° Pas un mot du récit d'Hérodote n'autorise à croire que les Perses ont pénétré dans l'Acropole par un passage secret, non gardé : le rocher, du côté Nord de l'enceinte, paraissait inaccessible ; les Perses ont réussi à le gravir, et c'est ainsi que la citadelle fut surprise ;

2° Rien non plus, dans le récit de Pausanias, n'autorise à croire que les Arrhéphores quittaient l'Acropole par un chemin souterrain et secret. Il est possible qu'elles usassent de l'escalier en question ; mais alors, c'était pour abréger leur route, pour être plus vite descendues dans la basse ville : là n'était point le mystère de la cérémonie nocturne accomplie par elles.

Delphes. — Voici la substance d'un certain nombre d'études diverses, qu'a publiées M. Homolle sur les découvertes de Delphes.

Trésor des Cnidiens (2). Situé au premier tournant de la Voie sacrée, cet édifice avait la forme d'un temple *in antis,* avec deux colonnes seulement à sa façade, laquelle s'ouvrait à l'Ouest. Il mesurait 6 m. 28 sur les petits côtés, 8 m. 90 sur les grands. Il était décoré d'une frise et d'un fronton sculptés. Certaines parties de la frise sont d'une interprétation difficile : il semble que la frise du Sud représentait l'Enlèvement des filles de Leukippos par les Dioscures, et celle de l'Est le Combat homérique autour du cadavre d'Euphorbos (chant XVII de l'*Iliade*). Ce Trésor est celui qu'on avait d'abord attribué aux Siphniens ; mais la nature de plusieurs décrets honorifiques

(1) Chr. B[elger], *Die neuesten Ausgrabungen und Forschungen in Athen.* II. *Der Abstiegsweg der Arrhephoren, der Aufstieg der Perser* (*Berl. phil. Wochenschrift,* 1897, n° 39, p. 1212-1214 ; n° 40, p. 1244-1246).

(2) *Bull. corr. hell.*, XX, 1896 [paru en 1897], p. 581-602.

qui y étaient gravés et l'alphabet employé pour la dédicace de l'édifice même obligent à le rendre aux Cnidiens. Il a dû être construit dans les trente ou quarante dernières années du VIe siècle. L'architecture et la décoration offrent les caractères typiques de l'art ionien de cette époque ; la sculpture, à son tour, témoigne bien du même esprit, « mais sans avoir de caractère exclusif de pays ni d'école (1), aussi bien apparentée aux œuvres découvertes dans le Péloponnèse, dans les îles et dans la Grande Grèce que dans l'Asie elle-même ». Cet aspect composite est dû sans doute à ce que l'auteur de la frise est un Argien, à en juger par l'alphabet qu'il a employé pour sa signature; mais un Argien établi en Asie-Mineure ou bien élève d'un sculpteur ionien, bref, un Péloponnésien ionisé.

Trésor des Athéniens (2). Sur l'identification de ce Trésor, aucun doute n'est possible ; mais on peut se demander si Pausanias nous renseigne exactement en disant que l'édifice consacrait le souvenir de la victoire de Marathon et, par conséquent, était postérieur à 490 avant J.-C. Une inscription dédicatoire a été retrouvée, qui mentionne, en effet, l'emploi fait du butin de Marathon ; mais il est établi qu'elle s'appliquait à une série d'offrandes dressées sur la terrasse du Trésor et non pas au Trésor lui-même. Le rapport, jusqu'à présent admis, entre la victoire de Marathon et la consécration du Trésor repose donc simplement sur le témoignage de Pausanias, sans rien de plus. M. Homolle estime que ce témoignage suffit. Néanmoins, on ne saurait s'empêcher de penser que Pausanias a bien pu être induit en erreur par la dédicace mentionnée plus haut. Il résulterait de là que le Trésor pourrait être antérieur à 490. Je ne serais pas surpris qu'on le ramenât un jour jusque tout près de l'an 510 : il serait le premier monument consacré à

(1) Ce jugement me paraît erroné. Il y a peut-être des œuvres qui sont aussi purement et complètement ioniennes que la frise du Trésor des Cnidiens ; il n'y en a pas qui le soient davantage, à mon avis.

(2) *Bull. corr. hell.*, XX, 1896, p. 608-617.

Delphes par la cité athénienne après l'expulsion des Pisistratides (1).

Trésor des Sicyoniens (2), ainsi nommé, parce que c'est le premier dont on rencontre les ruines le long de la Voie sacrée, en venant de la porte Est, et que Pausanias, qui a suivi le même chemin, cite en premier lieu le Trésor des Sicyoniens. L'identification ne peut donc pas en être considérée comme absolument certaine, car rien n'assure que le premier Trésor cité par Pausanias soit aussi le premier qu'il ait rencontré sur sa route. L'édifice en question a la forme d'un temple dorique *in antis*, de 8 m. 43 sur 6 m. 35, construit au VIe siècle. Il était tout en tuf. On a retrouvé plusieurs de ses métopes sculptées, qui proviennent des longs côtés. Les sujets s'en laissent reconnaître aisément, et, d'ailleurs, des inscriptions peintes sur le champ de la plaque sont comme des titres qui s'imposent à nous. On voit successivement le Sanglier de Calydon; Europè sur le taureau; Hellè sur le bélier; les Dioscures et les fils d'Aphareus ramenant d'Arcadie un troupeau razzié; Orphée et Ièlémos (3) jouant de la lyre sur le navire Argo; etc. Ces sculptures peuvent être datées du second quart du VIe siècle; elles comptent parmi les plus fines productions de la plastique primitive en tuf.

(1) Le style des sculptures du Trésor ne permet point de le dater à vingt ans près. Ces sculptures peuvent être de l'an 510 aussi bien que de l'an 490. M. Homolle exagère, je crois, en parlant de la « surprise », qu'elles ont causée aux archéologues. Je ne sais qui sont les archéologues visés par lui. Mais je déclare n'avoir été nullement surpris par l'archaïsme de ces sculptures, alors même qu'on les croyait sûrement datées de 490-485. Je suis convaincu que l'on pourrait rencontrer des sculptures d'âge plus récent et qui seraient pourtant d'un aspect plus archaïque encore; cela dépendrait de l'artiste qui les aurait exécutées, de l'éducation technique de cet artiste, de ses habitudes, de son âge. Cf. dans la *Rev. ét. gr.*, VI, 1893, p. 32, ce que j'ai dit de l'état de la sculpture attique entre 520 et 480; le Trésor des Athéniens n'avait pas encore été découvert à ce moment-là.

(2) *Bull. corr. hell.*, XX, 1896, p. 657-675, pl. X-XI.

(3) Cf. P. Girard, *Le cratère d'Orvieto et les jeux de physionomie dans la céramique grecque* (Paris, 1897), p. 41-42. (Article publié dans les *Monuments grecs*, II, nos 23-25, 1895-1897, p. 7 et suiv.; mais le tirage à part donne, aux p. 41-42, un *post scriptum* qui ne figurait pas dans les *Monuments grecs*.)

Ex-voto des Argiens (1), mentionné par Pausanias (X, 10, § 5). C'était une juxtaposition de dix statues représentant dix héros argiens, toute la première dynastie héroïque et mythique de la royauté argienne, depuis Danaos jusqu'à Hercule. Les bases de presque toutes les statues ont été retrouvées, portant encore le nom, plus ou moins mutilé, de chacun des héros qui s'y dressaient. L'artiste qui avait exécuté cette offrande considérable était Antiphanès d'Argos (premier quart du IVe siècle). L'identification de l'ex-voto est de la plus grande importance pour la topographie de toute la région inférieure du sanctuaire.

Leschè des Cnidiens (2). L'emplacement et la disposition même de l'édifice ont été fixés. Il occupait une terrasse aménagée à l'angle Nord-Est du téménos, en une des parties les plus hautes du sanctuaire. Ce n'était pas, comme on se le figurait jusqu'ici, un simple portique à colonnades, mais une construction rectangulaire, fermée de tous côtés, sauf du côté Sud où le mur était percé d'une ou plusieurs portes. A l'intérieur, huit piliers soutenaient la toiture, qui devait être ouverte au milieu pour l'éclairage. C'est sur la face interne des quatre murs que Polygnote avait peint ses fresques, lesquelles n'étaient donc pas visibles du dehors. Avec sa forme carrée, son cloître éclairé par un jour central et ses murailles revêtues de peintures, nous pouvons nous représenter la Leschè comme ressemblant d'une façon générale, en plus petit, au *Campo Santo* de Pise.

Histoire du temple (3). Il n'est plus douteux aujourd'hui que le temple que Pausanias a vu debout au IIe siècle après J.-C., et qu'il croyait être celui des Alcméonides, ne remonte pas au-delà du IVe siècle avant notre ère. Aucune trace n'a été retrouvée d'un temple antérieur au VIe siècle ; mais dans les substructions actuelles ont été reconnus des morceaux du temple des Alcméonides, et ils sont assez nombreux et caractéristiques pour donner une idée juste de l'architecture de ce temple. La

(1) *Bull. corr. hell.*, XX, 1896, p. 605-608.
(2) *Ibid.*, p. 633-639.
(3) *Ibid.*, p. 641-654, 677-701, 702-732.

colonne et son chapiteau, l'architrave, le triglyphe, la corniche surtout, et même le chéneau peuvent être reconstitués avec certitude. Enfin — voici le plus important — on a découvert diverses sculptures, les unes en tuf, les autres en marbre, qui proviennent vraisemblablement des frontons : celles en marbre du fronton de la face antérieure, celles en tuf du fronton de la face postérieure (1). M. Homolle croit pouvoir dater ces frontons, d'après leur style, de l'année 520 environ.

Le temple des Alcméonides fut ruiné par un tremblement de terre dans le premier tiers du IVe siècle avant J.-C., peut-être exactement en 373/2. On construisit ensuite, à la même place, sur le même plan et avec les mêmes dimensions, un nouveau temple, qui s'appela καινὸς νεώς, par opposition au précédent que l'appellation de παλαιὸς νεώς désigna désormais. En 347, le καινὸς νεώς, encore inachevé, fut lui-même en partie ruiné par un autre tremblement de terre. La reconstruction en fut entreprise aussitôt ; elle devait être terminée en 330. Cependant, quelques colonnes restèrent non cannelées, et les frontons, vides de sculptures. Dans le Ier siècle avant J.-C., probablement en 83, le temple fut pillé et incendié par les *Maides* de Thrace, mais il ne s'écroula pas. On lui fit les réparations urgentes, et il attendit les autres : il devait les attendre environ 160 ans. Les travaux, peut-être commencés sous Néron, furent repris et terminés sous Domitien (année 84) ; et de cette époque date pour le temple, depuis longtemps déchu, une reprise de vie, une sorte de renaissance. Il n'est pas du tout certain, cependant, que, même lors de ce renouveau de splendeur, les frontons de l'édifice aient reçu les sculptures dont ils s'étaient passés durant plus de quatre siècles. Si l'on s'en rapporte au témoignage de Pausanias, ces sculptures ont dû exister ; mais, d'une part, on n'en a pas retrouvé le moindre débris, et, d'autre part, Pausanias les attribue à des artistes du Ve siècle qui ne

(1) Il est regrettable que pas le moindre croquis n'ait encore été donné de ces sculptures.

peuvent sûrement pas en avoir été les auteurs, puisque le καινὸς νεώς, dans ses parties les plus anciennes, n'était pas antérieur au IVe siècle : la question soulevée par ce témoignage, si net et si précis en apparence, demeure toujours des plus obscures. Quant à la ruine définitive du temple, elle paraît avoir commencé dès le Ve siècle de notre ère ; elle n'a d'ailleurs pas d'histoire.

Topographie du téménos (1). M. Homolle a commencé l'important travail d'identification des ruines mises à jour en si grand nombre dans l'enceinte sacrée. Il s'agit, en rapprochant les renseignements de Pausanias et les témoignages fournis par les inscriptions ou par les ruines elles-mêmes, de décrire l'enceinte et ses entrées, la Voie sacrée et ses affluents, et les édifices, édicules, offrandes de toutes sortes. Deux plans excellents accompagnent l'article de M. Homolle : l'un, par M. Convert, est celui du village de Delphes-Castri avant les fouilles, avec toutes ses maisons numérotées une à une ; l'autre, par M. Tournaire, donne, en deux feuilles séparées, l'état actuel du champ de fouilles. Je ne puis pas résumer ici un travail de cette sorte, qui vaut surtout par l'abondance et la précision des détails, et qui devrait être lu en présence des ruines mêmes qu'il commente ; à tout le moins oblige-t-il le lecteur à se reporter sans cesse aux plans, et c'est pourquoi tous les résumés que je pourrais tenter resteraient forcément incomplets et obscurs. Je me contenterai donc de signaler, comme étant d'un intérêt capital, cette étude topographique de Delphes, dont nous n'avons encore, d'ailleurs, que le commencement, et dont la suite sera attendue avec avidité.

Priène. — Priène, en face de Milet, sur le golfe Latmique, était connue depuis longtemps par ses « belles murailles, son acropole juchée au sommet d'un rocher presque inaccessible, les

(1) Th. Homolle, *Topographie de Delphes* (*Bull. corr. hell.*, XXI, 1897, p. 256-320, pl. XIV-XVII ; il n'est pas inutile de noter, pour les renvois futurs à cet article, que les pages 297 à 320 ont été chiffrées par erreur de 397 à 420).

ruines de son stade et de son beau temple d'Athéné Polias (1), fondé par Alexandre et construit par Pythios. Elle va obtenir une véritable célébrité, grâce aux archéologues allemands qui en ont entrepris depuis 1895 l'exploration complète et systématique. Les résultats acquis jusqu'à présent ont dépassé les plus confiantes espérances (2).

L'Acropole de Priène, haute de 370 mètres, s'avance vers le Sud-Ouest, pareille à la proue d'un formidable vaisseau de pierre ; le rocher s'abaisse de 200 mètres presque à pic, puis va rejoindre le niveau inférieur de la plaine du Méandre par une suite de petites pentes étagées. C'est sur ces pentes, rectifiées au moyen de terrasses artificielles, que la ville était bâtie. De larges rues, coupées perpendiculairement par d'autres plus étroites, la divisaient en rectangles égaux : on a calculé que ces *insulæ* devaient être au nombre d'environ soixante-dix. On voit que le plan habituel des villes américaines n'est pas une invention américaine ni moderne ; d'ailleurs, n'était-ce pas aussi sur un plan pareil qu'Hippodamos de Milet avait reconstruit le Pirée au temps de Périclès? Le réseau régulier des rues de Priène a déjà été reconnu presque entièrement; puis l'on a commencé à fouiller les *insulæ* en suivant la rue qui part de la porte Ouest de l'enceinte et qui semble avoir été la principale artère de la ville. Les nombreuses maisons particulières qui ont été découvertes, ruinées plus ou moins, nous apprendront au juste ce qu'était une habitation grecque du IIIe siècle avant J.-C. ; et les nombreuses inscriptions d'un caractère officiel qui ont été recueillies nous diront ce qu'était au même temps la vie politique de la cité. Les quartiers fouillés jusqu'à ce jour sont voisins du temple d'Athéna ; mais d'autres édifices publics ont été exhumés : ce sont un temple de Cybèle, un d'Asclépios, une enceinte sacrée dont la désignation n'est pas faite encore, le théâtre, l'agora, le *Prytaneion,* et une singulière construc-

(1) O. Rayet, *Études d'arch. et d'art*, p. 95.
(2) Cf. *Arch. Anzeiger*, 1897, pp. 178-187 (Schrader).

tion à gradins, en forme de théâtre carré, qui pourrait être, soit le *Bouleutérion,* soit le lieu d'assemblée de l'*ecclésia.* Le temple d'Asclépios a donné lieu à une observation fort importante pour l'histoire de l'architecture grecque : ce temple, qui est tout pareil à celui d'Athéna Polias, n'avait point de frise, c'est-à-dire que l'architrave y était immédiatement surmontée par le larmier et le chéneau ; or, un nouvel examen des ruines du temple d'Athéna a démontré que, dans ce monument aussi, la frise n'existait pas. Ces deux temples de Priène sont les premiers, de l'ordre ionique, où pareil fait est constaté. Les fouilles du théâtre paraissent aussi avoir une importance capitale ; car les bâtiments de la *skéné* ont été retrouvés beaucoup plus intacts que partout ailleurs, et, d'après les premiers rapports, ils fourniraient la preuve définitive que la majeure partie des drames grecs se jouaient non pas sur la scène, mais en avant du proskénion, ainsi que le soutient depuis longtemps M. Dœrpfeld. — Ce court résumé ne donne qu'une idée trop faible de l'intérêt des découvertes de Priène. Les fouilles, menées avec autant d'activité que de méthode, occuperont encore plusieurs campagnes ; nous souhaitons que la suite en soit aussi heureuse que les débuts.

Lycosoura. — M. Léonardos a terminé en 1895 les fouilles qu'il avait commencées en 1889 sur l'emplacement et aux alentours du temple de Despoina (1). Le portique et les trois autels signalés par Pausanias (VIII, 37, § 1-2) ont été exactement retrouvés. Quant au temple, les plans que M. Léonardos a joints à son rapport nous en font prendre une connaissance précise. Il avait 21 m. 34 de longueur et 12 m. 35 de largeur. La façade était décorée de six colonnes en marbre, d'ordre dorique, à vingt cannelures ; il n'y avait point de colonnes sur les trois autres côtés. Les deux antes du prodomos et les deux frontons (sans sculptures) étaient également en marbre. Tout le reste de

(1) V. Léonardos, Ἀνασκαφαὶ τοῦ ἐν Λυκοσούρᾳ Ἱεροῦ τῆς Δεσποίνης (Πρακτικά de la Soc. arch. d'Athènes pour 1896, p. 93-126, pl. I-IV).

la construction était en pierre calcaire pour le bas des murs, et, plus haut, en briques tendres. L'édifice comprenait seulement un *prodomos* et un *sécos;* pas d'*opisthodomos*. Outre la porte principale au fond du *prodomos,* une seconde porte, percée au milieu du mur Sud, permettait d'entrer directement dans le *sécos*. Celui-ci était divisé en deux parties : la première, en venant du *prodomos,* pavée tout entière d'une mosaïque dont il subsiste environ les deux tiers; la seconde, entre cette mosaïque et le mur Ouest du temple, occupée par la grande base qui supportait les quatre statues de Despoina, Déméter, Artémis et Anytos, œuvres de Damophon de Messène. La question la plus intéressante qui se pose à propos des découvertes de Lycosoura est la date du sculpteur Damophon. On ne peut plus soutenir, comme jadis, qu'il appartient au IVe siècle avant J.-C.; car l'architecture du temple atteste une époque beaucoup plus basse. Mais d'ailleurs, si la mosaïque du *sécos* est contemporaine du reste de l'édifice, ainsi que cela paraît probable, on peut sans crainte faire descendre les sculptures de Damophon jusqu'au premier et même jusqu'au IIe siècle de notre ère.

Questions mycéniennes.

Les Phéniciens. — Une peinture égyptienne récemment découverte dans un tombeau de la XVIIIe dynastie, près de Thèbes, représente une flotte de vaisseaux marchands qui entre et débarque dans un port de l'Égypte (1). Les hommes qui montent ces vaisseaux sont des Phéniciens : il y a là une nouvelle preuve, aussi concluante que possible, des relations commerciales entre l'Égypte et la Phénicie au XVe siècle avant J.-C. Cela intéresse surtout les égyptologues ; mais voici autre chose qui a vivement intéressé M. Helbig (2). Parmi les divers échan-

(1) Cf. *Rev. arch.*, 1895, II, pl. XIV-XV.

(2) W. Helbig, *Ein ægyptisches Grabgemælde und die mykenische Frage* (*München. Sitzungsberichte*, 1896, p. 539-582).

tillons de la cargaison que le peintre a reproduits, on reconnaît des poteries de type mycénien. Or, on sait que les fouilles faites en Égypte ont déjà fourni des vases mycéniens en assez grand nombre : M. Flinders Petrie en a retrouvé les morceaux de plus de huit cents à Tell el Amarna, dans les ruines du palais d'Aménophis IV Khounaten. Comment douter, à présent, que ces poteries aient été importées en Égypte par les Phéniciens? Et comment douter que ce soient les Phéniciens aussi qui, inversement, ont importé en Grèce les objets d'origine égyptienne (dont plusieurs gravés au nom d'Aménophis III), exhumés à Mycènes, Ialysos et ailleurs, dans les « couches mycéniennes » ? Ce n'est pas tout. Plusieurs des Phéniciens de la peinture thébaine ont un costume identique à celui que l'on voit sur deux pierres gravées mycéniennes, découvertes à Amyclées ; et les deux femmes πρὸς ἑταιρισμόν, qui font partie de la cargaison, sont vêtues de cette espèce de robe avec corsage très ajusté et jupe large à volants, qui caractérise le costume féminin sur les monuments de l'époque mycénienne. Ces concordances de costume, jointes à d'autres qu'avait déjà constatées M. Helbig dans un Mémoire antérieur (1), sont des plus significatives. Il est peu croyable que ce fussent les demi-barbares de la Grèce du xve siècle qui réglaient la mode en Phénicie. Au contraire, une forte influence de la Phénicie sur la Grèce naissante est vraisemblable *a priori,* et elle est d'ailleurs expressément attestée par les poèmes homériques. Les faits nouveaux résultant de la peinture thébaine affermissent de plus en plus M. Helbig dans l'opinion qu'il défend, à savoir que l'industrie et l'art dits « mycéniens » ne sont autres, en réalité, que l'industrie et l'art phéniciens des xvie-xiie siècles avant J.-C. (2). — Il y a peut-être quelque excès dans la partie positive des conclusions de M. Helbig. Il fait de la mer Égée

(1) W. Helbig, *Sur la Question mycénienne*, p. 20-29 (*Mémoires Acad. Inscr. et Belles-Lettres*, XXXV, 2e partie, p. 308-317).

(2) Cf., pour l'opinion contraire, un article récent de M. Tsountas, Μῆτραι καὶ ξίφη ἐκ Μυκηνῶν (Ἐφημ. ἀρχ., 1897, p. 97-128, pl. VII-VIII).

un lac par trop phénicien ; il annexe trop délibérément les îles grecques et le Péloponnèse à la Phénicie. Je croirais volontiers que la civilisation mycénienne est un composé plus complexe d'éléments orientaux, où la part des Phéniciens domine cependant de beaucoup. Quant à la partie négative des savantes et pressantes démonstrations de M. Helbig, on ne peut que l'approuver : il a sûrement raison contre ceux qui soutiennent l'origine européenne et autochthone de la civilisation dite mycénienne.

Sculpture et tatouage. — Dans ses fouilles de 1896 sur l'Acropole de Mycènes, M. Tsountas a fait, parmi les ruines d'antiques maisons, une trouvaille aussi précieuse qu'inattendue (1). Il s'agit d'une tête de femme, en calcaire, haute de 0 m. 17 : la sculpture mycénienne nous est trop mal connue encore pour que nous ne fassions pas fête à un morceau de ce genre. Mais, de plus, cette tête a gardé sa polychromie : les oreilles, la bouche, les yeux et les cheveux sont coloriés ; le cou porte un collier à pendeloques alternativement rouges et bleues ; enfin, et voici le plus étonnant, quatre jolies rosettes sont peintes, une sur le front, une sur le menton et les deux autres sur les joues. Précieux renseignement sur la coquetterie des Mycéniennes d'il y a trois mille ans ! Elles ne manquaient pas de se peindre le visage les dimanches et jours de fête ; plus probablement même, elles étaient tatouées (2) ! Nous souhaitons que M. Tsountas publie bientôt, avec tous les soins et honneurs qu'elle mérite, cette tête révélatrice, d'après laquelle nous pourrons mieux nous figurer ce que furent réellement, dans leurs charmes de sauvagesses, la belle Hélène et la sage Pénélope et la fougueuse Clytemnestre.

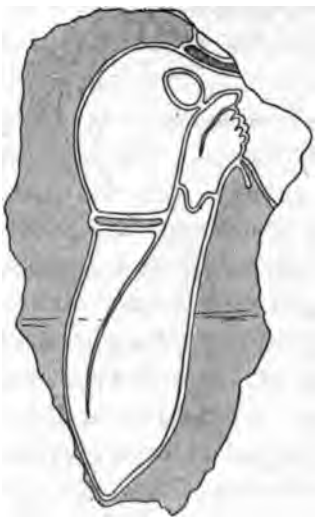
Cerf en or. — Caylus a publié dans son *Recueil*, en 1756, un

(1) Πρακτικά de la Soc. arch. d'Athènes pour 1896, p. 29-31 (Chr. Tsountas).
(2) Cf. Perrot, *Hist. de l'art*, VI, p. 743.

curieux petit monument en or, qui avait été trouvé, dit-il, « entre Lacédémone et Amyclées ». C'est la représentation en ronde bosse d'un quadrupède à longues cornes, couché sur le ventre, les pattes repliées sous lui. Caylus le prenait pour un bœuf ; M. Salomon Reinach vient de démontrer qu'il s'agissait plutôt d'un cerf (1). Il n'est pas douteux, en tout cas, que le monument ressortit à l'art mycénien ; il doit provenir de quelqu'une de ces tombes mycéniennes qui sont assez nombreuses au voisinage de l'ancienne Amyclées, et dont l'une nous a rendu en 1889 les célèbres « gobelets de *Vaphio* ». L'animal, quand il était entier, mesurait 0 m. 06 de longueur sur 0 m. 08 de hauteur au maximum ; mais le corps en a été volé, et la tête seule subsiste encore aujourd'hui, au Musée du Louvre.

Cerf en or, Musée du Louvre. (*BCH*. 1897, pl. I, fig. 1).

Peinture. — Les restes de la peinture mycénienne sont rares, et on en recueille précieusement les moindres écailles. Un voyageur, en se promenant sur les ruines du palais de Mycènes, a trouvé par hasard un fragment de fresque, grand comme moitié de la main, qu'il a donné depuis, paraît-il, au musée de Bucarest (2). On y voit le haut d'un corps d'homme, dont il ne subsiste plus que le bras droit, avec l'épaule, une petite partie de la poitrine et une partie plus petite encore du cou. Les chairs, peintes en rouge de brique,



Peinture mycénienne, Musée de Bucharest. (*R. arch.* 1897, II, pl. XX).

(1) S. Reinach, *Un monument oublié de l'art mycénien* (*Bull. corr. hell.*, XXI, 1897, p. 5-15, pl. I).

(2) B. Pharmakowsky, *Un nouveau fragment de fresque mycénienne* (*Rev. arch.*, 1897, p. 374-380, pl. XX).

sont cernées d'un trait jaune d'or qui les détache nettement sur le fond bleu du crépi; sur le cou est tracé un collier rouge carmin, et sur le haut du bras un bracelet bleu. L'avant-bras est replié fortement, de façon à ramener tout contre l'épaule la main fermée, qui tient la tige d'un gros bouton de fleur. La technique et l'aspect même de ce fragment rappellent au premier coup d'œil les peintures égyptiennes, et il semble donc nécessaire d'admettre une influence des fresquistes d'Égypte sur ceux de Mycènes. M. Pharmakowsky propose d'ailleurs de distinguer trois phases dans le développement de la peinture mycénienne : la première et la plus ancienne serait représentée par la fresque de l'homme au bouton de fleur ; la seconde, par la fresque des *semiviri asini* (Mycènes) ; la troisième, par la fresque du taureau (Tirynthe). — Je veux bien ; mais il faut considérer que ces trois morceaux-types ne font, à eux trois, pas plus de quelques décimètres carrés de peinture, et que voilà une base bien étroite pour des conclusions si étendues.

Céramique. — De quelque manière qu'ait péri la civilisation mycénienne, elle avait été trop florissante, et pendant trop longtemps, pour s'évanouir tout entière du jour au lendemain, et ne pas imposer à celle qui allait lui succéder quelque chose d'elle-même en héritage. Pour ce qui est des vases peints, le style géométrique, qui est en opposition complète avec le style mycénien, s'est pourtant approprié plusieurs des motifs de ce dernier style. Les emprunts de ce genre, peu apparents sur les vases attiques de la nécropole du Dipylon, le sont bien davantage sur les vases provenant des îles. M. Wide a réuni, en effet, une série d'exemples significatifs, d'après des vases de Crète, de Rhodes ou d'autres îles (1). Il paraît donc certain que l'influence mycénienne a subsisté plus durable et plus forte dans les îles égéennes que dans la Grèce continentale. M. Wide en

(1) S. Wide, *Nachleben mykenischer Ornamente* (*Athen. Mittheil.*, XXII, 1897, p. 233-258, pl. VI).

conclut que le vrai centre de l'industrie et de l'art mycéniens doit être cherché, non dans la Grèce propre, mais plutôt en Crète ou à Rhodes ou même sur la côte asiatique. — D'autre part, des ressemblances qui ne paraissent pas fortuites sont constatées dans le même ordre d'idées entre la civilisation mycénienne et la civilisation dite « hallstattienne » (1). La plus récente de ces deux civilisations, celle de Hallstatt, a donc subi l'influence de la plus ancienne. Par quelle voie ? Peut-être par l'Adriatique, en partant de l'Achaïe ou de l'Élide, plus probablement par la mer Noire et la vallée du Danube, en partant des antiques cités commerçantes de l'Ionie. M. Wide voit là un nouvel indice en faveur de son hypothèse, à savoir que c'est dans la Grèce insulaire et asiatique que la civilisation mycénienne a pris naissance, a été le plus prospère et a duré le plus longtemps.

= A signaler une curieuse amphore à étrier, provenant de Calymnos et acquise par le Musée Britannique (2). Elle est du même genre que l'amphore de Pitané, publiée par M. Perrot (*Hist. de l'art,* VI, p. 929 et 931), c'est-à-dire que le poulpe qui en constitue l'ornementation principale est superposé à un fond de décor géométrique. Ce décor, ici, ressemble étonnamment à un treillis de paille ou de jonc, à une sparterie commencée au hasard, continuée à la diable et laissée inachevée. Par dessus, le poulpe développe à droite et à gauche ses tentacules, entre lesquels vont et viennent à leur guise des bêtes de toute sorte et de toute faune : chevaux, canards, oursins, crabes, chèvres, hérissons. Quelle admirable ménagerie à commenter pour les champions du symbolisme philosophique dans le décor des vases mycéniens (3) !

(1) Notons que M. Salomon Reinach avait déjà rapproché ces deux civilisations : cf. un de mes *Bulletins* précédents (*Rev. ét. gr.,* IX, 1896, p. 442-443).

(2) H. B. Walters, *On some antiquities of the mycenean age recently acquired by British Museum* (*Journ. hell. stud.,* XVII, 1897, p. 63-77, pl. III; la poterie aux p. 71-77).

(3) Cf. deux de mes *Bulletins* précédents : *Rev. ét. gr.,* IX, 1896, p. 242-243 ; X, 1897, p. 338-339.

Glyptique. — Le Musée Britannique a augmenté ses collections mycéniennes d'un certain nombre de pierres gravées, dont quelques-unes méritent d'être signalées à l'attention (1). De Crète provient une calcédoine ronde (pl. III, 2), où l'on voit un homme debout, près d'un taureau qu'il conduit à l'aide d'une corde attachée aux cornes de l'animal ; la scène est analogue à l'une de celles qu'on voit représentées sur les gobelets d'or de *Vaphio.* — Sur une cornaline de forme oblongue, trouvée à Hydra (pl. III, 5), un démon à tête d'âne ou de cheval est debout entre deux hommes, qui paraissent avoir avec lui un entretien animé. Les deux hommes, vêtus simplement d'un pagne, rappellent à la fois les hommes des gobelets de *Vaphio* et la statuette de *Campos ;* le démon est d'un type connu, avec sa tête d'*équidé* et l'étrange vêtement (si c'en est un) dont il est recouvert, vêtement qui tient à la fois de la dépouille d'un gros poisson vue par le dos et d'un habit « à la française » serrant la taille et allongeant ses basques en pointe jusque sur les talons. — Enfin, c'est en Calabre qu'a été ramassée une sardoine ronde (pl. III, 9), où l'on voit une biche, arrêtée de profil et tournant la tête de face pour lécher maternellement son faon qui lui tète le pis. La gravure de cette gemme est inférieure à celle des deux précédentes ; mais on remarquera que le sujet est déjà (à l'espèce des animaux près) celui du célèbre symbole tant de fois répété sur les monuments asiatiques : la vache allaitant son veau.

Art grec. — I. Architecture.

Temple de la Victoire sans ailes. — Cet exquis petit temple, précieuse cassette de marbre blanc posée à l'avant de l'Acropole, sur le bord d'un lourd bastion à pic, causait aux archéo-

(1) H. B. Walters, *art. cité* (la glyptique aux p. 65-71 et pl. III).

logues un pénible embarras. Ce qu'on savait le plus exactement de lui, c'est que, renversé par les Turcs en 1687, il avait été réédifié à son ancienne place avec ses anciens matériaux en 1835. On savait donc la date de sa mort, puis celle de sa résurrection ; on ignorait celle de sa naissance. Les uns la fixaient à l'année 465 avant J.-C., d'autres à 435 ; et 425 aussi avait ses partisans. Une inscription, découverte par M. Cavvadias dans ses fouilles sur le flanc Nord de l'Acropole (1), a mis tout le monde d'accord en prouvant que tout le monde se trompait (2). Cette inscription nous apprend que le temple, qui s'appelait officiellement *temple d'Athéna Niké,* fut élevé à l'époque de Périclès, vers l'année 450 ; il eut pour architecte Callicratès, qui fut associé à Ictinos pour la construction du Parthénon (commencé en 447) et qui contruisit aussi les Longs Murs reliant Athènes au Pirée. Un peu antérieur au Parthénon, plus ancien que les Propylées d'une douzaine d'années, le temple d'Athéna Niké a donc inauguré l'ère des brillants travaux entrepris par Périclès pour la transformation de l'Acropole. — Voilà une découverte importante pour l'histoire de l'architecture attique. Et combien elle fera plaisir à ceux qui sont d'avis que l'archéologie sans les secours de l'épigraphie est une infirme privée de ses béquilles !...

Théâtres grecs. — Les conclusions de l'article de M. Chamonard sur le théâtre de Délos (3) n'ont point paru bonnes à M. Dœrpfeld (4). On devait s'y attendre. M. Dœrpfeld retourne

(1) P. Cavvadias, Περὶ τοῦ ναοῦ τῆς Ἀπτέρου Νίκης κατ' ἐπιγραφὴν ἐκ τῆς Ἀκροπόλεως (Ἐφημ. ἀρχ., 1897, p. 173-194, pl. XI). — Cf. *Comptes rendus Acad. Inscr.*, 1897, p. 548-552.

(2) Sauf pourtant M. Carl Robert qui, sans fixer une date, avait du moins indiqué l'essentiel de la solution du problème, en soutenant que le bastion était de Cimon, et le temple de l'époque de Périclès. Cf. les *Philologische Untersuchungen* de Kiessling et von Wilamowitz-Mœllendorff, fasc. I (1880), p. 173-194 : Carl Robert, *Der Aufgang zur Akropolis* (notamment aux p. 184-187).

(3) Cf. mon *Bulletin* précédent : *Rev. ét. gr.*, X, 1897, p. 341.

(4) W. Dœrpfeld, *Le théâtre de Délos et la scène du théâtre grec* (*Bull. corr. hell.*, XX, 1896, p. 563-580).

en faveur de sa théorie sur l'emploi respectif du *logeion* et de l'*orchestra* les arguments matériels qu'on lui avait opposés, et il continue d'affirmer avec la même énergie que le théâtre grec n'a jamais eu d'estrade pour les acteurs, que ceux-ci jouaient dans l'*orchestra*, de plain pied avec le chœur, et qu'il n'y avait pas à Délos, non plus qu'ailleurs, d'exception à cette règle générale et primordiale.

Dans un autre article (1), M. Dœrpfeld s'est efforcé de démontrer que Vitruve, en distinguant entre le *theatrum Latinum* et le *theatrum Græcorum*, n'a fait en réalité qu'opposer aux théâtres romains les théâtres *grecs d'Asie-Mineure*. Ceux-ci correspondent bien, en effet, à sa description; mais ladite description ne vaut pas pour les théâtres de la Grèce propre, ceux d'Épidaure, de Délos ou d'Oropos. D'où vient que Vitruve a pris le type des théâtres d'Asie-Mineure pour le type des théâtres grecs en général? C'est qu'il en avait, à Rome même, un modèle sous les yeux, dans le théâtre de Pompée, construit à l'imitation du théâtre de Mitylène (Plutarque, *Pompée*, 42, § 3). Ce théâtre de Pompée était, pour les Romains et par opposition au véritable théâtre romain, un *théâtre grec*. Il est vrai que nous ignorons si le théâtre de Mytilène était construit sur le type des théâtres d'Asie-Mineure; mais cela est fort vraisemblable. Et si on veut bien l'admettre, on fait tomber du coup la principale objection qui subsistait contre la théorie nouvelle (2). — On ne manquera pas, sans doute, de poser à M. Dœrpfeld, entre autres questions, les suivantes : 1° N'est-il point par trop commode d'attribuer, en l'absence de toute donnée certaine, telle ou telle forme au théâtre de Mitylène et, par suite, au théâtre de Pompée? 2° N'est-il pas singulier, si Rome possédait un théâtre *grec d'Asie-Mineure*, qu'elle n'ait pas possédé aussi un théâtre *grec de la Grèce propre?* 3° Comment admettre que Vitruve ait

(1) W. Dœrpfeld, *Das griechische Theater Vitruvs* (*Athen. Mittheil.*, XXII, 1897, p. 439-462, pl. X).

(2) M. C. Robert avait mis en relief la force pressante de cette objection aux dernières pages de son article *Zur Theaterfrage* (*Hermes*, XXXII, 1897, p. 421-453).

ignoré l'existence de ce dernier type, le plus ancien et le plus important de tous, et qu'il n'y ait pas fait la moindre allusion, alors surtout que les termes employés par lui (*theatrum Græcorum*) étaient de nature à provoquer une confusion? 4° Comment enfin, si même Vitruve est mis hors de cause, expliquer les témoignages concordants de Pollux et de Plutarque (1), lesquels sont indépendants de celui de Vitruve et n'ont jamais passé pour négligeables?

Didymes. — Didymes (aujourd'hui Hiéronda) était le nom de la localité où s'élevait, sur le territoire de Milet, non loin de la mer, un temple fameux d'Apollon, appelé d'ordinaire « temple *des Branchides* », du nom de la famille sacerdotale qui en avait eu longtemps le privilège. Sur l'emplacement de ce temple, renversé par un grand tremblement de terre, et dont trois colonnes seulement sont restées debout, MM. Rayet et Thomas avaient fait, en 1873, des fouilles heureuses, mais incomplètes. En 1895 et 1896, MM. Haussoullier et Pontremoli y ont pratiqué des recherches nouvelles qui ont abouti à des résultats aussi importants qu'inattendus (2). Les fouilles ont été sagement limitées à la façade orientale, qui alignait, sur une longueur de 51 mètres (3), sa double rangée de dix colonnes, exhaussée sur 7 degrés de 0 m. 45 chacune. Au milieu, sur 25 mètres de large, ces degrés étaient dédoublés de manière à former un escalier de treize marches, limité à droite et à gauche par deux pylones, qui sont bâtis dans le prolongement des murs du *naos*. Commencé au IVe siècle, semble-t-il, le Didymeion ne fut jamais terminé : les frontons ne furent point posés; la façade même n'a pas été achevée; les degrés et pylones que nous venons de mentionner n'ont seulement pas été ravalés et portent encore

(1) Cf. C. Robert, *art. cité*, p. 448.

(2) B. Haussoullier et É. Pontremoli, *Fouilles de Didymes* (*Revue de l'art ancien et moderne*, 1897, II, p. 391-404, planche). Cf. *Comptes rendus Acad. Inscr.*, 1897, p. 32-33.

(3) Le temple de Didymes est le plus grand de tous les temples ioniques connus; ses colonnes avaient 20 mètres de haut.

des marques de chantier. M. Haussoullier a dégagé toutes les bases des dix premières colonnes de la façade, ou du moins les huit qui étaient encore en place (les deux autres ayant été rapportées au Louvre par Rayet). Elles sont décorées avec richesse et élégance, d'après des modèles différents qui se répètent symétriquement deux à deux; et, en outre, de l'une à l'autre l'architecte a établi une alternance de galbe. A ces bases ornées correspondent des chapitaux composites, d'un type tout nouveau, plus étrange que beau : la face présente une tête de taureau sortant en pleine saillie, et les enroulements des volutes sont masqués du côté extérieur par des bustes de dieux, de plus d'un mètre de hauteur et de 0 m. 25 à 0 m. 30 de relief. Deux de ces bustes, l'un d'Apollon, l'autre de Zeus, ont été retrouvés; ils font penser tout de suite aux Géants de Pergame. C'est le même art tourmenté, visant au grandiose, abusant des muscles et des poses violentes. On est presque surpris que, dans leur fureur de décoration, les architectes aient épargné l'architrave. Ils se sont rattrapés sur la frise, que décoraient des têtes de Méduse colossales, hautes de 1 m. 10, toutes d'un type différent, semble-t-il, et reliées l'une à l'autre par d'épais rinceaux. Tout cela est cherché, chargé, et n'est pas beau : c'est du « romain » d'Ionie. Certaines inscriptions, relatives aux dépenses faites pour la construction du temple, prouvent que celle-ci durait encore au IIe siècle et même au Ier siècle avant notre ère (1). Dès lors tout s'explique : le Didymeion est beaucoup moins ancien que ne le croyait Rayet; son architecture géante procède du même esprit que la *Gigantomachie* de Pergame.

Chapiteau du temple de Didymes.
Restauration par M. Pontremoli.
(*R. de l'art*, 1897, II, p. 391).

(1) Cf. B. Haussoullier, *Le temple d'Apollon Didyméen : Questions chronologiques* (*Rev. de philologie*, XXII, 1898, p. 37-54, 113-131).

II. Sculpture.

Bronze de Sparte. — Ce n'est qu'une petite tête, provenant d'une statuette dont la hauteur totale dépassait à peine 0 m. 50. Elle a été trouvée à Sparte et acquise pour le musée de Boston (1). M. Furtwængler ne doute pas que ce ne soit un produit original des ateliers spartiates, et il en donne pour preuve certaines ressemblances avec les stèles funéraires de Laconie, la tête de Méligou et d'autres œuvres de cette région. Le bronze doit être du milieu du vi^e^ siècle : malgré cette date reculée, il n'a pas été coulé en plein, ce qui prouve que l'art de la fonte en creux s'était déjà répandu de Samos jusqu'à Sparte. Les relations artistiques entre les deux cités sont attestées, en effet, par la tradition qui attribuait au Samien Théodoros la construction de la Skias de Sparte; d'ailleurs, Bathyclès de Magnésie, l'auteur du fameux trône d'Amyclées, devait appartenir aussi à l'école de Samos. Le premier sculpteur spartiate connu de nous, qui paraît avoir pratiqué l'art de la fonte en creux, est Gitiadas ; nous devons donc le considérer comme un élève des maîtres samiens, tandis que ses prédécesseurs s'étaient formés à l'école des Crétois Dipoinos et Skyllis. La tête de Boston pourrait bien être sortie de l'atelier de Gitiadas. — Il faut avouer que tout cela est un peu en l'air. L'art de Gitiadas, l'influence des écoles ioniennes et spécialement de celle de Samos sur la sculpture spartiate (2), ce sont là d'assez grosses questions, auxquelles il est téméraire de prétendre donner une réponse, rien qu'avec une tête de bronze, fort petite, grossière d'exécution et dénuée de style. Je crains même que M. Furtwængler n'ait vieilli cet

(1) A. Furtwængler, *Neue Denkmæler antiker Kunst.* II. *Bronzekopf aus Sparta* (*München. Sitzungsberichte*, 1897, II, p. 112-118, pl. I).

(2) Je remarque combien M. Furtwængler semble préoccupé aujourd'hui de retrouver des « influences ioniennes » dans les œuvres de l'art péloponnésien : cf. son étude d'une statuette d'Olympie, immédiatement après celle de la tête de Sparte (*ibid.*, p. 118-122, pl. II).

objet plus que de raison : son apparence très antique doit tenir pour une bonne part à la rusticité du travail, et un maladroit de la fin du VIe siècle peut bien avoir produit une œuvre plus barbare que ne l'eût fait un habile homme, trente ou quarante ans plus tôt.

Groupe en bronze. — Il ne s'agit pas d'une œuvre en ronde bosse, mais d'une sorte de bas-relief, découpé et ajouré, qui se dressait en guise d'ornement sur le bord supérieur d'un trépied (1). Le groupe se compose de quatre personnages à la file, tournés face au spectateur, immobiles, comme s'ils sentaient braqué sur eux l'objectif d'un photographe. En tête vient une joueuse de flûte, puis Hercule (?) couvert de sa peau de lion, puis une femme qui tient Hercule par le poignet gauche; enfin, Hermès ferme la marche. M. de Ridder assure que ce défilé « représente, à n'en pas douter, l'apothéose d'Hercule ». Apothéose sans éclat! On croirait voir plutôt une très modeste noce de village. Du reste, l'unique motif sur lequel M. de Ridder fonde son interprétation, à savoir l'identité de la compagne d'Hercule avec la déesse Athéna, me paraît des plus contestables. Ce qui serait plus à contester encore, c'est l'origine chalcidienne que M. de Ridder assigne à ce bronze, dont M. Furtwængler auparavant jugeait « le style indéniablement étrusque ». Ledit bronze a été trouvé sur l'Acropole d'Athènes,

Bronze de l'Acropole.
(*BCH.*, 1896, pl. I).

(1). A. de Ridder, *Un bronze chalcidien sur l'Acropole* (*Bull. corr. hell.*, XX, 1896, p. 401-422, pl. I-I *bis*).

et il est du VIe siècle : voilà tout ce qu'on en peut dire avec certitude. Il n'y a pas l'ombre d'une raison positive pour l'attribuer à Chalcis. Pourquoi ne serait-il pas l'œuvre de quelque fondeur de l'Attique ?

M. Savignoni, qui a, de son côté, publié le même bronze (1), est bien d'avis qu'il ressortit à l'art ionien, mais sans préciser si l'atelier qui l'a produit était à l'Est ou à l'Ouest, en Attique ou ailleurs. Cette réserve est pleine de sagesse. M. Savignoni interprète le sujet tout autrement que M. de Ridder : dans le prétendu Hercule, il reconnaît un Dionysos recouvert d'une peau de panthère; dans la prétendue Athéna, il ne sait s'il faut voir une femme (Sémélè? Ariadne?) ou un homme (Héphæstos?). Ces détails d'interprétation n'ont d'ailleurs qu'une importance secondaire pour M. Savignoni, de qui le but a été de démontrer l'origine gréco-orientale du type de toute une catégorie de trépieds en bronze, que l'on avait jusqu'ici considérés comme étant de fabrication étrusque. Encore un fleuron d'arraché à la couronne des Étrusques, telle que l'avait forgée les archéologues d'autrefois ! Il n'en reste déjà plus guère, il n'en restera bientôt plus (2).

Bronze de Delphes. (*BCH.*, 1897, pl. X).

Bronze de Delphes. — Un petit bronze archaïque, découvert à Delphes en 1895, représente un jeune gars debout, les reins serrés d'un étroit ceinturon qui fait tout son costume. Avec sa taille mince, ses jambes trop longues, ses bras trop courts, sa chevelure bizarrement annelée, et l'air de douce niaiserie répandu sur son

(1) L. Savignoni, *Di un bronzetto arcaico dell' Acropoli di Atene e di una classe di tripodi di tipo greco-orientale* (*Monum. antichi*, VII, 1897, p. 277-376, pl. VIII-IX).

(2) M. Murray, cependant, persiste à défendre les droits de propriété des Étrusques, au moins sur certains points : cf. *Monuments Piot*, IV, 1897, p. 51-52.

visage, ce jeune homme est tout à fait charmant et méritait une étude attentive. Il est regrettable que le commentaire que lui a consacré M. Perdrizet porte en partie à faux (1). Mais M. Perdrizet n'a eu d'yeux que pour le ceinturon, dont il a sans peine trouvé l'explication dans les études de M. Helbig et de M. Reichel sur la μίτρη homérique. Ce ceinturon serait donc une *mitré*. La même explication vaut naturellement pour d'autres bronzes archaïques de Delphes qui portent une ceinture analogue, pour divers bronzes archaïques d'Olympie, et pour un ou deux torses en marbre trouvés à Délos. On doit conclure de là que l'usage de la *mitré* aurait duré chez les Grecs assez longtemps après Homère, tandis que M. Helbig (2) croyait, au contraire, que cet usage avait disparu aussitôt après l'époque homérique (3).

Lion en tuf de Pérachora. (*R. arch.* 1897, I, pl. IV).

Lion archaïque. — Un lion en tuf, provenant sans doute de quelque monument funéraire, a été trouvé vers 1890 dans le bourg de Pérachora, près de Corinthe (4). La bête est représentée assise, les pattes de devant posées d'une façon symétrique, la tête tournée à droite, la gueule ouverte et rugissant. L'exécution de la crinière est d'un travail curieusement conventionnel et mécanique, dont on connaît du reste d'autres exemples. En somme, œuvre peu intéressante, qui ne méritait pas de nous arriver en un si bon état de conservation.

(1) P. Perdrizet, *Sur la mitré homérique* (*Bull. corr. hell.*, XXI, 1897, p. 169-183, pl. X-XI).

(2) *L'Épopée homérique*, trad. Trawinski, p. 371.

(3) M. Perdrizet se pose à lui-même, pour terminer, quelques questions, entre autres celles-ci : « Y a-t-il des monuments mycéniens où l'on voie la μίτρη représentée ? L'usage de la μίτρη a-t-il existé chez d'autres peuples que les Grecs? » Il a déjà été répondu à ces « questions » : cf. Helbig, *Sur la Question mycénienne* (1896), fig. 6 et suiv., p. 15-22 (*Mémoires Acad. Inscr.*, XXXV, 2e partie, p. 303-310).

(4) P. Perdrizet, *Lion grec archaïque* (*Rev. arch.*, 1897, I, p. 134-137, pl. IV).

Fronton du vieux temple d'Athéna sur l'Acropole d'Athènes. — En 1886, M. Studniczka avait reconnu, dans certains débris de sculptures amassés au musée de l'Acropole, les restes d'une grande décoration de fronton, datant du VIe siècle avant J.-C. (1). Le sujet représenté était une Gigantomachie ; le principal personnage était une Athéna debout, frappant de sa lance un Géant renversé à ses pieds. Ce fronton ne pouvait provenir que de l'ancien temple d'Athéna, dont on venait de découvrir les vestiges entre l'Érechtheion et le Parthénon : temple très ancien, qui avait été agrandi et embelli au VIe siècle. Parmi les travaux qui ont contribué à préciser à nos yeux cette Acropole inconnue, sortie de terre inespérément depuis une quinzaine d'années, la démonstration de M. Studniczka tient une des premières places. Or, elle vient d'être complétée avec bonheur, sans pourtant être modifiée en rien d'essentiel, par un travail nouveau de M. Schrader (2).

M. Schrader croit avoir rassemblé tous les morceaux conservés du fronton ; en les rajustant les uns aux autres et en les complétant çà et là par de prudentes et légitimes restaurations, il a pu nous donner une idée plus exacte de la composition entière. Le groupe central, qui représente Athéna portant le coup suprême à un Géant déjà tombé sur le sol, a été reconstitué presque en entier ; et rien ne nous est plus aisé que de lui rendre par la

Fragment de fronton, Acropole d'Athènes (*Ath. Mitth.*, 1897, pl. III).

(1) F. Studniczka, *Zu dem archaischen Athenakopf im Akropolismuseum* (*Athen. Mittheil.*, XI, 1886, p. 185-199).

(2) H. Schrader, *Die Gigantomachie aus dem Giebel des alten Athenatempels auf der Akropolis* (*Ibid.*, XXII, 1897, p. 59-112, pl. III-V).

pensée ce qui lui manque encore : le Géant tenait un glaive dans la main droite et avait le bouclier au bras gauche; Athéna poussait sa lance de la main droite, tandis que de la main gauche elle empoignait par la tige du cimier le casque de son adversaire. Les deux coins du triangle étaient remplis chacun par un Géant blessé, le corps soutenu sur l'un des genoux et l'une des mains, et allongé suivant une ligne parallèle au rampant. Ainsi le milieu et les deux extrémités de la composition nous sont connus; mais il ne subsiste quasi rien des parties intermédiaires. M. Schrader suppose qu'il y avait, à droite et à gauche d'Athéna, un groupe de combattants, composé d'un dieu debout et d'un Géant tombé sur un genou ; les deux dieux (Zeus et Héraclès peut-être) devaient s'élancer du milieu du fronton contre leurs adversaires plus reculés vers les extrémités. Soit, en tout, huit personnages : trois divinités et cinq Géants. Cela paraît un peu maigre pour un fronton qui mesurait, d'après M. Dœrpfeld, 19 m. 70 de longueur et 2 m. 45 de hauteur. Il ne me semble pas impossible de modifier les calculs de M. Schrader et de supposer, à droite et à gauche du groupe central, deux autres groupes au lieu d'un seul, ce qui porterait le nombre des figures à douze, au lieu de huit.

Quant à la date de ces sculptures, M. Schrader les attribue, comme on l'a toujours fait d'ailleurs, à la seconde moitié du VIe siècle ; mais sans décider si elles sont du temps de Pisistrate ou postérieures à l'expulsion des Pisistratides, c'est-à-dire s'il faut les rapporter aux années 540-530 ou 510-500. La première date est, à mon avis, préférable. Enfin, d'après leur style et les caractères de leur exécution, M. Schrader a décidé que ces marbres sont d'un artiste attique, bien attique, mais qui a beaucoup profité des enseignements de l'école de Chios. Ils ressortissent à la tradition attique, comme le prouvent leurs nombreuses ressemblances avec les grandes sculptures en tuf de l'Acropole; mais c'est à des modèles venus de la Grèce orientale et insulaire qu'ils doivent la fraîcheur de leur modelé et la riche élégance de leurs parures peintes : bref, ils sont intérieurement char-

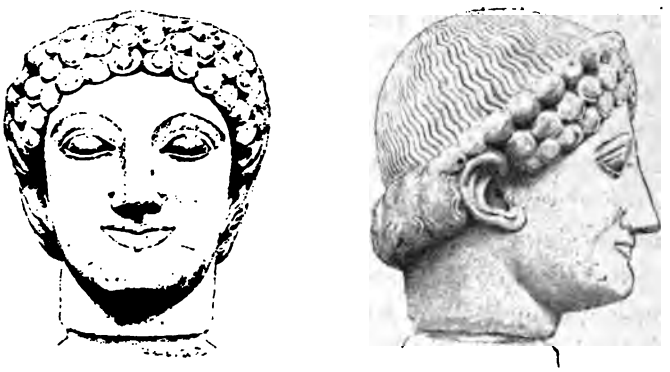
pentés à l'attique, et, à l'extérieur, tout luisants d'ionisme. — Sur ce dernier point, on pourrait, je crois, faire à M. Schrader plus d'une objection. Je doute qu'il ait exactement reconnu ou délimité les éléments soumis à son analyse. Au lieu d'une œuvre mixte, ionienne par l'aspect, attique par le fond, je verrais plus volontiers dans le fronton de la *Gigantomachie* une œuvre purement ionienne, celle peut-être qui eut le plus d'influence sur l'orientation de l'école attique au temps des Pisistratides. Il serait déraisonnable de prétendre en nommer l'auteur. Mais, si l'on veut bien prendre les deux noms que je vais dire comme de simples étiquettes indicatrices d'une école et d'un style, j'imagine que M. Schrader attribuerait le fronton à Anténor, artiste dont le fond attique a été superficiellement plaqué d'ionisme, tandis que je l'attribuerais au chef même de l'école de Chios vers 540-530, à Boupalos.

Tête d'homme en marbre. — Au cours d'un voyage dans le sud de l'Italie et en Sicile, M. Petersen a étudié et photographié un certain nombre de monuments de l'art antique, qui se tenaient trop discrètement cachés dans l'ombre des petits musées, publics ou privés, de là-bas (1). De cette moisson abondante et mêlée, je détache ici le plus bel épi : une tête d'homme, de style archaïque, trouvée probablement en Sicile et conservée au musée Biscari, à Catane (2). Elle est en marbre grec, de grandeur naturelle, et, sauf que l'épiderme est usé par places, serait en fort bon état si le nez n'avait été brisé, puis restauré par quelque plâtrier. Elle représente un jeune homme imberbe, à la face large, au menton carré, au col épais ; la bouche sourit vaguement, avec ses lèvres renflées au milieu, effilées aux deux bouts ; les yeux, gros et saillants, enchâssés sous les fortes paupières, regardent fixement, vides de toute pensée. L'arrangement de la chevelure est joli : de fines lignes ondulées, comme tracées par les dents

(1) E. Petersen, *Verschiedenes aus Süditalien* (*Rœm. Mittheil.*, XII, 1897, p. 112-143, pl. VI-VII).

(2) Pl. VI et p. 124-127 de l'article cité.

espacées d'un peigne, rayonnent du sommet du crâne dans toutes les directions; sur le devant, d'une oreille à l'autre, trois rangs de boucles contournées en coquilles d'escargot font au-dessus du



Tête en marbre, Musée Biscari à Catane (*Röm. Mitth.*, 1897, pl. VI).

front l'effet d'une luxueuse couronne à triple tour, tandis que, par derrière, au-dessus de la nuque, les cheveux s'enroulent par gros paquets autour d'un cordonnet ou d'un cercle de métal qu'on devine sans le voir (1). Enfin, les oreilles, bien détachées, et sur lesquelles les cheveux se gardent d'empiéter, sont beaucoup plus soigneusement travaillées qu'on ne les voit d'ordinaire dans les œuvres de la sculpture archaïque. Il me paraît difficile que cette tête soit attribuée à une date antérieure à l'année 500.

Hoplitodrome de Tubingue. — Depuis l'étude récente de M. Hauser (2), on pouvait croire que la question du bronze de Tubingue était définitivement jugée. On n'approuvera pas M. de Ridder de l'avoir remise sur le tapis (3). Il reste toujours acquis que la statuette représente un hoplitodrome, prêt à s'élancer : mais, d'après M. Hauser, il s'élancerait pour la vraie course,

(1) Cf. la disposition de la coiffure *par devant*, dans la tête en bronze du musée de l'Acropole (*Musées d'Athènes*, pl. XVI).

(2) Cf. un de mes *Bulletins* précédents : *Rev. ét. gr.*, IX, 1896, p. 252-253.

(3) A. de Ridder, *L'hoplitodrome de Tubingue* (*Bull. corr. hell.*, XXI, 1897, p. 211-255).

dans le stade, tandis que, d'après M. de Ridder, il s'élancerait pour faire un saut, dans la palestre. D'un côté, le concours public ; de l'autre, un exercice préparatoire à la course, celle-ci étant « une série de bonds ou de *sauts* successifs ». Mais, s'il en est ainsi, la distinction laborieusement établie par M. de Ridder n'a plus grand intérêt : car quelle différence marquée peut-il y avoir entre un hoplitodrome, équipé à l'ordonnance, qui s'apprête à sauter (dans la palestre), et un hoplitodrome, équipé de même, qui s'apprête à courir en sautant (dans le stade)? Bref, M. de Ridder s'est donné beaucoup de peine en vue d'un bien mince résultat, qu'il ne doit pas même avoir atteint.

Bronze grec. — Deux archéologues se sont rencontrés au Musée Britannique devant le même petit bronze, et, sans se communiquer leurs impressions, les ont consignées chacun sur son carnet, à peu près en ces termes (1) :

« Pied de miroir, d'une provenance inconnue. Athlète se frottant d'huile, type de l'*Enchrioménos :* sujet parfaitement idoine à l'objet. Excellente reproduction d'une œuvre de grand style. Forme impeccable : la perfection du corps humain ! Mais le mouvement et l'attitude prêtent à la critique. La statue originale que reproduit ce bronze était sûrement péloponnésienne; il suffit de regarder la tête. On se représente très bien cette statue à Olympie, aux environs de 450 ; elle était peut-être signée d'Hagelaïdas, en tout cas, d'un maître de l'école d'Argos. Elle offrait le type primitif, vraisemblablement le plus ancien, de l'*Enchrioménos*. Voir ce que Polyclète a fait ensuite de ce type. Un des mérites du bronze de Londres est de mieux faire saisir le rôle de Polyclète dans le développement de la sculpture grecque. » (André Joubin.)

« Pied de miroir, rapporté de la Grande-Grèce par Hamilton

(1) A. Joubin, *Un bronze grec du British Museum* (*Monuments grecs*, II, nos 23-25, 1895-1897, p. 1-6, pl. XV). — A. Furtwængler, *Neue Denkmæler antiker Kunst* (*München. Sitzungsberichte*, 1897, II, p. 109-144, pl. I-XII ; le bronze en question est reproduit sur la pl. VI et étudié aux p. 129-132).

et déjà publié dans les *Specimens of ant. sculpt.*, I. 15. Exécuté dans une ville grecque du Sud de l'Italie, vers 470 avant J.-C. Jeune homme tenant dans la main droite un flacon, dont il va verser le contenu dans le creux de sa main gauche. Œuvre courante d'industrie, pas très soignée : mais, d'ailleurs, production originale et non pas reproduction réduite d'une statue ; elle ne peut donc nous apporter qu'un écho plus ou moins lointain et affaibli de la grande sculpture contemporaine. Plusieurs autres bronzes de même origine tendent à prouver que l'art de la Grande-Grèce au ve siècle a subi à la fois l'influence des maîtres ioniens ou attico-ioniens et, dans une proportion beaucoup moindre, celle de l'école d'Argos. Ce bronze témoigne du même mélange d'influences à doses inégales : la tête est bien attique (la comparer pour la coiffure et le type du visage avec celle de l'*Apollon à l'omphalos*) ; mais la structure du corps fait penser aux œuvres de l'école argienne, tandis que la pose et toute l'allure ramènent de nouveau l'esprit vers les œuvres attiques du temps de Calamis. » (A. Furtwængler.)

Pied de miroir en bronze, Musée Britannique (*Mon. Grecs*, II, pl. XV).

Bronzes de la Grande-Grèce. — Ce sont deux statuettes, hautes l'une et l'autre de moins de 0 m. 20, auxquelles M. Furtwængler attache la plus grande importance (1). Car la première (un

(1) Furtwængler, *Neue Denkmæler antiker Kunst*, 4e partie (*München. Sitzungsberichte*, 1897, II, p. 123-129, pl. III-V).

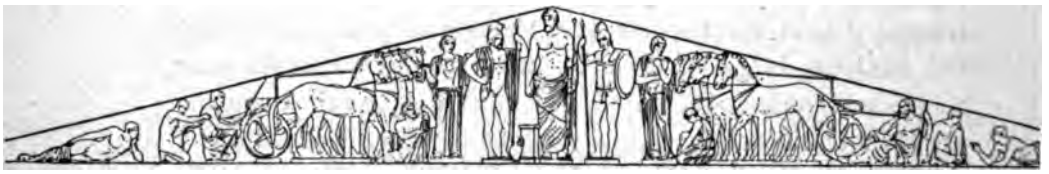
homme debout, nu, la main gauche appuyée à la hanche et la main droite levée comme pour soutenir un poids) lui paraît être un produit de l'art attico-ionien des années 480-470, et il y reconnaît le style de Pythagoras. Et la seconde (un jeune homme debout, nu, les deux bras légèrement portés en avant à des hauteurs inégales, les deux mains ouvertes comme pour un geste de prière) lui paraît être aussi un produit du même art et de la même époque, qui rappelle les œuvres de Critios et de Nésiôtès. De plus, M. Furtwængler découvre une parenté non douteuse entre la tête de cette dernière statuette et celle de l'*Aurige* de Delphes, lequel appartiendrait également au cycle attico-ionien. Cette parenté ne me semble pas si évidente ; je crois même qu'elle n'existe pas du tout.

Temple de Zeus à Olympie : fronton Est. — La restauration de ce fronton offre aux archéologues de bonne volonté un problème difficile. M. Wernicke vient de se risquer, à son tour, dans ce labyrinthe (1). Son article est précédé d'une grande planche où sont reproduites les quatorze restaurations, la sienne comprise, qui ont été déjà tentées. Tableau à la fois inquiétant et encourageant! On ne peut constater sans un peu de tristesse, en effet, que tant d'efforts aient été faits sans aboutir à un résultat plus complet ; mais, d'autre part, on aperçoit çà et là, sur quelques points, les indices d'un accord prochain qui entretiennent l'espoir d'une solution définitive... M. Wernicke se flatte de nous l'apporter, cette solution ; et je vais tâcher d'en indiquer ici, avec clarté, tous les éléments principaux.

La description que Pausanias a faite du fronton doit servir de guide. Elle est certainement complète ; car le voyageur a compté treize personnages humains, et les fouilles en ont rendu treize. Il est vrai que ces treize se décomposent en dix hommes et trois femmes, alors que Pausanias cite onze hommes

(1) K. Wernicke, *Olympische Beiträge*. VI. *Der Ostgiebel des Zeustempels* (*Jahrbuch arch. Inst.*, XII, 1897, p. 169-194).

et deux femmes : mais cette erreur, qui s'expliquera d'une manière satisfaisante, n'entache pas l'exactitude générale de la description. Des treize figures, il y en a trois dont la place



Fronton Est du temple de Zeus à Olympie, restitution Wernicke (*Jahrbuch*, 1897, *Beilage*).

n'est pas discutable : Zeus occupe le centre et les deux hommes couchés (les prétendus Alpheios et Kladéos, qui ne sont, en réalité, que de simples spectateurs) remplissent les deux extrémités. La place des quadriges aussi et leur disposition sont à peu près fixées. Il reste à répartir dans les intervalles vides quatre figures debout, trois assises par terre et trois agenouillées. Les quatre debout ne peuvent être que dans la partie centrale; elles se distribuent en deux couples : Œnomaos et Stéropé, Pélops et Hippodameia. Après qu'on a identifié chacun de ces personnages avec les fragments qui subsistent d'eux, il faut leur choisir leur place à droite et à gauche de Zeus. Contre l'habitude, M. Wernicke place Œnomaos à la droite du dieu et Pélops à la gauche : il se fonde pour cela sur le texte même de Pausanias, dont il donne une juste explication. Vient ensuite, assis devant les chevaux d'Œnomaos, son cocher, Myrtilos, qu'il faut reconnaître en celle des trois figures assises, qui n'est ni le jeune garçon ni le vieillard ; enfin, derrière le quadrige sont agenouillés deux ἱπποκόμοι, tenant les rênes. — Dans l'autre moitié du fronton, après Pélops et Hippodameia, Pausanias nomme le *cocher* de Pélops. En quoi il a commis une erreur, laquelle se confond du reste avec celle que nous avons notée plus haut sur la mention de onze figures d'hommes au lieu de dix et de deux figures de femmes au lieu de trois. Le prétendu cocher est une jeune servante d'Hippodameia, agenouillée aux pieds de sa maîtresse, et très probablement lui attachant ses

sandales, comme fait la servante d'*Aménocleia* dans la stèle attique de ce nom. L'erreur de Pausanias s'explique fort bien, à la fois par la place qu'occupe cette servante et par le vêtement qu'elle porte : elle est placée juste devant les chevaux de Pélops, de sorte que, dans le balancement symétrique des figures, elle correspond au cocher Myrtilos assis devant les chevaux d'Œnomaos ; et sa longue tunique serrée à la taille est toute pareille à celle que portaient les auriges (cf. l'*Aurige* de Delphes). Il n'y a plus à placer que deux figures, les deux hommes assis par terre, dont l'un est un vieillard et l'autre un jeune gars : ce sont les deux ἱπποκόμοι de Pélops, correspondant aux deux d'Œnomaos dans l'autre moitié.

Cette nouvelle répartition des personnages du fronton, telle que la propose M. Wernicke, m'a paru satisfaisante. Mais j'avoue ne pas aimer du tout le petit autel et le pot qui servent à boucher le vide entre les jambes de Zeus et celles d'Œnomaos. M. Wernicke attribue à ces deux accessoires la plus grande importance ; ce n'est pas, pour lui, seulement un bouche-trou, c'est le signe visible de l'action qui unit entre eux les personnages de la partie centrale et fait de leur réunion un groupe logique au lieu d'un simple alignement. Cette action est le sacrifice qu'Œnomaos offre à Zeus avant d'entrer en lice. Mais Œnomaos n'a point l'air d'un homme qui sacrifie ! « En effet, répond M. Wernicke, mais *il va* sacrifier *dans un moment.* » Et M. Wernicke fait de son mieux pour nous convaincre que nous ne devons pas nous laisser arrêter par une telle objection. Je crains qu'il n'y ait perdu sa peine. Œnomaos, avec son casque sur la tête, sa lance dans la main gauche et le poing droit appuyé sur sa hanche, n'a l'air d'un homme ni qui sacrifie ni qui va sacrifier, son sacrifice fût-il réduit à la plus courte libation. Puis cet autel et cette cruche sont d'un mesquin ! Si Zeus voulait bien les bousculer d'un coup de pied, quel service il rendrait au projet de restauration, d'ailleurs si intéressant, de M. Wernicke !

La Minerve de Chantilly. — Trouvée en France, près de Besançon, et acquise par le duc d'Aumale, en 1865, à la vente Pourtalès, cette statuette de bronze est un des joyaux du musée Condé à Chantilly. Grâce à M. Heuzey, le recueil des *Monuments Piot* a eu le privilège d'en donner les premières reproductions photographiques (1). Athéna est représentée dans un mouvement de marche. La tête est charmante, sous le casque dont l'heureuse forme ne dissimule la beauté ni du front ni des cheveux. Les deux bras, qui avaient été fondus à part, ont disparu : ils devaient porter, l'un le bouclier, et l'autre la lance. La déesse est vêtue de l'hémidiploïdion dorien, que recouvre en partie l'himation ionien, traversant la poitrine de l'épaule droite au flanc gauche. Le seul aspect des plis de ces vêtements me paraît dénoncer une figure archaïsante; M. Heuzey incline pourtant à reconnaître ici une œuvre originale du ve siècle, « où l'archaïsme, perfectionné et comme prolongé, se survit quelque peu à lui-même ». Notons enfin que l'étude de ce joli bronze a été l'occasion, pour M. Heuzey, de quelques réflexions sur l'originalité du type de l'Athéna antique; réflexions très simples, qui semblent devoir s'offrir de prime abord à l'esprit, et qui cependant sont neuves; car encore fallait-il y penser et puis savoir les exprimer avec cette finesse et ce tact.

Minerve de bronze, Chantilly (*Mon. Piot*, 1897, pl. I).

Statue de Kisamos (Crète). — Le musée du Syllogue de Candie possède une belle statue de marbre, haute de 1 m. 80, qui fut trouvée, paraît-il, sur le site de l'ancienne Kisamos, non

(1) L. Heuzey, *La Minerve de Chantilly* (*Monuments Piot*, IV, 1897, p. 5-14, pl. I-II).

loin de la Canée. Elle représente une femme debout, vêtue du chitôn dont on aperçoit seulement les manches sur le haut des bras, et du sévère péplos avec *apoptygma* et *colpos*. Le poids du corps porte sur la jambe gauche, qui reste tout entière invisible sous les cannelures droites du péplos ; la jambe droite, au contraire, est légèrement ployée et le pied dépasse un peu le bord du vêtement. Les bras sont collés au corps jusqu'aux coudes ; mais les avant-bras étaient tendus plus ou moins en avant et les mains tenaient sans doute quelque objet : ces avant-bras, qui étaient des pièces rapportées, ont disparu tous les deux. La tête aussi avait été faite à part ; heureusement elle a été conservée. La coiffure surtout en est remarquable : simplement striés sur le haut du crâne, les cheveux sont serrés d'un étroit cercle de métal qui enfonce dans leur masse souple, et au-delà ils se divisent sur le front en deux bandeaux épais qui couvrent les tempes et le haut de l'oreille, puis vont s'enrouler à plusieurs reprises autour du cordon de métal au-dessus de la nuque. Ce beau marbre ne peut pas être un original, nous dit-on ; il semble plutôt, en effet, être la copie d'un bronze. — Mais M. Mariani, qui le publie (1), s'est borné, en attendant une étude plus complète, à rappro-

Statue de Kisamos, Musée de Candie (*Bull. Rom.* 1897, pl. XII, A).

Tête de la statue de Kisamos (*Bull. Rom.*, 1897, pl. XIII).

(1) L. Mariani, *Statue muliebri vestite di peplo* (*Bullettino d. Commiss. arch. di Roma*, XXV, 1897, p. 169-195, pl. XII-XIV).

cher certaines œuvres qui ont d'évidentes affinités avec la figure de Kisamos. C'est d'abord une statue en marbre conservée à Rome, dans le musée Boncompagni-Ludovisi ; dès qu'on supprime la tête, qui, quoique antique, n'appartient pas à la statue, on constate que celle-ci dérive certainement du même original que la statue crétoise. De plus, on compte encore trois têtes en marbre, l'une au musée Torlonia, une autre à la villa Albani, la troisième aujourd'hui égarée, qui sont identiques à la tête de Kisamos. Soit cinq répliques en tout, complètes ou partielles, d'une belle œuvre inconnue, datant de la première moitié du ve siècle. — De ce premier groupe, M. Mariani rapproche encore deux œuvres de même style, deux statues féminines vêtues du même péplos sévère : à savoir la belle statue de la collection Jakobsen (sans tête) et l'Athéna (sans tête également) du Musée des Thermes de Dioclétien à Rome. Ces deux statues lui paraissent étroitement unies ensemble et former un second groupe plus ancien que le précédent. Les deux groupes d'œuvres appartiennent bien au même type, mais correspondent à deux étapes du développement de ce type.

Marbre attique. — Le Louvre a acquis, en 1889, une tête de femme en marbre, un peu plus grande que nature, qui appelle la comparaison, d'une part, avec la tête bien connue, dite de Peithô, sur la frise du Parthénon, et, d'autre part, avec certaines têtes dites de Saphô, notamment avec la *Saphô Albani*. M. Pottier, dans un article conduit avec une admirable sûreté (1), a démontré que cette tête était un original attique, sensiblement antérieur à la frise du Parthénon et datant à peu près du milieu du ve siècle, et qu'il n'y avait aucun motif valable de lui attribuer, non plus qu'à ses congénères, le nom de Saphô. Je recommande comme un modèle d'analyse perspicace et sûre les pages où M. Pottier relève une à une les ressemblances et

(1) E. Pottier, *La tête au cécryphale du Louvre* (*Bull. corr. hell.*, XX, 1896, pp. 445-448, pl. XVII-XVIII).

les différences entre la tête du Louvre et celle du Parthénon, pour conclure à l'antériorité de la première, puis celles où il convainc le lecteur que le marbre est un original, non une copie. Tout est dit et il n'y a plus rien à dire après cela : pas un détail n'est omis, et il n'est pas une des observations faites qui ne concoure efficacement à la démonstration cherchée. Enfin, je voudrais transcrire ici tout entières, si j'en avais la place, les deux dernières pages, où M. Pottier, en guise de conclusion, critique si joliment ce qu'aurait pu être, sous telle plume autre que la sienne, la conclusion de son propre article. C'est la plus gentille « exécution », par un savant qui ne cherche pas à étonner, mais aussi qui ne se laisse pas étonner aisément, des procédés sensationnels d'une certaine érudition outrecuidante, dont la mode passera vite, parce que la vanité en sera vite reconnue. Il suffit d'une fine épingle pour dégonfler un gros ballon de baudruche. En y réfléchissant un peu, on comprendra que les deux dernières pages de l'article de M. Pottier suffisent à vider plus qu'à moitié de bien gros livres.

Tête en marbre, Musée du Louvre (*BCH.*, 1896, pl. XVII).

Statues de Cherchel et de Berlin. — Il y a au musée de Cherchel une statue de marbre, haute de 2 m. 10, qui a été trouvée en deux fois, la tête en 1851, le corps en 1879; une seconde statue pareille, sans la tête, fut découverte à Cherchel également, en 1858. Enfin, le musée de Berlin possède une troisième statue du même type, haute de 2 m. 34, qui était à Rome au

siècle dernier et passa, en 1766, en la possession de Frédéric II. Ces trois statues sont certainement des copies d'un original attique de l'époque de Phidias (1). Les copies de Cherchel sont d'ailleurs beaucoup plus fidèles que la copie de Berlin, et c'est par ces deux-là qu'il faut juger du style de leur commun modèle. Jusqu'ici il ne saurait y avoir de désaccord entre les archéologues; mais M. Kékulé von Stradonitz va plus loin (2). Il pense que l'original peut bien avoir été créé par Phidias, et que ce devait être une statue de Déméter, exécutée pour Éleusis lors de la reconstruction des édifices sacrés au temps de Périclès. De quel droit attribuer cette œuvre à Phidias? C'est d'abord qu'elle ne paraît nullement indigne de lui, et qu'il y a une évidente ressemblance entre les têtes de Cherchel et de Berlin, et cette tête de Pergame dans laquelle on a reconnu une excellente copie de la *Parthénos*, et qui, par conséquent, nous révèle exactement le style du maître. Je dois dire que cette ressemblance ne me frappe pas les yeux (3). — Pourquoi, d'autre part, la statue serait-elle une Déméter? C'est en raison de ses analogies avec la Déméter du

Statue en marbre, Musée de Cherchel (57es *Berl. Winckprogr.*, pl. I).

(1) Comparer ces statues, pour la pose et la draperie, avec celles publiées par M. Mariani (cf. plus haut, p. 194-196).

(2) R. Kékulé von Stradonitz, *Ueber Copien einer Frauenstatue aus der Zeit des Phidias* (57es *Berliner Winckelmannsprogramm*, 1897, 37 p., 5 pl.).

(3) N'y a-t-il pas, au contraire, quelque rapport entre la tête de la statue de Cherchel et celle d'un bronze du ve siècle, qui est au Cabinet des médailles (*Gaz. arch.*, VIII, 1883, pl. XXXI)?

grand bas-relief d'Éleusis. Celle-ci doit être une copie plus ou moins libre d'une statue importante, qui serait précisément celle exécutée par Phidias. Il est vrai que les figures de Cherchel et de Berlin portent sur la tête une légère calyptra ; mais la Déméter du bas-relief, si elle n'a point ce voile sur la tête, l'a sur les épaules. Aussi bien, un fragment d'un autre bas-relief d'Éleusis représente une femme voilée comme nos statues, et cette femme n'est vraisemblablement autre que Déméter. Je n'ai pas été convaincu non plus par cette partie des raisonnements de M. Kékulé von Stradonitz. Le rapport qu'il institue entre la statue et le bas-relief éleusinien ne s'impose nullement ; il me semble d'ailleurs que la statue, malgré tout ce que son style garde encore de sévère, doit être un peu plus récente que le bas-relief. Sans doute, la calyptra posée sur la tête convient fort bien à Déméter ; mais on avouera que cet unique détail ne constitue pas un signalement suffisant.

Diadumènes de Délos et de Madrid. — M. Couve, dans ses fructueuses fouilles de Délos (1), a retrouvé une statue de *Diadumène,* d'une conservation excellente, qui n'est pas seulement une réplique de plus de la célèbre figure de Polyclète, mais qui est, « de toutes les répliques connues, la plus complète, la plus fidèle, la meilleure » (2). On était déjà parvenu à établir que, pour se représenter le plus exactement l'œuvre de Polyclète, on devait, en quelque sorte, combiner le corps de la statue de Vaison avec une tête du genre de celles de Cassel et de Dresde : la statue de Délos est arrivée à point pour confirmer cette conclusion (3), et elle « fixe définitivement le type du *Diadumène*

(1) Cf. un de mes *Bulletins* précédents : *Rev. ét. gr.*, IX, 1896, p. 438-439. — Des mêmes fouilles, une belle statue d'homme que M. Couve croit être un Séleucide ou un Ptolémée : L. Couve, *Note sur une statue d'homme, trouvée à Délos* (*Rev. arch.*, 1898, I, p. 14-19, pl. II) ; et une statue de femme, dont je parlerai quelques pages plus bas.

(2) L. Couve, *Diadumène, statue de marbre trouvée à Délos* (*Monuments Piot*, III, 1896, p. 137-153, pl. XIV-XV).

(3) Cf. *Jahrbuch. arch. Inst.*, XII, 1897, p. 81 (B. Græf).

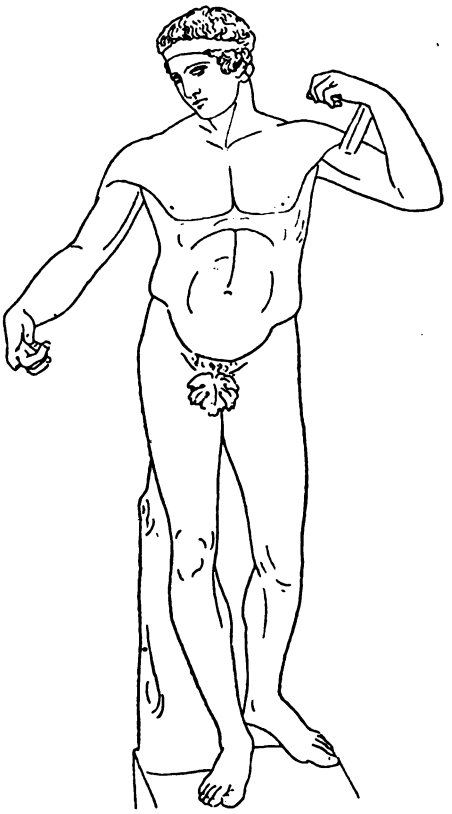
polyclétéen ». Elle n'est, d'ailleurs, par elle-même, qu'une œuvre estimable du IIe ou du Ier siècle avant J.-C. Pourquoi M. Couve s'est-il cru obligé de grossir le plus possible la capa-

Diadumène de Délos (*Mon. Piot*, 1896, pl. XIV).

cité d'invention personnelle de l'auteur, et, pour cela, de nous vanter le tronc d'arbre auquel s'appuie la jambe droite de la figure? Mais ce tronc, avec ses veines, ses fentes, ses petits rameaux méticuleusement exécutés, est ce qu'il y a de plus

médiocre au monde ! Il ressemble à une de ces fausses bûches en grès coloré, comme en étalent certaines boutiques ! Plus l'artiste a pris au sérieux cet accessoire négligeable, plus il nous a rendu malaisé de prendre son talent même au sérieux.

Le *Diadumène* de Madrid, mal connu jusqu'à présent, et dont M. Paris nous a enfin procuré d'excellentes reproductions (1), vaut précisément par les qualités opposées à celles du *Diadumène* de Délos. Celui-là aussi est une réplique de l'œuvre de Polyclète, mais n'en est pas une copie fidèle. L'auteur avait une personnalité, dont était dépourvu le sculpteur de Délos. Tout pénétré du style de Polyclète, mais non moins de celui de Phidias et de celui de Praxitèle, et peut-être encore de celui de Lysippe, il a, sans le vouloir expressément, mais en laissant sa main suivre les tendances secrètes de son goût, donné à son *Diadumène* une expression que n'avait pas le modèle qu'il avait entrepris de reproduire. Son œuvre est devenue originale par sa complexité, par le croisement d'influences dont elle témoigne, et surtout par l'harmonie que le réel talent de l'artiste a su imposer à cet amalgame d'éléments. La statue du Musée du Prado, à n'en juger que d'après les pho-



Diadumène de Madrid (*Mon. Piot*, 1897, pl. VIII).

(1) P. Paris, *Le Diadumène de Madrid* (*Monuments Piot*. IV, 1897, p. 53-75, pl. VIII-IX).

tographies, est très belle, en effet; et la vue du marbre même doit être de nature à justifier l'impression très vive, presque enthousiaste, qu'en a ressentie M. Paris.

La Lemnia de Phidias. — M. Furtwængler a eu une grande joie : on lui a signalé au Musée national d'Athènes un bas-relief, qui a été trouvé à Épidaure, il est vrai, mais qui paraît être de travail attique, et qui doit dater des environs de l'année 400 avant J.-C. ; et ce bas-relief représente une Athéna fort semblable, par le costume et l'attitude, à la *Lemnia* reconstituée par M. Furtwængler (1). Athéna n'est pas seule sur le bas-relief : en face d'elle se tient un homme drapé, l'aisselle gauche appuyée sur un long bâton; de la main droite, il présente à la déesse un casque que celle-ci prend et regarde. M. Furtwængler est disposé à reconnaître dans ce vieillard Héphæstos, le grand dieu de Lemnos; le casque serait un cadeau du divin forgeron à son amie. Le bas-relief était probablement l'en-tête d'une inscription que les clérouques athéniens de Lemnos avaient fait graver dans le *Hiéron* d'Asclépios à Épidaure. Ils y auraient fait reproduire la statue de leur patronne, telle que Phidias la leur avait faite pour l'Acropole d'Athènes, et ils lui auraient adjoint le dieu de leur seconde patrie; le casque que la *Lemnia* tenait en sa main droite aurait été habilement utilisé comme trait d'union entre les deux personnages divins.

Quelques objections viennent à l'esprit du lecteur. L'homme au casque est-il bien Héphæstos? Il ne porte pas le petit bonnet conique qui sert à caractériser le dieu des artisans; sa chevelure nue, son bâton, la manière dont il est drapé rappellent au premier coup d'œil les représentations habituelles d'Asclépios; et il ne serait pas exorbitant de prétendre retrouver Asclépios dans un bas-relief qui provient d'Épidaure. Mais c'est le casque, sans doute, qui oblige à nommer ici Héphæstos? Soit. Le casque révèle Héphæstos, et réciproquement Héphæstos explique le

(1) A. Furtwængler, *Zur Athena Lemnia* (*München. Sitzungsberichte*, 1897, I, p. 289-292).

casque. Seulement, par cette explication, M. Furtwængler ne souligne-t-il pas dangereusement la difficulté qu'on éprouve à rendre compte de la présence du casque dans la main droite de la *Lemnia*, lorsque celle-ci est isolée et qu'Héphæstos n'est plus là pour fournir un prétexte au déplacement du couvre-chef? — Qu'importe! Pour M. Furtwængler, l'Athéna du bas-relief d'Épidaure reproduit une statue, laquelle est donc du ve siècle et ne peut être que la *Lemnia;* et la *Lemnia* avait donc la tête nue et tenait son casque dans la main droite. Je n'ai pas besoin de faire remarquer qu'il y a dans ce raisonnement plusieurs pétitions de principe. Mais je rappellerai une fois de plus que M. Furtwængler n'a jamais répondu aux graves objections d'ordre esthétique qu'a provoquées sa magistrale hypothèse. S'il pouvait seulement y donner une réponse satisfaisante, je me rallierais avec joie à sa cause.

Bas-relief attique. — On connaît la belle peinture sur marbre trouvée à Herculanum et signée d'Alexandros, Athénien; elle représente au premier plan deux jeunes filles (Iléaira et Aglaiè) accroupies par terre, qui jouent aux osselets; au second plan, trois déesses debout (Lètô, Niobè, Phœbè), les deux dernières accourant avec empressement vers la première qui les regarde gravement, les deux bras ramenés sur sa poitrine. D'autre part, il existe au Musée des Thermes de Dioclétien, à Rome, un bas-relief en marbre pentélique, qui fut découvert autrefois sur le Palatin; quoique fort mutilé, on discerne encore que ce bas-relief représente trois personnages féminins debout, vêtus à peu près de même : la femme du milieu et celle de gauche semblent causer entre elles, tandis que celle de droite se tient un peu à l'écart et leur tourne presque le dos. Ce bas-relief doit être la copie d'une œuvre attique de la seconde moitié du ve siècle. M. Savignoni (1) a découvert une étroite ressemblance entre les

(1) L. L. Savignoni, *Un bassorilievo del Palatino e una pittura di Ercolano* (*Bullettino d. Commiss. arch. di Roma*, XXV, 1897, p. 73-102, pl. V-VI).

trois figures du bas-relief et les trois déesses debout de la peinture d'Herculanum, et il pense que les deux monuments dérivent du même original... Je juge inutile de suivre plus loin les raisonnements de M. Savignoni, car la prétendue ressemblance qui en est le point de départ me paraît à moi n'exister pas. Mais il demeure certain que le bas-relief du Palatin procède, en effet, de l'art attique du ve siècle, et qu'il est étroitement apparenté aux bas-reliefs connus représentant *Hermès, Orphée et Eurydice* et à ceux représentant *Médée et les Péliades* (1).

Thésée et le Minotaure. — Il s'agit des débris d'un grand groupe en marbre, récemment retrouvés à Rome et recueillis au *Museo nazionale* (2). Ces débris sont un torse de Minotaure (avec la tête, mais sans les bras) et un torse de Thésée (sans tête ni bras). Après des essais répétés à l'aide de modèles vivants, M. Mariani a reconstitué d'une manière très satisfaisante l'aspect du groupe en son entier. Mais à quel artiste, ou du moins à quelle école et à quelle époque l'attribuer, si c'est un original, ou, si ce n'est qu'une copie, attribuer l'œuvre originale dont il dérive? M. Mariani a tenté des comparaisons avec certaines métopes du Theseion et du Parthénon; il aperçoit aussi quelque ressemblance entre ce torse de Minotaure et celui du *Marsyas* de Myron; bref, il est d'avis que le groupe — ou l'original qu'il reproduit — est sorti d'un atelier attique du ve siècle. On pourrait être tenté d'y reconnaître ce groupe de *Thésée combattant le Minotaure*, que Pausanias (I, 24, § 2) a vu sur l'Acropole d'Athènes, et duquel il ne dit, au reste, ni la date ni l'auteur.

L'Hermès d'Olympie. — C'est le 8 mai 1877 que l'*Hermès* fut trouvé. Voilà donc plus de vingt ans que, sur la garantie de Pausanias, on nous affirme qu'il est de Praxitèle; nous n'en doutions pas, nous étions tranquilles. Miss Sellers vient de

(1) Pour ces derniers, cf. mon *Bulletin* précédent : *Rev. ét. gr.*, X, 1897, p. 351-352.
(2) L. Mariani, *Statue mutile di un gruppo marmoreo rappresentante Teseo ed il Minotauro* (*Monum. antichi*, VII, 1897, p. 377-394, pl. X-XIII).

troubler cruellement notre quiétude : l'*Hermès* serait de Képhisodote l'Ancien (1). Dès l'année 1880, Rayet avait déjà exprimé cette opinion, mais sans la développer (2); miss Sellers, au contraire, la développe avec science, avec force, et aussi avec une habile prudence. Elle tâche d'établir que l'*Hermès* de l'Héræon d'Olympie, attribué par Pausanias à Praxitèle, ne doit faire qu'un avec le *Mercurius Liberum patrem in infantia nutriens*, attribué par Pline à Képhisodote l'Ancien; que cette dernière attribution est confirmée par l'étroite ressemblance de l'attitude entre l'*Hermès* d'Olympie et l'*Eirénè* de Munich, copie d'une œuvre certaine de Képhisodote; qu'une erreur de plus chez le crédule Pausanias ne saurait nous étonner, tandis que Pline mérite davantage notre confiance, notamment dans le litige présent; et miss Sellers conclut que l'attribution de l'*Hermès* à Képhisodote l'Ancien, si elle n'est pas une certitude, reste du moins une hypothèse beaucoup mieux fondée que la plupart de celles dont foisonnent nos histoires de la sculpture grecque.

Le ton mesuré de ces paroles impressionne le lecteur plus favorablement que n'eût fait une affirmation tranchante. Mais il se pourrait, d'ailleurs, que la mesure et la prudence ne fussent pas superflues ici. D'abord Rayet et miss Sellers ne se sont-ils pas un peu trop pressés d'identifier l'*Hermès* trouvé à Olympie avec le *Mercurius* de Képhisodote, signalé par Pline? L'identification est possible; mais certaine, non pas. Si on la tient pour certaine, il reste toujours à décider lequel, de Pline ou Pausanias, s'est trompé quant au nom de l'auteur. Les deux points essentiels du problème sont la comparaison à faire entre le groupe d'*Hermès et Dionysos* et celui d'*Eirénè et Ploutos*, puis la date à fixer à chacun de ces deux groupes. Miss Sellers, après une page excellente sur la structure et le travail du corps de l'*Hermès*, déclare qu'une telle statue ne peut guère être anté-

(1) Eugénie Sellers, *L'Hermès d'Olympie* (*Gazette des Beaux-Arts*, 1897, II, p. 119-139, 1 pl. et plusieurs gravures).

(2) O. Rayet, *Études d'arch. et d'art*, p. 68-70.

rieure à 340 avant J.-C. Je suis pleinement de son avis. Quant à l'*Eirénè*, on a proposé de l'assigner à l'an 375 ou 371 ; mais cette date n'offre aucune certitude : la statue, à ne considérer que son style, doit être plus ancienne encore. En tout cas, les deux œuvres sont séparées par un laps de temps considérable, et, pour les donner toutes deux au même artiste, il faut placer l'une au commencement et l'autre à la fin de sa carrière. Il faut, de plus, adopter pour cet artiste une chronologie telle qu'elle se trouve correspondre assez exactement avec celle de Praxitèle; il faut, par conséquent, voir en Képhisodote l'Ancien un frère de Praxitèle, et non plus son père, comme on le croyait jusqu'ici et comme il demeure plus vraisemblable. Miss Sellers tient ces difficultés pour négligeables, eu égard à la grande ressemblance de l'*Hermès* et de l'*Eirénè*. Mais il convient d'observer qu'il n'y a de ressemblance que dans la composition des deux groupes, lesquels pour tout le reste diffèrent absolument. Par ses draperies sévères, par le traitement de la chevelure sur le haut de la tête, par tout son style, l'*Eirénè* rappelle Phidias et l'art du ve siècle, à ce point que l'on a prétendu y voir une imitation factice de cet art. L'*Hermès* est, en cela, aux antipodes de l'*Eirénè*. Or, une différence de style aussi radicale n'est-elle point plus significative qu'une ressemblance de composition tout extérieure? Et qu'y aurait-il d'étrange à ce que le fils de Képhisodote eût repris un motif inventé par son père, afin de le traiter dans un esprit nouveau? Donc, si l'*Eirénè* est de Képhisodote l'Ancien, l'*Hermès* est plus probablement de Praxitèle, ainsi que l'affirme Pausanias. Mais Miss Sellers ne veut plus entendre parler de Praxitèle et lui préférerait au besoin Képhisodote le Jeune : ce qui impliquerait non seulement une erreur chez Pausanias, mais une seconde erreur chez Pline, qui aurait confondu les deux Képhisodote. Que de complications!...

Résumons. Dire « l'*Hermès* de Praxitèle », avec la même assurance que jadis, ne serait pas aujourd'hui très prudent ; dire « l'*Hermès* de Képhisodote » (soit l'Ancien, soit le Jeune), serait

plus imprudent encore ; disons simplement « l'*Hermès* d'Olympie » : c'est plus sûr, mais ce n'est pas très fier !

Le « Niobide » de Subiaco. — Encore lui !... (1). M. de Ridder veut que ce soit un joueur de balle, plus précisément un éphèbe qui vient de courir au devant d'une balle lancée vers lui, et qui, s'étant arrêté brusquement, peut-être pour ne pas franchir la limite du jeu, va recevoir la balle dans sa main droite levée (2). L'explication n'est pas nouvelle et n'est sans doute pas non plus définitive. Elle n'est pas nouvelle, puisque M. Petersen en a fait profession publique à maintes reprises ; elle ne doit pas être définitive, puisque M. Petersen a jugé bon d'y renoncer. M. de Ridder a fait le compte des hypothèses qui ont précédé la sienne, et celle-ci vient la onzième : quand nous serons à douze, nous ferons une croix.

Bronze de Boutovo. — M. Dobrúsky, conservateur du musée de Sofia, a adressé à M. Salomon Reinach, qui vient de les publier, des photographies d'après les bronzes antiques de son musée (3). Un de ces bronzes mérite une mention particulière, d'autant plus qu'il rappelle au premier coup-d'œil un bronze grec trouvé à Tarente, qui a passé de la collection Gréau dans le Musée du Louvre. Il a été trouvé en Bulgarie même, à Boutovo, dans le département de Tirnovo. Il mesure actuellement 0 m. 223 ; complet, il ne devait pas dépasser 0 m. 25. Il représente un stratège grec, debout, casqué et cuirassé, portant sur ses deux bras sa chlamyde négligemment roulée en manière d'écharpe. La tête, levée et regardant en haut, est énergique et fière ; l'attitude du corps est d'un calme imposant. On peut très justement redire du bronze de Boutovo ce que Rayet disait du

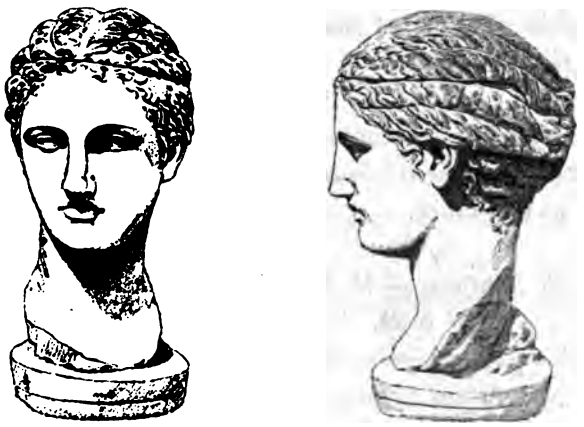
(1) Cf. mes précédents *Bulletins : Rev. ét. gr.*, IX, 1896, p. 273-274, 458-460 ; X, 1897, p. 355-356.

(2) A. de Ridder, *La statue de Subiaco* (*Rev. arch.*, 1897, II, p. 265-290).

(3) S. Reinach, *Statuettes de bronze du musée de Sofia* (*Rev. arch.*, 1897, II, p. 224-237, pl. XV-XVI).

bronze de Tarente : « En regardant la photographie de ce bronze, il faut un effort pour se rappeler que c'est une statuette de moins de 25 centimètres, et non pas une statue » (1).

Statue de Délos. — J'ai déjà mentionné, dans un *Bulletin* antérieur (2), une jolie statue de femme, de l'époque hellénistique, découverte à Délos par M. Couve en 1894. La tête de cette statue, qui en est la partie la plus remarquable, vient



Tête d'une statue de Délos (*R. arch.*, 1897, II, pl. XIII).

d'être publiée à nouveau (3) : elle le méritait, car elle est tout à fait charmante. Les renseignements détaillés que M. Couve nous donne, dans son nouvel article, sur la polychromie de cette tête et du reste de la statue sont fort intéressants. *Et nunc erudimini,* aveugles qui persistez à nier les couleurs des statues antiques ! Combien serait changé l'aspect de nos musées, si les marbres dont ils sont peuplés offraient tout à coup à nos yeux, au lieu de leur uniforme blancheur d'aujourd'hui, le riche et franc coloris qui les parait autrefois !

(1) O. Rayet, *Études d'arch. et d'art*, p. 357.
(2) Cf. *Rev. ét. gr.*, IX, 1896, p. 439.
(3) L. Couve, *Note sur une statue de femme trouvée à Délos* (*Rev. arch.*, 1897, II, p. 23-27, pl. XIII).

Sculptures alexandrines. — M. Amelung s'est mis du côté de M. Schreiber dans la querelle de « l'art alexandrin » (1). Il a fait le compte des sculptures en ronde bosse — ce sont surtout des têtes, dont plusieurs sont des portraits — que telle ou telle raison matérielle oblige à dater de la période alexandrine. Elles sont assez nombreuses et assez diverses pour qu'on puisse déjà les répartir en trois groupes. Mais elles offrent toutes certains caractères communs, une extraordinaire morbidesse dans le travail des formes, les yeux comme voilés, les cheveux mollement ondulés, un aspect de douceur et de tendresse qui té-

Tête en marbre, *Magazzino* du Cœlius (*Bull. Rom.*, 1897, pl. VIII).

moigne chez les sculpteurs d'un tempérament plus féminin que viril. La technique de ces œuvres est d'ailleurs absolument la même que celle des fameux bas-reliefs à sujets pittoresques. Quant à l'origine de ce style particulier, devons-nous croire qu'il s'est formé tout seul sur le sol de l'Égypte, ou bien ne

(1) W. Amelung, *Dell' arte alessandrina, a proposito di tue teste rinvenute in Roma* (*Bullettino d. Commiss. arch. di Roma*, XXV, 1897, p. 110-142, pl. VIII-IX).

serait-il que le développement naturel d'un style venu de Grèce tout formé? La dernière hypothèse est *a priori* la plus probable ; et, en fait, l'école alexandrine de sculpture paraît être un rejeton de l'école attique, spécialement de l'école de Praxitèle.

Cette étude intéressante, et dont la conclusion me semble fort juste, a été pour M. Amelung l'occasion de publier deux têtes de femme en marbre, trouvées à Rome et conservées au *Magazzino archeologico comunale*, sur le Cœlius. Toutes deux ressortissent à l'art alexandrin. L'une (pl. IX) n'est que jolie ; mais l'autre (pl. VIII) est charmante. Elle représente quelque jeune princesse égyptienne, coiffée, par dessus sa perruque, de la dépouille d'un oiseau. Je ne saurais trop regretter qu'elle ait l'oreille si grosse ; car son ovale fin, ses yeux plein de mystère (mystère dû simplement, il est vrai, à l'ombre qui remplit la cavité des orbites), le soupçon de sourire de ses lèvres un peu fortes, et je ne sais quoi d'énigmatique dans la distinction de la physionomie, la rendent tout à fait gentille à voir, cette princesse lointaine et inconnue.

Panthère de bronze. — Brunn a démontré, il y a longtemps déjà, que le prétendu « Narcisse » du musée de Naples était un Dionysos jouant avec une panthère; mais celle-ci manque sur le socle de la statuette, et même n'y a jamais existé. Cela s'explique en admettant l'existence dans l'art antique d'un groupe de *Dionysos et sa panthère*, assez célèbre pour que la vue du *Dionysos* seul, dans les reproductions qu'on en faisait, suffît à évoquer l'idée de la panthère absente. La réciproque aussi doit être vraie, c'est-à-dire que la vue de la seule panthère, avec son attitude caractéristique, devait suffire à évoquer l'idée du groupe entier. On connaît, en effet, plusieurs petits bronzes représentant des panthères isolées, à qui convient cette explication. Le plus beau de ces bronzes a été trouvé à Rome en 1888 et appartient aujourd'hui à M. Edmond de Rothschild (1).

(1) S. Reinach, *Panthère de bronze* (*Monuments Piot*, IV, 1897, p. 105-114, pl. X).

Les rameaux de lierre qui lui enguirlandent le corps disent assez clairement le rôle dionysiaque de la bête. Elle est assise sur son derrière, la patte gauche de devant levée; et l'étirement

Panthère en bronze, Coll. E. de Rothschild (*Mon. Piot*, 1897, pl. X).

de son cou, l'inclinaison de sa tête, sa gueule demi-ouverte expriment la sourde volupté du félin jouissant par avance des caresses qu'il provoque et qu'il sait prochaines. A côté de cette panthère, il faut évidemment rétablir par la pensée un Dionysos qui l'agace et la flatte du regard et de la main ; de même qu'à côté du *Dionysos* de Naples, avec sa tête penchée et son index étendu, il faut imaginer une panthère analogue au bronze Rothschild. Les grandes œuvres qui furent les prototypes de ces charmantes réductions ne doivent pas être antérieures à la fin du IVe siècle avant notre ère. M. Reinach, en terminant son article, a esquissé l'histoire du type et du geste de la panthère, depuis l'art le plus lointain de l'Orient jusqu'à celui des animaliers d'aujourd'hui.

III. Figurines de terre cuite.

Sicile. — Des fouilles faites à Granmichele, non loin de Caltagirone, province de Catane, ont fourni, entre autres objets, quelques centaines de terres cuites, conservées aujourd'hui dans le musée de Syracuse. M. Orsi les a publiées avec le soin scrupuleux qui lui est habituel et qui donne à ses travaux une valeur particulière (1). Ce sont, la plupart, des ex-voto relatifs au culte de Déméter et Coré : statuettes de l'une ou l'autre déesse coiffée du polos, portant la torche ou la grenade ou le petit porc (χοῖρος μυστικός) ; statuettes de κόραι sans détermination spéciale ; figures debout, figures assises, bustes coupés à mi-corps. L'intérêt principal de cette collection est qu'elle s'étend sur une période assez longue, depuis l'archaïsme le plus rude jusqu'à l'art sévère du ve siècle (cf., entre autres morceaux, le très beau buste de Coré, reproduit sur la planche V). M. Orsi a signalé à maintes reprises les analogies que ces terres cuites siciliennes offrent, dans l'ensemble et dans les détails, avec celles que j'ai exhumées jadis à Corfou, au voisinage d'un temple d'Artémis (2).

IV. Céramique. Vases peints.

Poteries d'Égine. — M. Staïs, faisant des fouilles à Égine près des ruines d'un temple qu'on appelle à tort ou à raison « temple d'Aphrodite », est tombé sur un amas de poteries brisées (3), que M. Pallat s'est chargé d'étudier et de publier (4).

(1) P. Orsi, *D'una città greca a Terravecchia presso Granmichele in provincia di Catania* (*Monum. antichi*, VII, 1897, p. 201-274, pl. III-VII ; les terres cuites aux p. 216-260).

(2) Cf. *Bull. corr. hell.*, XV, 1891, p. 1 et suiv., pl. I-VIII.

(3) Cf. un de mes *Bulletins* précédents : *Rev. ét. gr.*, IX, 1896, p. 466.

(4) L. Pallat, *Ein Vasenfund aus Ægina* (*Athen. Mittheil.*, XXII, 1897, p. 265-333, pl. VII-VIII).

Ces poteries sont d'époques différentes et appartiennent à diverses séries céramiques. Il y a quelques tessons mycéniens; des fragments de vases de style géométrique, dont la plupart doivent être de provenance attique; et surtout des vases de la série proto-corinthienne. C'est à ces derniers qu'est consacrée la plus grande partie de l'étude de M. Pallat (1). Mais le vase le plus intéressant de la collection entière ne rentre dans aucune de ces trois séries : c'est une sorte de cruche à une anse, à embouchure large et à panse très renflée par rapport à sa hauteur; les couleurs dont elle est peinte sur le fond naturel de l'argile sont un vernis noir-verdâtre et un blanc jaunâtre. Le haut de la panse est réservé à la décoration principale, où l'on voit trois forts béliers, se suivant à la file, portant chacun un homme nu attaché sous leur ventre et qui se cramponne des deux mains à leurs cornes. Personne n'hésitera à reconnaître en eux les béliers de Polyphème, transformés en montures de sauvetage par l'ingénieux Ulysse. Un détail mérite d'être noté : autant qu'on en peut juger dans l'état de mutilation où est le vase, le troisième bélier était représenté n'étant encore sorti qu'à demi de la grotte du Cyclope, et celle-ci devait donc être figurée, au moins en silhouette. Voilà un souci de réalisme et de pittoresque qu'on ne s'attendait pas à constater dans une œuvre si ancienne. Nous avons ici, en effet, la plus ancienne représentation aujourd'hui connue du conte d'*Ulysse et Polyphème* (2). Le vase est, d'ailleurs, fort intéressant à d'autres points de vue, notamment à cause des analogies qu'il offre, en certains points, avec des œuvres de la céramique mycénienne

(1) Remarquer que, dans ces vases *trouvés à Égine*, il n'y a pas de vases proprement éginétiques, attendu qu'Égine ne paraît pas avoir jamais fabriqué de poteries : cf. G. Lœschcke, *Vase aus Ægina* (*Athen. Mittheil.*, XXII, 1897, p. 259-264). Le vase à propos duquel M. Lœschcke a écrit son article est généralement donné comme provenant de Santorin (cf., par exemple, Rayet-Collignon, *Céramique grecque*, p. 52-53); or, sans être de fabrication éginétique, il a bien été trouvé cependant à Égine.

(2) L'évasion d'Ulysse et de ses compagnons hors de la grotte du Cyclope est un sujet qu'on retrouve assez souvent sur les vases à figures noires et sur ceux à figures rouges : cf. P. Perdrizet, *Polyphème* (*Rev. arch.*, 1897, II, p. 28-37).

et même de l'orfèvrerie mycénienne (gobelets de Vaphio). Il peut avoir été fabriqué à Argos.

Vase géométrique béotien. — M. Wide publie une belle amphore du musée de Stockholm, haute de 0 m. 59, qui provient de Grèce, on ne sait au juste de quelle région (1). L'argile est d'un ton rouge clair ; les peintures sont faites avec un vernis brillant brun-noir. Sur la face principale, des raies horizontales et verticales délimitent une sorte de métope, remplie tout entière par un cerf paissant. La forme et les particularités techniques de cette amphore tendent à la faire rentrer dans la famille béotienne des vases à décoration géométrique. Mais on remarquera que le cerf, qui en constitue l'ornement principal, n'a pas été peint selon les habitudes du style géométrique ; il fait souvenir plutôt des sarcophages de Clazomène et des poteries rhodiennes. On aurait donc là un précieux exemple de l'introduction, dans le style géométrique béotien, de motifs empruntés à l'art gréco-oriental.

Sarcophage de Clazomène. — Nous commençons à être un peu blasés sur les sarcophages de Clazomène. Cependant celui qui a été récemment acquis par le Musée britannique, et que M. Murray vient de publier (2), mérite de retenir l'attention. D'abord, il est le seul, jusqu'à présent, qui ait son couvercle, un couvercle en forme de toit à double pente, avec fronton sur les deux petits côtés : le sarcophage entier se trouve ainsi avoir la forme d'un *naïscos*, et apparaît comme l'ancêtre du célèbre sarcophage dit « d'Alexandre », trouvé à Sidon. Les deux pentes du couvercle sont décorées chacune de deux bandes parallèles de peintures, représentant : sur un côté, des scènes de combat ; sur l'autre, la *Doloneia*, et un *raid* de Cimmériens mettant en

(1) S. Wide, *Altgriechische Vase im Nationalmuseum zu Stockholm* (*Jahrbuch arch. Inst.*, XII, 1897, p. 195-199, pl. VII).

(2) A. S. Murray, *Sarcophage de Clazomène* (*Monuments Piot*, IV, 1897, p. 27-52, pl. IV-VII).

fuite des Grecs. La cuve n'a pas de décoration figurée à l'extérieur ; mais à l'intérieur un bandeau étroit fait le tour du sarcophage sur les quatre panneaux : on y voit représentées diverses scènes de jeux funéraires. Sur le plat-bord supérieur de la cuve est peinte une course de chars. Sur le plat-bord inférieur du couvercle (lequel devait recouvrir le plat-bord supérieur de la cuve) on discerne des scènes de bataille, un groupe d'Ajax et Ulysse tuant Dolôn, des Sphinx affrontés, des Harpyes, etc. Il n'est pas jusqu'aux deux petits frontons du couvercle qui ne soient peints aussi. Toutes ces peintures offrent dans le détail maintes particularités curieuses, que M. Murray a étudiées avec sagacité. La date de ce beau sarcophage ne peut être fixée exactement ; mais elle ne saurait, en tout cas, être postérieure à 540 avant J.-C., pour certaines raisons qu'a développées jadis M. S. Reinach, et dont rien jusqu'à présent n'a infirmé la valeur (1). Une des parties les plus notables du commentaire de M. Murray est celle qu'il consacre à cette invasion cimmérienne, représentée sur une des peintures du couvercle ; et, pour terminer, le savant auteur dit son mot d'une question fort controversée, à savoir l'influence qu'a pu avoir sur les Étrusques l'art ionien archaïque.

Amphore attique. — M. Couve a publié une grande amphore (hauteur 1 m. 10), trouvée au Pirée et conservée à présent au Musée national d'Athènes (2). C'est un de ces « vases-monuments » qui, à une certaine époque, servaient en Attique à décorer les tombeaux, un ἐπιτύμβιον σῆμα. Il est décoré de peintures sur une seule de ses deux moitiés, sur celle qui correspondait à l'avant de la tombe. Du reste, pas de composition, pas de sujet proprement dit ; une simple juxtaposition de quelques motifs de décor très ordinaires, autant qu'il en fallait pour remplir le champ à décorer : sur le col, un coq posé de profil ; sur la panse, deux chars à deux chevaux montés

(1) Cf. un de mes *Bulletins* précédents : *Rev. ét. gr.*, IX, 1896, p. 288-289.
(2) L. Couve, Ἀμφορεὺς ῥυθμοῦ πρωτοαττικοῦ (Ἐφημ. ἀρχ., 1897, p. 67-86, pl. V-VI).

chacun par un homme, et devant eux, à droite, un énorme lion assis, la gueule ouverte et rugissante. Les figures sont peintes en noir, avec des engobes en rouge brun. Ce beau vase rentre dans la série *proto-attique,* postérieure à la période des vases du Dipylon ; il appartient à cette époque de transition où les potiers d'Athènes commençaient à se dégager des influences extérieures et à entrer dans la voie nouvelle qui devait conduire au vrai style attique.

Vase à figures noires. — « Arrivés en un autre marche de Macédone, ils [Perdiccas et ses frères] habitèrent près les jardins que l'on dit de Midas fils de Gordius, esquels croissent d'elles-mêmes, roses qui ont soixante feuilles et qui surpassent toutes autres en odeur. Selon que disent les Macédoniens, Silène fut pris en ces jardins, lesquels sont au pied de la montagne Bermie... » (Hérodote, VIII, 138, trad. de Pierre Saliat, 1575). Le plus ancien monument où la capture de Silène soit représentée est un tesson, trouvé à Éleusis; il semble provenir d'une amphore ou d'une hydrie à figures noires, qui pourrait être attribuée à la fabrique de Nicosthènes (1). Midas est assis sur un pliant, ayant la lance dans sa main gauche ; devant lui, Hermès se tient debout; plus loin, on voit un des guerriers du roi, amenant Silène, dont les deux mains sont liées d'une longue corde. D'abord, il résulte de cette peinture que la légende de Midas faisait partie du répertoire des céramistes, dès le VIe siècle. En second lieu, il est notable que Midas, ici, n'a pas les oreilles d'âne; il ne les a pas non plus sur un vase inédit du Louvre qui reproduit le même sujet. M. Bulle fonde là-dessus une savante discussion mythologique, dont je signalerai seulement les deux points suivants : à savoir qu'il y avait deux légendes distinctes relatives à Midas, l'une propre à la Macédoine et à la Grèce du Nord, l'autre propre à l'Asie-Mineure et surtout à la Phrygie. Dans la première, Midas était simplement un roi de

(1) [illegible] pl. XIII.

l'âge héroïque ; dans la seconde, il était, sous une forme animale, une personnification de certaines forces naturelles. Au vi^e siècle, c'est la légende macédonienne seule que l'on connaissait en Attique ; au siècle suivant, la légende phrygienne vint se mélanger à la première, et les royales oreilles commencèrent à s'allonger.

Le vase de Cléoménès. — Le Musée du Louvre a eu la bonne fortune d'acquérir un vase d'une espèce assez rare en général, et qui est même, je crois, un monument unique pour l'époque à laquelle il appartient (1). Il est formé par la réunion de deux têtes opposées et soudées l'une à l'autre, une tête d'homme et une tête de femme. C'est donc un hermès double en terre cuite. Les deux cous réunis en constituent le fond, et au-dessus des deux occiputs joints s'arrondit l'embouchure, sur l'extérieur de laquelle est gravé le nom du potier : Κλεομένης Νικίου Ἀθηναῖος ἐποίησε. La tête d'homme a la barbe en pointe, la chevelure striée sur le haut du crâne et frisée sur le front en trois rangs de boucles, derrière lesquelles est posée une couronne de myrte ; la tête de femme a les cheveux souplement peignés sur le crâne ainsi que sur les deux côtés, et, sur le front, un double rang de frisures, derrière lesquelles est posée la stéphané. L'une et l'autre nous apparaissent comme de vieilles connaissances de la seconde moitié du vi^e siècle. Elles sont coloriées avec un ton brun rouge qui, tantôt pur, tantôt délayé plus ou moins, fournissait différentes valeurs, dont l'artiste a fait un judicieux emploi en les combinant avec le ton jaune clair de l'argile. Cette argile se laisse aisément reconnaître comme provenant du gisement de Corinthe ; la technique des couleurs et certaines particularités de l'inscription concourent aussi à démontrer que l'auteur du vase, malgré son origine attique, avait son atelier à Corinthe. Ces observations d'ordre matériel, faites par M. Pottier, suffisent à casser l'arrêt que M. Furtwængler, dans

(1) M. Collignon, *Vase de terre cuite en forme de double tête, signé de Cléoménès d'Athènes* (*Monuments grecs*, II, n°s 23-25, 1895-1897, p. 53-67, pl. XVI-XVII).

un moment de mauvaise humeur, avait prononcé contre l'authenticité du vase de Cléoménès (1). M. Collignon, par une analyse du style des deux têtes, a prouvé à son tour que l'objet n'offrait aucune prise au soupçon.

M. Collignon ne serait pas éloigné de croire que les deux têtes représentent, l'une Dionysos, l'autre Coré. Mais fort prudemment il s'abstient d'insister sur une identification aussi hypothétique. C'est, au contraire, une idée heureuse que d'avoir rattaché ce type de vase au type de l'hermès simple ou à plusieurs têtes que les Pisistratides avaient employé, comme on sait, pour l'ornement des rues et carrefours d'Athènes. Ces bornes qu'on rencontrait à chaque pas, sculptées en forme de buste ou de double buste ou de triple tête, ont pu exciter l'émulation des potiers et mettre à la mode dans leurs ateliers un type céramique nouveau, dont le vase *bicéphale* du Louvre nous offre le plus curieux échantillon (2).

Vase béotien signé. — On connaît ces gourdes plates en grès que nos moissonneurs emportent aux champs, suspendues à leur épaule par une ficelle. Ce n'est pas nous qui avons inventé ce rustique flacon, d'une forme si commode : les anciens en avaient de pareils, en terre cuite. M. Pollak vient d'en publier un, appartenant aux collections du feu comte Michel Tyszkiewicz (3). Il est plat du côté qui devait battre contre

(1) M. Furtwængler (cf. *Cosmopolis*, t. III, août 1896, p. 579) n'avait donné aucune raison pour justifier son arrêt. « Dire d'une chose modestement ou qu'elle est bonne ou qu'elle est mauvaise, et les raisons pourquoi elle est telle, demande du bon sens et de l'expression; c'est une affaire. Il est plus court de prononcer, d'un ton décisif et qui emporte la preuve de ce qu'on avance, ou qu'elle est exécrable ou qu'elle est miraculeuse. » (La Bruyère, *De la société et de la conversation.*)

(2) Je signale ici, à titre de curiosité, un petit hermès en bronze à double tête, qui appartient au Cabinet des médailles à Paris. MM. Babelon et Blanchet (*Catal. des bronzes ant. de la Bibl. nat.*, n° 734) l'ont qualifié d'étrusque. M. Furtwængler (*München. Sitzungsberichte*, 1897, II, p. 117-118) le tient au contraire pour une œuvre grecque, très archaïque, d'origine spartiate, et y voit le plus ancien des hermès doubles que nous connaissions jusqu'à présent.

(3) L. Pollak, *Eine altboiotische Meistervase* (*Röm. Mittheil.*, XII, 1897, p. 105-111).

le flanc du porteur, et légèrement convexe de l'autre côté; sa tranche circulaire est creusée pour mieux retenir la ficelle de suspension ; au goulot bas qui le surmonte s'attache une petite anse arrondie. Le côté plat est décoré d'ornements du genre géométrique ; sur le côté convexe, une tête de Gorgone, toute radiée de serpents, tire la langue. Le céramiste, content de ses peintures et plus encore, je suppose, de l'heureuse forme de sa gourde, l'a bravement signée : Φιθάδας ἐμ' ἐποίϜεσε. Les caractères de cette inscription, joints aux particularités techniques du vase, prouvent qu'il est d'origine béotienne et qu'il date de la seconde moitié du vi^e siècle avant J.-C. Nous savions déjà trois noms de céramistes béotiens : Gamédès, Théozotos et Ménaidas ; Phithadas fait le quatrième.

Cratère d'Orvieto. — Le cratère dit d'Orvieto, à cause de sa provenance, est entré au Louvre en 1883. Ce magnifique vase a été maintes fois étudié, et le sera plus d'une fois encore, tant les peintures qui le décorent ont une parenté manifeste avec les grandes œuvres, perdues pour nous, de Polygnote et de Micon. Ces peintures comprennent deux sujets différents, que l'on peut appeler, par abréviation, le « tableau des Niobides » et le « tableau des Argonautes ». Le premier se laisse interpréter sans difficulté, le second est aussi obscur dans l'ensemble que clair dans le détail de ses onze personnages : on ne voit point d'abord quelle action y est figurée. M. Paul Girard, après avoir fait la critique des diverses explications proposées jusqu'ici, en suggère à son tour une nouvelle (1). Le lieu de la scène serait l'île de Lemnos, qui, pour les Argonautes et spécialement pour Jason, avait été une Capoue aux délices trop prolongées ; le peintre aurait représenté le moment où Hercule intervient pour réveiller l'héroïsme assoupi de ses compagnons et les oblige à préparer le départ. Il faut avouer — et M. Girard

(1) P. Girard, *Le cratère d'Orvieto et les jeux de physionomie dans la céramique grecque* (*Monuments grecs*, II, n°s 23-25, 1895-1897, p. 7-52).

en fait l'aveu tout le premier — que l'explication nouvelle n'est pas encore pleinement satisfaisante. On peut même se demander si le peintre a eu l'intention formelle d'unir ses onze personnages dans une action commune, et s'il ne les a pas simplement juxtaposés sans autre souci que de varier en chacun d'eux la pose et l'expression. En tout cas, les jeux de physionomie sont le trait le plus caractéristique de la représentation; M. Girard les a analysés avec d'autant plus de soin que personne avant lui ne les avait remarqués. Le peintre du cratère d'Orvieto a bien pu emprunter le sujet de son « tableau des Argonautes » à l'une des fresques peintes par Micon dans l'Anakeion d'Athènes; mais, par la recherche curieuse du pathétique dont témoignent les figures de ce tableau (et aussi, mais à un degré moindre, celles du « tableau des Niobides »), il procède directement de Polygnote.

Cratère de Bologne. — Il offre le même genre d'intérêt que le cratère d'Orvieto, attendu qu'une des peintures qui le décorent est inspirée d'une des fresques que Micon avait exécutées dans le Théseion d'Athènes. La légende représentée est la descente de Thésée au fond de la mer, après le défi que lui a jeté Minos : le jeune héros, porté à bras par un Triton, arrive devant Amphitrite, et celle-ci lui remet la couronne qui sera, aux yeux de Minos et de tous, l'indéniable signe de sa naissance divine. Poseidôn, couché sur un lit, contemple la scène avec attention, et quatre Néréides y assistent aussi, dans des attitudes diverses. — Cependant M. Schreiber avait contesté que cette peinture fût relative à Thésée et eût rien de commun avec la fresque de Micon. Mais M. Carl Robert a trouvé, dans un des poèmes de Bacchylide récemment rendus au jour (n° XVII de l'édition Kenyon), une éclatante confirmation des idées qu'il avait auparavant soutenues à ce sujet (1). Les vers du poète semblent avoir été écrits exprès pour commenter

(1) C. Robert, *Theseus und Meleagros bei Bakchylides* (*Hermès*, XXXIII, 1898, p. 130-159 ; la partie relative au vase de Bologne, p. 132-146).

le vase peint, à moins que celui-ci n'ait été peint pour illustrer le poème. M. Robert a mis définitivement hors de doute : 1° que Bacchylide et Micon se sont inspirés tous deux, l'un dans son poème, l'autre dans sa fresque, de la même légende populaire ; 2° que le peintre du vase de Bologne a reproduit la fresque de Micon, non pas tout entière, à la vérité, car il en a copié seulement les deux tiers environ. La légende en question a été, d'ailleurs, souvent reprise par les artistes — peintres de fresques ou peintres de vases — de la première moitié du ve siècle ; nous la reconnaissons sur quatre vases de cette époque, parmi lesquels la belle coupe signée d'Euphronios, au Musée du Louvre. Mais c'est à tort que l'on avait cru jadis qu'Euphronios s'était inspiré de Micon : car sa coupe doit dater de 490 environ, tandis que M. Robert a daté la fresque de Micon de 474/473.

Cratère attique. — Trouvé dans la région de Cività Castellana (Falerii) et conservé au musée de Berlin, ce cratère date du milieu du ve siècle (1), et la décoration comporte deux bandes superposées. Celle d'en haut, la seule qui mérite l'attention, représente l'ἄνοδος de Coré : la déesse est presque entièrement sortie de la terre, où le bas des jambes reste encore engagé. Hermès est présent, et une bande de huit *Tityres* (2) témoignent de leur joie avec des sauts de chèvre et une lascivité de boucs. La présence de ces joyeux « Nazdecabre » n'est pas due à une simple fantaisie de peintre ; M. Hartwig cite d'autres vases antiques avec représentation de l'*anodos,* où on les retrouve encore. On peut conclure de là que Coré, dans les fêtes annuelles où l'on célébrait son retour, avait ses chœurs de Tityres chantant et dansant en son honneur, comme Dionysos avait ses chœurs de Satyres.

(1) P. Hartwig, *Die Wiederkehr der Kora auf einem Vasenbilde aus Falerii* (*Rœm. Mittheil.*, XII, 1897, p. 89-104, pl. IV-V).

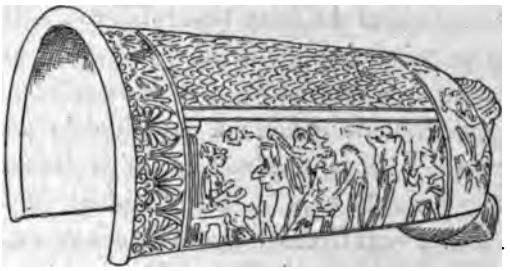
(2) J'ai signalé jadis la distinction qu'a faite M. Lœschcke entre Silènes, Satyres et Tityres : cf. *Rev. ét. gr.*, VIII, 1895, p. 433-434.

Épinètron. — C'est un des produits les plus curieux de la céramique grecque. On donnerait de cet objet une idée assez exacte en le comparant à un dé à coudre (très grand par exemple, un dé pour doigt de géante), dont on aurait retranché, dans le sens de la longueur, une partie équivalant à peu près au quart de la superficie totale. Le bout du dé est décoré d'une peinture ou, plus souvent, d'un buste de femme en relief; les deux côtés forment chacun un cadre allongé que remplissent des petites scènes agréablement peintes; une troisième zone de peintures, arrondie en anneau, relie quelquefois l'une à l'autre les extrémités des deux longs côtés en passant derrière le buste en relief; enfin, le dessus du dé offre un réseau de fines imbrications en légère saillie, comme les tuiles d'un toit. C'est sans doute à cause de ce dernier détail qu'on voulait jadis voir en ces objets des tuiles faitières pour petits édifices de luxe; il est vrai qu'on avait cru aussi y reconnaître des vases à boire. Mais un jour, M. C. Robert (1) s'est avisé que, dans une peinture décorant cette espèce de gouttière en terre cuite, un des personnages, une femme assise, avait sur son genou précisément cette gouttière et travaillait dessus avec application. Et l'énigme fut révélée. Les femmes grecques employaient un instrument pareil pour arrondir et égaliser les fils de la laine qu'elles avaient filée; elles l'emboitaient sur leur cuisse droite, l'extrémité fermée s'adaptant au genou; puis, du bout d'un doigt mouillé de leur main droite, elles roulaient sur les imbrications en relief le fil, que l'autre main tirait à mesure. L'instrument s'appelait ἐπίνητρον ou ὄνος, le premier mot indiquant à quoi il servait, et le second n'étant qu'un sobriquet populaire qu'il devait à sa forme.

Le plus bel échantillon, jusqu'à présent connu, de cette variété céramique a été trouvé dans un tombeau d'Érétrie en 1891, et se voit aujourd'hui au Musée national d'Athènes;

(1) C. Robert, [illegible], 1892, p. [illegible], pl. XIII

M. Hartwig vient de le publier (1). Il a 0 m. 28 de longueur. Il porte à l'avant un superbe buste d'Aphrodite et ne compte pas moins de quatre zones de peintures ; l'une, près de l'extrémité la plus large, consiste en un simple rang de palmettes ; mais



Épinètron d'Érétrie, Musée d'Athènes (Ἐφ. ἀρχ., 1897, pl. IX, 3).

les trois autres sont des scènes développées, à six, sept et huit personnages. La première, à l'extrémité inférieure, représente la lutte de Pélée contre Thétis, en présence de Nérée et de cinq Néréides ; la deuxième et la troisième, qui se correspondent sur les deux côtés, sont de ces délicieuses petites scènes de gynécée, où des noms d'êtres divins (Aphrodite, Érôs) et allégoriques (Himéros, Harmonia, etc.), écrits au-dessus de chaque tête, suffisent à reculer dans un vague monde irréel des personnages bien réels cependant, et donnent une couleur de fantaisie charmante à des jeunes femmes surprises dans l'intimité de leur vie, au milieu de leurs occupations futiles ou de leur douce oisiveté. D'après le style de ces peintures et celui du buste en relief, l'*épinètron* d'Érétrie doit appartenir au troisième quart du ve siècle. — Une poterie si fragile, si délicatement décorée, a-t-elle bien pu servir, se demande M. Hartwig, à lisser des fils de laine? Non pas ; il faut y voir plutôt une élégante et précieuse imitation des *épinètrons* d'usage, lesquels devaient être en bois, tout au moins en argile épaisse et dure ; ce fut sans doute un cadeau de noces, destiné à charmer les yeux de la

(1) P. Hartwig, Ἐπίνητρον ἐξ Ἐρετρίας (Ἐφημ. ἀρχ., 1897, p. 129-142, pl. IX-X).

chacun par un homme, et devant eux, à droite, un énorme lion assis, la gueule ouverte et rugissante. Les figures sont peintes en noir, avec des engobes en rouge brun. Ce beau vase rentre dans la série *proto-attique,* postérieure à la période des vases du Dipylon ; il appartient à cette époque de transition où les potiers d'Athènes commençaient à se dégager des influences extérieures et à entrer dans la voie nouvelle qui devait conduire au vrai style attique.

Vase à figures noires. — « Arrivés en un autre marche de Macédone, ils [Perdiccas et ses frères] habitèrent près les jardins que l'on dit de Midas fils de Gordius, esquels croissent d'elles-mêmes, roses qui ont soixante feuilles et qui surpassent toutes autres en odeur. Selon que disent les Macédoniens, Silène fut pris en ces jardins, lesquels sont au pied de la montagne Bermie... » (Hérodote, VIII, 138, trad. de Pierre Saliat, 1575). Le plus ancien monument où la capture de Silène soit représentée est un tesson, trouvé à Éleusis; il semble provenir d'une amphore ou d'une hydrie à figures noires, qui pourrait être attribuée à la fabrique de Nicosthènes (1). Midas est assis sur un pliant, ayant la lance dans sa main gauche ; devant lui, Hermès se tient debout; plus loin, on voit un des guerriers du roi, amenant Silène, dont les deux mains sont liées d'une longue corde. D'abord, il résulte de cette peinture que la légende de Midas faisait partie du répertoire des céramistes, dès le vr^e siècle. En second lieu, il est notable que Midas, ici, n'a pas les oreilles d'âne; il ne les a pas non plus sur un vase inédit du Louvre qui reproduit le même sujet. M. Bulle fonde là-dessus une savante discussion mythologique, dont je signalerai seulement les deux points suivants : à savoir qu'il y avait deux légendes distinctes relatives à Midas, l'une propre à la Macédoine et à la Grèce du Nord, l'autre propre à l'Asie-Mineure et surtout à la Phrygie. Dans la première, Midas était simplement un roi de

(1) H. Bulle, *Midas und Silen* (*Athen. Mittheil.*, XXII, 1897, p. 387-404, pl. XIII).

l'âge héroïque ; dans la seconde, il était, sous une forme animale, une personnification de certaines forces naturelles. Au VIe siècle, c'est la légende macédonienne seule que l'on connaissait en Attique ; au siècle suivant, la légende phrygienne vint se mélanger à la première, et les royales oreilles commencèrent à s'allonger.

Le vase de Cléoménès. — Le Musée du Louvre a eu la bonne fortune d'acquérir un vase d'une espèce assez rare en général, et qui est même, je crois, un monument unique pour l'époque à laquelle il appartient (1). Il est formé par la réunion de deux têtes opposées et soudées l'une à l'autre, une tête d'homme et une tête de femme. C'est donc un hermès double en terre cuite. Les deux cous réunis en constituent le fond, et au-dessus des deux occiputs joints s'arrondit l'embouchure, sur l'extérieur de laquelle est gravé le nom du potier : Κλεομένης Νικίου Ἀθηναῖος ἐποίησε. La tête d'homme a la barbe en pointe, la chevelure striée sur le haut du crâne et frisée sur le front en trois rangs de boucles, derrière lesquelles est posée une couronne de myrte ; la tête de femme a les cheveux souplement peignés sur le crâne ainsi que sur les deux côtés, et, sur le front, un double rang de frisures, derrière lesquelles est posée la stéphané. L'une et l'autre nous apparaissent comme de vieilles connaissances de la seconde moitié du VIe siècle. Elles sont coloriées avec un ton brun rouge qui, tantôt pur, tantôt délayé plus ou moins, fournissait différentes valeurs, dont l'artiste a fait un judicieux emploi en les combinant avec le ton jaune clair de l'argile. Cette argile se laisse aisément reconnaître comme provenant du gisement de Corinthe ; la technique des couleurs et certaines particularités de l'inscription concourent aussi à démontrer que l'auteur du vase, malgré son origine attique, avait son atelier à Corinthe. Ces observations d'ordre matériel, faites par M. Pottier, suffisent à casser l'arrêt que M. Furtwængler, dans

(1) M. Collignon, *Vase de terre cuite en forme de double tête, signé de Cléoménès d'Athènes* (*Monuments grecs*, II, nos 23-25, 1895-1897, p. 53-67, pl. XVI-XVII).

un moment de mauvaise humeur, avait prononcé contre l'authenticité du vase de Cléoménès (1). M. Collignon, par une analyse du style des deux têtes, a prouvé à son tour que l'objet n'offrait aucune prise au soupçon.

M. Collignon ne serait pas éloigné de croire que les deux têtes représentent, l'une Dionysos, l'autre Coré. Mais fort prudemment il s'abstient d'insister sur une identification aussi hypothétique. C'est, au contraire, une idée heureuse que d'avoir rattaché ce type de vase au type de l'hermès simple ou à plusieurs têtes que les Pisistratides avaient employé, comme on sait, pour l'ornement des rues et carrefours d'Athènes. Ces bornes qu'on rencontrait à chaque pas, sculptées en forme de buste ou de double buste ou de triple tête, ont pu exciter l'émulation des potiers et mettre à la mode dans leurs ateliers un type céramique nouveau, dont le vase *bicéphale* du Louvre nous offre le plus curieux échantillon (2).

Vase béotien signé. — On connaît ces gourdes plates en grès que nos moissonneurs emportent aux champs, suspendues à leur épaule par une ficelle. Ce n'est pas nous qui avons inventé ce rustique flacon, d'une forme si commode : les anciens en avaient de pareils, en terre cuite. M. Pollak vient d'en publier un, appartenant aux collections du feu comte Michel Tyszkiewicz (3). Il est plat du côté qui devait battre contre

(1) M. Furtwængler (cf. *Cosmopolis*, t. III, août 1896, p. 579) n'avait donné aucune raison pour justifier son arrêt. « Dire d'une chose modestement ou qu'elle est bonne ou qu'elle est mauvaise, et les raisons pourquoi elle est telle, demande du bon sens et de l'expression; c'est une affaire. Il est plus court de prononcer, d'un ton décisif et qui emporte la preuve de ce qu'on avance, ou qu'elle est exécrable ou qu'elle est miraculeuse. » (La Bruyère, *De la société et de la conversation.*)

(2) Je signale ici, à titre de curiosité, un petit hermès en bronze à double tête, qui appartient au Cabinet des médailles à Paris. MM. Babelon et Blanchet (*Catal. des bronzes ant. de la Bibl. nat.*, n° 734) l'ont qualifié d'étrusque. M. Furtwængler (*München. Sitzungsberichte*, 1897, II, p. 117-118) le tient au contraire pour une œuvre grecque, très archaïque, d'origine spartiate, et y voit le plus ancien des hermès doubles que nous connaissions jusqu'à présent.

(3) L. Pollak, *Eine altboiotische Meistervase* (*Röm. Mittheil.*, XII, 1897, p. 105-111).

le flanc du porteur, et légèrement convexe de l'autre côté; sa tranche circulaire est creusée pour mieux retenir la ficelle de suspension ; au goulot bas qui le surmonte s'attache une petite anse arrondie. Le côté plat est décoré d'ornements du genre géométrique ; sur le côté convexe, une tête de Gorgone, toute radiée de serpents, tire la langue. Le céramiste, content de ses peintures et plus encore, je suppose, de l'heureuse forme de sa gourde, l'a bravement signée : Φιθάδας ἐμ' ἐποίϝεσε. Les caractères de cette inscription, joints aux particularités techniques du vase, prouvent qu'il est d'origine béotienne et qu'il date de la seconde moitié du vi^e siècle avant J.-C. Nous savions déjà trois noms de céramistes béotiens : Gamédès, Théozotos et Ménaidas ; Phithadas fait le quatrième.

Cratère d'Orvieto. — Le cratère dit d'Orvieto, à cause de sa provenance, est entré au Louvre en 1883. Ce magnifique vase a été maintes fois étudié, et le sera plus d'une fois encore, tant les peintures qui le décorent ont une parenté manifeste avec les grandes œuvres, perdues pour nous, de Polygnote et de Micon. Ces peintures comprennent deux sujets différents, que l'on peut appeler, par abréviation, le « tableau des Niobides » et le « tableau des Argonautes ». Le premier se laisse interpréter sans difficulté, le second est aussi obscur dans l'ensemble que clair dans le détail de ses onze personnages : on ne voit point d'abord quelle action y est figurée. M. Paul Girard, après avoir fait la critique des diverses explications proposées jusqu'ici, en suggère à son tour une nouvelle (1). Le lieu de la scène serait l'île de Lemnos, qui, pour les Argonautes et spécialement pour Jason, avait été une Capoue aux délices trop prolongées ; le peintre aurait représenté le moment où Hercule intervient pour réveiller l'héroïsme assoupi de ses compagnons et les oblige à préparer le départ. Il faut avouer — et M. Girard

(1) P. Girard, *Le cratère d'Orvieto et les jeux de physionomie dans la céramique grecque* (*Monuments grecs*, II, n°s 23-25, 1895-1897, p. 7-52).

la déesse allait se lever et se mettre en route, la canne à la main (1). M. Winter s'est longuement arrêté devant cette coupe. Il en juge la décoration purement grecque ; la figure d'Athéna est très apparentée par le style aux sculptures de Pergame du temps d'Eumène II : l'œuvre est donc du IIe siècle avant J.-C., et il faut voir avec quel dédain M. Winter repousse l'idée qu'on puisse la comparer avec la phiale de Boscoreale dont l'*emblema* est orné d'un buste de la Ville d'Alexandrie! Les pièces du trésor conservé à Berlin s'espaceraient ainsi sur une longueur d'environ quatre siècles; les orfèvreries hellénistique, augustéenne, néronienne y seraient tour à tour représentées par des morceaux de choix : d'où il résulte que toute l'argentaille de Boscoreale ne saurait faire une sérieuse « concurrence » (le mot revient deux fois) à la noble vaisselle d'Hildesheim. C. Q. F. D.

Je ne me crois pas tenu de démontrer le contraire, ce qui ne serait peut-être pas difficile. Mais, s'il était besoin de rompre des lances en faveur du trésor de Boscoreale, il y a des chevaliers plus naturellement désignés que moi pour ce tournoi. Je me bornerai à quelques observations. Il n'est pas douteux que le trésor d'Hildesheim est très panaché : une des pièces est datée du IIe siècle après J.-C., et probablement elle n'est pas la seule de cette époque ; la plupart des autres sont du Ier siècle. Est-on en droit d'attribuer les tasses du type mégarien et la coupe dite « d'Athéna » à des temps plus anciens ? M. Winter reporte ces tasses au Ier siècle avant notre ère, mais il ne donne pas l'ombre d'une preuve à l'appui de son opinion. Quant à la coupe, il semble que cette figure d'Athéna, assise sur un rocher, ayant devant elle sa chouette perchée sur une rocaille enguirlandée, n'est pas étrangère à l'art alexandrin, tel que nous le connaissons vers la fin de l'ère païenne et le commencement de l'ère chrétienne; et je crains donc que la date adoptée par M. Winter ne soit plus laborieusement échafaudée que vrai-

(1) Je ne veux pas dire que l'objet en question soit réellement une canne ; mais il en a tout l'air.

ment solide. D'ailleurs, quel que soit l'âge de cette coupe, il se pourrait qu'elle ne méritât point tous les éloges dont on la comble. Si les palmettes en léger relief qui en ornent le pourtour sont d'un effet charmant, la figure centrale a le tort, à mes yeux, de faire trop penser aux plus banales allégories de nos peintres et dessinateurs contemporains. On n'aurait qu'à modifier les attributs, sans rien changer à la pose, pour transformer cette Athéna en une représentation de l'Industrie ou de la Paix armée ou de la Ville d'Athènes présidant à la renaissance des Jeux Olympiques... Combien je préfère à cette effigie agréable, mais quelconque, le buste d'homme qui décore une des phiales de Boscoreale, cette tête de Romain au front plissé, aux oreilles écartées, aux tempes marquées de la patte d'oie, aux traits soucieux et fatigués ! Il m'est parfaitement égal que ce portrait si expressif *ne soit que* du temps de Néron : deux siècles ajoutés ou retranchés à une œuvre d'art n'ajoutent ni n'ôtent absolument rien à sa valeur esthétique.

Lécythe en argent. — M. Six a publié un petit lécythe en argent coulé et ciselé, avec retouches de dorure et incrustations d'or (hauteur, 0 m. 185; poids, 0 kgr. 690), qui paraît avoir été trouvé en Hollande et fait aujourd'hui partie de la collection de M. Fuld, à Amsterdam (1). C'était un vase à parfums, du genre de ceux dont M. Treu a expliqué l'usage dans le xxxve *Winckelmannsprogramm* de Berlin. La face antérieure représente une Aphrodite nue, assise de côté sur une oie ou un cygne. Bien que ce vase doive dater de l'époque romaine, M. Six remarque avec raison que le type d'Aphrodite est tout praxitélien, et que la composition du groupe rappelle les *Néréides* de Timothéos sur les acrotères du temple d'Épidaure.

Lécythe en argent. Coll. Fuld (Amsterdam). (*R. arch.*, 1897, II, p. 163)

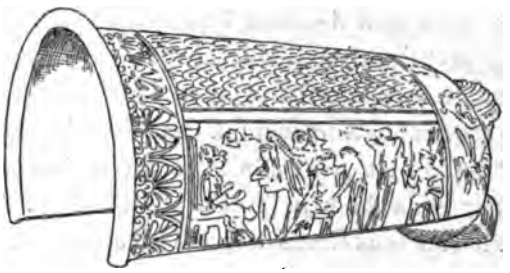
(1) J. Six, *Un lécythe en argent* (*Rev. arch.*, 1897, II, p. 161-165).

Épinètron. — C'est un des produits les plus curieux de la céramique grecque. On donnerait de cet objet une idée assez exacte en le comparant à un dé à coudre (très grand par exemple, un dé pour doigt de géante), dont on aurait retranché, dans le sens de la longueur, une partie équivalant à peu près au quart de la superficie totale. Le bout du dé est décoré d'une peinture ou, plus souvent, d'un buste de femme en relief; les deux côtés forment chacun un cadre allongé que remplissent des petites scènes agréablement peintes; une troisième zone de peintures, arrondie en anneau, relie quelquefois l'une à l'autre les extrémités des deux longs côtés en passant derrière le buste en relief; enfin, le dessus du dé offre un réseau de fines imbrications en légère saillie, comme les tuiles d'un toit. C'est sans doute à cause de ce dernier détail qu'on voulait jadis voir en ces objets des tuiles faitières pour petits édifices de luxe; il est vrai qu'on avait cru aussi y reconnaître des vases à boire. Mais un jour, M. C. Robert (1) s'est avisé que, dans une peinture décorant cette espèce de gouttière en terre cuite, un des personnages, une femme assise, avait sur son genou précisément cette gouttière et travaillait dessus avec application. Et l'énigme fut révélée. Les femmes grecques employaient un instrument pareil pour arrondir et égaliser les fils de la laine qu'elles avaient filée; elles l'emboitaient sur leur cuisse droite, l'extrémité fermée s'adaptant au genou; puis, du bout d'un doigt mouillé de leur main droite, elles roulaient sur les imbrications en relief le fil, que l'autre main tirait à mesure. L'instrument s'appelait ἐπίνητρον ou ὄνος, le premier mot indiquant à quoi il servait, et le second n'étant qu'un sobriquet populaire qu'il devait à sa forme.

Le plus bel échantillon, jusqu'à présent connu, de cette variété céramique a été trouvé dans un tombeau d'Érétrie en 1891, et se voit aujourd'hui au Musée national d'Athènes;

(1) Cf. Ἐφημ. ἀρχ., 1892, p. 247-256, pl. XIII.

M. Hartwig vient de le publier (1). Il a 0 m. 28 de longueur. Il porte à l'avant un superbe buste d'Aphrodite et ne compte pas moins de quatre zones de peintures ; l'une, près de l'extrémité la plus large, consiste en un simple rang de palmettes ; mais



Épinètron d'Érétrie, Musée d'Athènes (Ἐφ. ἀρχ., 1897, pl. IX, 3).

les trois autres sont des scènes développées, à six, sept et huit personnages. La première, à l'extrémité inférieure, représente la lutte de Pélée contre Thétis, en présence de Nérée et de cinq Néréides ; la deuxième et la troisième, qui se correspondent sur les deux côtés, sont de ces délicieuses petites scènes de gynécée, où des noms d'êtres divins (Aphrodite, Érôs) et allégoriques (Himéros, Harmonia, etc.), écrits au-dessus de chaque tête, suffisent à reculer dans un vague monde irréel des personnages bien réels cependant, et donnent une couleur de fantaisie charmante à des jeunes femmes surprises dans l'intimité de leur vie, au milieu de leurs occupations futiles ou de leur douce oisiveté. D'après le style de ces peintures et celui du buste en relief, l'*épinètron* d'Érétrie doit appartenir au troisième quart du ve siècle. — Une poterie si fragile, si délicatement décorée, a-t-elle bien pu servir, se demande M. Hartwig, à lisser des fils de laine? Non pas ; il faut y voir plutôt une élégante et précieuse imitation des *épinètrons* d'usage, lesquels devaient être en bois, tout au moins en argile épaisse et dure ; ce fut sans doute un cadeau de noces, destiné à charmer les yeux de la

(1) P. Hartwig, Ἐπίνητρον ἐξ Ἐρετρίας (Ἐφημ. ἀρχ., 1897, p. 129-142, pl. IX-X).

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

La Revue rend compte, à cette place, de tous les ouvrages relatifs aux études helléniques ou à la Grèce moderne, dont UN *exemplaire sera adressé au bureau de la Rédaction, chez M. Leroux, éditeur, 28, rue Bonaparte.*

Si les auteurs ou éditeurs désirent faire hommage de leurs publications à l'Association pour l'encouragement des Études grecques, ils sont priés de les adresser directement à celle-ci (12, rue de l'Abbaye); mais, en ce cas, il n'en sera rendu compte dans cette bibliographie que s'ils en envoient DEUX *exemplaires, l'un devant rester à la Bibliothèque de l'Association, et l'autre être remis à l'auteur du compte rendu.*

11. *BRELET (H). Cours de grammaire grecque :* 1° Éléments de grammaire grecque (classe de 5e); 2° Grammaire grecque (4e et classes supérieures); 3° Exercices grecs, versions et thèmes (5e); 4° Exercices grecs, versions et thèmes (4e); 5° Exercices grecs, versions et thèmes (classes supérieures); 6° Chrestomathie grecque (4e); 7° Tableau des exemples des grammaires latines et grecques (Masson, éditeur).

M. Brelet a composé, avec beaucoup de soin et de conscience, deux grammaires : l'une, destinée à la cinquième et répondant au programme formel de cette classe, offre, groupées à la fin, les règles de syntaxe *indispensables ;* l'autre (cours supérieur, grammaire complète pour l'enseignement secondaire) est, avant tout, simple, usuelle et pratique. Sans dédaigner les découvertes de la linguistique et les progrès de la grammaire comparée, l'auteur a écarté résolument toutes les discussions et hypothèses dont la place n'est pas dans l'enseignement secondaire, et n'a retenu que les *résultats* incontestables, laissant aux maîtres le soin de les commenter.

Exercices. — Les deux grammaires sont accompagnées de trois livres d'exercices et d'une chrestomathie. Une méthode rigoureuse a été suivie dans chacun de ces volumes. Elle peut se résumer ainsi : suivre pas à pas l'enseignement grammatical, ne jamais montrer à l'écolier une seule forme qu'il ne soit à même d'expliquer, c'est-à-dire aller toujours du connu à l'inconnu, éviter les mots entre parenthèses, etc.

M. B., dans son labeur si solide et si estimable, a eu deux collaborateurs

aux Vents, il les conjure de souffler sur le bûcher et d'attiser la flamme trop lente (1). En ce cas, l'artiste aurait donc montré comme simultanées trois actions qui, dans la réalité, étaient successives, à savoir : 1° l'invocation d'Achille aux Vents; 2° l'arrivée des Vents au-dessus du bûcher ; 3° l'effet du souffle des Vents sur les bois entassés. La simultanéité n'a rien de choquant, je l'accorde. Cependant, puisqu'il est reconnu que l'orfèvre a suivi de près le texte homérique, il y a lieu d'examiner si cette explication est rigoureusement conforme au texte, et si le texte même n'en suggérerait pas une autre plus juste. Or, d'après le poète du chant XXIII de l'*Iliade*, Achille, pour invoquer les Vents, s'écarte du bûcher, στὰς ἀπάνευθε πυρῆς (v. 194); la place que l'artiste a donnée à son Achille ne correspond pas du tout à cette indication. Remarquons, au contraire, ce que disent, un peu plus loin, les vers 217-221 : toute la nuit, les Vents soufflent et la flamme fait son œuvre; toute la nuit aussi, Achille, puisant avec une coupe dans un cratère d'or, arrose de vin la terre autour du bûcher, et appelle Patrocle à cris répétés, ψυχὴν κικλήσκων Πατροκλῆος (v. 221). Ne serait-ce pas de ces vers-là, plutôt que des précédents, que l'orfèvre se serait inspiré? Tous les détails de la scène représentée me paraissent y correspondre avec exactitude. Le grand geste de la main droite serait un accompagnement de la *conclamatio*, et peut-être toute l'attitude d'Achille s'explique-t-elle ainsi d'une façon plus satisfaisante qu'auparavant.

Le trésor d'Hildesheim. — Voici trente ans bientôt que le trésor d'argenterie découvert à Hildesheim est entré au musée de Berlin (en 1869), et c'est seulement aujourd'hui qu'on est à même de l'apprécier à sa vraie valeur. Les pièces qui le composaient, étant la plupart brisées en beaucoup de morceaux et dans un état pitoyable, avaient été rafistolées d'une façon mala-

(1) J'avais admis cela comme tout le monde : cf. un de mes *Bulletins* précédents (*Rev. ét. gr.*, IX, 1896, p. 474-475).

loin de l'ancienne Olympie, exerça, au moyen âge et dans les temps modernes, une influence assez étendue par ses écoles, établies près du monastère que fonda au xe siècle Jean Lampardis, et surtout par l'héroïque résistance que les habitants opposèrent aux attaques et aux persécutions des Turcs. Cette bourgade est fière d'être restée ἀδούλωτος. — L'ouvrage paraît être une œuvre de vulgarisation; on souhaiterait des renvois plus fréquents, des références plus précises ; les deux petits chapitres consacrés au métropolite Germanos et au patriarche Grégoire, qui mourut martyr de son patriotisme, sont des *éloges* un peu courts où la louange ne s'appuie pas assez fortement sur des faits. En revanche, les chapitres 3 et 4 qui racontent plusieurs épisodes de la guerre de l'indépendance pourraient être de quelque utilité à nos historiens. Le lecteur trouve rassemblés en une centaine de pages les grands noms et les belles actions qui font la gloire de Dimitsana, les services rendus au culte et à la patrie par de nombreux directeurs et élèves de l'école, et il retire de cet opuscule une idée qui n'est pas neuve, mais que les amis de l'hellénisme aiment à se remémorer : la Grèce, en travaillant pour elle-même, a servi la cause de la civilisation européenne.

R. Harmand.

14. *KRUMBACHER* (Karl). *Kasia*. Munich, 1897. (Extrait des *Sitzungsberichte* de l'Académie, p. 305-370 et 2 planches.)

Ce nom (souvent orthographié Ἰκασία) est celui d'une *poétesse* byzantine assez peu connue, qui a trouvé en M. Krumbacher un biographe aussi consciencieux qu'élégant. Née vers 810, elle faillit monter sur le trône ; une réponse trop libre à l'empereur Théophile la relégua dans l'ombre d'un couvent. Elle y passa le reste de sa vie à composer des chants d'église assez médiocres et des épigrammes, ou plutôt des sentences rythmées, sans indulgence pour les sots. L'étude littéraire se termine par une édition critique d'un *canon* inédit de Kasia et des trois collections de ses Γνῶμαι ; au début, un intéressant coup-d'œil sur les femmes-auteurs byzantines en général. Tout est convaincant dans ce charmant opuscule, excepté l'explication que propose l'auteur du nom de son héroïne. Il voit en elle l'homonyme de la fille de Job ; je suis porté à croire qu'elle s'appelait tout bonnement *Cassia*, féminin de *Cassius;* dès l'époque romaine, l'orthographe Κάσιος par un seul σ est fréquente. T. R.

15. *PINDARI Carmina*, prolegomenis et commentariis instructa edidit *W. Christ*. Leipzig, Teubner, 1896. In-8°, cxxx-466 p.
— cum deperditorum fragmentis selectis, iterum recogn. *W. Christ*. Bibl. Teubneriana, 1896. In-12°, iv-351 p.

Le Pindare de M. Christ ne marquera sans doute pas une date dans l'histoire de la philologie classique comme celui de Boeckh, mais c'est un solide travail, bien informé, bien pondéré, qui donne dans l'appareil critique tout le nécessaire, et dans les notes explicatives comme dans les arguments le suc des scholies, joint à des éclaircissements toujours topiques dans leur concision. On lira aussi avec grand intérêt la préface qui traite en cinq chapitres : 1° des manuscrits et autres secours critiques ; 2° de la métrique de Pindare ; 3° des jeux et des épinicies ; 4° de la biographie de Pindare ; 5° des généalogies héroïques. Je ne cacherai pourtant pas que le chapitre 2, que j'ai lu et relu avec attention, m'a laissé bien des doutes. M. Christ y insiste très longuement sur des questions d'une importance secondaire, comme le groupement des

κῶλα en vers ou périodes ne va-t-il pas jusqu'à répéter l'absurde étymologie qui dérive μέλη « chants » de μέλη « membres »?, tandis qu'il admet comme un fait avéré l'existence de mètres « logaédiques » chez Pindare, alors que l'existence même de ce genre de mètres est aujourd'hui si sérieusement contestée. On aimerait aussi à savoir comment M. Christ concilie son interprétation rythmique de l'épitrite, que je crois juste (– ⏑ – – = – ⏑ – –) avec l'admission, à titre exceptionnel, de certains ditrochées parmi les épitrites. Pour moi ces brebis noires doivent être expulsées sans pitié du troupeau de Pindare comme de celui de Bacchylide; la prétendue licence métrique cache toujours ou une licence *prosodique* (une forte interponction, une liquide, une sifflante allongent parfois une voyelle brève), ou une faute du texte; par exemple, Ol. XII, 6, j'écrirais πόλλ' ἄνω, τᾶι δ' αὖ κάτω, etc., Pyth., III, 108 : ἔσσομαι · τὸν δ' ἀμφέποντ', etc. Le remède n'est pas toujours facile ni même possible à trouver, mais il faut avoir le courage de signaler partout le mal. — La collection des fragments suit un peu trop servilement l'arrangement de Bergk. Le fragment 107 n'appartient sûrement pas à un hyporchème; le texte Plut. *Mus.* 28 fournit un fragment distinct de Pindare, qui n'a rien à voir avec le fragment 125; en revanche, le prétendu fragment 268 n'est qu'une allusion de Philodème à l' « ode thébaine » (109). L'index des noms propres est utile, mais j'aurais préféré un index complet, comme celui que Kenyon a dressé pour Bacchylide et qui rend de si grands services.

T. R.

16. *PLATON. Gorgias.* Herausgegeben von Alfred *Gercke.* Collection Haupt et Sauppe. Berlin, Weidmann, 1897, in-12°, LVI-186 pages.

Le commentaire est une œuvre posthume de Sauppe; M. Gercke l'a édité avec une « piété » peut-être excessive, mais qui ne s'est pas étendue jusqu'à une correction typographique irréprochable. La préface est l'œuvre personnelle de M. G. Elle insiste assez longuement sur la question, longtemps débattue, de la date où le dialogue est censé avoir eu lieu; l'éditeur croit à des anachronismes volontaires de Platon qui seraient comme un avis au lecteur de ne pas chercher ici de l'histoire : « le poète trahit son respect pour l'histoire par le dédain qu'il semble professer pour le détail historique. » Cela est digne de Gorgias. Suit une analyse beaucoup trop longue, et, par conséquent, obscure de la « marche des idées ». Les plus intéressants chapitres sont les deux derniers où M. G. apprécie les mérites littéraires du dialogue, tâche d'en fixer la date relative (entre le *Phèdre* et le *Phédon*) (1) et d'en démêler les intentions polémiques contre Antisthène, Polycrate et Isocrate. — En relisant les premières pages du dialogue, il m'a paru certain que les mots ὁ ἀδελφὸς αὐτοῦ devant Ἡρόδικος (p. 448 B) sont une interpolation : c'est la réduplication fautive des mots, cette fois bien placés, qui se lisent cinq lignes plus bas. Comment admettre l'existence simultanée de deux médecins célèbres du même nom et dont l'un ne serait mentionné qu'ici? le véritable Hérodicos était de Sélymbria.

T. R.

17. *SCHOEMANN* (*G.-F.*). *Griechische Alterthümer*, 4° édition par J. H. *Lipsius* 1ter Band. *Das Staatswesen*, Berlin, Weidmann, 1897, in-8°, VIII-600 pages.

Nous ne sommes pas tout à fait sûr

(1) Ce résultat, en ce qui concerne le *Phèdre*, est en désaccord avec les conclusions de la critique *stylométrique* (voir par exemple Lutoslawski, *REG.*, XI, 74), dont M. G. paraît faire assez bon marché.

que cette partie de l'ouvrage, d'ailleurs justement célèbre, de Schœmann, dont la dernière édition date de 1871, se prêtât à une remise à neuf. Malgré toute la conscience qu'y a apportée M. Lipsius, le livre sort de cette opération quelque peu alourdi et disparate. Les simples lettrés n'y trouveront plus tout l'agrément que présentait l'œuvre originale, les étudiants et les érudits seront tentés de leur préférer le manuel de Gilbert, moins lisible peut-être, mais à la fois plus concis, plus complet et mieux documenté. L'impression du livre, suspendue en 1891, n'a été reprise que beaucoup plus tard, ce qui a permis d'utiliser les résultats nouveaux fournis par la *République athénienne* d'Aristote et d'autres découvertes. Mais je doute que Schœmann eût ratifié toutes les opinions de son nouvel éditeur, par exemple, sur la condition des ἑκτημόριοι (p. 337), la constitution de Dracon, le rôle de Solon dans le prétendu procès des Alcméonides (p. 343), les βασιλεῖς de la loi de Dracon (p. 345), le système d'élection des archontes dans la constitution solonienne (p. 347), etc. On voudrait également savoir sur quels faits l'auteur s'appuie pour affirmer (p. 304) que les Phéniciens ont possédé une grande partie de la Crète (je crois, au contraire, qu'ils n'y ont jamais pris pied); la dérivation du nom μνωῖται de Minos est invraisemblable (p. 306), et il n'est pas sérieux de contester que le « roi » d'Axos mentionné par Hérodote fût un véritable roi (p. 311). En général, M. Lipsius se distingue plus par l'érudition et par le savoir juridique que par le sentiment historique; pourtant il faut le féliciter d'avoir rejeté la théorie de Schœmann sur la migration dorienne (!) en Attique et celle de Curtius et de Wilamowitz sur l'origine des Ioniens, pour s'en tenir aux sages idées de Gutschmid. — Quelque intérêt que présente ce volume, on ne peut pas dire qu'il comble une lacune; il n'en sera pas de même de la nouvelle édition du deuxième volume, consacré aux antiquités privées et religieuses. Puisse M. Lipsius, à qui nous devons déjà l'utile remaniement du *Procès attique*, ne pas nous la faire trop longtemps attendre!

T. R.

18. *THEOPHRAST'S Charaktere.* Herausgegeben, erklärt und übersetzt von der Philologischen Gesellschaft zu Leipzig. Leipzig, Teubner, 1897; in-8°, LXII-277 pages.

Cette excellente édition d'un des ouvrages les plus curieux et les plus difficiles de la littérature grecque est l'œuvre d'une pléiade de jeunes savants de Leipzig, dont plusieurs (Cichorius, Ilberg, Immisch, Meister) se sont déjà fait un nom dans la science. La préface, due à Immisch, expose les bases de la constitution du texte. Les éditeurs n'ont pas écarté *a priori* les manuscrits récents dont ils donnent un long inventaire, mais ne leur ont emprunté, en somme, que peu de conjectures; les sources authentiques du texte restent les deux *Parisini* (A et B) pour les quinze premiers Caractères, le Vaticanus (V) pour les quinze derniers. Les éditeurs n'ont inséré que peu de corrections nouvelles. Comme chaque *Caractère* a eu un « commissaire » spécial, on constate d'assez grandes différences de hardiesse et même de méthode d'un chapitre à l'autre (1), et il reste à savoir si le travail d'épuration auquel ils se sont livrés çà et là est bien utile : car si, comme le croit Diels, notre texte des *Caractères* est un remaniement assez tardif du texte primitif (2), il faut bien

(1) Il n'aurait pas fallu maintenir dans le texte une absurdité comme καὶ τὴν Λακεδαιμωνίοις ὑπὸ (!) Λυσάνδρου, VII, 6. — IX, 2 ἀπελθών me paraît inintelligible; sans doute ἐπανελθών.

(2) Cichorius, par un ingénieux raisonnement fondé sur les chapitres 8 et 23, fixe la composition de celui-ci à l'an 319.

se garder de vouloir l'atticiser outre mesure. La mention des dattes (X, 8), qui ne mûrissent pas en Grèce, est un des nombreux arguments en faveur de cette opinion. Une traduction fidèle, un commentaire archéologique très nourri, une illustration intéressante, à laquelle a collaboré M. Studniczka, ajoutent encore à la valeur de cette édition. Le *Sachregister* aurait gagné à une disposition moins systématique et ne dispensait pas d'une table des matières ; il faut feuilleter tout l'ouvrage pour y trouver un *Caractère* dont on se rappelle le titre ! De même un *index verborum* n'aurait été ni long ni superflu.

H. Grübler.

19. *THUCYDIDE. Extraits*, par Am. *Hauvette*, Paris, Delagrave, 1898, xix-259 pages.

Un choix judicieux, des notes très claires et très instructives, qui renferment d'excellents modèles de traduction, une exécution matérielle élégante et presque irréprochable, font de ce petit volume un précieux *text book* pour les classes et un charmant compagnon de poche pour les hellénistes. M. Hauvette s'est montré sobre dans l'admission de conjectures ; il a cependant très heureusement complété (en note) la correction de Tournier sur I, 15, 2 en écrivant ὅθεν τισὶ (ms. τις), καὶ δύναμις περιεγένετο (ms. παρεγένετο). Je crois même que τισὶ dispense de corriger παρεγένετο. Le défaut de M. Hauvette, commun à tous les commentateurs, est d'expliquer ce qui a besoin d'être corrigé (par exemple, la fameuse phrase I, 1, 2). Je profite de l'occasion pour dire que dans I, 5, 2 ἠπειρωτῶν me paraît fautif : il ne saurait être question de barbares, comme l'avoue Steup, ni des Locriens, Étoliens, etc., dont il sera parlé plus loin (§ 3). Faut-il écrire νησιωτῶν (ΗΠΕΙΡΩΤΩΝ = ΝΗϹΙΩΤΩΝ) ? La piraterie n'a jamais complètement disparu des îles de l'Archipel (1).

T. R.

(1) Je suis presque toujours d'accord avec les interprétations de M. H. Cependant dans I, 6, 4, μετρίᾳ ἐσθῆτι me paraît très mal rendu par « une tunique courte » : il s'agit d'un vêtement simple, en général. La carte de la rade de Pylos (p. 113), quoique conforme à l'opinion commune, me paraît inexacte pour des raisons que je développerai ailleurs.

Le rédacteur en-chef-gérant, Th. Reinach.

Le Puy-en-Velay. — Imp. R. Marchessou, 23, boulevard Carnot.

OBSERVATIONS

SUR UN TEXTE POÉTIQUE ET UN DOCUMENT JUDICIAIRE

CONSERVÉS SUR PAPYRUS

J'emprunte au troisième recueil de papyrus grecs que viennent de publier deux jeunes *scholars* anglais, infatigables explorateurs du sol de l'Égypte, MM. Grenfell et Hunt, les débris d'une poésie en distiques élégiaques, pour soumettre aux lecteurs de cette Revue un essai d'interprétation et de restitution. Ce n'est pas que ce morceau soit le plus intéressant du volume. Outre les λόγια Ἰησοῦ, qui ont déjà donné lieu à beaucoup de discussions, on y trouvera une ode de Sappho, en bien triste état, il est vrai : car les deux premiers couplets seuls sont passablement conservés ; puis, des fragments des Ῥυθμικὰ στοιχεῖα d'Aristoxène, qui confirment la théorie de la longue à trois temps; des fragments de comédies, des textes de Thucydide, de Platon, de Démosthène, etc. Comme d'habitude, les morceaux non littéraires sont de beaucoup les plus nombreux. Des édits, des règlements, des rapports officiels, des actes judiciaires et administratifs, des lettres de tous genres, des reçus, des invitations à dîner, une foule d'écritures enfin qui n'étaient pas faites en vue de la postérité, nous font assister à la vie privée des hommes des premiers siècles de notre ère. Grâce à la science des éditeurs, à leurs commentaires sobres et précis, à la traduction qu'ils donnent de tous les textes, le lecteur comprend sans

aucune fatigue, il n'a qu'à se laisser conduire. Mais quand on déchiffre et publie pour la première fois cent cinquante-huit morceaux inédits, on ne peut les étudier tous avec le même soin; il faut souvent se borner à préparer la matière à des recherches ultérieures.

Le fragment élégiaque dont nous allons nous occuper forme le numéro XIV du recueil. Il est écrit en belles onciales, du IIe siècle ap. J.-C., à ce qu'estiment les éditeurs. Nous le reproduisons tels qu'ils le donnent à la page 37.

]HC ANTI ΓΕΩΤΟΜΙΗC ·
ΓΛΑΥ]ΚΩΙ ΛΥΚΙΩΙ, ΟΤΕ CΙΦΛΟC ΕΠΕΙΓΕ
[ΑΝΘ ΕΚΑΤΟΜΒΟΙ]ΩΝ ΕΝΝΕΑΒΟΙΑ ΛΑΒΕΙΝ
]ΜΙΝΥΗΝ ΠΕΛΕΚΥΝ Π[
ΘΗ]ΚΤΗΝ ΑΜΦΟΤΕΡΩΙ CΤΟΜΑ[ΤΙ
]ΝΗΟC ΟΡΟΙΤΥΠΟC ΕΡΓΑΖΗ[ΤΑΙ
]ΙΗC ΟΚΡΥΟΕΙΝ ΕΔΑΦΟC
]ΙCΚΕΝ ΕΝΙ CΠΟΡΟΝ ΟΥΤΕ Ν[
ΚΡΟ]ΝΙΔΟΥ ΔΩΡΑ ΚΥΘΗΓΕΝΕΟC ·
]Ο CΑΡΩΝΙΔΑC ΟΥΔΑC ΕΝΕ[
]Ν ΔΑΙΤΑ ΠΑΛΑΙΟΤΑΤΗΝ
]ΝΕC ΑΥΛΙΔΑ[
]Δ ΕΙC ΕΡΙΝ ΑΝΤΙΡ[
] · · ΚΟCΗ ΚΑΙ Π[

Tout mutilé qu'il est, ce texte laisse entrevoir, ce me semble, le sens général du morceau. Les hommes primitifs, disait le poète, qui se nourrissaient de glands de chêne étaient plus heureux que nous. Quand ils s'avisèrent d'échanger leur existence facile contre les durs travaux du labour, ils n'étaient pas mieux inspirés que Glaukos, lorsqu'il s'empressa d'échanger une armure de la valeur de cent bœufs contre une autre qui n'en valait que neuf. Voilà qui me semble assez évident; entrer dans les détails et remplir toutes les lacunes est une entreprise plus hasardée. Essayons cependant, sinon de retrouver la main du poète, ce qui n'est guère possible, du moins de nous en rappro-

cher dans une certaine mesure. Je n'ai pas besoin de dire que le supplément du premier distique, dont il ne reste que deux mots, est le plus sujet à caution.

[Τοῖος ἔην θνητοῖσι νόος, ῥῇστον βίον εὔτε
ἠλλάξαντ' αἰν]ῆς ἀντὶ γεωτομίης,
[οἷος ἔην Γλαύ]κῳ Λυκίῳ, ὅτε σιφλὸς ἔπειγε
[ἀνθ' ἑκατομβοί]ων ἐννεάβοια λαβεῖν.
5 [Πρὶν δ' οὔτις σ]μινύην, πέλεκυν π[αχὺν οὔτε δίκελλαν
[χάλκευεν θη]κτὴν ἀμφοτέρῳ στόμα[τι,
ὄφρα δίκην σκαπα]νῆος ὀρειτύπου ἐργάζηται
[ἀμπολέων γα]ίης ὀκρυόειν ἔδαφος,
[αὔλακι δ' οὐ βάλλε]σκεν ἔνι σπόρον οὔτε ν[έαινεν,
10 ἀλλ' ἤνει Κρο]νίδου δῶρα κυθηγενέος·
[πᾶσιν ἄτερθε πόνοι]ο σαρωνίδας οὖδας ἔνε[γκε
καὶ βαλάνους μερόπω]ν δαῖτα παλαιοτάτην.

V. 1. Ῥῇστα, en deux syllabes, pour l'homérique ῥήϊστα, se lit dans Timon chez Sextus Empir., p. 545 Bekker.

V. 2. Ἠλλάξαντο. Les vers de l'*Iliade* (VI, 235-236) : Ὅς πρὸς Τυδείδην Διομήδεα τεύχε' ἄμειβεν, χρύσεα χαλκείων, ἑκατόμβοι' ἐννεαβοίων, ne sont pas à double entente. Je n'ai cependant pas voulu me servir du même verbe, parce que ἀμείβειν τί τινος s'emploie toujours dans le sens de « prendre une chose à la place d'une autre ». Il n'en est pas de même de ἀλλάττεσθαι τί τινος, ou ἀντί τινος, échanger une chose contre une autre. Cf. Thucydide, VIII, 82 : Τήν τε παραυτίκα ἐλπίδα ἕκαστος τῆς τε σωτηρίας καὶ τῆς τῶν τετρακοσίων τιμωρίας οὐδενὸς <ἂν> ἀντηλλάξαντο. Démosthène, *Cour.*, § 138 : Τῆς ἐπὶ ταῖς λοιδορίαις ἡδονῆς καὶ χάριτος τὸ τῆς πόλεως συμφέρον ἀνταλλαττόμενοι. Lycurgue, § 88 : Τὴν ἰδίαν ψυχὴν ἀντὶ τῆς κοινῆς σωτηρίας ἀντικαταλλάττεσθαι. Isocrate, *Phil.*, § 135 : Τοὺς ἐπιεικεστάτους [ὑπὲρ] ἄλλου μὲν οὐδενὸς ἂν τὸ ζῆν ἀντικαταλλαξαμένους. Il est vrai que le même Isocrate écrit dans *Archid.*, § 109 : Ἀντὶ θνητοῦ σώματος ἀθάνατον δόξαν ἀντικαταλλάξασθαι.

V. 3. Σιφλός. Le scholiaste d'Apollonios de Rhodes, I, 204, explique πόδα σιφλός par πόδα κεκακωμένος. Ici il faut entendre φρένα κεκακωμένος ou μωρός, interprétation donnée par un grammairien cité dans le *Thesaurus*. — Ἔπειγε. Les éditeurs s'abstiennent d'écrire ἐπείσθη, parce que le manuscrit n'offre que les traces de deux lettres après ΕΠΕΙ.

V. 7. J'écris ορειτυπου pour ορειτυπος. C'est la seule fois que j'ose m'écarter du manuscrit. — Ἐργάζηται. On sait que la correspondance des temps et des modes est plus libre en grec qu'en latin et en français.

V. 8. Ὀκρυόειν. Les éditeurs rapprochent Apoll. Rhod., II, 406 : ἄλσος τε σκιόειν Ἄρεος. IV, 1289 : Δακρυόειν ἀγάπαζον. Hdn. II, 275.

V. 9. Le substantif νέανσις suppose le verbe νεαίνω = νεάω. On peut aussi penser à νέαζεν ; mais rien n'indique que νεάζειν ait été employé dans le sens demandé par notre contexte.

V. 10. Κυθηγενέος. Cf. Hesychios : Κυθηγενέσι · κρυψογενέσι.

V. 11. Σαρωνίδας, des chênes. Le scholiaste de Callimaque, *Hymne* I, 22, a évidemment raison d'expliquer σαρωνίδας par δρῦς tout court. L'explication de l'*Etym. M.* αἱ διὰ παλαιότητα κεχηνυῖαι δρύες est inventée à l'appui de l'étymologie de ce mot.

Ajoutons une traduction. « Quand les mortels échangèrent une vie facile contre le dur labour, ils étaient aussi intelligents que Glaukos le Lycien, lorsqu'il s'empressa, l'insensé, d'accepter une armure de la valeur de neuf bœufs en échange de la sienne, qui en valait cent. Auparavant, on ne forgeait ni pic, ni massive cognée, ni hoyau à deux dents aiguisées, afin de peiner, comme le carrier qui creuse la montagne, à retourner le sol rocailleux de la terre ; on ne jetait pas la graine dans le sillon, on ne jachérait pas : on se contentait des présents du Kronide, le mystérieusement enfanté. Tous jouissaient sans travail des chênes que produisait la terre et des glands, nourriture la plus ancienne des humains. » Il faut renoncer à restituer les trois vers suivants : cependant les mots Αὐλίδα et ἔριν en laissent peut-être deviner le sens général. Avant la culture du

sol, les hommes vivaient en paix : rien n'excitait la convoitise du voisin, quand il n'y avait pas encore de propriété. Plus tard seulement éclatèrent les guerres, dont le plus fameux exemple est l'expédition de Troie.

Les vers qu'on vient de lire portent tous les caractères de la période alexandrine. Le poète proclame le bonheur de l'humanité primitive, encore voisine de l'état de nature ; à ses yeux la civilisation n'est qu'une corruption qui fit dégénérer les hommes et les rendit malheureux. On reconnaît la doctrine d'Antisthène et de Diogène. Toutefois, l'auteur de ces vers semble trop ennemi du travail et de l'effort pour qu'on puisse le regarder comme un interprète aussi fidèle que Kratès des principes de la secte des Cyniques.

Je voudrais ajouter quelques observations sur un document très curieux, le n° XXXIII du recueil. C'est la relation, ou plutôt un fragment de la relation, d'un procès criminel plaidé devant un empereur du IIe siècle, Marc-Aurèle ou Commode. Les éditeurs l'ont déjà rapproché d'un document tout semblable publié en 1895 par Wilcken et Th. Reinach et relatif à un procès jugé par Claude (1). De côté et d'autre, nous voyons un gymnasiarque d'Alexandrie, député à Rome par sa ville, lancer de grossières injures à son juge, l'empereur, qui vient de le condamner à mort. De côté et d'autre, nous voyons un personnage favorable au prévenu.

« Il a combattu pour sa patrie », dit le sénateur Tarquinius à Claude. Dans le présent document un certain Héliodore dit au condamné : « Il est glorieux pour toi de mourir pour ta douce patrie » (κλέος σοί ἐστιν ὑπὲρ τῆς γλυκυτάτης σου πατρίδος τελευτῆσαι). Ce qui me frappe particulièrement, c'est le retour de certains noms propres. Au IIe siècle, Appianus salue, avant d'être conduit

(1) Wilcken dans *Hermes*, XXX, p. 485; Th. Reinach, *Revue des Études juives*, XXXI, n° 62. Les éditeurs ignorent cette dernière publication.

au supplice, ceux qui moururent avant lui, Théon, Isidore et Lampon (τοὺς πρὸ ἐμοῦ τελευτήσαντας, Θέωνά τε καὶ Ἰσίδωρον καὶ Λάμπωνα). Or, les deux Alexandrins mis à mort sur l'ordre de Claude s'appelèrent précisément Isidore et Lampon. D'autre part, Théon pourrait être « Théon l'exégète » mentionné dans un passage très mutilé du papyrus Wilcken-Reinach. Faut-il admettre une coïncidence fortuite? Le nom d'Isidore était très répandu en Égypte ; mais le retour de trois noms me fait plutôt croire que le souvenir de ces hommes était resté vivant à Alexandrie et qu'on les y honorait encore après plus d'un siècle comme des espèces de martyrs morts pour leur patrie. Le fait est curieux.

Henri Weil.

P.-S. — Au moment de donner le bon à tirer, je reçois un article de M. Wilamowitz-Moellendorff, dans lequel ce savant propose de lire aux vers 9 et 10 de l'élégie :

οὔτε γ[έασκεν
βουσὶ γύας,] N(ε)ἷλου δῶρα κυθηγενέος.

Cette conjecture est très séduisante.

H. W.

LABYS

On se rappelle les deux importants documents archaïques qui ont fait connaître la phratrie delphique des Labyades : l'inscription rupestre publiée pour la première fois par M. Wescher (Collitz, n° 1683), et la grande inscription découverte dans les fouilles récentes, qu'a publiée M. Homolle (*BCH.*, XIX, p. 5 sq.). Ce deuxième document, si intéressant, a déjà donné lieu à plusieurs études (Dragoumis, *BCH.*, XIX, p. 295; B. Keil, *Hermes*, XXXI, p. 508; Pomtow, *N. Jahrbuecher*, LXVI, p. 553). Mais on n'a pas encore fait remarquer, je crois, que si la phratrie des Labyades, avant les découvertes épigraphiques, était inconnue, du moins l'éponyme en était mentionné dans un texte littéraire. Ce texte est une scholie au passage du *Philèbe* où Socrate s'entretient avec Protarque du *Connais-toi toi-même*, passage célèbre, cité tout au long par Stobée dans le chapitre du *Florilège* qui concerne le Γνῶθι σαυτόν.

Schol. ad Philebum 48 *b*. Γνῶθι σαυτόν · ἐπὶ τῶν ὑπὲρ δύναμιν κομπαζόντων. Λέγουσι δὲ οἱ μὲν Χίλωνος εἶναι τὸ ἀπόφθεγμα, οἱ δὲ Λάβυος εὐνούχου τινὸς νεωκόρου · οἱ δέ φασιν ὅτι Χίλωνος ἐρομένου τὸν θεὸν τί εἴη ἄριστον, εἶπεν ἡ Πυθία τὸ γνῶθι σαυτόν.

C'est la seule mention qu'on ait d'un Grec du nom de Labys (1). Ce personnage mythique, serviteur d'Apollon Del-

(1) Cf. *CIG.* 4716 *c* (Tentyræ) ἡ Ἰσίδωρα εὐσεβείας χάριν διὰ Ὥρου Λάβυτος φροντιστοῦ ἱεροῦ Ἀφροδίτης θεᾶς νεωτέρας, κ. τ. λ. Le Λαβύων de l'inscr. de Philæ *CIG.* 4931 est un Romain, *Labéon* (Letronne, *J. des Savants*, 1843, p. 324-325).

phien, inventeur de la très vieille maxime *Connais-toi toi-même,* est certainement le même que le père commun de l'antique phratrie delphique des Labyades.

Cet unique texte sur Labys, outre l'intérêt immédiat qu'il reçoit des découvertes épigraphiques, me semble curieux pour trois raisons : 1° parce que l'éponyme des Labyades y paraît comme prêtre apollinien ; 2° parce qu'il y est donné comme eunuque, quoique prêtre d'Apollon ; 3° parce que le γνῶθι σαυτόν lui est attribué, à lui, Delphien et serviteur du temple pythique, non à Chilon ou à un autre des Sages.

1° D'après les fêtes de leur calendrier, les Labyades, en tant que Labyades, ne semblent pas avoir participé au culte d'Apollon. Rien, dans les deux inscriptions, ne les met en rapport avec le temple de Delphes. Ils paraissent s'être établis à Delphes à une autre date que les Doriens ; ce seraient des Éoliens venus de Thessalie. On est donc surpris que Labys, leur éponyme, nous soit donné comme néocore d'Apollon.

2° Qu'il soit donné comme eunuque, c'est encore plus étrange. Eunuque, un πατήρ de phratrie, un néocore de dieu grec ? Le néocorat était une prêtrise inférieure, mais une prêtrise, que l'on confiait à des hommes libres et intacts. Chez les Grecs, les défauts corporels, les infirmités, les mutilations rendaient impropres au sacerdoce (1). Les *mégabyzes* d'Artémis Éphésienne, les *métragyrtes* de la Grande Mère étaient des castrats ; mais c'étaient des Barbares, servant des divinités barbares. Faut-il donc croire que le mot εὐνούχου soit une mauvaise leçon et corriger notre scholie ? Je penserais plutôt que la castration de Labys est un détail de date tardive, des bas temps où s'est développé le syncrétisme, une imagination où se décèle l'origine orientale du commentateur, quelque néoplatonicien comme Porphyre ou Jamblique. En tout cas, il est

(1) Etym. Mag., *s. v.* ἀφελής ; Lucien, *L'Eunuque,* 6 ; Lysias, *Pour l'Invalide,* XXIV, 13. *Cf.* les textes allégués par Schömann, t. II, p. 503 de la trad. Le cas de Tirésias, rendu aveugle par Héra, est particulier, et ne saurait prêter à objection.

bien remarquable que le souvenir de la très authentique phratrie des Labyades soit parvenu jusqu'à notre scholiaste, sous la forme d'une tradition sur l'éponyme de cette phratrie.

3° L'attribution du γνῶθι σαυτόν à un Delphien, serviteur d'Apollon, est sûrement une tradition de Delphes ; elle porte témoignage de certaines revendications delphiques dans l'ordre moral. A ce titre, la scholie du *Philèbe* mérite d'être notée ; et il est surprenant qu'elle ait échappé à la plupart de ceux qui ont écrit du γνῶθι σαυτόν, par exemple à Zeller, à Müllach et à Schültz (*Die Sprüche der delphischen Sæule,* dans le *Philologus* de 1866, p. 193-226).

L'attribution du γνῶθι σαυτόν au Spartiate Chilon est généralement admise, encore que Stobée le fasse commenter par Bias (*Floril.,* XXI, 11 et 14) et que Diogène de Laërte (I, 40) le revendique pour Thalès. Pour le donner à Chilon, nous avons, en effet, — outre notre scoliaste du *Philèbe* — le témoignage de Pline (*H. N.*, VII, 32), de l'*Anthologie grecque* (éd. Didot, II, p. 74 ; III, p. 403), d'Ausone (*Ludus septem Sapientum*), des scoliastes de Dion Chrysostome (*ad Or.*, LXXII, p. 386 Reiske) et de Lucien (*ad Phalar.,* I, 7), enfin des recueils d'*Apophthegmes des sept Sages* donnés par Müllach (II, p. 212-218) et par Schültz (Τῶν ἑπτὰ σοφῶν παραγγέλματα ἅτινα εὑρέθησαν κεκολαμμένα ἐπὶ τοῦ ἐν Δελφοῖς κίονος, *loc. cit.*, p. 215-216). Un fragment de mosaïque trouvé à Rome représente un homme barbu, près de la tête duquel est l'inscription [ΓΝ]ΩΘΙCΑΥΤΟΝ. Winckelmann et Visconti (*Iconographie grecque,* I, p. 118, pl. XI, 3 = Duruy, *Hist. des Grecs,* éd. ill., II, p. 642) ont proposé avec vraisemblance d'y reconnaître Chilon.

On voit comme sont récents les témoignages qui attribuent à Chilon la fameuse maxime. Les plus anciens auteurs où nous trouvions mention du γνῶθι σαυτόν, les écrivains socratiques, ignorent l'attribution de la maxime à Chilon. Un passage du *Protagoras,* p. 343, en fait honneur aux Sept Sages réunis. Partout ailleurs dans Xénophon et dans Platon, Socrate ne parle jamais du γνῶθι σαυτόν comme ayant été formulé

par un Sage en particulier ; même observation pour le μηδὲν ἄγαν et l' ἐγγύη, πάρα δ' ἄτη : ce sont pour lui les trois maximes gravées dans le sanctuaire pythique — il ne se soucie pas de savoir par qui ni de nous dire exactement où (1) — les *inscriptions delphiques,* τὰ ἐν Δελφοῖς γράμματα (*Philèbe,* 43) ; et le γνῶθι σαυτόν, c'est l'*inscription delphique* par excellence, τὸ Δελφικὸν γράμμα (*Phèdre,* 229 *e ; Alcib.,* 132 *b*), τὸ ἐν Δελφοῖς γράμμα (*Rivaux,* 137 *e*).

On peut donc penser qu'au début du IVe siècle encore, le γνῶθι σαυτόν ne courait pas sous le nom de Chilon. Cette maxime et les deux ou trois autres qui étaient gravées dans le temple pythique étaient alors anonymes, et on tenait leur origine pour apollinienne. D'après l'une des trois versions consignées dans la scholie du *Philèbe,* Chilon n'aurait pas trouvé lui-même le γνῶθι σαυτόν; il l'aurait reçu, comme un oracle, de la bouche de la Pythie. Cléarque disait que Chilon tenait le γνῶθι σαυτόν d'Apollon même (Stobée, *Floril.,* XXI, 12), et une tradition rapportée par Diogène de Laërte (I, 40) en faisait honneur à Phémonoé, la première Pythie et l'inventrice du vers hexamètre : Chilon se le serait simplement approprié, ἐξιδιοποιήσασθαι δὲ αὐτὸ Χείλωνα.

Il était naturel que les Delphiens revendiquassent pour Apollon et pour Delphes l'invention de ces maximes célèbres, résumés si concis et si pleins de la vieille sagesse grecque (2). Qui pourrait dire qu'ils avaient certainement tort? Puisqu'en remontant vers l'origine de ces maximes, on les voit perdre tout nom d'auteur, se rattacher étroitement au temple delphique, retourner en quelque sorte au rang d'oracles, il est mieux de ne pas les laïciser et d'en faire honneur aux prêtres pythiques de l'âge qui précéda la naissance de la philoso-

(1) Sur le nombre et la forme des aphorismes, sur leur répartition dans le temple, on peut lire Göttling, *Die delphischen Sprüche* (*Gesamm. Abhandl.*, I, p. 221-251) et le travail déjà cité de Schültz. Il y a bien de la vanité dans ces recherches ; M. Bouché-Leclerq l'a dit nettement (*Hist. de la divination*, III, p. 155).

(2) Sur ce point, voir l'étude de M. Tournier sur *Némésis.*

phie. La scholie du *Philèbe* qui attribue le γνῶθι σαυτόν à l'éponyme des Labyades, néocore du temple de Pythô, prouve que Delphes n'entendait pas se laisser dépouiller de la gloire d'avoir largement participé à l'élaboration de l'antique sagesse hellénique.

Paul Perdrizet.

EPIGRAPHICA

I. — *Polykratès, stratège de Cypre.*

Base trouvée à Kuklia (Paphos), en Cypre. — Gardner, *Journ. Hell. Stud.*, 1888, p. 250-251, n° 107 *a* (cf. *a* et *b*); Strack, *Dynastie der Ptolemæer*, p. 248, n° 78.

['Αφροδίτηι Παφίαι. Βασιλέα Πτολεμαῖο]ν θεὸν 'Επιφανῆ,
[τὸν Πτολεμαίου καὶ 'Αρσινόης θεῶν Φ]ιλοπατόρων,
[. . . . .]ου 'Αργεῖος
[ὁ στρατηγὸς καὶ ναύαρχος καὶ ἀρχιερ]εὺς τῆς νήσου.

Les restitutions sont celles de Strack, à ce détail près que, pour remplir le début de la première ligne, j'ai ajouté la formule d'invocation : 'Αφροδίτηι Παφίαι. A la ligne 4, le supplément [ἀρχιερ]εύς est certain et justifie le rétablissement des mots στρατηγός et ναύαρχος. Aucun des précédents éditeurs n'a restitué le nom du stratège de Cypre qui consacra ce monument à Ptolémée Épiphane ; je crois cependant qu'il n'est pas fort malaisé de le retrouver.

L'inscription est certainement antérieure au mariage du roi, puisque la reine Kléopatra n'y est pas nommée; nous en devons dès lors reculer la date jusque par-delà l'hiver de 194/193 (1). Or, depuis l'avènement d'Épiphane jusqu'à cette

(1) Liv., XXXV, 13, 4. Cf. A. Heyden, *Beitr. zur Gesch. Antioch. des Gr.*, Emmerich, 1873, p. 11.

époque, Cypre n'obéit qu'à deux gouverneurs : Polykratès, fils de Mnasiadas, Achéen d'*Argos*, qui déposa, dans l'automne de 196, peu avant le couronnement du roi (1), les pouvoirs qu'il avait reçus de Philopator et gardés durant toute la minorité du jeune Épiphane ; Ptolémée, fils d'Agésarchos, Achéen de Mégalopolis, son successeur, qui fut investi, à la date indiquée, du commandement de l'île (2). — Je n'hésite guère à affirmer que c'est de Polykratès qu'il s'agit présentement, et je propose, en conséquence, de restituer comme suit la l. 3 : [Πολυκράτης Μνασιάδ]ου Ἀργεῖος. L'inscription de Paphos se placerait ainsi dans la période comprise entre la fin de 203 (3) et la fin de 196; elle serait le troisième document épigraphique contenant le nom du stratège, nom qu'on a déjà lu, à Athènes, sur deux catalogues panathénaïques (4). L'un de ces catalogues a conservé, pour le génitif du patronymique, la forme Μνασιάδα, qui est la forme dorienne correcte (5) ; mais, dans notre inscription, comme on le voit par les mots τῆς νήσου (l. 4), Polykratès avait fait usage de la κοινή, ce qui explique la présence de Μνασιάδου ; au reste, le second catalogue athénien (6) nous donne aussi cette forme.

II. — *Inscription de Pergame.*

En rapprochant l'un de l'autre trois fragments d'un piédestal

(1) Polyb., XVIII, 55, 5-6. — Sur ce personnage, cf. Polyb., V, 64, 4 suiv., 65, 5; 82, 3; 84, 8; XVIII, 54, 1; — XXII, 7, 3 et 7. Voir aussi Bergk, *Zeitschr. für Alterthumswiss.*, 1855, p. 154 et suiv.

(2) Polyb., XVIII, 55, 6 (Hultsch). — Sur ce personnage, cf. Polyb., XV, 25, 14; Athen., Clem. Alex. et Arnob., ap. C. Müller, *F. H. G.*, III, p. 66-67, 1-4.

(3) C'est là, je crois, la date vraie de la mort de Philopator et de l'avènement d'Épiphane. J'ajourne la démonstration à une étude prochaine.

(4) *C. I. A.*, II, 966, *B*, l. 47, 49 : Πολυκρ[άτης Μνασιάδα Ἀργεῖος ἀπ' Ἀχαΐας] (restitution de Köhler; cf. Bergk, *Zeitschr. für Alterthumswiss.*, 1855, p. 154 et suiv.); 967, *b*, l. 46 : Πολυκράτης Μνασιάδου Ἀργεῖος. — Les mêmes catalogues font, à diverses reprises, mention de plusieurs personnes de la famille de Polykratès : 966, *A*, l. 48, 50; *B*, l. 39, 43, 47, 49; 967, *a*, l. 2, 5, 7.

(5) *C. I. A.*, II, 966, *A*, l. 48.

(6) *C. I. A.*, II, 967, *b*, l. 46.

cylindrique, trouvés dans les ruines de Pergame, M. Max Frænkel a pu recomposer la dédicace que voici (1) :

[Βασιλεὺς] Ἄτ[ταλος]
[Διὶ] κα[ὶ Ἀθηνᾶι] Νικ[ηφόρωι]
[ἀ]πὸ τ[ῆς πρὸς.....]
καὶ Μακεδ[όνας παρὰ ou περὶ .....]
ναυμ[αχίας].

Ce texte, comme on le voit, présente de très fâcheuses lacunes : les deux noms propres qui terminaient, l'un la l. 3, l'autre la l. 4, ont disparu tout entiers ; la perte du dernier est surtout regrettable : il indiquait sans nul doute en quel lieu s'était donnée la bataille navale (l. 5 : ναυμ[αχία]) que célébrait le monument.

Le nom de cette bataille n'ayant pas laissé de trace sur le marbre, c'est affaire à l'historien de le retrouver. Il ne semble pas que la tâche soit bien difficile. Si l'histoire des expéditions asiatiques du premier roi de Pergame est sujette encore à bien des incertitudes, celle des deux guerres qu'il soutint vers la fin de sa vie contre Philippe de Macédoine nous est connue, en revanche, dans tous ses détails importants ; et nous sommes en mesure d'affirmer que sur mer, il n'y eut entre Attale et les Macédoniens qu'une seule rencontre sérieuse, — à savoir, dans le canal de Chios, en 201. Les deux flottes unies de Pergame et de Rhodes, celle-là commandée par les amiraux Dionysodoros et Deinokratès, celle-ci sous les ordres de Théophiliskos, y livrèrent le plus rude assaut à la flotte de Philippe et lui infligèrent des pertes irréparables (2). Il est vrai qu'impudent à son ordinaire, le

(1) *Inschr. von Pergamon*, I, n. 52. — L'interprétation que je vais proposer est, celle à laquelle avait aussi songé Pedroli (*Il regno di Pergamo*, p. 35, note 2) : « Forse a questa battaglia (di Chio)... si potrebbe riferire l'iscr. 52 delle A. P. Noi non abbiamo nella storia delle vicende politiche di Attalo più alcun ricordo di una battaglia navale contro i Macedoni, che meritasse da lui una speciale menzione, come quella di Chio etc. » Mais le critique italien n'a pas développé son opinion ni indiqué de restitution plausible pour la ligne 3 de l'inscription.

(2) Polyb., XVI, 2-8.

roi de Macédoine chanta victoire et s'attribua le succès (1); mais c'était puérile forfanterie et vaine protestation contre l'évidence. Tout l'avantage, Polybe l'établit expressément, demeura aux coalisés (2); et bien que, pourchassé par les vaisseaux macédoniens, Attale eût été contraint de battre en retraite et de s'échouer à la côte, bien qu'il eût laissé entre les mains de l'ennemi sa galère royale, deux autres navires et quelques prisonniers (3), il pouvait tirer de cette journée le plus juste orgueil et rendre grâces aux dieux de son issue.

L'idée de rapporter à la bataille de Chios le monument dont M. Frænkel a recueilli les débris est si naturelle, on pourrait dire si nécessaire, qu'elle devait se présenter et s'est présentée en effet à l'esprit du savant éditeur; mais il l'a repoussée pour deux motifs qu'il convient de connaître. — 1° Dans notre dédicace, à la l. 4, le mot Μακεδόνας, précédé de la copule καί, forme le dernier terme d'une énumération qui, très probablement, étant donnée la longueur normale des lignes, n'en pouvait compter que deux. M. Frænkel tient pour certain qu'à la l. 3 était inscrit, comme premier terme, le nom d'un autre peuple, lequel, tout naturellement, devait être allié aux Macédoniens; et ceux-ci venant les seconds, il en conclut que, dans la bataille rappelée par la dédicace, ils n'avaient figuré qu'au second rang, tandis que leurs alliés, nommés avant eux, avaient été les principaux adversaires d'Attale : « *Diese Weihung bezieht sich auf eine Seeschlacht, in welcher die Makedonen in zweiter Reihe der pergamenischen Flotte gegenübergestanden haben* (4). »

(1) Polyb. [illegible]

(2) Polyb. [illegible]

(3) [illegible]

(4) [illegible]

Or, à coup sûr, voilà qui ne saurait s'accorder avec ce que nous savons de la bataille de Chios. Sans doute, la flotte avec laquelle Attale s'y mesura comprenait un contingent de σύμμαχοι (1), fourni par les États vassaux de la Macédoine, et même, bien qu'on ait jusqu'ici négligé de le remarquer, un contingent égyptien (2) : mais il est trop évident que les Macédoniens en faisaient néanmoins la principale force, que leurs alliés étrangers n'étaient que des auxiliaires subalternes commandés, encadrés et comme absorbés par eux, qu'au roi de Macédoine appartenait exclusivement toute l'autorité militaire, que Philippe dirigea seul et souverainement l'action, et qu'ainsi, pour Attale, l'ennemi vaincu à Chios, c'était d'abord, ou uniquement, le Macédonien. Partant, comme le dit avec raison M. Frænkel : « *Hætte eine Weihung für diese Schlacht die Makedonen keinenfalls an zweiter Stelle genannt* », — une inscription composée à Pergame en souvenir de l'affaire devait nécessairement nommer les Macédoniens ou seuls ou les premiers. — 2° Le piédestal où se lit notre dédicace est de proportions et d'aspect modestes; trop modestes, au gré de M. Frænkel, pour l'origine que nous serions tentés de lui attribuer : « *Eine Weihung für diese Schlacht*, écrit-il encore,..... *wære gewiss... monumentaler ausgefallen wie die unsrige...* (3), — un ex-voto commémoratif de la bataille de Chios présenterait « certainement » une apparence « plus monumentale ».

(1) Polyb., XVI, 7, 6 : ἐάλωσαν δὲ ζωγρίᾳ τῶν μὲν συμμάχων καὶ Μακεδόνων εἰς δισχιλίους... Cf. App., *Maced.*, 4, 1 : Φίλιππος μὲν τῶν ὑπηκόων τοῖς ἐπὶ θαλάσσης στόλον ἐπαγγείλας κτλ.

(2) C'est ce que j'établirai dans une prochaine étude. Qu'il me suffise pour l'instant de remarquer que dans la phrase de Polybe (XVI, 7, 6) : ἐάλωσαν δὲ ζωγρίᾳ τῶν μὲν συμμάχων καὶ Μακεδόνων εἰς δισχιλίους, τῶν δ' Αἰγυπτίων εἰς ἑπτακοσίους, les mots τῶν Αἰγυπτίων, condamnés et corrigés par tous les éditeurs modernes, trouvent leur pleine justification dans le passage suivant de Polyen (IV, 18, 2) : Φίλιππος Δημητρίου, πολεμῶν Ἀττάλῳ βασιλεῖ καὶ Ῥοδίοις, ἀποδρᾶναι κατὰ θάλατταν βουλευσάμενος, αὐτόμολον Αἰγύπτιον ἔπεμψεν, ὃς ἤγγειλε τοῖς πολεμίοις κ.τ.λ. — Je ferai observer aussi, en passant, que, dans l'inscription de Pergame n. 51, il serait bien tentant de restituer aux l. 3-4 : [πρὸς τοὺς Αἰγύπ]τιους.

(3) *Inschr. von Perg.*, I, p. 44.

Tels sont les deux arguments qui ont empêché M. Frænkel d'admettre que la ναυμαχία dont parle notre inscription fût la bataille de Chios. Un peu pressé, je le crains, de les considérer comme péremptoires, il s'est trouvé par là entraîné à d'ingénieuses, mais bien laborieuses conjectures. Après avoir cherché dans Polybe et Tite-Live, sans réussir à l'y rencontrer, une mention explicite de ce peuple allié aux Macédoniens, dont il devait être parlé, selon lui, à la l. 3 de la dédicace, il s'est vu obligé de supposer, en désespoir de cause, qu'au cours des années 199-198, lorsque Attale vint enlever à Philippe Andros, Oréos, Érétrie et Karystos (1), les habitants de quelqu'une de ces villes avaient reçu l'assistance d'une escadre macédonienne et lutté sur mer de concert avec elle contre la flotte de Pergame, si bien que, dans notre texte, à la l. 3, il conviendrait de rétablir avant Μακεδόνας un ethnique tel que Ἀνδρίους, ou Ὠρείτας, ou Ἐρετριεῖς etc. Malheureusement, le récit détaillé qu'a fait Tite-Live, d'après Polybe, des entreprises et des succès d'Attale dans la mer Égée ne peut autoriser une pareille opinion. Les villes énumérées plus haut se trouvèrent réduites ou forcées avant que Philippe leur eût envoyé aucun secours maritime, et la conquête de chacune, résultat d'une surprise, d'un siège ou d'un assaut, s'effectua sans donner lieu dans le voisinage à la moindre action navale. Au surplus, dans cette action qu'on imagine, il semble clair que les Macédoniens auraient été les seuls adversaires d'Attale, les assiégés d'ailleurs dépourvus de vaisseaux ne pouvant apparemment quitter leurs murailles pour se joindre à eux : de sorte qu'on eût bien pu, à Pergame, la qualifier de ναυμαχία πρὸς Μακεδόνας, mais non de ναυμαχία πρὸς [Ἀνδρίους, Ὠρείτας, etc.] καὶ Μακεδόνας : et, en tout cas, en admettant ce que je tiens pour impossible que les assiégés eussent joué quelque rôle dans le combat sur mer, comme ce rôle eût été nécessairement très secondaire, il resterait à comprendre

(1) [illegible] Prise d'Andros : 40, 6-10. Prise d'Oréos : XXXII, 16, [illegible] Prise de Karystos [illegible].

pourquoi, dans l'inscription, on leur aurait donné le pas sur les Macédoniens. A quoi j'ajouterai encore qu'à Andros, à Oréos, à Érétrie, à Karystos, Attale opéra toujours avec le concours des Romains, que dès lors il leur eût été sans nul doute en partie redevable de sa victoire, et qu'en conséquence, dans la dédicace qui en glorifiait le souvenir, il n'eût guère pu se dispenser d'insérer le nom de ses puissants et ombrageux alliés, — nom qui, très certainement, n'y a jamais figuré (1). — Ainsi, le système de M. Frænkel ne peut supporter l'examen : ses hypothèses ne sont pas seulement arbitraires, elles sont fausses, se trouvant démenties par l'histoire ; et nous voici, en fin de compte, ramenés à la bataille de Chios.

Pour y revenir nous avons dû faire un long détour : à dire vrai, c'est bien à tort que M. Frænkel nous l'a imposé. Comme peut le montrer une courte discussion, toute raison plausible lui manquait pour substituer une autre bataille à celle-ci ; il a cru beaucoup trop vite s'en être débarrassé et s'est fort mépris sur la valeur des deux objections par lesquelles il a prétendu la mettre hors de cause. — On me pardonnera d'abord de ne pas m'attarder sur la seconde : j'ai quelque peine à la prendre au sérieux et je m'étonne un peu que l'excellent auteur des *Inschriften von Pergamon* se soit mis en devoir de l'énoncer. Son assertion, déjà précédemment reproduite, — « eine Weihung für diese Schlacht..... wære gewis..... monumentaler ausgefallen wie die unsrige » — est catégorique, mais je la trouve surtout téméraire. Car de savoir quel volume minimum devait atteindre, pour répondre dignement à son objet, un ex-voto élevé en mémoire de la bataille de Chios, c'est une question vraiment embarrassante et que nul, j'en ai peur, ne pourrait se flatter de résoudre sûrement. Aussi bien, et par bonheur, il ne semble pas qu'il y ait ici lieu de l'agiter. Des propres observations de M. Frænkel (2) il résulte que notre piédestal

(1) Toutes les raisons qui précèdent s'opposent également à ce qu'il s'agisse dans notre inscription de la prise d'Oréos par Attale et Sulpicius en 207 (Liv. XXVIII, 6 et sqq).

(2) *Inschr. von Perg.*, I, p. 43, n. 51-55.

fait partie d'une série de monuments, tous de type uniforme et de taille égale ou à peu près, dédiés comme lui en souvenir de victoires remportées par Attale (1) : nous pouvons et devons croire dès lors que la grandeur et le modèle de ce piédestal ont été déterminés par de simples raisons de symétrie, sans qu'on ait eu aucun égard à l'événement qu'il rappelait et sans qu'on ait songé le moins du monde à en calculer les dimensions d'après l'importance de cet événement. — La première difficulé soulevée par M. Frænkel mérite davantage l'attention : mais un peu d'attention suffira, je pense, pour reconnaître qu'elle est illusoire. De fait, c'est M. Frænkel qui la crée, lorsqu'il se laisse aller, sans y prendre garde, à présenter comme une donnée certaine un postulat extrêmement hasardeux. Il suppose, nous l'avons dit, avant καὶ Μακεδόνας, l'existence d'un premier ethnique, et, partant de là, fait cette déclaration : « *diese Weihung bezieht sich auf eine Seeschlacht in welcher die Makedonen* in zweiter Reihe *der pergamenischen Flotte gegenübergestanden haben* » ; mais la supposition initiale reste gratuite : rien ne prouve ni n'indique qu'un peuple fût nommé à l'endroit visé de l'inscription, et nulle affirmation ne peut faire que ce ne soit là une simple conjecture, tout arbitraire et très douteuse. En réalité, le nom qu'a emporté la cassure pouvait fort bien être un nom d'homme, et l'on voit sans peine lequel : celui même de Philippe V. Personne ne saurait s'étonner, en effet, de trouver cités à la suite l'un de l'autre et le roi de Macédoine et les Macédoniens : tel était l'usage ordinaire. Pour l'époque même à à laquelle appartient notre monument, il est facile d'alléguer deux exemples, relatifs, le premier à Philippe, le second à Persée, qui peuvent servir ici de justification. Aux jeux Isthmiques de 196, la célèbre proclamation que T. Quinctius Flamininus fit réciter par le héraut débutait de la sorte : Ἡ σύγκλητος ἡ Ῥωμαίων καὶ Τίτος Κοΐντιος στρατηγὸς ὕπατος καταπολεμήσαντες βασιλέα Φίλιππον καὶ Μακεδόνας (2)..... ; et, pareillement, la

(1) Le n. 56 se rapporte à Eumène II.
(2) Polyb., XVIII, 46, 5.

dédicace gravée à Delphes par Paul-Émile après la bataille de Pydna contient cette formule : L. Aimilius..... *de rege Perse Macedonibusque* cepet (1). Il résulte de là que nous avons pleinement le droit de suppléer le mot Φίλιππον à la l. 3 de notre inscription; et j'ajoute que ce mot peut y figurer seul, sans être accompagné de βασιλέα, car il n'était pas d'usage, à Pergame, comme l'attestent de nombreuses inscriptions (2), de joindre le titre royal au nom des souverains étrangers. Rien donc ne s'opposant plus désormais à ce que la dédicace ait trait à la bataille de Chios, nous écrirons : [Βασιλεὺς] Ἄτ[ταλος | Διὶ] καὶ Ἀθηνᾶι] Νικη[φόρωι | ἀ]πὸ τ[ῆς πρὸς Φίλιππον] | καὶ Μακεδ[όνας περὶ Χίον] | ναυμ[αχίας].

III. — *Décret d'Alabanda.*

MM. Diehl et Cousin ont copié à Alabanda, en 1885, et publié, en 1886, dans le *Bulletin de Correspondance Hellénique* (3), le décret reproduit ci-dessous (4) :

. . . . . [φιλοδο]ξεῖν, π[ρεσβευτὴς δὲ πλεονάκις]
[αἱρ]εθεὶς ὑπὸ τοῦ δήμου [πρὸς τὰς .....
[π]όλεις ἀπροφασίστως ὑπήκουε [τοῖς ἀξιουμένοις καὶ τὰς]
πρεσβείας ἐκτενῶς καὶ ἐνδόξως ἀ[ναδεχόμενος ὅσον ἐφ' ἑαυ-]
5 τῶι διετέλει, καὶ ὁσάκις ποτὲ τῶι δήμωι χρεία ἐ[ξέβαι-]
νεν ἐπισυναχθῆναι χρήματα ἐξ ἐπαγγελίας κ[αὶ]
ἄλλην τινὰ παρασκευὴν γενέσθαι πρὸς τὴν τῆ[ς πό-]

(1) Communication écrite de mon ami Émile Bourguet. — Le traité conclu entre Philippe et Hannibal (Polyb., VII, 9) fait toujours mention, et du roi et des Macédoniens. — Pour l'époque d'Antigone (Doson?), exemple analogue dans le *Bull. Corr. hell.*, XIII, p. 48.

(2) *Inschr. von Pergam.*, I, n. 58, 62, 64 etc.

(3) *Bull. Corr. hell.*, X, p. 299 et suiv., n° 1.

(4) J'ai adopté, en général, les restitutions des premiers éditeurs; on notera cependant de légères divergences aux lignes 1, 2, 3, 5, 25, 31, 36, 37, 39, 40, 42, 43, 44, 46. J'ai emprunté à Wilhelm (*A. E. Mitth.*, XX, p. 80, note 38) son excellente correction de la l. 30 et sa restitution de la l. 50. C'est à moi que sont dus les suppléments des l. 4 et 32 ; la restitution du mot συνθηκῶν à l'extrémité de cette dernière ligne trouvera sa justification dans mon commentaire.

λεως σωτηρίαν ἐν ἅπασιν πρωταγωνιστῶν ἐφαί[νε-]
το, καθ' ἰδίαν τε τῶν πολιτῶν ἑκάστωι προσεφ[έρε]-
10 το φιλανθρώπως, τινὰς δὲ καὶ τῶν πολιτῶν ἐ[πὶ ξέ-]
νης δουλεύοντας ἀπέσωισεν, σπεύδοντός τε [τοῦ]
δήμου τὴν ὑπάρχουσαν πρὸς Ῥωμαίους οἰκ[ειό-]
τητα καὶ φιλίαν ἀνανεώσασθαι καὶ τὰς χρείας [ἃς]
παρέσχηται εἰς τὰ στρατόπεδα αὐτῶν ἐκφαν[εῖς]
15 γενέσθαι πρὸς αὐτοὺς καὶ ποιήσασθαι συμμαχ[ίαν],
καὶ περὶ τούτων δόξαντος πρεσβείαν ἐξαποσ[τα-]
λῆναι πρὸς τὴν σ[ύγ]κλητον, θεωρῶν τὴν χρεί[αν οὖ-]
σαν ἀναγκαίαν καὶ πρὸς τὴν τῆς πατρίδος ἀσφά[λειαν]
καὶ σωτηρίαν ἀ[ν]ήκουσαν, παρακληθεὶς ὑπὸ τοῦ δή[μου]
20 προθύμως ὑπ[ή]κουσεν οὐθένα κίνδυνον ὑφιδόμεν[ος]
καθ' αὑτόν, ἀποδημήσας τε κατώρθωσεν τὰ κατὰ τὴ[ν πρεσ-]
βείαν συμφερόντως τῆι πατρίδι, περὶ ὧν καὶ ὁ δῆμο[ς παρα-]
γενομένου αὐτοῦ ἐπ[ιγν]οὺς τὰ πεπραγμένα καὶ [τὴν κα-]
λοκαγαθίαν ἀπεδέξατό τε τὴν προαίρεσιν αὐτο[ῦ μετὰ]
25 πάσης εὐνοίας καὶ ἐτίμησεν αὐτὸν εἰκόνι χαλκ[ῆι · ὕστερόν]
τε τοῦ δήμου [π]ρο[ε]λομένου πέμψαι πρεσβευτ[ὰς πρὸς]
Ῥωμαίους πε[ρὶ τ]ῶν φόρων, ἀπαράκλητον ἑαυτ[ὸν παρε-]
σκεύασεν, παραθεὶς τε τῆι Ῥωμαίων συγκλή[τωι τὰ ὑ-]
πάρχοντα τῆι πόλει δίκαια καὶ ἀναστραφε[ὶς ἐν τού]-
30 τοις ἐνδό[ξ]ω[ς] καὶ προσκαρτερήσας φίλο[τίμως ἔλα-]
βεν δόγμα περὶ τῆς ἀφορολογησίας συμφέρ[ον ὂν τῆι πό-]
λει, καὶ ἐπισταλεὶς πρὸ[ς] τὸ[ν] βασιλέα περὶ τῶν [συνθηκῶν],
τῶν δὲ με[γ]ίστ[ω]ν ἀγαθῶν αἴτιος γενόμεν[ος, ἀ-]
πεξέλιπε τὸν βίο[ν] ἐ[ν τ]ῆι πρεσβείαι · ὅπως [οὖν ἡ]
35 τοῦ δήμου εὐχαριστ[ί]α φανερὰ πᾶσιν γένη[ται]
ἣν ἔχων δ[ι]ατελεῖ ἐμ πα[ν]τὶ καιρῶι ὑπὲρ [τῶν ἀγαθῶν]
ἀνδρῶν [καὶ μνήμ]ης ἀξίων, οἵ τε ἄλλοι θεωρ[οῦντες τὴν]
τοῦ δήμ[ου σπ]ουδὴν ἣν ἔχει οὐ μόνον εἰ[ς τοὺς ζῶντας]
ἀλλὰ καὶ εἰς [τ]οὺς μετηλλακχότας γίνω[νται πρωτα-]
40 γω[ν]ισταὶ ὑπὲρ τῆς πατρίδος, οἰόμεθα [δεῖν τὴν βου-]
λὴν ψηφίσασθαι στεφανοῦσθαι Πυρρά[κου(?) τὴν εἰκόνα]
χρυσέωι στεφάνωι ἀρετῆς ἕνεκεν καὶ εὐ[εργεσίας τῆς εἰς]

τὴν πατρίδα καὶ τὸν καθ' ἕκαστον ἐνι[αυτὸν εἰρημέ-]
νον ἀγωνοθέτην ποιεῖσθαι τὴν ἀναγ[όρευσιν ἐν πᾶσιν]
45 τοῖς γυμνικοῖς καὶ μουσικοῖς ἀγῶσιν κ[αὶ τοῦ προ-]
γεγραμμένου στεφάνου καὶ τῆς εἰκόνος [ἥι πρότερον ἐτι-]
μήθη, ἀναγραφῆναι δὲ [κ]αὶ τὸ ψήφισμα τ[οῦτο ἐν στήλη ι λι-]
θίνη ι καὶ ἀνατεθῆναι [ἐ]ν τῆι ἀγορᾶι τ[ῆς πόλεως. . . . .
. . . . . Ἔδοξε τῆι βουλῆι καὶ τῶι δήμωι ε. . . . . .
50 . . . . . αν ἐψηφοφορήθη κατὰ [τὸν νόμον.....
ως

Dans l'intéressant commentaire qu'il a joint au texte précédent, M. Diehl s'efforce de déterminer comme il suit la date du décret (1) : «... Les services rendus par la ville aux troupes romaines qui font campagne en Asie (l. 13-15), la nécessité pressante où se trouve la ville de solliciter l'appui de Rome pour garantir sa sûreté (l. 17-19).... indiquent un état de troubles et de guerres. Or, avant l'année 133, les légions ne parurent qu'une fois en Asie : ce fut dans la guerre contre Antiochus et les campagnes contre les Galates (190-188).... Postérieurement à cette époque, en 170, les habitants d'Alabanda se comportent comme d'anciens alliés du peuple romain. C'est donc au moment de la guerre d'Antiochus, dans ces années où le Sénat procéda à une réorganisation générale de l'Asie, distribuant les territoires et les privilèges aux princes et aux villes qui lui avaient rendu bon service, que l'on doit vraisemblablement placer le document que nous étudions. » — Ces conclusions sont fort justes et ne peuvent prêter à aucun doute; les observations qui suivent auront seulement pour effet de les confirmer en précisant quelques détails.

Pyrra[kos ?] (2) était un citoyen dévoué, qui remplissait avec zèle et bonne volonté, sitôt que s'en offrait l'occasion, les

(1) *Bull. Corr. hell.*, X, p. 305.

(2) La restitution est naturellement incertaine; on peut hésiter entre Πύρρα[κος], Πύρρα[λος], Πύρρα[νδρος], Πύρρα[σος], Πύρρα[ιθος] etc.

fonctions d'ambassadeur de la ville d'Alabanda. Notre décret rappelle qu'il conduisit, à la satisfaction générale, trois négociations importantes, dont la dernière lui coûta peut-être la vie.

1. Voici ce qui concerne la première (l. 11-22) : σπεύδοντός τε [τοῦ] | δήμου τὴν ὑπάρχουσαν πρὸς Ῥωμαίους οἰκ[ειό]|-τητα καὶ φιλίαν ἀνανεώσασθαι καὶ τὰς χρείας [ἃς] | παρέσχηται εἰς τὰ στρατόπεδα αὐτῶν ἐκφαν[εῖς] γενέσθαι πρὸς αὐτοὺς καὶ ποιήσασθαι συμμαχ[ίαν], | καὶ περὶ τούτων δόξαντος πρεσβείαν ἐξαποσ[τα]|-λῆναι πρὸς τὴν σ[ύγ]κλητον, θεωρῶν τὴν χρεί[αν οὖ]|-σαν ἀναγκαίαν καὶ πρὸς τὴν τῆς πατρίδος ἀσφά[λειαν] | καὶ σωτηρίαν ἀ[ν]ήκουσαν, παρακληθεὶς ὑπὸ τοῦ δή[μου] | προθύμως ὑπ[ή]κουσεν.....ἀποδημήσας τε κατώρθωσεν τὰ κατὰ τὴ[ν πρεσ]|-βείαν συμφερόντως τῆι πατρίδι... De ces lignes on devra rapprocher le texte suivant de Polybe (1) : ἤδη τῆς θερείας ἐνισταμένης μετὰ τὴν νίκην τῶν Ῥωμαίων τὴν πρὸς Ἀντίοχον, παρῆν ὅ τε βασιλεὺς Εὐμένης, οἵ τε παρὰ Ἀντιόχου πρέσβεις, οἵ τε παρὰ τῶν Ῥοδίων, ὁμοίως δὲ καὶ παρὰ τῶν ἄλλων · σχεδὸν γὰρ ἅπαντες οἱ κατὰ τὴν Ἀσίαν εὐθέως μετὰ τὸ γενέσθαι τὴν μάχην ἔπεμπον πρεσβευτὰς εἰς τὴν Ῥώμην, διὰ τὸ πᾶσι τότε καὶ πάσας τὰς ὑπὲρ τοῦ μέλλοντος ἐλπίδας ἐν τῇ συγκλήτῳ κεῖσθαι. Nous apprenons par ce passage que, dans l'été de 189, après la bataille de Magnésie et la conclusion d'accords préliminaires entre L. Scipion et Antiochos, toutes ou presque toutes les villes d'Asie en relations d'amitié avec Rome s'y firent représenter par des députations : manifestement, les ambassadeurs avaient reçu pour instructions de mettre en lumière les services rendus par leurs concitoyens aux armes romaines pendant la dernière guerre, de les faire valoir comme autant de titres à la reconnaissance de la République, et de solliciter, en récompense, pour leur patrie, un traitement privilégié lors du règlement prochain et définitif des affaires d'Asie. Telle fut aussi la tâche prescrite à Pyrra[kos], et je ne doute pas que ce fut dans les circonstances rappelées par Polybe qu'il comparut pour la première fois devant la curie. — Ainsi que l'a bien vu

(1) Polyb., XXI, 18, 1-2.

M. Diehl, l'avantage que les Alabandiens réclamaient et se flattaient d'obtenir d'abord du Sénat était une alliance en forme avec Rome (l. 15) : le titre d' « alliés » leur eût donné droit, en effet, de figurer nommément, à côté des Romains, dans le texte du traité de paix signé avec Antiochos, et, de plus, eût été pour eux la garantie certaine de faveurs toutes particulières. Arrivèrent-ils à leurs fins, et de simples φίλοι qu'ils étaient, se virent-ils élevés, dès 189, à la dignité de φίλοι καὶ σύμμαχοι? C'est l'opinion de M. Diehl, mais la chose me paraît bien douteuse. Il faut observer que la formule κατώρθωσεν τὰ κατὰ τὴ[ν πρεσ]βείαν συμφερόντως τῇ πατρίδι (l. 21-22), qui résume l'œuvre accomplie par l'ambassadeur, demeure très concise et très vague, alors que, selon toute apparence, on n'eût pas manqué de rappeler en termes explicites et complaisamment développés un événement aussi considérable, aussi heureux pour la cité, aussi honorable pour le négociateur que la conclusion du *fœdus*. Comme le prouve, entre plusieurs autres, l'exemple des Lampsacéniens, qui ne parvinrent à se faire inscrire parmi les *socii populi Romani* qu'après plus de seize années de loyaux services (1), les Romains, dans les premiers temps de leur intervention en Grèce et en Orient, n'admettaient qu'avec beaucoup de réserve, quand ils n'y avaient pas eux-mêmes un intérêt direct, les peuples étrangers au bénéfice de leur alliance. Il est peu probable que les mérites des Alabandiens fussent d'espèce assez rare pour justifier une exception à leur profit. Aussi bien, s'ils étaient devenus, en 189, les alliés officiels du peuple romain, on ne s'expliquerait vraiment pas qu'un peu plus tard ils se fussent trouvés dans l'obligation de confier à Pyrra[kos] la nouvelle mission dont nous allons parler (2).

(1) Liv., XLIII, 6, 7-10 (ann. 170.)

(2) On peut ajouter que, d'après Polybe (XXI, 24, 4-5), le Sénat se serait refusé à répondre aux demandes des villes d'Asie; toutes les ambassades auraient été renvoyées en bloc à la commission des dix légats : μετὰ δὲ ταῦτα καὶ τοὺς ἄλλους εἰσῆγον, ὅσοι παρῆσαν ἀπὸ τῆς Ἀσίας πρεσβεύοντες · ὧν ἐπὶ βραχὺ μὲν διήκουσαν, ἅπασι δὲ τὴν αὐτὴν ἔδωκαν ἀπόκρισιν, αὕτη δ' ἦν ὅτι δέκα πρεσβεύοντας ἐξαποστελοῦσι τοὺς ὑπὲρ ἁπάντων τῶν ἀμφισβητουμένων ταῖς πόλεσι διαγνωσομένους.

2. L'objet et le résultat de cette seconde ambassade sont ainsi définis (l. 25-32) : [ὕστερόν]| τε τοῦ δήμου [π]ρο[ε]λομένου πέμψαι πρεσβευτ[ὰς πρὸς] | Ῥωμαίους πε[ρὶ τ]ῶν φόρων, ἀπαράκλητον ἑαυ[τὸν παρε]|-σκεύασεν, παραθείς τε τῆι Ῥωμαίων συγκλή[τωι τὰ ὑ]|-πάρχοντα τῆι πόλει δίκαια καὶ ἀναστραφε[ὶς ἐν τού]|-τοις ἐνδό[ξ]ω[ς] καὶ προσκαρτερήσας φιλο[τίμως ἔλα]|-βεν δόγμα περὶ τῆς ἀφορολογησίας συμφέρ[ον ὂν τῆι πό]|-λει. — Comment interpréter, dans cette phrase, le mot φόροι? Selon M. Diehl (1), il désignerait le *stipendium* que la cité d'Alabanda devait payer à l'autorité romaine ; mais c'est sûrement une erreur : en effet, aucune ville asiatique ne fut tributaire de Rome avant la constitution de la province d'Asie, c'est-à-dire avant l'année 133. Deux passages de Polybe nous fournissent, je crois, l'explication dont nous avons ici besoin. Antiochos exclu de l'Asie cistaurique, c'était pour les Romains une affaire compliquée que de régler la situation politique des villes grecques du pays dites « autonomes ». Après un débat véhément qui s'engagea sous ses yeux entre Eumène et les ambassadeurs rhodiens, le Sénat, en 189, s'arrêta aux résolutions suivantes, dont l'exécution fut confiée, pour le détail, au consul Gn. Manlius Volso et aux dix commissaires délégués en Asie : En principe, le privilège de l'autonomie était maintenu et assuré à toutes les cités helléniques qui le possédaient déjà, mais à l'autonomie toutes n'étaient pas autorisées à joindre l'exemption de tribut ou ἀφορολογησία : celles qui, avant la guerre d'Asie, étaient tributaires des rois de Pergame continueraient de l'être comme devant; seraient pareillement astreintes à la prestation de φόροι, au même taux que par le passé, les villes, sujettes d'Antiochos avant la guerre, qui avaient combattu les Romains ou déserté leur alliance; au contraire, les cités, précédemment dépendantes de la monarchie syrienne, qui, durant les hostilités, avaient pris le parti de Rome et défendu ses intérêts, bénéficieraient d'une immunité totale et seraient réputées ἀφορολόγητοι (2). En raison de ses rapports anciens et amicaux avec le

(1) P. 306.

(2) Polyb., XXI, 24, 8; 48, 2-3 : le second passage complète et précise le premier.

peuple romain, en échange des bons offices qu'elle lui avait rendus et qu'avait naguère énumérés Pyrra[kos] lors de son premier voyage, Alabanda, ville autonome (1), aurait dû, semble-t-il, être inscrite d'emblée dans la dernière catégorie. Il faut croire cependant qu'il s'éleva à ce propos des difficultés et des contestations : elles furent même assez graves pour que le peuple décidât d'envoyer une ambassade à Rome et pour que Pyrra[kos] s'offrît de nouveau à prendre en mains la cause de sa patrie. Le fait qu'en cette circonstance on jugea nécessaire de s'adresser directement au Sénat et qu'on réclama de lui un décret d'ἀφορολογησία est lui-même singulier et digne de remarque : car, nous venons de le rappeler, c'est à Gn. Manlius et aux légats sénatoriaux qui l'assistaient qu'avait été spécialement dévolu le soin de statuer sur le sort des villes d'Asie (2). Comme il n'est dit mot de ces personnages dans toute l'inscription, on est en droit de supposer que les Alabandiens avaient eu médiocrement à se louer d'eux et que c'est leur mauvais vouloir qui rendit indispensable le recours à l'autorité sénatoriale (3). Si ces

(1) L'autonomie ancienne d'Alabanda ne peut faire doute; d'un passage de Polybe (XXX 5, 11-15) il résulte clairement qu'après la guerre d'Antiochos, la ville, pas plus que sa voisine Mylasa, ne fut mise dans la dépendance des Rhodiens : c'est donc qu'avant cette guerre elle était déjà en possession de ses libertés.

(2) Polyb., XXI, 24, 5; 48; Liv., XXXVIII, 37, 1; 39. Cf. Waddington, *Inscr. d'Asie-Mineure*, 588 = Viereck, *Sermo graecus* etc., n. III.

(3) Le passage de T. Live (XXXVIII, 13, 2; 4) qui nous montre Gn. Manlius aidant, en 189, les Alabandiens à recouvrer un de leurs *castella* qui avait fait défection, ne saurait suffire à contredire cette hypothèse. — Pour expliquer l'origine des embarras suscités aux Alabandiens, il se peut qu'on doive tenir compte de l'intervention et des réclamations des Rhodiens. Ceux-ci, pour faire échec à Eumène, avaient d'abord lutté à Rome en faveur de la complète indépendance des villes grecques. Mais quand le gouvernement romain, tout en posant le principe de l'autonomie, eut refusé d'accorder en bloc aux Hellènes d'Asie l'ἀφορολογησία, leur libéralisme s'évanouit, et, s'inclinant devant la décision du Sénat, ils ne songèrent plus qu'à en tirer le plus grand profit possible. L'exemple de Stratonicée et de Kaunos, celui de la Lycie, montrent que Rhodes soumit les communautés grecques placées sous son autorité à un régime violent d'oppression fiscale et ne se fit aucun scrupule de les exploiter de son mieux (Polyb., XXV, 4, 4; XXXI, 7, 4; 7). Alabanda se trouvant dans la partie de la Carie qui leur était adjugée par le traité d'Apamée, les Rhodiens auraient voulu sans doute astreindre la ville à l'obligation du tribut : il est probable qu'ils s'efforcèrent d'obtenir, il

observations sont justes, on voit que la seconde mission de Pyrra[kos] à Rome eut lieu vraisemblablement dans le courant de l'année 188, pendant le séjour des légats en Asie.

3. La troisième, celle durant laquelle il mourut, est mentionnée en ces termes (l. 32-34) : καὶ ἐπισταλεὶς πρὸ[ς] τὸ[ν] βασιλέα περὶ τῶν....., | τῶν δὲ με[γ]ίστ[ω]ν ἀγαθῶν αἴτιος γενόμεν[ος, ἀ]|πεξέλιπε τὸν βίο[ν] ἐ[ν τ]ῆι πρεσβείαι... — M. Diehl incline à croire (1) qu'à la l. 32 il est parlé d'Eumène II ; mais cette opinion ne peut se soutenir. On voit mal, tout d'abord, quelle affaire pressante les Alabandiens auraient eu à traiter avec Eumène vers 188, puisque les territoires concédés au roi de Pergame par la paix d'Apamée s'arrêtaient au cours du Méandre, c'est-à-dire notablement au nord d'Alabanda. D'autre part, s'il s'agissait d'Eumène, nul doute que son nom ne figurât dans le décret et qu'on n'y lût en toutes lettres : πρὸς τὸν βασιλέα Εὐμένη. Le mot βασιλεύς, employé seul, désigne nécessairement un souverain avec qui la ville d'Alabanda s'était trouvé jusque-là en rapports ordinaires et fréquents, plus ordinaires et plus fréquents qu'avec aucun autre, souverain si bien connu dans la cité, qu'on devait d'abord et tout naturellement penser à lui sans qu'il fût besoin de le nommer. Eumène répondrait fort mal à ces conditions ; au contraire, Antiochos III y répond à merveille : seul maître légitime de la Carie septentrionale jusqu'en 189, il avait été, pour les Alabandiens, pendant de longues années, le « Roi » par excellence et le demeurait encore au lendemain de sa défaite. Sans nul doute, c'est de l'ancien « roi d'Asie » qu'il est ici question, et je crois qu'on peut entrevoir de quelle sorte furent

est même possible qu'ils aient d'abord obtenu de Gn. Manlius et des légats sénatoriaux, qui les ménageaient fort (cf. Polyb., XXII, 5, 4 sqq.), une décision favorable à leurs prétentions, décision contre laquelle les Alabandiens se pourvurent devant le Sénat et qu'ils firent révoquer par le sénatus-consulte mentionné à la l. 31 de notre décret. — On ne saurait oublier qu'en 167 (Polyb., XXX, 5, 15) Alabanda mit une armée en campagne pour appuyer contre les Rhodiens la révolte de la Carie. Entre les deux cités les inimitiés devaient dater de loin : le début en remonte probablement à l'époque de la réorganisation de l'Asie.

(1) P. 306, note 4.

les pourparlers que le représentant d'Alabanda reçut l'ordre d'engager avec lui : ils avaient probablement pour objet d'assurer l'exécution de certaines parties du traité d'Apamée. Dans ce traité, dont Polybe nous a conservé le texte, se trouvent les clauses suivantes : εἰ δέ τινες, ἐξ ὧν ἀπολαμβάνουσιν οἱ Ῥωμαῖοι πόλεων, μετὰ δυνάμεώς εἰσιν Ἀντιόχου, τούτους εἰς Ἀπάμειαν ἀποκαταστησάτωσαν....., τοὺς δὲ δούλους Ῥωμαίων καὶ τῶν συμμάχων ἀποδότω Ἀντίοχος καὶ οἱ ὑπ' αὐτὸν ταττόμενοι, καὶ τοὺς ἁλόντας, καὶ τοὺς αὐτομολήσαντας, καὶ εἴ τινα αἰχμάλωτόν ποθεν εἰλήφασιν (1). Que des citoyens d'Alabanda eussent été enrôlés dans l'armée syrienne ; que d'autres, adversaires de la faction romaine, se fussent réfugiés auprès du roi ; que d'autres encore, ceux-là amis des Romains, eussent été capturés ou retenus par lui, autant d'hypothèses vraisemblables : et, partant, on s'expliquerait sans peine que pour hâter ou faciliter le retour de ceux-ci, la livraison ou la libération de ceux-là, un ambassadeur eût dû se rendre en Syrie et s'entendre avec Antiochos en personne (2). En tout cas et d'une façon générale, les règlements nouveaux qui remaniaient la carte de l'Asie entraînaient des conséquences si variées et si complexes, soulevaient tant de questions, touchaient à tant d'intérêts que leur mise en vigueur devait donner lieu presque nécessairement à des négociations directes entre les villes cistauriques et leur suzerain de la veille. C'est pourquoi je me crois autorisé à restituer les mots περὶ τῶν [συνθηκῶν] à l'extrémité de la l. 32. — Antiochos III fut tué, comme on le sait, en 187, au cours d'une expédition dans l'Elymaïde ; il suit de là que la mission de Pyrra[kos] en Syrie doit se placer ou bien à la fin de 188, ou bien au début de 187 (3).

(1) Polyb., XXI, 45, 8 ; 10.

(2) Les l. 10-11 du décret montrent que Pyrra[kos] avait déjà rempli, dans des circonstances qui ne sont pas précisées, une mission assez analogue : τινὰς... τῶν πολιτῶν ἐ[πὶ ξέ]|νης δουλεύοντας ἀπέσωισεν. — Sur la présence d'Antiochos en Syrie au moment de la paix d'Apamée, voy. Polyb., XXI, 46, 1-2 ; cf. 44, 3-5.

(3) Cette note était entièrement rédigée, lorsqu'est venue entre mes mains la dissertation de Henze : *De civitatibus liberis quae fuerunt in provinciis populi*

IV. — *Fragments de décrets de Mégare.*

On conserve au *British Museum* deux fragments de marbre blanc couverts d'inscriptions, trouvés à Mégare et donnés au Musée par Percy Clinton, vicomte Strangford. Ce sont les restes de deux, ou peut-être de trois décrets, relatifs à une même affaire et votés dans la même circonstance. Voici la copie des mots ou des syllabes que le marbre a conservés, avec quelques suppléments empruntés pour la plupart à M. Dittenberger :

a.

.... πρόγ]ονοι ὁσ....
.... ἔδ]οξε τᾶι πόλει [καλέσαι τοὺς πρεσβευτάς....
.... εἰς τὸ πρυ]τανεῖον ἐπὶ τ[ὰν κοινὰν ἑστίαν....
....ν αὐτοῖς ἐκε·χ̣ει[ρίαν....
5 .... εἶμεν δὲ] καὶ προξένους [τᾶς πόλιος....
....Οἰνοπ]ίωνα, Διονυσᾶν, [....., ...νθόδημον....
ἀγγράψαι δὲ τόδε τὸ ψ]άφισμα εἰ[ς] τοῖ·χ̣[ον...
....εδιωνίων.

παραγενομένων π]ρεσβευτᾶγ κ....
10 .... ων Οἰνοπίωνος, [Διονυσᾶ,....., ... νθοδήμου....
.... τ]ᾶς θυσίας καὶ [τοῦ ἀγῶνος....
.... καὶ] διαλεγομένου....

Romani, Berlin, 1892. L'auteur emploie plusieurs pages (49-52) à l'étude de notre inscription; mais sa discussion, très laborieuse et par endroits fort difficile à suivre, ne vaut guère la peine qu'elle coûte au lecteur. Les chicanes que soulève Henze (p. 50) à propos de la particule δέ servant de copule (l. 33), montrent seulement qu'il est peu au courant de la langue épigraphique des temps macédoniens; sur la signification exacte du terme φόροι, il s'embrouille cruellement (p. 50-52); enfin, sa conclusion chronologique (p. 51-52), — à savoir que le décret appartient à la période comprise entre 197 et 192, — est la plus étrange du monde et suppose une fâcheuse ignorance de l'histoire. Les Romains étant venus pour la première fois en Asie dans l'automne de 190, je demande comment, avant 192, les Alabandiens auraient pu prêter assistance à leurs armées (l. 16 de l'inscription).

.... ἀποδέ]χεσθαι τὰν ἐκε[χειρίαν....
....ος καὶ ἀνανεώσ[ασθαι τὰν φιλίαν καὶ συνγένειαν...
15 .... ἀποδέχεσθαι] δὲ καὶ τὰν χώρα[ν....
.... ἱερὰν αὐ]τῶν καὶ ἄσυλο[ν....
.... ντι κοιν....
.... ουμεν....
.... τετω....
τ

b.

.... Δ]ιονυσιο....
.... σεν κ....
.... ἐ]κεχειρ[ί]α....
.... ικοσι καὶ τοῖς θ[εαροῖς....
5 .... ραίων.
.... φ]ίλοι ὄντες κ[αὶ συνγενεῖς....
.... Οἰνοπίωνα, [Διονυσᾶν,.....
.... νθόδημον π....
.... στείρου καὶ το....
10 .... τᾶι Σωτείραι....
... ουν καὶ τὰν πό[λιν....
.... Ἀπόλλων]ος χρησμὸς....
.... ους τοῖς ἐν το[ῖς....
.... τ]άν τε συνγέ[νειαν καὶ τὰν φιλίαν...
15 .... κατ]ὰ τὰ προγεγρ[αμμένα....
.... σιν αὐτᾶς καὶ κ....
.... ι πεποιειμέν...
.... τος Φιλίππ[ου....

Ces débris lamentables — « *miserae laciniae* », dit avec trop de raison M. Dittenberger, — ont causé bien des tortures aux éditeurs qui ont eu successivement la tâche de les publier. Il va de soi qu'une restitution un peu étendue de textes si mutilés est impossible : nul n'a eu la témérité de l'essayer ; mais on voulait savoir, tout au moins, par quelle ville les décrets avaient

été votés, on souhaitait en démêler l'objet et le sens général. Bœckh (1) s'y appliqua sans grand succès; Newton (2) y échoua complètement; avec M. Dittenberger (3), la question fit un grand pas.

L'éminent auteur du *Corpus Inscriptionum Graeciae Septentionalis* eut d'abord le mérite de déterminer l'origine des deux décrets : il vit et prouva que le peuple de Mégare pouvait seul en avoir été l'auteur. De plus, la présence du mot πρεσβευτᾶν (*a*, l. 9) d'une part, des mots ἐκεχειρία (*a*, l. 4, 13 ; *b*, 3), θυσίας (*a*, 11), ἄσυλον (*a*, 16), χρησμός (*b*, 12) de l'autre, lui permit d'établir avec certitude de quelle nature était l'affaire dont traitent ces documents. Je cite ici les lignes les plus instructives de son commentaire (4) : « Porro ad ea quae alia quaedam civitas per legatos postulaverat, his decretis responderi manifestum est. Ac non modo ἐκεχειρίας vocabulum....., sed etiam alia vestigia indicant de rebus sacris hic agi summamque argumenti necessitudinem huic titulo cum eis intercedere, quibus sacra cum certaminibus coniuncta, quae civitas quaedam aut nova instituit aut instauravit aut amplificavit, rogatu illius ab aliis civitatibus probantur aut recipiuntur. Inprimis memorabilis in hoc genere est titulus... decretum Aetolorum continens de Nicephoriis ab Eumene rege institutis (*B. C. H.*, V, 372 = *S. I. G.*, 215).... Ut illic coniunctim de feriis recens institutis et de iure asyli agitur, sic hic quoque factum esse adparet. » — Ainsi les deux décrets sont des réponses favorables adressées par le peuple de Mégare à des ambassadeurs, Oinopion, Dionysas,... thodémos (5), qui réclamaient de lui — pour employer le langage très précis dont les Grecs faisaient usage en pareille occurrence — une ἀποδοχὴ ἀσυλίας, ἐκεχειρίας, θυσίας καὶ ἀγῶνος.

(1) *C. I. G.*, 1052 *b* (*Add.*, vol. I).
(2) *Inscr. Brit. Mus.*, II, CXXXVI.
(3) *C. I. G. S.*, I, 16.
(4) *C. I. G. S.*, I, p. 10, col. 1.
(5) Les ambassadeurs étaient probablement au nombre de quatre, bien que la chose ne soit pas certaine.

Mais par quel peuple avaient été délégués ces ambassadeurs ? à quelle cité les Mégariens décernèrent-ils le privilège de l'ἀσυλία ? et de quelle divinité étrangère s'engageaient-ils à célébrer les fêtes ? Là-dessus M. Dittenberger ne s'expliquait pas. C'est à mon maître, M. Foucart, qu'il était réservé de découvrir la solution de ces problèmes. Dans une lettre, adressée à M. Dittenberger pendant la publication du *Corpus Graeciae Septentrionalis* (1), il établit : 1° que les mots τᾶι Σωτείραι (*b*, l. 10) désignaient, selon toute apparence, Κόρᾳ Σώτειρα, la principale divinité de Cyzique, appelée simplement Σώτειρα sur les monnaies de cette ville ; 2° que l'oracle mentionné à la l. 12 du fragment *b* était sans doute le même dont M. Homolle retrouva une copie à Délos (2), et par lequel Apollon Pythien enjoignait aux habitants de Cyzique de proclamer leur cité ἱερὰ καὶ ἄσυλος, de faire accepter aux étrangers cette consécration et de les inviter aux sacrifices offerts à Koré Soteira ; 3° que, par suite, il fallait voir dans Oinopion, Dionysas et .....thodémos, des théores cyzicéniens, venus à Mégare en exécution des ordres d'Apollon, pour solliciter des Mégariens leur participation aux fêtes de Koré et pour en obtenir la reconnaissance de l'ἀσυλία de Cyzique.

L'opinion de M. Foucart présente une si grande probabilité qu'elle pourrait se passer de vérification. Cependant, comme des arguments confirmatifs ne sont jamais à dédaigner, je suis bien aise d'être à même d'en produire ici. En premier lieu, M. Foucart eût pu faire observer que le nom d'Οἰνοπίων, fréquent dans toutes les colonies ioniennes, appartient notamment à l'onomastique de Cyzique : comme à Éphèse, comme sans doute aussi à Milet, les membres d'une des tribus de la ville s'y appelaient Οἰνωπαί (3), et, dans une inscription de Rhodes (4), il est fait mention du cyzicénien Οἰνόπας. Voici, d'autre part, qui

(1) [illegible]
(2) [illegible]
(3) [illegible]
(4) [illegible]

est plus précis et plus concluant. Strabon, citant au cours d'une discussion géographique un fait relaté par Poseidonios d'Apamée, s'exprime de la sorte : .... Εὔδοξόν τινα Κυζικηνὸν θεωρὸν καὶ σπονδοφόρον τοῦ τῶν Κορείων ἀγῶνος ἐλθεῖν εἰς Αἴγυπτον ἱστορεῖ κατὰ τὸν δεύτερον Εὐεργέτην (1). Ce passage est pour nous plein d'intérêt. Il nous montre d'abord que les Cyzicéniens, comme l'avait supposé M. Foucart, s'étaient conformés à l'oracle d'Apollon et faisaient annoncer par tous pays la célébration de leur grande fête religieuse (2). De plus, le titre de σπονδοφόρος — « sacras inducias nuncians » — attribué à Eudoxos, prouve que cette fête donnait lieu à une trêve sacrée : ce qui s'accorde parfaitement avec la mention, trois fois répétée, d'une ἐκεχειρία dans nos inscriptions (*a*, l. 4, 13 ; *b*, 2). Enfin, Strabon, ou plutôt Poseidonios, nous apprend que les fêtes de Κόρη Σώτειρα portaient le nom de Κόρεια (3) : il me paraît tout à fait légitime de rétablir ce nom, avec la forme que lui donne le dialecte dorien, à la l. 5 du fragment *b*, et d'écrire (l. 4-5) : .... καὶ τοῖς θ[εαροῖς τοῖς ἐπανγελλόντεσσι τὰν θυσίαν καὶ τὸν ἀγῶνα τῶν Κο]ραίων. Si l'on admet pour le mot terminé en ΡΑΙΩΝ, dont aucun éditeur n'avait fourni l'explication jusqu'ici, le supplément que je propose, le sens de nos inscriptions se trouvera définitivement fixé de la façon même qu'avait indiquée M. Foucart; et l'on pourra restituer comme il suit les l. 9-10 de *a* et 6-7 de *b* : [παραγενομένων π]ρεσβευτᾶγ κ[αὶ θεαρῶν..... παρὰ τᾶς πόλιος τᾶς Κυζικαν]ῶν.... — [Ἐπεὶ Κυζικανοὶ φί]λοι ὄντες κ[αὶ συνγενεῖς τᾶς ἁμετέρας πόλιος ἐξαπέστειλαν ποτ' ἁμὲ πρεσβευτὰς καὶ θεαροὺ]ς Οἰνοπίωνα κ.τ.λ. (4).

Il est bon d'observer maintenant que nos documents, tout

(1) Strab., II, 3, 4 (= C. Müller, *F. H. G.*, III, p. 279 : Poseidonios, *fragm.*, 68).

(2) Est-ce à une circonstance pareille que se rapporte le décret de Rhodes (*C. I. G.*, 3656) rendu en l'honneur de théores de Cyzique ? On peut le supposer, mais la preuve n'est pas faite.

(3) On voit assez maintenant combien était malheureuse la correction Κορινθίων (pour Κορείων) que d'anciens éditeurs avaient voulu introduire dans le texte de Strabon.

(4) Le nom propre... τος Φιλίππ[ου] (*b*, 18) désigne peut-être le θεαροδόκος constitué par les Mégariens pour recevoir à l'avenir les théores de Cyzique.

fragmentaires qu'ils sont, ne laissent pas de nous instruire d'un fait intéressant et nouveau. — A la l. 14 du décret *b*, la restitution du mot συνγέ[νειαν] est nécessaire; et ce texte est le premier à nous apprendre qu'il existait des rapports de parenté entre les deux villes de Mégare et de Cyzique. La chose, tout d'abord, semble faite pour étonner : il résulte, en effet, de l'accord unanime des écrivains anciens que Cyzique était une colonie de Milet (1), et nous pouvons être assurés que les Mégariens ne prirent aucune part directe à sa fondation. Si je ne me trompe, voici peut-être comme il faut expliquer cette συγγένεια inattendue. Les émigrants qui colonisèrent Milet et les villes voisines d'Ionie n'étaient pas tous, comme on le sait, de souche ionienne : parmi eux se trouvaient en quantité des hommes de races diverses, notamment des Béotiens (2); quelquefois même, par exemple à Téos, un contingent béotien précéda le gros de l'émigration, fourni par des populations ioniennes (3). Or, le *Catalogue des Vaisseaux* laisse voir (4), et récemment, rendant à ce témoignage toute sa valeur, M. de Wilamowitz a montré avec beaucoup de force (5) qu'à l'époque des premières colonisations helléniques la Mégaride faisait encore partie intégrante de la Béotie. On a donc tout lieu de croire que, dans nombre de cas, les « Béotiens » mêlés aux Ioniens qui traversèrent la mer Ægée pour gagner les rivages d'Asie, étaient en réalité des « Mégaro-Béotiens » : la chose a d'autant plus de vraisemblance qu'en certaines cités réputées mégariennes, nous distinguons sans peine un apport béotien (6), et que, même après la séparation de leurs deux

(1) Voyez les textes réunis par Busolt, *Griech. Gesch.*, I, p. 469, note 1.

(2) Voir, en général, Busolt, I, p. 311-313 ; et, plus particulièrement, pour Milet : p. 304 ; pour Erythrai : p. 313 et note 4 ; pour Chios : p. 314 ; pour Lébédos : p. 311 et note 3 ; pour Priène : p. 307.

(3) Comp. Busolt, I, p. 311 et 312, note 1.

(4) *Iliad.*, B, 508.

(5) Wilamowitz-Möllendorff, *Hermes*, XXI, p. 100 et note 2. — Les doutes émis par Ed. Meyer à ce sujet (*Gesch. des Alterth.*, II, p. 269) ne me paraissent nullement justifiés.

(6) A Byzance, Diodore (XIV, 12) mentionne la présence de Βοιωτοί. A Calchédoine, une des tribus de la ville s'appelle Ἀσωποδωρήα (voir Collitz-Bechtel, 3054).

pays, Mégariens et Béotiens s'unirent encore pour diriger de concert quelques entreprises coloniales (1). Avec quelque complaisance et sauf à exagérer un peu le rôle joué par leurs ancêtres dans l'émigration, les habitants de Mégare pouvaient dès lors se dire apparentés aux populations de la plupart des villes ioniennes. Et les mêmes liens étaient censés naturellement les unir aussi aux populations des colonies issues de ces villes : συγγενεῖς plus ou moins authentiques des Milésiens, ils se trouvaient l'être du même coup, bien qu'au second degré seulement, des Cyzicéniens. On me permettra d'ajouter que, suivant une hypothèse plausible, les citoyens appelés Οἴνωπες dans plusieurs villes d'Ionie (2) auraient été d'origine béotienne, c'est-à-dire probablement mégaro-béotienne : il est tout indiqué d'appliquer la même conjecture à ces autres Οἴνωπες, dont nous avons signalé plus haut l'existence à Cyzique, et de croire qu'ils y représentaient l'élément mégarien jadis associé à la fondation de Milet.

V. — *Inscription de la Lynkestide.*

Dans le *Bulletin de Correspondance hellénique* (XXI, p. 162), M. Paul Perdrizet a reproduit, d'après la Παλιγγενεσία (3), une inscription grecque dont voici le texte (4) :

..... οι λειτουργείτωσαν · οἱ δὲ κεκτημένοι μόνον ταῖς τῆι
[πόλει(?) ἐ]πιβαλλομέναις λειτουργίαις ὑπεύθυνοι ἔστωσαν · τίνα
[δὲ δεῖ τ]ρόπον στόρνυσθαι τὰς ὁδούς, κοινῶι διατάγματι ἐδήλωσα ·
[κε]λεύω καὶ ΑΝΤΑΝΟῪC συντελεῖν ὑμεῖν εἰς τὰ ἀναλώματα,
5 τὸ τρίτον συνεισφέροντας · ἡ δὲ συνεισφορὰ γενέσθω ἀπὸ
τῶν ἐν Μακεδονίᾳ ὄντων ΑΝΤΑΝΩΝ. Εὐτυχεῖτε.
Πρὸ ιγ΄ καλανδῶν Ἰουνίων · ἀπὸ Δυρραχίου.

(1) Fondation d'Hérakleia Pontique par des émigrants de Mégaride et de Béotie : voy. les textes dans Busolt, II, p. 487-488 ; cf. Wilamowitz, *Hermes*, XXI, p. 111 et note 3.

(2) Voyez Busolt, I, p. 280 et note 4.

(3) N° du 11/23 mars 1894.

(4) Formes des lettres : ΕCΘΩ.

Ce qu'on peut traduire ainsi : « ..... Que les propriétaires « seuls soient soumis aux prestations qui incombent à la « [ville ?]. Quant à la façon dont doivent être pavées les routes « je l'ai fait connaître par mon édit général. J'ordonne que les « *Antanoi*, eux aussi, contribuent avec vous aux dépenses jus- « qu'à concurrence du tiers. La contribution sera levée sur « ceux des *Antanoi* qui sont en Macédoine. Salut. — Le 13e jour « avant les kalendes de juin. A Dyrrachion. »

Le document semble dater approximativement du courant du IIe siècle de notre ère. On voit qu'il a la forme d'une lettre ou d'un rescrit. A qui était-il adressé ? C'est en Macédoine qu'on l'a découvert, dans l'antique Lynkestide, — « ἔν τινι ἀμπέλῳ παρὰ τὴν μακεδονικὴν Ὀκτώλοφον τῆς Λυγκηστίδος » —, dit le correspondant anonyme qui l'a communiqué à la Παλιγγενεσία. La pierre où il est gravé porte plus bas une seconde inscription (1), relative à un certain Paulus Caelidius Fronton, qui exerça, entre autres fonctions, celle de γυμνασιάρχης ἀποδεδει[γ]μ(έ)νος καὶ τῆς πόλεως καὶ τοῦ Λυγκηστῶν ἔθνους (2) : il paraît bien résulter de là que les destinataires de la lettre étaient les Lynkestes. Leur nation, comme le rappelle M. Perdrizet, avait pour capitale Hérakleia : c'est sans doute de cette ville qu'il s'agit dans la phrase que j'ai citée de la seconde inscription, et peut-être était-elle aussi mentionnée à la l. 3 de la première. — Quant à retrouver l'auteur de la lettre, il serait chimérique d'y prétendre. M. Perdrizet n'hésite guère à voir en lui l'empereur Hadrien, qui, en 124/125, paraît avoir « suivi la *Via Egnatia* depuis la Thrace jusqu'à Dyrrachium » ; mais cette conjecture, que nul indice n'autorise, demeure parfaitement aventureuse. Je penserais beaucoup plus volontiers que notre document émane d'un proconsul de Macédoine. A la l. 3, il est fait mention d'un κοινὸν διάταγμα : on sait que le terme διάταγμα s'emploie communément pour désigner l'édit ou l'ordonnance d'un gouverneur de province ; le κοινὸν διάταγμα pourrait être l'*edictum provinciale*,

(1) *Bull. Corr. hell.*, XXII, p. 162.
(2) L. 5-6.

applicable non seulement à la Lynkestide, mais à toute la Macédoine. Il est vrai que la résidence officielle des proconsuls était Thessalonique et non Dyrrachion ; mais l'importance de la dernière ville, transformée par Auguste en colonie romaine et destinée à devenir plus tard le chef-lieu de l'*Epirus nova*, ne cessa de croître sous l'Empire : il se peut donc que, dès le IIe siècle, les gouverneurs de Macédoine l'aient choisie, à côté de Thessalonique, comme résidence secondaire, pour y faire des séjours de longue durée. — Le peu qui subsiste de la lettre ne permet ni d'en reconstituer la teneur ni d'en démêler exactement l'objet. Du moins nous voyons qu'on y invitait les Lynkestes à veiller à l'entretien des routes qui traversaient leur territoire (1) : c'est ce qui paraît ressortir de la seconde phrase conservée. La signification de la première reste obscure. Pour la dernière, par laquelle il est enjoint aux « Antanoi » de supporter un tiers des dépenses (de voirie ?) imposées aux Lynkestes, elle serait fort claire, si nous n'ignorions précisément ce qu'étaient ces « Antanoi ».

La question mérite qu'on y insiste et je veux ici m'essayer à la débrouiller. — « Ce mot ANTANOI, deux fois répété [l. 4 et 6], « dit M. Perdrizet, est sans doute une erreur de copie. Je ne « vois pas la correction à faire. Il s'agit probablement d'une « corporation (par exemple d'entrepreneurs de transports) qui « devait avoir intérêt au bon état des grands chemins. » — Il est certain que « Ἀνταvοι » est inintelligible et, partant, intolérable ; autant que M. Perdrizet je suis convaincu que le mot a été défiguré ; mais l'altération peut consister en une simple mutilation. Le copiste des deux inscriptions a presque toujours transcrit correctement les caractères des documents qu'il avait sous les yeux : seulement, l'exemple des l. 2 et 6, dans le second texte (2), montre qu'il n'a pas laissé de pécher parfois par omission et qu'il lui est arrivé de sauter quelques lettres. Tel

(1) Parmi ces routes, la principale était, ainsi que le remarque M. Perdrizet, la *Via Egnatia*, qui passait par Hérakleia.

(2) L. 2 : πόλι pour πόλ[ε]ι ; — l. 6 : ἀποδεδει-|[γ]μνος pour ἀποδεδει-[γ]μ[έ]νος.

peut être encore ici le cas, et je verrais volontiers dans « Ἀνταν-οι » un mot incomplet et tronqué. — Il faut convenir maintenant que l'explication proposée par M. Perdrizet a bien peu de probabilité. Sans compter que ce serait merveille qu'ils se fussent appelés Ἀνταν-οι, on ne s'attendait guère à trouver en cette affaire les « entrepreneurs de transports ». La tournure et le sens général de la phrase où figurent les « Antanoi » nous inclinent bien plutôt à supposer que ce nom mystérieux désigne une population partiellement établie dans les limites de la province de Macédoine, en Lynkestide ou dans le voisinage; population sans doute d'origine étrangère, distincte des peuplades indigènes, et placée dès lors dans une situation spéciale; assimilée pourtant, au moins en certains cas, aux Macédoniens, et traitée comme eux par l'administration romaine. Guidés par ces conjectures, j'espère que nous parviendrons sans trop de peine à corriger et à interpréter d'une façon plausible notre texte épigraphique.

Au sud-ouest de la Macédoine « montagneuse » (la *Macedonia quarta* des Romains), pays des Lynkestes, habitait, sur les frontières mal définies de l'Épire, la tribu des *Atintanes*. Thucydide, Skylax, Strabon les appellent Ἀτιντᾶνες; Stéphane de Byzance, Ἀτιντᾶνες et Ἀτιντάνιοι; on imagine facilement, pour ce nom, une troisième variante à peine différente, Ἀτιντάνοι : elle se rencontre, en effet, dans Appien et dans Tzetzès (1). Si l'on suppose à présent, dans l'inscription, l'omission, deux fois répétée, des deux lettres TI, l'énigme qui nous arrêtait se trouvera, je pense, résolue : aux l. 4 et 6, au lieu d''Ἀνταν-οι, il faudra simplement écrire Ἀ[τι]ντάν-οι.

(1) La plupart des textes anciens relatifs aux Atintanes sont énumérés par Oberhümmer dans Pauly-Wissowa (art. Atintania) : Thucyd., II, 80, 6; Skyl., 26; [Aristot.,] *Mirab. ausc.*, 34; Polyb., II, 5, 8; 11, 11; VII, 9, 13; Strab., VII, 7, 8; Liv., XXIX, 12, 13; XLV, 30, 7; Appian., *Illyr.*, 7; Herodian. Techn., I, 13, 95, 296 (Lentz); Steph. Byz., *s. v.*, Ἀτιντανία; Tzetz., *ad Lykophr.*, 1044. Ajoutez : Polyaen., IV, 11, 4 (Wölfflin). — Ἀτιντᾶνες : Thucyd., II, 80, 6; Skyl., 26; Strab., VII, 7, 8; Herod. Techn., I, 13 (L.); Steph. Byz., *s. v.* Ἀτιντανία; — Ἀτιντάνιοι : Steph. Byz., *ibid.* — Ἀτιντάνοι : Appian., *Illyr.*, 7, 14, 20 (Mendelssohn); Tzetz., *ad Lykophr.*, 1044. — Dans les autres auteurs la forme du nominatif est incertaine.

Il est de fait que les Atintanes paraissent répondre assez exactement aux conditions que j'énumérais plus haut. — On lit dans Stéphane de Byzance : Ἀτιντανία, μοῖρα Μακεδονίας (1). Et déjà Tite-Live, dans le chapitre de son livre XLV où il raconte la dissolution du royaume de Persée en 168 et le partage de la Macédoine en quatre « régions », s'exprime ainsi : « Quartam regionem Eordaei et Lyncestae et Pelagones incolunt; *iuncta his Atintania* et Tymphaeis et Elimiotis; frigida haec omnis duraque cultu et aspera plaga est (2) » : d'où il résulte que, dès le IIe siècle avant notre ère, les Romains rattachaient le territoire des Atintanes à la Macédoine et le considéraient comme une dépendance administrative de la « région » où se trouvait la Lynkestide. On ne saurait donc s'étonner qu'il soit parlé des Atintanes dans un acte officiel relatif aux Macédoniens-Lynkestes, et que l'autorité romaine ait astreint les premiers à participer aux charges financières qui pesaient sur les seconds. — Cependant les Atintanes n'étaient pas des Macédoniens : aucun des auteurs qui ont parlé d'eux de façon explicite ne laisse là-dessus le moindre doute. Strabon (3) les classe expressément parmi les populations épirotes; Appien (4) voit en eux des Illyriens; Tite-Live (5) semble les ranger simplement au nombre des « barbares » ; et les clauses de la paix de 205,

(1) Steph. Byz., *s. v.* Ἀτιντανία; de même, Herodian. Techn., I, 296 (L.)

(2) Liv., XLV, 30, 6-7.

(3) Strab., VII, 7, 8 : Ἠπειρῶται δ' εἰσὶ καὶ Ἀμφίλοχοι καὶ οἱ ὑπερκείμενοι καὶ συνάπτοντες τοῖς Ἰλλυρικοῖς ὄρεσι, τραχεῖαν οἰκοῦντες χώραν, Μολοττοί τε καὶ..... Ἀντιντᾶνες, οἱ μὲν πλησιάζοντες τοῖς Μακεδόσι, οἱ δὲ τῷ Ἰωνίῳ κόλπῳ. — Cf. Tzezt., *ad Lykophr.*, 1044 : Ἀτιντάνοι, ἔθνος Ἠπειρωτικόν.

(4) Appian., *Illyr.*, 7, 12 (Mendelssohn) : Ἰλλυριοὶ μὲν δὴ τὰς πολιορκίας λύσαντες ἀνεχώρουν, καί τινες αὐτῶν ἐς Ῥωμαίους, οἱ Ἀτιντάνοι λεγόμενοι, μετετίθεντο.

(5) A la fin du passage du l. XLV (30, 6-7), cité plus haut dans le texte, on lit : « Cultorum quoque ingenia terrae similia habet; ferociores eos et accolae *barbari* faciunt, nunc bello exercentes etc... » Il semble que le mot *barbari* se rapporte aux habitants de l'Atintania, de la Tymphaeide et de l'Elimiotide, provinces nommées dans les lignes précédentes. La chose pourtant n'est pas certaine : ce mot pourrait désigner les Illyriens, voisins de ces mêmes provinces, ainsi que de la Lynkestide, de l'Eordaea et de la Pelagonia.

qu'il nous a transmises (1), établissent de façon péremptoire la différence de l'Atintania et de l'ancien royaume de Macédoine. Il est donc naturel que notre document désigne les Atintanes comme un peuple *sui generis,* en fasse une mention séparée, et les distingue des Lynkestes. — Enfin, lors de la constitution (sous le règne de Vespasien ?) d'une province spéciale d'Épire, détachée de la Macédoine, il est bien probable qu'on fit deux parts des Atintanes : les uns continuèrent de ressortir comme devant à la province de Macédoine, les autres furent attribués à la province nouvelle. Ainsi s'explique, je crois, dans l'inscription, l'emploi de la formule οἱ ἐν Μακεδονίᾳ ὄντες Ἀ[τι]ντάνοι (l. 6), pour caractériser les premiers, appelés seuls à contribuer aux dépenses publiques des Lynkestes.

Maurice Holleaux.

(1) Liv., XXIX, 12, 13 : « P. Sempronius condiciones pacis dixit ...Atintania, si missis Romam legatis ab senatu impetrasset, ut Macedoniae accederet. »

NOTES SUR MARTIN CRUSIUS

SES LIVRES, SES OUVRAGES ET SES MANUSCRITS

I

M. Omont a fait connaître aux lecteurs de la *Revue* (1) l'acquisition, par la Bibliothèque nationale de Paris, du texte original d'une chronique provenant de la main infatigable de Théodose Zygomalas, protonotaire de l'Église grecque patriarcale de Constantinople, qui, comme on sait, a rendu, vers la fin du XVIe siècle, des services signalés aux hommes lettrés de l'Occident et surtout à Martin Crusius, *Graecae et Latinae linguae cum Oratoria in celebri Academia Tubingensi professori et historico.*

Le texte de la chronique, dont nous devons la description à M. Omont, a déjà été publié par Crusius, dans la *Turcograecia* (Basileae, 1584 fol.), sous le titre : Ἱστορία Πολιτικὴ Κωνσταντινουπόλεως, p. 1-143, et réimprimé dans le *Corpus Scriptorum Historiae Byzantinae* de Bonn.

Pendant mon séjour en Allemagne, et particulièrement à Tubingue, où j'ai complété mes études, j'ai eu mainte fois l'occasion non seulement de voir les manuscrits du savant philhellène, conservés à la Bibliothèque universitaire et à la Bibliothèque royale publique de Stuttgart et ailleurs, mais encore de les consulter. C'est vraiment un trésor, ou plutôt une mine de

(1) *Revue*, X, p. 66-70. Martin Crusius, Georges Dousa et Théodose Zygomalas.

trésors. Comme l'histoire ecclésiastique et littéraire des derniers siècles m'intéressait tout particulièrement et que je n'ignorais pas le précieux volume des *Acta et Scripta Theologorum Wirtembergensium et Patriarchae Constantinopolitani D. Hieremiae* (1), je m'empressais d'étudier les manuscrits sur lesquels on avait des renseignements vagues jusqu'alors, et j'ai eu le soin de les collationner avec les textes imprimés. Les matériaux manuscrits de provenance grecque, si passionnément recueillis par le savant allemand, révèlent une foule de détails concernant l'histoire et la littérature de tous les pays grecs, qui étaient alors sous la domination turque ou vénitienne ainsi que l'église grecque orthodoxe et les personnes qui s'y rattachaient, patriarches, métropolitains, évêques et autres. Crusius entretenait des rapports assidus avec beaucoup de Grecs de Constantinople et il s'est mêlé activement, quoique sans résultat, à la correspondance officielle des réformateurs protestants avec le patriarche Jérémias II Tranos (2), en vue de l'union des Églises. En un mot, il profitait de toute occasion — y compris l'intermédiaire d'Étienne Gerlach et de Salomon Schweiger (3) — pour s'informer de choses grecques, de l'état intellectuel et ecclésiastique de la Grèce proprement dite et de ses villes principales, de Byzance, etc. (4). Il entra en relations épistolaires avec le patriarche Jérémias II, avec le protonotaire du patriarcat Théodose Zygomala et son père, le grand orateur, avec

(1) La description de ce rarissime volume (fol. 1584) a été faite par M. E. Legrand, *Bibliographie hellénique*, vol. II, p. 41-44, et par moi, d'après mon exemplaire et mes renseignements inédits, dans l'Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια, vol. XIV, p. 318-320. La seconde lettre des *Acta et Scripta*, datée de Tubingue le 20 mars 1575, et signée aussi par Martin Crusius, est aussi publiée dans la *Turcograecia*, p. 423-424.

(2) Cf. la note précédente. Voir sur Jérémias : Gédéon, Πατριαρχικοὶ Πίνακες, p. 518-525 et 531-536 ; Sathas, Σχεδίασμα, Athènes, 1870 ; mon article : « Ἱερεμίας ὁ Τρανὸς καὶ προσωπογραφία αὐτοῦ », dans l'Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια de 1891, et Jean Messoloras, professeur à l'Université d'Athènes, dans sa Συμβολική.

(3) Consultez : *Turcograecia*, p. 93 ; Legrand, *Notice biographique*, p. 174.

(4) Ibidem. *Turcogr.* : « αἱ πόλεις Ἡράκλεια, Θεσσαλονίκη, Ἀθῆναι, Ναύπλιον, Ναύπακτος, Ἰωάννινα καὶ ἄλλα, », et *Notice biogr.* : « Βουλοίμην δὲ (écrit Crusius à Margounios, en 1600) λαβεῖν περὶ πόλεων ἐπιστημοτάτων πῶς ἔχουσι σήμερον (Ἀθηνῶν, Θεσσαλονίκης, Σπάρτης καὶ ἄλλων). »

l'évêque de Cythère, Maximos Margounios, avec Gabriel, évêque de Philadelphie à Venise, avec Meletios Pégas, plus tard patriarche d'Alexandrie, et d'autres. Dans l'attente d'une réponse précise, il leur posait toujours avec instance les questions les plus minutieuses sur les affaires grecques, prêt, pour atteindre ce but, à leur accorder tout ce qu'ils auraient réclamé de lui. Je donne ici, à titre d'échantillon, quelques spécimens inédits des résultats auxquels j'ai pu parvenir dans mes recherches. Ils sont tirés d'un manuscrit de Crusius, le *Diarium,* ou plutôt les *Diaria,* neuf forts volumes (1) petit in-4°, formant le *Codex Tubingensis Mh 466,* conservés à la Bibliothèque universitaire de Tubingue.

Cod. Tub. 466, tome V, p. 60, lettre du 23 mars 1594.

« Mart. 23 ad Graecos scripsi.

« Τῷ πανιερωτάτῳ Φιλαδελφείας μητροπολίτῃ κῳ Γαβριήλῳ, τῆς « τῶν ἐν Βενετίᾳ Ἑλλήνων ἐκκλησίας, ὑπὲρ τοῦ ἐν Κωνσταντινουπό- « λει, Νέᾳ Ρώμῃ, πατριάρχου ἀξιοτίμῳ προστάτῃ μεθ' ἧς πρέπει « αἰδοῦς ὑγιῶς ἐπιδοθείη.

« Σώζεσθαι καὶ χαίρειν ἐν Χῷ.

« Πανιερώτατε κε Γαβριῆλε, τὸν κομίζοντά σοι τὸ γράμμα, εὐμενεῖ « προσώπῳ προσορᾶν· ἀγαθὸς γὰρ νέος τῶν ἐμοὶ μαθητευσάντων πρὸ « ἐτῶν Μελχιὼρ Βοννακῆρος, περὶ νομικὴν σπουδάζων· θαυμάζω, πα- « νιερώτατε, πῶς τοσοῦτον χρόνον σιωπᾷς πρὸς μέ; ἄρα καλῶς ὑγιαί- « νεις; ἄρα κατὰ νοῦν χωρεῖ τὰ πράγματα; ἄρα ζῇ ἔτι ὁ φίλτατος κς « Θεοδόσιος, ὁ πρωτονοτάριος; ἄρα ζῇ καὶ ὁ παναγιώτατος Ἱερεμίας; « Γράψον πρὸς Χῦ ταῦτά μοι, μηδὲ παροράσῃς (2). Ἔρρωσο ἐν Χῷ. « ἀπὸ πόλεως Τυβίγγης τῇ κγ' μαρτίου, τοῦ ,αφιδ' ἔτους σωτηρίας. »

« Ὁ ὑπὲρ τῆς πανιερότητός Σου καθημέραν τῷ Θεῷ ἐντυγχάνων « Μαρτῖνος ὁ Κρούσιος.

(1) Voir la description de ce manuscrit plus loin.
(2) Note marginale de Crusius : μὴ ἐπιλαθέσθαι.

« Διαπέμψαις τὸ ἕτερον γράμμα πρὸς κύριον Θεοδόσιον. »

Cette lettre est la suivante :

« Τῷ Ἐντιμοτάτῳ κῳ Θεοδοσίῳ τῷ Ζυγομαλᾶ, τοῦ Κωνσταντινο-
« πολίτου πατριάρχου πρωτονοταρίῳ ἀξιωτάτῳ, κῳ ἀγαπητῷ εἰς τὴν
« Κωνσταντινούπολιν.

Χαίρειν ἐν Χῷ.

« Κύριε Θεοδόσιε τίμιε, εἰ ζῆς ἔτι, σύ τε καὶ ἡ ἀγαπητή σου σύζυξ
« Εἰρήνη · πῶς οὕτω μακρὸν σιωπᾶς ; Γράψον τὰ σὰ καὶ τὰ τοῦ παντα-
« γιωτάτου, πάντα · καὶ πέμψον ἐπιστολὰς σοφῶν ἀνδρῶν, ἢ ἱστορικά,
« διὰ τοῦ ἱερωτάτου Φιλαδελφείας τοῦ ἐν Βενετίᾳ. Ἀσπάζεταί σε ὁ
« κύριος Γερλάχιος καὶ κύριος Σιωπικός. Μὴ ἐπιλάθου μου, μηδὲ
« παροράσῃς. Ἔρρωσο. Ἀπὸ Τυβίγγης, τῇ κγ΄ μαρτίου τοῦ ,αφιδ΄
« ἔτους. Γράψον περὶ γυναικὸς καὶ τέκνων γλυκέων.

« Ὁ μήποτέ σου ἐπιλανθανόμενος

Μαρτῖνος ὁ Κρούσιος.

Crusius fait encore la remarque suivante : « Inclusi litteris « Gabrielis parvulum fasciculum ; M. Melch : Bonachero dedit. « Ibit 25 Mart. in Italiam. »

Il suffit de lire la lettre suivante, encore inédite, pour s'apercevoir à quel point Crusius était dominé par son souci constant des choses grecques. (*Codex Tubingensis*, t. IX, p. 538, sous la date du 31 mai 1604.)

« Maii 31 Die 4 nub. pluv.

« Concionem graece excepi.

« Τῷ ὁσιωτάτῳ κυρίῳ Γαβριὴλ Φιλαδελφείας τῷ Ἐνετίησιν Ἑλλήνων ἐπισκόπῳ, κῳ ἑαυτοῦ αἰδεσιμωτάτῳ.

Venetiis.

Ἡ χάρις τοῦ μόνου θεανθρώπου, μετὰ τῆς ὁσιότητός Σου πάντοτε.

Ἔρχεται πρὸς Σέ, ὁσιώτατε κύριε, ἀνὴρ καλὸς καὶ ἀγαθός, οὗτος ὁ κύριος Γάσπαρ Οἴγκωνος Γερμανὸς τοῦ ἰδεῖν καὶ τιμᾶν τὴν ὁσιότητά σου, νόμων δόκτωρ ἤγουν διδάσκαλος, ὃν κατὰ τὸ φιλάνθρωπόν σου καὶ φιλοχρούσιον μετ' εὐνοίας δέξῃ, οὐκ ἐνοχλήσοντα κατ' οὐδέν. Εἶτα

δὲ οὐκ ἀμφιβάλλω, τὴν ὁσιότητά σου μὴ οὐ χαρίσεσθαί μοι τιμῶσαν γοῦν τὸ γῆράς μου · τοῦτό τε μόνον τῷ γράφειν καὶ δηλοῦν μοι, ἃ μηδενὶ βλάβην φέροντα αἰτῶ.

1) Τίς ἐστὶν ὁ σήμερον ἐν τῇ Κωνσταντίνου, τὸ πατριαρχικὸν ἀξίωμα διέπων; τί αὐτοῦ τὸ ὄνομα;

2) Τὰ ὀνόματα τῶν ἄχρι δεῦρο μετὰ τὴν ἀπέλευσιν τοῦ ἐν ὁσίοις κυρίου Ἱερεμίου πατριαρχευσάντων.

3) Τὸ ὄνομα τοῦ ἐν Ἀθήναις καὶ τοῦ ἐν Θεσσαλονίκῃ μητροπολίτου.

4) Ἆρα ζῇ ἔτι ὁ κύριος Ζυγομαλᾶς, ὁ Θεοδόσιος (1); τίς νῦν πρωτονοτάριος ἀντ' αὐτοῦ;

5) Τὶς νῦν διάδοχος τοῦ Κυθήρων Μαργουνίου Μαξίμου (2);

6) Ζῇ ἔτι ὁ Ἀλεξανδρείας κύριος Μελέτιος (3);

7) Τὰ ὀνόματα τοῦ ἐν Ἀντιοχείᾳ καὶ τοῦ ἐν Ἱεροσολύμοις πατριάρχου.

8) Πόσος περίπου ἀριθμὸς τῶν ἐν Ἐνετίαις Γραικῶν, τῶν εἰς τὴν ἐκκλησίαν τῆς ὁσιότητός σου τελούντων;

« Ταῦτά μοι δηλώσεις προθύμως, αἰδεσιμώτατε κύριε · καὶ δηλώσας « ὑπ' ἐμοῦ τιμηθήσῃ μᾶλλον, καί πρὸς Χν ὑπὲρ ἐντεύξεως παρ' ἐμοῦ « τεύξῃ · εἰ δὲ μὴ χαρίσῃ τὰ ἀκίνδυνα ταῦτα · πῶς οὐκ ἂν ἀπανθρω- « πίας δικαίως δίκην ὄφλων ἁλίσκοιο; ἐγὼ δὲ καλὰ περὶ σοῦ ἐλπίζω · « φυλάττου, μὴ τῆς ἐλπίδος ψευσθῶ.

« Ὅσον εἰς ἐμέ · διδάσκω ἔτι ἐν τῇ ὑψηλῇ τῆς Τυβίγγης Ἀκαδημίᾳ, « καίπερ σχεδὸν τὴν ἡλικίαν ὀγδοήκοντα ἐτῶν ὤν.

« Πρὸ ἐνιαυτοῦ τυπωθέντες ἐξῆλθον παρ' ἐμοῦ ὁ' τόμοι, τοῦ πρώτου « μήκους, τῶν δι' ὅλου ἑκάστου ἔτους Εὐαγγελίων καὶ ἐπιστολῶν κυρια- « κῶν ἐν ἀμφοτέρᾳ γλώττῃ ἀντιπροσώπως. Ὄνομα τῷ ἔργῳ παντί, « Στέφανος Ἐνιαυτοῦ (4). Εὑρίσκονται δὲ πολλὰ αὐτοῦ ἴσα ἐν

(1) M. Émile Legrand n'a pu trouver trace de Théodose Zygomalas après 1614, c'est-à-dire dix ans après l'envoi de cette lettre. Cf. *Notice biograph.*, p. 80.

(2) Margounios est mort dans la nuit du 30 juin au 1er juillet 1602. Cf. E. Legrand, *Bibliogr. hell.*, t. II, p. LXIII et Mystakidis, B. A. Ἱερὸς Κλῆρος. Athènes, 1892, p. 33.

(3) Meletios Pegas est mort un peu avant Margounios. Voir *ibidem*, et Sathas, Νεοελληνικὴ Φιλολογία, p. 217 : « Δύο λόγοι (Μαξίμου) εἰς Μελέτιον Πηγᾶν, ὀλίγον προτελευτήσαντα. »

(4) Dans une liste des ouvrages de Crusius, que j'ai rédigée, figure aussi le titre : Στέφανος τοῦ Ἐνιαυτοῦ, τοῦτ' ἐστιν Ἐξήγησις Εὐαγγελίων καὶ Ἐπιστολῶν τῶν δι' ὅλου τοῦ Ἐνιαυτοῦ ἐν ταῖς κυριακαῖς ἡμέραις καὶ ἑορταῖς ἐν Ἐκκλησίᾳ ἀναγινωσκομένων · ἐκ τῆς Τυβίγ-

« Φραγκοφορδίᾳ, εἰς ἣν πόλιν ἑκάστου ἔτους βιβλιοπῶλαι ἐξ Ἐνετῶν « πορεύονται.

« Ἔρρωσο, τιμιώτατε κύριε : κἀμὲ τῶν δεήσεων ἐπιτυχῆ ποίησον.

« Ἐκ πόλεως, ἣ Τυβίγγη καλεῖται, τῇ τελευταίᾳ μηνὸς μαΐου, ἐν « ἔτει τῆς σωτηρίας ,αχδφ.

« ὁ τὴν ὁσιότητά σου θεραπεύων
Μαρτῖνος ὁ Κρούσιος, τεχθεὶς
ιθ' σεπτεμβρ : ,αφκς'φ.

« Χάρισαί μοι ἀόκνως καί πλατυτέρως · κἀγὼ γὰρ ἀεὶ δεῦρο ἐπιδη- « μοῦντας κατὰ δύναμιν εὖ ἐποίησα.

« Τὰς ἀποκρίσεις δυνήσῃ τῷ κῳ Γάσπαρι δοῦναι (1) : ἢ εἰς πόλιν « Αὐγούσταν (c'est-à-dire à Ausgbourg) δι' αὐγουσταίου γραμμα- « τοκομιστοῦ (τοιοῦτον δὲ ἑκάστῃ ἑβδομάδι εἰς Ἐνετίας ἀφίπλανται « [*sic*]) εἰς τὴν τῶν αὐτόθι γερμανικῶν ἐμπόρων οἰκίαν δούς, πέμπειν.

« Poterit Reverend : Dignitas T : inscribere.

« Ad doctissimum Dn Davidum Hoeschelium Augustae Rec- « torem Scholae Annaeae (2). Οὗτος πρός με διαπέμψει. »

Crusius ajoute ci-après :

« Dedi D. Gasparo qui ait, se prius in Patavia (?) iturum, « postea, per Augustam in Italiam. »

II

Martin Crusius désirait encore avoir des écrits inédits, ou, tout au moins, des copies pour les livrer à la publicité, obtenir des renseignements même sur la vie scolaire et sur la langue

γης, καὶ ἄλλων ἱεροκηρύκων ὑπὸ Μαρτίνου τοῦ Κρουσίου ἐν τῇ Τυβιγγαίᾳ Ἀκαδημίᾳ διδασκάλου τέσσαρσι τόμοις συγγραφεῖσα..... Witebergae 1602 et 1603, in-folio, quatre volumes.

(1) On lit la note marginale : « modus rescribere ».

(2) Les relations amicales et littéraires de Margounios avec David Hoeschel, ainsi que sa correspondance avec lui, en partie encore inédite, mérite d'être le sujet d'un article spécial. Hoeschel, un des humanistes les plus distingués, né à Augsbourg le 8 avril 1556, est mort le 19 octobre 1617 dans la même ville. Voir *Allgem. Deutsche Biographie*, et Fabricius, *Bibl. gr.*, XIII, 534.

grecque d'alors (1), savoir si l'on avait une grammaire et un dictionnaire et si le Nouveau Testament était traduit dans la langue vulgaire (2). Voici un extrait d'une lettre inédite envoyée par Crusius au métropolitain de Philadelphie, Gabriel, le 4 février 1588, à Venise. Cet extrait est tiré du même manuscrit que les citations précédentes (IV 10).

«... Γράφω πάλιν δεόμενος ἐμοὶ πεμφθῆναι βιβλιάριον α) ἐν κοινῇ « γλώττῃ, τὸ περὶ Κυριακοῦ πάθους · ὃ τυπωθῆναι λέγεται παρ' ὑμῖν · « ἢ καὶ ἄλλο τι καλὸν τῆς κοινῆς γλώττης... »

Crusius écrit à la fin d'une autre lettre, pareille à la précédente, et datée du 28 avril 1588 (3) : « Ὀλίγας σελίδας κοινῆς « γλώττης ἔπεμψας · ἐγὼ δ' εὐχοίμην ἂν μείζονα βίβλον. »

Crusius s'intéressait beaucoup à la langue grecque, ancienne et moderne, ainsi qu'à ses idiotismes dialectaux, et il avait même ramassé des livres nécessaires, qu'il commandait à Venise, quelques spécimens de thèmes et quelques λεξιλόγια (*sic*), pour lesquels on peut consulter avec profit sa *Turcograecia* (4). Pour se perfectionner dans l'étude de la langue grecque, Crusius faisait aussi des collections de sermons en grec vulgaire de divers Grecs érudits, comme du grand interprète des Saintes Écritures, Jean Zygomalas (5), du moine Matthaeus, qui prêchait dans les églises dans une langue plus pure (6). Gerlach, qui avait assisté, le 25 mars 1576, à un sermon prononcé par le dit Matthaeus (7) dans l'église τῆς Χρυσοπηγῆς, à Galata, l'affirme en disant dans

(1) Cf. *Turcogr.*, p. 433, 445 et 447, où Crusius écrit à Théodose Zygomalas : « Σὺ δέ, ἀγαπητέ, καὶ περὶ τῶν αὐτόθι ἑλληνικῶν παιδευτηρίων ἡμᾶς δίδαξον... »

(2) Legrand, *Notice biographique sur Jean et Théodose Zygomalas*, p. 16.

(3) *Ibidem*, p. 36. Cf. encore Mystakidès, Ἱερὸς Κλῆρος, p. 49, un passage d'une lettre de Crusius adressée à Maxime Margounios, à Venise.

(4) P. 188, où il y a, par exemple, des noms de vêtements ecclésiastiques : « καμηλαύχι, pileus latus patriarchae καμίλαδο, sub pileo patriarchico dependens « utrinque » ; c'est-à-dire ce que nous nommons aujourd'hui ἐπανωκαμίλαυκον. Voir encore p. 205, 216, etc.

(5) Voir *Turcogr.*, p. 497 : « festo Paschalis 1576... a Patriarcha creatus est Μέγας ἑρμηνευτὴς τῶν θείων Γραφῶν. » Cf. encore p. 205 et 197.

(6) *Turcogr.*, p. 205 : « Monachus... non indoctus... »

(7) *Ibidem*, p. 510 : « qui est τοῦ τῆς Βερροίας frater », mais dans le manuscrit que j'ai eu sous les yeux Crusius remarque : « Metrophanes τοῦ τῆς Βερροίας μητροπολίτου frater. » Voir la description du manuscrit Mb 30. plus loin.

une note publiée par Crusius dans la *Turcograecia* (1) : « Voce « est promptissima, verbis selectis, sed nimium celer. » Ce même Gerlach, après son retour à Tubingue (2), emporta avec lui la lettre de Théodose Zygomalas, publiée dans la *Turcograecia* (3) et datée du 31 mai 1578, dans laquelle Théodose Zygomalas écrivait à Crusius que Gerlach lui remettrait μίκρ' ἄττα ἔγγραφα. Ces petits manuscrits étaient, comme Crusius lui-même ajoute dans une note, un « Λόγος Joannis Zygomalae « περὶ ἀζύμων et S. Cruce historiolas, et de igne purgatorio « opinionem S. Pauli, ac de nativitate Christi sententiarum « farraginem. Deinde, in vulgari lingua, λόγος Θεοφάνους μο- « ναχοῦ, in templo patriarchico recitatum et a Symeone Caba- « sila descriptum, atque Ματθαίου μοναχοῦ (qui est τοῦ τῆς Βερ- « ροίας frater) περὶ εἰκόνων λόγος (4). » J'ai eu la fortune de trouver tout ce qui précède dans un *Codex Tubingensis*, coté Mb 30, et d'en copier quelques extraits. Ce codex est un chartaceus petit in-4° et il porte le titre *Conciones barbarograecae*. Il renferme quelques renseignements sur la langue, la manière, les thèmes des prédicateurs dans les églises et surtout dans l'église patriarcale d'alors, au couvent de *Pammacaristos* (5), par exemple, περὶ ἀζύμων, περὶ τοῦ τιμίου Σταυροῦ, περὶ τῆς ὀρθοδοξίας, περὶ τοῦ αὐτεξουσίου. Je dois faire observer ici que quelques-uns de ces sermons sont autographes, mais avec beaucoup de corrections et d'additions, et d'une écriture fort mauvaise et presque illisible. Dans ce manuscrit se trouvent reliées aussi les Θεματοεπιστολαί, écrites de la main de Théodose Zygomalas, sur un papier plus fin et sous une autre numérota-

(1) *Turcogr.*, p. 205.

(2) *Ibidem*, p. 509. Voir encore Gerlach, *Türkisches Tagebuch*, Franckfurth, 1674, fol. p. 505. Gerlach arriva à Constantinople le 6 août 1573 et le quitta le 4 juin 1578.

(3) P. 465-466.

(4) *Turcogr.*, p. 510. Cf. la note précédente, p. 285, n. 7.

(5) Aujourd'hui *Fethiyé Djami* près du Fanar. Consultez Paspatis, Βυζαντιναὶ μελέται, p. 298 et s. avec planche, et *Turcogr.*, p. 15, 190, etc. ; mes Ἱστορικαὶ σελίδες περὶ Κουρούτσεσμε, Athènes, 1888 ; Sideridis, dans le *Suppl. du Syllogue littéraire de Constantinople*, vol. K-KB ; 1892.

tion, p. 21-50. Crusius les a reçues à Tubingue, le 10 janvier 1579, comme il l'indique, et les a publiées dans la *Turcograecia* (1). Les pages 1-21 contiennent les lettres expédiées à Crusius par Théodose Zygomalas dont le contenu est déjà connu (2), les lettres de Syméon Cabasila (3) et les Ἐπιθαλάμια διάφορα, expliqués et annotés en grec moderne (4).

Voici, à titre de curiosité, quelques mots tirés au hasard des vocabulaires, dont j'ai fait mention plus haut. Je les ai copiés dans un manuscrit sur papier, petit in-4°, *Codex Tubingensis*, Mh 37, et qui est en effet un Φύρδην Μίγδην, à cause de son contenu tout disparate (5).

Dans ce manuscrit Crusius écrit (p. 83 *a*) : « Graeci homines, « qui mecum in Germania fuerunt diversis temporibus : ex « quorum ore, ea, quae ad hodiernam corruptam Graecam lin- « guam pertinent annotavi : M. Mart. Crusius Tubinguae profes- « sor utriusque linguae 1559, 1579, 1587, » et après (p. 85 *a*) : « De Nicolao Kali Peloponnesio ex urbe Corone... » De celui-ci Crusius a reçu : « Barbarograeca Peloponnesia sicut ipse pro- « nunciabat. » Crusius, qui a résumé en quelques lignes tous les principaux accidents et événements de ces *Graeci homines*, écrit à la page 89 *a* : « De Stamatio Donato Cyprio 1579, « ὁμοίως λεξιλόγια », et à la fin : « Καὶ ταῦτα μὲν τοιαῦτα καὶ τοιου- « τότροπα τῷ θεῷ δόξα. A 21 februar usque 27 ejusdem, ὡς φιλέλ- « λην ποθῶν καὶ τὴν σημερινὴν ἐκβαρβαρωθεῖσαν γλῶσσαν μαθεῖν καὶ « ἤδη προκόψας (6) ἐν αὐτῇ 1579. »

(1) P. 349-369.

(2) *Turcogr.*, p. 216 : « Τὰς ἐπιστολὰς ταύτας ἐσημειωσάμην χάριν σου, σοφώτατε κύριε Μαρτῖνε Κρούσιε... »

(3) Elles figurent aussi dans la *Turcograecia*, p. 410. Crusius fait remarquer dans une note marginale : « Scripta 13 Februar et allata 20 April eodem 1578 anno. » Qu'il me soit permis d'ajouter ici que dans le manuscrit en question le *P.-S.* de cette lettre est ainsi conçu : « Ὁ κύριος Μέλας, σὺν τῷ τούτου ξυμμάχῳ κυρίῳ Ἰωάννῃ, προσειρήσθω μοι », et que Crusius écrit dans la marge : « Salutat doc- « toris Medicis Schwarzium et Scheurlium. »

(4) Cf. *Turcogr.*, p. 103.

(5) Ce codex est tantôt chiffré par pages, tantôt par feuillets. Sa reliure date de 1579.

(6) Ayant fait des progrès. Voir encore *Germanograecia*, p. 233. Pour Chypre voir *Turcogr.*, p. 205-210 : « Haec ex Stamatio. »

Voici donc les exemples pris *ex ore* de ce Stamatius : ἡ τροπὴ τοῦ θ εἰς φ.

Παραφύρι ἀντὶ	(au lieu de)	παραθύρι
ἐγὼ θέλω νὰ πλυφῶ	—	πλυθῶ
φρόνι	—	θρόνος (mieux θρόνιον)
φυλαχθοχούλαρο	—	= lœffelkorb.
σπαφί	—	σπάθη
φικάρι (1)	—	θηκάρι
φέλουν	—	θέλουν (αἱ γυναῖκες πάντα ὄμορφες φέλουν νὰ εἶναι = mulieres semper volunt pulchrae esse) (2).
ἐγὼ ἐξοχλήφικα	—	= ego lavi manus, ut ait Pilatus.
ἁλοφήκη	—	= salium
μάραφος (σπόρος τοῦ μαράφου)		
σώφηκα	—	σώθηκα
φήκη	—	= θήκη (3)
νὰ ξηγηφῆ	—	νὰ ξηγηθῆ
γ pro θ	dans	γαλάσιο, etc.

En examinant les ouvrages de Crusius, — ouvrages devenus très rares, — j'ai eu la bonne chance de tomber sur son premier discours grec, prononcé à Strasbourg, le 16 avril 1547, devant un auditoire d'élite, comme lui-même le fait remarquer par une note marginale dans son livre coté à la Bibliothèque universitaire de Tubingue sous le n° DKJ 1. En voici quelques passages prouvant que Martin Crusius s'exprimait dans un style soigné, que beaucoup de savants allemands d'aujourd'hui pourraient lui envier.

« Ὅτι ὡς ἐν μεγάλῳ κινδύνῳ τῆς τε θρησκείας καὶ τῆς ἐλευθερίας
« οὐσῶν σφόδρα προσκυνητέον τῷ θεῷ.

(1) Aujourd'hui encore en usage chez nous.
(2) Cf. *Turcogr.*, p. 188. Cf. encore p. 206 et ss.
(3) Cf. *Turcogr.*, p. 210.

« Πολλοὺς ὑμῶν οἶμαι θαυμάζειν, ποίᾳ τινί ποτε γνώμῃ χρώμενος,
« ὃν τρόπον οἱ ἐμπειρότεροι λέγειν, ὤκνησαν, τοῦτον ἐγὼ ἀπειρότερος
« ὢν παρελήλυθα λαλήσων. Καὶ γὰρ ἅπαντες, οἱ πρότερόν ποτ' εἰρη-
« κότες Ῥωμαϊστὶ διετέλεσαν λέγοντες καὶ οὐδεὶς αὐτῶν ὡς ἑτέρως
« ἄν ποτε ποιεῖν εἰς νοῦν ἐνεβάλετο. Ἐγὼ δὲ τοσοῦτον τόλμῃ πάντας
« ὑπερβέβληκα, ὥστε τῶν ἄλλων πρῶτον ἀναστὰς Ἑλληνιστὶ πειρῶ-
« μαι, ἃ γινώσκω, λέγειν. Δικαίως μὲν οὖν πολλὴν ἄν τις καταγνοίη
« μοι θρασύτητα· οὐ μὴν ἀλλά, εἴγε ἃ μέλλων προλέγειν, εὐνοϊκῶς
« προσδέξαισθε νομίζω φανερὸν ὑμῖν ποιήσειν, ὅτι οὐκ ἀλόγως οὐδ'
« ἄνευ δικαίας αἰτίας οὕτω τυγχάνω πράττων », etc., etc. (1).

En parcourant le manuscrit Mh 37, j'ai rencontré une sorte d'album appartenant à Salomon Schweigger, aumônier de l'ambassade allemande à Constantinople. Cet album contient des signatures de hauts personnages parmi le clergé et les laïques avec lesquels Schweigger se trouvait en relations pendant le séjour qu'il fit à Constantinople et son voyage en Orient, à l'exemple de Gerlach (2). De cet album des attestations et signatures M. E. Legrand a publié, dans sa *Notice biographique,* deux extraits concernant Jean et Théodose Zygomalas ; en voici un autre très intéressant, vu qu'il s'agit d'une personnalité sur laquelle les historiens grecs de notre époque ont écrit et publié des choses contradictoires et ont émis beaucoup de conjectures : je veux parler de Théophanès, dit *Karykis,* devenu patriarche de Constantinople (3).

« Θεοφάνης ἱερομόναχος καὶ πρωτοσύγκελλος τῆς Μεγάλης Ἐκκλη-
« σίας, ὁ ἐξ Ἀθηνῶν τὸ γένος ἐντυχὼν τῷ ἐλλογίμῳ ἀνδρὶ Σολομῶντι
« τῷ σιωπικῷ ἐντὸς τοῦ πατριαρχείου τῆς Κωνσταντινουπόλεως, ᾧ εἰς
« φιλίαν ἀνήρμοσμαι, γέγραφα τῇδε μνήμης χάριν κατὰ τὸ 1580

(1) Le discours se lit aux p. 3-11 du livre *Martini Crusii Orationum liber unus.* Basileae, 1566.

(2) Crusius dans ce manuscrit, p. 165, écrit : « ...Quae 1579 mihi venerunt (c'est-à-dire de Constantinople) procuravit D. Solomon Schweiker (*sic*), Gerlachii illic successor. » Voir pour les *testimonia* encore *Turcograecia,* p. 204. Les *testimonia* pour Gerlach sont dans le manuscrit (p. 33-37 *b*) au nombre de quarante.

(3) Voir une excellente récapitulation de la question historique sur Karykis par Démétrius Cambouroglous, Ἱστορία τῶν Ἀθηναίων.

« ἀπὸ τῆς τοῦ κόσμου ἀπολυτρώσεως ἔτος, τοῦ Θαργηλιῶνος μηνὸς « βας ἱσταμένου, τῇ τοῦ χρόνου. »

Après vient la note suivante :

« Hic omnia scribit sinistra manu.

« † Φιλοσοφία, οὐκ ἐν πολυμαθείας ἀναλήψει, ἀλλ' ἐν ἀπαλλάξει τῶν « φυσικῶν παθῶν θεωρεῖται. Οὐ τὸν πολλὰ εἰδότα γράμματα φαμὲν « σοφόν, ἀλλὰ τὸν ἄλυπον βίον κεκτημένον. »

Crusius, dans une note marginale, ajoute : « Vir humanisti (?) « annorum circ. 35, valde facundus, φιλίστωρ καὶ φιλήκοος. Valde « dilexit Solomonem ppt (= propter) ζωγραφικήν. »

Les lettres et correspondances échangées par Crusius à cette époque pour se procurer des livres ou des copies de livres, ses notices intercalées dans ses volumes et dans ses ouvrages ont une importance toute particulière pour l'histoire littéraire du XVIe siècle. Il me suffit de citer ici la série des lettres et des renseignements communiqués par moi à M. E. Legrand, qui les a publiés dans le *Recueil de textes et de traductions,* publié par les professeurs de l'École des langues orientales vivantes, à l'occasion du VIIIe Congrès international des orientalistes, tenu à Stockholm en 1896, sous le titre : *Notice biographique sur Jean et Théodose Zygomalas* (1), aussi la série de renseignements que j'ai envoyés à M. Démétrius Cambouroglou, qui les a insérés dans son *Histoire des Athéniens* (2), parmi lesquels se trouve un document d'une plus grande importance historique qu'on ne l'avait supposé ; car c'est le seul qui nous atteste l'existence réelle à Athènes d'une famille de Paléologues, descendant de la famille impériale byzantine (3).

De ces mêmes séries, j'ai fait usage dans une brochure intitulée : « ὁ Ἱερὸς Κλῆρος κατὰ τὸν ΙΣ' αἰῶνα, Μάξιμος ὁ Μαργούνιος »,

(1) Paris, 1889, in-8°, et tirage à part de 210 pages.

(2) Athènes, 1889-1892 (5 vol. in-8°). Voir Ἱστορίας, vol. II, p. 94-96, Μνημείων, vol. I, p. 66-68.

(3) Voir, ibidem, Μνημεῖα, vol. II, p. 68-69 : « Athenis esse amplam familiam « Palaeologorum et Comnenorum, non Cantacuzenorum » (ms. Mb 37, p. 161).

publiée à l'occasion du vingt-cinquième jubilé de Constantin Kontos, professeur à l'Université d'Athènes (1), et dans un Discours d'introduction à la Μεσαιωνικὴ Ἑταιρεία du Fanar, que j'ai fait publier dans l' Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια, sous le titre « Μία πατριαρχικὴ σελίς » (2).

Qu'il soit permis de rappeler ici que dans ce *Codex Tubingensis* j'ai rencontré l'excellent rapport de Théodose Zygomalas sur sa tournée exarcale dans les îles de la Propontide et de la mer Égée et sur les villes des côtes de l'Asie Mineure, signalé pour la première fois par moi et publié par M. E. Legrand dans la *Notice biographique sur Zygomalas* (3), ainsi que le *Catalogue* de la Bibliothèque du monastère de la Trinité, dans l'île de Chalki (janvier 1572), qui porte ce titre latin : « Catalogus « bibliothecae D. Metrophanis, patriarchae Constantinopoli- « tani, in monasterio insulae Chalcae », et celui de Georges Cantacuzène aussi publié (4). Je ne dois pas oublier de dire que ce manuscrit m'a fourni encore deux petites notices rédigées par Théodose Zygomalas à l'intention de Gerlach : 1° *De monte Sina;* 2° *de monte Atho,* avec un plan très grossièrement exécuté et une statistique très sommaire du monastère du Levant et de ses moines (5).

Parmi les notes autobiographiques ou autres griffonnées par Crusius en marge de ses livres, je signale ici rapidement quelques morceaux contenus dans son ouvrage coté sous le numéro Gi 360 dans la Bibliothèque universitaire de Tubingue. L'ouvrage porte le titre : *Martini Crusii civitas coelestis, s. cate-*

(1) Athènes, 1892, de 55 pages in-8.

(2) Constantinople, 1890, t. X, et tirage à part de 32 pages in-12, en 160 exemplaires.

(3) P. 123-132.

(4) *Notice biogr.*, p. 142-155.

(5) P. 13 *a*-15 *a*. Crusius fait la remarque suivante : « D. Steph. Gerlachius « mihi Martino Crusio describendum sequens dedit. » (Cf. *Annales suevici*, II, p. 708.) — P. 15 *b* et 18 *b*. « Sequens hoc, de Monte Atho ab cod. D. Gerlachio descripsi mense junio 1579. » Toutes ces notices seront publiées très prochainement par mon ami M. Papadopoulos Kérameus à Saint-Pétersbourg. Cf. Legrand, *Notice biogr.*, p. 132.

cheticae conciones..... aliquot denique Orationes et Epistola a Martino Crusio editae. Tubingae, 1588, in-4°, p. 698 (dans la dernière page non chiffrée le portrait de Crusius de l'année 1578).

Je trouve à la page 676 les lettres suivantes qui ne sont pas sans intérêt.

A

All. Excellent. Signore mio molto honorando, il Signor Martino Crusio, Dottor della lingua Graeca et Latina nello studio famoso di Tubinga.

Εὖ πράττειν.

Ἰδού σοι, φίλτατε Κρούσιε, τὰ γράμματα τοῦ κοινοῦ φίλου Θεοδοσίου τοῦ Ζυγομαλᾶ (1) τοῦ πρωτονοταρίου τῆς μεγάλης ἐν Κωνσταντινουπόλει ἐκκλησίας. ἅπερ αὐτός μοι πρὸ πέντε μηνῶν ἔδωκεν εἰς χεῖρας· δεόμενος, ἀσφαλῶς σοι πέμπειν αὐτά. Spero, che haverano buon ricapito. Perche il Signor Christophoro de Schallembergo, mio molto, cosi m'ha promesso. Est ex iis, quos in aulis Imperatorum Graecorum vocabant τοὺς ἐπὶ τῆς βασιλικῆς τραπέζης : nostri Dapiferos appellant. Giovane cortese, et di gentil spirito : molto affectionato alla S. V. Dieci et otto anni sono, che non ho ricevuto veruna lettera di V. S. ni anco mi (?) scritto niente : non perche sia spento nel petto mio l'amore, et l'osservanza, ch'io le porto ma perche, come gentil huomo desideroso divveder il Mondo, sono stato occupatissimo nelli servitii de Principi : et la piu parte fuora d'Allemagna : in Italia (2), Franza, Pologna, Hungheria : nel paëse basso, in quella maledetta guerra : et fatto assai altri viaggi : come anco questo di Turchia, d'Asia, et Graecia : che ha durato piu d'un (3) anno intiero. Il Signor Dio mantenga et feliciti l'honorata persona di V. S. alla quale di buon cuore mi profero et raccommando. De Vienna àli 9 di Settembre.

Al commando di V. S.
Giouanni Leunclavio.

(1) Note marginale : « Epistola a Theodosio Zygomala. »
(2) « Joanni Leunclavi westuali clarissimi peregrinationes », note marginale.
(3) « Δεινὸν κακόν, ἡ διχοστασία καὶ πόλεμος ἐμφύλιος », note marginale.

B

Κυρίῳ Μαρτίνῳ τῷ Κρουσίῳ δοθείη (1).

Θεοδόσιος Κυρίῳ σοφωτάτῳ Μαρτίνῳ Κρουσίῳ, ἐν Κυρίῳ χαίρειν.

Γραμματοκομιστοῦ νῦν τυχών, ἀνδρὸς σπουδαίου, πρὸ χρόνων σοι γνωστοῦ, γράφειν ἄρχομαι.

Γνωρίζω σοι οὖν ὅτι πολλῆς ἀξιώσεως παρὰ παντὸς τοῦ γένους σχεδὸν γεγονυίας διὰ τὸν ἁγιώτατον κύριον Ἱερεμίαν λυθῆναι μὲν τῆς ἐξορίας, ἀποκαταστῆναι δὲ τῷ πατριαρχικῷ θρόνῳ : ὅλως οὐκ ἔνευσεν ὁ κρατῶν. Τὸ δ' ἀληθὲς αἴτιον οὐδεὶς οἶδε κυρίως, θρυλουμένων τινῶν. Εὐαγγελίζομαι δέ σοι ὅτι εἰ καὶ οὐκ εἰσηκούσθημεν δι' αὐτόν · ἀλλὰ διὰ τὸν ἤδη ἐνιαυτὸν οὐ καλῶς προστάντα τῆς Ἐκκλησίας Παχώμιον τὸν Λέσβιον, ἄνδρα πανοῦργον, καὶ λυπήσαντα πολλοὺς, εἰσηκούσθημεν. Καὶ ἐξώσθη μὲν αὐτός, ὡς οὐ διὰ τῆς θύρας εἰσελθών, ἀλλ' ἐπιβατικῶς καὶ βίᾳ τινι, οὕτω τότε καλέσαντος τοῦ καιροῦ.

Ψήφῳ δὲ συνοδικῇ ἐξελέγη διὰ τὸν πατριαρχικὸν θρόνον, ὁ πανιερώτατος μητροπολίτης Φιλιππουπόλεως, κύριος Θεόληπτος · ἀνὴρ σπουδαῖος καὶ ὑπὲρ τὰ ιε' ἔτη καλῶς ποιμάνας τὸν τοῦ Κυρίου λαὸν ἐν τῇ Φιλιππουπόλει · καὶ δείξας πολλὰ προτερήματα τῆς χριστιανικῆς αὐτοῦ γνώμης.

Τὸν σοφώτατον κύριον Στέφανον Γερλάχιον (2) φίλτατον τῆς ψυχῆς ὄντα ἐμὸν προσαγορεύω δικαίως. Ὁμοίως καὶ κύριον λογιώτατον Σολομῶντα Σουϊκκῆρον (3) καὶ τοὺς λοιποὺς γνωστοὺς καὶ φίλους, εἴτινες εἰσιν.

Ἐν τῇ νῦν συνόδῳ διὰ τοῦ πατριάρχου κατάστασιν, συνῆλθον μὲν καὶ ἄλλοι μητροπολῖται καὶ ἐπίσκοποι ἡγούμενοί τε καὶ ἱερομόναχοι πρωτοσύγκελοι, σύγκελοι, καὶ ἄλλοι τοῦ κλήρου · ἀπὸ δύσεως πάσης, ἀνατολῆς, πόντου Εὐξείνου, Ἑλλησπόντου, Αἰγαίου · οὐχ ἥκιστα δὲ καὶ οἱ ἁγιώτατοι πατριάρχαι · ὁ Ἀλεξανδρείας, ὁ Ἀντιοχείας καὶ ὁ Ἱεροσολύμων · ἀπό τε τοῦ Σινᾶ ὄρους, τοῦ Σάββα καὶ λοιπῶν ἐκεῖ μοναστηρίων. Ἔφθασε δὲ καὶ ὁ Θεσσαλονίκης, ὁ σὸς φίλος · καὶ Ματθαῖος ὁ τούτου ἀδελφός · καὶ ὁ κύριος Συμεών, ὁ Ἀθηνῶν Νικάνωρ καὶ ἄλλοι, οἳ καὶ εὔχονταί σοι παρὰ Θεοῦ τὰ ἀγαθά · καὶ προσαγορεύουσι καὶ σέ τε, καὶ κύριον Στέφανον, καὶ Σολομῶντα. Ἔρρωσο. Μαρτίῳ α'.

ᾳφπε', ἀπὸ Κωνσταντινουπόλεως

ὁ σὸς Θεοδόσιος, πρωτονοτάριος.

(1) Cette pièce a été déjà publiée par moi dans ma Μία πατριαρχική Σελίς, 1890.
(2) Stephan Gerlach.
(3) Salomon Schweiger.

C

Clariss. viro, Martino Crusio, linguarum Graecae et Latinae doctori publico in Academia Tubingensis amico suo veteri.

Ἐν Χριστῷ ὑγιαίνειν.

Excellentiss. Signor Crusio mio honorando. Il messo vo[s]tro Tubingese, di nuovo mi ha portato una littera, di V. S. scritta la piu parte in Graeco : piena di bellezza, et di quella facoltà singolare : che V. S. con tanta lode sua ha acquistato nell sudetto linguaggio ; che no ha parangone, non diro pur in Allemagna (1) : ma etiam dio in quella medesima Gręcia : della cui persone segnalate fanno meritamente grandissima stima di V. S. Solo mi rincresce : che V. S. transportato, non so di che umiltà, ò modestia, ò verò piu tosto d' affectione εἰς ἡμᾶς τοὺς ἥκιστα τοιούτους ὄντας · fa torto à se stesso : ἐν τῷ ἐθέλειν παραχωρεῖν μοι οὐκ οἶδα τίνων πλεονεκτημάτων, ἢ προτερημάτων · ἅπερ ἐν ἐμαυτῷ οὐδαμῶς ἐπιγινώσκω. Τιμῶ δέ σε μόνον, φίλτατε, κοινὸν διδάσκαλον πάντων τῶν ἐν Γερμανίᾳ τῆς ἑλληνικῆς σοφίας τε καὶ παιδείας ἀντεχομένων. Ἐγενόμην εἰς τὸν οἶκον τοῦ κυρίου πρωτονοταρίου (2) : ὡς δείκνυσί σοι τοῦτο τὸ παρ' αὐτοῦ ἰδιοχειρογραφηθὲν κατὰ λέξιν οὕτω ἔχον ·

« Κατὰ τὸ ,αφπε' ἔτος μηνὶ φεβρουαρίῳ δ' ἦλθεν εἰς τὴν ἐμὴν οἰκίαν ὁ εὐγενέστατος καὶ λογιώτατος ἀνὴρ Ἰωάννης ὁ Λεοντόνυχος · καὶ ἐδεξάμην ὡς φίλον ἄξιον καὶ σπουδαῖον καὶ μνήμης ἕνεκα ταῦτα ἔγραψα. »

Avanti la partita mia di Constantinopoli, son stato vinti et piu volte in casa del sudetto signore protonotario, lo qual sempre mi ha mostrato quella cortesia nel conversar, et farmi saper quelle cose : ch' io havea grandissimo desio d' imparar et intendere : che sempre mai mi tengo ubligato à lui : et (praeter illa, quae jam ante feci) mandarò anchora un presente da lui : accioche vegga, che noi Alemagni non siamo ingrati (3). Tien cara la memoria di tre dotti d'Alamagna : si come vede V. S. nelle scritture suoe proprie. Et i ho visto li rittratti di V. S. et de gli principali di Tybinga, nella stanza suoa proprià in casa suoa : fatte dalla man propria del Signor Salomon. Ἕξεις δὲ καὶ ἄλλο τεκμήριον ὅταν ὁράσῃς τὰ Παραλειπόμενα τοῦ

(1) Note marginale : « ἡμεῖς μὲν οὐδέν · ὁ δὲ θεὸς τὸ πᾶν. »
(2) Note marginale : « Familiaritas D. Leunclaij cum D. Theodosio. »
(3) Note marginale : « Φιλογερμανία τοῦ Θεοδοσίου.

Pour appeler l'attention bienveillante du lecteur sur l'importance de ce manuscrit, je crois utile de mettre sous ses yeux un extrait concernant les affaires des deux archevêques chrétiens orthodoxes d'Orient. Je le donne d'après ce manuscrit, vol. VII, p. 296 et s. (1) *in extenso* sans commentaire :

Maii 5 Die h, lucido Graecorum duorum adventus (2).

Commendabat mihi D. Joan. Guilh. Stuckius duos Graecos. Hos per meum nepotem Conradei (?) mihi in platea adduci (3) et eos in cauponam S. Angeli ad Uer. Moserum deduxi. Non habent ullas literas sed eas sibi ereptas aiunt. Jussi eos conscribere suas συμφοράς. Cras videbo. Intellexi eorum unum esse 'Αθανάσιον τοῦ κυ Γαβριήλ, qui ante 12 ferè annos hic Tybingae fuit, in Ep(iscop)atum vel patriarchatum τῆς πρώτης 'Ιουστινιανῆς, cum ille sit mortuus, successorem, alterum esse 'Ιερεμίαν τὸν τῆς Πελαγωνείας postea ἐπίσκοπον, qui illo tempore μετὰ τοῦ Γαβριήλ hic fuerit. Jussi expectare in crastinum. Postea domi ἐλουσάμην χρείαν ἔχων.

Mai 6 Die θ sereno.

... Interfuerunt Graeci a meo nepote introducti. Monitu meo, ὁ τῆς Πελαγωνίας καὶ Περλεάπου (4), 'Ιερεμίας, Graece mihi descriptam attulit suam et socii 'Αθανασίου fortunam. Item sultanicam oblongam chartam (5), pulcherrimè Arabicâ L(ingua) scriptam, cum Sultani M (Μεεμέτου) signo (wie ein türkischer Bund oder Hut, und darunter ueberzwarz schien wie ein tolch mit vergulten Zügen und Buchstaben, das Andere schwartz), quae charta ante 6 annos scripta testatur eos conceptŭ Sultani esse archiepiscopos factos, utroque

(1) Il ne faut pas oublier de mentionner ici que l'itinéraire intéressant de Jacques Miloites de l'île de Patmos est publié dans le *Parnassos* d'Athènes, vol. VI, p. 632-642, sans indication précise de provenance, par M. Spyr. Papageorgiou. Crusius fait mention encore de sa correspondance avec Miloites pendant les années 1587 et 1588. « *Familia ejus Joach. Christ. bei Erfurt hat.* » Lettre du 14 décemb. 1588.

(2) Pour *adventu?*

(3) Suppléer *jussi*, à moins qu'il ne faille écrire *Conrad feci*...

(4) Aujourd'hui Perlépé.

(5) C'est le *firman* impérial, dont on a besoin encore aujourd'hui pour l'investiture de chaque métropolitain.

1,000 ducatos dante. Haec non est eis Mediolani erepta quia non intellecta.

Patriarchae Constantinopoli, ut D. Hieremias ait, à 6 annis plures :

1) ὁ Ἱερεμίας : ad quem saepe Tybingá scripsi : ⊕ 1595.

2) Ματθαῖος, hodiernus patriarcha; semel ejectus, mensibus scil. 6 post mortem Hieremiae.

3) Γαβριήλ, qui fuit ante ἀρχιεπίσκοπος Thessalonicae. Hic ⊕.

4) Διονύσιος, ὁ Καρίκης Eps (= episcopus) Φιλιππουπόλεως 2) Ἀθηνῶν, postea patriarcha; tunc ⊕ (1).

5) Μελέτιος ὁ Ἀλεξανδρείας πάπας καὶ πατριάρχης Con(stantino)poli patriarcha ἔτος ἕν : sed ἐπιτροπικῶς τὸ πατριαρχεῖον κυβερνήσας.

6) Nunc iterum Ματθαῖος.

Vidit Pragae Turcograeciam meam archiepiscopus Hieremias et dicit omnia vera esse. Itaque placet ei opus. Et hodie a me commande (*sic*) sumpsit exemplar meum cum quo est ligata Acta et Scripta Constantinopolitana, quae non vidit ante. Dicit Rectorem Acad. Pragensem (*sic*) esse Martinum Bachatium, qui me noverit nonesse papistam sed Hussitum.

Aderant 1587

initio Septembris cum D. Hieremia hic :

Ἄνθιμος, Ἀχριδῶν ἀρχιμανδρίτης ἱερομόναχος. Adhuc vivit.

Θεόδωρος, τῆς Ἀχριδῶν Ἐκκλησίας ὑπηρέτης, vivit.

Ἰωάσαφ, ἀρχιδιάκονος, nunc. Eps Ἀετοῦ καὶ Ἀγγελοκάστρου ἐν τῇ Ἑλλάδι sub archiepiscopatu Naupacti et Artae.

Ἰωάννης Μένεσις πρωτοκανονάρχης.

Habuerant a Caesare Epistolas senas, scil.

ad { Regem Hispanum
Albertum Archiducem
Legatum ejus Hispanum
Ducem (ἡγεμόνα) Neapolitanum Siciliae.

Ad illustrissimos principes, illustres comites et barones, reverendos, nobiles, clarissimos, doctissimos quosque, ac pios viros.

(1) Ces lignes ont déjà été publiées par le Dr D. Cambouroglou dans son Ἱστορία τῶν Ἀθηναίων, Μνημεῖα, vol. I, p. 66. Dans le manuscrit Διονύσιος au lieu de Θεοφάνης.

Graeci hi duo, archiepiscopi sunt: unus Achridarum prima(e) Justinianae, in Bulgaria (1): alter vero, Pelagoniae et Perleapi, in Macedonia (2). Hi a synodo suae gentis emissi ut tria millia armatorum, cum instructu bellico, a Caesarea Mte (=maiestate) impetrarent: quibus Bulgari Graecique sese, adiu(ti?) novis suis viribus, in libertatem exoptatam vindicarent: primo Neapolin (3) deinde Romam venerunt: insalutatoque papa rectam in Germaniam contenderunt, Pragae ab Imp. clementer accepti, liberaliter habiti, cum literis ad regem Hispanum, ad Archiducem Albertum, ad alios, dimissi sunt. Cum autem Mediolani essent, Papae procuratione (quod ipsum Graeci non reverenter accessissent et pro capite agnovissent (4), quod item Graeci, libertatem adepti, possent Synodum congregare, inibique Pontificis σαθρὰ καὶ γελοιώδη, ut ipsi vocant, putrida et ridicula, dogmata condemnare) papae procuratione, inquam, a Mediolanensi Epo, et quibusdam Dominicanis (5) in custodiam dati sunt; dumque Papae decretum de ipsis veniret detendi (6). Sed ipsi è custodia eruperunt, noctu evaserunt: in fuga triduum sine cibo continuarunt (spoliati omnibus Caesaris literis et Graecis Latinisque sui commendationibus equis et vestibus) donec ad Helvetiam pervenerunt: Inde Tybingam quoque intrarunt et nunc ad Imp. redire fortunamque suam exponere constituerunt. Interim pauperes sunt, et opem aliquam a proximo quovis misericorde chr(isti)ano reverenter petunt. Faciet eorum quisque officium, pro sua pietate: Ipsi gratis animis agnoscent.

Martinus Crusius
utriusque eloquentiae professor.
Tybingae, 6 Maii 1599.

Hanc commendationem sigillo meo testatam. Epistola Sultanica, ante 6 annos Arabicè scripta, est testimonium ipsos esse suo concessu Archiepiscopos factos.

(1) Il fallait dire plutôt *Macedonia*.

(2) Aujourd'hui le vilayet de *Monastir* (Bitolia), siège du gouverneur général (vali) et d'un métropolite grec sous le même titre.

(3) Note marginale: « Neapoli nihil impetrarunt: quod ille ἡγεμών sibi potestatem esse negaret. »

(4) « Papa eos vocavit σχισματικοὺς καὶ αἱρετικούς. » Note marginale.

(5) Note marginale: « armata manu exuti suis ἀρχιεραρτικαῖς vestibus. »

(6) Detenti?

Crusius a écrit pour eux encore une lettre de recommandation en langue allemande (*Germanicum* συστατικόν).

On lit immédiatement après :

Mecum coenati sunt ambo Graeci. Varia locuti sumus. Cum Athanasio de religione contuli. Consentimus in his. 1) Omnes natura sumus corrupti ; 2) erecti sumus pro missione seminis in paradiso ; 3) haec pdico (1) fuit apud patriarchas ; 4) in populo Hebraeo, peculiariter electo, fuere τύποι καὶ σκηναί de Chro. 5) Chro exhibito, Veritas et φῶς venit, illis abolitis ; 6) justificamur et conservamur *sola* fide et fiducia Chri ; 7) fidem dant fructus et bona op(er)a testari, opera charitatis.

De invocatione dissentiebamus. Ille sanctos invocari volebat : quia omnia (2) ipsorum sit condita κατ' εἰκόνα θεοῦ : quia sit jam πνεῦμα purum, et coram Deo agens. Respondi ego, non sequi inde invocationem, non esse invocandos : quia nullum exemplum, detrahi Deo suum honorem. Christum dicere, Venite ad me, non ad Petrum, Mariam : Dicere Pater noster (*sic*). In Psalm. 50, invoca me, non, alium : In Esaia dici, Abraham nos non novit. Sanctos non esse omnipotentes, esse περιωρισμένους, non ubique esse. Quievit : Dixi, μέμνησθε τούτων τῶν λόγων.

Ipsi non audent redire domum. Habent hostes Turcam et papam. Veneti ipsos metuunt, ut qui, Uscochis vicini, cum eis contra eos fecerint, apud Aulonam, juxta sinum Adriaticum..... Cogitare jam non velle redire Pragam, sed Norimbergae manere ad tempus : et Caesari scribere, atque ibi rursum expectare. Ait, suum ex fratre nepotem (Ἰωάννην) adhuc Mediolani teneri : sed dimissum iri, ut adolescentem. Non Meletium (3), sed quendam alium (ex haeretica secta Jacobitarum), Alexandriae degentem, Papae se subdidisse. A Meletio damnari Papatum et Concilium (1438) Florentinum. Nunc iterum esse Alexandriae.

Munera eis data, me agente : ὁ πρύτανις (4) 3 flor. καὶ λοιποί.

1 Praedictio? praedicatio?
2 Sans doute *anima*.
3 C'est Mélétios Pigas.
4 C'est-à-dire le recteur de l'Université de Tubingue.

Maii 7 Die ☾ serenissima (1).

« Archiepiscopus Ἱερεμίας describit mihi Graece, in Caupona Angeli historiam suam amborum. »

Cette histoire prend trois pages manuscrites. A la fin, on lit les lignes suivantes :

Dedi, postridie discessuris, omnem pecuniam quam eis collegeram, qui (?) fuit ad X φλ. Dedi eis commendationem ad quosvis. } Latinam cf. superam Germanicam (2).

...Ipsi mihi gratias saepius agerunt, longam et tranquillam vitam, felicitatem omnem, saepius precati sunt. Ultro promiserunt se de sua fortuna ad me Norimbergae scripturos. Ὁ Ἀθανάσιος est (?) τὴν παρὰ τοῦ Καίσαρος ἀπολογίαν et quod is responsurus sit.

Sic dimisi eos (Athanasio me ultimum, ut ante saepe fecerat) omnia fausta precatus; ὁ κς φυλάξειν ὑμῶν τὴν ἔξοδον καὶ τὴν ἔσοδον : ἀπὸ τοῦ νῦν καὶ ἕως τοῦ αἰῶνος. Ait saepe Athanasius, me πανταχοῦ τῆς Ἑλλάδος γνώριμον esse. Postridie, hospiti persolutione facta honeste circa ⊢ Sextam lunam (?) mane discesserunt..... Dedi eis 2 εἰκόνας μου.

Dans un autre manuscrit de Crusius coté Mb 27 e j'ai pu trouver la copie d'un poème, dont la publication était connue, mais dont M. E. Legrand, malgré toutes les recherches qu'il a faites, n'a pas eu la chance de trouver même les traces d'aucun exemplaire. J'ai envoyé en 1896 une copie de ce curieux poème à un helléniste distingué, M. Albert Thumb, professeur à l'Université de Freiburg en Allemagne, à l'effet de le publier avec les commentaires nécessaires. Voici le titre de ce poème (3) :

Θρῆνος εἰς τὰ πάθη καὶ τὴν Σταύρωσιν τοῦ κυ καὶ θυ καὶ σρς ἡμῶν Ιυ Χυ ποιηθεὶς παρὰ τοῦ εὐγενεστάτου ἄρχοντος κυροῦ Μαρίνου τοῦ Φαλλιέρου · πρόλογος (4).

(1) P. 305-308 du manuscrit.

(2) La lettre figure plus haut.

(3) Le titre est en rouge, ainsi que la fin « Τέλος καὶ τῷ θεῷ χάρις ». Crusius ajoute : « Tübingen, 22 Januar 1585. »

(4) Voir E. Legrand, *Bibl. hell.*, vol. I, p. 267 « Σταύρωσις τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ autore Marino Phaliero [Venetiis, 1544]. » Le θρῆνος est composé de 404 vers.

Un autre manuscrit appartenant au fonds Crusius et coté Mh 27 est une copie exacte, comme il me semble, du livre dont le titre figure dans la *Bibliographie hellénique* de M. Legrand (I, 241). Cet ouvrage est une collection en grec vulgaire de 150 fables d'Ésope. Chaque fable est suivie de son ἐπιμύθιον. La dernière de la collection est la fable Ὄφις καὶ κάβουρας. Dans les pages 91-95 de ce manuscrit le copiste en donne un index alphabétique « Πίναξ τῶν μύθων τοῦ παρόντος βιβλίου ».

IV

DIVERSES OBSERVATIONS.

Un grand nombre de pièces, soit lettres, soit documents, que Crusius a publiées dans sa *Turcograecia*, ont été publiées *entièrement ou en partie* par lui-même dans d'autres de ses ouvrages *antérieurement* ou *postérieurement*.

Dans l'ouvrage de Crusius intitulé : « Martini Crusii majoris « suae syntaxeos Graece Epitome Tybigae (*sic*) MDLXXXVII, « in-8°, » coté sous le n° Cb 27 b, est incorporé un autre traité du même auteur « De Coena Domini » de 52 pages in-8°. A la p. 29 de cette brochure se trouve l' « Epistola Constantinopo- « litana, juventutis Tybingensis hortatrix. Τοῖς τὰ Ἑλλήνων « μετιοῦσι καὶ διδασκομένοις μαθήματα, Νέοις εὐφυέσι καὶ εὐμενέσι (1) « ἐγχειρισθείη. Ἀπὸ Κωνσταντίνου Πόλεως εἰς τὴν Τυβιγγίαν Ἀκαδη- « μίαν, εὖ πράττειν », qui déjà trois ans avant (1584) avait paru dans la *Turcograecia*, p. 435.

Dans son ouvrage intitulé : « Civitas Cælestis, seu catecheticae conciones », dont j'ai fait mention plus haut, on trouve entre autres (2) la lettre de Cabasila publiée par lui dans *Turcograecia*, p. 461.

(1) Dans la *Turcograecia*, p. 435, εὐγενέσι et, au commencement de la lettre, au lieu de τοῖσι la *Turcogr.* donne τοῦτο, ce qui va mieux.

(2) P. 205-206.

Dans une autre brochure intitulée : « Verschiedene lateinische Gedichte (= divers poèmes latins), Tubingae, 1580, in-4°, coté sous le n° ΔΚΠ, 140 dans la Bibliothèque de Tubingue, j'ai trouvé la lettre de Théodose Zygomalas adressée à Crusius le 1er juin 1578 (1) publiée aussi dans la *Turcograecia*.

D'autres pièces ont été publiées *simultanément* dans deux de ses ouvrages. Quelquefois, Crusius ou ses successeurs n'ont publié qu'un choix d'une série de pièces concernant la même personne ou traitant la même question, ainsi pour les lettres du métropolitain d'Athènes Nicanor, dont deux ont été publiées dans la *Turcograecia* (p. 324-326), une troisième, ayant rapport aux deux autres, dans l'*Histoire des Athéniens* par D. Cambouroglou. De même pour le métropolitain de Salonique Joasaph, dont une lettre figure dans la *Turcograecia* (p. 326), tandis qu'une autre a été publiée par M. Legrand dans sa *Notice biographique*, p. 162, etc., etc.

Enfin, quelques pièces et quelques lettres ont été publiées dans la *Turcograecia*, mais *incomplètement*. Comme preuve, je republie une de ces pièces, en marquant par des lettres espacées les parties nouvelles, prises du manuscrit même. Comme le lecteur verra, les lacunes que je suis arrivé à compléter sont très nombreuses. Voici le document tout entier (2).

Ὡς ἀστὴρ φαϊνὸς καὶ λάμπων ἐξ ἑώας καὶ δίκην ἡλίου αὐγάζων · ἐξέλαμψας καὶ κατεφώτισας πάντας · ἐξεχύθη γὰρ ἡ χάρις ἐν χείλεσί σου · καὶ γέγονας ποιμὴν τῆς τοῦ Χριστοῦ Ἐκκλησίας · θεοδίδακτε ἰσαπόστολε, λειτουργὲ τῶν θείων μυστηρίων · πάσης γνώσεως ἄνθος, ἀκρέμων ἀρχιερέων, ποιμὴν τῆς ὀρθοδόξου πίστεως · καὶ καθηγητὰ τῆς ἁγίας καὶ θεοφρουρήτου Κωνσταντινουπόλεως, νέας Ῥώμης. Τὴν ἐξ ἔθους ἐδαφιαίαν (3) καὶ δουλικὴν προσκύνησιν νέμομεν τῇ σῇ μεγίστῃ θειότητι. Τολμῶν ὁ δοῦλος τῆς σῆς μεγίστης ἁγιωσύνης, δέσποτά μου ἅγιε, ἀναφέρε · πῶς δι' εὐχῶν σῶν ἁγίων καὶ μὲ τὰς τιμίας σου γραφάς,

(1) Elle commence « Εἰ μὴ ὁ τὰ πάντα καλὸς καὶ σοφὸς κοινὸς φίλος κ. Στέφανος ».

(2) *Turcograecia*, p. 339-340 et manuscrit Mb 37.

(3) Manuscrit : αἰδαφιαίαν.

εἰρήνευσαν οἱ πάντες μεθ' ἡμῶν · ἀρχιερεῖς τε καὶ κληρικοὶ τῆς ἡμετέρας ἐπαρχίας καὶ εἰρηνικῶς τυγχάνω ἕως τῆς δεύρο (1) ἐξάπαντας. Εἰ δέ, ἐκ τοῦ γρηγορίου τοῦ ματζούκι, πολλαὶ συγχύσεις (2) καὶ σκάνδαλα μὲ ἀπανεύησαν. « Ἐλτιζάμια (3) ἀνέβασες καὶ ἀβανίαις, « ὡς οὐκ ἔχω τὶ γράφειν σοι, ὦ ἱερὰ κεφαλὴ καὶ κορω- « νίδα πασῶν τῶν Ἐκκλησιῶν. » Προφασίζεται καὶ λέγει εἰς πάντας ὅτι τὸν ἔδωσες γράμμα καὶ τὸν γράφεις ἀδελφὸν καὶ συλλειτουργὸν καὶ στιρεώνεις αὐτόν. Καὶ τοῦτο οὐ δίκαιόν ἐστι γενέσθαι, δέσποτα ἅγιε · καὶ ταλανίσθην τῆς Ἐκκλησίας νὰ γράφεις τοιούτης γενεάς. Καὶ οὐκ οἶδα ἄρα γέ μου ἡ Παναγιότης σου τὸ ἔγραψες τὸ γράμμα αὐτῷ · ἢ μόνος τοῦ ἐποίησεν αὐτῷ καὶ προφασίζεται εἰς τὸν κόσμον. Τὸ δὲ πρόσωπον τῆς αὐτῆς γραφῆς, σὲ τὸ κομιζω, νὰ θεωρίσῃς αὐτῶ (*sic*). Καὶ εἰ μὲν τὸ ἐποίησας ἀληθῶς · δηλοποίησαι τίμιόν σου γράμμα, νὰ γινώσκω. Εἰ δὲ οὐκ ἐποίησας αὐτῶ γράψον, ἀντιβολῶ τὴν παναγιότη σου · ὅτι οὐκ ἔχω τὶ ποιῆσαι ἐκ τῶν πολλῶν σκανδάλων αὐτοῦ · καὶ ἐκ τῶν ἀνιέρων τοῦ τε μαξίμου, τοῦ οὐδέποτε ὀνομαζομένου Καστορίας καὶ τοῦ Γαβριὴλ τοῦ πρώην Κοριτζᾶς · καθῃρημένοι καὶ ἀποφασισμένοι (4) ὄντες ἐκ τῆς συνόδου · καὶ μήτε κληρικοὶ προσδέχονται αὐτούς, μήτε ἀρχιερεῖς συμφοροῦν μέτ' αὐτούς · ἐπαναστένουνται μετ' αὐτὸν τὸν γρηγόριον τὸν ματζούκι · καὶ ποιοῦσι τὰ σκάνδαλα καὶ συγχύζουν τὴν Ἐκκλησίαν θεοῦ.

Puis à la fin :

« Καὶ ἡμεῖς καλῶς ἐπίστασαι, δέσποτα ἅγιε τὶ τοσονοῦν « οὐ πταίγωμαι αὐτούς. Μήτε εἰς τὸν καιρὸν τὸν ἡμέτε- « ρον ἔλαβα ταῖς ἐπαρχίαις αὐτῶν, μήτε ταῖς ἱερωσύναις « καὶ ἐκάθηρα αὐτοὺς · ἀλλὰ μετὰ τὴν κοίμησιν τοῦ κυροῦ « Ἀκακίου ἐθεώρησεν καὶ ἡ Παναγιότη σου πῶς γέγοναν « τὰ πάντα. Περὶ τοῦ Γρηγορίου τοῦ Ματζούκι εἰς τὸν και- « ρὸν τοῦ κυροῦ Νικάνορος ἐσυγχύζοντο μετ' αὐτούς, καὶ « εἰς τὸν καιρὸν τοῦ κυροῦ Ἀκακίου, καὶ ἀπὸ ταὐτὸν ὁ « κυρὸς Παΐσιος. Εἰ δέ, ἡμεῖς τί ἐπταίσαμας (*sic*) αὐτούς ·

(1) Manuscrit : δεύρω.

(2) Manuscrit : πολλαῖς συγχύσαις.

(3) Ἐλτιζάμια, mot arabe : Crusius dans un vocabulaire, p. 116 du manuscrit Mh 37, écrit : « ἐλτιζάμια, ἐπαύξησις, auctio. »

(4) Peut-être : « ἀφωρισμένοι. »

« εἰς τὸν καιρὸν ἐκεινῶν (*sic*) ἔφευγαν, καὶ μήτε ἀνατολῆ
« ἄφισαν, οὔτε δύσιν, καὶ ὁ κυρὸς Γρηγόριος ὁ Ματζούκϊς
« ἐζητοῦσεν εἰς τὴν Βλαχίαν ἅπασαν καὶ ἀπόκτησεν κα-
« ποιόν τι · καὶ ἦλθεν νὰ πολεμᾶ τὴν ἐκκλησίαν Χριστοῦ
« καὶ ἡμᾶς πάντας. Καὶ ἐποίησεν ἐξακόσια φλουρία τῶν
« ἀριθμῶν ἐλτιζάμιον ὁμοῦ μετ' αὐτῶν τῶν ἀνιέρων, ὃς
« προεγράψαμαι · καί με μερικὰ πρόσωπα ἐκ τῶν καστο-
« ριανῶν. Καὶ μετὰ τοῦ δημητρίου, ὅπερ γινώσκεις · τὸ
« ἐπερίσυνον χαράτζιον ὅπου ἐπλήρωσα εἰς τὴν Πόρτα τὴν
« αὐθεντικὴν ἐξαπέστειλα αὐτὸν καὶ τὸ ἐσύναξε ἀπὸ τοὺς
« ἀρχιερεῖς καὶ τανῦν αἰτῶ καὶ οὐκ ἀποδίδει ἡμῖν τὶ τόοι-
« νουν (*sic*). Καὶ πάλιν τὸ πεσκέσιον ὅπερ ἐδώσαμαι καθὼς τὸ
« γινώσκει καὶ ὁ κῦρ Γεδεὼν ὅπου ἀρίθμηζε (*sic*) τοὺς χρυ-
« σινούς ἐκείνους λέγι ὅτι, ἡμέτερα οὐχ ὑπῆρχαν, ἀλλὰ
« αὐτὸς δέδωκε ταῦτα ἐξ αὐτοῦ καὶ γίγνουνται τὸ ἓν μετὰ
« τοῦ ματζοῦκι καὶ ποιοῦσι τὰ σκάνδαλα αὐτά. Ἡμεῖς,
« δέσποτα ἅγιε, καθὼς ἐδιαλάμβανεν τὸ τίμιόν σου γράμμα
« ὅτι, νὰ ἀναπαύσω αὐτὸν εἰς τὸν Γρεβαινὸν μετὰ τὴν κοί-
« μησιν τοῦ κυροῦ Λεοντίου · δέδωκα αὐτὸν τὸν τόσον ὡς
« ἐκέλευεν ἡ Παναγιότη σου μέ τοιοῦτον τρόπον · ὅτι, νὰ
« συνάζομεν ἡμεῖς ταμπακίδια τὸ χαράτζιον καὶ μετὰ ταῦτα
« νὰ συνάζει αὐτὸς καὶ ἐξαπέστειλα καὶ ἐξάρχους μετ' αὐ-
« τὸν ὁμοῦ ἐκεῖσε νὰ συνάξουν τουμπάκια τοῦ κυροῦ λεον-
« τίου · καὶ αὐτὸς ἕως ὅτου ἐπανῆλθεν ἐκεῖσε, καὶ διώχνει
« τοὺς ἡμετέρους ἐξάρχους καὶ συνάζει τὴν ἅπασαν ἐπαρ-
« χίαν, παλαιά τε καὶ νέα εἰσοδήματα · καὶ ποσῶς εἰς τὸν
« λόγον αὐτοῦ δὲν στέκεται ὁ πανμίαρος, ὁ σύνχησθεὶς καὶ
« σχϊσματισθεὶς τῆς ἐκκλησίας Χριστοῦ. »

Διὸ παρακαλοῦμαι καὶ ἀντιβολοῦμαι : ποίησον ὅλεος εἰς ἡμᾶς, καὶ γράψον τίμιόν σου γράμμα εἰς πᾶσαν τὴν ἡμετέραν ἐπαρχίαν καὶ ἐξοστράκισον αὐτοὺς καὶ παίδευσον αὐτοὺς ὡς δεῖ : ὡς καθὼς τοὺς εἶχαν ἐξωστρακισμένους εἰς τὸν καιρὸν τοῦ κυρίου Νικάνορος τεσσαράκοντα ἀρχιερεῖς διὰ τὴν μιαρὰν τοῦ χειροτονίαν καὶ διὰ ἕτερα ἐγκλήματα ὧν ἐποίησαν καὶ ποιοῦσιν τὴν καθεκάστην ἵνα εὕρωμαι ἄνεσιν καὶ εἰρήνην ἡμεῖς, οἱ εὐτελεῖς δοῦλοι σου · καὶ μὴ

ἐάσῃς ἡμᾶς, νὰ ἐπανεύουν οἱ ἐχθροὶ ἡμῶν, ἕνεκεν ἀγάπης θεοῦ : μόνον εἰρήνευσον ἡμῖν καὶ τὴν ἐκκλησίαν, ὡς εἰρηνάρχης πάντων · ὅτι οὐκ ἔχω ἕτερον, πλὴν σου, αἱ δὲ πανάγιαι καὶ θεοπιθαί σου εὐχαὶ εἶεν ἀεὶ μεθ' ἡμῶν βίῳ παντί, ἀμήν.

Ὁ ταπεινὸς ἀρχιεπίσκοπος τῆς πρώτης Ἰουστινιανῆς καὶ Ἀχριδῶν Σωφρόνιος καὶ σός ἱκέτης (1).

Encore une dernière observation. Il n'y a aucun doute que Crusius fût un grand philhellène, lui-même le répète plusieurs fois. Je suis τῆς ἑλλάδος φωνῆς καὶ τοῦ ἑλληνικοῦ ἔθνους θαυμαστής τε καὶ φίλος ὡς οὐδεὶς τῶν ὁμοεθνῶν, dit-il dans une lettre adressée à Franciscus Portus à Genève (2). Néanmoins quelques-uns de ses amis ont contesté la sincérité de ses sentiments philhelléniques, surtout Maxime Margounios, qui adresse, après l'apparition de *Turcograecia*, à cet effet, une lettre au patriarche Jérémias II, connue par la publication de Sathas (3). J'espère pouvoir revenir une fois sur ce sujet et mettre au jour de nouvelles pièces relativement à la correspondance échangée entre Crusius et Margounios sur cette question. L'étude de cette correspondance, d'un intérêt spécial, prouvera que l'amitié sincère qui liait ces deux savants subsista, après les explications données par Crusius, jusqu'au dernier moment de leur vie. Martin Crusius gardera devant l'histoire le nom de philhellène sincère aussi bien que d'helléniste éminent.

Constantinople, le 1/13 octobre 1897.

B. A. MYSTAKIDÈS.

(1) La signature de l'archevêque Πρώτης Ἰουστινιανῆς est de tradition en encre verte, comme celle de l'archevêque de Chypre (δευτέρας Ἰουστινιανῆς) en encre rouge.

(2) *Turcogr.*, p. 516. Consultez encore Mystakidès, Μία Πατριαρχικὴ σελίς, où se trouve une collection de passages pareils de Crusius. Crusius avait donné le nom de Théodosius à un de ses enfants, qui est mort le 10 décembre 1578 (cf. *Turcogr.*, p. 511).

(3) Βιογραφικὸν Σχέδ. περὶ τοῦ πατριάρχου Ἱερεμίου β', Ἀθῆναι, 1870, p. 124-126, in-8°.

L'ATHÈNES D'AUJOURD'HUI [1]

I

Tant qu'a duré la guerre de l'Indépendance, de 1821 à 1829, les gouvernements successifs de la Grèce insurgée n'ont pas eu et ne pouvaient pas avoir de résidence fixe ; ils changeaient continuellement de place selon les circonstances et selon les nécessités du moment. Sous la présidence de Capodistria, la ville de Nauplie eut, la première, l'honneur de devenir la capitale de la Grèce affranchie. C'est là que débarqua, en 1832, le jeune roi Othon, au milieu d'un peuple acclamant avec joie son premier souverain. Deux années plus tard, la capitale était transférée à Athènes. Ce choix se trouvait justifié autant par la situation géographique que par le passé glorieux de l'antique cité.

Malgré sa splendeur perdue, la ville d'Athènes n'a jamais subi d'éclipse complète. Romaine, byzantine, franque ou turque, elle subsista toujours, à travers de longs siècles de décadence, le nombre de ses habitants diminuant de plus en plus. A la veille de la Révolution, sa population se montait à environ 8,000 âmes. Durant la guerre, le rôle d'Athènes ne fut pas sans importance. Exposée à tous les ravages de ce long et sauvage conflit, elle changea plus d'une fois de maîtres : lorsque les Turcs étaient les plus forts, les habitants cher-

(1) Ce travail a paru en anglais dans la *Century* de New-York (janvier 1897).

chaient refuge dans les îles voisines d'Égine et de Salamine, — comme les anciens Athéniens avaient fait à l'approche des Perses — pour revenir, après la victoire, à leurs foyers en ruine ; la guerre finie, il restait à peine 2,000 Grecs dans environ 300 habitations, entassées au pied de l'Acropole. Quant au Pirée, une maison délabrée, ayant servi de douane aux Turcs, apparaissait seule sur les rivages désolés du port désert.

Lorsqu'on décida d'en faire la capitale du nouveau royaume, la ville d'Athènes avait déjà commencé à se relever un peu ; sa population avait de nouveau atteint le chiffre d'environ 8,000 âmes ; par ci, par là, au-delà de l'enceinte turque, des maisons nouvelles s'étaient élevées. La plus spacieuse, celle qui sert actuellement de bureau central de la police, fut affectée à la résidence du roi, en attendant l'achèvement du palais, dont la construction, commencée en 1834, devait durer quatre années encore.

L'emplacement où le palais s'élève a été très heureusement choisi ; quant à l'édifice lui-même, si le but de son architecte allemand a été d'éviter, par la simplicité de la façade, des comparaisons dangereuses avec les monuments de l'antiquité, on peut bien dire qu'il y a pleinement réussi. Le côté sud, orné d'une colonnade ionique, fait au contraire un bel effet ; mais on ne peut le voir que du jardin. Ce jardin, ou, pour mieux dire, ce parc royal, est vraiment ravissant, surtout au printemps, lorsque les orangers sont en fleurs et que les rossignols chantent sous l'épaisse feuillée. Il montre ce que peut donner le sol, si mal réputé, de l'Attique, quand il est dûment arrosé.

Dans l'antiquité, la ville s'étendait tout autour de l'Acropole, y compris les collines tournées vers le sud-ouest et l'ouest, qui sont actuellement inhabitées. La ville moderne s'étale au nord de l'antique citadelle. D'après le plan primitif elle ne devait être que le développement du noyau existant déjà au moment de l'affranchissement de la Grèce. Deux rues transversales en étaient les artères principales : la rue d'Éole qui, partant du pied de l'Acropole, va directement au nord, et la rue d'Hermès

qui, du Palais royal, aboutit à la route du Pirée, de l'est à l'ouest. D'après ce plan, la ville semblait destinée à rester resserrée dans la vallée encaissée entre le rocher de l'Acropole et le mont Lycabète. L'emplacement choisi, la largeur des rues, tout, dans ce premier plan, démontre que les nouveaux fondateurs d'Athènes ne s'attendaient pas beaucoup à son développement futur. Heureusement leurs prévisions modestes ne tardèrent pas à être dépassées. Débordant au-delà de ses étroites limites, la capitale s'étendit des deux côtés dans la plaine, tout en escaladant jusqu'à mi-hauteur le mont Lycabète. Si ce développement progressif avait pris la direction du sud-ouest, Athènes aurait été actuellement en voie de s'unir au Pirée. Mais les deux villes tendent, au contraire, à s'éviter; leur accroissement s'opère sur deux lignes parallèles, de sorte que l'on est encore loin du jour où elles seraient réunies par des quartiers contigus, au lieu des longs murs qui les unissaient autrefois.

La partie la mieux habitée de la capitale se trouve au voisinage de la résidence royale, dans les quartiers en majeure partie ajoutés au plan primitif. On y voit des rues larges, bordées d'élégantes constructions, hôtels privés ou édifices publics. En somme, Athènes, si rien ne vient entraver son progrès, est en train de devenir une des plus jolies villes de la Méditerranée.

Ce progrès, commencé sous le roi Othon, a été plus marqué et plus rapide sous le règne actuel. L'immigration des Grecs ayant fait fortune à l'étranger y a contribué dans une mesure assez considérable. A l'accession du roi Georges, en 1863, la population de la commune d'Athènes était d'environ 45,000 âmes; en 1879 elle avait déjà atteint le chiffre de 64,000; d'après le recensement de 1889, elle était de 114,000, et, d'après celui de 1895, elle avait dépassé 128,000. A en juger par les statistiques de vitalité, ce dernier chiffre serait au-dessous de la réalité. Sans compter l'accroissement provisoirement obtenu par l'affluence des réfugiés de Crète et de la Thessalie, la popu-

lation actuelle d'Athènes peut bien être au-dessus plutôt qu'au-dessous de 140,000.

Le progrès de la ville du Pirée n'est pas moins remarquable. Il y a une trentaine d'années, le nombre de ses habitants n'était que de 5 à 6,000; il avait monté à 34,000 en 1889, et, d'après le recensement de 1895, il avait atteint le chiffre de 51,000. Ainsi, les deux villes ensemble contiendraient un nombre d'habitants égal à celui qu'elles ont dû posséder au IVe siècle avant notre ère. Il est vrai que nous manquons de renseignements précis quant à la population de l'antique Athènes. Mais, d'après les calculs les plus vraisemblables, on peut fixer à environ 180,000 la population réunie d'Athènes et du Pirée. L'espace inclus dans les murs des deux villes ne paraît pas infirmer ce calcul approximatif. La campagne environnante était alors habitée par une population bien autrement dense qu'aujourd'hui; mais il est très probable que celle des deux cités n'a jamais, dans l'antiquité, dépassé le chiffre de 200,000.

Le développement d'Athènes et du Pirée, tout important qu'il est, n'a rien d'étonnant pour ceux qui se rappellent comment les villes se créent et croissent de l'autre côté de l'Atlantique. Mais la Grèce n'est pas l'Amérique. Il n'y a aucun point de comparaison entre ces deux pays. Les Américains du Nord, issus d'une grande nation européenne, ont commencé leur carrière munis de tous les avantages de la civilisation. Ils n'avaient devant eux que des difficultés matérielles à surmonter pour se rendre maîtres des territoires immenses qui s'offraient à eux et qui ont récompensé leurs efforts. En même temps, une immigration sans précédent venait accélérer la formation de leur puissante République.

Dégradés par un long esclavage, les Grecs, après avoir, par des efforts désespérés, obtenu l'affranchissement d'une partie de leur race et de leur territoire, eurent à s'adonner à un travail de reconstruction, pour lequel ils manquaient de toute préparation nécessaire aux points de vue politique, social et intellectuel; ils eurent, en plus, à traverser une série de révolutions

avant d'en arriver à la stabilité du nouvel état des choses ; et l'œuvre d'organisation intérieure a été plus d'une fois interrompue par des complications extérieures, dont il serait oiseux de rechercher ici les causes. Ces considérations paraissent nécessaires non seulement pour mieux faire apprécier le progrès déjà obtenu, mais aussi pour affermir l'optimisme de ceux qui espèrent le prompt relèvement du pays, après les épreuves qu'il vient de traverser.

A la fin de la guerre de l'indépendance, la Grèce tout entière offrait une scène de désolation et tout était à faire. Un des premiers soins des Hellènes émancipés fut de répandre l'instruction. Ils y furent aidés par de généreux étrangers et en particulier par des sociétés américaines. Dès 1835, les écoles de jeunes filles fondées à Athènes par les délégués de ces sociétés contenaient environ six cents élèves. Une société grecque fut, bientôt après, établie dans le même but. Un des meilleurs édifices d'Athènes est l'école construite par cette société aux frais d'un patriote éclairé, dont elle porte le nom (Arsakeion). Elle a été un des premiers témoignages de la munificence des riches Hellènes établis à l'étranger. Grâce à leur noble émulation, la capitale, devenue le symbole de l'unité de l'hellénisme, s'est vue dotée de monuments et d'institutions, auxquelles les ressources de l'État n'auraient pas assurément suffi.

L'Université nationale est la plus importante de ces institutions. Au moment de sa fondation il aurait semblé que l'instruction supérieure était encore un luxe superflu, le besoin le plus urgent étant l'établissement d'écoles élémentaires. Tel ne fut point le sentiment national. Un centre de haute culture dans la capitale du nouveau royaume, ouvert à tous les Hellènes, paraissait comme une manifestation de vie nationale, comme un signe visible de l'unité de la race, comme une promesse d'espérance pour l'avenir ! Les nouveaux bâtiments furent commencés en 1839. Dès 1841, une des ailes put abriter l'Université naissante ; mais l'édifice ne fut achevé qu'en 1864. Plus de trois mille étudiants, distribués en quatre Facultés et venus de tous

les pays grecs, justifient maintenant les prévisions des premiers fondateurs. Les frais de construction furent couverts par des souscriptions volontaires. « Chaque année », dit M. le professeur Pantazides, dans son *Histoire de l'Université*, « les recteurs avaient à annoncer des dons témoignant de l'intérêt que prenaient à l'établissement toutes les classes de la société. L'un offrait un champ, l'autre sa maison, ou des livres, ou des instruments. A côté du donateur riche qui apportait ses dizaines de mille drachmes, un aiguiseur ambulant venait offrir ses vingt drachmes; un domestique envoyait vingt-sept drachmes et cinq centimes ; un vieux soldat de la Révolution, qui ne possédait que ses vieilles armes, désormais inutiles, en faisait don aux fonds de l'Université. »

Située au centre de la ville nouvelle, l'Université a, de chaque côté, un édifice non moins imposant que le sien, tous les deux dus à la munificence de Grecs opulents, établis à l'étranger. Le baron Sina, de Vienne, dont le père avait déjà fondé le beau monument de l'Observatoire, sur la colline des Nymphes, surplombant le Pnyx, fit bâtir, à gauche de l'Université, le joli palais en marbre, destiné à l'Académie. A droite, un autre édifice, également en marbre, vient d'être construit aux frais des trois frères Vagliano. Il sera affecté à la Bibliothèque nationale. La collection, devenue actuellement digne d'un tel local, a eu des commencements fort modestes. Son premier fonds a été un don de cinquante-deux volumes fait en 1837 par un Américain éminent. Les dons affluèrent par la suite, les livres s'entassant, pendant plusieurs années, dans la petite église, connue sous le nom de *Vieille métropole*, à côté de la cathédrale nouvelle. Après l'achèvement du palais de l'Université, la bibliothèque fut installée à l'étage supérieur de ce bâtiment, et la petite église byzantine, un des plus jolis monuments d'Athènes, fut de nouveau affectée au culte. Ces trois édifices, de style différent, mais inspirés tous les trois de l'art antique, forment un groupe dont toute capitale pourrait être fière. Ils sont le plus bel ornement de la rue de l'Université, où se

trouvent aussi l'Arsakeion, dont nous avons déjà parlé, l'hôpital ophthalmique, une des rares constructions nouvelles en style byzantin, l'église catholique et une série de jolis hôtels privés, dont le plus beau est le Ἰλίου μέλαθρον, résidence de feu M. Schliemann. Lorsque les quelques vides, qui y restent encore, seront remplis, cette rue sera une des plus belles en Europe.

Au bout de cette rue, commence celle de Kiphissia, qui longe le parc royal. Elle est bordée d'une suite d'hôtels élégants, entourés de jardins, passé lesquels on voit, à droite, le Séminaire, fondé par Rizaris, un Épirote, et à gauche l'hôpital modèle de l'Evanghelismos (de l'Annonciation), patronné par S. M. la reine Olga. Une des deux ailes de cet hôpital a été bâtie aux frais de M. Syngros C'est à lui que l'on doit aussi, sans parler du musée d'Olympie, plusieurs institutions philanthropiques d'Athènes, telles que l'Asile des Pauvres, à côté de l'Évanghelismos, la prison modèle sur la route du Pirée, et le bâtiment des ateliers industriels, où une société de dames d'Athènes procure de l'ouvrage et de l'enseignement à des centaines de jeunes filles et de femmes pauvres. Les commandes ne font jamais défaut à cet excellent établissement et les étrangers y peuvent trouver de charmants échantillons de l'industrie nationale.

Il serait long d'énumérer tous les bâtiments et les institutions qu'Athènes doit à la libéralité des patriotes Hellènes. Le voyageur ne manquera pas de remarquer, dans le nombre, la grande école des Arts et Métiers, nommée Metzovion pour honorer la patrie (Metzovo) des trois cousins qui l'ont fondée. Les collections de la Société archéologique étaient logées dans ce bâtiment, avant d'être transférées au Musée central, tout à côté. Les salles laissées libres par cette société contiennent actuellement les objets réunis par la Société d'histoire et d'ethnographie grecques. Ils se rapportent, en majeure partie, à la période de la guerre de l'indépendance.

En parlant des monuments dus à la générosité des Hellènes

il ne faut pas oublier la restauration du Stade antique, faite aux frais de M. Avérof d'Alexandrie, à l'occasion des Jeux olympiques internationaux célébrés en 1896. Environ un million de drachmes a été déjà dépensé pour cette restauration, qui n'est pas encore complétée. Et ce n'est pas là le seul don fait à la patrie par M. Avérof. Bornons-nous, pour ne pas sortir de la ville d'Athènes, à citer les beaux bâtiments de la nouvelle École militaire et la prison modèle des adolescents, construites l'une et l'autre à ses frais.

On doit aussi placer au premier rang, parmi les bienfaiteurs de la Grèce, les deux cousins Épirotes, Evangèle et Constantin Zappas, au second desquels notre Association est redevable de la fondation du prix qui porte son nom. Un de leurs nombreux dons à la Grèce est le Palais destiné aux expositions de l'art et de l'industrie nationales. Devant ce palais, le Zappeion, un parc a été dessiné et planté, qui, dans quelques années, lorsque les arbres auront grandi, sera une des plus jolies promenades imaginables. Avec le rocher de l'Acropole à droite et à gauche les collines qui environnent le Stade, — sans cacher les flancs et les sommets du mont Hymette, — la vue s'étend, en face, à travers les colonnes encore debout du temple de Jupiter Olympien, jusqu'à la mer, bordée au lointain par les lignes gracieuses de l'île d'Égine et, plus loin, par les montagnes du Péloponnèse. Lorsque le soleil se couche dans un ciel d'une pureté sans fond et sans tache, ou au milieu de nuages légers d'un pourpre doré, la beauté des nuances reflétées sur le mont Hymette dépasse toute description.

Des trois montagnes qui entourent la plaine d'Athènes, le mont Parnès est le plus élevé (1,418 m.); le mont Pentélique (1,109 m.), avec sa forme triangulaire rappelant le fronton d'un temple, est le plus imposant; mais le mont Hymette (1,027 m.), aux flancs couverts de thym et au miel toujours célèbre, est le plus intimement associé à la cité d'Athènes. Il en est plus rapproché que les deux autres; de toutes les rues et de toutes les fenêtres tournées vers le levant, on peut voir ses

lignes courbes se détachant sur le bleu du ciel, — excepté pendant les jours rares, où les nuages amoncelés sur son sommet sont un signe infaillible de pluie. Les nuances des trois montagnes et des collines qui forment un cercle intérieur autour d'Athènes, variant à chaque heure de la journée et s'alliant au bleu changeant de la mer, ajoutent un charme indéfinissable de lumineuse transparence.

En faisant l'éloge d'Athènes, nous ne devons point passer sous silence ses défauts. Les améliorations indispensables à une ville moderne n'ont pas toujours marché de pair avec son accroissement en étendue et en population. Les étapes graduelles de ce progrès sont marquées par l'inégalité des constructions, non seulement de quartier à quartier, mais aussi dans la même rue, où l'on peut souvent voir des hôtels superbes à côté d'humbles maisonnettes de chétive apparence. Ces habitations pourraient être divisées, par ordre chronologique, en trois catégories : d'abord, les maisons construites par les premiers arrivés, lorsque tout le monde manquait de ressources, où l'on ne visait qu'à se procurer un abri ; — puis vint une période d'aisance relative, où l'on sentit le besoin d'avoir plus d'espace et plus de commodités, mais sans trop se préoccuper encore de l'apparence extérieure ou du confort intérieur ; les tapis et les glaces étaient alors considérés comme un luxe superflu et l'on se passait fort bien de cheminées ; — plus tard, vinrent les riches émigrants de l'étranger, qui donnèrent l'exemple, bientôt généralement suivi, de constructions répondant à toutes les exigences de la civilisation moderne. La proximité des carrières du mont Hymette et du mont Pentélique permet aux Athéniens d'employer un matériel qu'aucune autre capitale ne peut avoir à prix égal. Ainsi, le marbre entre abondamment dans la construction, et son éclat, au lieu de se ternir avec le temps, comme cela arrive dans des pays plus humides, devient, au contraire, de plus en plus beau, sous le soleil de l'Attique. Grâce aussi à la transparence de l'atmosphère, l'œil n'est pas choqué par les couleurs voyantes

dont on badigeonne les murs extérieurs, et qui seraient à peine supportables sous d'autres latitudes. Ce qui ajoute encore à l'aspect riant de la ville, ce sont les arbres des rues principales ou des squares, ainsi que les jardins attachés à la plupart des bonnes maisons.

Athènes aurait pu être bien plus verdoyante encore, n'était-ce l'insuffisance de son approvisionnement d'eau. Il paraît que le manque s'en faisait sentir dès l'antiquité ; on a même attribué à ce fait les épidémies, dont les historiens ont conservé la mémoire, surtout en temps de guerre, lorsque le nombre des habitants s'augmentait de ceux de la campagne, qui cherchaient un refuge derrière les murailles de la cité. L'empereur Antonin fit construire des galeries souterraines recueillant, à l'usage de la ville, les eaux des montagnes voisines. A ces aqueducs romains, graduellement découverts, restaurés et utilisés, Athènes est, aujourd'hui encore, redevable de son service d'eau. Il y a toujours sur le tapis des projets pour en augmenter la quantité, de façon à suffire aux besoins croissants de la capitale ; mais l'état des finances municipales n'a pas jusqu'ici permis la réalisation de ces projets. En attendant, la chaussée macadamisée des rues, bordées de trottoirs en marbre, est à peine arrosée, tandis que la ténuité du sol de l'Attique, notoire du temps même de Thucydide, exige une grande abondance d'eau, afin d'éviter la poussière dont se plaignent, à bon droit, les habitants et les visiteurs d'Athènes.

Cependant, il ne faut pas oublier que si, d'un côté, Athènes est une des villes les plus anciennes du monde, elle en est, en même temps, une des plus neuves ; lorsqu'on veut la comparer aux autres capitales de l'Europe, on devrait tenir compte de la longue période de décadence dont elle s'est relevée de nos jours. Le point de comparaison devient plus équitable si l'on n'a en vue que les autres villes du Levant. Athènes ne peut que gagner à être visitée après Constantinople, Smyrne ou Salonique. Mais, si le voyageur, pensant à la longue domination des Turcs, s'attend à retrouver à Athènes le cachet oriental, il sera forte-

ment déçu. Même la *fustanelle* disparaît de plus en plus. Quelques rares vieillards, qui la portent encore, et des paysans, vendant du lait ou du fromage, sont les seuls à rappeler le temps où tout le monde portait le costume national. Heureusement, il est devenu l'uniforme des régiments d'infanterie légère, les *Evzones*. On les peut voir monter la garde au château royal, ou bien défiler, dans la rue, en balançant leur courte jupe blanche. Les bleus pantalons bouffants des insulaires de la mer Égée disparaissent également. On en voit à peine parmi les équipages des caïques, amarrés le long des quais du Pirée, où ils viennent vendre les produits de leurs îles. Ici, comme ailleurs, le complet à bon marché a remplacé les habillements pittoresques d'un autre temps. La monotonie du costume moderne n'est rompue que par les prêtres orthodoxes, avec leurs robes flottantes et leurs chapeaux sans bords.

II

La première visite de l'étranger, arrivé à Athènes, sera pour l'Acropole et les musées. Il procédera à ce pèlerinage son Baedeker rouge ou son Joanne bleu en mains. Il ne peut avoir de meilleur cicérone que l'un ou l'autre de ces deux livres et nous n'avons pas à répéter ici ce que l'on peut si facilement trouver ailleurs.

L'Acropole, le plus beau, le plus sacré et le plus renommé des rochers, attire l'attention du voyageur avant même qu'il entre dans le port du Pirée ou, — s'il vient par voie de Patras, — aussitôt que le train a dépassé les défilés du mont Parnès. De tous les points hors de la ville, et de presque toutes ses rues, on en voit la silhouette abrupte ; mais le point d'où l'on peut le mieux en admirer l'ensemble est le creux, près de la petite église de Saint-Démétrius, entre les deux collines dont l'une est couronnée par le monument de Philopappus et l'autre par l'Observatoire ; de là, ou bien encore des fenêtres de l'Observa-

toire, on voit les Propylées et le Parthénon sans que la vue soit dérangée par des constructions modernes.

C'est de ce côté que l'on monte à l'Acropole. La route, jusqu'à l'entrée découverte par Beulé, serpente à travers un bosquet planté par ordre de la reine Amélie, la première souveraine de la Grèce. Cette zone de verdure rehausse l'éclat des monuments, dont le marbre est doré par le soleil. Du côté opposé, les restes de la ville turque et de petites masures, entassées plus récemment sur les flancs du rocher, gâtent l'aspect de l'Acropole. Toutes ces constructions sont condamnées. Les plans sont déjà prêts et n'attendent qu'une administration ayant l'argent, la puissance et la volonté nécessaires pour les réaliser. La base du rocher une fois dégagée, il y a lieu d'espérer que de nouveaux restes de l'art antique seront mis à jour. L'espace resté libre sera couvert de plantations, à travers lesquelles la route actuelle sera continuée tout autour de l'Acropole, qui gagnera ainsi en hauteur et en beauté. Cette route aboutira à l'arc d'Hadrien, en passant tout près du charmant monument chorégique de Lysicrate. Ce monument, qui se trouvait autrefois dans l'enclos d'un couvent de capucins français, est toujours censé appartenir à la France, qui n'exerce ses droits de propriété qu'en supportant les frais de réparation ou de conservation.

Si l'aspect extérieur de l'Acropole est admirable, la vue que l'on a du dedans ne l'est pas moins. Rien ne peut dépasser la grandeur reposante du spectacle dont on jouit en faisant le tour du plateau, couronné par les ruines du Parthénon et de l'Érechthéion. Les montagnes qui enferment la plaine, sillonnée par son bois d'oliviers, la mer bleue qui, du côté du midi, s'étend jusqu'aux îles voisines, — et aux pieds du rocher, les colonnes du temple de Jupiter Olympien, d'un côté, et, de l'autre, le temple dit de Thésée, avec la ville nouvelle s'étendant en éventail à partir de ces deux points, tout cela, surplombé par le ciel transparent de l'Attique, forme un ensemble d'une beauté unique, rehaussée encore par l'enchantement des souvenirs antiques.

En d'autres pays aussi, et même ailleurs en Grèce, il y a bien des paysages faits pour exciter l'admiration du voyageur ; mais nulle part on ne trouverait des lignes plus harmonieuses et une coloration plus brillante que celles que l'on a devant soi, lorsque, assis sur les marches du Parthénon, on voit, à travers les colonnes des Propylées, le soleil se coucher, « dans un brasier éclatant de lumière vivante » (1).

L'étranger qui voit l'Acropole, telle qu'elle est aujourd'hui, s'imagine à peine le long travail de déblayement et de démolition qui a été opéré durant la dernière moitié de ce siècle. On a souvent condamné le zèle excessif des archéologues chargés de ce travail et toujours enclins à condamner les monuments dès qu'ils n'appartiennent pas à la période classique. En effet, il est à regretter que les traces des occupations successives de l'Acropole, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, aient été oblitérées. Les démolisseurs ne manquent pas d'arguments pour s'en justifier. Lorsque les Turcs eurent définitivement quitté Athènes, leurs maisons délabrées couvraient le plateau de l'Acropole ; les colonnes des Propylées s'élevaient à mi-hauteur par dessus la toiture du magasin où leurs bases se cachaient ; l'Érechthéion n'était qu'une poudrière démolie par une explosion. Nettoyer le terrain de ces décombres et en dégager les monuments antiques, s'imposait indubitablement aux nouveaux gardiens de la glorieuse enceinte. Mais la démolition de la tour franque adossée aux Propylées, ainsi que de la galerie formant l'entrée de la citadelle et de sa porte avec l'inscription en turc, ou bien la destructiun du bastion rappelant les hauts faits d'Odysseus durant la Révolution, étaient des mesures plus discutables. Il faut avouer que les défenseurs du point de vue purement historique ont été réduits au silence par le succès dont l'œuvre de destruction a été couronné. La découverte des statues archaïques, enfouies avant que Périclès eût procédé à la

(1) Not, as in northern climes, obscurely bright,
But one unclouded blaze of living light.
(BYRON, *Childe-Harold*.)

rénovation du Parthénon, est, à elle seule, un fait de la plus haute importance dans l'histoire de l'archéologie. Seulement, il ne faudrait pas trop se prévaloir des résultats ainsi obtenus pour méconnaître la valeur de monuments postérieurs à la période classique et possédant une valeur historique, malgré leur infériorité au point de vue de l'art. Le fait est que, dès le début de leur régénération politique, les Grecs se sont surtout attachés aux reliques de l'antiquité classique, y voyant, non sans raison, le lien principal entre leur pays et le monde civilisé. La Société archéologique est une des plus anciennes institutions d'Athènes, comme elle en est une des plus utiles. L'initiative qu'elle a prise, ces dernières années, pour la restauration des belles mosaïques de l'église byzantine de Daphni, montre assez qu'elle a sagement élargi le cercle de ses travaux ; mais son but principal est toujours la conservation des monuments antiques et la découverte de nouvelles traces de l'antiquité par les fouilles qu'elle fait faire et dont quelques-unes ont donné de si heureux résultats. Grâce à M. Cavvadias, secrétaire général de cette société et éphore général des antiquités, grâce aussi aux autres archéologues dont il est entouré et secondé, le Musée central est devenu un des meilleurs du monde, non seulement par la valeur des trésors qu'il contient, mais aussi par leur arrangement méthodique.

L'intérêt que tout le monde civilisé prend aux antiquités grecques est témoigné par l'existence à Athènes de tant d'écoles étrangères archéologiques. Grâce à elles, la capitale de la Grèce devient un centre international d'études sur l'art antique. La France a été la première à fonder son École, en 1846. Son exemple a été suivi par l'Allemagne; les écoles américaine et anglaise ont été établies quelques années plus tard ; l'école autrichienne est la plus récente de ces fondations. Ces écoles étrangères servent aussi de trait d'union entre les visiteurs appartenant à leurs pays respectifs et les savants grecs, ou bien même la société d'Athènes. Les directeurs, en dehors de leurs fonctions scientifiques, deviennent, en quelque sorte,

des Proxènes. Le voyageur, qu'il vienne exclusivement pour visiter les monuments de l'antiquité ou qu'il veuille, comme Ulysse, « voir les cités et en même temps connaître les mœurs de leurs habitants », trouvera chez le directeur de l'École un protecteur et un guide, non moins utile que le représentant officiel de son pays. C'est là un avantage exceptionnel qui doit tendre à augmenter de plus en plus le nombre des étrangers qui visitent Athènes

Mais, pour attirer davantage les visiteurs et aussi pour encourager la formation de nombreuses colonies étrangères, il faudrait, avant tout, que la Grèce fût rendue plus accessible qu'elle ne l'est actuellement. Malheureusement, le chemin de fer qui devait joindre Athènes au réseau déjà aboutissant à Salonique, est resté inachevé. Le projet en pourrait être réalisé plus vite qu'on n'ose l'espérer en ce moment. Alors la Grèce formera partie du système des chemins de fer européens. En attendant, le voyageur sujet au mal de mer trouve trop long le trajet par les superbes bateaux des Messageries, qui, de Marseille, vont directement au Pirée. Par voie d'Italie, le voyage par mer est de beaucoup raccourci. Il n'y a qu'une dizaine d'heures de traversée de Brindisi à Corfou et à peu près autant de Corfou à Patras, où l'on prend le chemin de fer pour Athènes. Mais on aurait bien pu avoir sur cette ligne des bateaux directs, plus fréquents, plus grands, et correspondant avec les horaires des chemins de fer, tant italiens que grecs.

Les communications intérieures ont été beaucoup facilitées durant ces dernières années, grâce à la construction de routes carrossables et de chemins de fer. Il manque souvent encore, en province, de bons hôtels; mais l'affluence croissante des étrangers doit assurément encourager le développement de cette industrie. A Athènes et ailleurs encore, les Grecs ont démontré qu'ils peuvent bien établir des hôtels aussi bons que partout ailleurs. Il y aura toujours des voyageurs aimant les difficultés à surmonter et regrettant la vulgarisation du sol clas-

sique de la Grèce par des troupeaux de touristes, à la remorque des agences Cook; mais il se passera encore longtemps avant que des chemins de fer funiculaires escaladent le Parnasse et le Taygète, ou que la Grèce devienne une seconde Suisse.

Sans vouloir atteindre ce but, le gouvernement grec servirait les meilleurs intérêts du pays en le rendant plus facile d'accès et, aussi, en rendant le séjour de la capitale aussi attrayant que possible. Déjà, tout s'y prête. A l'intérêt artistique offert par les ruines de l'antiquité et par les musées, s'ajoutent de charmantes promenades dans les environs de la ville, des excursions faciles en province et, en plus, une société hospitalière, aussi bien qu'une cour ouverte aux étrangers dûment présentés par leurs ministres. A côté de tous ces avantages, la ville d'Athènes possède un climat que peu de villes en Europe peuvent égaler. Environnée par une zone de collines, et, plus loin, par une seconde ceinture de montagnes, — exposée au midi vers la mer, Athènes a un climat qu'on peut caractériser, en même temps, de continental et de marin. La température moyenne diurne est beaucoup moins variable que celle d'un pays continental, et presque aussi variable que celle d'un pays marin de même latitude. Le printemps et l'automne y sont délicieux et les hivers doux; le thermomètre descend rarement au-dessous de zéro. La neige tombe exceptionnellement dans la plaine, tandis que, chaque année, elle blanchit les sommets des montagnes environnantes. La gelée et le brouillard y sont également rares et, en somme, les variations diurnes de la température y sont moindres que celles qu'on a observées dans la plupart des grandes villes de l'Europe, y compris Paris, Milan, Florence, et même Nice. L'été est long, mais durant les mois les plus chauds de l'année, en juillet et en août, les brises, qui soufflent à travers la mer Égée, tempèrent la chaleur et diminuent la sècheresse de l'air, — à laquelle, d'autre part, on doit la ténuité et la limpidité extraordinaires de l'atmosphère ambiante, le bleu intense du

ciel, et, aussi, cette illusion optique, qui fait paraître si proches les objets éloignés (1).

Tôt ou tard, Athènes deviendra une des stations d'hiver les plus recherchées de l'Europe, et la résidence préférée d'un nombre croissant d'étrangers. Nous croyons que cette prévision sera partagée par ceux qui y ont fait un séjour prolongé. Une fois acclimaté, on quitte Athènes avec regret et l'on y revient avec plaisir.

D. Bikélas.

(1) La température moyenne est, en hiver, de 8.90 cent.; au printemps, 15.37; en été, 25.96; en automne, 18.70. — Janvier et février sont, en général, les mois les plus froids de l'année (8.04 et 8.63); juillet et août les plus chauds (26.55 et 26.63). — La moyenne annuelle de pluie est 0 m. 4059, et l'humidité de l'air est de 74.3 en hiver, 64.9 au printemps, 49.3 en été, et 65.2 en automne. On trouvera plus de détails dans l'important ouvrage sur *Le climat d'Athènes*, publié en 1897 par M. le professeur Éginitis, le savant directeur de l'observatoire d'Athènes.

BULLETIN ÉPIGRAPHIQUE

Le présent compte rendu, faisant suite à celui de la première livraison de 1897, comprend les fascicules des périodiques suivants :

1° France. BCH. *Bulletin de correspondance hellénique*, fin du tome XX (1896, depuis p. 401) et tome XXI (1897, jusqu'à la p. 476).
RÉG. *Revue des études grecques*, X (1897).
RA. *Revue archéologique*, 1897, I et II.
RPh. *Revue de philologie*, XXI (1897).
Revue biblique, VI (1897).

2° Grèce. Ἐφ. ἀρχ. = Ἐφημερὶς ἀρχαιολογική, 1896 (fin) et 1897.
Ἀθηνᾶ, IX (1897).

3° Angleterre. JHS. *Journal of hellenic studies*, XVI (1896), fin, et XVII (1897).
Classical Review, XI (1897).

4° Allemagne. MA. *Athenische Mittheilungen*, fin (depuis p. 265) du tome XXI (1896) et XXII (1897) en entier.
MR. *Rœmische Mittheilungen*, 1897, XII (1).

5° Autriche. AEM. *Archäologische-Epigraphische Mittheilungen aus Œsterreich*, fin de XIX (1896) et XX (1897).

6° Italie. *Mon(umenti) ant(ichi) (pubblicati dai Lincei)*, VII (1897).
Notizie degli Scavi, 1897.

7° Amérique. AmJ. *American Journal of archaeology*, I (1897). (Nouvelle série de la publication naguère intitulée Am. j. of arch. *and fine arts*.)

Généralités. Kretschmer, *Die sekundæren Zeichen des griechischen Alphabets*, MA., XXI, 410 suiv. et XXII, 343 (Corinthe), est une contribution importante à l'histoire de l'alphabet grec.

Nous signalons tout particulièrement : 1° L'article de Wilhelm intitulé *Zu griechischen Inschriften* dans les AEM., XX, 50-96. On y trouve des remarques et corrections sur plus de cent inscriptions grecques (avec index, p. 93 suiv.) où se révèlent presque à chaque ligne la profonde érudition et la remarquable sagacité de l'auteur;

2° Le compte rendu, par le même auteur, du *Recueil d'inscriptions grecques* de Ch. Michel (ouvrage qui ne nous est pas parvenu) dans les *Gœttingische Gelehrte Anzeigen* de 1898, n° 3.

(1) Les autres périodiques allemands de 1897 seront dépouillés ultérieurement.

MM. Dareste, Haussoullier et Th. Reinach ont commencé la publication d'une nouvelle série du *Recueil des inscriptions juridiques grecques*. Le premier fascicule (1898) renferme les lois de Dracon sur le meurtre, celle d'Ilion sur les tyrans, puis une série de testaments, fondations testamentaires et donations entre vifs; enfin, le jugement athénien de Sôpolis et les jugements d'Érésos contre les tyrans.

Le *Corpus inscriptionum atticarum* s'est enrichi d'un *Appendix* consacré aux « tablettes de malédiction » athéniennes par Rich. Wünsch (Berlin, 1897).

ITALIE.

Rome. Notizie, 1897, p. 514. Route d'Ostie. Épitaphe d'Aurélia Bassilla.

Aquilée. Maionica, AEM., XIX, 207. Inscription métrique mutilée, commençant ainsi : Ἀγαθῇ Τύχῃ . Εὐξείνοις Ἀντηνορίδαις Λητωΐδα Φοίβου...

Crotone. Notizie, 1897, p. 346. Sur un bloc calcaire, en lettres très archaïques : Ἥρας ἐλευθέρια. Ib., p. 315 (collection du marquis Albani). Petite pyramide en craie avec une inscription archaïque inexplicable.

Pouzzoles. Notizie, p. 529. Série de figurines en craie avec des noms grecs : Αγαθοπους — Αφροδεισια — Γεμελλος — Πιστος — Πρεπουσα — Φιλ(ο)τειρα — Ιεραξ — Τυκα (??).

SICILE.

Noto (Netum). *Notizie*, 1897, p. 86 suiv. Quelques niches funéraires avec inscription : Ἄνταλλος ἥρως — ἥρως ἀγαθός.

Catane. Notizie, p. 240. Tombe chrétienne : Εἰρήνεος πρεσβύτερος ἠγόρασεν τόπον μηδὲν βλάψας τὴν ἐντολήν (la lecture d'Orsi est étrange).

Terravecchia (prov. de Catane). *Monumenti*, VII, 262. Sur une lame de bronze, en caractères du ve siècle : Δαμαίνετος Μνασία.

Syracuse. Notizie, p. 500. Inscription funéraire métrique du ve ou ive siècle (très mutilée).

Führer, *Eine wichtige Grabstætte der Katakombe von S. Giovanni bei Syrakus* (Munich, 1896). Une inscription funéraire à l'entrée d'une crypte, publiée imparfaitement par Orsi, doit se lire Δεαδοτα; c'est sans doute la sainte sicilienne Deodata de Syracuse, dont nous possédons des actes légendaires au 31 juillet (*Act. Sanct.*, VII, 187).

PÉLOPONNÈSE.

Laconie. *Environs de Kyparissia.* Perdrizet BCH., XXI, 209. Honneurs à C. Julius Euryclès Herculanus, grand prêtre à vie des Augustes, 36e descendant des Dioscures.

Lacédémone. Wolters, MA., XXII, 139 suiv. Brique avec marque de fabrique : ΒΑΛΕΟΣ ΝΑΒΙΟΣ, Wolters considère Βαλέος comme une abréviation graphique; Perdrizet y voit une transcription décadente de la prononciation laconienne Βαhιλέος.

Preger, MA., XXII, 334 suiv. Réunion et commentaire d'inscriptions relatives aux concours musicaux des jeunes Spartiates. Le prix était une faucille qui est représentée sur les stèles.

Cap Ténare. Wilhelm, AEM., XX, 96. Fr. d'acte d'affranchissement transporté à Symé (Carie) !

Arcadie. — *Kleitor.* Holleaux, REG., X, 279. Restitution et commentaire des deux décrets des Magnètes, MA., VI, 304.

Lycosoura. Leonardos, Ἐφ. ἀρχ., 1896, p. 217 suiv. Inscriptions du temple de Despoina. N° 17. Fin d'un long décret honorifique des Mégalopolitains et Romains établis chez eux pour Xénarchos, fils d'Onasicratès, et sa femme Nikippa; il a réparé à ses frais le temple de Despoina et celui de Cora et promis de bâtir celui des Augustes. En outre, il a exercé les fonctions de gymnasiarque et, pendant deux ans, celles de démiurge. 26. Dédicace du même. 27. Dédicace par un autre couple de « restaurateurs ». 28. Dédicace d'un *tabellarius Caesaris* aux Δέσποιναι Ἐπήκοοι.

Messénie. — *Alagonia.* Encore l'inscription du cymbalon : Καμουν εθυσε τᾶι Κόρϝαι (cf. REG., X, 85). Fränkel défend contre Studniczka l'ancienne lecture Καμὼ ὕν. C'est un sacrifice de mariage (Varron, *De re rust.*, II, 4, 9) accompagnant l'offrande des jouets d'enfant de la mariée.

Élide. Frænkel, AM., XXI, 444. Corrections et observations sur les inscr. d'Olympie, n°s 161, 655, 681.

ATTIQUE.

Athènes. Cavvadias, Ἐφ. ἀρχ., 1897, p. 8 suiv. Dédicaces trouvées dans le flanc sud de l'Acropole et fixant la position des grottes sacrées. 1. C. Julius Metrodoros de Marathon, thesmothète, à Apollon ὑπὸ Μακραῖς. 2. Tib. Antistius Cinéas de Coelé, archonte roi, à Apollon ὑπ' Ἄκραις (cf. CIA., III, 92). 3. Deux thesmothètes. 6. Un greffier.

Ib. p. 87 suiv. Suite de la même série. N° 1. M. Aur. Onesimos, archonte roi, à Apollon ὑπὸ Μακραῖς. 3. Polyainos, fils de Ladicos, polémarque. 9. Mention de l'archonte Areios, fils de Nicanor, d'Oion (nouveau). 14. Le polémarque P. Ventidius Rufus.

Cavvadias, ib., 1897, p. 177. * Importants fragments de deux décrets : 1° confiant la construction du temple d'Athèna Niké à l'architecte entrepreneur Callicratès (l'architecte du Parthénon) et fixant le salaire (50 dr. et des prélèvements de victimes) et la nomination de la prêtresse ; 2° réglant le détail du paiement du salaire par les colacrètes (ce dernier décret, rendu sur la proposition d'un certain Callias, est en partie écrit dans l'alphabet ionien; je crois donc qu'on peut identifier le greffier Néocleidès à celui du texte CIA., IV, n° 71, entre 420 et 417; le premier décret peut être d'une trentaine d'années plus ancien).

Bosanquet, JHS., XVI, 164 suiv. Inscr. de douze lécythes où le nom de « favori » est accompagné d'un patronymique.

Pridik, MA., XXII, 148 suiv. Marques d'amphores, en majorité cnidiennes.

Zahn, MA., XXII, 345. Un ostracon au nom de Thémistocle : Θεμισθοκλῆς (*sic*) Φρεάρριος. C'est le quatrième document connu de ce genre, les trois autres concernent Hippocrate et Xanthippe.

Schrader, AM., XXI, 265 suiv. *a*) Territoire du Dionysion. Sur un autel carré du Iobacchion : Κοροτρόφο παρὰ Ἄρτεμιν (époque d'Hadrien, pseudo-archaïque). — Autres autels : Ἀρτέμιδος Ἐρείθου. — Dédicaces à Hadrien ; à la mère des dieux. Fr. divers.

Kœrte, MA., XXI, 287 suiv. *b*) Sanctuaire d'Amynos (flanc O. de l'Acropole). 1. Dédicace du IVe siècle : Μνησιπτολέμη ὑπὲρ Δικαιοφάνους Ἀσκληπιῶι Ἀμύνωι (*sic*) ἀνέθηκε. 4. (Ier siècle). Περσαῖος Θεοξενίδου Μαραθώνιος Ἀμύνωι καὶ Ἀσκληπιῶι καὶ Ὑγείαι ἐπὶ ἱερέως Σοφοκλέους τοῦ Φιλώτου, etc. 6. Décret honorifique des orgéons

d' « Amynos, d'Asclépios et de Dexion » pour deux administrateurs (fin IVe siècle). Parmi les privilèges accordés on remarquera la dispense (ἀτέλεια) du χοῦς (contribution mensuelle pour le vin sacré?). 8. Honneurs à deux ἱστιάτορες (de l'orgéon), de l'an 340 ou 313. — Lectures et restitutions nouvelles de l'inscription CIA., II, 1645.

Wilhelm, MA., XXI, 434 suiv. 1. Décret de la Boulé en l'honneur de divers magistrats (trésorier, secrétaire, etc.), sur la proposition des prytanes sortants de la tribu Aegéis. IVe siècle avant J.-C., archonte Aristolas. 2-3. Inscriptions métriques du sanctuaire rupestre des nymphes et de Pan (basse époque). 4. Catalogue d'éranistes; le fondateur est originaire d'Antioche (IIe ou Ier siècle *ante*).

Körte, MA., XXI, 450. Une *psêphos* de condamnation (percée) du IVe siècle. Lettre de section Z.

MA., XXI, 465. Funéraires, une en vers, très mutilée. XXII, 228. Funéraire archaïque.

Éleusis. Skias, Ἐφ. ἀρχ., 1896, p. 251 suiv. 58 inscriptions tégulaires. 5 marques sur des tuyaux d'aqueduc.

Skias, ib., 1897, p. 33 suiv. 50 textes. 1. Fr. de décret honorifique pour l'hiérophante Hiérocleidès (IVe siècle). 4-6. Courtes dédicaces. 7. Fr. du début d'une remise de comptes des épistates. 9. Statue de Nicétès de Pergasa. 12. La garnison d'Éleusis à Démainétos, trois fois stratège. 13. Décret honorifique (très mutilé) de la garnison d'Éleusis pour Théophrastos, qui a été gymnasiarque sous Antiphilos, hipparque sous Ménécratès, stratège ἐπὶ τὴν χώραν sous Callaischros. La ligne 9 mentionne un roi Ptolemée. 16. Décret pour X... d'Iphistiades, phylarque. 20 suiv. Dédicaces de prêtresses et d'initiées. 33. D. Junius Monnéas, descendant de l'exégète Patron. 49. Longue dédicace d'une ville à une femme (Ménandra?), avec autorisation de l'Aréopage; elle était cousine de C. Claudius Titianus, questeur d'Achaïe, gouverneur de Crète, petite-fille de l'archonte éponyme Cl. Demostratos, stratège des armes.

Dragoumis, MA., XXII, 381. Corrections à la grande inscription publiée par Skias dans l'Ἐφ. ἀρχ. de 1894, p. 172 suiv., M. D. en a heureusement rapproché deux fragments.

Salamine. Dragoumis, MA., XXII, 52 suiv. * Fr. de l'épitaphe originale des Corinthiens, par Simonide (?) : ὦ ξεῖν' εὐυδρ]όν ποκ' ἐναίομες ἄστυ qορίνθο | [νῦν δ' ἄμμ' Αἴα]ντος [νᾶσος ἔχει Σάλαμις]. Au dessus les lettres INΘO OA (?).

Égine. — L'inscription funéraire CIG., II, add. 2322 *b* 76 provient d'Égine, non de Rhénée (MA., XXII, 349).

Mégaride. — *Mégare*. Frænkel, MA., XXI, 443. Εὐφρόνης Ῥίνωνος (écriture archaïque, mais avec Ω, vers 420 avant J.-C.).

Eubée. — *Érétrie*. Holleaux, REG., X, 157, a commenté le décret CIG., 2144 et montré qu'il appartient à l'époque où Érétrie faisait partie de la confédération béotienne (entre 308 et 304).

Kourouniotis, Ἐφ. ἀρχ., 1897, p. 143 suiv. Longue liste de noms, sans doute de soldats ayant pris part à une procession solennelle (IIIe siècle). Les uns sont qualifiés d'ὁπλῖται, les autres de ψιλοί. Chaque nom est suivi d'un patronymique et d'un nom de dème érétrien, généralement connu. Οἰχα est nouveau (pour Οἰχαλίηθεν) ainsi que six autres. 2. Autre catalogue. 5. Épitaphe archaïque : ἐνθάδε Φίλον κεῖται τὸν δὲ (= δή) κατὰ γαῖ' ἐκάλυσφεν (*sic*) | ναύτιλον, Ηο φσυχῆι παῦρα δέδοκ' (= δέδωκ'; ἀγαθά. 6. Autre, sur une colonne : Πλειστίας. Σπάρτα μὲν πατρίς ἐστιν, ἐν εὐρυχόροισι(ν) Ἀθάναις | ἐθράφθε, θανάτο δὲ ἐνθάδε μοῖρ' ἔχιχε. 7. Autre (le premier epsilonn a 4 branches) : Χαίρετε τοὶ παριόντες, ἐγὸ δὲ θανὸν κατάκειμαι,

etc., épitaphe d'un natif d'Aigilia, enseveli par sa mère Timaréta; texte très difficile, non restitué. 8. Dédicace pseudométrique du tombeau de famille d'Agathopous, fils de Paramonos, δεκάπρωτος du synhédrion. 9-26. Funéraires.

Chalcis. Cavvadias, Ἐφ. ἀρχ., 1897, p. 195 = Papavasilios, Ἀθηνᾶ, IX, 449 suiv., 491 suiv. Liste des vainqueurs aux jeux Héracleia, sous l'épimélète du gymnase Démétrius, fils d'Andromachus. On distingue cinq âges : 1° παῖδες πάμπαιδες, 2° παῖδες, 3° ἔφηβοι, 4° ἀγένειοι, 5° ἄνδρες; dans chaque âge, sauf exceptions, six concours normaux (δόλιχον, στάδιον δίαυλον, πάλην, πυγμήν, παγκράτιον), plus ἵππιον (classe 3), πένταθλον (4°, 5°), ὁπλίτην (5°), ἵππωι δίαυλον (5°). Plusieurs vainqueurs sont romains. Le graveur de l'inscription a signé (ἔλάξευε μόνος Τιμαρχίδης).

GRÈCE CONTINENTALE

Béotie (1). — Stauropoulos, Ἐφ' ἀρχ., 1898, p. 243 suiv. Trois inscriptions archaïques sur vases : n° 1 = BCH., XX, 242 (cf. *Revue*, X, 86, mais l'éditeur grec lit Ἀγάρχοντος, nom propre); 2° Καλιαιαα εμι το Κεντρονος; 3° ΚλεFιχα καλα και φιλα τοι γραφσαν[τι...] α καλα εποει (?) Μαιδοκι (?).

Tégée. Dédicace à Marc Aurèle (BCH., XXI, 148).

Lébadée. Wilhelm, MA, XXII, 179 suiv. Fragment d'un contrat d'entreprise provenant du même ensemble que CIGS, 3073-3076 et BCH., 1896, 318. Il est question de πλινθίδες ἀγελαῖαι qui paraissent s'opposer aux πλ. γωνιαῖαι.

Thespies. Catalogue (MA., XXII, 351). — Holleaux, REG., X, 26. Restitution et commentaire d'une inscription (BCH., XIX, 379) relative à l'achat et au fermage de terres acquises sur une offrande de 25,000 drachmes faite par Ptolémée (Philopator ?).

Tanagra. Holleaux, REG., X, 49. Essai de restitution de CIGS., 527 (copie d'un décret d'Oropos ? en faveur d'un citoyen de Tanagra).

Phocide. — *Delphes.* * Tannery, BCH., XX, 422. Curieux fragment d'inscriptions représentant les diagrammes de deux systèmes d'écriture abrégée. Ces diagrammes sont divisés en colonnes comme une table de multiplication. Le premier (seul à peu près déchiffrable) présente l'aspect suivant. En tête des colonnes (ligne horizontale) les consonnes ΒΓΔΤΚΠΡ (?) ΧΦΝ (?). Devant les colonnes (ligne verticale) ΡΑΝΔΜΒΓΤΠΘΚΧ. Dans les cases au croisement des colonnes les signes conventionnels qui représentent la combinaison des 2 consonnes génératrices (βρ. βλ., etc.). Ces signes ne constituent pas, à proprement parler, une tachygraphie, mais une *brachygraphie* du même genre que la substitution du signe Ψ à la graphie πσ. Aristote fait allusion à la possibilité d'un système d'écriture pareil (*Met.*, XIII, 6).

Homolle, BCH., XX, 581. 1) Inscriptions du trésor des Cnidiens (publication provisoire). Dédicace archaïque sur un degré de l'édifice... τὸν θησαυρὸν τόνδε καὶ τἀγάλμα[τα]... (C = ο, O = ω). Sur les antes : proxénie pour Ampélion de Cnide, décrets des Delphiens pour Sostratos de Cnide, l'architecte du Phare, et deux de ses compatriotes. Fac-similé de la signature de l'artiste de la frise, sur le bouclier d'un des géants : j'avoue ne pouvoir la déchiffrer et ne pas y reconnaître aussi sûrement que M. H. le « lambda argien ». Sur le chambranle de la porte : promantie accordée (aux Cnidiens) sous l'archonte Aristomachos.

2) (P. 605 suiv.). Dédicaces de l'ex-voto des Argiens (Paus., X, 10, 5) : les statues

(1) Voir une note de Perdrizet sur une balle de fronde avec le nom d'Opheltas, général béotien vers l'an 200 (BCH., XXI, 149).

portent les noms des rois et reines légendaires d'Argos (Lyncée, Abas, Acrisius, Danaé, Persée, Alectryon, Alcmène, Héraclès) et la signature (IVe siècle) Ἀντιφάνης ἐποίησε Ἀργεῖος. Pausanias n'avait pas nommé l'auteur.

3) (P. 608 suiv.) Trésor des Athéniens. Restitution de la dédicace : Ἀθεναῖοι τοῖ Ἀπόλλον[ι ἀπὸ Μέδ]ον ἀκ[ροθ]ίνια τῆς Μαραθόνι μ[άχες, écriture archaïsante du IVe siècle. Proxénie de l'athénien Hippostratos, fils de Callippidès.

4) (P. 617 suiv.). Le grand autel (Paus., X, 14, 7). Dédicace : Χῖοι Ἀπόλλωνι τὸν βωμόν (Ve siècle). — Δελφοὶ ἔδωκαν Χίοις προμαντείην (IIIe siècle, renouvellement). Décrets des amphictyons en l'honneur des hiéromnémons de Chios (époque étolienne), Polyarchidès, fils d'Hermarchos, archonte Babylos, Léochidés, fils d'Anaxiadès, archonte Polyclète ; Hermoclès, fils de Phainoménès (τὸν κρατῆρα ἐ]κέρασε τὸν ἀργύρεον τοῖς Θεοξενίοις). Fr. d'une liste de vainqueurs au concours musical des Sôtéria, agonothète Xennias Etolien. (M. H. donne (p. 629) une liste des hiéromnémons chiotes connus, au nombre de 20.) Dédicace par les Chiotes d'une statue en l'honneur de Φησῖνος Σκυθίνου de Chios (cf. CIA., II, 1171).

5) (P. 633 suiv.). Lesché des Cnidiens. Dédicace : Κνιδίων ὁ δᾶμος τὸ ἀνάλαμμα (mur de soutènement) Ἀπόλλωνι. Proxénies pour Stratonicos de Cnide, archonte Eribas (IVe siècle), pour Ariphron et Aristiadas de Cnide, archonte Amyntas (IIIe siècle).

Perdrizet, BCH., XX, 466. Textes relatifs aux rapports de Delphes avec la Macédoine et la Thrace. * 1. Proxénie et autres privilèges conférés à Iolaos, Poseidonios, Médistas, Térée, fils du roi *Kersébleptès* (*sic*), l'ennemi de Philippe, archonte Aristoxénos, 341/0. * 2. Proxénie de Néarque, l'amiral d'Alexandre (Νεάρχωι Ἀνδροτίμου Κρητί) dont la nationalité se trouve ainsi fixée conformément au texte de Diodore (XIX, 69). 3. Machatas, fils de Sabattaras, d'Europos (sur l'Axios) macédonien. Le nom du père atteste l'existence du culte de Sabazios en Macédoine (IVe siècle) * 4. Renouvellement de proxénie pour Cotys, fils de Rhaizdos, roi des Thraces (Odryses), à la suite de la visite de son ambassadeur Tyrillos de Néapolis. Probablement de la deuxième moitié du IIIe siècle. * 5. Fragment de dédicace bilingue en l'honneur de (M. Mi)nucius Q. F. (Rufus), proconsul, vainqueur des Scordisques et des Besses en 109 avant J.-C. (*Galleis Scordisteis et Besseis*). A ce propos, M. P. a réuni et commenté tous les textes relatifs aux Scordisques et à leurs incursions. Notre texte confirme heureusement leur origine gauloise déjà indiquée par Posidonios (Ath., VI, p. 234) et Tite-Live (*Ep.*, 63) et rend assez vraisemblable l'opinion émise par Duchesne qu'il faut les reconnaître dans les Galates du décret de Protogène. Le monument est signé par les artistes thébains nouveaux : Ménécratès et Sopatros.

BCH., XXI. 102 suiv. Même série. *a*) IVe siècle. 1. Fr. d'une proxénie pour des Macédoniens de Pella. 3. Proxénie de Théodoros, d'Aréthuse en Chalcidique, dialecte ionien. 4. Polydamas d'Aréthuse (Ἐρεθούσιος), macédonien : donc après l'annexion de 347. 5. Les cinq fils de Timandros de Philippes. 6. Euainétos, Macédonien d'Amphipolis (ce texte du milieu du IVe siècle prouve qu'Amphipolis a été bel et bien annexée en 358). *b*) IIIe et IIe siècles. 1. Philarchos, Macédonien Ἐλειμιώτης ἐκ Πυθείου. Ainsi le pays d'Elassona appartenait alors (vers 275) à la Macédoine. 2. Proxénie d'un citoyen de Cassandria (l'ancienne Potidée. 3. Denys de Thessalonique, Macédonien. 4. Deinomachos d'Olynthe. On ne saurait trop recommander les excellents commentaires historiques dont M. P. accompagne la publication de toutes ces inscriptions.

Perdrizet, BCH., XX, 549. Proxénies de Charidamos de Cleitor (emblème : tau-

reau cornupète), du Thébain Euarès (massue d'Héraclès), d'un Chiote (amphore et sphinx). A cette occasion, M. P. réunit les stèles de proxénie de provenance diverse présentant également le παράσημον de la ville du proxène (Παρ. de Lampsaque et de Syracuse à Épidaure, d'Aegæ à Assos, peut-être de Syracuse à Athènes [CIA., IV, 2, 51 *b*]). Cet usage est attesté par Antigone de Caryste, *Hist. mirab.*, 15.

BCH., XXI, 154. Textes relatifs à des citoyens d'Hypata, notamment un Alexandre sophiste (l'ami de Plutarque, *Symp.*, II, 3). Honneurs rendus par les amphictyons à T. Avidius Quiétus, proconsul d'Achaïe διὰ Κύλλου τοῦ Εὐβιότου Θεσσαλοῦ ἐπιμελητοῦ (père de l'Eubiotos de l'inscription d'Hypata BCH., XV, 335, n° 5).

Colin, BCH., XX, 675 (cf. aussi p. 639 suiv.). Dédicace du peuple athénien : liste des 10 hiéropes ayant conduit une « pythiade » (IVe siècle). Lycurgue y figure à côté de Démade.

Homolle, BCH., XX, 678. Photographie et étude du décret des Delphiens renouvelant la promantie des Thuriens (= Pomtow, *Rh. Mus.*, LI, 352), archonte Thébagoras, vers 325. M. Homolle lit ἐπεὶ ὁ ναὸς κατ[η]ύθη : il s'agit non de la chute, mais de la restauration du temple, commencée en 361, achevée en 329. Mais je ne puis m'associer à l'idée de M. Homolle que le temple a été détruit par le tremblement de terre de 373/2. Non seulement Macrobe (*Sat.*, III, 6, 7), le scoliaste d'Eschine (*C. Ctés.* 115) et celui d'Aristide (III, 740 Dind.), mais Josèphe, dans un texte qui, chose curieuse, paraît avoir échappé à M. Homolle (*C. Ap.* II, 11), atteste que le temple de Delphes fut bel et bien incendié ; comme celui d'Éphèse et l'acropole d'Athènes. L'ordre suivi par Josèphe ne permet pas de croire qu'il s'agisse de l'incendie allumé par les Maides de Thrace en 83 avant J.-C. (Plut., *Num.* 9). Saint Jérôme, d'ailleurs, en mentionnant cet événement, dit *tertio incensum* (II, 133 Schœne). A la fin de son article M. H. publie quelques inscriptions d'époque romaine (p. 709 suiv.) : base de P. Memmius Régulus (Cos. 31 après J.-C.), bases élevées à Néron en 54 et 55, dédicace latine du temple restauré par Domitien (84) : templum] Apo[llinis sua i]mpensa refecit; stemma de la famille Gellia, l'une des quatre parmi lesquelles le sacerdoce était quasi héréditaire ; décret daté du second archontat de l'empereur Hadrien (129) ; réparation dirigée par le consulaire et ἐπανορ]θωτής de l'Hellade, Cn. Claudius Léonticus (sous Sévère ?). Les dernières dédicaces sont en l'honneur de Valérien, Constant, etc. Une épitaphe chrétienne du VIe siècle nomme le très saint évêque Pantamianos.

Homolle, BCH., XXI, 256. Inscriptions éclairant la topographie de Delphes. P. 274. Dédicace de la statue de Phayllos de Crotone (Paus., X, 9, 2). 275. Le taureau de Corcyre, par Théopropos d'Égine (Paus., X, 9, 3), écriture du milieu du Ve siècle. 276. Ex-voto des Tégéates (Paus., X, 9, 5-6) : bases inscrites des statues de Callisto (par Pausanias d'Apollonie), d'Arcas, d'Apheidas (par Antiphanès d'Argos), d'Azan (par Samolas Arcadien), de Triphylos, le tout entremêlé de décrets de proxénie. 284. Ex-voto des Lacédémoniens (Lysandre et ses collègues), dit οἱ ναύαρχοι (Paus., X, 9, 7-11) ; les bases recueillies portaient les statues de Kimmérios d'Éphèse, Aiantidès de Milet (par Teisandros), Théopompos de Mélos, non de Myndos (par Alypos), Autonomos d'Érétrie, Apollodoros de Trézène, Comon de Mégare, X..... de Corinthe. 289. Ex-voto des Arcadiens, de Mantinée, Mégalopolis, etc. (omis par Pausanias) (19 décrets de proxénie pour des Arcadiens). 293. Statue de Philopémen, fils de Kraugis, élevée par le Koinon des Achéens (proxénies pour Nicon de Mégalopolis, acteur tragique, et pour Thrason et Socrate d'Aigira qui ont donné au dieu des concerts — ἐπιδείξεις διὰ τῶν λυρικῶν συστημάτων — en jouant

des œuvres des anciens compositeurs). 295. Petit fragment de la dédicace du δούρειος ἵππος des Argiens (Paus., X, 9, 12). 301 (non 401). Dédicace d'un des ex-voto des Argiens (Αργειοι ανεθεν ταπολιονι). 302 (non 402). Fr. possible de la dédicace de la dîme des Tarentins (Paus., X, 10, 6). 303 (non 403). Base de la statue d'Hiéron (Plut., *De Pyth. orac.* 8). 305 (non 405) suiv. Séries de décrets de proxénies près du trésor de Sicyone : *a*) 8 décrets pour des citoyens de divers états; *b*) 9 Étoliens, 3 Naupactiens, 1 Αἰγαιεύς (donc base d'une offrande étolienne); *c*) une douzaine de Mégariens, un Corinthien, un Locrien épizéphyrien (monument mégarien).

Bourguet, BCH., XI, 321 suiv. Fragments d'une grande inscription relative aux versements par les Phocidiens de l'amende à laquelle ils ont été condamnés en 346. (Déjà mentionnés dans des textes d'Élatée publiés par Pâris.) Les versements mentionnés sont l'un (archonte Cléon, 344/3, 2e versement) de 30 talents, l'autre (archonte Peithagoras, 342/1, 5e versement), de la même somme. Le nom de l'archonte est toujours accompagné de celui de 8 prytanes et des hiéromnémons composant l'amphictyonie. M. Bourguet publie en outre un fragment des comptes de l'archontat de Damocharès (entre 339 et 331, probablement 334/3) mentionnant le 11e versement, 10 talents. Le traitement des Phocidiens devint de moins en moins sévère avec les années.

Abae et *Hyampolis*. Yorke, JHS., XVI, 304 suiv. 1. Dédicace fragmentaire à Apollon ou à Artémis (Ἐκ]αβόλωι ou Ἐλαφ]αβόλωι). 2. Fr. de signature d'artistes athéniens. 3. Signature d'Euboulidès fils d'Eucheir, Athénien (cf. Lœwy 223-9). 5. Dédicace pour un agonothète qui a présidé aux jeux Καισαρῆα et Ἐλαφηβόλιά τε καὶ Λάφρια (ce dernier nom, qui convient à Artémis, est nouveau). 7. En caractères archaïques : Εὐθύφρονος.

Locride. — *Œanthea*. Perdrizet, REG., X, 21. Fr. de décret qui semble relatif au synœcisme de Chaleion et d'Œanthé opéré par Pompée.

Phthiotide. — *Hypata*. BCH., XXI, 152. Éditions améliorées d'inscr. précédemment publiées, textes delphiques relatifs à des citoyens d'Hypata du cercle de Plutarque, etc. Le n° 6 montre que Hypata avait reçu le titre de Sébasté.

Thessalie. — *Kaïtza* (dans l'Othrys). BCH., XXI, 160. Proxénie pour un habitant de Mélitée, avec ἔγγυος τῆς προξενίας. Liste d'affranchissements rangés par mois (φυλλικός, θύιος).

Magnésie. Holleaux, RPh., XXI, 181 suiv. Note sur deux inscriptions de la confédération des Magnètes (MA., VII, 69 et 73).

ARCHIPEL

Crète. — *Gortyne*. Halbherr, *Am. J. A.*, I, 159 suiv. Très importante série de textes recueillis aux environs de Gortyne (Métropolis, Vigles, Hagioi Déka). 1. Fr. d'un règlement de sacrifices archaïque mentionnant Ζεὺς Βιδάτας (Zeus de l'Ida). L. 9 : κατ]ὰ τάδε παρθύσαται περ!Foι[κος. Si la restitution est exacte, c'est la première mention des périèques dans une inscription crétoise. 3. Acte d'affranchissement de Gastris, affranchi par la cité (IVe siècle ?). 8-16. Proxénies d'époque romaine. 17. Commencement d'un traité d'alliance entre les Gortyniens, leurs alliés et le roi Démétrius II (239-229). *19. Décret instituant une monnaie de bronze à cours forcé et interdisant sous peine d'amende de recevoir à l'avenir les oboles d'argent ou d'acheter à prix de blé. Les infractions seront jugées par les sept juges κατ' ἀγορά̄ν, tirés au sort parmi la νεότα (cette corporation est

encore mentionnée dans le n° 20 : j'entends par là les νεώτεροι de Polybe (1) et je place l'inscription au IIIe siècle finissant, non au IVe commençant comme Halbherr. 21. Décret rendu par les « deux villes », haute et basse (Phaistos) : Κρα[ν]σοπεῖοι δκα δίκαια μὴ συνθίων[τ]αι ἀποτεισίοντ' ἀργύρω XX στατέρανς παρ τὸν τίταν. Qui sont ces mystérieux personnages? des périèques soumis à un tribut? 22. Fr. d'une loi de procédure. *23. Traité entre les Ῥιττένιοι et les Gortyniens, les premiers obtiennent l'autonomie moyennant paiement d'un tribut de 350 statères tous les deux ans. C'est le plus ancien traité crétois connu, en écriture boustrophédon du Ve siècle. *24. Fr. d'un texte législatif sur la saisie-gage. *28. Fr. analogue énumérant les objets insaisissables (*homestead*). 29. Fr. relatif à un partage de fruits (?). 36. Fr. d'un traité entre Gortyne et Sybrita. 37. Fr. d'un traité mentionnant l'île de Kaudos. 38. Catalogue de cosmes et de mercenaires gréco-égyptiens. 40. Épitaphe métrique d'un gladiateur.

Myres, JHS., XVI, 178 suiv. 33 textes. 1. Inscription métrique (La Canée). ..ἔγραψε Σαμήραμις οὔνομα Πείσων | ...γτα μίμνεται ἀθάνατον etc. 2. Fr. d'un décret des Polyrrhéniens pour un citoyen de Kisamos. 4. Δικτυν[ναῖ]αι Τυρως Γασσκινος εὐχάν... 6-7 (Polyrrhénion). Dédicaces de la cité à Cn. Cornélius Cn. f. Scipio Hispanus (préteur 139 avant J.-C. ?), à Auguste. 14 (près de la même ville). Inscription d'un monument restauré par la ville sous les démiurges (suivent les noms). Καλλίκριτος ἐποίησε. 22 (Elyros). ἐπὶ Κόσμω Τυρδα (?) τῶ Αγησηθω ἔδοξε τᾶι πόλει ...Λαππαίων τ... 24. Décrets de proxénie des Élyriens.

Evans, JHS., XVII, 327 suiv. Nouveaux pictogrammes crétois. Le plus curieux est une tablette de libation (?) trouvée dans l'antre du Dicté (p. 352) et à laquelle l'auteur attribue la date 2000 avant J.-C.

Th. Reinach, REG., X, 138, prouve que l'inscription CIG. 1840, jusqu'à présent attribuée à Corcyre, appartient en réalité à la Crète, probablement à Kydonia. Au moment même où paraissait cet article, Ziebarth retrouvait dans un codex Ambrosianus et publiait dans MA, XXII, 218 suiv. une nouvelle copie de ce texte précédé de la mention : *l'inscrizione greca dorica fu portata di Candia* etc.

Cyclades. — Ziebarth, MA, XXII, 405 suiv. publie diverses inscriptions sans importance copiées par Cyriaque et provenant de Délos et Myconos (nos 1-7, 24), Naxos (8-10, 23), Paros (11-19), ainsi que quelques-unes de Smyrne (25), Périnthe (27), etc.

Délos. Ardaillon, BCH., XX, 436. Fr. de la dédicace d'un petit édifice rond, d'époque romaine, près du Port sacré. Ib., 443 (sur un tronçon de colonne dans les ruines des entrepôts du port marchand Sud) : *C. Iulio C. f. Caesar(i). Pro. Cos. Oleari* (la corporation des marchands d'huile).

Homolle, BCH., XX, 502. * Décret de proxénie en l'honneur du roi Nabis (βασιλεὺς Νάβις Δαμαράτου Λακεδαιμόνιος), vers 197. Fr. d'un long décret honorifique pour son bisaïeul (?) Démarate, fils de Gorgion, conseiller du roi Lysimaque. On voit que Nabis, quoique qualifié de tyran, était de sang royal : il descendait sans aucun doute du roi banni Démarate, l'ami de Xerxès. — Proxénie (contemporaine de celle de Nabis) pour les Cnossiens X... et Théaros, fils de Skiphaios. Deux autres fragments de décrets proxéniques pour des Lacédémoniens.

Mélos. Cecil Smith, JHS., XVII, 1 suiv. 46 textes. 1-23. Épitaphes archaïques sur trachyte, 20. Π[ασι]θέα ἀδελφεοῖς. 21-22. Διὸς Κατα[β]άτα. 24-26. Stèles funéraires du IVe siècle? 31-32. Διονύσω Τριετηρικῶ (cp. Hymn. orph. 45) M. Μάριον

(1) Cp. *infra* l'inscription de Ptolémaïs d'Égypte.

Τρόφιμον τὸν ἱεροφάντην οἱ μύσται. 37. Dédicace à Trajan par son prêtre (compléter l. 4-5 ainsi : καὶ] Τίτος Φλ. Ἀριστόδαμος ἐκ διαθήκης [τοῦ πατρὸς α]ὐτῶν Φλ. Δαμείνου. 38. Horloge érigée par Soreinianos, archonte pour la troisième fois. 39. Le peuple à Agrippine (Ier). 40. Statue de Panclès (probablement l'éponyme des monnaies méliennes, BM., p. 107).

Naxos. De Ridder, BCH., XXI, 20 suiv. N° 3. Intitulé de décret mentionnant entre autres un τραπεζείτης qui est en même temps greffier (cp. l'inscription de Mylasa, *infra*). Époque des Sévères? — Fr. divers, épitaphes, textes chrétiens (limites du droit d'asile de l'église Saint-Michel). Nouvelle copie de l'épitaphe métrique de Phoibianos (BCH., 1885, p. 503). Au vers 3, je lirai οὔμοί (= οἱ ἐμοί), non avec M. de R. οὔ μοι, qui ne donne pas de sens.

Paros. A. de Ridder, BCH., XXI, 16 suiv. 1. (cp. XXI, 148) Sur un tambour de colonne, en lettres archaïques : (O = ω, Ω = ο) χσένωι δωριῆι (à un étranger dorien) οὐ θέμι[ς] | οὔτε δ' [ὀπ]οῖα(?) Κόρηι ἀστῶι (non ἀστοῖ) ε... (Cette défense aux Doriens de prendre part à un culte ionien rappelle la fameuse anecdote de Cléomène « l'Achéen », Hérod., V, 72.) — 5 petits textes honorifiques et funéraires.

Krispi et Wilhelm, MA., XXII, 183 *. Nouveau fragment de la Chronique de Paros embrassant les événements depuis la mort de Philippe II jusqu'à l'an 299. On remarquera la mention de la publication du système astronomique de Callippe (330/329), l'insistance sur les affaires d'Égypte, qui prouve qu'au moment de la rédaction de la chronique Paros dépendait encore des Ptolémées; Aristote est qualifié de σοφιστής. La première victoire de Philémon est donnée à l'an 328-327; celle de Ménandre à l'an 316/315, la mort du poète Sosiphanès le vieux (inconnu) à l'an 313/312 et la naissance d'un autre poète Sosiphanès (celui de la Pléiade) à l'an 306/305. Parmi les rares résultats nouveaux nous apprenons que la victoire navale des Macédoniens pendant la guerre lamiaque eut lieu à Amorgos et qu'il y eut une comète en 303/302. La pierre confirme aussi le nom Ἀριδαῖος pour le régent, satrape de l'Hellespont, la date (309/308) de la naissance de Ptolémée Philadelphe et celle (305/304) de sa prise du titre royal. Oserai-je émettre l'hypothèse que notre chronique est l'œuvre de Sosiphanès II?

Syros. De Ridder, BCH., XXI, 18 suiv. Dédicace à l'empereur Gordien, à l'occasion d'un banquet public, copiée sur un testament du XVIe siècle à Naxos.

MACÉDOINE ET THRACE.

Macédoine. — A. Munro, JHS., XVI, 313 suiv. 9. (Amphipolis) Ἑκαταίη Κωράβο | Σαγγαρίο γυνή en caractères du IVe siècle.

Héraclée des Lyncestes (?). Perdrizet, BCH., XXI, 161. Stèle érigée par Paulus Cælidius Fronton, agoranome, gymnasiarque, etc. Au dessus la fin d'une lettre adressée par un gouverneur romain (datée de Dyrrachium) et relative à la réfection d'une route à laquelle doivent contribuer les destinataires (Lyncestes) et les ΑΝΤΑΝΟΙ (= Ἀτιντάνοι, cf. Holleaux dans le présent numéro de la REG.) établis en Macédoine.

Thessalonique. Bürchner, MA., XXII, 223. Une affranchie dédie un tombeau à son patron et à ses propres parents. Honneurs à Ælius Héliodore.

Kurth, MA., XXII, 463. Fac-similé et commentaire des inscriptions sur mosaïques des églises Hs Sophia et Hos Georgios.

Holleaux, REG., X, 446. Restitution du décret trouvé à Délos par Durrbach (BCH., X, 124) : la ville de Thessalonique était alors administrée par un sous-gouverneur macédonien (ὑπεπιστάτης) et 5 harmostes.

Thrace. — A. Munro, JHS., XVI, 317 suiv. 16. (Maronée). Commencement d'un décret honorifique pour l'Athénien Héraclite. 17. Mention (à Maronée) de ὁ δῆμος ὁ ἐν Αἴνωι.

Dobrusky, BCH., XXI, 119. Trouvailles de Saladinovo (au sud-est de Tatar Bazardjik). Petits miroirs avec ἡ χάρις εἰμί (rétrograde). Ex votos aux Nymphes par Eptéchéthos, Seuthès, Bendizéta (cp. le nom d'Etazéta, femme de Prusias), Gépépyris, Oendis (sic), Tiouta, Méphazoula, etc. Le lieu s'appelait Bourdapa (nos 21, 25 etc.).

Périnthe. Papadopoulos Kérameus, dans Θρᾳκικὴ Ἐπετηρίς (annuaire de l'association thrace d'Athènes), I (1897), p. 5 suiv. = MA., XXII, 574. Sept petites textes.

Kourouniotis, ib., p. 242 = MA., 475. Textes donnant des noms propres thraces nouveaux.

Dans le même recueil Lampousiadès publie (p. 153) une inscription (d'où?) ainsi conçue : Εδρυζελμις Σευθου Πριανεος qui prouve que le roi des Odryses dans CIA., IV, 2, 14 *c* doit décidément s'appeler Εδρυζελμις comme sur sa monnaie.

Philippopolis. Borrmann, AEM., XIX, 230. 1. Dédicace métrique à Apollon par un προφήτης, pleine de souvenirs homériques. 2. Dédicace métrique (trimètres) de la statue d'un gladiateur. 5. Funéraire pénale.

Constantinople. Swoboda, AEM., XX, 130. Observations sur l'inscription du serpent de Platées. La nomenclature n'est pas officielle, aucun principe rigoureux n'y a présidé.

Iles Thraces. — *Thasos.* Jacob, MA., XXII, 113 suiv. Inscriptions recueillies par Cyriaque d'Ancône (Cod. vat. 5250). 1. Catalogue de bonne époque (encore aujourd'hui existant, cf. BCH., XVII, 125). 2-3. Funéraires. 4. Grandes lettres : τόπος. 5. Commencement du IVe siècle, peut-être 411 av. J.-C. (cf. Xénoph. *Hell.*, I, 1, 32). (= Miller, Ann. ass., 1872, p. 189, n° 36). Sous les théores (trois noms) ont été confisquées au profit d'Apollon κατὰ τὸν νόμον τῶν τριηκοσίων (oligarchie) les fortunes de (cinq individus). — 7. Dédicace tardive; tous les dédicants s'intitulent φιλόκαισαρ καὶ φιλόπατρις. 10, 13-14. Funéraires à clause pénale. 11. Fr. de catalogue de bonne époque. 15. Dédicace faussement classée jadis à Rome (CIG. 5901).

Samothrace. Wolters, MA., XXII, 419. Décret honorifique du peuple ordonnant l'érection d'un autel au roi Lysimaque pour le remercier de ses bienfaits et notamment du châtiment des pirates qui voulaient brûler le temple. Ce texte (Ditt., *Syll.*, n° 138), jadis copié à la hâte par Blau et Schlottmann, a été retrouvé par Phardys. Son estampage fournit d'heureuses corrections et notamment le nom du chef des pirates, Py)thagoras.

Moesie. — Tocilescu, AEM., XIX, 222 suiv. N° 89. Liste des membres d'un thiase (φιλότειμοι, γυμνασίαρχοι, νομοφύλαξ, ἱεροκήρυξ, ἔκγδικος, κοινο...). 90. Fr. analogue nommant des κλεινοκόσμοι (ceux qui sont chargés de parer la couche des dieux pour le festin). 91-94. Épitaphes métriques en pseudo-hexamètres.

Skorpil, *ib.*, 337 suiv. Textes funéraires d'époque bulgare, remarquables par leur orthographe fantaisiste et leurs noms barbares. Le n° 8 relatif à des faits de guerre est mutilé, mais intéressant.

ASIE MINEURE

Caucase, Arménie. — *Tiflis.* MA., XXI, 472. Meilleure édition de CIL., III, 2, p. 974. En l'an 75, Vespasien, Titus et Domitien βασιλεῖ Ἠθήρων Μιθριδάτηι, βασιλέως

Φαρασμάνου (=Tac. *Ann.*, XII, 44?), καὶ Ἰαμάσδει τῶ υἱῶ φιλοκαίσαρι καὶ φιλορωμαίω [καὶ Ἰδήρ]ων τῶ ἔθνι τὰ τείχη ἐξωχύροσαν.

Pont. — *Trapézonte*. G. Millet, BCH., XX, 496. Inscriptions byzantines. La plus intéressante (n° 1, an 1306), en langue vulgaire, est une dédicace d'église donnant de curieux détails sur l'acquisition du terrain.

Paphlagonie. — E. Legrand, BCH., XXI, 92 suiv. 1. (Zafaramboli). Funéraire métrique à clause pénale (500 statères d'or!). Époque des Sévères (?); noter la fonction exercée par le père du défunt, Hermianus : ἐν δήμοις ἄρχων πέλεν ἐκ βασιλῆος | ἱππικός. 3, 5, 6, 8, 10, 11, 15. Funéraires métriques. 7. Dédicace à Zeus Brontaios. 12. A Zeus Καρζηνός (nouveau). 18. Funéraire métrique datée de l'an 245 (de Pompeiopolis? = 238 Chr.). 22. Dédicace métrique chrétienne. 23. Épitaphe chrétienne, an 475 (= 468).

Bithynie. — *Chalcédoine*. Funéraire (MA., XXII, 352).

Mysie. Munro, JHS., XVII, 268 suiv. 74 textes. 1. Funéraire (2 sénaires). 6. (Apollonia ad Rhyndacum.) A une femme philosophe, fille et épouse de philosophes. 8. (Ib.) Dédicace d'un autel ταῖς ἀνοαῖς (= ἀνωγαῖς) τῆς θεοῦ. 11. A l'empereur Hadrien. 13. (= MA., XIV, 248). Borne des territoires de Poimanenon et de Milétopolis. 18. Miliaire latin de la route de Cyzique (?). 19. Distique funéraire. 24. Funéraire pénale. Je ne puis admettre la restitution δώσει εἰς τὴν πόλιν χρ[ήματα]. Sans doute x (= δηνάρια) ρ̄ (100). 27. (Eski Manias, mal publié dans RA., XXXIV, 106 et MA., XV, 156). Les peuples d'Asie et tous les participants aux jeux Soteria et Mucia honorent Hérostratos fils de Dorcalion. 35. (Tavchanli). Dédicace datée du 27 Artémisios an 162 (de Sulla = 78 Chr.). 40. (Emed) ὑπὲρ στομάχου εὐχήν. 48. (Assarlar) Κυντιανὴ Κυντιανοῦ ὑπὲρ τέκεως ἀνέθηκε τᾶ Ἑκάτα καὶ Μανὶ τὸν υἱέα τῶ Παιᾶνος (cp. CIG., 3827 q). Les derniers mots sont énigmatiques et l'éolisme archaïque singulier. 53. Dédicace datée : 14 Panémos 142 (Sull. = 58 Chr.). 67. (Balat) Honneurs rendus par ὁ δῆμος Ἀδριανέων. 69. Épitaphe métrique d'un λαοξόος. 73. (Balia Maden) Γαλλίωνος Θεύδαμος Διὶ Κραμ[ψηνῶ. Cf. MA., XIV, 90.

Éolide. — *Mitylène*. Papageorgiou. Ἀθηνᾶ, IX, 462. Ἀρχιρέως διὰ βίου θεᾶς Ῥώμας | καὶ τῶ Σεβαστῶ Διος Καίσαρος | Ὀλυμπίω, πατρὸς τᾶς πατρίδος, | προεδρία Γαΐω Κλαυδίω Ποτάμωνος | διαφενήτω (et non Διαφένη τῶ!) εὐεργέτα.

Ionie. — *Samos*. Perdrizet, Ἐφ. ἀρχ., 1896, p. 247 suiv. Textes copiés à Tigani : 1. Dédicace (?) d'Auguste, an 19 avant J.-C. 2. Base d'une statue de Germanicus. 3-4. Monuments nommant le démiurge Flavius Euphanios. 7. Dédicace à Dionysos Dallios (Δάλα · ἄμπελος, Hés.)

Holleaux, REG., X, 24, explique un décret samien jadis publié par P. Girard (BCH., V, 477) : il s'agit d'un fonctionnaire ptolémaïque envoyé pour percevoir les taxes judiciaires (παραβολαὶ δικῶν).

Smyrne. MA., XXII, 354. Funéraires, dont une à clause pénale.

Lydie. — *Teira*. Fontrier, MA., XXI, 375. 1. Bornes du sanctuaire de Diane, rétablies par Auguste. 2. Fr. d'une donation à la κώμη Ἀλμουρηνῶν Φρυγῶν. Cf. encore MA., XXI, 471.

Tralles. Fontrier, MA., XXI, 376. Tombeau élevé par plusieurs personnages qualifiés de ἐπίτροποι κατὰ τὴν διαθήκην, MA., XXII, 485. Épitaphe du λειτουργός et greffier Onésimos.

Vallée du Caystre. MA., XXII, 359 et 482. Funéraire à clause pénale. Honneurs rendus par les κατοικοῦντες ἐν Ἀλμούροις et ἐν Μαγνολίοις. Funéraire métrique.

Carie. — Paton et Myres, JHS., 1896, p. 214 suiv. 39 textes. 1 (Myndos.). Épitaphe en quatre distiques d'Epaphrodite, fils de Ménélas. 2 (Episcopi). 17 Noms

suivis de leurs patronymiques inscrits verticalement dans les cannelures d'une colonne. 4 (Ghiuk-Chalar). Offrande collective à Athéna à titre de dîme; ἐποίησεν Μακεδὼν Διονυσίου Ἡρακλεώτης. 5 (Halicarnasse). Jolie dédicace en deux distiques d'une statue offerte par le marchand Φάεινος Ζηνοδώρου à Aphrodite. 6 (ibid.). Offrande d'une prêtresse de Déméter, de Coré et du peuple. 8 (Kindya). Décret en l'honneur d'un citoyen qui a rendu des services éminents à sa patrie. 10. Texte carien. 12. Le héros Ἀβραικός. 14 (Pisye). Dédicace à Ὕψιστος, κατὰ χρησμόν. 17 (Teichioussa). Dédicaces de prophètes (αὐτενιαυτοί = αὐτοετεῖς). Noter la date, ligne 9 suiv. Ἀθήνησι δὲ ἄρχ[οντος... ἔτους δ]ὲ ἀπὸ τῆς ἑκατοστῆς [ἑβδομηκοστῆς πρώτης] Ὀλυμπιάδος καθ' ἣν ἐνί[κα στάδιον Παρμενίσκος Κερ]κυραῖος, πωγμὴν δὲ... 19. Dédicace à Artémis Astias. 23 (Bafi). Funéraires pénales (noter τορμήσι = τολμήσει). 28. Décret de proxénie des Chalkétoriens. 30 (même provenance). Fr. du règlement d'un thiase. 33 (Mylasa). Prescriptions relatives à l'érection d'une statue dans un temple, avec une τράπεζα de marbre, un θύρωμα, un τρύφακτος et un autel. 34 (Amyzon) = Hula et Szanto, *Bericht* (Vienne, 1894, p. 2) : commencement d'une lettre du roi Antiochus aux stratèges, hipparques, chefs des fantassins, soldats, etc., relativement à un temple d'Apollon et d'Artémis. 35. Décret honorifique pour un certain Dionysios. *36. Fondation κατὰ χρησμόν, par Poseidonios, fils d'Iatroclès ; règlement détaillé et intéressant (meilleure édition de IBM., 896), maintenant reproduit dans les *Inscriptions juridiques*, 2e série, III.

Milet. Haussoullier, RPh., XXI, 38. Réunion des textes édités ou inédits relatifs aux tribus, dèmes, phratries et patries de Milet. Les tribus étaient au nombre de douze, on n'a encore retrouvé que quatre noms. Les inscriptions nouvelles nous apprennent entre autres que Milet avait trois gymnases (πατέρων, νέων, πολειτῶν).

Cnide. Marques d'amphore (MA., XXII, 149).

Nasli près Nysa. MA., XXII, 484. Μένανδρος Ἀπολλων(!)δου ἐποίησεν | οἰκονομήσας τὸν τόπον ἀπὸ τῆς | ἐπιγραφῆς τὸν πρὸς ἀνατ[ολ]ὴν | τῶι λαῶι καὶ τῆι συνόδωι τ[ῆι περὶ] | Δωσίθεον Θεογένου. Sûrement juif.

Halicarnasse. Rostowzew, AEM., XIX, 127. Époque de Marc Aurèle. Deux agents (πραγματευταί) d'un fermier (ἀρχώνης) de trente ports d'Asie, procurateur de César, etc., réparent un τελώνιον avec un portique et une statue d'Aphrodite. Observations intéressantes sur la *quadragesima portoriorum Asiae*.

Swoboda, AEM., XX, 115. Observations sur l'inscription de Lygdamis. Swoboda est dans le vrai quand il croit que les mots (l. 19) νόμωι δὲ κατάπερ νῦν ὁρκῶισαι τοὺς δικαστάς signifient : les juges feront prêter serment *aux mnémons;* le but de la loi est de substituer, à l'avenir, le serment du possesseur à celui du mnémon. Mais il se trompe quand il déclare que « les calculs de Hirschfeld » ont démontré qu'il faut lire à la ligne 8 παραδίδο[σθαι], non παραδιδό[ναι]. Je me suis fait venir un estampage de l'inscription, que je dois à l'aimable intervention de M. Perdrizet, et je puis assurer que Hirschfeld s'est matériellement trompé dans ses « calculs »; la comparaison des autres lignes prouve que παραδιδό[ναι est seul possible.

Mylasa. * Th. Reinach, BCH., XX, 522. Édition améliorée et commentaire de l'inscription BCH., XVIII, 545. C'est un décret du peuple et du sénat de Mylasa, rendu sous les empereurs Sévère, Caracalla et Géta (209-212), pour établir le monopole du change des monnaies en faveur d'un banquier public et le sanctionner par des peines sévères. Ce décret est encadré entre des considérants (mutilés) d'un style déclamatoire et aussi de curieuses acclamations que précèdent ces mots (en latin *succlam* (atum) *est*. Le but du décret était d'empêcher l'accaparement de la monnaie divisionnaire, qui avait déchaîné une crise commerciale.

MA., XXII, 230. Fr. de décret (copie très mauvaise); dédicace d'une statue.

Gomperz, AEM., XIX, 158. Épitaphe métrique (2 distiques) d'un enfant mort à onze ans.

Sporades. — *Carpathos* (voir Manolakakis, Καρπαθιακά, 1896). Hiller, MA., XXI, 454. Décret d'une ville d'Ionie en l'honneur d'un citoyen de Carpathos.

Lycie. — *Œnoanda.* Heberdey et Kalinka, BCH., XXI, 345 suiv. (en allemand). * Nouvelle et plus complète édition de la célèbre inscription philosophique découverte par Holleaux, Diehl, Paris et Cousin (voir *Revue*, V, 365). Parmi les sentences épicuriennes nouvelles remarquons le n° 29 qui a été traduit mot à mot par Sénèque : τῶν ἀλγηδόνων αἱ ἄκραι χρονίζειν οὐ δύνανται · ἢ γὰρ ταχὺ τὸ ζῆν ἀναιροῦσαι συναιροῦνται καὶ αὐταί, ἢ ὑφαίρεσιν λαμβάνουσι τῆς ἀκρότητος. Cf. quelques observations de Gomperz, AEM., XX, 171.

Xanthos. Stein, AEM., XIX, 148. Épitaphe d'une femme, Honorata, de l'illustre famille des Auspex (IIIe siècle).

Tlos. Ib., 149. Dédicace à Tib. Pollenius Armenius Peregrinus, consul ordinaire de 244, gouverneur de Lycie, père de la précédente.

Cilicie. — Heberdey et Wilhelm, *Reisen in Kilikien* (1891-1892), publiées dans les *Denkschriften* de l'Acad. de Vienne, tome XLIV (1896). 1. Balukli (entre Mersina et Ghieusneh) : ὅρος Κεστελ... 11 (Tarse). Épitaphe à clause pénale sur un sarcophage (μάκρα). 13 (Adana). Funéraire mentionnant la στιβάς (couche funéraire) aménagée dans le caveau, καμάρα. 14-16 (Antioche du Pyrame). Bases honorifiques du IIIe et du IIe siècle. 19. Honneurs à un démiurge de Mallos. 21. Les prêtres d'Athéna Magarsia à leur concitoyen, X..., tribun militaire de la lég. 12 Fulminata, etc. ; 28 (Mopsueste). Un prêtre de Dionysos Καλλίκαρπος. 39. (Ayas, *Ægae*). Association du culte d'Auguste avec celui de la trinité capitoline. 42. Honneurs à un démiurge. 43. Autel de Zeus d'Héliopolis. 49 (Rhossos). Un procurateur de Trajan. 54. Bornage d'un terrain communal, époque chrétienne. 58 (Castabala-Hiéropolis). Épigramme (quatre distiques) recommandant à une divinité polyonyme le gouverneur qui retourne en Italie. 59. Un ὑποδημιουργός (nouveau) à la déesse Περασία. 64. Honneurs à un personnage qualifié de πατὴρ τῶν βασιλέων. 66. Honneurs à un démiurge, τῶν πρώτων καὶ προτιμωμένων φίλων τοῦ βασιλέως, στρατηγὸν τῆς πόλεως, φυλακάρχην τῆς Κασταβαλίδος, τεταγμένον δὲ καὶ ἀρχυπηρέτην τῶν κατὰ τὴν βασιλείαν δυνάμεων. 68. Honneurs à un jeune athlète vainqueur et βουλευτής. 90 (Anazarbe). Funéraire pénale. 94. Tombeau d'un eunuque. 101 (Soli). Fr. d'une lettre royale réprimant les abus d'un commandant militaire. 119 (*Kanytelideis*). Statues d'Ἀρμαρώνζας, de sa femme et de ses enfants, protégées par une amende. de 1,000 dr. au profit de Zeus. 121. Dédicace à Zeus Olbios (IIIe siècle avant). 123. Épitaphe-testament d'Aba (= JHS., XII, 227). 124. Funéraire pénale d'Arios. 133-134. Autres analogues d'Appas, d'Hécatée. 137 (Élaioussa). Funéraire pénale de Plotinos. 151 (Korykos). Sépulture (chrétienne) appartenant τῷ συστήματι τῶν λημενητῶν (= λιμενιτῶν) λινοπωλῶν. 155. Nouvelle copie du grand catalogue publié par Hicks et Bent. 166 (environs d'Olba). Ἀρχιερεὺς μέγας Τεῦκρος Ζηνοφάνους [τοῦ] Τεύκρου Διὶ Ὀλβίωι τὰς στέγας ἐκαίνωσεν τὰς πρότερον γεγενημένας ὑπὸ βασιλέως Σελεύκου Νικάτορος. 168. Funéraire byzantine terminée par les mots Ὀτανάδων ὁδός. 170. Épitaphe en trimètres. 184 (Séleucie du Calycadnos). Funéraire en distiques. *187. Monument funéraire d'Eudémos de Séleucie (IIe siècle avant) avec des décrets honorifiques des Rhodiens, Béotiens, Byzantins, Cyzicéniens. 188 suiv. (intérieur de la Cilicie trachée). Funéraires, etc. 219 suiv. Villes de la côte, d'Adalia à Anémour. 250. Dédicace d'un temple à Trajan et à la ville de Jotapa par un gymnasiarque δι' αἰῶνος.

Phrygie. — Souter, *Class. Review*, XI, 31, 136. Inscriptions métriques. N° (Yaliniz Serai). Oracle d'Apollon de Claros ordonnant à Symmachos de lui érig un autel tourné vers l'Orient et d'y offrir des libations (εὐχγίας) tous les moi Plusieurs néologismes. 5 (Eski Chehr). Autel offert Λατογενεῖ διδύμᾳ (Artémis) p Σενεκᾶς. 6 (Doghan Arslan). Épitaphe de l'astrologue Épityncbanos, peut-être même que celui de l'inscription d'Acmonia (Ramsay, *Cities*, II, 566, n° 467 7 (Kara Agatch Euren). Le sénateur Montanos. 8. Kirylla et ses cinq enfan (deux, d'une autre femme, sont appelés θρεπτοί).

Apamée. Giassas, MA., XXI, 372. Textes funéraires, quelques-uns avec amende Weber, MA., XXI, 469. 1. Honneurs rendus par les γέροντες à L. Atilius L. f Palatina Proclus, prêtre des Augustes.

Laodicée. Weber, MA., XXII, 356. Funéraires, fr. agonistique; distique conse crant une fontaine élevée par un affranchi, longue épitaphe métrique du jeun Épigonos. Ib., 485. Fr. métrique.

Denizly (près Laodicée). Weber, MA., XXI, 470. Funéraire métrique.

Dorylée. Funéraires et dédicatoires (Μητρὶ ἀπὸ κρανὸς μεγάλη etc.); MA., XXII 352. — Longue et intéressante dédicace aux empereurs, à la déesse Rome, au dieu (*sic*) Sénat, etc., par un prêtre et sa femme (ib., 481).

Azanai. Funéraire chrétienne, les dédicants s'intitulent Χρηστανοί (*sic*). MA. XXII, 353.

Anderson, JHS., XVII, 396 suiv. 1. (Kidramos). Décret honorifique pour Apol lonios Papias, fils d'Athénagoras. 2-7 (Attouda). Honneurs à un ἐπίτροπος de Césars. Honneurs rendus par les νέοι. Dédicace d'un agonothète et trésorier 8-9 (Trapézopolis). Honneurs à un épimélète donné à la cité par l'empereu Adrien, sous T. Flavius Maximus Lysias, πρωτάρχων *bis* (nommé sur une mon naie, *Caria*, BM., 177). Honneurs à C. Attius T. f. Clarus, ἔπαρχος (préfet). 10-13 (Laodicée). Nouvelle tribu Ἀτταλίς. Dédicace mentionnant les jeux Αἴα e révélant leur périodicité quinquennale. 14 (Hiérapolis). Curieux décret limitant l droit de réquisition des chefs de police (παραφύλακες) envoyés dans les villages 15-16 (Sanaos). Funéraire pénale : l'amende est exprimée en « drachmes attiques » 17-19 (Bria). 20 (Yapuldjan, près Altyn Tash). * Très curieuse requête des colon d'un domaine impérial (Tembrion) aux empereurs Philippe père et fils (244-24 Chr.) pour se plaindre des déprédations des habitants du district Appien. En tête l'ordre impérial faisant droit à la requête (en latin); dans le texte grec est auss cité en latin un édit antérieur. 21-22. Dédicaces de la πόλις ou κατοικία Μειρηνῶν

Phrygie orientale (entre Synnada et Gordium) *et Galatie.* Koerte, MA., XXII 28 suiv. *Synnada.* 3. Funéraire en vers. *Anabura.* 6. Dédicace à la mère des Dieux. *Beyad.* 8. Ἀρτέμων Πάπα (dédicace?) *Abbasson.* 9. Dédicace à Héraclès. 11. Fr métrique. *Asisieh.* 14. Un πρεσβύτερος fils de πρεσβύτερος. *Amorion.* 19. Funérair en vers barbares.

Galatie. — *Ancyre.* MA., XXI, 467. 1. Épitaphe pompeuse de P. Ælius de Per game (?) Σουμμαρούδης (?), chef de collège des Σουμμαρουδ[αί à Rome. 2. Le gala tarque T. Cl. Procillianus.

Pessimonte. Koerte, MA., XXII, 38. — N° 22. Ἄττις ἱερεὺς κα[τεσκεύασε] μέχρι τῆ προ... (1er siècle *ante?*). 23. Dédicace des Ἀτταβοκαοί (mystes de Cybèle) à u personnage surnommé Héras qui a exercé de nombreuses fonctions sacerdotale et militaires, entre autres ἔπαρχος σπείρης Ἰτουραίων, δὶς χειλίαρχος des légion XII Fulm. et III Cyren., récompensé par les empereurs (dans la guerre de Titu en Judée?) d'une haste pure et d'une couronne murale. L'inscription mentionne outre Pessimonte, Midaeum, comme siège d'un culte de la Grande Mère. 24. Dé

cret honorifique des Σεβαστηνοὶ Τολιστοβώιοι Πεσσινούντιοι. 25. Commencements de deux lettres de Trajan à rapprocher des fragments publiés par Perrot (*Galatie*, p. 214), qui appartiennent à une correspondance avec un fabricant d'étoffes. 28. Funéraire métrique. 29. Αὐρ(ήλιος) Δειέταρος (*sic*), etc.

Cypre. — Pierides, JHS., XVI, 272. Scarabée représentant Thésée et le Minotaure et le nom (en caractères chypriotes) ΔιFειθέμιFος. Ce Diveithémis est sans doute identique au roi qui consacre un bol d'argent du « trésor de Curium ».

Larnaca. Myres, JHS., XVII, 171. Six textes phéniciens et sept cippes funéraires grecs, dont un seul (n° 7) intéressent : Ἀγαθοκλῆς Μάκρωνος Πέρσης.

SYRIE.

Fossey, BCH., XXI, 39 suiv. Ces textes sont intéressants pour l'onomastique de la région :

1° Djôlan et Haouran. 59 textes, Notons : n° 14 (funéraire) οἱ θεοὶ ἀθάνατοι. 19. Construction élevée par (ou à?) un μαγγανάριος (architecte de machines de guerre), l'an 380 de Bostra (196 après J.-C.), ἐπὶ ἀρχῆς Ἀντ(ω)νίνου ἀνθυ(πάτου) (telle est, je crois, la bonne lecture) νέου ΚΕΑΝΙΑ (?) (= καὶ Ἀνίας?) Δὺξ (?) Ἰζιζιους (?). — Funéraires de soldats de la legio III Cyrenaica, d'une cohors miliaria. 28. (Tafas) Ἰάκωβος καὶ Σεμουήλος καὶ | Κλημάτιος πατὴρ αὐτῶν | τὴν συναγωγὴν οἰκοδόμησ[αν]. Inscription juive. 29. Portique élevé en l'honneur de l'empereur M. Othon, an 132 (de Pompée = 69) par Apollophanès père de Diogénès (remarquer l'usage sémitique de nommer le père d'après le fils). L'inscription emploie le σ et l'o carrés. 54 (Raïffa). Σευῆρος|Οὐαβιέλου προτ[ο|κ]ώμις (et non προτίκτωρ κώμης) Καπαραζίζων (= Kefr 'Aziz)|κεκτημένος ἐν τῇ|μ(η)τρ[ο]κ[ωμία] Ῥόγα (ou Ῥόπα). 56. Épitaphe métrique de Ζαμαίγηδος. 59. Dédicace d'un colombier, an 354 après J.-C.

2° Plaine de Damas et Antiliban. 16 textes. 60. Borne μεταξὺ Τολέλων καὶ Ὀδραγαρμέλων. 65. Traduction d'Isaïe I, 3. 66. Imp. G(aius) Cae(s)ar. 68. Dédicace d'un autel à la θεὰ Συρία Ἱεραπολιτῶν Ἀταρ ⊣ (c'est-à-dire *h*)άτη (= Atergatis) par son serviteur Lucius, qui a fait vingt voyages de quête et rempli quarante besaces (cf. Lucien, *Luc.*, 35). 73. Donne le nom (Ὠρνέα) du village Arné en 329 après J.-C. 74. ...ἐπὶ Βεελιάδου τοῦ καὶ Διοδότου...

Syrie du nord. Perdrizet et Fossey, BCH., XXI, 66 suiv, 5. Milliaire entre Émèse et Héliopolis, entre 292 et 304 (latin). 9. Estampille de tuile : Ἔτους ΗΣΙ (= σιτ, 218 Sél.). Δημόσιον. 10. Οὐαλεριανὸς δουπλικιρις (= δουπλικάριος? ordinairement διμοιρίτης) οὐέτρανος, etc. 11. Temple érigé l'an 508 Sél. (196 Chr.) par six personnes à la déesse κυρία Σημέα (reine des Cieux?) 13 (cf. p. 165). Dédicace d'un habitant de Simyra. 20. Monument érigé par Aur. Démétrius τεχνίτης πρωτογενερε (πρώτω γένερε, *genere*, de 1re classe??). 21 (Apamée de l'Oronte). Meilleure édition de CIL., III, 187; la légion est la 1re (non la 2e) Parth. Severiana. 22. (Séleucie de Piérie). Dédicace publique à une prêtresse, an 64 (des Sél.? ce serait alors la plus ancienne inscription de Syrie). 23 (ibid.) Fr. latins mentionnant la flotte de Misène dont l'escadre de Syrie était un détachement.

Nicopolis (sur le golfe d'Issus). BCH., XXI, 164. Dédicace du prêtre Apollinaris ex voto à Trajan.

Héliopolis (Baalbek). Dédicace (latine) d'un cornicen suivie de la date (en grec) 429 Sél. = 117 Chr. (Clermont-Ganneau, RA., 1897, I, 242).

Sigir = El Bourdj au S. S. O. de Damas. (Cl.-G., ib., 282 suiv.) = BCH., XIX, 303 (*Revue*, X, 97).

Medaba (Moabitide). Clermont-Ganneau lit ainsi l'inscription de la mosaïque de la basilique (publiée jadis par la *Revue biblique*), μηνὶ φεβρουαρίῳ ἔτους ϡοδ (974 Sél. = 663 Chr.) ἰνδ(ι)κ. ἔ (en réalité on était dans la 6e indiction) (Clermont-Ganneau, ib., 273). * Très curieuse mosaïque du commencement de l'époque byzantine représentant une carte de la Palestine et du delta d'Égypte avec l'emplacement d'un grand nombre de localités (Cléophas et Lagrange, *Revue biblique*, VI, 165 suiv., 450 suiv.). Inscriptions de l'église Saint-Élianée (ib., 652) : dates 490 et 502 (de l'ère de Bostra ?)

Syrie du Nord. Dussaud, RA., 1897, I, 305 suiv. Région comprise entre Tripoli, Banias, Hama et Homs. Notons : Ἀδδούσιρις Βεελδαράχου (p. 310) ; à Baetocécé : θεῷ Ἀσκαλων... (p. 324, la restitution Ασκαλωνηαι est inadmissible) ; à Rabbé (p. 355) : ...ινν:[ον] Φιλιππικό[ν ou ου mais non ός !] ἴατρον ΟΣ... Φασάκερδος ἐμισηνὸς τὸν αὐτοῦ φίλον.

ARABIE

Sinaï. Couvent de Sainte-Catherine. Inscriptions byzantines sur les murs (*Revue biblique*, VI, 108, 111, 115).

Pétra. Fr. mentionnant l'évêque Jason (*Rev. biblique*, VI, 223. Ib. 232 une très importante inscription nabatéenne). Bornes au 35e mille entre Pétra et Médaba (ib. 578) et au 56e mille (Αἰνά. μ. θ') (ib. 583).

ÉGYPTE (1)

Apollinopolis magna (*Edfou*). Jouguet, BCH., XX, 459. Corrections aux textes métriques précédemment publiés (cf. REG., X, 98) ; et deux autres textes de même provenance (épitaphes métriques de soldats).

Hermopolis Magna. La dédicace publiée BCH., XX, 177 paraît avoir en réalité pour formule ὑπὲρ βασ. Πτολεμαίου (Aulète) καὶ βασιλίσσης [Κλεοπάτρας τῆς καὶ Τρυφαίνης θεῶν φιλοπατόρ]ων καὶ φιλαδέλφων (Jouguet, BCH., XXI, 166).

Syout. Signature d'artiste : Ammonios fils d'Apollophanès, époque romaine avancée (BCH., XXI, 168).

Ptolémaïs. Jouguet, BCH., XXI, 184 suiv. 1. Fin d'un décret de *politie* en faveur d'Antiphilos fils d'Agathanor, envoyé (?) du roi, qui, entre autres a donné des jeux magnifiques. 2. Début d'un décret pour ...comédès fils de Ctésiclès. 3. Décret en l'honneur de Dionysios, fils de Mousaios, et les autres prytanes qui ont mis à l'ordre les perturbateurs de l'assemblée et réformé le mode d'élection de la boulé et du tribunal. Ces décrets du temps de Ptol. III Évergète nous renseignent très heureusement sur la constitution grecque de Ptolémaïs avec ses tribus subdivisées en dèmes, les νεώτεροι (?) opposés aux autres citoyens, l'assemblée et la boulé, les six prytanes présidés par le prytane à vie, etc.

Coptos. Rostowzew, MR., XII, 75. Observations sur la stèle de Coptos publiée par Jouguet, BCH, XX, 169 (arabarchie, τέλος ἀποστολίου).

Théodore REINACH.

(1) Nous signalerons pour mémoire une publication papyrographique du BCH. (Jouguet, XXI, 141) : Lettre d'un certain Platon aux prêtres et habitants de Pathyris, pour leur annoncer que le roi Soter (Ptol. X) s'est dirigé vers Memphis, tandis que son général Hiérax marche pour réduire la Thébaïde insurgée ; an 30, 19 phaophi (= oct. 88 ou 87 avant J.-C.). L'excellent ouvrage de Strack, *Die Dynastie der Ptolemæer* (1897), renferme en appendice presque toutes les inscriptions royales de l'Égypte grecque.

ACTES DE L'ASSOCIATION

SÉANCES DU COMITÉ

6 janvier 1898. — Présidence de M. Decharme, président de l'Association.

Le président annonce la mort de M. Laperche, membre donateur de l'Association depuis 1872, et celle de M. A. G. Eumorphopoulos, qui lui appartenait depuis l'époque de sa fondation.

Membres nouveaux : MM. Dieudonné, Nicolas A. Eumorphopoulos, L. Vanvincq-Reniez. — M. l'abbé Bousquet, membre ordinaire de l'Association, devient membre donateur.

Sur la proposition du président, M. Vasnier est élu membre de la Commission administrative, en remplacement de M. Laperche, décédé.

Diverses observations de détail sont communiquées au sujet du récent volume publié par M. Kenyon et contenant les nouveaux poèmes de Bacchylide, par MM. Maurice Croiset, Am. Hauvette, Th. Reinach, P. Girard.

M. Th. Reinach donne lecture d'une note relative à un passage obscur de Thucydide (I, 1, 2), où il propose, après les mots καὶ ἐπὶ πλεῖστον ἀνθρώπων, d'insérer ἀπὸ τῶν Τρωϊκῶν. Une discussion s'engage à propos de cette conjecture; y prennent part, en dehors de M. Th. Reinach, MM. Am. Hauvette, Bloch, Maurice Croiset, P. Girard, Foucart.

3 février 1898. — Présidence de M. Decharme.

Membres nouveaux : MM. James Cooke van Benschoten et Mallinger.

M. Th. Reinach lit une traduction en vers, qu'il a faite en collaboration avec M. Eug. d'Eichthal, des poèmes V, XVII et XVIII de Bacchylide, récemment publiés pour la première fois par M. Kenyon. M. Reinach communique ensuite un certain nombre de corrections qu'il proposerait d'introduire dans ces trois morceaux. Diverses observations sont présentées à ce sujet par MM. S. Reinach, Pottier, Maurice Croiset, P. Girard.

3 mars 1898. — Présidence de M. Decharme.

Le président annonce la mort de M. Ollé-Laprune, membre de l'Institut, maître de conférences à l'École normale supérieure, et qui faisait partie de l'Association depuis 1869. Il rappelle particulièrement ceux de ses travaux qui se rattachent aux études grecques, tels que sa thèse latine, *De Aristoteleæ ethices fundamento*, et son ouvrage intitulé *Essai sur la morale d'Aristote*.

MM. P. Girard et Am. Hauvette s'excusent par lettre de ne pouvoir assister à la séance.

M. Ed. Pottier fait une communication sur les peintures de vases qu'on peut rapprocher, pour les sujets qu'elles représentent, de certains vers de Bacchylide; il analyse et complète les observations présentées à ce sujet par M. C. Robert dans un récent article de l'*Hermes*. Ces remarques provoquent diverses observations de MM. Maurice Croiset et Th. Reinach.

L'Assemblée générale annuelle de l'Association est fixée au jeudi 5 mai.

7 avril 1898. — Présidence de M. Decharme.

M. Weil fait connaître les principales modifications apportées au travail de M. Nicole sur le *Campagnard* de Ménandre, par la récente publication de MM. Grenfell et Hunt, intitulée : *Menander's* Γεωργός, *a revised text of the Geneva fragment*, Oxford, 1898.

M. Th. Reinach propose, pour un passage du *Campagnard* différent de celui que vient d'expliquer M. Weil, une conjecture qui provoque, entre M. Weil et lui, un intéressant échange d'observations.

5 mai 1898. Séance générale annuelle (*grand hémicycle de l'École des beaux-arts*). — Présidence de M. Decharme.

Le président donne lecture d'un discours dans lequel il énumère les pertes qu'a faites l'Association pendant l'année 1897-1898.

Le secrétaire présente, au nom de la Commission des prix, le rapport sur les travaux et les concours de l'année. Le prix de l'Association n'a pas été décerné. Le prix Zographos a été partagé entre MM. Hesseling et Vandaele auteurs, l'un d'un volume qui a pour titre : *Les cinq livres de la Loi* (*le Pentateuque*), traduits de l'hébreu en langue grecque vulgaire du XVIe siècle, l'autre, d'un ouvrage intitulé : *L'optatif grec*. Le prix Zappas a été attribué au *Bulletin de la Société historique et ethnologique d'Athènes*.

M. Am. Hauvette lit le rapport présenté au nom de la Commission spéciale sur le concours de typographie grecque (voyez p. XXXII). Les diplômes sont distribués aux lauréats.

M. Max. Egger, trésorier, donne lecture, au nom de la Commission administrative, du rapport sur l'état des finances de l'Association.

M. A. Croiset donne brièvement quelques explications fort goûtées du public sur les poèmes de Bacchylide récemment découverts. Mlle Moreno, de la Comédie française, dit ensuite quatre des odes de ce poète, traduites en vers français par MM. Eug. d'Eichthal et Th. Reinach.

Le scrutin est ouvert pour le renouvellement du Bureau et du tiers sortant des membres du Comité. Il est clos bientôt après. Les résultats en sont les suivants : 1er vice-président, M. Héron de Villefosse; 2e vice-président, M. Eug. d'Eichthal; secrétaire, M. P. Girard; secrétaire-adjoint, M. Am. Hauvette; trésorier, M. Max. Egger. — Membres du Comité : MM. A. Croiset, Collignon, Weil, Decharme, Omont, Bayet, Larroumet.

2 juin 1898. — Présidence de M. Maurice Croiset, président de l'Association.

M. Maurice Croiset remercie ses confrères de l'honneur qu'ils lui ont fait en l'élevant successivement à la vice-présidence et à la présidence de l'Association. Ils ont voulu, dit-il, honorer en lui l'enseignement supérieur de province, dont il a fait partie pendant plusieurs années et auquel il reste attaché de cœur. Il fait en quelques mots l'éloge de son prédécesseur, M. Decharme, et lui adresse les remerciements de l'Association. D'unanimes applaudissements accueillent ces paroles.

Le président annonce ensuite les décès récemment survenus, celui de M. Pierre Rodocanachi, membre de l'Association depuis 1867 et membre fondateur pour les *Monuments grecs*, et celui de M. Palamas, archimandrite de l'Église orthodoxe. Il se fait, au sujet de ces pertes, l'interprète des regrets sincères de la Société.

M. Larroumet, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, et M. Bayet, directeur de l'enseignement primaire au ministère de l'Instruction publique, élus, l'un et l'autre membres du Comité, adressent par lettre leurs remerciements à l'Association.

Le secrétaire donne communication d'une lettre de M. Hesseling, qui exprime sa gratitude pour l'honneur que lui a fait l'Association en lui décernant une partie du prix Zographos.

M. Homolle, directeur de l'École française d'Athènes, écrit pour remercier l'Association des témoignages d'estime et de sympathie adressés à l'École, par l'intermédiaire du président, à l'occasion de son cinquantenaire.

M. Max Egger s'excuse par lettre de ne pouvoir assister à la séance.

Membres nouveaux : MM. Harter, Perdrizet, Vilain.

M. Perdrizet fait passer sous les yeux de la réunion et commente un certain nombre de monuments dont la plupart sont inédits, tels que : une intaille provenant de Lampsaque et dans laquelle il propose de voir Aphrodite et Éros jouant à la *morra;* un bijou de travail grec trouvé à Chypre et figurant une protome de bélier; une sardoine de la collection Evans; une intaille, dont le sujet paraît rappeler la *Chasse d'Alexandre,* de Léocharès et de Lysippe; divers reliefs figurant la déesse Némésis et plusieurs, parmi eux, la représentant debout sur un homme nu; un relief provenant de Panormos, près de Cyzique, dédié à Zeus Hypsistos, Apollon et Artémis, et curieux par la figuration d'une scène où M. Perdrizet croit voir la représentation d'un mime latin, etc. D'intéressantes observations sont présentées au sujet de plusieurs de ces monuments par MM. Ed. Pottier, Th. Reinach, Saglio, Maurice Croiset, Tannery, Paul Bordeaux, Dieudonné.

7 juillet 1898. — Présidence de M. Maurice Croiset.

M. Am. Hauvette, secrétaire-adjoint, et Bayet, membre du Comité, s'excusent par lettre de ne pouvoir assister à la séance.

M. Vilain, professeur au lycée de Valenciennes, nommé membre ordinaire, adresse par écrit ses remerciements à l'Association.

Membres nouveaux : MM. A. Barth, de l'Institut, Ed. Bignault, E. Borrell, Guillaume Bréton, général Brisac, Durand, V. Grouvele, P. Jouguet, Raymond Kœchlin, le Dr Socrate Lagoudakis, Marcel Laurent, Mutiaux, Ch. Ravaisson-Mollien, Eug. de Ribier, Trawinski.

M. P. Girard donne lecture d'une note adressée de Grèce à M. Hauvette par M. Étienne Dragoumis, et relative au fragment de papyrus publié dans la *Revue* sous ce titre : *Un texte inédit sur la cryptie des Lacédémoniens* (p. 31 et suiv.). M. Dragoumis propose de restituer ainsi les lignes 5 et 6 de ce fragment:

οι σ[άκκον ἀν]αλαβόν-
τες καὶ δι(ε)φθέραν καὶ...

« Tel, ajoute-t-il, le ταγάριον de nos jours ne manque jamais d'accompagner, dans ses excursions de quelque durée, le paysan grec le plus pauvrement chaussé de semelles lacées. » Ἀναλαβόντες, « lorsqu'il s'agit de désigner l'action d'emporter avec soi des effets d'équipement », paraît plus juste que παραλαβόντες.

Aux lignes 12-14, M. Dragoumis écrirait :

ἰατρῶν
οὐ τ(οὺς) διαίτης νόμους
ἐκδεχόμενοι,

ce qui équivaudrait à ἰατρῶν τοὺς διαίτης νόμους οὐκ ἐκδεχόμενοι.

M. Weil juge cette dernière restitution inadmissible. Pour M. P. Girard, la lacune que présentent les lignes 1 à 5 est impossible à combler. Les traces de lettres qui subsistent, revues avec soin par M. Kenyon, permettent bien d'imaginer quelque chose comme :

[.....καλῶς π]ροσ-
τά[ττει, ὡς ἐμοὶ δο]κεῖ, ὁ
νό[μος ou νομοθέτης....]

mais ce n'est là qu'une pure conjecture. Σάκκον, à la ligne 5, est ingénieux; mais pourquoi pas σκαφεῖον, ou tout autre mot commençant par un σ? L'hypothèse de M. Dragoumis a le tort de ne pas rendre compte des deux premières lettres de la ligne (οἶ?), ni surtout du groupe ν. φυ de la ligne précédente, qui est particulièrement embarrassant. Le mieux est de ne pas chercher à deviner ce qu'il est manifestement impossible de savoir. Quant aux lignes 12-14, il faut les conserver telles que les donne le papyrus; peut-être la brièveté de la ligne 12, qui n'a que quatorze lettres, autorise-t-elle à supposer que οὔτε a été omis devant ἰατρῶν, par suite d'une confusion facile à comprendre entre ce mot et la fin du mot précédent, ἀναγκοφαγο(ῦ)ντες.

Quelques observations sont encore présentées sur la communication de M. Dragoumis par MM. Th. Reinach et Maurice Croiset.

M. Th. Reinach appelle l'attention de la réunion sur une série d'inscriptions crétoises, provenant des environs de Gortyne et récemment publiées par M. Halbherr. Il insiste particulièrement sur l'une d'elles, une loi ayant pour objet de faire accepter une nouvelle monnaie de bronze, qui doit remplacer la monnaie d'argent divisionnaire existante. Le but de cette substitution est facile à saisir: il s'agit de parer à certains embarras financiers. Mais la nouvelle monnaie, qui doit n'avoir qu'une valeur fiduciaire, est mal vue du public, qui lui préfère les paiements en nature. L'État décrète le cours forcé : les récalcitrants seront punis d'une amende de cinq statères d'argent.

Cette inscription est intéressante à plus d'un titre : elle explique notamment pourquoi, dans les collections, les oboles d'argent de Gortyne sont si rares.

D'après la forme des lettres, ce curieux document peut être de la fin du IIIe siècle avant notre ère. Un mot, νεότας, y est surtout difficile à comprendre. M. Halbherr n'en donne pas d'explication satisfaisante. M. Th. Reinach rapproche ce terme d'un texte de Polybe relatif à une querelle qui avait éclaté entre Cnossos et Lyktos. Ce texte révèle certaines divergences d'opinion entre deux groupes de citoyens de Gortyne appelés πρεσβύτεροι et νεώτεροι; d'où l'on est peut-être autorisé à conclure que νεότας, dans l'inscription de Gortyne, désigne les *juniores* constitués en parti politique.

Diverses questions sont adressées à M. Th. Reinach, au sujet de cette communication, par MM. Maurice Croiset et P. Girard.

M. S. Reinach expose en quelques mots une conjecture qu'il a récemment développée devant la Société des études grecques de Londres et sur laquelle il se propose de revenir dans un article de fonds. Il s'agit de la date approximative et du véritable caractère de la Vénus de Milo. Il existe, en effet, à Athènes deux

statues trouvées l'une près de l'autre à Milo, en 1877 : l'une représente un Poseidon; l'autre est une statue acéphale d'homme drapé, dont la base porte cette dédicace : Θεοδωρίδας Δαϊστράτου Ποτειδᾶνι. Cette inscription est antérieure à 350; elle peut être reportée jusque vers 370. Or, ce même Théodoridas, fils de Daistratos, était nommé dans un fragment de marbre découvert en même temps que la Vénus, et au même endroit; ce fragment, jadis apporté au Louvre, a, depuis, disparu. Mais il est permis de conclure de ces faits et de certaines ressemblances entre la Vénus et le Poseidon : 1° que c'est Théodoridas qui avait consacré le Poseidon; 2° que la Vénus et le Poseidon sont deux statues contemporaines l'une de l'autre, toutes deux élevées par Théodoridas dans le même sanctuaire. Un texte de Philochore, qui écrivait vers l'an 300 avant J.-C., nous montre de même deux statues, l'une de Poseidon, l'autre d'Amphitrite, réunies de manière à se faire pendant, dans un même temple, à Ténos. Il en pouvait être ainsi à Milo, et tout porte à croire qu'il faut voir dans la célèbre Vénus une Amphitrite, dont la date se trouverait ainsi fixée aux environs de 370 avant l'ère chrétienne.

L'heure avancée ne permettant pas de discuter ces importantes conclusions, le président propose d'en renvoyer l'examen à la prochaine séance.

Le Secrétaire,
P. Girard.

OUVRAGES OFFERTS A L'ASSOCIATION

dans les séances de janvier à juillet 1898.

Th. ATHANASIOS. — Περὶ τῶν Ἑλληνικῶν σχολῶν ἐν Ῥουμανίᾳ (1644-1821). **Athènes,** 1898.

Mission Étienne AYMONIER. — **Voyage dans le Laos,** t. II (*Annales du musée Guimet*). Paris, 1897.

A. T. BASIA et S. ANDROUTSELLI. — Ἐπίτομος ἱστορία τῶν Ἑλλήνων. **Athènes,** 1897.

BATTIFFOL. — **Anciennes littératures chrétiennes,** t. I, *Littérature grecque,* 2e éd. Paris, 1898.

A. BLANCHET. — **Les monnaies en or d'Alexandria Troas,** extr. Bruxelles, 1898.

A. BOUTROUE. — **En Transcaspie,** extr. Paris, 1897.

— **En Crimée,** extr. Paris, 1897.

R. DARESTE, B. HAUSSOULLIER et Th. REINACH. — **Recueil des inscriptions juridiques grecques,** 2e série, 1er fascicule. Paris, 1898.

Al. GAYET. — **L'exploration des ruines d'Antinoë et la découverte d'un temple de Ramsès II, enclos dans l'enceinte de la ville d'Hadrien** (*Annales du musée Guimet*, t. XXVI, 3e partie). Paris, 1897.

HONG-TYONG-OU et Henri CHEVALIER. — **Guide pour rendre propice l'étoile qui garde chaque homme** (*Annales du musée Guimet*). Paris, 1897.

IMHOOF-BLUMER. — **Die Münzstætte Babylon zur Zeit der Makedonischen Satrapen und des Seleukos-Nikator.** Vienne. 1896.

— **Die Münzen der Kilbianer in Lydien,** extr.

— **Lydische Stadtmünzen.** Genève et Leipzig, 1897.

— **Griechische Münzen, notes on some rare greek coins.** Londres. 1895.

M. G. LAMPRYNIDIS. — Ἡ Ναύπλια ἀπὸ τῶν ἀρχαιοτάτων χρόνων μέχρι τῶν καθ' ἡμᾶς. Athènes, 1898.

L'abbé Eug. MARIN. — **De Studio cœnobio Constantinopolitano. Paris, 1897.**

— **Les moines de Constantinople, depuis la fondation de la ville jusqu'à la mort de Photius** (330-898). Paris, 1897.

J. MENANT. — **Les Parsis, histoire des communautés zoroastriennes de l'Inde** (*Annales du musée Guimet*). Paris, 1898.

Ant. MILIARAKIS. — Ἱστορία τοῦ βασιλείου τῆς Νικαίας καὶ τοῦ δεσποτάτου τῆς Ἠπείρου (1204-1261). Athènes et Leipzig, 1898.

S. OLSCHEWSKY. — **La langue et la métrique d'Hérondas. Leide et** Bruxelles, 1897.

Henri OMONT. — **Catalogue des manuscrits grecs, latins, français et espagnols, et des portulans** recueillis par feu Em. Miller. Paris, 1897.

— **Athènes au** XVIIe **siècle,** dessins des sculptures du Parthénon. Paris, 1897.

J. PANTAZIDIS. — Κριτικαὶ παρατηρήσεις εἰς τὰ Ἠθικὰ τοῦ Πλουτάρχου, extr.

Char. PAPAMARCOS. — Τὰ ἀναγνωστικὰ βιβλία τῶν μικρῶν Ἑλληνοπαίδων, 3 vol. Athènes, 1897.

Léon PARIS. — **Les Perses,** drame d'Eschyle, interprété en vers français. Paris et Bordeaux, 1897.

PETITJEAN. — **Tableaux d'analyse logique,** 2e édition. Paris, 1898.

A. PFEIFFER. — **Antike Münzbilder für den Schulgebrauch.** Winterthur, 1895.

E. POTTIER. — **Vases antiques du Louvre.** Paris, 1897.

L'abbé RAGON. — **Hérondas. Le maître d'école. Le sacrifice à Esculape,** texte grec. Paris, 1898.

— **Les mêmes,** trad. française. Paris, 1898.

A. N. SKIAS. — Ἀρχαῖοι τάφοι ἐν Θερμοπύλαις, extr. Athènes, 1898.

Hilaire VANDAELE. — **Essai de syntaxe historique, l'optatif grec.** Paris, 1897.

— **Bibliothèque Marasly,** fasc. I et suiv. Athènes, 1897-1898.

— **Index Boissonadii animadversionum ad Philostrati Heroica,** copie de M. F. D. Dehèque, manuscrit publié dans l'Annuaire de 1877.

— Θρακικὴ ἐπετηρὶς ἔτος πρῶτον. Athènes, 1897.

Périodiques divers.

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

La Revue rend compte, à cette place, de tous les ouvrages relatifs aux études helléniques ou à la Grèce moderne, dont UN *exemplaire sera adressé au bureau de la Rédaction, chez M. Leroux, éditeur, 28, rue Bonaparte.*

Si les auteurs ou éditeurs désirent faire hommage de leurs publications à l'Association pour l'encouragement des Études grecques, ils sont priés de les adresser directement à celle-ci (12, rue de l'Abbaye); mais, en ce cas, il n'en sera rendu compte dans cette bibliographie que s'ils en envoient DEUX *exemplaires, l'un devant rester à la Bibliothèque de l'Association, et l'autre devant être remis à l'auteur du compte rendu.*

20. *ANTHOLOGIA LYRICA.* Post Th. Bergkium quartum edidit Ed. Hiller. Emendavit auxit *O. Crusius.* Bibl. Teubneriana, 1897. In-12, LXXVII-387 p.

M. Crusius, en mettant à jour le travail de Hiller, s'est contenté d'ajouter quelques fragments nouvellement découverts et de rétablir autant que possible dans les poésies éoliennes l'accentuation barytonisante, écartée par son prédécesseur. Il a aussi rédigé une annotation critique souvent intéressante, mais qui ne nous paraît pas à sa place dans une *Anthologie*. Il eût valu beaucoup mieux, à notre avis, indiquer en note, sous chaque fragment, par un titre et un numéro de page, le ou les témoignages antiques par lesquels ce fragment nous a été transmis. Le sens d'une citation, surtout courte, dépend si souvent du contexte où elle est encadrée que nous ne saurions trop recommander cette innovation à M. Crusius ou au savant, quel qu'il soit, qui se chargera de la prochaine édition de cet utile recueil.

H. G.

21. *CATALOGUE OF THE GREEK COINS IN THE BRITISH MUSEUM. Caria, Cos, Rhodes,* etc., by *Barclay V. Head.* London, 1897. CXVIII-325 p., 45 planches et 1 carte.

Ce nouveau volume d'un catalogue admirable dont chaque fascicule est en progrès sur le précédent, est accompagné d'une carte excellente, basée sur celle de Kiepert, mais où, grâce à la récente exploration de Myres, le site de Caryanda, Telmessos, Chalkétor, est

plus correctement indiqué; il faut remarquer qu'à l'instar de Ramsay, M. Head adopte le cours du Méandre, du Capros et de l'Indos comme frontière de la Carie, laissant ainsi Tralles et Nysa à la Lydie, Trapezopolis à la Carie. L'introduction donne avec beaucoup de précision l'histoire numismatique : 1° des villes grecques et cariennes; 2° des îles par ordre alphabétique, le tout en tenant compte autant que possible des types non représentés au Musée britannique. Parmi les pièces les plus remarquables, on notera p. 26 (n° 6), un « denier » d'Aphrodisias avec le titre ἱερεὺς δήμου, le bronze d'Attuda, p. 65 (n° 17), avec Μὴν Κάρου, le statère archaïque de Cnide (pl. XIII, 7) qui offre peut-être la représentation la plus ancienne de la tête humaine sur une monnaie, les beaux tétradrachmes de cette même ville au IVe siècle avec la tête praxitélienne (?) d'Aphrodite (pl. XV, 1), le bronze rarissime de Gordiouteichos (XVII, 9), le « portrait » d'Hérodote à Halicarnasse (XIX, 3), la pièce qui fixe le nom d'Hydisos (XX, 12), le bronze unique de Néapolis de Myndos (XXIII, 1). Les pièces attribuées par Six à Chalcé sont données ici à Chalkétor. A Cos, on notera les statères archaïques à deux carrés creux; à Rhodes, l'électrum de Camiros (XXXIV, 6) et une très complète étude sur les diverses phases du monnayage de l'important atelier rhodien (1). Une planche (XLV) est consacrée à des monnaies de musées étrangers : on y notera le beau tétradrachme de Myndos du cabinet de La Haye (n° 9) et le délicieux tétradrachme de Cos du musée Hunter (n° 6) avec une tête d'Aphrodite imitée peut-être de Praxitèle. T. R.

22. *CIVITELLI* (Giuseppe). *I nuovi frammenti d'epigrafi greche relative ai ludi augustali di Napoli.* Naples, tipogr. della regia Universita, 1894. In-4°, 82 p.

M. Civitelli étudie d'abord le sens du concours διὰ πάντων où Bœckh voyait le « prix d'excellence »; il fait observer qu'à Aphrodisias le montant de ce prix était inférieur à celui de certains prix spéciaux (CIG., 2758), l'explication de Bœckh n'est donc pas satisfaisante, mais celle que M. C. propose d'y substituer l'est moins encore : il y voit un prix de *pantomime*, alors que l'expression se rencontre déjà chez Cratinus (fr. 151 Kock) et que dans une inscription de Thespies (CIGS., I, 1773) le même personnage est couronné comme poète de *prosodia* et dans le concours διὰ πάντων. — Sur le concours hippique M. C. a de bonnes observations, notamment à propos des expressions κρίσεως et ταγμανικήσας. Dans un troisième chapitre il soutient avec raison contre Ignarra que les jeux gymniques ont subsisté longtemps après l'érection de Naples en colonie romaine; ils n'ont disparu que dans le courant du IIIe siècle ap. J.-C. — M. Civitelli a de la verve et du savoir, mais sa bibliothèque est visiblement insuffisante : il ne connaît pas les ouvrages de Grasberger, Mie, Liermann, Reisch, et il croit (p. 13) que le Lex. Seg. est un ouvrage différent de Bekker Anecd. I. X.

23. *Documents diplomatiques. Conflit gréco-turc.* Avril-septembre 1897. Publication du Ministère des affaires étrangères de Grèce. Athènes, Constantinidis, 1897. In-4°, 244 p.

Recueil de 241 dépêches relatives non

(1) Sur l'origine de l'étalon rhodien (qui est en réalité chiote), Head combat (p. CIV) l'hypothèse de Holm sans en proposer de nouvelle. A la p. CVIII, il rend compte d'une curieuse découverte, faite dans la vallée du Méandre, d'un trésor de Philippes d'or frappés dans des villes d'Ionie et de Carie, vers 189-166 avant J.-C., à la même époque que les deux Philippes d'or de Rhodes.

à la guerre, mais à la paix de 1897; l'appendice donne le texte des préliminaires du 6/18 septembre et une carte de la nouvelle frontière. Ce sont de précieux documents pour l'histoire futur de ce lamentable conflit, mais ici, comme toujours, c'est dans les coulisses et non sur la scène que s'est jouée la pièce véritable. Déjà des révélations sensationnelles nous ont fait connaître, au moins en partie, les dessous des événements qui ont amené l'intervention héroïque, mais malheureuse, de la Grèce, en Crète et sur l'Olympe. La volonté des hommes est si peu de chose auprès du cours fatal de l'histoire, que de ce conflit inégal, mal engagé par la Grèce, et marqué par une série ininterrompue de défaites, paraît devoir sortir néanmoins l'affranchissement de la Crète avec le maintien du *statu quo* en Macédoine.

X.

24. *DOSSIOS* (*N. G.*). *Legendele asupra Bisericei « Aghia Sofia » la Bizantini și la Grecii de Astăzi, studiu folkloro-istoric.* — Extras din « Archiva », organul Societății Științifice și literare din Iași, Martie-April 1898.

M. Dossios rappelle d'abord la légende de l'ange qui aurait indiqué au jeune fils de l'architecte Ignace le nom qui devait être donné à la grande église de Constantinople (Codinos, *De structura templi Sanctae Sophiae*, p. 137).

D'après une autre légende, dont l'auteur ne fait pas connaître la source, le plan de l'église aurait été révélé en songe à Justinien par un ange. Ce plan se retrouve en petit dans plusieurs églises de la Roumanie.

Codinos raconte encore comment, l'empereur manquant d'argent pour continuer les travaux, un eunuque lui aurait amené vingt baudets chargés d'or.

La prise de Constantinople a donné lieu à plusieurs récits merveilleux relatifs à Sainte-Sophie. Ces récits ont encore un écho dans les chants populaires. Depuis lors, le mardi est considéré en Grèce et dans tout l'Orient chrétien comme un jour funeste.

A la veille de la révolution de 1821, on raconta dans le peuple que l'autel de Sainte-Sophie avait apparu dans le ciel au-dessus de la mer de Marmara.

C'est enfin une tradition constante chez les Grecs que les fondements de Sainte-Sophie ont été jetés par un Constantin, qu'un Constantin a eu le malheur de perdre ce sanctuaire et qu'un Constantin le reprendra. Cette croyance a donné un moment une grande popularité au prince Constantin, fils du roi Georges.

E. P.

25. *HERRIOT* (Édouard). *Philon le Juif.* Essai sur l'École juive d'Alexandrie. Paris, Hachette, 1898. In-8°, XIX, 366 p.

Résumé habile, œuvre d'un esprit clair et sensé, mais qui ne possède pas suffisamment l'entourage de son sujet et a visiblement travaillé très vite. Les premières pages de l'Introduction témoignent d'une singulière inexpérience en matière de critique biblique. Sur les relations entre Grecs et Juifs, l'auteur se fie trop volontiers à un guide suspect (H. Bois), cite des livres qu'il n'a jamais vus (p. 14, note 1), prend au sérieux « l'unanimité des témoignages » touchant le voyage des Septante (p. 82). L'anecdote relative à la femme de Philon (p. 119) repose sur une coquille bien connue de Stobée : en réalité, il s'agit de la femme de *Phocion*. Les travaux d'Arnim, de Wendland, n'ont pas été utilisés et M. Herriot ignore l'existence du « papyrus de Claude », qui jette un nouveau filet de lumière sur l'agitation antisémite à Alexandrie au temps de Philon. Ce qu'il y a de beaucoup de mieux, ce sont les livres III et IV consacrés à l'examen de la philosophie et de l'exégèse de Philon. M. Herriot ne démêle pas suffisamment les origines

de cette exégèse et n'en poursuit pas l'influence dans la théologie chrétienne; mais il possède à un haut degré l'art tout « normalien » de l'analyse exacte, méthodique et lucide. Ce sont ces qualités qui expliquent, sans la justifier peut-être complètement, la récompense académique dont ce volume a été l'objet. Mais le « père de l'Église » juif attend encore son biographe définitif.

H. G.

26. *HOLM* (Adolf). *The history of Greece*, translated by Fred. Clarke. Vol. IV. London, Macmillan, 1898. In-12, VI-636 p.

Ce volume, par lequel se termine la traduction de l'ouvrage de Holm, n'est peut-être pas, absolument pris, le meilleur de la série : on peut y constater un certain penchant au paradoxe, notamment dans l'apologie exagérée des Athéniens de la décadence et dans la dépréciation non moins exagérée des Ptolémées. Mais tel qu'il est il a le mérite singulier d'être le *seul* livre moderne qui traite dans son ensemble de la période *hellénistique* ou macédonienne depuis la mort d'Alexandre jusqu'à celle de Cléopâtre. Les divisions en sont judicieuses, l'information très étendue et généralement exacte, et il faut savoir un gré particulier à l'auteur de l'intérêt qu'il témoigne dans ses notes à la numismatique et à la géographie historique; ajoutons qu'à la différence de beaucoup de ses compatriotes, il sait lire et même citer des ouvrages non écrits en allemand. D'autres exécuteront peut-être un jour le tableau définitif de cette période capitale de l'histoire dont Droysen n'a écrit que le premier chapitre ; il restera à M. Holm l'honneur incontesté d'en avoir fixé le cadre et tracé l'esquisse.

T. R.

27. *HUDDILSTON* (*J. H.*) *Greek tragedy in the light of vase paintings*. London, Macmillan, 1898. In-8, XX-183 p.

A défaut d'idées nouvelles, ce petit livre nous apporte un résumé commode de ce que MM. Robert, Vogel et d'autres ont écrit sur les relations des œuvres de la tragédie grecque avec les peintures de vases. On était autrefois porté à exagérer beaucoup ces relations, d'autant plus que la plupart des archéologues attribuaient à tort une date trop basse, postérieure à l'époque des grands tragiques, aux céramiques grecques de style sévère. La réaction qui s'est produite contre ces fantaisies de lettrés, heureux de retrouver Eschyle, Sophocle ou Euripide sur des peintures de vases, n'a sans doute pas encore dit son dernier mot. Les Grecs n'avaient pas besoin, comme nous, d'aller apprendre la mythologie dans les œuvres des poètes ; poètes et artistes puisaient librement à la même source vive, celle des traditions populaires. En réagissant, comme il l'a fait souvent, contre la critique sceptique de M. Robert, M. Huddilston est obligé d'avouer que le peintre, tout en ayant présent à l'esprit telle ou telle scène d'une tragédie, en a modifié à plaisir les données, soit en supprimant, soit en ajoutant des personnages. En réalité, le nombre des peintures de vases où l'on peut reconnaître l'influence *incontestable* du théâtre antique est encore extrêmement restreint.

M. H. a publié pour la première fois (en frontispice) une vue d'ensemble d'un vase de Munich relatif à Médée : il a aussi reproduit pour la première fois le vase de Munich 814 (fig. 3) et donné une vue photographique d'un vase de Naples (n° 3249). Cette dernière gravure a seule quelque intérêt ; les deux autres images sont si mauvaises qu'elles peuvent être considérées comme non avenues.

Il est rare de rencontrer un ouvrage anglais aussi mal écrit que celui de M. Huddilston ; l'abus qu'il fait du mot « one » dans le sens du français « on » ferait croire que l'auteur a été élevé sur le continent. Mais il ne sait certainement pas le français, sans quoi il

ne citerait pas deux fois un ouvrage de R. Rochette sous le titre : *Choiseaux de peintures* (p. 167, 169). Dans le détail, les marques d'inexpérience et les inexactitudes abondent (1). En somme, c'est le livre d'un commençant, écrit pour d'autres commençants et capable de leur rendre service, à condition d'être contrôlé.

S. R.

28. *LUC. Evangelium secundum Lucam* — sive Lucae ad Theophilum liber prior — secundum forman quae videtur romanam, edidit *Fr. Blass*. Leipzig, Teubner, 1897. In-12, LXXXIV-120 p.

M. Blass prend décidément goût à la théologie. Après son édition des *Actes*, qui a fait du bruit dans Landerneau, il nous offre la version « romaine » de l'*Évangile* de Luc, ou, pour parler plus simplement, la forme de cet évangile donnée par les manuscrits occidentaux dont le chef de file est le Cantabrigiensis (D). La reconstitution, nécessairement un peu hypothétique, de l'archétype de ce groupe de manuscrits est un travail patient et méritoire ; on peut en discuter la valeur sur bien des points de détail — par exemple l'orthographe ἀφελπίζοντες (VI, 35) paraît inadmissible, et l'insertion après XXI, 36 de la péricope sur la Femme adultère (Jean VII, 53-VIII, 11) est insuffisamment justifiée. Mais il n'en reste pas moins acquis que M. Blass a rendu un réel service en vulgarisant cette version « cambridgienne », si différente du texte reçu (oriental) et qui paraît bien être plus ancienne. Là où les divergences sérieuses commencent, c'est quand il s'agit de rendre compte de ces différences. L'hypothèse chère à M. B. de deux éditions successivement préparées par Luc ne tient pas debout. La date qu'il assigne à ces éditions (55-59 ap. J.-C.) n'est pas moins invraisemblable. Le « proto-Marc » (Marc araméen), source présumée de Luc, n'est probablement pas lui-même antérieur à la ruine de Jérusalem. L'ouvrage de Luc est certainement postérieur à cet événement, non seulement parce que la chute du temps y est trop clairement prédite — M. B. répond à cela que Savonarole, dès 1496, a prédit le sac de Rome — mais surtout à cause de l'allusion au meurtre de Zacharie, fils de Baruch (XI, 51), qui eut lieu pendant le siège de Jérusalem. On comprend que des théologiens orthodoxes passent sous silence ce texte décisif, mais de la part de M. Blass, quoique « docteur en théologie de Greifswald », cette discrétion étonne.

H. G.

29. *MALLINGER (Léon). Médée*. Louvain, Peeters, 1897, in-8°, x-418 p.

Cet ouvrage, d'un genre qui paraît démodé, ne manque cependant pas d'intérêt. C'est une étude de littérature comparée, où M. Mallinger a voulu « marquer les traits que chaque auteur, chaque nation a imprimés au caractère de Médée », où il suit le type de l'héroïne, à travers les âges et chez toutes les nations de l'Europe, depuis les plus anciennes traces de sa légende jusqu'au poème récent (*La Toison d'or*, 1897) de M. Lionel de Rieux. Revue rapide, où il se voit obligé de courir. Il y a dans son livre un chapitre de quatre

(1) P. 82, Pacuvius naît en 268 et meurt en 140 ! — P. 84, le beau palmier de l'amphore Jatta devient *a laurel tree !* — Nous avons reçu du même auteur sa thèse de doctorat intitulée : *The attitude of the greek tragedians towards art* (London, Macmillan, 1898). L'attention que l'auteur du *Rhésus* apporte aux choses d'art est invoquée en faveur de l'origine euripidéenne de ce drame : faible argument. L'interprétation des εὔμορφοι κολοσσοί d'Eschyle (Ag. 411) par des « bustes d'Hélène » rencontrera peu de partisans. L'auteur, enfin, a tort d'ignorer le remarquable travail de M. P. Girard sur l'expression des masques d'Eschyle.

pages, un autre de quatre lignes. Comme il n'a pu lire, il le confesse, toutes les *Médées* dont il parle, il est réduit par fois au rôle d'énumérateur, et son travail a alors l'utilité, dépourvue d'agrément, de la statistique.

Cependant, la partie qui concerne l'antiquité est suffisamment développée, et plus de cent pages sont consacrées à la Grèce. L'auteur a étudié avec un soin particulier, comme il convenait, le caractère de la *Médée* d'Euripide. Il en donne une bonne analyse, très complète, où il s'attache surtout à mettre en relief les *qualités* de l'héroïne. Peut-être son désir de pousser sur ce point plus avant que ses devanciers l'entraîne-t-il à dépasser, dans quelques-unes de ses appréciations, la juste mesure. Est-il exact de dire que le fond du caractère de Médée est le sentiment de la justice, et qu'en se vengeant, elle songe moins à elle-même qu'à l'équité lésée en sa personne ? Ne peut-on répondre à cela que, si Médée invoque le droit et la loi du serment violée, c'est qu'elle est victime de cette violation, et qu'en conséquence la vengeance chez elle est surtout inspirée par la fureur de la femme outragée ? Encore moins saurait-on admettre qu'elle ne soit « qu'un instrument conscient de la vengeance divine » et que son crime soit voulu par la divinité (p. 53). Rien, dans le texte d'Euripide, pas même le mot πέπρωται du vers 1064, ne justifie cette interprétation. — L'analyse de la Médée d'Apollonios est intéressante et beaucoup moins contestable. Mais d'ordinaire, sur le domaine de l'antiquité, la critique de M. Mallinger, très bien informée, ne paraît pas assez personnelle. Il se préoccupe trop des modernes, quelques-uns dépourvus de valeur, qu'il cite à chaque instant. On oserait lui conseiller de se placer plus souvent seul en face des textes antiques et de moins écouter leurs interprètes. Reconnaissons d'ailleurs que cet essai, qui témoigne de recherches étendues, et qui méritera par là d'être consulté, est un début très digne d'éloges.

P. 18. Pourquoi citer les *Argonautiques orphiques*, d'époque chrétienne, bien avant le poème d'Apollonios ? P. 19. Laissons dormir chez Suidas « Euripide l'Ancien ». *Passim*. Les articles du *Dictionnaire* de Larousse, auxquels l'auteur se refère trop fréquemment, font-ils autorité ?

A.

30. *RABE* (*Albert*). *Platos Apologie und Kriton logisch-rhetorisch analysiert*. — Programme du gymnase Royal Louise. 2 parties : *Préface et Apologie*, ch. 1-10, Berlin, Pormetter, 1897, in-4°, 21 p. — *Apologie*, ch. 10-33, et *Criton*, Berlin, Pormetter, 1898, in-4°, 18 p.

Ce sont des analyses généralement consciencieuses et même minutieuses; peut-être ces divisions et subdivisions ne répondent-elles pas à la réalité, autant que le croit M. Rabe; nous doutons que ces recherches conduisent toujours à la connaissance approfondie de l'esprit d'un auteur. Du moins ce genre d'étude offre-t-il un certain intérêt, quand il est exécuté avec méthode, et c'est ce que nous devons reconnaître dans les deux brochures de l'auteur. Mais l'utilité du *Vorwort*, qui occupe les dix-huit premières pages du premier fascicule, nous paraît discutable. On y trouve la liste à peu près complète, croyons-nous, des dissertations publiées en Allemagne sur la valeur des deux dialogues ou plutôt sur la part de réalité historique et de fantaisie qu'ils comportent. Cette accumulation fastidieuse de noms représente, d'ailleurs, un travail considérable; mais l'auteur a tort de suivre uniquement l'ordre chronologique; il eût mieux valu distinguer deux ou trois écoles et quelques théories bien tranchées; un bon index bibliographique, en note ou en appendice, eût suffi pour établir la date des diverses publica-

tions : rien de plus malaisé, en effet, que de suivre cette discussion ; quand on lit à la page 8 que Baumann a continué la doctrine de Steinhart, on est obligé de remonter par dessus quatre ou cinq noms jusqu'à la page 5 pour revoir l'opinion de Steinhart qu'on avait eu le temps d'oublier. Quant à la question traitée par tous ces philologues, M. R. déclare qu'il ne l'abordera pas et qu'il donnera seulement une analyse ; tout ce début était donc superflu. — Cette étude présente encore un défaut, commun d'ailleurs à presque tous les ouvrages allemands ; c'est la conviction qu'en dehors de l'Allemagne, nul n'a su convenablement apprécier les dialogues de Platon. Mais l'auteur fait bien ressortir les rapports étroits du *Criton* et de *l'Apologie ;* le point de vue où se place Socrate est le même dans les deux dialogues ; il envisage toute chose, et en particulier les poursuites qu'il subit, les épreuves qu'il endure, par rapport à la justice et au bien universel qui peut résulter de sa doctrine. C'est tout le *platonisme* qui se trouve enfermé dans cette formule. M. Rabe aurait pu insister davantage sur cette idée qui termine sa dissertation. R. HARMAND.

31. *SCHNEIDER* (*Gustav*). *Die Weltanschauung Platos dargestellt im Anschlusse an den Dialog Phädon.* Berlin, Weidmann, 1898, in-8°. XIV et 138 p.

Le titre de l'ouvrage semble annoncer une étude approfondie de la philosophie de Platon, mais ce petit livre n'est en somme qu'une analyse exacte du *Phédon* accompagnée de commentaires abondants ; on souhaiterait par endroits plus de concision, car l'objet d'un travail de ce genre est-il véritablement de résumer tous les détails et de ressembler, ou peu s'en faut, à une traduction du texte de Platon? On regrettera aussi de rencontrer fort peu de citations grecques, notamment dans les passages où l'auteur montre les rapports du *Phédon* avec le *Timée* et les autres dialogues du philosophe. Au reste, toutes les idées importantes sont dégagées avec soin ; nous avons remarqué en particulier le commentaire des chapitres 29 à 31 du *Phédon* (n° 6, p. 47-58); il y a là de bons développements sur la migration des âmes et sur la nature même de cette sorte de métempsycose, dont les formes diverses sont subordonnées à la valeur même de la substance de l'esprit ; cette doctrine relative au séjour de l'âme parmi des corps d'animaux ne contient pas en germe le darwinisme, comme on pourrait le croire au premier abord ; M. S. note finement les différences profondes qui séparent Platon et Darwin. Ce même chapitre, tout intéressant qu'il est, offre encore le défaut que nous signalions tout à l'heure : là aussi, on est frappé de la rareté des citations. Parlant de la croyance à la *Seelenwanderung*, l'auteur se borne à dire : « Zu den Hellenen scheint er (der Glaube) aus Thrakien gekommen zu sein. » S'il lit cette phrase attentivement, un bon élève souhaitera une explication. — C'est, en effet, aux élèves que s'adresse le commentaire du professeur, et il n'a rien négligé pour étendre leur vue, éveiller leur curiosité. Nous approuvons la préface, écrite sur un ton peut-être trop dogmatique ; M. Schneider y montre bien la valeur éducatrice de Platon, l'intérêt que cette belle doctrine présente aux modernes, et le profit même qu'ils en peuvent tirer.

R. HARMAND.

Le rédacteur en chef gérant, TH. REINACH.

Le Puy-en-Velay — Imp. R. Marchessou, 23, boulevard Carnot.

LE DESSIN PAR OMBRE PORTÉE

CHEZ LES GRECS

L'ensemble des peintures de vases grecs se divise, comme on sait, en deux grands groupes : les peintures à figures noires, les peintures à figures rouges. Les premières sont en silhouettes opaques, noires, tout à fait analogues à ce que nous appelons aujourd'hui « des ombres chinoises », avec des traits clairs intérieurs, faits par incisions dans le noir, qui indiquent les détails typiques de la musculature ou du costume. Les secondes sont exécutées au trait noir sur le fond clair du vase et, par conséquent, elles correspondent assez exactement au système du dessin moderne qui consiste à tracer des lignes noires sur un fond blanc. Les premières représentent la peinture archaïque, les autres la peinture de la belle époque. Mais, contrairement à ce qui arrive d'ordinaire, le procédé archaïque a eu en Grèce une vitalité surprenante, bien supérieure à celle du procédé devenu classique. En Attique, par exemple, depuis les vases du Dipylon jusqu'aux œuvres de Nicosthènes et d'Andokidès, depuis le VIIIe siècle jusqu'à la fin du VIe, la peinture à figures noires a été le mode exclusif d'ornementation des vases, et il n'est pas douteux que, même au Ve siècle, certains ateliers ne soient restés attachés à cette manière de faire. Cette technique, seulement éclipsée par la figure au trait, traverse tout le siècle de Périclès et trouve un dernier regain de vie dans les vases du Kabirion ; même quelques ateliers de l'Italie méridio-

nale la recueillent encore au IVe siècle ; elle ne meurt qu'avec la peinture de vases elle-même. Elle compte au moins quatre siècles d'existence; tandis que la peinture au trait pur en compte à peine deux.

Pour les personnes qui ne sont pas familiarisées avec la peinture céramique des Grecs, c'est un sujet d'étonnement et, disons-le, d'étonnement désapprobateur, que ce nombre énorme de peintures où la silhouette humaine n'apparaît qu'à l'état d'ombre opaque, découpant ses contours secs et anguleux sur le fond du vase, donnant aux scènes entières un aspect triste et en quelque sorte funéraire. On excuse presque l'erreur d'un voyageur du XVIIIe siècle qui, ayant à décrire une amphore panathénaïque, écrivait naïvement qu'on y voyait « deux nègres » qui se battent (1), et l'on se sent plus à l'aise, en pays de connaissance, quand, la période de la figure noire étant franchie, on se trouve en face des purs et admirables dessins au trait que nous ont légués les fabricants de coupes, comme Euphronios, Douris et Brygos, ou les peintres de lécythes blancs.

Deux questions se posent donc à ce sujet : d'où vient chez les céramistes grecs l'habitude et la persistance de la peinture à figures noires? Et, comme corollaire à cette demande : quel rôle ce dessin à silhouette noire a-t-il joué dans la grande peinture des Grecs?

I

Je suis heureux de dire ici que cet article a eu pour point de départ les observations faites par un de mes anciens élèves de l'École du Louvre, M. Devillard, devenu un dessinateur très connu du monde archéologique.

Au cours des travaux qu'il exécutait au Musée du Louvre pour moi ou pour d'autres personnes, M. Devillard a été amené,

(1) *Second voyage de Paul Lucas*, II, p. 126.

en faisant ses calques, à remarquer des incorrections très surprenantes dans la peinture des vases à figures noires.

D'une part, il constatait une sûreté et une justesse absolue dans les contours, dans le silhouettage des personnages ; d'autre part, une ignorance ou une inattention extraordinaire dans le rendu des détails intérieurs. Nous avons fait ensemble un examen des originaux du Musée : les fautes d'interversion, mains gauches mises au bout des bras droits et réciproquement, pieds gauches pour des pieds droits, sont fréquentes. En feuilletant n'importe quel recueil de vases peints, comme les *Auserlesene Vasenbilder* de Gerhard, on en découvre de nombreux exemples. J'en citerai deux qui nous ont paru typiques et qui me serviront à établir notre démonstration. Elle peut ensuite être appliquée à n'importe quelle erreur du même genre.

Fig. 1. Cette figure est empruntée à une amphore de l'ancienne collection Feoli (Gerhard, *Auserl. Vas.*, pl. 260) qui représente une scène de palestre. Dans ce Discobole, d'un mouvement si juste et si expressif, d'un contour irréprochable, les pieds et les mains sont également défectueux. Tout le monde sait que l'homme a les orteils opposés *en dedans;* le peintre grec a opposé les orteils *en dehors,* ce qui met un pied gauche à la place du pied droit et réciproquement. Quand les mains sont à plat, les pouces sont de même opposés *en dedans;* quand les mains sont retournées, les pouces sont au contraire opposés *en dehors.* Le peintre n'a pas davantage respecté cette loi si simple, car dans la main gauche qui tient le disque par dessous, il a placé le pouce *à droite* de la main, ce qui fait une main droite au bout d'un bras gauche.

Fig. 1.

Fig. 2. Cet exemple, plus curieux encore, est tiré du même ouvrage (pl. 193). Il fait partie d'une amphore où l'on voit la

dispute d'Apollon et d'Hercule au sujet du trépied de Delphes. Dans la silhouette si hardie et si mouvementée d'Hercule il n'y a pas moins de trois grosses incorrections. Les orteils des pieds sont opposés *en dehors* comme dans le précédent. Le personnage portant la jambe droite en avant d'un mouvement très rapide, il devrait nous présenter *son dos* et non pas *sa poitrine*. Enfin, il tient sa massue de la main *gauche*, ce qui est anormal, à moins de supposer qu'Hercule fût gaucher. La silhouette peinte est juste et expressive; mais les incisions de détail ont tout gâté et introduit trois fautes, dans les pieds, dans le torse, dans la main.

Fig. 2.

La première pensée est d'attribuer ces erreurs à la rapidité du travail, à la négligence de l'ouvrier chargé d'inciser les lignes dans la peinture noire. De la part d'industriels qui opèrent vite, sur des vases souvent destinés à l'exportation, rien de plus naturel. Mais les observations précédentes prennent une tout autre importance, quand on s'aperçoit que les mêmes erreurs ont cours aussi fréquemment dans des œuvres beaucoup plus soignées et appartenant à une autre race de l'antiquité, les Égyptiens. En feuilletant un recueil de peintures d'hypogées ou en étudiant les originaux d'un musée, on se rend compte que ces interversions bizarres y sont des plus ordinaires. Par exemple, le portrait célèbre de Taïa, femme d'Aménophis III, donne à la reine deux mains gauches (1). Le grand bas-relief polychrome du Louvre, qui représente Seti et Hathor, termine par une main droite le bras gauche du roi. Une des merveilles d'Abydos, le portrait de Seti Ier (2), intervertit complètement les deux mains du monarque et lui donne deux pieds droits.

(1) Perrot et Chipiez, *Hist. de l'art*, I, fig. 519.
(2) *Id.*, pl. III.

On remarquera qu'il s'agit là d'œuvres de prix, placées parmi les produits les plus beaux de l'art égyptien. En regardant avec attention les bas-reliefs et les fresques funéraires, on verra que les fautes de ce genre fourmillent véritablement. Je n'en figurerai ici qu'un exemple : c'est un scribe écrivant sur ses tablettes une pesée faite par un autre serviteur qui lui fait vis-à-vis (1). (Fig. 3.) Le personnage écrit avec une main gauche et il tient des tablettes avec une main droite : c'est le contraire qui serait juste. Son compagnon n'est pas beaucoup mieux partagé quelui : tout son bras gauche est correct, mais il a une seconde main gauche au bout du bras droit.

Fig. 3.

Comment expliquer que deux races d'artistes, si bien doués pour les arts du dessin, si bons observateurs de la réalité, aient commis identiquement les mêmes fautes et les aient répétées tant de fois? Il y a là une sorte de « loi d'erreur », englobant le dessin archaïque de l'Égypte et de la Grèce, et à cette loi d'erreur il faut trouver une explication très simple et très générale, s'appliquant à tous les cas qui se présentent.

Je dois encore à M. Devillard une observation qui me paraît la solution du problème cherché : c'est que, dans l'ombre portée par un corps quelconque, les distinctions de gauche et de droite, de face et de dos, disparaissent. On peut en faire l'expérience soi-même en regardant son ombre sur un trottoir ou sur un mur. Qu'est-ce que l'on voit? Est-ce un dos ou une face? Un

(1) Perrot et Chipiez, *Hist. de l'art*, I, fig. 501.

profil gauche ou un profil droit du visage? Ce n'est ni l'un ni l'autre. C'est la projection mathématique du corps sur un seul plan, dans lequel toute espèce d'épaisseur, de perspective et, par conséquent, de sens est effacée.

Frappé de cette remarque, j'ai prié M. Devillard de vouloir bien répéter, comme dans un laboratoire, avec une source lumineuse placée à distance convenable, l'expérience du Discobole, de l'Hercule, du Scribe égyptien, afin de nous rendre compte de ce qui arriverait si sur cette « mise en place » on essayait de mettre les traits de détail intérieurs. Nous avons pu vérifier, d'une manière qui m'a paru absolument probante, que les erreurs d'interversion se produisent alors avec la plus grande facilité et, pour ainsi dire, à l'insu du dessinateur. Voici le résultat de ces expériences :

Fig. 4.

Fig. 4. — Ombre portée par la main *droite* du modèle écrivant.

Fig. 5.

Fig. 5. — Transformation de cette main *droite* en main *gauche* par le tracé faux des traits de détail. C'est ce qu'a fait l'auteur du Scribe égyptien.

Fig. 6.

Fig. 6. — Transformation de la *même silhouette* en main *droite* par le rétablissement exact des traits de détail. C'est ce qu'aurait dû faire le dessinateur égyptien.

Appliquons la même démonstration à la figure du Discobole grec.

Fig. 7.

Fig. 8.

Fig. 7. — Silhouette noire donnée par le mannequin sur l'écran. On remarquera combien, à elle seule, elle est juste et expressive, comme elle donne les proportions naturelles et le mouvement vrai du personnage. C'est ce qu'on observe sur les vases grecs.

Fig. 8. — Avec cette même silhouette, on pourra faire un personnage marchant la *jambe droite* ou la jambe gauche en avant, mais il est bien entendu que l'on devra mettre le gros orteil à gauche ou à droite du pied, suivant qu'on fera une jambe

droite ou une jambe gauche. On pouvait s'y tromper facilement et l'ouvrier attique n'y a pas manqué.

Fig. 9.

Fig. 10.

Fig. 9. — Pour que son pied fût bien dessiné, il aurait fallu faire avancer la *jambe gauche*.

Fig. 10. — Avec la même silhouette, on peut également montrer le *bras droit* ou le bras gauche tendus pour saisir le disque. Mais, dans le premier cas, on devra observer que le pouce de la *main gauche* doit rester invisible. C'est ce que n'a pas su faire le peintre antique.

Fig. 11.

Fig. 11. — La main tenant le bord inférieur du disque et montrant le pouce en dehors, pouvait être correcte, à condition d'en faire une *main droite*. Mais, dans ce cas, tout le *bras gauche* tendu devait disparaître derrière le disque et ne laisser apparaître que l'extrémité des doigts repliés.

Répétons la même démonstration pour la silhouette d'Hercule.

Fig. 12. — A considérer l'ombre seule, il est évident qu'elle pourra aussi bien

traduire un homme vu de dos, le bras droit levé, qu'un homme vu de face, le bras gauche levé. L'important est de ne pas

Fig. 12.

Fig. 13.

embrouiller ces deux images. Le dessinateur chargé des incisions l'a fait de façon inextricable.

Fig. 13. — Une simple incision plaçait la *jambe droite* en avant, comme il l'a fait. Mais il a mal dessiné les orteils des pieds.

Fig. 14.

Fig. 15.

Fig. 14. — La jambe droite étant portée en avant, le person-

nage tournait presque entièrement le dos, et sa massue se plaçait correctement dans la main droite avec les doigts repliés et invisibles. Mais l'ouvrier a dessiné *une poitrine* sur le torse, ce qui l'amenait à faire une main gauche de celle qui tient l'arme et à montrer les doigts repliés par devant.

Fig. 15. — Il suffisait, en réalité, d'une simple incision pour présenter la figure de face, en faisant porter *la jambe gauche* en avant.

Fig. 16.

Fig. 16. — En ce cas, toute la figure se déduisait correctement, avec la poitrine vue de face et la main gauche élevée.

On voit avec quelle facilité un simple trait, mal placé, change complètement l'aspect d'une figure et amène des distorsions extraordinaires qui n'auraient jamais pu se produire, si le dessinateur s'était contenté de l'observation directe du modèle vivant. Mais pour lui, quelle simplicité et quelle commodité que de trouver si rapidement sa mise en place toute faite, de poser quelques modèles devant un mur blanc, de les charbonner rapidement, de réduire ensuite ces silhouettes pour son usage particulier et de les employer à l'occasion, d'insérer dans une composition autant de personnages qu'il veut, saisis dans leur attitude vraie et leurs mouvements les plus rapides ! Une fois les silhouettes peintes en noir sur le vase, une fois la peinture séchée, vient alors le tour des incisions. Là il faudrait vérifier à nouveau sur la nature vivante, noter les positions exactes des membres. C'est ce que faisaient évidemment les artistes consciencieux et il en est beaucoup qui ne se trompaient pas. Parfois aussi, le travail venait aux mains d'un ouvrier moins soigneux ou plus pressé. Le modèle n'était plus là ; on n'avait pas le temps de poser.

En quelques coups de burin la besogne était faite; les fautes passaient d'ailleurs presque inaperçues, tant l'ombre portée assurait la justesse de l'ensemble. Les artistes modernes en savent quelque chose, eux qui tant de fois ont tiré de morceaux de carton découpés et noircis, ou de quelques ombres jetées sur le papier blanc, des silhouettes d'une inoubliable vérité et même des figures historiques!

On peut s'étonner que les Égyptiens, dans des œuvres d'exécution très soignée, aient commis les mêmes fautes. Cela tient sans doute au grand usage qu'ils faisaient des maquettes toutes préparées, des modèles qui avaient cours dans les ateliers et qui présentaient des motifs tout faits de têtes, de portions de corps humain (1), étudiées sur nature avec le plus grand soin et exécutées par des artistes habiles, souvent aussi sur des ombres portées. C'est d'après ces maquettes, et non plus d'après le modèle vivant, que travaillait l'ouvier perdu dans les profondeurs de l'hypogée funéraire ou suspendu à la paroi des temples. Il mettait bout à bout ces parties, il les reproduisait avec une fidélité scrupuleuse, il faisait son chef-d'œuvre de décorateur ou de tailleur de pierre; mais il pouvait laisser passer, sans s'en apercevoir, de grosses erreurs dans les mises en place (2). D'ailleurs, leur art avait habitué les Égyptiens à des conventions si étonnantes, à des distorsions de corps si extraordinaires, qu'il devait leur paraître beaucoup moins grave qu'à nous de voir deux mains gauches au même personnage. Pourvu que la silhouette fût juste et chaque détail vrai, pris à part, l'incohérence des assemblages leur importait peu. Peut-être aussi y a-t-il eu une prédilection conventionnelle pour le côté gauche, qui, contrairement aux idées grecques et latines, semble avoir été d'heureux présage en Égypte, puisque toutes les statues marchent invariablement le pied gauche en avant (3). Je ne puis ici

(1) Maspero, *L'archéologie égyptienne*, p. 190-191.
(2) *Ibid.*, p. 187-188.
(3) Cf. E. Pottier, *Bull. de Corr. hell.*, 1894, p. 414.

que constater les faits, laissant aux égyptologues compétents le soin d'en rechercher les causes.

II

Ce n'est pas la première fois que l'attention des archéologues est attirée sur l'ombre portée employée comme moyen de guider et de soutenir la main du dessinateur novice. Tout le monde connaît la célèbre anecdote de la jeune fille Corinthienne, fille du potier Boutadès ou Dibutadès, qui traça la silhouette d'un jeune homme sur un mur blanc, en éclairant son profil avec une lumière (1); le père, ayant rempli d'argile le dessin ainsi obtenu, fit cuire avec ses poteries cette sorte de médaillon, et ce fut le premier bas-relief et le premier portrait, que l'on conservait précieusement dans un des sanctuaires de Corinthe. L'idée que les historiens de l'art, après Pline et les anciens, ont tirée de cette historiette plus ou moins légendaire est que l'ombre portée a donné l'éveil à l'esprit curieux des Grecs, qu'elle leur a suggéré l'idée de dessiner; mais je ne crois pas que personne y ait vu un procédé classique et continu de peinture, sauf peut-être un archéologue aujourd'hui bien oublié, le chevalier Gherardo de Rossi, dans une lettre datée du 15 avril 1816 et adressée à Millingen (2).

« Ces vases [à figures noires] sont peints d'une manière tout opposée à celle des autres, c'est-à-dire que les figures sont relevées sur le fond de l'argile au moyen d'une couleur noire ou obscure, tandis que dans les autres, au contraire, les figures qui ont la couleur jaunâtre de l'argile se détachent en clair sur un fond obscur. Cette manière de peindre paraît une imitation de l'ombre sur le mur, laquelle donna lieu à l'invention de la peinture... Je vous répéterai encore que la peinture à

(1) Plin., *Hist. nat.*, XXXV, 151 ; Athénagoras, *Apologie des Chrétiens*, 14, p. 59.

(2) Lettre insérée dans l'Introduction des *Vases de la Collection Coghill* par Millingen, p. XIV et XVIII.

l'ombre ayant été le premier fruit de l'art dans son berceau, on ne put guère dans la suite abandonner et mépriser cette ancienne méthode, et l'ombre conserva quelque souvenir surtout dans les vases bachiques et religieux. » C'est, d'ailleurs, une phrase perdue dans une dissertation remplie d'erreurs et d'hypothèses insoutenables. Mais l'idée la plus baroque, suggérée par la ressemblance des figures noires des vases avec des silhouettes, appartient sans contredit à l'Anglais James Christie qui, dans un livre tout spécialement écrit à cet effet (1), soutint la thèse que les peintures céramiques reproduisaient les ombres chinoises que l'on faisait voir aux initiés dans les Grands Mystères d'Éleusis.

Pour notre temps, je signalerai deux articles de M. Duranty (*Gazette des Beaux-Arts*, 1883, t. I, p. 195; t. II, p. 105) qui contiennent des réflexions justes sur l'influence de l'ombre portée dans l'histoire des origines du dessin grec et, d'autre part, des remarques exactes sur les incorrections nombreuses des figures; mais il n'a pas su établir de corrélation entre ces deux faits.

Enfin, le dernier en date des historiens de l'art grec, M. Perrot, est revenu à plusieurs reprises sur l'importance de l'ombre portée dans le dessin des peuples primitifs. Voici ce qu'il dit pour expliquer que, dans le dessin égyptien, les visages soient toujours vus de profil : « Quand l'homme a senti s'éveiller en lui le goût de ce travail d'imitation, c'est du soleil que lui est venue la première suggestion qu'il ait pu mettre à profit. Il a vu, sous le rayon incliné du soir et du matin, l'ombre portée dessiner sur la blancheur d'un rocher la silhouette des corps : rien de plus simple que de cerner d'un trait, à l'aide d'un charbon, l'image projetée et de la fixer ainsi sur la paroi. Après avoir commencé par calquer ce contour, on ne dut pas tarder à le copier en l'agrandissant ou en le rapetissant. Ce n'est qu'en s'offrant de profil au rayon lumineux que les corps et surtout

(1) *Disquisitions upon the painted greek vases and their probable connection with the shows of the Eleusinian and other mysteries*, London, 1806. Cf. S. Reinach, *Bibliothèque des monuments figurés*, II, p. XII, note 1.

les visages découpent, sur le fond où ils se détachent en noir, des silhouettes qui permettent de reconnaître l'espèce même et souvent l'individu ; s'ils se présentent de face, ils ne donneront qu'une masse confuse et indistincte.

« Ce que durent donc enseigner tout d'abord à considérer et à reproduire ce calque de l'ombre et ces premiers essais de dessin, ce fut le profil de l'homme et de l'animal (1). »

Et ailleurs : « La première idée qui vient à l'homme, quand s'éveille chez lui l'instinct plastique, c'est de transcrire la silhouette des corps, telle que la projette sur une paroi verticale l'ombre qu'ils portent (2). » M. Perrot explique ainsi le bas-relief assyrien et celui de Mycènes. Enfin, pour le bas-relief grec archaïque, la même idée a été indiquée par M. Joubin à propos d'une stèle funéraire de Symi (3). « La technique de ce monument rappelle par sa simplicité le procédé de Boutadès qui, suivant la fable, remplissait d'argile une silhouette projetée sur un mur. Comme lui, le sculpteur de Symi dessina sur le marbre en une longue ligne sinueuse le profil de son personnage, évida la matière tout autour et fit saillir ainsi de la pierre l'image plate, sans modelé, ombre fixée sur le marbre (4). »

Comme on le voit, la théorie du dessin par ombre portée, source à la fois de la peinture et du bas relief, a été nettement exposée. Je n'ai pas à la présenter comme inédite. Ce que nous croyons ajouter de nouveau aux recherches de nos prédécesseurs par la démonstration précédente, c'est : 1° que la silhouette par ombre portée n'a pas été seulement un éveil du sens du dessin, ni un expédient sommaire en usage dans les âges primitifs, mais qu'au contraire elle est entrée, à une époque vraiment classique, dans les habitudes courantes des ateliers égyptiens et grecs. Je l'assimilerai à ce qu'est encore aujour-

(1) *Hist. de l'art*, I, p. 742-743.
(2) *Id.*, VI, p. 733-734.
(3) *Bull. de Corr. hell.*, 1894, p. 223.
(4) Cf. encore Klein, *Arch. Epig. Mitth.*, 1887, p. 195-196, 207, et Carl Robert, cité par le même.

d'hui le dessin à la *chambre claire* pour un artiste qui veut, avec rapidité et avec précision, mettre en place les contours d'un objet ou les masses principales d'un paysage ; 2° c'est que toutes les grosses incorrections de ces dessins, plus étranges et plus énigmatiques encore à mesure qu'on se rapproche d'une période d'art perfectionné, s'expliquent très naturellement par l'emploi de ce décalque rapide.

Deux questions restent donc à examiner :

1° A quelle époque précise les céramistes grecs ont-ils fait un usage régulier et définitif de ce procédé? 2° Peut-on admettre que les grands peintres s'en soient servis pour leurs tableaux et pour leurs fresques, et, par suite, sous quel aspect doit-on se représenter la grande peinture archaïque des Grecs?

III

Pour répondre à la première question, je crois qu'on peut prouver que les plus anciennes céramiques grecques n'ont pas dû avoir recours, au moins pour en faire un usage constant et traditionnel, au système de l'ombre portée. Nous y remarquons, en effet, un résultat contraire à celui qu'on obtient quand on décalque une silhouette : les contours du corps sont incertains ou faux, les détails intérieurs sont un peu plus justes que le reste. Nous avons vu tout à l'heure que le décalque de l'ombre a pour résultat de donner des contours toujours justes, des détails intérieurs souvent faux.

La céramique mycénienne offre peu de représentations humaines (1), et ce n'est pas elle qui a pu employer la silhouette pour faire de simples végétaux, des algues marines, des poulpes ou des dauphins. Ses animaux, comme les oiseaux, les taureaux, le cheval, n'offrent nulle part aucune ressemblance avec un décalque fait sur le vif. Ses personnages humains, quand

(1) E. Pottier, *Observations sur la céramique mycénienne*, dans la *Revue archéologique*, 1896, I, p. 17 et suiv.

elle en fait, sont monstrueusement barbares et ne diffèrent pas des grossiers barbouillages que peut esquisser un enfant quand il s'essaye à reproduire, non pas la nature, mais « l'image » que ses livres lui ont présentée de la nature. J'ai montré, dans la première partie de mon *Catalogue des vases du Louvre* (p. 192), que toutes ces peintures étaient surtout issues du désir d'imiter les modèles supérieurs de l'orfèvrerie, de la glyptique, de la sculpture et de la grande peinture. J'en dirai autant des dessins dont les plus anciens potiers chypriotes décorent leurs poteries ; les sauvages de l'Océanie font de même, quand ils essaient tant bien que mal de rendre l'apparence d'un homme, et aucun procédé mécanique n'est ici appelé au secours de la main novice du peintre.

Quand nous passons aux vases du Dipylon qui marquent, vers le IXe ou le VIIIe siècle, une ère nouvelle dans l'histoire de l'art grec et qu'on peut appeler les premières manifestations artistiques de l'esprit hellénique, on est déjà frappé de voir que la figure noire est née dans la céramique (1). C'est bien par une ombre, par une silhouette noire opaque, que le peintre rend l'aspect du corps humain, comme s'il était plus frappé de l'impénétrabilité de ce corps, du bloc massif qu'il forme dans la lumière ambiante, plutôt que de tout autre caractère. Aucun détail clair ne vient rompre l'uniformité de ce bloc noir ; pas d'œil, pas de bouche, pas de vêtement. C'est vraiment une ombre qui se découpe sur le fond du vase, non pas semblable à celle qu'on projetterait sur un écran blanc, car les proportions seraient plus justes, mais plutôt analogue à celle qui s'étend sur le sol au pied d'un personnage éclairé par le soleil tombant : alors la silhouette prend un aspect filiforme, les membres sont démesurément étirés ; la tête paraît toute petite par rapport au corps (2). C'est ce qu'on remarque aussi sur les extraor-

(1) E. Pottier, *Vases antiques du Louvre*, pl. XX. Dans cette revue rapide de l'histoire céramique, je renvoie, pour plus de commodité, à mon Album des Vases du Louvre, mais les exemples naturellement sont extrêmement nombreux et disséminés dans une foule de livres sur la céramographie.

(2) M. Dieulafoy a bien voulu me faire observer, quand j'ai lu ce Mémoire à l'Académie des Inscriptions (août 1898), que, géométriquement, il n'y a pas de

dinaires figures noires du Dipylon qui ne peuvent pas être autre chose qu'une peinture née sous l'influence d'une convention de dessin, et non pas issue de l'observation directe de la nature. Jamais les peuples primitifs, ni les enfants quand ils dessinent, ne songent à faire exclusivement des contours : l'idée ne peut pas leur venir naturellement de supprimer l'œil, les cheveux, les vêtements. Mais si quelque peintre, à cette époque très ancienne, a été frappé de la silhouette donnée par l'ombre des personnes et des objets sur le sol, il a pu chercher, non pas à la copier textuellement (1), mais à s'en inspirer, en conservant les caractères essentiels de cette représentation sommaire.

Je croirais donc volontiers qu'en Grèce, le point de départ de ce procédé peut être placé à la date des vases du Dipylon, avec cette réserve importante qu'on ne dut pas user du procédé de l'ombre systématiquement projetée sur un écran. D'ailleurs, les sujets eux-mêmes s'opposeraient à cette hypothèse : déposition du mort sur le lit de parade, combats sur mer, représentations de vaisseaux, scènes de chasse, homme dévoré par un lion, telles sont les compositions qui reviennent et qui ne se prêtent aucunement à une présentation devant un écran. C'est bien là qu'il faut parler « d'un éveil du sens du dessin » par l'observation de l'ombre portée. On a vu l'ombre sous le soleil; on en a pris une sorte de croquis grossier, et tout le reste, copies d'œuvres exotiques ou observations directes de la nature, a dû se plier à ce premier patron qui avait du moins le mérite de donner quelques silhouettes plus justes, quelques attitudes plus naturelles que celles des âges précédents. Mais on n'a pas cherché ou l'on n'a pas su régulariser le procédé, établir entre le mo-

disproportions dans les différentes parties de l'ombre portée sur le sol, tandis qu'il y en a beaucoup dans les figures du Dipylon. Cela est vrai suivant les lois mathématiques. Mais les Grecs de ce temps n'étaient pas géomètres. Ils voyaient simplement les silhouettes et elles leur *paraissaient* déformées, car à toute personne qui se regarde marcher au soleil couchant, la tête *apparaît* toute petite par rapport au corps, les bras et les jambes démesurément allongés.

(1) J'insiste sur ce point, car je ne crois pas à un relevé précis et mécanique de la silhouette à cette époque, comme cela eut lieu plus tard sur l'écran. Je parle d'un *éveil* donné aux sens du dessinateur.

dèle et la silhouette les rapports nécessaires pour éviter les déformations. Il est resté à l'état d'indication sommaire, de mise en place schématique. C'était déjà beaucoup pour les artistes de ce temps (1).

La période qui suivit ne contribua pas beaucoup à développer cette intéressante et féconde découverte. Les céramiques qu'on appelle proto-corinthiennes et proto-attiques, qui datent du début du VIIe siècle, sont les héritières du Dipylon. Nous les voyons recueillir le dessin à silhouettes noires, mais elles l'appliquent aussi à des sujets qui ne permettaient pas l'étude systématique du modèle sur un écran. C'est surtout la chasse au lièvre (2), le gibier s'enfuyant à toutes jambes devant les chiens qui le poursuivent, ou bien des animaux sauvages, des têtes de fauves, des Pégases fantastiques (3), qui séduisent l'imagination des décorateurs. Il est même remarquable qu'on tend plutôt à abandonner le procédé en silhouette opaque et qu'on revient au contour de l'âge mycénien (4).

A la même date, ce qui se passe en Ionie, dans la céramique de Chypre, de Rhodes et de Naucratis, n'est pas non plus propre à encourager le silhouettage par ombre portée. Tout au contraire, on s'écarte de plus en plus du dessin opaque et noir

(1) D'après M. Bœhlau (*Aus ionischen und italischen Nekropolen*, p. 98) la peinture à figures noires serait née tout entière de l'imitation du métal. Mais d'abord nous ne connaissons pas les œuvres de métallurgie dont l'influence aurait été assez décisive pour engager les céramistes dans cette voie; nous n'imaginons pas quel aspect elles auraient pu avoir pour donner naissance à des figures noires sur fond clair; les ouvrages d'incrustations métalliques que nous connaissons, comme les poignards de Mycènes, donnent au contraire des figures claires (argent ou or), sur fond sombre (bronze ou cuivre rouge). Ce qui est emprunté à la métallurgie dans le système des figures noires, c'est l'incision. Mais l'incision ne vient que beaucoup plus tard. La silhouette noire opaque la devance d'un siècle environ. Voilà ce qu'il faut expliquer. Du reste, M. Bœhlau atténue beaucoup la force de son affirmation en reconnaissant lui-même que la nature des rapports à établir entre la peinture à figures noires et les œuvres de métal reste problématique (*aber die Art des Zusammenhangs blieb problematisch*).

(2) *Vases du Louvre*, pl. XL (390, 396).

(3) Bœhlau, *Frühattische Vasen* dans le *Jahrbuch des deut. Inst.*, 1887, p. 45-56.

(4) *Ibid.*, fig. 7, 14, 20, 22. Cf. *Vases du Louvre*, pl. XIV (428, 429). Voy. aussi le Dipylon béotien qui retourne au trait simple; *id.*, pl. XXI.

qu'on trouve, avec raison, peu seyant. Les céramistes sont captivés par les teintes variées et gaies des tissus somptueux qui sortaient des fabriques de Chypre, de Tyr ou de Milet. On trouvait là des modèles tout préparés, des zones d'animaux passant, tissés dans la trame même au moyen de fils de couleurs, ou appliqués en broderies par dessus l'étoffe. Les peintres s'ingénient alors à rendre les tons clairs, les retouches coloriées dont ces animaux sont nuancés, avec un art habile et délicat qui rend parfaitement leur attitude et leur physionomie, le plumage soyeux des oiseaux d'eau, le pelage tacheté des bouquetins, etc. (1). Nous tournons le dos complètement aux tentatives représentées par le Dipylon. Il faut, d'ailleurs, remarquer que là aussi les sujets choisis, animaux sauvages comme le bouquetin, animaux féroces comme le lion, animaux fantastiques comme le sphinx et le griffon, outre l'absence presque absolue de personnages humains, n'étaient pas de nature à conduire les peintres à l'observation d'un modèle silhouetté sur un écran.

Bref, pendant toute la période qui va du type mycénien à personnages, c'est-à-dire du XIIe siècle environ, jusqu'au milieu du VIIe siècle, la peinture ne semble pas avoir le moins du monde usé du procédé que nous constatons dans les figures noires du VIe. Elle a pu remarquer le phénomène de l'ombre portée, y puiser des renseignements pour le dessin ; mais elle n'a jamais songé à en faire une méthode pratique et rationnelle.

C'est à partir de la deuxième moitié du VIIe siècle que tout change. Vases ioniens, vases cyrénéens, vases corinthiens, vases chalcidiens, vases attiques (2), adoptent tous la méthode de la silhouette noire opaque, détaillée par des traits incisés ou par des traits blancs. Ceci est remarquable, car cette date coïncide précisément avec le contact de l'Égypte et de la Grèce, avec la fondation de Naucratis et de Daphnae, avec le règne de Psammétique et celui d'Amasis. Les vases trouvés à Naucratis, la

(1) *Vases du Louvre*, pl. VIII (151), XI (304, 305), XII.
(2) *Vases du Louvre*, pl. IX (240, 242), XIV (435-438), XV à XVIII, XLI à LI.

céramique ionienne qui lui est apparentée, les sarcophages de Clazomène, offrent des exemples typiques de la silhouette noire opaque. Les peintures des sarcophages de Clazomène, aujourd'hui dépouillées en grande partie de leurs traits blancs, ont exactement l'aspect d'un décalque fait sur un écran (1).

IV

Puisque ces dates et ces monuments nous orientent du côté de l'Ionie et de l'Égypte, peut-être est-ce le cas de rappeler le texte si souvent cité et si controversé de Pline sur les débuts de la peinture en Grèce.

« Les Égyptiens affirment (mais cette affirmation n'est évidemment qu'une fanfaronnade) que la peinture fut inventée chez eux six mille ans avant qu'elle ne passât en Grèce. Les Grecs, eux, affirment qu'elle fut trouvée soit à Sicyone, soit à Corinthe; mais tous sont d'accord sur ce point : c'est que l'idée de la peinture fut donnée par l'ombre d'un homme dont on cerna le contour par des traits (2). »

Nos démonstrations du début prouvent que, n'en déplaise aux Grecs et à Pline, les Égyptiens n'avaient pas tort de dire que la peinture par silhouette était née chez eux bien plus tôt qu'ailleurs. Six mille ans ? C'est peut-être un peu généreux ; mais certainement de très longs siècles avant qu'il fût question d'art grec. Notons aussi comme renseignement précieux (Pline est le seul à le dire) que, d'après la tradition, les Égyp-

(1) *Monuments Piot.* 1897, pl. IV à VI.

(2 Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 15-16 : « De picturæ initiis incerta nec instituti operis quæstio est. Ægyptii sex millibus annorum apud ipsos inventam priusquam in Græciam transiret adfirmant vana prædicatione, ut palam est; Græci autem, alii Sicyone, alii apud Corinthios repertam, omnes umbra hominis liniis circumducta. Itaque primam talem, secundam singulis coloribus et monochromaton dictam, postquam operosior inventa est, duratque talis etiam nunc. Inventam liniarem a Philocle Ægyptio, vel Cleanthe Corinthio, primi exercuere Aridices Corinthius et Telephanes Sicyonius, sine ullo etiamnum hi colore, jam tamen spargentes linias intus. Ideo et quos pingerent adscribere institutum. »

tiens aussi bien que les Grecs (*omnes*) faisaient dériver la peinture de l'ombre (1). C'est donc une idée très ancienne, commune à l'Égypte et à la Grèce. Il n'est pas surprenant que de l'une elle ait passé à l'autre. En effet, l'autre « prétention » des Égyptiens n'est pas moins admissible : c'est qu'ils ont communiqué leur invention aux Grecs, car Pline dit un peu plus bas : « La peinture linéaire fut inventée par Philoclès l'*Égyptien* ou par Cléanthès de Corinthe. »

Sans faire grand effort d'imagination, on pourrait supposer que ce Philoclès, dont le nom est grec, n'est appelé ici *Aegyptius* que parce qu'il venait de Naucratis, qu'il s'était mis en Égypte au courant des procédés usités dans les ateliers et qu'il en avait transmis la pratique à des compatriotes grecs, notamment à des Ioniens et à des Corinthiens. C'est lui, en particulier, qui leur aurait fait connaître la manœuvre si facile et si pratique de la silhouette projetée sur un écran. Par conséquent, la *pictura liniaris* désignerait la peinture obtenue par le décalque linéaire de l'ombre portée, et le mot *liniaris* correspondrait bien aux termes de la phrase placée plus haut (umbra hominis *liniis* circumducta). Je laisse de côté pour le moment le second genre de peinture dont parle Pline, le *monochromaton,* qui durait encore de son temps : nous y reviendrons plus tard. Il est clair que si l'on doit entendre par peinture en silhouette la *pictura linia ris*, le reste s'explique très naturellement.

« Cette peinture, inventée par Philoclès l'Égyptien ou par Cléanthès de Corinthe, fut pratiquée d'abord par Aridicès de Corinthe et par Téléphanès de Sicyone ; ceux-là ne se servaient pas non plus de couleur [c'est-à-dire qu'ils ne retouchaient pas

(1) Je me suis demandé si l'idée du *Ka*, du *double* du corps, qui subsiste après la mort et habite le tombeau, n'avait pas amené de très bonne heure les Égyptiens à figurer l'image de l'homme par une ombre noire, par la silhouette. M. Herbert Spencer, dans ses *Principles of sociology* (voy. la note 1 de la p. 132, de l'*Hist. de l'art*, t. I, de MM. Perrot et Chipiez), pense aussi que le phénomène de l'ombre portée a pu contribuer à faire naître l'idée du *Ka*. Mais M. Maspero veut bien me faire observer que la représentation graphique du *Ka* par une silhouette *noire* n'apparaît que tardivement; à l'origine, c'est une reproduction, trait pour trait, de l'individu.

l'intérieur de leurs silhouettes par des tons colorés], mais déjà cependant ils savaient détailler l'intérieur par des lignes [ce sont les traits figurant les détails intérieurs]. » La phrase suivante du texte latin se rapporte, je crois, au caractère tout primitif de ces œuvres anciennes. Le mot *ideo* ne fait pas une liaison en apparence très logique, mais c'est une syllepse qui répond à l'idée de l'auteur : tout cela faisait une peinture très sommaire, très naïve, et il ajoute : « c'est pourquoi les artistes avaient pris l'habitude de désigner par des inscriptions les personnages qu'ils peignaient », usage attesté, en effet, par les textes sur les plus grands peintres de l'époque ancienne, y compris Polygnote, et par les peintures de vases.

Le texte de Pline (1), ainsi éclairé par nos expériences sur l'emploi de la silhouette dans les peintures céramiques, nous donnerait donc :

1° Une date pour l'introduction de la peinture par silhouette, le milieu du VIIe siècle, époque où les Grecs entrent en contact direct avec l'Égypte ;

2° La filiation à établir entre les silhouettes des fresques égyptiennes et celles des vases grecs, le procédé de l'ombre portée sur un écran ayant été transmis par les ateliers grecs d'Égypte à ceux des îles et du continent;

3° La preuve que les grands peintres eux-mêmes en firent usage, et non pas seulement les industriels.

Il faut pourtant reconnaître que, si simple et si séduisante qu'elle soit, cette explication ne peut pas avoir la valeur d'une preuve décisive. Car : 1° on dispute depuis longtemps sur le sens de *pictura liniaris* qui est peu clair ; 2° nous ne saurons

(1) On remarquera que je n'y change rien. Voy. pour les corrections proposées l'article de M. Holwerda (*Jahrbuch*, 1890, p. 257). Je n'admets pas la méthode qui consiste à conserver dans le texte de Pline ce qui répond à l'idée qu'on s'est faite des origines de la peinture et à corriger ce qui s'y trouve de gênant. Ou bien il faut rejeter le passage en bloc comme corrompu ; ou bien il faut l'interpréter tel qu'il est. Je crois pour ma part qu'il contient des renseignements très exacts et très précieux, dans une langue confuse et lâche, il est vrai. On verra plus loin le seul changement *grammatical* que je propose, *eos* pour *eas*.

jamais au juste ce qu'il faut penser de ce Philoclès l'Égyptien, ni de quel pays il était, ni s'il a été en relations avec les Grecs du continent. Nous devons donc laisser au texte de Pline sa valeur d'argument plausible, vraisemblable, mais non péremptoire. Nous pouvons heureusement en invoquer un autre, beaucoup trop laissé dans l'ombre, qui nous paraît d'une importance capitale pour la question qui nous occupe. C'est un texte d'Athénagoras, philosophe grec du IIe siècle après J.-C., tiré de son *Apologie des chrétiens* (1).

« On ne soupçonnait même pas l'art des images, à une époque où il n'y avait encore ni plastique, ni peinture, ni statuaire, car Saurias de Samos et Craton de Sicyone et Cléanthès de Corinthe et la jeune fille corinthienne [c'est-à-dire la fille de Dibutade] sont d'une époque postérieure. L'art de faire les ombres a été trouvé par Saurias qui traça le contour d'un cheval placé en plein soleil. L'art de la peinture est dû à Craton qui recouvrit de couleur les ombres d'un homme et d'une femme projetés sur une planche blanchie (2). »

On remarquera la gradation indiquée par les mots σκιαγραφία et γραφική. Le premier s'applique à un procédé mécanique qui n'est pas encore de l'art ; le modèle choisi est le cheval, animal domestique qu'on peut facilement étudier et faire tenir immobile. Le second est la γραφική elle-même, l'art du dessin ; le modèle est un homme et une femme ; le procédé employé est nettement décrit : leurs ombres ont été projetées sur un écran blanc. Le progrès est très sensible et, si les termes du rhéteur sont exacts, ils prouvent bien que le système de la σκία a réellement fait partie de la γραφική, de l'art du dessin constitué.

(1) Cf. Overbeck, *Schriftquellen*, n° 381, ou l'édition récente de Schwartz, Leipzig, 1891, p. 18-19.

(2) Αἱ δὲ εἰκόνες, μέχρι μήπω πλαστικὴ καὶ γραφικὴ καὶ ἀνδριαντοποιητικὴ ἦσαν, οὐδὲ ἐνομίζοντο, Σαυρίου δὲ τοῦ Σαμίου καὶ Κράτωνος τοῦ Σικυωνίου καὶ Κλεάνθους τοῦ Κορινθίου καὶ κόρης Κορινθίας ἐπιγενομένων [γενομένων, éd. Schwartz]. Καὶ σκιαγραφίας μὲν εὑρεθείσης ὑπὸ Σαυρίου ἵππον ἐν ἡλίῳ περιγράψαντος · γραφικῆς δὲ καὶ [mieux ὑπὸ, éd. Schwartz] Κράτωνος ἐν πίνακι λελευκωμένῳ σκιὰς ἀνδρὸς καὶ γυναικὸς ἐναλείψαντος.

Nous avons vu plus haut comme tous les détails de ce texte sont justifiés par l'étude des peintures céramiques. Nous ne savons pas exactement la date des peintres Saurias et Craton, mais ils sont nommés à côté de Cléanthès déjà mentionné par Pline et nous avons vu quelles raisons militent en faveur du VIIe siècle pour toute cette transformation de la peinture en Grèce.

Ainsi, de cette double consultation des monuments céramiques et des textes me paraît résulter la conclusion suivante :

1° Le dessin par silhouette projetée a été un procédé régulier, employé par les céramistes pendant la période classique de la peinture à figures noires, c'est-à-dire depuis le milieu du VIIe siècle jusqu'au Ve.

2° Le dessin par silhouette projetée n'a pas été une sorte de subterfuge ingénieux, usité chez les artistes de rang inférieur, chez les industriels, pour obtenir une mise en place plus rapide et plus commode. Il a été mis en œuvre par des peintres de réputation assez grande pour que l'histoire nous ait conservé leurs noms.

3° Il est vraisemblable qu'eux-mêmes l'avaient reçu des ateliers égyptiens, lorsqu'au VIIe siècle, par la fondation de Naucratis et de Daphné, les Grecs entrèrent en contact direct avec l'Égypte.

Cette conclusion nous servira à résoudre la dernière question : comment doit-on se figurer les grandes figures peintes du VIIe et du VIe siècles? Étaient-elles de tout point semblables aux peintures à figures noires que nous voyons sur les vases?

V

Presque tous les archéologues qui ont touché à ce problème admettent une parité à peu près absolue, au moins de technique, entre les vases et les fresques. M. Klein et M. Carl Robert (1) par-

(1) *Arch. Epigr. Mitth. aus Oesterreich*, 1887, p. 195.

lent des « Gemälde schwarzfiguriger Technik ». M. Holwerda (1) croit à une « Wandmalerei mit schwarzen Figuren auf weissem Untergrunde ». M. Paul Girard (2) ne doute point que notre imagination ne doive se représenter ces vieux tableaux perdus comme des compositions où les figures noires jouaient le même rôle que sur les vases. Dans sa *Restauration d'Olympie*, M. Laloux n'a pas hésité à couvrir les parois du temple de Jupiter au moyen de sujets à figures noires, empruntés aux peintures céramiques du VIe siècle.

Il semble que notre théorie sur la peinture en silhouette soit de nature à confirmer cette manière de voir. Pourtant je dois dire que mon avis est tout opposé et que je partage entièrement sur ce point le sentiment de M. Furtwængler, le seul archéologue qui ait essayé de réagir contre une opinion si universellement admise. Mais il s'est borné à énoncer son avis dans une seule phrase, très brève, ce qui me permettra d'exposer ici les raisons que j'ai à faire valoir de mon côté. « La technique à figures rouges, dit-il, n'est que l'introduction dans la céramique d'une façon de peindre qu'on peut supposer dominante dès les temps très anciens dans la peinture proprement dite sur plaques de bois ou sur pierre, sur murailles, etc., c'est-à-dire le dessin sur un fond clair, avec une tonalité plus sombre que celle du fond. La peinture en silhouette des vases à figures noires a toujours été bornée à la céramique (3). »

En effet, rien n'autorise, ni dans les textes des auteurs ni dans les documents archéologiques que nous avons sous les yeux, à supposer dans les grands tableaux des personnages *en noir*. 1° Quand Athénagoras rapporte que Saurias de Samos a dessiné le contour d'un cheval dans le soleil (περιγράψαντος) ou que Craton a enduit de couleur les ombres d'un homme et d'une femme sur un fond blanc (ἐναναλείψαντος), il ne nous dit pas que cette opération ait été exécutée avec *du noir* plutôt qu'avec

(1) *Jahrbuch des deut. Inst.*, 1890, p. 255.
(2) *Peinture antique*, p. 135, 137, 144, 146.
(3) *Berliner philologische Wochenschrift*, janvier 1894, p. 112.

du rouge ou toute autre couleur. Il s'agit d'un ton uniforme, voilà tout. C'est le *monochromaton* dont parle Pline (*H. N.*, xxxv, 15) et qui existait encore à l'époque romaine (comme aujourd'hui la *grisaille*). Il était exécuté *singulis coloribus,* ce qui veut dire qu'on pouvait y mettre le ton qu'on voulait, mais seul et sans retouches d'autres couleurs. Plus tard, on créa une peinture plus compliquée (*operosior*) dans laquelle se juxtaposaient des tons diversement colorés. 2° Quand on examine les restes de couleurs sur les bas-reliefs et les sculptures archaïques du vi^e siècle, on est frappé de voir que le noir n'y joue aucun rôle important. Ce qui domine, c'est le rouge et le bleu, puis plus rarement le jaune, et enfin le noir, mais pour marquer seulement les sourcils, la pupille, etc., les menus détails (1). Le rouge en particulier est presque toujours employé pour rendre les chairs des hommes (2).

On pourrait objecter que la peinture des sculptures et celle des tableaux sont choses fort différentes. Je répondrai qu'étant donné les conditions de l'art archaïque et l'exiguïté de ses ressources, cela est peu probable. On a déjà remarqué (3) qu'en Égypte le bas-relief et la fresque se confondent presque absolument. Chez les Grecs l'art pictural et l'art sculptural ne sont pas séparés non plus comme ils le sont de notre temps. Toute leur plastique est picturale. M. Homolle, analysant les sculptures du Trésor des Sicyoniens de Delphes, note leur extraordinaire ressemblance avec des peintures de vases (4).

Admettons pourtant que l'objection soit valable. Il nous reste alors à mettre en ligne d'autres documents qui sont de véri-

(1) Voir l'article de M. Lechat sur cette polychromie dans le *Bull. de Corr. Hell.*, 1890, p. 552 et suiv. où il note la prédominance sensible du rouge et du bleu, p. 555, 559.

(2) Voy. dans les sculptures de l'Acropole d'Athènes le triple Typhon de tuf, le groupe d'Hercule luttant avec Triton (Lechat, *ibid.*, p. 554), celui d'Hercule et de l'hydre de Lerne (Collignon, *Sculpture grecque*, I, p. 212). Voy. à Delphes les reliefs du Trésor des Sicyoniens (Homolle, *Bull. Corr. hell.*, 1894, p. 188), etc.

(3) Perrot et Chipiez, I, p. 781.

(4) *Bull. Corr. hell.*, 1894, p. 188; cf. pour le Trésor des Cnidiens, *id.* 1896, p. 589 et sv.

tables peintures de grandes dimensions. Ce sont les fresques de Corneto représentant des scènes de luttes (1), ce sont les plaques de terre cuite peinte décorant les chambres funéraires de Cervetri (2) : le ton des chairs y est figuré en rouge.

Enfin, si l'on examine les vases eux-mêmes, on constate qu'assez souvent dans la céramique de la fin du VIIe et du VIe siècle, on a employé le rouge pour les chairs des personnages. J'en ai noté un assez grand nombre d'exemples sur les originaux du Louvre (3). Trois petits alabastres corinthiens, conservés à Berlin, Londres et Paris, paraissent sortir d'un même atelier où l'on a cherché à rendre les chairs par un ton rosâtre (4). Que signifient tous ces essais, si ce n'est le désir et les efforts intermittents des peintres céramistes pour se rapprocher d'une manière de peindre qui n'était pas la silhouette noire ordinaire? Et c'est ainsi que peu à peu ils se sont engagés dans la voie qui devait les mener au grand changement des figures noires en figures rouges, mais cette évolution suprême ne devait pas avoir lieu avant la fin du VIe siècle.

Je suis donc conduit à cette conclusion. En sculpture comme en peinture, au VIIe et au VIe siècles, le ton classique pour exprimer le coloris général des chairs est *le rouge*. Ici encore cette observation nous ramène à la suite du texte de Pline cité plus haut, dans lequel il rapporte une invention d'Ecphantos de Corinthe qui aurait trouvé le ton « de brique pilée (5) ». On

(1) *Monumenti dell' Inst.*, XI, pl. XXV.

(2) Longpérier, *Musée Napoléon*, pl. XIII (= Martha, *L'Art étrusque*, pl. IV); Murray, *Journal of hell. studies*, X, 1889, pl. VII.

(3) Vases corinthiens, E 591 (tête d'homme), 592 (tête de femme), 635 (Hercule chez Eurytios), 642 (l'aurige Damon), 680 (Centaure), 725 (tête de Sirène), 809 (tête d'homme) ; F 38 (tête de Triton), 51 et 298 (id.); L 155 (tête de Sirène), etc. Cf. *Album des Musées de Province*, I, pl. XV (tête d'Hercule); *Vasensammlung Berlin*, n° 1670 (id.), etc.

(4) Furtwaengler, *Vasens. Berl.*, n° 336; C. Smith, *Journ. hell. stud.*, XI, 1890, pl. I et II. Celui du Louvre est encore inédit. Rappelons aussi que dans une amphore de Milo (*Ephéméris arch.*, 1894, pl. XIII-XIV) on a donné aux hommes un ton brun clair; dans une autre (Rayet-Collignon, *Céramiq.*, pl. III) un ton jaunâtre.

(5) Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 16. « Primus invenit eas colore testæ, ut ferunt, tritæ Ecphantus Corinthius. » — Le texte est visiblement altéré. L. Jan a corrigé

explique ordinairement ce passage comme une allusion aux *retouches* de couleur rouge introduites dans une peinture noire (1). Mais nous venons de voir qu'il n'y avait pas de peinture noire. Il s'agit donc plus probablement du ton rouge donné aux personnages eux-mêmes, toujours sous l'influence de la technique égyptienne. Cette invention fut complétée plus tard par celle d'Eumaros d'Athènes « qui distingua les femmes des hommes », dit Pline (2). De quelle manière? Évidemment en donnant à celles-là des chairs blanches, technique que nous voyons, en effet, pénétrer dans la céramique corinthienne et attique dès le début du VIe siècle (3) et qui rappelle de bien près l'habitude égyptienne de peindre les femmes en jaune clair.

En résumé, la peinture archaïque des Grecs a dû passer par trois phases : 1° la *liniaris,* due au simple silhouettage d'une ombre portée sur un écran blanc, peinture qui comportait déjà des reprises de traits intérieurs pour exprimer les détails de musculature et de costume (époque de Philoclès, Cléanthès, Saurias, Craton, Aridicès et Téléphanès ; les grands vases de Milo peuvent en donner une idée assez exacte); 2° le *monochromaton* où la silhouette entière du personnage était enduite d'un ton, surtout d'un ton rouge (comme dans les plaques de Cæré et les fresques de Corneto ; là se place l'invention d'Ecphantos) ; 3° perfectionnement du système précédent par l'application du blanc sur les figures de femmes (invention d'Eumaros). En aucun cas, la fresque grecque n'a ressemblé, comme coloris, à un vase à figures noires.

Mais, dira-t-on, pourquoi, en face de cette grande peinture aux

dans l'édition Teubner : « Primus invenit eas colorare colore testæ, etc. » Par conséquent *eas* se rapporterait à *linias* de l'avant-dernière phrase. Je propose de corriger beaucoup plus simplement *eas* en *eos* se rapportant à la phrase précédente. « On prit l'habitude de désigner par une inscription les personnages que l'on peignait. Ecphantos de Corinthe le premier trouva le moyen de *les* peindre (les personnages) avec un ton de brique pilée, dit-on. »

(1) Holwerda, *Jahrbuch,* 1890, p. 257; P. Girard, *Peinture antique*, p. 136.

(2) *Hist. nat.*, XXXV, 56. « Et qui primus in pictura marem a femina discreverit, Eumarum Atheniensem, figuras omnes imitari ausum. »

(3) *Vases du Louvre,* pl. XVIII (479), XLVI (629), L (637, 640, 642), LI (643, 645).

tons voyants et gais, les céramistes restaient-ils attachés à leurs silhouettes noires d'un effet triste et funèbre? Pourquoi n'adoptaient-ils pas, eux aussi, le ton rouge? Pour une raison très simple qui était toute matérielle et pratique. La couleur rouge, employée en céramique, est une couleur ocreuse qui n'a pas grande solidité. Elle est peu fusible à la cuisson et s'incorpore mal à l'argile ou au fond de couleur sur lequel elle est appliquée. Les retouches blanches et rouges d'un vase disparaissent assez facilement, alors que le noir résiste admirablement. Les industriels ne pouvaient donc pas, de gaieté de cœur, renoncer à un élément essentiel, à un des outils les plus merveilleux de leur art, à ce beau lustre noir dont la conquête date des origines mêmes de la céramique grecque (1), couleur unique et admirable, qui a des qualités exceptionnelles de fusibilité, d'adhérence à l'argile, de résistance au temps. C'est pourquoi toutes les tentatives isolées de changer en *rouge* les figures noires des personnages, au moyen d'une surcharge, sont rares. On est obligé d'y renoncer et de proclamer la supériorité incontestable de la céramique à figures noires, jusqu'au jour où, par une solution d'une simplicité géniale, un homme (ce sera Nicosthènes ou Andokidès) trouvera le moyen de tout concilier, de garder la couleur noire et de faire des figures rouges, en retournant pour ainsi dire l'ancien système, en faisant le fond noir et en gardant le ton d'argile rouge pour les personnages. Ce jour-là, la conciliation depuis longtemps rêvée entre le grand art et l'art industriel est accomplie.

VI

Notre conclusion sur la grande peinture sera donc la suivante :

Le procédé de l'ombre silhouettée sur un écran a été pratiqué en Grèce dans la seconde moitié du VIIe siècle, probablement sous l'influence de l'Égypte, par les grands peintres comme

(1) *Catalogue des vases du Louvre*, p. 131.

par les industriels. Les écoles ionienne et corinthienne surtout paraissent en avoir profité et l'avoir propagé.

Les peintres grecs, quand ils ont fait dans leurs fresques de la silhouette opaque, détaillée par des traits intérieurs, ont dû surtout la faire rouge (sans préjudice d'autres tons possibles, mais également monochromes, *singulis coloribus,* comme dit Pline). Plus tard, cette peinture, devenue un peu compliquée (*operosior*), a admis d'abord des retouches blanches pour exprimer les chairs féminines, ensuite des tons de plus en plus nombreux.

Ainsi comprise, la peinture grecque du VIIe et du VIe siècle présente, avec la peinture égyptienne, les plus étroits rapports : 1° procédé de l'ombre portée, amenant les mêmes fautes ou les mêmes conventions; 2° coloris général en teinte plate, où le ton rouge domine; 3° façon de distinguer les sexes, en donnant un ton plus clair aux femmes; 4° manque absolu de perspective, projection de tous les personnages et de tous les objets représentés sur un plan unique.

Tel est le dessin qui, pendant des siècles, en Égypte et en Grèce, probablement aussi en Asie (1), a suffi aux artistes, grands et petits. Tout cela va changer avec le Ve siècle. C'est, en peinture comme en sculpture, une heure décisive. Tout va changer par l'introduction de la perspective, par l'invention des *trois-quarts,* qui mènera ensuite à la découverte du modelé par les ombres.

Cette grande nouveauté est mise par les auteurs anciens sous le nom de Cimon de Cléonées, qui devait vivre dans le courant ou vers la fin du VIe siècle, car Pline nous dit qu'il perfectionna les inventions d'Eumaros, en trouvant lui-même les *catagrapha*, c'est-à-dire les raccourcis, et qu'il reproduisit les attitudes variées du visage, soit regardant en arrière, soit regardant en l'air, soit regardant en bas (2). Cette brève indication est infi-

(1) M. Clermont-Ganneau a bien voulu me faire observer qu'en arabe le mot *çalm* ou *çelem,* qui veut dire l'ombre noire, a, dans les langues sémitiques très anciennes, le sens d'*image* et même de *statue*. En assyrien, *çalmou* désigne à la fois l'adjectif *noir* et le substantif *image*.

(2) *Hist. nat.*, XXXV, 56. « Quique inventa ejus excoluerit, Cimonem Cleonæum.

niment précieuse pour nous, parce qu'elle explique, je crois, comment et à quelle époque prit fin l'usage de reproduire les modèles par silhouettes. En effet, le peintre qui, le premier, a créé des *obliquas imagines,* a dû les faire autrement que par l'ombre portée qui, dans les raccourcis, ne donne que des masses confuses et peu précises.

Les peintures céramiques confirment cette manière de voir. Avec Nicosthènes et Andokidès, Pamphaios, Epictétos, Paidikos, Chachrylion, Phintias et toute la pléiade des premiers peintres de figures rouges, qui doivent travailler sous l'inspiration du maître de Cléonées, nous voyons le dessin aborder hardiment des attitudes, des flexions de têtes et de corps, des raccourcis qu'on chercherait en vain dans la peinture à figures noires. On y voit s'introduire la tête de trois quarts, qui ne donnerait pas d'image nette sur un écran. Enfin, un dernier détail suffirait à prouver combien le changement qui se produit est important. On ne trouve pas trace d'esquisse sur les vases à figures noires : on n'en avait pas besoin si le contour juste était donné presque mécaniquement. Au contraire, dès l'apparition des figures rouges, on constate que l'ouvrier a cherché la mise en place de ses personnages au moyen d'un tracé léger à la pointe, plusieurs fois repris et modifié. C'est donc à ce moment que les artistes se sont délivrés des entraves de la silhouette; on peut dire qu'ils ont jeté leurs béquilles pour marcher seuls et sans soutien mécanique; ils se sont sentis assez forts pour aller droit à la nature et la reproduire fidèlement rien qu'en la regardant. Le vrai dessin et la vraie peinture, tels que nous les comprenons et les pratiquons, sont nés ce jour-là, et le nom si obscur de Cimon de Cléonées est probablement celui d'un des plus grands artistes qui aient existé, car on peut dire sans exagération que son œuvre marque une date dans l'histoire de l'humanité.

A la même époque où Cimon de Cléonées inventait les raccour-

Hic catagrapha invenit, hoc est obliquas imagines, et varie formare voltus, respicientis, suspicientisve vel despicientis.

cis, une transformation non moins considérable s'accomplissait dans la sculpture. C'est aussi vers la fin du vi^e siècle que la statuaire grecque se dégage des entraves de cette loi séculaire de symétrie, qui avait régi tyranniquement toutes les civilisations antérieures et que M. Julius Lange a si heureusement mise en lumière, en la baptisant du nom un peu bizarre de « frontalité » (1). Anténor ou ses successeurs trouvent les flexions du corps, les rythmes onduleux, les dissymétries qui donnent tant de vie et de naturel à la représentation humaine et qui ouvrent une ère nouvelle à la plastique. Il n'est pas possible de ne pas être frappé de la concordance de ces deux faits : abandon du plan médian par le sculpteur, abandon de la projection plane et géométrique par le dessinateur ; invention des rythmes dissymétriques en statuaire, création des raccourcis en peinture. Les deux phénomènes sont connexes. Jamais révolution plus notable ne s'est accomplie dans l'art et l'honneur en revient tout entier à la Grèce, disons surtout à l'Attique des Pisistratides et de Clisthènes.

Ne nous hâtons pas cependant de conclure que tous les peintres du ve siècle, y compris les industriels, aient dit adieu pour toujours au procédé commode et rapide de la silhouette. Je l'ai comparé à la « chambre claire » actuelle, et bien que ce tour de main n'ait pas sa place dans une véritable œuvre d'art, il n'en est pas moins vrai que l'on s'en sert journellement pour des croquis rapides ou des mises en place un peu compliquées. Il est probable que, même durant le ve siècle, le souvenir de cette opération, si familière aux artistes anciens, ne s'est pas complètement éteint, d'autant plus que la manière à figures noires continua par tradition, comme nous le disions au début

(1) L'étude de M. Lange (publiée dans les *Mémoires de l'Académie de Danemark*, 5e série, t. V, n° 4, 1892) est écrite en danois et suivie d'un résumé en français qui a été analysé et commenté par M. H. Lechat dans la *Revue des Universités du Midi*, 1895, p. 1-24. M. Lechat a raison d'ajouter que, dès le début de l'art grec, on saisit les efforts du libre génie hellénique pour s'affranchir de la loi de frontalité. Il n'en est pas moins vrai que l'essor définitif se place aux environs de l'an 500.

de cet article, d'une façon plus ou moins obscure et latente. S'il est vrai que les incorrections nombreuses et choquantes, comme celles que nous signalions au début, disparaissent presque complètement, cependant, en cherchant bien, on en trouve qui semblent attester l'emploi encore durable de l'ombre portée. M. Hartwig en a énuméré plusieurs, sans en trouver d'explication satisfaisante (1). Le Musée du Louvre possède une magnifique amphore de la fin du ve siècle ou du début du IVe, provenant de Milo, qui représente la Gigantomachie, et en publiant ce vase, M. F. Ravaisson a fait remarquer l'extraordinaire incorrection de la jambe d'un des géants foudroyés. « Le bras droit et surtout la jambe droite du géant qui combat contre l'un des Dioscures, dans la partie inférieure du tableau, présentent la plus inexplicable distortion. Il semble que celui qui a dessiné ces membres a dû travailler d'après des types qu'il ne comprenait pas (2). » Je suis persuadé, pour ma part, que cette erreur résulte d'un croquis fait par l'ouvrier d'après une silhouette. Il aurait dû mettre le personnage de face et non de dos.

On peut donc croire que ce procédé est resté connu et employé dans les ateliers grecs jusqu'à la fin de la peinture de vases. Mais, ou bien les dessinateurs étaient trop habiles et trop familiarisés avec la nature vivante pour commettre des fautes en complétant l'intérieur de leurs silhouettes, ou bien, ce qui est plus probable, le système lui-même était tombé en désuétude et n'était plus mis en œuvre qu'à de rares intervalles.

En terminant cet article, je tiens à préciser la portée des observations qui viennent d'être présentées sur l'emploi de la silhouette. On irait au-delà et même à l'opposé de ma pensée, si l'on me faisait dire que l'ombre portée a été mise en usage par les artistes ou par les céramistes *chaque fois* qu'ils ont eu à composer un sujet. Je récuse d'avance toute interprétation

(1) *Griech. Meisterschalen*, p. 186, note 1.
(2) *Monuments publiés par l'Association des Études grecques*, 1875, p. 9.

qui fausserait la théorie en l'exagérant. Je considère l'emploi de la silhouette comme *un des moyens* que les dessinateurs égyptiens et grecs ont eus à leur disposition pour traduire la nature vivante, pour prendre des croquis rapides et justes des attitudes les plus diverses. Ce moyen n'excluait pas les autres. Surtout il ne supprimait pas l'observation directe de la nature; au contraire, il y ramenait sans cesse en forçant le peintre à rectifier le tracé schématique de la silhouette, à le compléter par l'indication des détails intérieurs : s'il y manquait, nous avons vu à combien d'erreurs il s'exposait. Ce procédé n'excluait pas non plus, de la part des industriels, l'imitation des grandes peintures et des sculptures connues, ni l'inspiration puisée dans les autres arts mineurs. Je pense qu'il constituait un des éléments importants du dessin, à l'époque archaïque; mais il n'en était pas le soutien unique. C'est dans cette mesure que j'ai essayé de le faire entrer dans l'histoire de la peinture antique et d'en indiquer le rôle considérable.

E. Pottier.

LES NOUVEAUX FRAGMENTS RYTHMIQUES

D'ARISTOXÈNE

« Anglais, cessez de fouiller ou je cesse d'écrire ! » Le flot des nouveaux papyrus coule toujours avec la même intensité. Le premier volume des papyrus d'Oxyrrynchus, où MM. Grenfell et Hunt ont commencé, avec une diligence et une conscience au-dessus de tout éloge, à consigner les résultats de leur magnifique découverte de 1895, égale, s'il ne dépasse pas, en intérêt tout ce qui avait été publié précédemment dans ce genre. En particulier les documents administratifs et les lambeaux de correspondances privées font revivre avec une merveilleuse vivacité de couleurs la vie quotidienne d'une petite ville de province en Égypte, du Ier au VIe siècle de l'ère chrétienne, si semblable, tout compte fait, à la nôtre. M. de Wilamowitz, dans une « recension » très remarquable de la publication anglaise [1], a déjà essayé, avec son talent habituel, de réunir les traits épars de ce tableau. Peut-être vaut-il mieux, pour m'essayer à mon tour à ce travail de reconstruction, attendre que de nouveaux volumes, qui ne tarderont guère, en aient complété les matériaux. Pour le moment, ce sont les textes littéraires qui

1. *Göttingische gelehrte Anzeigen*, 1898, n° 9. Cet article contient une foule d'excellentes corrections et d'ingénieuses conjectures. Le seul point où M. de Wilamowitz me paraît avoir échoué est celui où on l'attendait avec le plus d'impatience : le commentaire des fragments d'Aristoxène. Il reconnaît d'ailleurs de bonne grâce le peu de solidité de ses résultats.

réclament le plus vivement notre attention. M. Henri Weil en a sommairement entretenu nos lecteurs dans le précédent numéro de la *Revue;* il leur a même donné, à propos d'un fragment d'élégie alexandrine, un brillant essai de restitution conjecturale. De leur côté, MM. Blass et Diels ont remis sur pied les deux premiers couplets de l'ode nouvelle de Sappho, tout ce qu'on peut raisonnablement essayer d'en restaurer (1). Quant à moi j'ai concentré mes efforts sur les nouveaux fragments rythmiques d'Aristoxène, qui sont peut-être le morceau le plus énigmatique de toute la collection. Il y avait peu de chose à faire pour en améliorer le texte : ce qui est restituable a été presque entièrement restitué par les éditeurs anglais assistés de M. Blass; *the rest is...silence*, mais l'interprétation présente de grandes difficultés, qui n'ont pas toutes été élucidées par l'excellent, mais trop succinct commentaire de Blass; d'autre part, l'étude, à la fois aventureuse et sceptique, que Wilamowitz a consacrée à ces pages, me paraît avoir plutôt obscurci que débrouillé la question. J'ai donc cru faire œuvre utile en la reprenant dans son ensemble.

Le papyrus comprend cinq colonnes d'un seul tenant, malheureusement mutilées par le bas; l'écriture, très lisible, appartient, d'après MM. Grenfell et Hunt, à la première moitié du IIIe siècle. De la première colonne il ne subsiste que le bord extrême de droite avec les débris de mots suivants, dont on ne saurait extraire un sens : ...λει | ....σ | ....[λεξ]εως | ....λα | ... η χ̣ρη|[σις?] .... | ...ι | ... η χ̣ρη|[σις?] . . . ι ταυτηι | .... [ια]μβου αν | . . . . . δυσι | ...αμη εν αλ | . . . . βε μονο | [χ̣ρονον?].. [εν τωι δακτυ]λικωι σπα | [νιως?]... [ε]πι πολυ | .... | ... | ...σ επει | .... λογ̣ον | ... τοι | ... ουν | ...υ.. | + 13 lignes arrachées.

Voici maintenant le texte et la traduction des quatre dernières colonnes (II-V).

(1) Je donne ce morceau en appendice, ainsi que le fragment éolien en hexamètres et les Λόγια Ἰησοῦ, publiés depuis plus d'un an.

Col. II.

[οἰκειότατοι (1)?
μὲν οὖν εἰσὶν οἱ ῥυθμοὶ οὗτοι
τῆς τοιαύτης λέξεως · χρήσαι-
το δ'ἂν αὐτῇ καὶ ὁ δάκτυλος ὁ κατὰ
ἴαμβον (2), ἀνάπαλι τῶν περι-
5 εχουσῶν ξυλλαβῶν τεθει-
σῶν εἰς τοὺς (3) χρόνους ἢ ὡς ἐν τῶι
κρητικῶι ἐτίθεντο. Ἔσται δὲ
τὸ σχῆμα τοῦ ποδὸς δι'οὗ ἡ ῥυ-
θμοποιία πορεύσεται, τὸ εἰς
10 ἴαμβον, οἷον · « ἔνθα δὴ ποικί-
λων ἀνθέων ἄμβροτοι λ(ε)ίμα-
κες βαθύσκιον παρ' ἄλσος ἀβρο-
παρθένους εὐιώτας χοροὺς ἀγ-
κάλαις δέχονται. » Ἐν τούτωι
15 γὰρ οἵ τε πρῶτοι πέντε (5) πό-
δες οὕτω κέχρηνται τῆι λέ-
ξει καὶ πάλιν ὕστεροι (6) τρεῖς. Καὶ·
« ὅστις εὐθυμίηι καὶ χοροῖς ἥ-
δεται. » Ἐπὶ πολὺ δὲ τῆι
20 τοιαύτηι ῥυθμοποιίαι οὐ πάνυ

Tels sont donc les rythmes qui se prêtent le mieux à l'emploi de ce groupe de syllabes (– ∪ –). Il peut aussi trouver son emploi dans le *dactyle iambique* (∪ – ∪ –), où les syllabes longues sont réparties parmi les temps frappés aux places inverses de celles qu'elles occupaient dans le *crétique* (– ∪ – ∪). Voici, par exemple, quel sera, dans le genre iambique, le dessin du pied suivant lequel procédera la rythmopée (4) : « Oui c'est là : dans ses bras immortels pleins de fleurs parfumées, au seuil du bois à l'ombre épaisse, un pré charmant t'offre asile ô doux chœur virginal d'Iacchus. » Dans ces vers, en effet, les cinq premiers pieds emploient notre groupe de syllabes, et, plus loin, trois autres. Et encore : « Jeunes gens, vous de qui danse et chœurs

(1) Supplément de Blass.
(2) Le scribe avait d'abord écrit : ἴαμβος ὁ κατὰ δάκτυλον.
(3) Ce mot en surcharge.
(4) Dans cet exemple et les suivants les mots français n'ont que très approximativement la valeur rythmique des mots grecs correspondants. En marquant dans la traduction les pieds et les signes de quantité, qui se rapportent en réalité au texte grec, nous avons simplement voulu permettre au lecteur de suivre plus facilement le raisonnement.
(5) ΠΕ$^{\beta}$ΝΤΕ [Γ] Π$^{\alpha}$ΡΩΤΟΙ.
(6) Corrigé de ἕτεροι.

χρᾶται [ὁ]ρύθμὸς σῦτος. Χρή-
σαιτο δ' ἂ[ν τῆ]ι τοια[ύτηι] λέξ[ει
...

Lacune de 13 lignes.

Col. III.

νον (1) εἶδος · κατὰ δὲ τὰ (2) τῆς ῥυθμο-
ποιίας σχήματα παραλλάττει (οἷον) (3)
ἐν τῶι · « (ὦ) (4) φίλον ὥραισιν ἀγάπη-
μα, θνατοῖσιν ἀνάπαυμα μό-
5 χθων. » Ἐστὶ δέ που καὶ ξυνε-
χὴς (5) ἐπὶ τρεῖς · « φέρτατον δαί-
μον', ἀγνᾶς τέκος ματέρος, ἂν
Κάδμος ἐγέννασέ ποτ' ἐν ταῖς
πολυολβίοισ(ι)(6) Θήβαις. » Χρήσαι-
10 το δ' ἂν καὶ ὁ ἴαμβος τῆι αὐτῆι
ταύτηι λέξει, ἀφυέστερον δὲ
τοῦ βακχείου — τὸ γὰρ μονόχρο-
νον οἰκειότερον τοῦ τροχαϊ-
κοῦ ἢ τοῦ ἰάμβου — οἷον ἐν τῶι ·
15 « βᾶτε βᾶτε κεῖθεν αἶδ' εἰς τὸ πρό-

sont la joie. » Cependant, ce rythme n'emploie pas longtemps de suite une pareille rythmopée. Un tel groupe de syllabes peut s'employer...

... l'espèce; mais il y a une variante dans les dessins de la rythmopée, comme dans ces vers : « Ō doux mŏment, soir chéri des Grâces, douce heure qui repose l'homme... » On le rencontre même parfois dans trois pieds consécutifs : « Dieu puissant, fruit d'un sein chaste et pur, né de ton sang, noble Cadmus; Thèbes te vit naître en ses murs luisants d'or vierge. » L'iambe aussi pourrait faire usage de ce même groupe de syllabes, mais moins heureusement que le bacchius (car le pied réduit à une syllabe convient mieux à l'élément trochaïque qu'à l'iambe), comme dans ce passage : « vite, vite, chères sœurs; hâtez-vous, pré-

(1) Blass supplée : ἔστι δὲ παρόμοιον τῶι δακτύλωι τῶι κατὰ ἴαμβον τὸ κατὰ βακχεῖον καλούμε]νον.
(2) En surcharge.
(3) οἷον ajouté par moi.
(4) ὦ suppléé par moi.
(5) Ms. ξυνεχεις. On peut aussi écrire ξυνεχες.
(6) Le scribe a d'abord écrit πολυολβοισιν, puis πολυολβοις. La vraie leçon ne serait elle pas πολυολβοισι ?

σθεν ὀρόμεναι · τίς ποθ' ἁ (1) νεᾶνις ὡς εὐπρεπής νιν ἀμφέπει ; » Τρεῖς πόδας διαλείπουσιν αἱ ξυνζυγίαι ὥστε περιοδῶδές τι γίγνεσθα[ι. Αὗται μὲν οὖν αἱ χρήσεις τ[...

Lacune de 14 lignes.

cipitez vous ! Quelle est donc l'aimable enfant, là, si belle, auprès de lui ? » Ici les tenues se succèdent régulièrement après un intervalle de trois pieds, de manière à produire une sorte d'effet périodique. Tels sont donc les modes d'emploi (de ce groupe de syllabes)...

Col. IV.

[ἐκ τεσσάρ- (2) ων [ἡ]μίσεων. Ὁ αὐτὸς δὲ λόγος καὶ π[ερ]ὶ τοῦ παιῶνος. Καὶ γὰρ οὗτος ἐ[κ π]έντε περιεχόντων δύν[ατ]αι ξυντίθεσθαι · δῆλον δ'ὅτι καὶ ἐκ πέντε ἡμίσεων. Ξυνεχὴς μὲν οὖν (3) ἡ τοιαύτη χρῆσις οὐκ ἂν γίγνοιτο · παντελῶς γὰρ ἀλλότριον τὸ ἦθος τῆς τοιαύτης ῥυθμοποιίας τοῦ τ[ε] παιῶνος καὶ τῶν πρὸ τούτ[ο]υ ῥηθέντων. Εἰ δέ που τιθε[μ]ένη ἐν καταμε[ί]ξει τ[ο]ῦ (4) ἰ[δ]ίου ἕνεκα δοκ[ιμά]ζοιτο, τάχ' ἂν χρήσαιτό [τις] αὕτηι · [εἰ]μὴ δι[ὰ τὴ]ν προεκκ[ει]μένην ἀπο[ρίαν] καθόλου (5) ἀθέτους ἐατέον τὰς το[ιαύτ]ας χρή-

de quatre brèves. La même question se pose au sujet du péon (— ∪ ∪ ∪ ou — — ⊔ —), car lui aussi peut être composé de cinq longues, et il est clair qu'il peut l'être aussi de cinq brèves. Or, un pareil mode d'emploi ne saurait s'appliquer d'une manière continue ; car le caractère d'une rythmopée de ce genre répugne tout à fait au péon et aux autres rythmes précités. Mais si cette forme, mélangée à d'autres, se faisait, dans un cas donné, accepter en vue d'un effet particulier, on pourrait, à la rigueur, s'en servir, à moins que, en raison de la difficulté soulevée plus haut, il

(1) E corrigé en A.
(2) ἐκ τεσσάρ]ων, Reinach. Blass : τριῶν.
(3) En surcharge.
(4) τοῦ]. Peut-être του (= τινός). H. Weil.
(5) Papyrus : ει μη · καθολου · δια την · προεκκειμενην απόριαν.

σεις ὅσαι μεικτούς (1) τ[ινα]ς
ἐμφαίνουσι ῥυθμ[οὺς μὴ] δ[ο-
20 κιμαζομένους ὑ[πὸ τῆς αἰ-
σθ]ήσεως. Ἐπεὶ τί [κωλύοι
ἂν] ταύτη[ι] χρήσα[σθαι τῆι
ῥυθμοποιίαι ?].....

Lacune de 14 lignes.

ne faille proscrire d'une manière absolue toute composition de ce genre, où figurent, même en mélange, des rythmes non acceptés par la sensibilité. Par exemple, qu'est-ce qui empêcherait d'employer cette (rythmopée...)

Col. V.

ἐγγὺ[ς ἔ]σται ἀναπαιστικοῦ σχή-
ματο[ς] σχεδὸν δῆλον. Διὰ τί δ' οὐ-
κ ἂν γ[ί]γν[ο]ιτο καὶ τὸ ἀντεστ-
τρ[αμ-]
μένον, [ὥ]στε τὴν μὲν πρώ-
5 την ξυλλαβὴν ἐν τῶ[ι] μεγί-
στωι χρόνωι κεῖσ[θαι, τὴν δὲ
δευτέρα[ν] ἐν τῶ[ι] ἐ[λα]χ[ί]σ[τωι],
τὴν δὲ τ[ρί]την ἐν [τ]ῶι μέσω[ι];
Δῆλον δ' ὅ[τ]ι ἡ αὐτὴ α[ὖ]τη ἀπο-
ρ[ία]
10 διατεί[νε]ι (καὶ ἐπὶ τὸ τετράχρονον
10 *bis* κρητικὸν) (2) καὶ ἐπὶ τὴν ἀντι-
κειμένην λέξιν τῆι τετρα-
χρόνωι κρητικῆι λέξει. Διὰ
τί γὰρ οὐκ ἂν ἡ δύο (3) ἰαμβικοῖς
εἰ[ς]
τὴν π[επυκ]νωμέν[η]ν (4)? ῥυθμο-
15 π]οιί[αν, μὴ τὴ]ν αὐτ[ὴ]ν ἀγωγὴ[ν

...il est clair (qu'un pareil groupe de syllabes) se rapprochera beaucoup du dessin anapestique. Et pourquoi n'admettrait-on pas aussi la forme inverse, celle où la première syllabe a la plus grande durée, la seconde la plus petite, et la troisième la durée intermédiaire? Il est clair que le même problème se pose (au sujet du crétique de quatre syllabes) et au sujet du groupe de syllabes inverse de ce crétique. Car pourquoi n'emploierait-on pas, dans la rythmopée accélérée(?),

(1) On attendrait καταμικτούς.

(2) Nous avons rétabli cette ligne qui doit avoir été sautée par le copiste. Un signe de renvoi qu'on aperçoit en marge de διατείνει se référait probablement à un *ajouté* placé au bas ou en haut de la page.

(3) Lecture incertaine à en juger par le fac-similé. Peut-être δυσί?

(4) Cp. (avec Blass) *Fr. ryth.*, p. 302 Mor. : τὸ γὰρ δίσημον μέγεθος παντελῶς ἂν ἔχοι πυκνὴν τὴν ποδικὴν σημασίαν. Malheureusement, les vestiges de caractères ne sont pas favorables à cette restitution.

σώιζουσιν (1), ἢ δύο τροχ]αϊκοῖς χρ[ή-
[σαιτό τις; .....]υ γεγε-
[νηται?.....]ον δι' ἣν
[αἰ]τίαν ..... φανερόν. Π[ε-]
20 ρὶ μὲν οὖ[ν τού]του τοῦ σχήματος τοσαῦτ' [εἰ]ρήσθω · ἡ γὰρ π[αρὰ φύσιν τῶν ξυλλαβῶν θέ-
[σις οὐχ? ὑ]πὸ (?) δακτυλικὴν ῥυ-
[θμοποιίαν ξ]υντείνουσα, φα-
25 [νερὰ ἐκ τῶν] ἔμ[προ]σθεν · ἡ
[δ' ἀπὸ βραχ]είας ἀρχομένη τ[ε-
τράχρονος λέ]ξις οἰκεῖα μέν ἐ[σ-
τι κατὰ τ]ὴν τῶν ῥυθμῶν
[φύσιν, οὖσα ἰα]μβική, τοῦ ἰάμβου ·
30 [τὰ δὲ ....]να (2) σχήματα τῆς λέ-
[ξεως ταύ]της ἐστὶ μὲν τί-
[θεσθαι ..]υ. ν.... αὐτῶν
... .τ ... μ .. ρα τοῖς
... . μενον ὥσ[τ]ε ξυνε-
35 [χεῖ μὲν τα]ύτης χρή<ι>σει οὐ ῥάι-
[διον ἐντυχεῖν ....

soit deux éléments iambiques, soit deux éléments trochaïques, en changeant l'allure?... Au sujet de ce dessin rythmique voici ce qu'il suffira de dire. La mesure contre nature des syllabes est incompatible avec la rythmopée dactylique, c'est chose évidente d'après ce qui a été dit plus haut. Quant au groupe de quatre syllabes commençant par une brève (∪ – ∪ –), par la nature de ses rythmes, qui est iambique, il convient à l'iambe. Quant aux formes (trisyllabiques?) de ce groupe, il est permis ... mais on n'en rencontrera guère un emploi continu.

Les pages qu'on vient de lire sont incontestablement, comme l'ont reconnu les éditeurs anglais, l'œuvre d'Aristoxène, elles portent sa marque de fabrique; mais je ne crois pas qu'elles appartiennent à ses Ῥυθμικὰ στοιχεῖα, dont nous possédons, on le sait, d'importants fragments. La terminologie, en effet, n'est pas exactement la même, comme on le verra tout à l'heure, et l'ouvrage d'où proviennent les nouveaux fragments paraît avoir eu un caractère moins élémentaire que les Στοιχεῖα. J'y

(1) Ou σώιζουσαν? (H. Weil).
(2) Peut-être τρίχρο]να? Mais l'espace paraît court.

verrais volontiers des *Entretiens rythmiques,* nés de l'enseignement oral, et dans lesquels étaient examinées, sans grand souci de l'ordre suivi, des questions controversées ou délicates, — ἀπορίαι, προβλήματα — dans le genre de celles qu'on lit à la fin des *Harmoniques* du même auteur.

I

Le premier problème (col. I, II, III) pouvait être formulé ainsi : « Quels sont les rythmes qui comportent l'emploi du groupe de syllabes composé d'une brève encadrée entre deux longues – ∪ –? » (l'*amphimacre* des rythmiciens postérieurs).

Je traduis λέξις par *groupe de syllabes,* faute d'un terme plus convenable ; *mot* ne serait pas exact, car souvent le groupe verbal qui occupe un pied de cette forme sera composé de syllabes appartenant à des mots différents.

Dans la col. I (perdue) plusieurs rythmes, au moins deux, étaient cités (οἱ ῥυθμοὶ οὗτοι), précisément ceux où ledit groupe se rencontre le plus fréquemment. Quels étaient ces rythmes ? l'un était sûrement le ditrochée qu'Aristoxène appelle crétique (1) (– ∪ – ∪), comme le prouve l'allusion contenue dans la ligne II, 6. Pour les autres ou pour l'autre on peut hésiter. Comme nous verrons plus loin qu'Aristoxène distingue rigoureusement le rythme iambique proprement dit (3/8) $\overset{\alpha}{\cup}\ \overset{\theta}{-}$ du rythme diiambique (6/8) $\overset{\alpha}{\cup -} \mid \overset{\theta}{\cup -}$ (2), il y a lieu de croire qu'il faisait une distinction semblable pour la famille trochaïque : le trochée proprement dit à 3/8 $\overset{\theta}{-}\ \overset{\alpha}{\cup}$ et le ditrochée ou crétique à 6/8 $\overset{\theta}{- \cup} \mid \overset{\alpha}{- \cup}$ étaient pour lui des rythmes différents. Dès lors, comme le rythme trochaïque à 3/8 comportait cer-

(1) Scholies d'Héphestion, p. 173 Gaisford. Cf. Aristide Quintilien, p. 39-40 Meib.

(2) A prendre à la lettre le texte d'Aristide, dans le diiambe, c'est le premier iambe qui sert de temps fort, et le nom de dactyle iambique confirme cette conception. Elle semble cependant peu compatible avec le principe de la pureté des iambes de rang *pair*.

tainement l'emploi du groupe verbal – ∪ – (scandé – ∪ | –), on pourrait être tenté de croire que ce rythme fût l'un de ceux mentionnés à la col. I; mais sa mention vient mieux à sa place dans la lacune à la fin de la col. II. Il s'agit donc plutôt du rythme péonique, qui admet, comme on sait, des pieds de la forme – ∪ – (crétique proprement dit) en mélange avec les formes – ∪ ∪ ∪ et ∪ ∪ ∪ –. Cela suppose, il est vrai, qu'Aristoxène avait traité, dans un même problème, de l'emploi de pieds de 5 temps et de 6 temps, se ressemblant seulement par la forme *prosodique* ou verbale; ce serait là un défaut de méthode. Cependant le mot λέξις autorise cette supposition : c'est la « forme verbale », du type λέξεως, qui fournissait le point de départ de l'investigation, non le rythme quinaire ou binaire.

Quoi qu'il en soit, dans toute la partie conservée du problème, il ne sera plus question que de mesures à 6/8 (ou 3/8), en d'autres termes, de rythmes où le schéma – ∪ –, qui dans le langage parlé vaut 5 temps seulement, prend la valeur de 6 temps, soit par l'allongement d'une des deux longues, soit par l'addition d'un silence de la valeur d'une brève (un « demi-soupir »). On a là enfin la confirmation définitive de ce qui n'était jusqu'à présent qu'une hypothèse — il est vrai à peu près incontestée — des métriciens modernes : l'emploi de longues de trois temps dans la musique vocale des Grecs.

Donc, après avoir passé en revue, dans la col. I, les rythmes crétique et péonique (?), Aristoxène arrive à un troisième rythme qu'il appelle δάκτυλος κατὰ ἴαμβον. Il s'agit sûrement du diiambe. L'origine de cette dénomination, déjà connue par Aristide Quintilien (1), est transparente et l'on s'étonne que M. de Wilamowitz s'y soit trompé : le diiambe se compose d'un iambe servant de partie faible et d'un iambe servant de partie forte; l'*arsis* et la *thésis,* le levé et le frappé sont donc d'une durée égale, ce qui est la caractéristique du genre dactylique (2).

Pour plus de clarté Aristoxène définit (II, 4) le dactyle iam-

(1) P. 39 Meibom.

(2) Δακτυλικόν ἐστι τὸ ἐν τῶι ἴσωι λόγωι, Aristoxène, *Fr. rythm.*, p. 300 Mor.

bique « la mesure où les syllabes longues (τῶν περιεχουσῶν ξυλλαβῶν) sont placées sur les temps (frappés) inverses de ceux qu'elles occupent dans le crétique (ou ditrochée) ». On a, en effet :

crétique $\overset{1}{-}\ \overset{2}{\smile}\ \overset{3}{-}\ \overset{4}{\smile}$

dactyle iambique $\overset{1}{\smile}\ \overset{2}{-}\ \overset{3}{\smile}\ \overset{4}{-}$

Ce qui prouve que, contrairement à l'opinion de plusieurs rythmiciens modernes, les mesures à 6/8 comportaient quatre « temps frappés », et non deux seulement. Cela ne devait pas empêcher le « maître de chapelle » de faire sentir par quelque artifice pratique que ces quatre σημασίαι formaient une seule unité « podique » et non deux, de même que le chanteur, dans un morceau « crétique », par exemple, s'arrangeait sans doute pour marquer d'un *ictus* plus fort la première θέσις de chaque mesure.

Le sens que j'attribue au mot περιέχουσαι ξυλλαβαί me paraît absolument imposé par le passage IV, 3 suiv. où les περιέχοντα sont opposés aux ἡμίσεα (brèves). Ce sens est nouveau pour nous et sans doute archaïque, mais il n'a rien d'étonnant, περί en composition étant souvent synonyme de ὑπέρ. Par syllabes « en excès », *modum excessae*, Aristoxène entendait les syllabes longues en général, qui, dans le langage parlé, ont uniformément la valeur de 2 brèves, mais qui, dans le chant, valent, suivant les cas, 1 1/2, 2, 3 ou même 4 brèves.

Je dois dire que la phrase en question (II, 4-7) comporterait une autre interprétation, voisine, mais un peu différente de celle que j'ai donnée. On pourrait traduire : « Quand le groupe $- \smile -$ figure dans un rythme diiambique, les syllabes longues sont réparties parmi les temps de la mesure à l'inverse de ce qu'elles étaient dans la mesure crétique. » En d'autres termes, le groupe du type λέξεως, employé dans une mesure ditrochaïque, a la valeur rythmique :

$\overset{-}{\text{λε}}\overset{\smile}{\text{ξε}}\overset{-}{\text{ως}}$

Dans une mesure diiambique il a celle-ci :

λεξεως.

Cette interprétation est possible; mais je crois qu'elle force un peu le sens des mots εἰς τοὺς χρόνους, et elle suppose tranchée par l'affirmative une question très délicate : Aristoxène admettait-il, dans la rythmopée vocale, des pieds *diiambiques* du type ⏑ ∪ –, où une brève est absorbée par la longue *consécutive?* Nous verrons tout à l'heure qu'il y a des raisons d'en douter.

Les vers cités par Aristoxène comme exemple de l'emploi de pieds de forme *amphimacrique* dans un morceau de rythme diiambique ne suffisent pas, en tout cas, à trancher la question. On peut, en effet, les scander de deux manières. Ou bien :

1 2 3 4 5
ἐνθα δὴ ποικιλων ανθεων αμβροτοι λειμακες
6 7 8
βαθυσκιον παρ' αλσος αβροπαρθενους
9 10 11 12
ευιωτας χορους αγκαλαις δεχονται

ou bien :

1 2 3 4 5
ἐνθα δὴ ποικιλων ανθεων αμβροτοι λειμακες
6 7 8
βαθυσκιον παρ' αλσος αβροπαρθενους
9 10 11 12
ευιωτας χορους αγκαλαις δεχονται.

Dans l'une et l'autre scansion il reste vrai de dire que « les cinq premières mesures » présentent le schéma amphimacrique, et plus loin « trois autres » (9-11) : toute la différence est que, dans la première méthode, l'amphimacre est complété par un temps bref absorbé dans la première longue, tandis que, dans la seconde, il se complète soit par un silence initial, soit par un temps emprunté à la dernière longue du mot précédent. Cette seconde méthode suppose une syllabe de 3 temps, à cheval sur deux mesures consécutives; un pareil enjambement ne répu-

gnait pas plus à la musique ancienne — comme le prouvent, entre autres, les ioniques mineurs avec anaclase — qu'elle ne répugne à la nôtre. La première méthode, au contraire, présente ce qu'on appelle en musique moderne une suite de *syncopes* véritables, c'est-à-dire de mesures frappées à contre-temps; ce n'est pas un phénomène impossible, mais c'est assurément un phénomène plus rare et moins naturel que le précédent. Pour en établir la réalité dans notre cas, il ne suffit pas de rappeler que, dans l'inscription musicale de Tralles, des pieds catalectiques de la forme ∪ – – sont scandés ∪ – ⌞ (σῦ λυπου) et non, comme on s'y attendrait, ∪ ⌟ –. Ce fait curieux prouve bien que, dans la pensée de l'auteur de cette inscription, le *second* iambe d'un diiambe pourrait être remplacé par une longue tenue, mais non pas nécessairement le *premier*. De plus, rien ne prouve qu'Aristoxène eût été, sur ce point, d'accord avec le lapicide de Tralles.

La même incertitude existe au sujet du second exemple (II, 18), que l'on peut scander :

1 2 3 4
⌞ ⏑ – | – ⏑ – | ⌞ ⏑ – | ⌞ ⏑ –
οστις ευθυμιηι και χοροις ηδεται

ou bien :

1 2 3 4
^ – ⏑ ⌟ – ⏑ ⌟ – ⏑ ⌟ – ⏑ –
οστις ευθυμιηι και χοροις ηδεται

Disons enfin que, pour une oreille moderne, les deux exemples cités seraient ramenés sans hésitation au rythme ditrochaïque plutôt qu'au diiambe :

– ⏑ ⌟ | – ⏑ ⌟ | – ⏑ ⌟ | – ⏑ ⌟ |
Ενθα δη ποικιλων ανθεων αμβροτοι
– ⏑ – ⏑ | – ⏑ – ⏑ | – ⏑ – ⏑ | – ⏑ ⌟
λειμακες βαθυσκιον παρ' αλσος αβροπαρθενους
– ⏑ ⌟ | – ⏑ ⌟ | – ⏑ ⌟ – ⏑ | ⌟ ⌟
ευιωτας χορους αγκαλαις δεχονται.

Et de même pour le second exemple. Si Aristoxène les scande iambiquement, c'est sans doute que ces vers étaient tirés d'un morceau bien connu de ses lecteurs, un morceau classique —

quelque fragment de dithyrambe — dont l'*ensemble* présentait, sans contestation, le caractère iambique.

La fin de la col. II mentionnait, comme l'indique la l. 22, une quatrième espèce de rythme où figure le groupe – ∪ –. S'agissait-il du trochée proprement dit – ∪, ou l'auteur abordait-il tout de suite la question du choriambe? C'est ce qu'il est difficile de décider; mais j'incline vers la première opinion. Le quatrième rythme sera donc le trochée – ∪, le cinquième le choriambe – ∪ ∪ –.

Au début de la col. III le choriambe, qu'Aristoxène, comme les musiciens en général (1), appelle βακχεῖος, est en cause. Le second exemple cité (l. 6 suiv.) nous montre un morceau choriambique où, dans trois pieds consécutifs, le groupe – ∪ ∪ – est remplacé par le groupe – ∪ –. Quelles valeurs rythmiques faut-il donner à l'amphimacre prosodique pour qu'il équivale à une mesure de 6 temps? On peut imaginer diverses combinaisons. Ou bien le pied de forme amphimacrique se suffit à lui-même et équivaut réellement à un *choriambe;* à cet effet, on peut donner soit à la première, soit à la deuxième longue, la valeur de 3 temps. On scandera alors :

soit [1] φερτατον δαιμον' αγνας τεκος ματερος αν etc.,
soit [2] φερτατον δαιμον' αγνας τεκος ματερος αν etc.

(Dans ce second système (2) nous désignons la τρίσημος par ⌊ et non par ⌋, parce qu'elle est alors censée équivaloir à un iambe : pour les rythmiciens anciens, même ceux qui se servent du mot βακχεῖος, le choriambe est véritablement composé d'un trochée et d'un iambe. Jamais le choriambe n'alterne d'ailleurs avec le ditrochée.)

Ou, au contraire, on complétera le pied amphimacrique d'une des deux manières indiquées plus haut à propos du dactyle

(1) Cf. Caesius Bassus, p. 268; Mar. Victor, p. 149.

(2) Il paraît être celui de Pindare (*Pyth.*, V, 10, 21 etc.) : εὔχος ἡδὴ παρὰ Πυθιάδος ἵπποις ἕλων; mais je ne prétends pas savoir scander cette ode.

iambique, de façon à lui donner la valeur d'un *diiambe,* mesure qui, on le sait, alterne souvent avec le choriambe. Ainsi :

[3] φερτατον δαιμον' αγνας τεκος ματερος αν etc.
ou [4] φερτατον δαιμον' αγνας τεκος ματερος αν.

De ces quatre procédés pour égaliser le rythme, quel est celui qu'avait en vue Aristoxène ? Il est difficile d'en décider ; cependant, si l'on accepte comme correct le texte du *premier* exemple cité (l. 3 suiv.), on n'aura le choix qu'entre les scansions [1] et [3]. Cet exemple, en effet, appartient nécessairement à la même catégorie rythmique que le second; il doit donc présenter la substitution au choriambe – ∪ ∪ – du groupe – ∪ – *ou d'un groupe équivalent;* de plus, le groupe – ∪ – ne doit pas s'y rencontrer dans plus de deux pieds de suite, sans quoi les mots ἐστὶ δέ που καὶ ξυνεχὴς (s. e. λέξις) ἐπὶ τρεῖς n'auraient pas de sens. En tenant compte de ces conditions, notre exemple ne peut être scandé que des deux manières suivantes :

(a) ω (1) φιλον ωραιστν αγαπημα θνατοιστν αναπαυμα μοχθων
ou (b) ω φιλον ωραιστν αγαπημα θνατοιστν αναπαυμα μοχθων

desquelles (a) correspond à [1] et (b) à [3]. Je laisse au lecteur le choix entre ces deux scansions. Contre la première on peut alléguer que *dans les rythmes trochaïques* ce sont toujours les trochées de rang *pair*, non ceux de rang *impair,* qui sont contractés (en d'autres termes, on rencontre bien – ∪ ⌋ mais non ⌋ – ∪) : il semblerait donc singulier que dans le choriambe le trochée initial pût être remplacé par une τρίσημος. Contre la seconde on peut reproduire l'objection de principe qui nous a fait hésiter plus haut devant la scansion ⌊ ∪ – dans un morceau diiambique ; il semble, en outre, résulter de la suite qu'Aristoxène rapprochait les contractions du choriambe de celles du trochée, ce qui exclut toute scansion tendant à considérer le

(1) L'addition de ὦ au début est absolument indispensable ; sans cela nous n'aurions même pas un seul choriambe pour caractériser le rythme !

groupe – ∪ – dans le rythme choriambique comme équivalant à un *diiambe*.

En effet, dans les l. 10 suiv., Aristoxène passe à un nouveau et dernier rythme (le sixième), qui comporte l'emploi de la λέξις – ∪ –. Ce rythme est l'iambe, ἴαμβος, ∪ –. Au premier abord, on est étonné de voir mentionner ici l'iambe alors que la mesure diiambique a été étudiée plus haut (II, 3 suiv.). Il en résulte simplement qu'Aristoxène ne partageait pas l'opinion de plusieurs métriciens modernes, suivant lesquels toute série de rythme iambique doit se mesurer par groupes de 2 iambes, c'est-à-dire par diiambes. A côté de la mesure à 6/8, Aristoxène acceptait comme une mesure distincte et parfaitement réelle la mesure à 3/8, et ce qui est vrai du genre iambique l'est nécessairement aussi du genre trochaïque : il distinguait les mesures trochaïques à 3/8 des mesures ditrochaïques ou crétiques à 6/8. C'est, d'ailleurs, ce qu'on aurait dû déjà conclure des fragments des *Éléments rythmiques* où Aristoxène proscrit formellement la mesure à 2/8 (τὸ δίσημον), comme ayant des battues trop rapprochées (πυκνὴ ποδικὴ σημασία), tandis qu'il admet non moins formellement les mesures à 3/8 (τρίσημον) (1). Ajoutons qu'il ne résulte pas de là le moins du monde qu'Aristoxène admît l'existence réelle de tripodies, de pentapodies iambiques ou trochaïques, pas plus que nos compositeurs classiques n'auraient osé écrire une phrase en 3/8 comprenant un nombre impair de mesures. L'emploi du 3/8 au lieu du 6/8 se recommandait sans doute dans certains cas par des considérations purement esthétiques : ainsi, quand l'allure, l'ἀγωγή, était lente, on scandait plus volontiers par iambes que par diiambes ; dès lors, chaque temps fort avait un *ictus* de même intensité, au lieu que, dans la scansion diiambique, l'un des deux *ictus* — nous ignorons lequel — était plus fort. Une autre conséquence de la scansion monopodique, c'est que *les iambes doivent y être employés purs*, au lieu que, dans la mesure

(1) Fragments rythmiques, p. 302 Morelli.

diiambique le premier iambe de chaque mesure peut être remplacé par un spondée prosodique. (Même observation pour les trochées.) Cependant la pureté des iambes (ou trochées) n'est pas un criterium suffisant du mode de scansion ; car, en général, dans les morceaux lyriques les poètes recherchent cette pureté. On en a vu un exemple plus haut (II, 10 et 18) dans deux passages qu'Aristoxène lui-même scande par diiambes. Tout ce qu'on peut affirmer c'est qu'un morceau iambique (ou trochaïque), qui présente l'emploi *certain* du spondée ἄλογος, ne doit *pas* être scandé par monopodies.

Le groupe — ∪ —, selon Aristoxène, se rencontre moins fréquemment dans le rythme iambique que dans le rythme choriambique, parce que τὸ μονόχρονον est plus convenable au trochée (τοῦ τροχαϊκοῦ) qu'à l'iambe. Cette explication est vraiment très énigmatique, au point qu'on serait tenté de soupçonner une altération du texte et d'écrire, par exemple, à la ligne 11 : ἀφυέστερον δὲ τοῦ <τροχαίου ἢ τοῦ> βακχείου ; le copiste aurait sauté du premier τοῦ au second. Certainement il n'est pas impossible qu'Aristoxène ait rattaché le choriambe à la famille trochaïque (τὸ τροχαϊκόν) à cause de son trochée initial ; mais il ne saurait être question de μονόχρονον dans le genre choriambique, mesure à 6/8 ; cette expression ne peut convenir qu'aux mesures à 3/8, trochée et iambe proprement dit. Le sens, en effet, qui a été bien reconnu par Blass, n'est pas douteux. Τὸ μονόχρονον, c'est la mesure entière représentée *dans le chant* par une *syllabe* unique. La syllabe est appelée ici abusivement χρόνος, parce que, *en principe*, à chaque temps battu correspond une syllabe chantée : c'est ainsi que plus loin (IV, 12) un *mot* de la forme ῥυθμοποιός sera appelé τετράχρονος κρητικὴ λέξις. Cette terminologie, probablement d'origine populaire, prêtait à l'équivoque ; aussi Aristoxène l'a-t-il plus tard abandonnée. Dans ses *Éléments rythmiques*, χρόνος ne signifie plus que le temps battu, et, naturellement, toute mesure en compte au moins deux. Aussi écrit-il cette phrase qui, si l'on n'y prend garde, semblerait absolument incompatible

avec celle qui nous occupe : ὅτι ἐξ ἑνὸς χρόνου ποὺς οὐκ ἂν εἴη, φανερόν (1). La solution de cette apparente antinomie est, on le voit, dans un changement de terminologie : c'est un des passages qui nous autorise à placer la rédaction des nouveaux fragments avant celle de Στοιχεῖα.

Quoi qu'il en soit, Aristoxène est d'avis que la contraction d'une mesure à 3/8 en une syllabe unique, et, par conséquent, l'emploi du groupe prosodique – ∪ –, est un fait plus convenable, οἰκειότερον, au rythme trochaïque qu'à l'iambique; nous chercherons tout à l'heure à voir pourquoi. Il cite cependant un exemple de cette pratique dans le rythme iambique à 3/8 : l'exemple, en effet, quoique susceptible d'être scandé trochaïquement, est sûrement, dans sa pensée, iambique, et les mots τὸ γὰρ μονόχρονον ... ἢ τοῦ ἴαμβου forment une parenthèse : sans cette interprétation tout le contexte est inintelligible.

L'exemple cité, même en tenant pour certaine la scansion iambique, comporte, comme les exemples diiambiques de la col. I, deux modes de scansion différents :

[1] βατε βατε κειθεν αιδ' εις το προσθεν ορομεναι·
τις ποθ' α νεανις ως ευπρεπης νιν αμφεπει

ou :

[2] βατε βατε κειθεν αιδ' εις το προσθεν ορομεναι
τις (2) ποθ' α νεανις ως ευπρεπης νιν αμφεπει.

Aucun de ces deux modes, on le voit, n'est bien naturel, et c'est probablement pourquoi le μονόχρονον était moins en faveur dans le genre iambique que dans les trochées. « Dans cet exemple, dit Aristoxène, les ξυνζυγίαι sont régulièrement séparées (διαλείπουσι) par un intervalle de trois pieds. » Nul doute,

(1) Fr. rythm., p. 289 Morelli.

(2) On adoptera la scansion ναι τις ou ναι τις, suivant qu'on ponctuera ou non après ὀρόμεναι.

comme l'a cru Blass, que le mot ξυνζυγίαι ne désigne ici — contrairement au sens tout différent que lui donne Aristide Quintilien (1) — les pieds mêmes où se présente le phénomène de la « contraction », c'est-à-dire dans les deux manières de scander, les pieds 1, 5, 9, 13, lesquels se succèdent effectivement après des *intervalles* de 3 mesures (πόδες). C'est là une nouvelle et décisive confirmation de la scansion monopodique du morceau. Mais le mot ξυνζυγία ne s'explique étymologiquement qu'à la condition que la syllabe « tenue », dont il s'agit, soit *à cheval* sur deux mesures : c'est alors seulement qu'elle peut être considérée comme une « conjonction », un « accouplement » véritable (entre deux pieds consécutifs). Nous avons ici un mot de même famille que les σύμπτυκτοι ἀνάπαιστοι du comique Phérécrate, dont la valeur rythmique a été si bien définie par M. Henri Weil, dans son compte rendu de la *Metrik* de Christ, à propos des vers mêmes où le poète recommande son invention :

— ⊥ ⊥ | ⏑ ⏑ ⊥ ⊥
ἄνδρες πρόσχετε τὸν νοῦν
— ⊥ ⊥ | ⏑ ⏑ ⊥ ⊥
ἐξευρήματι καινῷ
— ⊥ ⊥ | ⏑⏑ ⊥ ⊥
συμπτύκτοις ἀναπαίστοις.

Ici encore les tenues de quatre temps sont « à cheval » sur deux anapestes consécutifs, qui sont, en quelque sorte, repliés l'un sur l'autre. (On devrait même, de ce passage, tirer le terme technique σύμπτυξις, bien préférable à la *syncope* de Westphal, qui implique une idée de contre-temps étrangère à la plupart des exemples de σύμπτυξις.) L'emploi du terme ξυνζυγία par Aristoxène suppose donc qu'à l'origine, — à l'époque où fut créé ce terme, — la scansion [2] était enseignée dans les écoles. Mais qu'on le remarque : cette scansion est incompatible avec l'expression de μονόχρονον, car précisément, avec elle, chacun des pieds en question est représenté par *deux* syllabes (ou tout au

(1) P. 36 Meib. : κατὰ συζυγίαν... ἐστι δύο ποδῶν ἁπλῶν καὶ ἀνομοίων σύνθεσις.

moins par une syllabe entière et une fraction, un prolongement d'une syllabe antérieure), excepté les pieds 1 et 9 (?) où le remplissage *peut* s'obtenir par un silence initial. Ainsi les deux termes employés par Aristoxène, μονόχρονον et ξυνζυγία, sont, en réalité, contradictoires et supposent deux modes de scansion différents. Il est probable que là-dessus il y avait des divergences dans les écoles rythmiques et peut-être même parmi les chanteurs. N'y aurait-il pas témérité à vouloir résoudre une controverse sur laquelle les anciens eux-mêmes n'avaient pu s'accorder ?

Les mots αὗται μὲν οὖν, etc. (l. 20), indiquent un résumé, et par conséquent la fin du problème. On peut en récapituler les conclusions ainsi :

Question :

« Quels sont les rythmes comportant l'emploi du groupe de syllabes – ∪ – ? »

Réponse :

a) En laissant à ces syllabes leur valeur prosodique naturelle, le *péon* (5/8) où le pied – ∪ – peut remplacer les deux formes normales – ∪ ∪ ∪ et ∪ ∪ ∪ – ∪ –;

b) En donnant à l'une des syllabes longues la valeur d'une longue de trois temps :

1° La mesure ditrochaïque, ou crétique, 6/8, ⊥ ∪ ⊥ ∪ (notre groupe y prend la valeur rythmique – ∪ ⌋ ou – ∪ – ∧);

2° La mesure diiambique ou dactyle iambique, 6/8, ∪ ⊥ ∪ ⊥ (valeur du groupe : ⌊ ∪ – ou ∧ – ∪ –; au lieu du silence ∧ le temps vacant peut être rempli par le prolongement de la dernière longue du pied précédent);

3° La mesure bacchique ou choriambique, 6/8, (1) – ∪ ∪ – (valeur du groupe : ⌋ ∪ – ou ⌊ ∪ –);

4° La mesure trochaïque, 3/8, – ∪ (valeur du groupe : ⊥ ∪ ⌋);

(1) Les rythmiciens modernes considèrent (avec raison, selon moi) le choriambe comme une mesure à 3/4 susceptible, d'alterner avec des pieds à 6/8 (comme l'ionique majeur avec le ditrochée).

5° La mesure iambique, 3/8, ∪ ⊥ (valeur du groupe ⊥ | ∪ — ou ∧ — | ∪ —).

II

Avec la col. IV nous abordons un nouveau problème dont l'énoncé commençait dans les 14 dernières lignes de la col. III. Je crois qu'on peut le restituer presque certainement ainsi : « Dans les rythmes où la forme normale du pied est un mélange de longues et de brèves, est-il permis d'employer une forme du pied où toutes les longues sont résolues en brèves? Ainsi l'iambe, le trochée admettaient-ils l'équivalence du tribraque ∪∪∪ (1); l'anapeste peut-il être remplacé par un pied de 4 brèves — [ἐκ τεσσάρ]ων ἡμίσεων? — De même le grand péon (mesure 5/4) peut-il être représenté par 5 longues, le petit péon (5/8) par 5 brèves? » Je considère les mots ἡμίσεων, περιεχόντων comme des neutres, plutôt que comme des masculins (s. e. χρόνος = syllabe?). Le sens spécial de ἥμισυ est bien déterminé par un texte de Psellus, cité par les éditeurs anglais : ἥμισυ μὲν γὰρ κατέχειν τὴν βραχεῖαν χρόνου, διπλάσιον δὲ τὴν μακράν (2). Il faut donc entendre par ἥμισυ la syllabe brève, la moitié du χρόνος proprement dit, et conséquemment par περιέχον la longue. En ce qui concerne l'iambe, l'anapeste et le péon διάγυιος, la question posée se comprend de soi. Quant au grand péon (παίων ἐπίβατος), il me paraît résulter du texte d'Aristide Quintilien (3) que sa forme normale était

⊥ — ⊔ —

(1) Il n'est pas sûr qu'il fût question des mesures à 3/8. Les pieds « nommés avant le péon » (l. 10) pourraient être simplement l'anapeste et le dactyle. Cependant, comme le procéleusmatique n'est *jamais* admis dans le rythme dactylique, l'interprétation donnée au texte est plus vraisemblable. En outre, il n'est pas impossible qu'il fût question de la substitution du molosse aux ioniques majeur et mineur et au choriambe.

(2) D'après cela μακρά désignerait la longue de 4 temps ; mais Psellus est un tel étourdi qu'il a pu prendre διπλάσιον dans le sens de διπλ. ἡμίσους !

(3) P. 39 Meib. : ἐπίβατος... ἐπειδὴ τέτρασι χρώμενος μέρεσιν ἐκ δυεῖν ἄρσεων καὶ δυεῖν διαφόρων θέσεων γίνεται.

La question est donc de savoir s'il peut être remplacé par la forme ⊥ — ⊥ ⊥ —.

Réponse. Aristoxène, sans distinguer entre les différents exemples proposés, estime avec raison que l'emploi *suivi* de formes résolues de ce genre répugnerait à l'éthos des rythmes en question, mais qu'elles peuvent être tolérées en mélange avec d'autres formes et pour réaliser un effet donné. Cependant, il laisse entendre que même cette tolérance était contestée, sans doute par l'école des rythmiciens rigoristes. L'histoire nous apprend, en effet, que les plus anciens poètes se sont montrés très sobres dans l'emploi du tribraque et du procéleusmatique (celui-ci est toujours resté exclu du tétramètre anapestique) ; quant au « pentabraque » on n'en cite que deux exemples de l'époque classique (*Agamemnon,* 1142 ; *Sept contre Thèbes,* 565) : c'est seulement à l'époque alexandrine que Simmias le mit à la mode (Héphestion, c. 13) ; on le rencontre assez fréquemment dans les hymnes delphiques.

III

Le troisième problème, dont l'énoncé commençait au bas de la col. IV, et qui se poursuit à travers toute la col. V, seule intacte dans le sens de la hauteur, serait sans doute le plus intéressant de tous, si le texte intégral nous en avait été conservé ; malheureusement le papyrus est ici déchiré en plusieurs endroits, et les lacunes portent précisément sur les mots les plus décisifs et les plus délicats à restituer. Je ne puis donc ici que proposer une explication conjecturale, sous toutes réserves.

L'énoncé peut se rétablir avec une sûreté presque complète grâce aux indications de la col. V. « Peut-on, et sous quelles conditions, employer dans une rythmopée *anapestique* des mots de la forme prosodique (λέξεως) — ◡ — déjà étudiée plus haut, en leur donnant la valeur rythmique — ◡ ⌟ ? Peut-on aussi les employer dans la rythmopée *dactylique*, en donnant aux syllabes

les valeurs rythmiques inverses $\overset{6}{\overbrace{\llcorner \cup \lrcorner}}$? Et de même, allant plus loin, au lieu de ces formes contractées, peut-on employer, dans une rythmopée anapestique ou dactylique, des groupes diiambiques, comme ἰαμβικοῖς, ou ditrochaïques, comme ῥυθμοποιός, en leur donnant, grâce à un changement d'ἀγωγή (c'est-à-dire de *tempo*, d'allure), une valeur totale de 4 mores normales? En d'autres termes, comme nous dirions dans le langage technique moderne, peut-on remplacer une blanche par six *sextolets* ($\overset{6}{\overbrace{\cup \cup\!\!\cup \cup \cup\!\!\cup}} = \_\ \_$)? »

La valeur rythmique des trois syllabes du mot de la forme λέξεως est désignée par les mots (V, 5 suiv.) μέγιστος χρόνος, μέσος χ., ἐλάχιστος χ. Nous les avons interprétés comme signifiant : longue de 3 mores, longue ordinaire de 2 mores et brève de 1 more. Comme l'accélération de l'ἀγωγή doit ramener la durée totale de ces 6 mores à la valeur du dactyle ou de l'anapeste (4 mores), il faut donc faire subir à chacune des durées syllabiques une réduction de un tiers, ce qui les ramène aux valeurs suivantes :

μέγιστος χρόνος,		2	mores.
μέσος	—	4/3	—
ἐλάχιστος	—	2/3	— (1).
TOTAL.		4	mores.

A s'en tenir au texte des lignes 5 suiv., on pourrait supposer qu'Aristoxène entend plutôt par μέγιστος χρόνος la longue ordinaire, normale (2 mores), et par μέσος la syllabe ἄλογος, intermédiaire entre la longue et la brève, qu'emploient les rythmes iambique et trochaïque. Dans les *Fragments rythmiques* cette valeur est précisément définie comme intermédiaire entre le δίσημον et l'ἥμισυ (2). Le pied quasi-anapestique aurait alors la

(1) Nous aurions ici en pratique la *syllaba brevi brevior* de Marius Victorinus, I, 8.

(2) *Fr. rythm.*, p. 298 Mor. : εἰ ληφθείησαν δύο πόδες, ὁ μὲν ἴσον τὸ ἄνω τῶι κάτω ἔχων] καὶ δίσημον ἑκάτερον, ὁ δὲ τὸ μὲν κάτω δίσημον, τὸ δὲ ἄνω ἥμισυ · τρίτος δέ

valeur rythmique ⏑̄ ⏑ — et le pied quasi dactylique celle de — ⏑ ⏑̄; la substitution de ces pieds à l'anapeste et au dactyle véritables ne serait pas une irrégularité beaucoup plus choquante que celle du spondée ἄλογος à l'iambe ou au trochée. Mais cette explication ne peut se soutenir en présence des lignes 9 suiv., où visiblement le cas du ditrochée et du diiambe est assimilé au cas précédemment étudié, de sorte qu'on a nécessairement :

— ⏑ — ⏑ = — ⏑ ⌟

et ⏑ — ⏑ — = ⌞ ⏑ —

C'est donc notre première interprétation qui est la bonne.

En ce qui concerne la seconde partie de l'ἀπορία (l. 9 suiv.), le sens aussi bien que le style exige absolument que le ditrochée (τετράχρονος (1) κρητικὴ λέξις) ait été mentionné avant le diiambe, ἡ ἀντικειμένη λέξις τῆι τετραχρόνωι κρητικῆι λέξει. Nous avons donc inséré à la ligne 10 les mots καὶ — κρητικόν qui ont dû être sautés par le copiste dont l'œil aura couru du premier KAI au second. Le reviseur avait d'ailleurs indiqué en marge une lacune ou un renvoi par le signe /.

Le type — ⏑ ⌟ a été comparé par Aristoxène à un anapeste (ἐγγὺς ἀναπαιστικοῦ σχήματος, l. 1), c'est dire qu'il serait susceptible, d'après l'opinion examinée, d'être employé dans une rythmopée anapestique. Il semble en résulter que le type *tétrasyllabique*, correspondant à cette forme contractée, — ⏑ — ⏑, soit aussi comparé à un anapeste et non à un dactyle, comme on serait tenté de le croire à cause de la place des temps forts. Et inversement, le type ⌞ ⏑ — ayant été rapproché du *dactyle*,

τις ληφθείη πούς παρὰ τούτους, τὴν μὲν βάσιν ἴσην αὖ τοῖς ἀμφοτέροις ἔχων, τὴν δὲ ἄρσιν μέσον μέγεθος ἔχουσαν τῶν ἄρσεων... On remarquera qu'Aristoxène désigne le pied et le rapport par le mot ἄλογος, mais non la syllabe; j'emploie cependant cette expression pour abréger.

(1) On remarquera l'emploi de χρόνος dans le sens de syllabe (comme dans le μονόχρονον de III, 12) : il est ici d'autant plus choquant que, quelques lignes plus haut, χρόνος a été employé dans son seul sens légitime de durée rythmique (l. 5 suiv.).

c'est aussi au dactyle qu'il faut rapporter le type tétrasyllabique correspondant ∪ — ∪ — (1).

Si la *question* posée par Aristoxène peut être restituée avec une certitude presque complète, il n'en est pas de même de la *réponse* que contenaient les lignes 17 suiv. Ici, tout est obscur, hypothétique, et les suppléments dus à Blass ne doivent être acceptés que sous bénéfice d'inventaire. Autant qu'on peut deviner, la réponse d'Aristoxène était, en général, négative. En particulier, il proscrivait complètement, en s'en référant à des explications antérieures (2) (ἐκ τῶν] ἔμ[προ]σθεν, l. 25), l'emploi de syllabes d'une durée anormale (soit allongée, soit abrégée) dans la rythmopée *dactylique :* le dactyle, en effet, en sa qualité de rythme le plus ancien et le plus vénérable de la poésie régulière, était astreint à des lois particulièrement sévères, comme le prouve notamment l'exclusion de l'anapeste ⏑⏑ — et du procéleusmatique ⏑⏑ ∪ ∪ dans les morceaux lyriques dactyliques. Entrant ensuite dans l'examen des formes particulières, Aristoxène déclarait (l. 25 suiv.) que les groupes d'iambiques étaient, de par la nature iambique de leurs éléments constitutifs, réservés à la rythmopée iambique; quant à leur forme contractée — en adoptant ma conjecture τὰ δὲ τρίχρο]να σχήματα τῆς λέ[ξεως ταύ]της — Aristoxène paraît sous certaines conditions en admettre l'emploi, mais non d'une manière continue. L'emploi, dans quel genre de rythmopée? c'est ce que l'état mutilé des lignes 32 suiv. ne permet pas de dire avec assurance; mais il est fort possible qu'il y ait ici simplement un renvoi à notre problème I où l'on a vu les différents cas d'emploi, admis par Aristoxène, du type ⏑ ∪ — en question. La fin du problème visait particulièrement l'emploi des types — ∪ — ∪ et — ∪ ⏑ sans qu'on puisse même conjecturer le détail de la solution.

(1) On se rappellera que, d'après Aristide Quintilien (pp. 39-40), le « dactyle » iambique est effectivement de *mouvement* dactylique : c'est le premier iambe qui sert de θέσις.

(2) Ces explications avaient-elles été données au début du problème II, pour motiver la défense absolue de substituer le procéleusmatique au dactyle ?

En définitive, et quelles que soient les obscurités de détail, on voit qu'Aristoxène ne veut pas entendre parler de l'emploi des groupes – ∪ ⌟ ou ⌞ ∪ – (ni à plus forte raison des formes pleines – ∪ – ∪ et ∪ – ∪ –) comme succédanés rythmiques du dactyle et de l'anapeste. On peut approuver ou critiquer la solution, mais le seul fait qu'Aristoxène ait cru devoir soulever et discuter la question semble prouver qu'elle était agitée, de son temps, dans les écoles rythmiques, que, par conséquent, certains rythmiciens « progressistes » acceptaient, en tout ou en partie, ces substitutions licencieuses. S'il en était ainsi, on aurait l'explication de l'emploi si fréquent de groupes de forme amphimacrique – ∪ – dans les vers lyriques de Plaute à la place de l'anapeste (1). Plusieurs de ces exemples ne peuvent s'expliquer ni par des licences prosodiques, ni par des faits de prononciation vulgaire ; il reste donc à supposer que déjà les lyriques alexandrins, précurseurs et modèles de Plaute, avaient admis l'emploi du « crétique rapide » $\overset{6}{\overbrace{\text{– ∪ ⌟}}}$ à la place de l'anapeste. Plaute s'est même permis, au premier pied du vers, la solution de la première longue (*Cistellaria*, II, 1, 11 ; *Casina*, II, 2, 1, etc.) (2).

Mais on peut se demander si le phénomène visé par Aristoxène n'a pas eu, à une période bien antérieure du lyrisme grec, une tout autre portée, explicable par la prépondérance de l'élément musical. Dans certains vers d'Archiloque, des dactyles se trouvent mêlés à des trochées, ou, plus exactement, un côlon trochaïque est accolé à un côlon dactylique. Par exemple :

οὐκέθ' ὅμως θάλλεις ἁπαλὸν χρόα · | κάρφεται γὰρ ἤδη.

Et dans l'imitation d'Horace :

Solvitur acris hiems grata vice | veris et Favoni.

Les métriciens modernes ont essayé, par divers moyens, de

(1) Cp. C. F. W. Müller, *Plautinische Prosodie*, p. 404-423 ; Christ, *Metrik* (2e éd.), p. 245.
(2) Christ, *loc. cit.*, p. 228.

ramener ces vers à l'unité rythmique, ordinairement en accélérant le mouvement des dactyles, indûment qualifiés par eux de « cycliques ». Accélération pour accélération, n'est-il pas bien plus vraisemblable que c'étaient au contraire les deux premiers trochées du prétendu « ithyphallique » qui subissaient une accélération d'ἀγωγή, suffisante pour ramener leurs 6 mores à une durée de 4 temps normaux? Ainsi conçu, le vers archiloquien devient l'exact équivalent de l'hexamètre (1), avec, en plus, le charme piquant qu'engendre le contraste de mouvement rapide de la 5e mesure avec le *rallentando* du spondée final.

— ⏑ ⏑ | — ⏑ ⏑ | — — | — ⏑ ⏑ | — ⏑ 6 — ⏑ | — —
Solvitur acris hiems grata vice veris et Favoni.

Je ne suis pas sûr qu'Horace, lyrique imitateur et qui s'adressait surtout à des lecteurs, ait scandé ses vers ainsi; mais Archiloque, musicien créateur et sans doute chanteur, n'a guère pu les exécuter autrement. Il y a près de vingt ans, — *grande mortalis aevi spatium* — encore assis sur les bancs de l'École des hautes études, dans un travail destiné à la *Revue de philologie* et qui passa sous les yeux de MM. Henri Weil et Ch. Graux, j'avais déjà proposé d'introduire dans la rythmique cette notion nouvelle du ditrochée accéléré (que j'appelais, suivant la mode d'alors, ditrochée cyclique); je l'employais pour expliquer non seulement le grand archiloquien, mais le phalécien

— — | — ⏑ ⏑ | — 6 ⏑ — ⏑ | — —
ἐν μύρτου κλαδὶ τὸ ξίφος φορήσω
— — | — ⏑ ⏑ | — 6 ⏑ — ⏑ | — —
Vivamus mea Lesbi' atqu' amemus.

Quelle que soit la valeur de cette dernière conjecture — et j'en ferais aujourd'hui assez bon marché — j'ai été heureux

(1) C'est ce qu'a déjà entrevu Rossbach, *Specielle Metrik*, p. 384, en reconnaissant dans notre asynartète le ἡυξημένον ἡρῶιον de Plutarque, *De Mus.*, 28.

de voir Aristoxène sortir de sa tombe, sinon pour confirmer mon hypothèse juvénile, au moins pour montrer qu'elle n'était pas aussi téméraire qu'en avaient jugé d'excellents critiques, puisqu'elle avait eu des précurseurs dès l'antiquité.

Théodore REINACH.

APPENDICE

I

APOPHTEGMES DE JÉSUS-CHRIST

(*Oxyrynchus Papyri*, n° I).

1 . . . καὶ τότε διαβλέψεις ἐκβαλεῖν τὸ κάρφος τὸ ἐν τῶ(ι) ὀφθαλμῶ(ι) τοῦ ἀδελφοῦ σου.

2. Λέγει Ἰ(ησοῦ)ς · ἐὰν μὴ νηστεύσητε (1) τὸν κόσμον, οὐ μὴ εὕρητε (2) τὴν βασιλείαν τοῦ θ(εο)ῦ, καὶ ἐὰν μὴ σαββατίσητε τὸ σάββατον (3) οὐκ ὄψεσθε τὸ(ν) π(ατέ)ρα.

3. Λέγει Ἰ(ησοῦ)ς · ἔ[σ]την ἐν μέσω(ι) τοῦ κόσμου καὶ ἐν σαρκὶ (4) ὤφθην αὐτοῖς, καὶ εὗρον πάντας μεθύοντας καὶ οὐδένα εὗρον διψῶ(ν)τα (5) ἐν αὐτοῖς, καὶ πονεῖ ἡ ψυχή μου ἐπὶ τοῖς υἱοῖς τῶν ἀνθ(ρώπ)ων ὅτι τυφλοί εἰσιν τῇ(ι) καρδία(ι) αὐτῶ[ν] καὶ οὐ βλέ[πουσιν αὐτῶν τὴν ταλαιπωρίαν καὶ τ]ὴν (6) πτωχεία(ν).

(1) Pap. : νηστευσητε.
(2) Pap. : ευρηται.
(3) Leçon corrompue. Peut-être τὸν Σατανᾶν (H. Weil). Le papyrus écrit parfois τ̄ο pour τὸν (l. 10) et le copiste a pu être trompé par le début semblable des deux mots.
(4) Pap. : σαρκει.
(5) Pap. : δειψῶτα.
(6) Restitution de Taylor.

4. [Λέγ]ει [Ἰησοῦς · ὅπ]ου ἐὰν ὦσιν [β' οὐκ] ε[ἰσι]ν (1) ἄθεοι, καὶ [ὅ]που ε[ἶς] ἐστιν μόνος, [λέ]γω (?), ἐγώ εἰμι μετ' αὐτ[οῦ] · ἔγει[ρ]ον (?) (2) τὸν λίθο(ν) κἀκεῖ εὑρήσεις με, σχίσον τὸ ξύλον κἀγὼ ἐκεῖ εἰμι.

5. Λέγει Ἰ(ησοῦ)ς · οὐκ ἐστὶν δεκτὸς προφήτης ἐν τῇ(ι) π(ατ)ρίδι αὐτ[ο]ῦ, οὐδὲ ἰατρὸς ποιεῖ θεραπείας εἰς τοὺς γινώσκοντας (3) αὐτό(ν).

6. Λέγει Ἰ(ησοῦ)ς · πόλις οἰκοδομημένη ἐπ' ἄκρον [ὄ]ρους ὑψηλοῦς (4) καὶ ἐστηριγμένη οὔτε πε[σ]εῖν δύναται οὔτε κρυ[β]ῆναι.

7. Λέγει Ἰ(ησοῦ)ς · ἀκούεις [ε]ἰς τὸ ἓν ὠτίον σου, τὸ [δὲ ἕτερον συνέκλεισας. . . . . .

II

Odelette de Sappho

(*Oxyrynchus Papyri*, n° VII) (5).

Πότνια]ι Νηρήιδες, ἀϐλάϐη[ν μοι
τὸν κασί]γνητον ὄτε τυίδ' ἵκεσθα[ι,
κὤσσα F]ῶ(ι) θύμω(ι) κε θέλη(ι) γένεσθαι
ταῦτα τε]λέσθην ·

ὄσσα δὲ πρ]όσθ' ἄμϐροτε (6), πάντα λῦσαι,
καὶ φίλοισ]ι Foῖσι χάραν γένεσθαι
κὠνίαν ? ἔ]χθροισι · γένοιτο δ' ἄμμι
.... μ]ήδεις (7).

Cetera Apollinem exspectant.

(1) Blass.
(2) J'ai pensé à ἐξαῖρον (de ἐξαίρω, soulever).
(3) Pap. : γεινωσκοντας.
(4) Sic ?
(5) Restitution de Blass, amendée par Diels (Académie de Berlin, 7 juillet). Accentuation éolienne.
(6) De ἁμαρτάνω.
(7) Blass : μήποτα μ]ήδεις (scilicet inimicus).

III

Fragment d'un parthénion a Déméter (1)

(*Oxyrynchus Papyri*, n° VIII).

.....

ἤνθομεν ἐς μεγάλας Δαμάτερος, ἐννέ' ἐάσσαι
παίσαι παρθενικαί, παίσαι καλὰ ἔμματ' ἐχοίσαι,
κάλα μὲν ἔμματ' ἐχοίσαι, ἀριπρεπέας δὲ καὶ ὄρμους
πριστῶ ἐξ ἐλέφαντος, ἰδῆν ποτεοικότας αἴτ[ε...

IV

Le bon Juge

(*Oxyrynchus Papyri*, n° XL)

Ἀντίγραφον ὑπομνηματισμοῦ Οὐα[λερίου Εὐδαί]μονος τοῦ ἡγεμονεύσαντος, ἔτους... Καίσαρος τοῦ κυρίου, Φαμενὼθ ῑ... Ἐπερχομένου Ψάσνιος.

Προσελθόντος [Ψάσνι]ος καὶ εἰπόντος · « ἰατρὸς ὑπάρχων τὴν τέχνην, τούτους αὐτοὺς οἵτινές με εἰς λειτουργίαν (2) δεδώκασι ἐθεράπευσα », Εὐδαίμων εἶπεν · « τάχα κακῶς αὐτοὺς ἐθεράπευσας. Δίδαξον τὸ καταστῆκον (3), εἰ ἰατρὸς εἶ δημοσιεύων ἐπὶ ταριχεία, καὶ ἕξεις τὴν ἀλειτουργησίαν. »

V

Lettre de Bob a son père (4)

(*Oxyrynchus Papyri*, n° CXIX).

Θέων Θέωνι τῷ πατρὶ χαίρειν.

(1) Les éditeurs attribuent ces vers à Alcman; Diels y voit un pastiche alexandrin. J'y verrais plutôt l'œuvre de Sappho.
(2) La corvée.
(3) Le liquide qui sert à dissoudre les chairs de la momie (le nitre).
(4) Nous conservons l'orthographe de ce chef-d'œuvre.

Καλῶς ἐποίησες! οὐκ ἀπένηχές με μετὲ σοῦ εἰς πόλιν! Ἢ (1) οὐ θέλις ἀπενέκκειν μετὲ σοῦ εἰς Ἀλεξανδρίαν, οὐ μὴ γράψω σε ἐπιστολήν, οὔτε λαλῶ σε, οὔτε υἱγένω (2) σε. Εἶτα ἂν δὲ ἔλθης εἰς Ἀλεξανδρίαν, οὐ μὴ λάβω χεῖραν παρὰ σοῦ, οὔτε πάλι χαίρω (3) σε λυπόν (4), ἂμ μὴ θέλης ἀπενέκαι με. Ταῦτα γείνετε. Καὶ ἡ μήτηρ μοῦ εἶπε Ἀρχελάω ὅτι ἀναστατοῖ (5) με APPON (6) αὐτόν. Καλῶς δὲ ἐποίησες, δῶρά μοι ἔπεμψες, μεγάλα ἀράκια (7)! Πεπλάνηκαν ΗΜΩϹΕΚΕ... (8) τῇ ἡμέρα ῖϐ ὅτι (9) ἔπλευσες. Λυπὸν(?) (10) πέμψον εἴς με, παρακαλῶ σε! Ἂμ μὴ πέμψῃς, οὐ μὴ φάγω, οὐ μὴ πείνω · ταῦτα (11)!

Ἐρῶσθέ σε εὔχ(ομαι).

Τῦϐι ῖη.

Au verso : ἀπόδος Θέωνι ἀπὸ Θεωνᾶτος υἱῶ.

Me sera-t-il permis, à l'occasion de ces nouvelles trouvailles papyrographiques, de signaler un joli et certain supplément découvert par M. Blass aux vers 76 suiv. du *Campagnard* de Ménandre (*Revue*, XI, 133)? Il faut lire, en utilisant le *fragm. inc.* 183 (Kock) :

ἄπεισιν εἰς ἀγρὸν
[σ' ὁμ]οῦ λαϐών, παύσεσθ[ε πενίαι μα]χόμενοι,
δυσνουθετήτωι θη[ρίωι καὶ δυσκόλωι],
καὶ ταῦτ' [ἐν] ἄστει.

T. R.

(1) Pour εἰ.
(2) Ὑγιαίνω. Probablement, « je ne te dirai plus : porte-toi bien. »
(3) « Rendre le bonjour. »
(4) Λοιπόν.
(5) « Que cela me met sens dessus dessous. »
(6) Inintelligible.
(7) De gros pois chiches. Il devient ironique.
(8) Wilamowitz : ἡμᾶς ἐκε[ίνη]. Mais pourquoi tout à coup ce pluriel de majesté?
(9) Pour ὅτε ?
(10) Les éditeurs anglais ont lu λυρον (= λύραν?). Wilamowitz propose λυπόν = λοιπόν, comme plus haut. Mais je n'interprète pas la phrase comme lui. Le polisson ne réclame pas des cadeaux, il veut que son père envoie le chercher.
(11) « Voilà! » ou comme dirait Bob : « Na! »

REMARQUES SUR L'INSCRIPTION DES LABYADES

Le cippe des Labyades (1) est exposé maintenant en bonne lumière et on le lit plus aisément que lorsque M. Homolle s'en est occupé. Il était alors remisé dans l'ancienne maison d'école; l'endroit était tellement obscur que l'inscription ne se déchiffrait qu'à la chandelle. J'en ai fait une revision complète dont voici les résultats. Ils ne confirment pas toujours les corrections que l'étude des héliogravures avait suggérées à M. Dragoumis. Des photographies d'inscriptions, quand elles sont à une échelle beaucoup plus petite que l'original et quand l'original présente des veines, des cassures, des endroits usés, peuvent être décevantes, si parfaites soient-elles. Ainsi, parmi les leçons que M. Dragoumis avait pensé reconnaître sur l'héliogravure, on écartera les suivantes, qui sont condamnées par la pierre :

I. δαρ[π]ίαι A 24.
II. αἰ δέ κα δέ[ξη]ται A 35.
III. hέντε κὰ haοῖ γᾶι ἀποτθέθηι C 38-39.
IV. τὰν ἀγατὰν μόσχομ D 38.
V. τὰ haκρόθινα D 47.
VI. σῦμ hρηΐσκεν D 48.

Par contre, M. Dragoumis a eu raison de lire ἐντοφηΐων au

(1) Homolle, *BCH.*, 1895, p. 5-69, pl. XXI-XXIV. Cf. Dragoumis, *id.*, *ibid.*, p. 295-302; Keil, *Hermes*, XXXI, p. 508 suiv.; Pomtow, *Neue Jahrbücher*, LXVI, p. 553 suiv.; Rohde, *Psyche* ², I, 224, 4; *Revue des Études grecques*, XI, p. 245 suiv.

lieu d'ἐντοθηκῶν (C 20), ἔνατος au lieu d'ἔναγος (C 38), τοιάδε au lieu de l'impossible τῶτα δὲ (D 29). En B 3, la lecture ΡΙΑΣΑΠ est peut-être préférable à ΡΙΑΣΑΓ, mais ce n'est pas certain ; de même pour κἠκγόνων (C 45), plutôt que κἠγγόνων. Les lettres qu'on a cru distinguer en haut de la face B, au-dessus de la l. 3, sont un jeu de la pierre, sauf l'H, et peut-être la partie droite de l'A. La première lettre de (h)ομεστίων (C 43) n'est pas H, comme on s'y attendrait, mais E : erreur du lapicide, que la peinture des lettres avait peut-être dissimulée.

La seule partie de l'inscription qui offre des difficultés insurmontables est le haut de la face A, où est gravé le serment des tages, qui commençait cette suite de τεθμοί — ordre assez naturel, puisque les tages étaient les chefs de la phratrie. On peut croire qu'avant d'être employé dans la construction d'un mur byzantin, le cippe avait servi comme seuil : la face A, en effet, est usée par le frottement, surtout le long de l'arête de droite qui, quand le cippe servait de seuil, formait l'angle de l'emmarchement. Exception faite pour la l. 15, la dernière lettre des l. 1-25 a disparu ; il faut, dans la transcription, la mettre entre crochets. En revanche, à gauche, au-dessus de la l. 1, il reste le commencement d'une autre ligne : c'est le bas d'un O suivi d'un Σ. Les l. 11-13 ont été lues comme suit : καὶ τὸς ταγοὺ[ς ἐπ]αξ|έω τὸν hόρκον τοῦ [πατρ]ιώ[τ]|α κὰτ τὰ γεγραμμένα. Il est chimérique de vouloir lire les six dernières lettres des l. 11 et 12. Mais il est sûr que la restitution πατριώτα est impossible : au lieu du Π, on voit certainement un Σ, ce qui confirme la conjecture de Keil : τοὺς ἐν νεώτα.

La revision de la face C amène à des résultats plus positifs. C'est dans la loi des funérailles, à l'endroit qui concerne les lamentations. Voici le texte auquel s'arrêtait M. Homolle (l. 31-39) :

Τὸν δ|ὲ νεκρὸν κεκαλυμμένον φ|ερέτω σιγᾶι, κἠν ταῖς στρ|οφαῖς μὴ καττιθέντων μη|[δ]αμεῖ, μηδ' ὀτοτυζόντων ἔ|[χ]θος τᾶς νοικίας πρίγ κ' ἐ|πὶ τὸ σᾶμα hίκωντι, τηνεῖ δ' ἔναγος ἔστω hέντε κα hὰ | [σ]ιγ' ἀναποτθέθηι κ. τ. λ.

Il est difficile de croire que le législateur ait rédigé sa loi de façon aussi confuse, mêlant les choses, parlant de l'ἐκφορά d'abord, puis de la déposition, puis de nouveau de l'ἐκφορά. D'autre part, cette prescription concernant la « souillure » qui disparaît « quand le silence est rétabli » est bizarre et incompréhensible. Enfin, comment admettre que la loi des Labyades aurait interdit, sous peine de souillure, toute lamentation depuis le moment où le corps aurait quitté la maison? Les Labyades n'ont pas été, ne pouvaient pas être à ce point exclusifs. Ils avaient voulu seulement réduire les lamentations au minimum. La pierre, en effet, porte aux l. 37-39 : τηνεῖ | δ' ἔνατος ἔστω hέντε κα hα θιγάνα ποτθέθηι, qu'on voudrait pouvoir traduire, en adoptant pour le premier membre de phrase l'interprétation de M. Dragoumis : « *Le mort sera pleuré au moment où l'on déposera le brancard*(?) *dans la tombe.* » A cet instant poignant, quelle loi peut contraindre la douleur de se taire? Il me semble que cette explosion de cris et de gémissements, au moment où l'on descendait la bière dans la fosse, devait être d'autant plus émouvante et tragique que les lamentations s'étaient contenues longtemps et que le funèbre cortège était venu en silence de la maison mortuaire jusqu'au cimetière.

Pour le sens de ἐν ταῖς στροφαῖς l'interprétation de Keil, d'ailleurs entrevue par M. Homolle, s'impose. « *En aucun cas, le mort ne sera déposé aux détours du chemin.* » Le corps s'en allait porté à bras : on sait que le sol de Delphes est ardu, et il n'est pas surprenant que le Labyade ne soit pas conduit à sa dernière demeure en voiture, comme à Athènes l'Eupatride. Si les porteurs s'étaient arrêtés quand ils se rechangeaient (1), ces arrêts auraient pu donner occasion à des manifestations

(1) Dans d'autres pays, au contraire, l'usage permet ces arrêts. En Limousin, le long des routes et à l'entrée des villages existent des pierres où l'on dépose les cercueils pour permettre aux porteurs de se reposer (*Bull. archéol. du comité des travaux historiques*, 1897, p. XLIII). La traduction θιγάνα = *cercueil* serait contraire au témoignage unanime des monuments figurés (cf. les scènes de funérailles réunies à la p. 110 de la *Vie publique et privée des Grecs et des Romains* de M. Fougères).

bruyantes; c'est ce que le législateur a tâché d'empêcher. La même raison, sans doute, lui a fait ordonner de porter le mort voilé, τὸν δὲ νεκρὸν κεκαλυμμένον φερέτω, prescription très louable que les Grecs d'aujourd'hui feraient bien d'adopter.

D l. 2. La pierre porte θοίναι δὲ ταίδ[ε νόμιμ]οι et non hαὶ.

L. 33-34 : τὰ hεμιρρ[ή]νια; l. 35-36 : τ̓ημιρ[η]ν|αιᾶν δάρματα. Pour le sens de ῥήν, très vieux mot, qui entre dans la formation de plusieurs noms géographiques (Rhénée, Polyrrhénion), cf. Hésychios, *s. v.*, et Étienne de Byzance, *s. v.* Πολυρρηνία · πόλις Κρήτης, ἀπὸ τοῦ πολλὰ ῥήνεα, τουτέστι πρόβατα, ἔχειν. Il semble, d'après le mot ἡμιρρήνιον, que ῥήν ait eu primitivement le sens de *bélier*. L'ἡμιρρήνιον serait donc le *mouton* (non pas la brebis). Cf. le grec ἡμίανδρος, ἡμίονος, le latin *semivir*, le français *entier*.

L. 48-49 : καὶ συμπρηῖσκεν hαμεῖ τοὺς Λαβυάδας. La pierre porte certainement συμπιπίσκ[ε]ν. Le sens : « *et il fera les frais d'un banquet offert aux Labyades réunis.* »

B l. 15. Δελφῶν. La forme archaïque est Δαλφοί : cf. les monnaies avec l'inscription ΔΑΛΦΙΚΟΝ, que M. Svoronos (*BCH.*, XX, p. 23) date, tout à fait à tort, de l'an 480, et qui sont en réalité de la fin du VIe siècle, et les petites pièces d'argent du Ve siècle avec l'inscription abrégée ΔΑΛ. La forme Δαλφοί se trouve encore dans l'inscription (inédite) de la χρεοκόπη, qui est à peu près contemporaine de celle des Labyades. Les petites monnaies d'argent avec la légende abrégée ΔΕΛ (*BCH.*, XX, p. 28) datent sans doute du commencement du IVe siècle, c'est-à-dire du temps où fut gravée l'inscription des Labyades. Celle-ci nous offre donc le plus ancien exemple épigraphique de la forme Δελφοί.

Paul PERDRIZET.

Delphes, 15 août 1898.

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

La Revue rend compte, à cette place, de tous les ouvrages relatifs aux études helléniques ou à la Grèce moderne, dont UN *exemplaire sera adressé au bureau de la Rédaction, chez M. Leroux, éditeur, 28, rue Bonaparte.*

Si les auteurs ou éditeurs désirent faire hommage de leurs publications à l'Association pour l'encouragement des Études grecques, ils sont priés de les adresser directement à celle-ci (12, rue de l'Abbaye); mais, en ce cas, il n'en sera rendu compte dans cette bibliographie que s'ils en envoient DEUX *exemplaires, l'un devant rester à la Bibliothèque de l'Association, et l'autre devant être remis à l'auteur du compte rendu.*

32. *ARDAILLON (E.). Les mines du Laurion dans l'antiquité* (Bibliothèque des Écoles d'Athènes et de Rome, fasc. 77). Paris, Fontemoing, 1897. In-8°, 218 pp. et 1 carte.

Voici un travail excellent à tous égards, et l'on peut dire définitif, qui remplace le mémoire remarquable, mais vieilli de Boeckh et toute une série d'études de détail parues depuis 1815. Non seulement M. Ardaillon a exploré avec soin la région du Laurium, lu et relu tous les textes littéraires ou épigraphiques relatifs aux célèbres mines de plomb argentifère, tous les commentaires dont ils ont été l'objet, mais il a pris la peine d'acquérir les notions de géologie, de technologie, de numismatique, etc., nécessaires pour traiter sous toutes les faces son difficile sujet ; puis, une fois ses matériaux amassés, classés, digérés, il a su les présenter avec une clarté, une méthode, une « vénusté » sobre et scientifique qui méritent les plus vifs éloges. On sera surtout frappé des chapitres III à V de la première partie, qui traitent de l'exploitation des mines, du traitement métallurgique, de l'organisation du travail. Sur tous ces points M. A., en partant de données peu nombreuses mais précises, a su, par de fines déductions, arriver à des conclusions d'une grande vraisemblance; ces conclusions sont tout à l'honneur du génie industriel athénien, qui a su, là comme ailleurs, réaliser l'exploitation la plus productive et la plus économique, eu égard aux conditions de la main d'œuvre et de l'outillage antiques, sans sacrifier outre mesure la santé des ouvriers. Il y a aussi d'excellentes pages dans le chapitre VII (Histoire du Laurion), bien que l'auteur

n'ait pas su résister suffisamment au mirage phénicien. Sur la question des droits fiscaux, qui forme le sujet principal du chapitre VIII, les textes, obscurs et contradictoires, ne permettent pas d'arriver à une théorie bien certaine. Celle qu'adopte M. A. ne me paraît pas heureuse. J'estime plus probable que la valeur *légale* de la mine était fixée par le prix d'adjudication et que l'impôt (ou fermage) du 24e était payé *une fois pour toutes* pour toute la durée de la concession. Quelle était cette durée? Là-dessus nous ne sommes renseignés que par un texte d'Aristote (*Rép. ath.* 47) malheureusemant corrompu. La leçon adoptée par M. Ardaillon est celle de Foucart; elle ne paraît pas confirmée par la dernière lecture de Wilcken; il y a bien à la fin : τὰ εἰς γ' (et non ι') ἔ[τη] πεπραμένα et, par conséquent, les mots τὰ εἰς τρία ἔτη πεπραμένα qui se lisent à la ligne précédente doivent être très probablement considérés comme une glose marginale mal à propos introduite dans le texte (1).

T. R.

(1) P. 86. Malheureuse correction d'un texte de Strabon (IX, 1, 23) : M. A. écrit ἀργυρίου pour μέλιτος, faisant dire ainsi à Strabon l'absurdité que le meilleur argent attique est celui des mines d'argent ! Le miel ἀκάπνιστον est celui qui s'obtient sans qu'il soit nécessaire d'enfumer les ruches. P. 95. Le « préteur » Héraclitos est un *stratège*. P. 102. Il y a de très sérieuses raisons de rejeter le chiffre donné par Ctésiclès pour le nombre des esclaves attiques. P. 110. Légende des ὀβελοί de Pheidon. P. 119. M. A. a négligé d'examiner les inscriptions d'Epidaure pour le prix courant du plomb au IVe siècle. P. 135. Le texte d'Hérodote, I, 64, est traduit d'une manière *tendancieuse*, de même, p. 153, celui de Xénophon, *Rep.*, IV, 5, 11. P. 160. Toujours la vieille erreur du monométallisme d'Alexandre, le bimétalliste par excellence ! P. 182. L'idée que les Macédoniens auraient obligé les Athéniens d'exploiter leurs mines pour y recueillir le métal nécessaire à la monnaie de Macédoine est bizarre. P. 199. Invraisemblable explication de l'ἀτέλεια minière.

33. *ARISTOPHANE Die Frœsche* (les Grenouilles), erklært von *Th. Kock*, 4e Auflage (Ausgewæhlte Komoedien des Aristophanes, 3tes Bændchen). Berlin, Weidmann, 1898. In-12, 232 p.

Le nom de l'éditeur dit assez la valeur de l'édition. Il n'y a pas un homme en Europe, à l'heure actuelle, qui connaisse aussi bien que M. Kock la poésie comique athénienne ; aussi son commentaire, qui va en s'améliorant et en s'épurant à chaque réimpression, est-il merveilleusement instructif dans sa concision. On peut regretter cependant que, pour certaines explications nécessaires, l'éditeur se borne à renvoyer aux autres comédies qu'il a publiées et que le lecteur n'a pas forcément sous la main. Il eût été bon aussi de donner le texte des ὑποθέσεις antiques. — V. 67 : je ne crois pas qu'il y ait là une allusion à Euripide le jeune. 328. πολύκαρπον μὲν τινάσσων est un vers inadmissible, de même que 346 ἀποσείονται δὲ λύπας (sans doute ἀποσείεται?). 439, note : au lieu de *Dionysos* lire *Xanthias*. 475. La note sur le Tartessos est confuse et inexacte ; c'est l'ancien nom du Guadalquivir. 718 suiv. M. K. a eu le plus grand tort de ne pas adopter pour ce passage l'interprétation (aujourd'hui acceptée par tous les numismatistes) de Bergk, et d'insérer dans le texte les deux détestables corrections de Meineke. Il ignore visiblement l'article de M. Babelon sur les *Monnaies d'or d'Athènes*. 928. La note n'est pas topique; Euripide ne parle pas ici de la machinerie compliquée d'Eschyle, mais des emblèmes bizarres qu'il décrit sur des boucliers. 948. ἀπὸ τῶν πρώτων ἐπῶν ne peut signifier que « depuis les premiers vers ». 1023. Je crois que M. Kock se trompe sur le sens de πεποίηκας; Dionysos veut dire « tu as *rendu* les Thébains plus courageux » et c'est ce qu'il reproche à Eschyle, Thèbes étant l'ennemie d'Athènes. 1026. εἶτα ne prouve nullement que, dans la pensée d'Aristo-

phane, les *Perses* fussent postérieurs aux *Sept*. 1038. περιθηκάμενος? — L'Introduction, où l'on souhaiterait un peu plus d'air, n'est pas exempte d'erreurs. Le meurtre d'Ephialte (p. 6) est placé à l'époque de la démocratie illimitée et de la domination de Périclès! — L'impression pourrait être mieux surveillée; même dans le texte grec j'ai relevé une douzaine de coquilles, dont quelques-unes gênantes.

T. R.

34. *BACCHYLIDE*. 1. *Bacchylidis carmina cum fragmentis*, edidit Fridericus *Blass*. Bibl. Teubneriana, 1898. In-12, LXV-200 p.

2. *Les poèmes de Bacchylide de Céos*, traduits du grec, par A. M. *Desrousseaux*. Paris, Hachette, 1898. In-12, VIII-124 p.

3. *Le odi e i frammenti di Bacchilide*, testo greco, traduzione e note a cura di Nicola *Festa*. Firenze, Barbera, 1898. In-12, XXXIX-175 p.

Il est toujours scabreux de rendre compte d'ouvrages portant sur un sujet qu'on a eu l'occasion de traiter soi-même. Je me bornerai donc à de très courtes observations sur ces trois publications qui ont contribué, chacune dans sa mesure et dans sa sphère, au progrès des études « bacchylidiennes ».

M. Blass, qui avait déjà collaboré très utilement à l'édition *princeps* du poète nouvellement découvert, en a, dans sa nouvelle édition, amélioré le texte sur plusieurs points, soit en remettant à leur place de petits fragments déchiquetés, soit par de nouvelles lectures, soit par une ponctuation rectifiée. Une de ses plus importantes corrections consiste dans la réunion des deux odes VII et VIII en un seul poème, lacuneux au milieu; si séduisante qu'elle soit, elle soulève cependant une difficulté : les vers 46 suiv. (ci-devant VIII, 6), pris dans leur sens le plus naturel, semblent supposer que le vainqueur célébré a remporté des couronnes *d'abord comme enfant, puis comme adulte* (οὔτις ἀνθρώπων... ἐν ἥλικι χρόνωι παῖς ἐὼν ἀνήρ τε π[λεῦνας, etc.). Or, ceci ne pourrait s'appliquer au héros de l'ode VII qui, d'après Blass (d'accord avec Wilamowitz), serait un vainqueur à la course des enfants. — M. B. a aussi essayé de combler un certain nombre de lacunes par des conjectures; quelques-unes sont heureuses, toutes ne le sont pas; il est visible que la nature n'a pas doué cet éminent critique d'un sens très vif de la poésie. Je dois aussi faire les réserves les plus expresses sur les théories métriques qu'il a longuement exposées dans sa préface. Sans doute, on ne peut que se féliciter de voir M. B., après plusieurs autres savants éminents, secouer le joug des théories westphaliennes et débarrasser le terrain de la mauvaise herbe *logaédique;* mais c'est véritablement tomber dans l'excès opposé que de vouloir nous ramener aux doctrines enfantines des scholiastes de Pindare et consorts. Pour n'en citer qu'un exemple, la réduction du κῶλον – ⏑⏑ – ⏑⏑ – ⏑, si fréquent dans les odes dactylo-épitritiques, à deux mesures à six temps (– ⏑⏑ – | ⏑⏑ – ⏑̄), me paraît un recul dans la barbarie; et quand M. B. décore ce beau κῶλον du nom d'*enhoplios* en prétendant s'appuyer sur un texte des *Nuées* (v. 649), il méconnaît que dans ce texte le mot ἐνόπλιος est simplement synonyme de ἀνάπαιστος. Je ne discuterai pas davantage les étranges équivalences métriques admises par M. B. sur la foi d'un manuscrit évidemment très fautif, son respect aveugle pour la colométrie d'un scribe ignare, l'insistance avec laquelle il signale par un artifice typographique les parallélismes d'expression et de son (presque toujours imaginaires) que présentent, d'après lui, les strophes successives d'une même ode, etc., M. Blass a trop bien mérité du nouveau poète pour qu'on lui tienne rigueur de quel-

ques marottes, qu'il sera le premier à désavouer un jour.

M. Desrousseaux est un si solide helléniste et d'une réputation si bien établie qu'il n'est guère nécessaire de recommander longuement, à ceux qui ne peuvent lire l'original sans guide, sa version en prose de tout Bacchylide. Partout ou presque partout où le texte est sûrement établi, la traduction m'a paru fidèle et M. D. a personnellement contribué, dans divers passages, à l'amélioration de ce texte : je citerai notamment la belle conjecture ἐλεφαντόκωπον au vers 48 du *Thésée*. Malheureusement un poète aussi brillant que Bacchylide se prête mal à une traduction en prose, surtout en prose française; le luxe des épithètes descriptives, notamment, détone singulièrement dans notre langue, et, dans le rendu des tours, il est difficile d'éviter à la fois la platitude et l'obscurité. Je mentirais en disant que M. D. y a toujours réussi; ses efforts visibles aboutissent même quelquefois au galimatias : « Rien n'est hors de la créance de ce qu'invente la pensée divine (p. 9)... C'est que n'avait pas encore apaisé son courroux la cruelle chasseresse (p. 17)... Si c'est de Posidon qui ébranle la terre que te donna naissance la Trézénienne Æthra (p. 59)... », etc. Il faut, je crois, en français, choisir entre le vers, avec tout son coloris et l'*équivalent* des hardiesses originales, ou la prose simple, construite suivant les règles de la grammaire de tout le monde, et qui ne vise qu'à *donner le sens*.

M. Festa a fait à la fois œuvre d'éditeur, de traducteur et de préfacier. Son introduction est un joli morceau de critique littéraire encadré dans d'agréables paysages. La traduction se lit facilement (1) et démontre une fois de plus la supériorité de la prose poétique italienne sur la nôtre. Quant au texte et aux notes, c'est une compilation consciencieuse, mais sans grande originalité et qui m'a paru trahir une connaissance ou un souci insuffisants de la métrique. Çà et là pourtant quelques observations utiles comme le rapprochement entre le mystérieux ἁβροβάτας de III, 48 et l'oracle de la Pythie à Crésus (Hérod., I, 55) : καὶ τότε, Λυδὲ ποδαβρέ... Mais les conjectures personnelles de l'auteur m'ont paru sans grande valeur (XVII, 28 : σφῦραν, ἐξέβαλ' ἄν, etc.). T. R.

(1) Quelques bizarreries : III, 36 : (χέρας σφετέρας ἀείρας...) *levate quindi le loro mani* (comme si Crésus faisait lever les mains à sa femme et à ses filles !); XVII, 23, la laie homicide de Cremmyon devient un sanglier (ἀνδροκτόνος est des deux genres).

35. *BOEHLAU (Johannes). Aus Ionischen und Italischen Nekropolen.* In-4°, 170 p. 15 pl. et 1 carte. Leipzig, Teubner, 1898.

L'auteur part de cette idée (qui nous paraît l'évidence même) que la renaissance de l'art grec, après l'extinction de la civilisation mycénienne et le désert de l'époque « géométrique », a eu pour foyer originaire les colonies éolo-ioniennes de l'Asie Mineure. Malheureusement ce foyer est encore bien imparfaitement exploré; chaque nouveau cimetière qu'on remue sur la côte anatolienne modifie et précise nos idées à son égard. Grâce au libéral concours d'un Mécène Hessois, Ed. Habich, M. Boehlau a pu entreprendre en 1894 une exploration méthodique de la nécropole de Samos, spécialement de la partie de cette nécropole qui appartient au temps de Polycrate. Le résultat le plus décisif de ces fouilles est la preuve que les vases dits *Fikelluravasen*, avec leur décor demi-oriental, combiné d'éléments géométriques végétaux et animaux, sont un produit de l'industrie samienne, quoique les spécimens s'en rencontrent surtout à Rhodes et dans

le Delta. M. B. croit aussi pouvoir assigner à Milet les vases dits Rhodiens, à Larissa d'Éolie et aux cités voisines une céramique parallèle, apparentée aux sarcophages de Clazomène. Les vases milésiens, caractérisés par la frise de bouquetins, offrent les plus anciens exemples de bandes d'animaux exécutés en couleur noire; mais ils sont précédés eux-mêmes par les vases, trouvés en Étrurie, qui nous montrent, sur un fond noir verni, des ornements gravés multicolores : certains spécimens remontent jusqu'au VIIIe siècle. M. B., en s'appuyant notamment sur la description de l'armure d'Agamemnon (*Iliade*, A) y voit une imitation d'ouvrages métalliques à incrustations polychromes; il en cherche l'origine en Éolide, d'où est sorti également le *bucchero*. Le troisième chapitre donne une description minutieuse de toutes les trouvailles céramiques de la nécropole samienne. L'élément cyrénéen, chose curieuse, y est largement représenté : deux fragments, particulièrement remarquables, représentent, d'après M. B. : 1° Trophonios et Agamédès construisant leur tholos (pl. X, 4); 2° les Hespérides au bain (pl. XI). Les frontons ornés de stèles funéraires archaïques témoignent d'un sentiment artistique très développé. — Nous en avons dit assez pour indiquer à tout archéologue le haut intérêt qui s'attache aux recherches de M. Boehlau; l'auteur ne sait pas toujours se garder des hypothèses aventureuses, mais les matériaux nouveaux qu'il apporte, aussi bien que les ingénieuses combinaisons qu'il en déduit, marquent un réel enrichissement de la science céramographique.

T. R.

35. *DOERPFELD* (*Wilhelm*) et *REISCH* (*Emil*). *Das griechische Theater. Beiträge zur Geschichte des Dionysos-Theaters in Athen und anderer griechischer Theater.* Athènes, Barth et Hirst, 1896. Grand in-8°, XV-396 p. 12 pl. 99 vignettes.

M. Doerpfeld nous donne ici l'exposé systématique, *ne varietur*, de la doctrine célèbre qu'il a lancée dans le monde voici dix ans, mais qu'il n'avait fait connaître jusqu'à présent que par des aperçus incomplets ou des comptes rendus de seconde main. Le théâtre grec proprement dit n'a jamais connu d'estrade surélevée pour le jeu des acteurs, de *logeion*, comme le théâtre romain; non seulement au temps de Thespis et d'Eschyle, mais au IVe siècle, mais pendant toute la période alexandrine, c'est dans l'orchestre, mêlés au chœur, que se tiennent les acteurs. Le mur décoré de colonnes qu'on a pris pour le soubassement de l'estrade, est, en réalité, le mur du fond, contre lequel viennent s'appliquer les décors. Seuls, les dieux apparaissent quelquefois au dessus, sur le toit de l'antique baraque. — Telle est, résumée en quelques mots, la théorie paradoxale à laquelle M. D. a attaché son nom et qu'il a défendue avec une grande fertilité de ressources, avec un talent réel de polémiste, servi par une compétence spéciale incontestée. Il faut avouer pourtant que la lecture attentive de son livre non seulement n'entraîne pas la conviction, mais paraît de nature à fortifier la conviction contraire. Nous laissons de côté le théâtre du Ve siècle, pour lequel, quoi qu'on en dise, les renseignements directs (soit monumentaux, soit littéraires) font défaut, et nous laissent réduits à des conjectures, toujours incertaines, fondées sur l'analyse des drames conservés. Mais en ce qui concerne le théâtre post-euripidéen, les textes de Plutarque (*Demet.* 34), de Pollux (IV, 123) et surtout de Vitruve (V, 7) — *pulpitum quod* λογεῖον (*Graeci*) *appellant, ideo quod* [apud] *eos tragici et comici actores in scaena peragunt, reliqui autem artifices suas per orchestram praestant actiones* — ne laissent réellement prise à aucun doute; la manière

dont M. D. et son collaborateur philologique Reisch s'efforcent d'expliquer la prétendue « erreur » de Vitruve ne satisfera aucun esprit critique; eux-mêmes paraissent s'en être aperçus, puisque tout récemment M. D., dans un article des *Mittheilungen* d'Athènes, a essayé de substituer à ses précédentes explications une nouvelle hypothèse qui n'est pas d'ailleurs plus admissible (Vitruve aurait pris pour le type du théâtre grec le théâtre gréco-asiatique construit par Pompée à Rome sur le modèle de celui de Mitylène). L'analyse des ruines, qui constitue de beaucoup la partie la plus intéressante de l'ouvrage de M. D., fournit aussi des arguments décisifs contre sa doctrine, qui ont été très habilement mis en lumière par M. Bethe. A Athènes, le mur de scène du théâtre de Lycurgue ne présente qu'une porte au lieu des trois qui seraient requises s'il s'agissait réellement d'un mur de fond; aucune trace d'outillage pour l'application ou la manœuvre des décors; le prétendu chemin souterrain débouchant au milieu de l'orchestre et qui, d'après D., servait aux apparitions soudaines, brille par son absence. A Oropos, il y a des bases de statues collées contre le mur de scène : imagine-t-on des décors tendus devant des statues? M. Chamonard a montré pour Délos, M. Lechat pour Épidaure que le témoignage des ruines n'y est pas favorable à la théorie nouvelle; Mégalopolis et tout récemment Priène ont fourni des raisons *pro* et *contra* sans valeur décisive. En somme, le grand effort de M. D. ne paraît pas avoir abouti; après comme avant, il reste acquis que le théâtre grec, au moins à partir du IVe siècle, comportait une scène permanente, d'abord d'une hauteur médiocre tant que le chœur resta mêlé à l'action, ensuite, après l'élimination plus ou moins complète de celui-ci, beaucoup plus élevée, mais toujours d'une faible profondeur (2 à 3 mètres); les effets scéniques étaient surtout des effets de *bas-relief*. Malgré cet insuccès, M. Doerpfeld n'en a pas moins rendu un service signalé aux études d'archéologie scénique non seulement par sa féconde exploration des ruines du théâtre d'Athènes, mais par la vive impulsion que son paradoxe et les polémiques qu'il a suscitées ont donnée à l'analyse des moindres documents, textes, peintures de vases, etc., concernant la structure et le fonctionnement du théâtre grec. Th. Reinach.

37. *EGYPT EXPLORATION FUND. Archaeological Report* 1896-1897. London, Kegan and Paul, 1897. Grand in-8°, 69 p. et cartes.

L'*Egypt exploration fund*, qui centralise les efforts de la science anglaise en Égypte, a créé récemment une branche spéciale consacrée aux antiquités gréco-romaines, bien justifiée par l'abondance des découvertes papyrographiques de ces dernières années. La principale de ces découvertes, au moins par la quantité, est celle des papyrus d'Oxyrynchus (Behneseh), sur laquelle M. Grenfell nous donne dans le présent rapport de curieux détails. Pendant six semaines, à partir de décembre 1895, une équipe de cent dix ouvriers a été occupée à éventrer et à empaqueter une véritable chaîne de monticules artificiels formés par les « corbeilles de bureau » des gens d'Oxyrynchus. Cent cinquante rouleaux ont été retenus par le musée du Caire, le reste est parti pour l'Angleterre et sera publié incessamment (on sait que la publication a commencé). En attendant, M. Grenfell nous donne un aperçu sommaire de la collection qui, bien que ne renfermant aucune pièce d'époque ptolémaïque, apporte les plus précieuses contributions à l'étude de la littérature grecque comme de l'administration gréco-égyptienne. Dans le même fascicule M. Hunt publie par anticipation un échantillon des textes

littéraires : c'est un fragment considérable du IVe livre de Thucydide (ch. 38-41), déparé par d'assez nombreuses négligences, mais qui démontre le fait capital que, dès le début de l'ère chrétienne, le texte de l'historien présentait sensiblement le même aspect que dans nos manuscrits byzantins : les fautes ou interprétations — beaucoup moins nombreuses d'ailleurs que ne se l'imagine Rutherford, — remontent donc toutes ou presque toutes à l'époque alexandrine. — Signalons encore un utile rapport de M. Kenyon sur les publications relatives à l'Égypte gréco-romaine parues en 1895-1896.

T. R.

38. *ESCHYLE. The Prometheus vinctus of Æschylus...* by E. E. *Sikes* and St. J. B. *Wynne Wilson*. London, Macmillan, 1898. In-8°, LXV-197 p.

Ce qui intéressera le plus les philologues dans cette jolie édition c'est le premier chapitre de l'Introduction où le mythe de Prométhée πυρφόρος est éclairé — suivant la méthode de Lang — par de curieux rapprochements avec des traditions analogues, courantes parmi les sauvages contemporains : on notera surtout la version australienne, d'après laquelle le feu aurait été apporté aux hommes par un ramoneur qui escalada le ciel en s'aidant d'une corde. Je suis bien disposé à croire avec Sikes que Prométhée est simplement le héros civilisateur, le « prévoyant », et qu'il faut abandonner la trop ingénieuse étymologie de Kuhn (*pramantha*, le bâton frotteur), encore défendue par Max Müller dans son dernier ouvrage. Le reste de l'introduction traite du mythe de Prométhée avant Eschyle, des divers Prométhées de notre poète, de la date (entre 467 et 458) et de la mise en scène de la tragédie conservée, des caractères et de l'influence du drame d'Eschyle, des manuscrits et scholies. Sur tous ces points l'exposé des éditeurs est clair et leurs conclusions sensées ; mais ils ne sont pas toujours au courant des dernières recherches, et notamment le chapitre où Bethe a repris et (à mon avis) fortifié l'hypothèse de Westphal sur le « remaniement » du *Prométhée* vers 430 leur est resté inconnu. Le texte, qui repose sur une collation nouvelle du *Mediceus*, est conservateur, parfois à l'excès ; cependant au v. 667, on nous propose une conjecture nouvelle (καὶ μὴ θέλοι, πυρῶπ' ἂν ἐν Διὸς μολεῖν) qui paraît téméraire, ἂν étant au moins inutile et πυρώψ inconnu ; je ne vois pas pourquoi on rejetterait le πυρωτόν du *Mediceus*. Le commentaire explicatif, très détaillé et puisé aux meilleurs sources, abonde en observations excellentes ; mais le *conspectus metrorum* se traîne dans la vieille ornière des *logaèdes, dactyles cycliques* et autres *aegri somnia*.

T. R.

39. *GOBLOT* (*Émile*). *De musicae apud veteres cum philosophia conjunctione*. Thèse doctorale. Paris, Alcan, 1898.

M. Goblot étudie successivement le sens du mot *musique* chez les auteurs anciens, qu'il veut qu'on prenne presque toujours au propre ; ce que les anciens ont su de la doctrine des vibrations musicales ; la théorie des nombres qui expriment les intervalles consonants ; la *tetractys* et l'*harmonie* pythagoriciennes ; le système de l'harmonie dans le monde et dans la vie morale. Son exposé est en général clair et judicieux. Cependant cet assemblage de chapitres ne constitue pas un tout véritable et n'apporte rien d'essentiellement nouveau. On s'étonne aussi que des auteurs aussi importants que Philodème, Sextus Empiricus et Aristide Quintilien aient été systématiquement négligés. Quoique tardifs, ils nous ont conservés de très utiles souvenirs de théories plus anciennes.

T. R.

40. *HORTON-SMITH* (*Lionel*). *Ars tragica Sophoclea cum Shaksperiana comparata, an essay on the tragic art of Sophocles and Shakspere*. Cambridge, Macmillan and Bowes, 1896, XII-146 p., in-8°.

Cette dissertation latine, récompensée, en 1894, par un prix de l'Université de Cambridge, témoigne d'une lecture curieuse et sérieuse des œuvres de Sophocle et de Shakspere (*sic*, voir la préface), ainsi que des nombreux travaux anglais et français dont elles ont été l'objet. L'auteur doit assurément beaucoup au solide ouvrage de M. Stapfer sur *Shakspeare et les Tragiques grecs*. Il débute par des considérations générales, conformes à la critique traditionnelle, sur l'essence propre et les formes diverses du drame ancien. Puis il détermine, par une brève comparaison, les nécessités constitutives du drame sophocléen et du théâtre du *grand Will*, insistant sur les divergences tranchées qui les séparent et sur les causes impérieuses de ces divergences, — historiques notamment, sociales et religieuses. Les citations, sobres, et les références essentielles ont été assez habilement recueillies et présentées. Ce sont des *indications* précises, qu'on peut compléter avec fruit par la lecture des excellentes analyses de M. Maurice Croiset. Ensuite, M. Horton-Smith, entrant dans le détail, étudie successivement, et toujours très sommairement, l'importance du chœur grec chez Sophocle, les trois unités, la structure métrique des scènes, l'économie des pièces de Shakspere où figure, au rebours des drames antiques, l'élément comique et bouffon, repris par le romantisme. La composition intime d'une tragédie, diversement entendue par Sophocle et par Shakspere, fournit la matière d'un intéressant chapitre spécial (chap. III). Enfin, l'auteur examine le *style* et la *diction*, la poésie de Sophocle, les vers et la prose dans Shakspere ; il oppose la légère ironie grecque aux violents jeux de mots, à l'ironie amère, tragique, du poète anglais ; il passe en revue quelques questions de détail (anachronismes, erreurs géographiques, *deus ex machina*), et tâche d'approfondir l'unité même de l'action et le développement des caractères, avec le rôle de l'élément surnaturel. — En somme, le petit livre de M. Horton-Smith est, sous un mince volume, un résumé net, agréable, d'un parallélisme ingénieux, écrit en une langue claire et correcte en général, mais qui manque parfois un peu de relief.

Victor GLACHANT.

41. (*MÉLANGES KORSCH*). Χαριστήρια. Recueil d'articles sur la philologie et la linguistique, dédiés à Théodore Korsch, professeur honoraire à l'Université de Moscou. Moscou, 1896, impr. Lissner, grand in-8°, VIII-550 p.

Cette gerbe offerte à un des plus distingués professeurs de l'Université de Moscou, après trente années d'enseignement, comprend plusieurs épis qui intéressent les études grecques. Nommons les principaux : von Stern, *Solon et les classes censitaires athéniennes ;* Zielinski, *Incompatibilités chronologiques dans l'Iliade;* Oulianow, *Le nominatif singulier en α bref dans les noms masculins;* Chakhmatow, *Accent grec et accent slave ;* Solmsen, αἶνω *et famille;* Novosadski, *Observations critiques sur les hymnes orphiques* (ces deux en latin); Koulakowsky, *Le nom de Kertch ;* Sloudsky, *Le nombre des sénateurs dans la Constitution athénienne de 411;* Mandès, *La tradition de la guerre lélantienne ;* Sobolevsky, *Observations sur le VIe livre de Thucydide* ; Schultz, *Valeur rythmique du dochmiaque ;* Scherzl, *Héraldique gréco-romaine;* Rodjestvienski (en grec), *Sur le* περὶ ἑρμηνείας *de Démétrius ;* Denisow, *Remarques sur Eschyle ;* Schwartz,

Sur la Politique d'Aristote. Plusieurs de ces mémoires nous ont paru d'une réelle valeur ; il faut d'autant plus regretter que, sauf trois, ils soient tous rédigés dans une langue qui a toutes les qualités du monde, excepté celle d'être comprise de la majorité des philologues.

T. R.

42. *LEGRAND* (*Ph. E*). *Quo animo Graeci, praesertim V° et IV° saeculis, tum in vita privata, tum in publicis rebus divinationem adhibuerint.* Thèse doctorale. Paris, Fontemoing, 1898, in-8°, 98 p.

M. Legrand examine d'abord (et c'est peut-être le chapitre le plus intéressant de sa thèse) dans quel intérêt, à quel propos les Grecs des ve et ive siècles consultaient les oracles ; il fait ressortir le caractère essentiellement pratique de ces consultations. Trois chapitres plus courts étudient l'opinion populaire sur la nature de la prescience divine, le genre de piété que révèle l'usage de la divination, l'art avec lequel les devins libellaient leurs réponses. Enfin, deux chapitres sont consacrés à l'abus que les factions faisaient ou pouvaient faire des oracles et à la partialité de certains sanctuaires pour des États déterminés. — Le travail de M. Legrand est très solide et repose sur un dépouillement considérable de textes littéraires et épigraphiques dont il nous laisse entrevoir la future publication, avec un commentaire. Un pareil *Corpus oraculorum* sera, comme la thèse elle-même, un très utile complément de l'ouvrage classique de M. Bouché Leclercq (1).

H. N.

43. *LIEBERICH* (*Heinrich*). *Studien zu den Proömien der griechischen und byzantinischen Geschichtschreibung.* 1 Teil. Die griechischen Geschichtschreiber. Programme du gymnase de Munich, 1898. In-8°, 50 p.

La monographie méthodique et consciencieuse de M. Lieberich est une utile contribution à l'étude de la rhétorique antique. L'auteur a cherché à classer les τόποι qui fournissent la matière des introductions ou proèmes des historiens grecs, à montrer à quelle date ils apparaissent, avec quelle fidélité on se les transmet de main en main. Les plus anciens proèmes ne sont guère que des titres développés. Le proème polémique de Thucydide lui paraît le chef-d'œuvre du genre, mais M. Lieberich a négligé de nous dire comment il explique les remaniements successifs qui l'ont fort défiguré, et il n'échappe pas à la *thucydidolâtrie.* Xénophon, dans la *Cyropédie,* introduit le τόπος de la *captatio benevolentiae.* Polybe inaugure le genre artificiel et prétentieux, Diodore paraît s'inspirer de ses devanciers, surtout d'Éphore et de Polybe, Denys d'Halicarnasse sent la réclame, Josèphe est plus adroit qu'original. — Parmi les auteurs postérieurs, le seul Arrien se distingue par sa simplicité ; le reste tombe dans le *cliché* pour ne plus en sortir.

T. R.

44. *MOMMSEN* (*August*). *Feste der Stadt Athen im Altertum.* Leipzig, Teubner, 1898. In-8°, VIII-548 p.

Ce livre est un remaniement très amplifié de l'*Heortologie* parue en 1864 et qui est restée l'ouvrage fondamental

(1) P. 23. L'oracle rendu à Deinoménès (Plut., *De Pyth. orac.*, § 19) est sûrement apocryphe puisque, au moment de consulter la Pythie, D. avait *quatre* fils, non *trois.* — P. 36. Le texte de Xénophon, *Cyrop.*, I. 6, 46, me paraît trop sollicité : c'est une simple paraphrase du vers de l'*Iliade*, A 70 : ὃς ἤδη τά τ' ἐόντα τά τ' ἐσσόμενα πρό τ' ἐόντα. — P. 83. A propos des oracles rapportés d'Athènes par Cléomène, il ne fallait pas oublier le texte (si difficile dans sa mutilation) de Suidas, v. Ἄνθης.

sur la matière. M. A. Mommsen s'est soigneusement tenu au courant de tous les nouveaux matériaux qui ont surgi dans l'intervalle, surtout du fait des inscriptions (1); il les discute et les utilise avec l'érudition consciencieuse et la parfaite loyauté qui sont la marque de son talent, n'hésitant pas à se déjuger toutes les fois que les documents n'ont pas confirmé ses hypothèses antérieures. Les fêtes sont rangées et étudiées dans l'ordre du calendrier. Cette disposition, commode pour les recherches, aurait besoin d'être corrigée par une étude d'ensemble sur les fêtes attiques, dans l'ordre chronologique de leur introduction. M. Mommsen nous fait espérer l'apparition prochaine de cet utile complément de son traité.

V.

(1) M. M. ne cite pas toujours le texte le plus correct; ainsi (p. 333) dans le décret des Démotionides (*CIA.*, II, 841 b), il ne fallait pas reproduire l'inepte leçon : ἀπὸ τοῦ μείου κωλῆν πλεύρονος; tout le monde lit aujourd'hui πλευρόν, οὔς.

45. *MÜLLER* (*Max*). *Nouvelles études de mythologie.* Traduites par *Léon Job.* Paris, Alcan, 1898. In-8°, x-651 p.

Ce beau livre, qui pourrait bien être le testament littéraire du célèbre savant, méritait d'être traduit et, comme il l'a été, excellemment traduit en français. M. Max Müller y a résumé une fois de plus, dans un langage toujours clair et attachant, ses vues générales sur les problèmes et les méthodes de la mythographie, son attitude, plus sceptique que malveillante, envers l'école *agriologique,* autrement dit l'école qui demande de préférence au folklore des sauvages actuels des lumières sur l'origine des mythes gréco-romains, enfin ses convictions inébranlables sur le caractère naturaliste, spécialement solaire, de la plupart des dieux védiques et leur étroite parenté avec ceux du Panthéon hellénique. Chemin faisant, M. Max M. s'explique sur le degré de rigueur qu'il convient d'attribuer aux lois phonétiques dans l'étymologie des noms divins; puis il passe en revue — et c'est le chapitre le plus long de l'ouvrage — les plus importantes figures de la mythologie grecque en s'efforçant de les rattacher à leurs frères aînés védiques. Beaucoup de ces rapprochements, qui ne sont pas nouveaux, continueront à soulever de vives résistances, parce qu'ils ne satisfont complètement ni le sens, ni la phonétique : Ouranos-Varuna, Hermès-Sarama, Athéné-Ahana (aurore), Apollon-Apavalyan (celui qui ouvre les portes célestes), Prométhée-Pramantha (le frotteur), etc., sont autant d'équations plus ingénieuses que probantes. Mais il y a quelque chose de touchant dans la fidélité de M. Max Müller à ses anciennes idoles, et l'on ne saurait refuser quelque admiration à l'abondance et à la finesse de sa dialectique, comme à l'étendue et au rajeunissement incessant de son érudition. Même ceux qui rejettent en principe son système trouveront beaucoup à apprendre et à approuver dans les critiques qu'il adresse aux fanatiques du *totem* et du fétiche. Seulement ils s'étonneront qu'un critique si avisé et à l'esprit si ouvert néglige totalement (ou peu s'en faut) la part des populations an-aryennes primitives dans les mythologies des peuples aryens. L'étonnante diversité que présentent ces mythologies ne peut guère s'expliquer que par une très forte infusion de croyances et de légendes nées dans un tout autre milieu: qui dira si, dans certains cas, cette infusion n'est pas allée jusqu'à l'absorption?

V.

46. *RAMSAY* (*W. M.*). *The cities and bishoprics of Phrygia.* Vol. I, part 2. Oxford, Clarendon Press, 1897. In-8°, p. IX et p. 353-792.

La *Revue* a longuement rendu compte (IX, 349) de la première partie de cet ouvrage capital. Celle-ci ne constitue pas une contribution moins importante à la géographie et à l'histoire de l'Anatolie centrale. M. Ramsay s'y occupe surtout de la région des sources du Méandre, des plateaux arrosés par ses affluents de droite et de quelques parties du plateau central. La question des sources paraît définitivement élucidée et Partsch a complété la démonstration en faisant voir l'origine de l'erreur de Tite-Live qui fait naître à Apamée le Méandre au lieu du Marsyas. Le Norgas-tchaï est l'ancien Orgas, le Menderes Duden l'Obrimas; la Therma, mentionnée sur la « monnaie aux quatre fleuves », est aussi identifiée. Sur le site et l'histoire d'Apamée-Célènes R. a des pages excellentes, mais il s'exagère, comme Radet, l'importance du « grand commerce » lydien et il a tort de croire que le nom Kibotos puisse dériver de la localisation de l'arche de Noé : c'est plutôt le contraire qui est vrai. Les inscriptions juives d'Apamée, les inscriptions chrétiennes d'Eumeneia s'augmentent de plusieurs numéros et sont habilement commentées ; à propos de l'inscription d'Abercius, à laquelle R. a attaché son nom, nous lisons un intéressant extrait de la *Vita* inédite d'Abercius contenue dans le Cod. Paris. 1540. Les textes relatifs aux cultes locaux, notamment celui de Μὴν Ἀσκηνός, ont été bien groupés. Signalons encore les localisations (empruntées à Radet) de Justinianopolis sur le plateau Banaz Ova et de Kéramôn Agora, près d'Acmonia. Diocleia, Ridyessos, peut-être Eucarpia, ont désormais leur site assuré. Les résultats des nombreuses recherches géographiques et topographiques de R. sont consignées dans des cartes dont le relief accuse un sérieux progrès. En revanche, l'index aurait pu être élaboré de façon plus pratique ; de bons index sont le complément indispensable d'ouvrages « éparpillés » de ce genre, et le peu de souci que M. Ramsay a toujours montré pour l'ordre et la composition les rend ici particulièrement nécessaires.

X.

47. *REINACH* (*Salomon*). *Répertoire de la Statuaire grecque et romaine.* Deux volumes en trois tomes. Paris, Leroux, 1897-1898.

On est à court d'épithètes pour louer la variété et l'abondance des travaux où se dépense la prodigieuse activité de M. Salomon Reinach. Son œuvre constitue déjà une vraie bibliothèque. On pourrait croire que, produisant si vite, il se plaise aux sujets qui n'exigent, pour être traités, qu'une vaste érudition et des vues d'ensemble, mais dont les matériaux sont déjà réunis. Tout au contraire, M. S. R. court de préférence aux besognes les plus longues et les plus ardues, à celles qui rebutent les autres par la nécessité de réunir un trop grand nombre de documents, par l'immensité des recherches préalables. Là où les autres ont peur de se noyer, il se précipite et nage à son aise. La bibliographie, la réunion de tous les renseignements historiques sur tel ou tel groupe d'objets, ont pour lui un invincible attrait. Nous lui devions déjà dans sa *Bibliothèque des Monuments Figurés* le classement de beaucoup de sculptures, de peintures de vases, de pierres gravées, jusqu'alors disséminées ou disparues, en quelque sorte perdues pour la science. M. R. leur a rendu un état civil; grâce à lui nous savons, au moins pour la plupart d'entre elles, ce qu'elles sont devenues, dans quelle collection elles se trouvent, par qui elles ont été publiées. Il a créé, si je puis dire, « l'anthropométrie » des antiquités. On lui présente un inconnu, un vagabond sans domicile connu. Tout de suite, grâce à ses fiches, il le reconnaît, lui rend sa personnalité et son propriétaire. C'est une besogne ingrate et énorme que d'avoir constitué un pareil

mécanisme et de l'avoir amené à un bon fonctionnement.

Aujourd'hui M. S. R. nous apporte, presque d'un seul coup, un véritable *Corpus* des statues antiques. Ce qu'une Académie ose à peine tenter ou ce qu'elle met cinquante ans à réaliser, il l'entreprend tout seul et le mène à bien en quatre ou cinq années. M. S. R. aura été « le Littré » de l'archéologie contemporaine. Dans ce qu'il appelle spirituellement son « Clarac de poche », par allusion aux albums volumineux et classiques de l'ancien Conservateur du Louvre, il a logé plus de dix mille statues antiques qui représentent le fonds classique de tous les musées d'antiques en Europe. C'est un tour de force que d'avoir condensé cette quantité d'images dans trois petits volumes qni coûtent en tout 10 francs! M. R. a raison d'écrire avec quelque fierté dans sa Préface : « Au cours d'une vie passionnément consacrée aux travaux utiles, je n'aurai rien fait de plus utile que cela. »

L'auteur prend soin de nous avertir qu'il n'a pas eu la prétention de réaliser, dans les conditions requises pour un pareil recueil, le *Corpus Statuarum*, mais seulement d'en fournir les éléments, d'en dresser une sorte d'index. Ce *Corpus* devra se composer de phototypies et d'héliogravures permettant d'étudier, dans chaque œuvre, le style et les détails du modelé. La grande publication des *Denkmæler* de Brunn-Bruckmann, la collection des *Einzelaufnahmen* de M. Arndt, ont jeté les fondements de cette œuvre colossale; mais il y faudra dépenser de grosses sommes et nous n'en verrons pas l'achèvement. A ses contemporains plus pressés, M. S. R. offre le simple croquis, la silhouette des statues connues, mais c'est assez pour permettre de suivre l'étude des motifs plastiques, des attitudes, des gestes, dans toute la sculpture, pour passer en revue tous les types divins, héroïques ou familiers, créés par la Grèce : c'est assez pour reconstituer un ensemble d'après un fragment antique, par la comparaison avec les types similaires. C'est donc pour les archéologues un vade-mecum aussi commode qu'indispensable. Ils auront désormais sous la main une sorte de dictionnaire où ils pourront chercher les « poses antiques », comme on cherche un mot dans un lexique.

Le point faible de l'ouvrage — et cela résultait fatalement du bon marché auquel l'auteur visait par dessus tout — est dans l'exécution des dessins. Le contraste est pénible entre le premier et le second volume. En effet, dans l'un, M. R. n'avait eu qu'à réduire les grandes planches du *Musée de Sculpture* qui sont des gravures sur cuivre, faites avec le plus grand soin par Texier, et dont l'exécution coûteuse ruina de fond en comble le comte de Clarac (voyez la notice émouvante que M. R. lui a consacrée en tête de son livre). Quoique un peu usés par le tirage, ces cuivres ont gardé beaucoup de finesse dans les réductions. Mais les deux autres tomes ne contiennent que des zincs, d'après des croquis décalqués sur des photographies ou sur des planches publiées. Le résultat est souvent moins que médiocre et M. Reinach ne se dissimule pas ce défaut dans une de ses préfaces. A cause de cette insuffisance, on ne peut pas mettre ces petits volumes entre les mains des élèves des lycées, des étudiants, des jeunes filles et même des enfants que l'on voudrait instruire des choses grecques : ils y puiseraient des idées trop fausses sur « la beauté antique ». L'ouvrage doit rester comme un *memento* entre les mains des archéologues qui savent se reporter aux grands ouvrages pour l'étude des styles. Je ne puis m'empêcher de le regretter, car, avec plus d'art dans le rendu, cette besogne immense n'eût pas été perdue pour un public beaucoup plus étendu que le nôtre. Espérons que, dans vingt ans, grâce aux progrès de la photographie et des procédés mécaniques, l'auteur pourra

rééditer son second volume avec d'autres gravures et sans en élever beaucoup le prix. Alors tout le monde pourra profiter de son travail et l'admirer. En attendant, nous lui apportons les remerciements plus obscurs, mais non moins vifs, des archéologues.

E. POTTIER.

48. *RITTER* (*Constantin*). *Platos Gesetze, Kommentar zum griechischen Text*. Leipzig, Teubner, 1896, 2 vol. in-8°.

Ce volumineux et consciencieux répertoire, travail d'un helléniste instruit et d'un philosophe avisé, a pour épigraphe : ἃ μὲν συνῆκα, γεννᾶα · οἶμαι δὲ καὶ ἃ μὴ συνῆκα (Sokrates über Heraclit). Il dénote une enquête sagace, une information abondante (notes des scoliastes, rapprochements utiles, etc.). Il faut seulement regretter que ce commentaire perpétuel d'un texte assez épineux offre un aspect si compacte, si incommode au point de vue typographique.

V. G.

49. *ROBERT* (*Carl*). *Römisches Skizzenbuch aus dem 18ten Jahrhundert*. 20tes Hallisches Winckelmannsprogramm. Halle, Niemeyer, 1897. In-4°, 80 p. Illustr.

Il s'agit d'un album de 393 dessins à la plume d'après l'antique, exécutés à Rome et dans d'autres musées, vers la fin du siècle dernier, par un artiste anonyme. M. Robert, par une ingénieuse analyse, établit que l'auteur était le peintre irlandais Henry Tresham, élève de Reynolds, qui céda l'album au sculpteur allemand Ch. Rühl, grand-oncle de la propriétaire actuelle. Les indications relatives à l'emplacement des originaux ont été ajoutées de mémoire, après coup; beaucoup sont inexactes; de plus, le dessin, qui a de l'allure, manque de correction, de style et de vérité dans la reproduction des détails de costume et des accessoires; çà et là il y a aussi des travestissements, des combinaisons hybrides qu'on doit considérer comme des projets de figures ou de groupes plutôt que comme de véritables copies. Certaines tentatives de restauration sont intéressantes. M. Robert a dépensé infiniment d'érudition et d'ingéniosité à identifier toutes les figures de cette nombreuse collection; bien peu ont résisté à ses recherches combinées avec celles de Helbig. Le bénéfice que la science retirera de ce patient travail n'est peut-être pas en proportion des efforts qu'il a coûtés; toutefois Tresham a dessiné quelques monuments aujourd'hui disparus, abîmés, ou mal restaurés; et, dans ces cas, ses renseignements, quoique sujets à caution, sont précieux. C'est ainsi, pour ne citer qu'un exemple, que la prétendue Niobé Torlonia, grâce à un fragment de corne d'abondance noté par Tresham, rentre dans la classe des répliques de la *Paix* de Céphisodote.

LE BEAU.

50. *DE SANCTIS* (*Gaetano*). Ἀτθίς, *storia della repubblica ateniese, dalle origini alle riforme di Clistene*. Rome, typographie de la propagande, 1898. In-8°, VII-364 p.

Le temps n'est plus où l'on pouvait dire *à priori* d'un ouvrage italien sur l'antiquité grecque : *italicum est, non legitur*. Sous l'impulsion de savants indigènes tels que Comparetti et Vitelli, de *métèques* comme Holm et Beloch, les études helléniques ont repris chez nos voisins d'outre-monts un vigoureux essor et nous apportent fréquemment de brillants témoignages de leur vitalité. L'ouvrage que M. de Sanctis vient de consacrer aux origines de l'histoire attique, jusques et y compris Clisthène, prend place au premier rang de

ces témoignages. C'est un des bons ouvrages de critique historique que j'aie lus dans ces dernières années. L'auteur connaît presque tout ce qui concerne son sujet (c'est à peine si quelques dissertations spéciales, comme l'étude de Hill dans la *Numismatic Chronicle* de 1897 sur la réforme monétaire de Solon et celle de Cichorius dans les Mélanges Lipsius sur le sens du nom ζευγῖται, lui ont échappé); il a fait des textes une étude sérieuse, guidée par un sens critique généralement sûr, même dans ses hardiesses, également éloigné du scepticisme à outrance et de la crédulité ; de plus, il possède une qualité bien rarement unie à l'érudition et à la critique : le sens de la réalité historique, le sens de la vie. De cet ensemble de dons et de connaissances, auquel il ne manque guère que des notions économiques plus approfondies, est née une œuvre qui, même après les gros livres de Wilamowitz et de Busolt (je dirai volontiers surtout après ces gros livres), mérite d'être non seulement consultée, mais lue : on y trouvera, non pas un indigeste amas de matériaux, mais un tissu bien lié de faits certains ou d'hypothèses plausibles, qui n'appartiennent pas toutes à l'auteur, mais qu'il a toutes *repensées* et en partie améliorées ou complétées. J'adhère résolument (j'avais adhéré par avance, puis-je dire) à la plupart de ses résultats ; en signalant en note quelques points sur lesquels M. de Sanctis ne m'a pas convaincu, j'indiquerai par là même l'étendue de notre accord sur le reste (1).

T. R.

(1) P. 16-17. Je ne crois pas exact de dire que les Ioniens d'Asie Mineure se sont regardés *toujours* comme des colons venus de l'Attique ; je ne crois pas davantage que le nom des Ioniens ait pris naissance en Asie Mineure. — P. 36. Les monnaies d'Éleusis datent de l'époque de la séparation de l'État athénien en deux cités, à la fin du ve siècle, il ne fallait donc pas les mentionner à propos de l'ancienne indépendance d'Éleusis. — P. 41. La τριακάς d'Hésychius me paraît être la fête des morts, à laquelle la famille seule participait. — P. 61. La dernière édition du testament d'Épictéta est celle du *Recueil des inscriptions juridiques*. — P. 63. La correction proposée au texte de la loi de Solon sur les associations est trop violente. — P. 69. M. de S. n'a pas réussi plus que ses devanciers à expliquer la loi des Démotionides : l'appel de la phratrie à la phratrie reste inintelligible. — P. 71. Erreurs nombreuses sur l'inscription des Labyades ; les ἀπέλλαια ne s'offrent pas aux mêmes occasions que les δαρίται ; c'est l'offrande de majorité. A propos de l'organisation gentilice, il fallait mentionner les πάτραι de Milet. — P. 104, note 11. Il est bien douteux que dans Pindare, *Pyth.*, V, et Bacchylide, XI, le poète parle au nom du chœur quand il nomme « ses ancêtres ». — P. 106. Le culte de Minos ne vient certainement pas de l'Argolide ; il est carien comme Minos lui-même (cp. λαβύρινθος = Labranda). — P. 134. M. de S. rapproche ingénieusement la cérémonie du mariage mystique dans le Βουκόλιον avec le surnom διογενεῖς donné aux rois par Homère. Mais a-t-on jamais dit d'un roi διονυσογενής ? — P. 135. L'auteur partage l'erreur commune qui veut que la loi de Dracon (*CIA.*, I, 61) ait été copiée sur les ἄξονες de Solon : une pareille copie eût été bien inutile. Il donne aussi aux mots τοὺς βασιλέας un sens inadmissible (τὸν βασιλέα τὸν ἀεὶ βασιλεύοντα) dans cette loi et dans la loi d'amnistie de Solon. Il me paraît clair que les rois (c'est-à-dire l'« archonte »-roi et les 4 rois de tribus) présidaient, au temps des législateurs, trois tribunaux différents : l'Aréopage, les éphètes, le prytanée ; la loi de Solon emploie donc très justement ὑπό en parlant des rois et ἐκ en parlant des trois tribunaux. — P. 165. M. de S. a mille fois raison de ne pas croire à la constitution de Dracon ; mais il ne faut pas calomnier même le diable. Jamais l'auteur de cette constitution n'a assimilé les prytanes aux bouleutes ni voulu parler de 401 prytanes ! — P. 195. Il ne me paraît pas certain qu'Aristote ait entendu par ἑκτήμοροι des métayers payant 1/6 de la récolte ; les mots κατὰ ταύτην τὴν μίσθωσιν

51. *SOPHOCLE. König Œdipus.* 10te Auflage. Neue Bearbeitung von *Ewald Bruhn* (coll. Haupt et Sauppe). Berlin, Weidmann, 1897, in-12.

L'introduction de M. Bruhn est un travail très intéressant et qui, sauf le premier chapitre (*l'Action*), lui appar-

tient en propre. Il montre que dans l'*Œdipe Roi* Sophocle n'a pas été créateur moins original que poète admirable : l'ancienne épopée ne lui fournissait qu'un canevas et l'*Œdipe* d'Eschyle avait pour sujet non la révélation des malheurs du tyran, mais sa querelle avec ses fils et la malédiction dont il les frappe. En revanche, M. B. pèche par trop de subtilité quand il veut déterminer la date d'*Œdipe Roi* par la double raison : 1° que le Créon d'*Antigone* (444) serait un reflet du caractère d'Œdipe ; 2° que le deuxième stasimon renfermerait une attaque contre Protagoras et consorts et un conseil à Périclès de ne pas mettre la main sur les trésors de Delphes. Tout cela est tiré par les cheveux et la date assignée (457 !) paraît beaucoup trop haute. — Le texte ne présente guère de changements, et l'auteur relègue généralement en note ses conjectures ou celles de ses devanciers (1). Le commentaire explicatif témoigne d'une remarquable intelligence des vrais besoins du lecteur ; l'indication fastidieuse des « passages parallèles » a été réduite au strict nécessaire. Il est regrettable qu'un livre classique soit aussi mal imprimé : visiblement M. B. ne sait pas corriger ses épreuves et les fautes qui portent sur le grec sont particulièrement gênantes et nombreuses.

T. R.

comportent une explication plus large. En tout cas l'ἑκτήμορος est très certainement le vilain qui ne touche que 1/6 de la récolte et l'explication de M. S. est invraisemblable (le riche prêtant au denier 6 !). C'est un des cas où se montre l'insuffisance de son *sentiment* économique. — P. 206. Je ne crois pas du tout « évident » que Solon n'a pas aboli les dettes et s'est contenté de libérer tous les gages (ce qui d'ailleurs revenait pratiquement au même). En général, les vues de M. de S. sur l'histoire de l'hypothèque attique sont plus ingénieuses que convaincantes. — P. 217. M. de S. a très mal compris et même interprété d'une manière absurde le texte d'Aristote sur la réforme des poids par Solon. Loin de dire que Solon ait soumis aux mêmes règles les poids et les monnaies, Aristote dit au contraire que le talent « avoir-du-poids » valut 63 mines monétaires (au lieu de 60) et que de même chacune de ses subdivisions valut 1/20 de plus que l'unité monétaire homonyme. Je n'admets pas non plus que la division de la mine en 70 drachmes (que j'ai signalée et, je crois, expliquée pour Delphes) fût un fait général dans le système éginétique ; les textes (Pollux, IX, 86, etc.) disent absolument le contraire et l'analogie invoquée (la mine babylonienne de 60 sicles) porte à faux : 60 est un diviseur naturel, non 70 ; ce dernier chiffre ne peut s'expliquer que par la tentative d'établir un pair fixe entre deux systèmes monétaires différents. M. de S. est encore plus malheureux dans sa tentative de distinguer entre les mesures éginétiques et les mesures phidoniennes qu'il voudrait expliquer par le verbe φείδομαι « ménager » ! — P. 238. Distinction imaginaire entre le trésor d'Athéna et le trésor de l'État athénien. — P. 275. La tentative de placer l'affaire de Cylon au temps du premier exil de Pisistrate est certainement ingénieuse, mais se heurte au témoignage formel d'Hérodote. En tout cas, il me paraît impossible que le Mégaclès, père de Clisthène, soit identique au Mégaclès, beau-père de Pisistrate. En revanche, j'adhère complètement à l'opinion qu'il n'y a eu que deux exils des Alcméonides, l'un par Pisistrate, l'autre par Isagoras. — P. 297. Je ne crois ni à l'institution des naucraries par Pisistrate, ni à leur connexion avec la marine ; il n'y a là qu'une vieille erreur d'étymologie. — P. 313. Il n'est pas exact qu'Aristote considère le combat de Lipsydrion comme postérieur à l'affaire d'Harmodius. M. de S. omet à tort l'épisode de Kédon.

(1) V. 11. δείσαντες εἴτ' εἴρξοντες (faible), 108. εὑρεθήσεται ; (Sintenis). 1383. γένους μιάστορα (Wecklein). — Les notes sur 187 et 192 sont contradictoires. Dans 1092 πατριῶται n'équivaut pas à πολῖται. L'admirable et certaine correction de Sémitélos sur le v. 17 (οἷα σὺν γήρᾳ βαρεῖς) ne pouvait encore être connue de B.

52. *WUENSCH* (*Richard*). *Sethanische Verfluchungstafeln aus Rom.* Leipzig, Teubner, 1898, in-8°, 123 p.

Les documents retrouvés, déchiffrés, publiés et en majeure partie dessinés en fac-similé par M. Wünsch sont des tablettes magiques en plomb, roulées ou pliées, conservées toutes, sauf une,

au musée Kircher et dont la découverte remonte à une cinquantaine d'années; elles proviennent d'une sépulture de la Voie appienne et paraissent être l'œuvre de deux ou trois scribes-sorciers contemporains. Les formules d'imprécation (grecques et latines) qu'elles contiennent s'adressent à des *agitatores* du Cirque. M. W. y retrouve des noms de cochers connus par des médaillons contorniates du temps d'Honorius et fixe en conséquence leur date aux environs des années 390-420. Leur intérêt paléographique et archéologique n'est pas médiocre (notez, par exemple, ζύκλα = κύκλα, et la double graphie *Praestetius Praeseticius*, premier indice de la *sibilation* du *t* intervocalique). Mais elles sont surtout instructives par leurs invocations mythologiques et les grossières figures qui les accompagnent. A côté des sept voyelles, de lettres éphésiennes, des noms d'Osiris, d'Aidoneus-Adonai, d'Ananké, des dieux Ephydrias (?) et Nymphéos, du démon Eulamon (?), on trouve surtout la représentation d'un dieu à corps humain, à tête d'âne, qui n'est autre que Typhon-Seth; rarement invoqué sous son nom, il est plus souvent appelé le maître des sphères, le ministre d'Ananké, etc. Déjà Matter et de Rossi avaient conclu au caractère gnostique de nos tablettes. M. W. précise davantage. Il réunit les renseignements des écrivains ecclésiastiques sur cette singulière secte *séthique*, d'origine égyptienne, mais qui, lorsqu'elle subit l'influence chrétienne, essaya d'identifier le dieu Seth à Seth, fils d'Adam, prototype du Christ « fils de l'homme ». Il croit — et cette opinion avait déjà été soutenue par Haupt, — que le fameux « crucifix a l'âne » du Palatin (avec le graffito Ἀλεξαμενὸς σέβετε θεόν) n'a rien de sarcastique, mais émane bien réellement d'un soldat « séthisant ». Toutefois, et malgré le second graffito du même individu (Ἀλεξαμενὸς *fidelis*), le caractère chrétien de ce document ne me paraît pas assuré, non plus d'ailleurs que celui des tablettes étudiées par M. Wünsch : l'invocation des anges et archanges n'est pas décisive à cette époque de syncrétisme délirant et d'universelle confusion des idées. T. R.

BIBLIOGRAPHIE ANNUELLE

DES

ÉTUDES GRECQUES

(1895-96-97)

PAR CH.-ÉM. RUELLE

N. B. — *Les articles dont le format n'est pas indiqué sont in-8°; ceux qui ne portent pas de date ont été publiés en 1896.*

I. — GÉNÉRALITÉS — ENSEIGNEMENT DU GREC. — MÉLANGES. — BIOGRAPHIES DE SAVANTS.

ANNUAL of the British School at Athens. nr. II, London, Macmillan, 1897. 10 Sh. 6 d.

BECKER, A. H., Un humaniste au XVIe siècle. Loys Le Roy (Ludovicus Regius) de Coutances. (Thèse doctorale.) Paris, Oudin.

BEITRAEGE (Philologisch-historische-) für Wachsmuth.

BRAUSE, A., J. G. Stallbaum. Ein Beitrag zur Geschichte der Thomasschule in der ersten Hälfte des 19. Jahrh. 1. Tl. Progr. Leipzig, Hinrichs, 1897, in-4. 1 M. 80 Pf.

BREICHER, Ch., Erinnerungen an E. Curtius. (Preuss. Jahrb. 1896, Dez. p. 582-603.)

ΧΑΡΙΣΤΗΡΙΑ, Collection de diss. philologiques et linguistiques en l'honneur de Th. Korsch (en russe). Moscou, VIII, 550 p.

CREDARO, L., Il greco nelle scuole secondarie di Europa e di America. (Rendic. d. r. Istit. Lomb. d. sc. e l. S. II, t. XXX, fasc. 2 et 11.)

DE SANCTIS, G., Saggi storico-critici. Fasc. I. Roma, unione coop. — 41 p.

FESTSCHRIFT für Georg Ebers zum 1. märz 1897. Leipzig, Engelmann, 1897. 20 M.

FESTSCHRIFT zur 100Jährig. Jubelfeier des k. Fried.-Wilh. Gymnasiums zu Berlin. Berlin, 1897.

FESTSCHRIFT z. 1100Jähr. Jubilaeum d. deutschen Campo Santo in Rom Freiburg i. Br. Herder, 1896, in-4°.

GRAVINO, Saggio d'una storia dei volgarizzamenti d'opere greche nel secolo XV.

HUMBOLDT, W. von, Sechs ungedr. Aufsätze üb. das klassische Altertum. hrsg. von *A. Leitzmann*. Leipzig, Goeschen. 3 M,

INDOGERMANISCHE FORSCHUNGEN. Hrsg. von *K. Brugmann* und *W. Streitberg*. Jahrg. VII. Strassburg, Trübner, 1897. 16 M.

KOHL, O., Griechischer Unterricht. (Aus Encyclopaed. Handbuch d. Paedagogik.) Langensalza, Beyer. 64 p. 1 M. 50 Pf.

LACHELIER, Notice sur la vie et les travaux de M. Barthélemy Saint-Hilaire. (Séances et trav. de l'Acad. des sc. mor. et pol. juillet 1897.)

LAMBROS, Sp. P., Paul Kalligas. (Byz. Zeitschr., VI, 1, p. 217-218.)

— Nikephoros Kalogeras. (Ibid., p. 218.)

LEGRAND, Ph. E., Biographie de L.-Fr.-Séb. Fauvel. (Rev. arch. janv.-fév. 1897, p. 41-66.)

LUDWICH, A., Miscellen (I-XI). Progr. Königsberg., 1897. 20 p.

MAHAFFY, J. P., A Survey of Greek civilization. Meadville, Pennsylvania, Flood and Vincent.

MANFREDI, V., Il rinovamento degli studi ellenici. libro pel secolo ventesimo. Torino, Paravia, 196 p. L. 3

MEKLER, S., Ernst Curtius. (Nation, 1896, nr. 42, p. 632 et suiv.)

MÉLANGES, p. p. *Ch. Harlez*. Leiden, Brill.

MUELLER, H. C., On the scope of an international philhellenic Society. (Hellas, VI, 4, p. 305-320.)

MUELLNER, K., Acht Inauguralreden des Veronesers Guarino und seines Sohnes Battista. Ein Beitrag zur Geschichte der Pädagogik des Humanismus. (Wiener Studien, XVIII, 2, p. 283-306.)

NAZELLE, J.-J., Isaac Casaubon, sa vie et son temps. Paris, Fischbacher, 1897, in-16. 234 p. 3 fr. 50 c.

NEKROLOG : E. Curtius. (Jahrb. d. k. Deutschen Archaeol. Instituts, 1895, H. 3, p. 135-136.)

— Ἐρνέστος Κούρτιος. (Ἑστία, 1895, p. 132.)

OMONT, H., Martin Crusius, G. Dousa et Théodose Zygomalas. (Rev. des ét. gr. 1897, p. 66-70.)

— Journal auto-biographique du cardinal Jérôme Aléandre (1480-1530). Notices des manuscrits de Paris et d'Udine. (Notices et extr. des manuscrits de la biblioth. nat., t. XXXV, 1. partie, p. 1-116.) 1 fac-similé.

PAULY'S Real-Encyclopädie der klassischen Altertumwissenschaft. Neue Bearbeitung.., von *G. Wissowa*. Stuttgart, Metzler. I Bd.; Lief. 16-24 (Aal-Babylon). — Bd. II, 25-33. Lief. à 2 M.

REINACH, S., W. H. Waddington. (Nekrolog. Bursian-Muller's Jahresb. 1897. p. 1-8.)

RUDIGER, W., Petrus Victorius aus Florenz. Studien zu seinem Lebensbilde. Halle a. S. Niemeyer. VIII, 150 p. 3 M.

REISKE, Briefe, hrsg. von *R. Foerster*. (Abhandlgn d. k. sächsischen Gesellschaft d. Wiss. XXXVIII (Philol.-hist. Class. XVI). Leipzig, Hirzel, 1897. XVI, 928 p. 30 M.

SATURA VIADRINA. Festschrift zum 25jährigen Bestehen des philologischen Vereins zu Breslau. Breslau, Schles. Buchdruckerei, 1897. V, 159 p. 5 M.

SCHMEDING, Die neuesten Forschungen üb. das klass. Altertum, insbesondere das klass. Griechenland. Osterwieck, Zickfeldt, 1897, 56 p. 80 Pf.

SCHNEIDEWIN, M., Die antike Humanität. Berlin, Weidmann, 1897. XX, 560 p. 12 M.

SCHOELL, Fr., Rudolf Schöll, Nekrolog. (Bursian-Muller's Jahresb. 1897, p. 9-40.)

SCHWAHN, W., Lorenzo Valla. Ein Beitrag zur Geschichte des Humanismus. Diss. Berlin, Meyer und Müller. 61 p. 1 M. 20 Pf.

SCOMP, H. A., How to promote the study of Greek. (The Bibliotheca Sacra, 1897, july.)

THEOLOGISCHE STUDIEN. Hrn wirkl. Oberkonsistorialrath Professor *D. B. Weiss* zu seinem 70. Geburtstage dargebracht. Goettingen, Van den Hoeck und Ruprecht, 1897. III, 357 p. 11 M.

TOEPFFER, J., Beiträge zur griech. Alterthumwissenschaft. Berlin, Weidmann, 1897. XVI, 384 p. fig. 10 M.

UHLIG, G. und WHEELER, B. J., Das griechische Studium in der Cornell-University zu Ithaca (N. Y.). (Human. Gymnas., 1897, nr. 1.)

VOLLGRAFF, W., Ernest Curtius. (Rev. de l'Univ. de Bruxelles, 2e année, 1897, nr. 1.)

WIENER STUDIEN, XVIII. Wien. Gerold.

— XIX. Ibid., 1897.

II. — Histoire littéraire en général. — Philologie variée.

BAMBERG, A. von, Jahresbericht über Griechisch. (In Rethwich's Jahresb. üb. d. höh. Schulw. X, Abth. VII.) 38 p.

BATIFFOL, Anciennes littératures chrétiennes. La littérature grecque. Paris, Lecoffre, 1897, in-12. 3 fr. 50 c.

FERRINI, C., Notizie su alcuni manoscritti importanti per la storia del diritto greco-romano. (Byz. Zeitschr. VI, 1, p. 155-157.)

BRUNS, I., Das literarische Porträt der Griechen im 5. und 4. Jahrhundert vor Christi Geburt. Berlin, Besser. X, 594 p. 9 M.

GARNETT, L. M. J., New folk-lore researches : Greek folk-poesy. Ed. *J. S. St. Glennic.* London, Nutt; 2 vol. 21 Sh.

GOMPERZ, Th., Beiträge zur Kritik und Erklärung griechischer Schriftsteller, V. (Sitzungsb. d. kais. Akad. d. Wiss. Philos.-hist. Cl. Bd. 134.) T. à p. Wien, Gerold, 1895. 16 p. 50 Pf.

HAIGH, A. E., The tragic drama of the Greeks. Illustr. Oxford, Clarendon Press. VIII, 499 p. 12 Sh. 6 d.

HARNACK, Geschichte der altchristlichen Litteratur bis Eusebius. 2 Tl. 1. Bd. Leipzig, Hinrichs, 1897. XVI, 732 p. 25 M.

KARELS, J., Le destin et la mort dans la tragédie grecque. Progr. Luxembourg, 1897, in-4. 64 p.

KOLSDORFER, M., Fried. Schlegels Abhandlung « Ueber das Studium der griech. Poesie ». Progr. Bakowice. 50 p.

KROLL, W., Varia. (Rh. Mus. N. F. LII, 2.)

KROZEL, J., La douleur physique comme élément dramatique dans la tragédie grecque. (En polonais.) (Bull. de l'Acad. des sc. de Cracovie, 1897, nr. 7.)

LEVRAULT, L., Auteurs grecs, latins, français. Études critiques et analyses. Paris, Delaplane, 1897, in-8. XII, 360 p. 2 fr. 50 c.

MANCINI, A., Sulla storia della commedia greca. (Riv. di filol., XXIV, 4, p. 526-543.)

MURRAY, G., Ancient Greek litterature : a history. London, Heinemann, 1897. 426 p. 6 Sh.

OERI, J., Die attische Gesellschaft in der neueren Komödie der Griechen (26. Jahresheft d. Vereins Schweizer Gymnasiallehrer *et* Sammlung gemeinverst. wiss. Vortr. H. 275. Hamburg.) 75 Pf.

OLIVIERI, A., Appunti critici : I. Il mito di Oreste nel poema di Agia di Trezene. II. Le due Elettre. III. La Clitemestre e l'Aegisthus di Accio. (Riv. di filol. 1897, nr. 4, p. 570-599.)

PIZZI, J., Storia della letteratura greca ad uso delle scuole. Torino, Clausen, 1897. VIII, 292 p.

POEHLMANN, R., Die soziale Dichtung der Griechen. (Fleck. Jahrbb., 1898, I, p. 23-37.)

ROEHL, H., Zu griechischen und lat. Texten. (Aelian, Anthol. Palat., Athenäus, Inscr. Atticae, Isocrates, Polybius, Thucydides, Xenophon, Xenophon Eph.) Progr. Halberstadt, 1897, in-4. 18 p.

ROMAGNOLI, E., Soggetti e fantasie della commedia attica antica. Parte I. (Nuova antologia, anno XXXII, fasc. 12.)

SCHMID, W., Der Atticismus, etc. V. Registerband Stuttgart, Kohlhammer, 1897. III, 234 p. 6 M.

SCHOENE, A., Ueber die Ironie in der griech. Dichtung, insbesondere bei Homer, Aeschylus und Sophokles. Rede. Kiel, Univ.-Buchh. 23 p. 1 M. 40 Pf.

SCHVARCZ, J., Neun Briefe an Prof. Dr Paul Neerlich über die Litteratur der Griechen. Leipzig, Hirschfeld. 41 p. 1 M.

SCHWARTZ, E., Fünf Vortræge über den griechischen Roman. Berlin, Reimer, VI, 148 p. 3 M.

SCHWICKERT, J. J., Ein Triptychon klassischer kritisch-exegetischer Philologie. (1 : Wahre Methode der Textkritik der Alten, 2 : Zur Πολιτ. 'Αθ. 3 : Emend, zu Hesiod, Aristoph. Soph. Terentius, zu Phylarchi Fragm., zu d. Porph. Uspenski'schen Fragm. des Menander und zu Plutarch.) Würzburg, Krüger. 88 p. 2 M.

SELIGER, P., Die Kunst der Charakteristik in der griech. Litteratur der class. Zeit. (Beil. z. Müncher Allg. Zeitung, 1897, nr. 214.)

SITZLER, Zu den griechischen Elegikern und Tragikern. Programmschau. (Gymnasium, 1897, nr. 6.)

STEINSCHNEIDER, M., Die arabischen Uebersetzungen aus dem Griechischen. Leipzig, O. Harrassowitz. 20 M.

USENER, H., Der Stoff des Epos. (Sitzungsb. d. philos.-hist. Cl. der Akad. d. W. in Wien, XII, p. 96-98.)

— — Wien, Gerold, 1897. 1 M. 50 Pf.

VITELLI, G. e MAZZONI, G., Manuale della letteratura greca. Firenze, Barbera. VIII, 661 p. L. 3, 50.

WEBER, E., Δισσοὶ λόγοι : Eine Ausgabe der sog. Dialexeis. (Philol. und histor. Beitr. f. Wachsmuth, p. 33-51.)

WEIL, H., Études sur le drame antique. Paris, Hachette, 1897. 328 p. 3 fr. 50 c.

WERNICKE, K., Bockschöre und Satyrdrama. (Hermes, XXXII, 2, p. 290-310.)

WEYMAN, C., Classikerlektüre in der Spätzeit. (Philol. LV, 3, p. 471-473.)

WILCKEN, U., Zur aegyptisch-hellenistischen Litteratur. (Festschr. f. Ebers, p. 142-152.)

ZU griechischen Prosaikern. (Gymnasium, 1897, nr. 9.)

ZURETTI, C. O., L'attività letteraria dei due Dionisii di Siracusa. (Riv. di filol. 1897, nr. 4, p. 529-557.)

III. — Philosophie.

AALL, A., Der Logos. Geschichte seiner Entwicklung in der griechischen Philosophie und der christlichen Litteratur. I. Gesch. der Logosidee in der griech. Philosophie. Leipzig, Reisland, 1897. XIX, 251 p. 5 M.

ARLETH, E., Sokrates. Prag. Haerpfer, 1897, 10 p. 40 Pf.

BAUER, W., Der ältere Pythagoreismus. Eine kritische Studie. (Berner Studien zur Philosophie, hrsg. von *L. Stein*, VIII.) Bern, Steiger, 1897. VIII, 232 p. 1 M. 75 Pf.

BAUMSTARK, A., Ζητήματα βαρβαρικά. (Beitr. f. Wachsmuth, p. 145-154.)

BURNET, J., Law and Nature in Greek ethics. (Internat. Journ. of Ethics, 1897, April.)

CASPARI, A., De Cynicis, qui fuerunt aetate imperatorum Romanorum, 4. (Wiss. Beil. z. Progr. d. kgl. Gymn. zu Chemnitz. 1896. 26 p.)

CHIAPELLI, A., Gli Studi sulla storia della filosofia antica in Italia negli a. 1892-1893. (Archiv f. Gesch. d. Philos. X, 3, p. 429-432.)

CORRADI, A., La moglie di Socrate. (Bibliot. d. scuole ital., VII, 1.)

COVOTTI, A., Le teorie dello spazio e del tempo nella filosofia greca fin ad Aristotile (Estr. d. Annali d. r. scuola norm. sup. di Pisa.) 1897. 217 p.

CROZIER, J. B., History of intellectual development on the lines of modern evolution. Vol. I : Greek and Hindoo thought, Graeco-Roman paganism, judaism and christianity down to the closing of the schools of Athens by Justinian. London, Longmans, 1897. 554 p. 14 Sh.

DICKINSON, G. L., The Greek view of life. London, Methuen, 248 p. 2. Sh. 6 d.

DIELS, H., Ueber Anaximanders Kosmos. (Archiv f. Gesch. d. Philos., X, 2, p. 228-237.)

DOERING, A., Thales. (Zeitschr. f. Philos. und philos. Kritik. N. F., CIX, 2.)

DYROFF, A., Die Ethik der alten Stoa. (Berliner Studien, etc. N. F., II, 2-4.) Berlin, Calvary. 12 M. 50 Pf.

FAIRBANK, A., The form of philosophical discussion before Socrates. (Transact. of Amer. philol. Assoc., vol. XXVII. p. XLIII-XLVI.)

GOMPERZ, Th., Die Kyniker. (Cosmopolis, sept. 1897.)

— Griechische Denker. Lief. 6. Leipzig, Veit, 1897. 2 M.

— Grundlegung der neusokratischen Philosophie. Wien, Deuticke, 1897. IX, 155 p. 2 M. 50 Pf.

HOYER, R., Die Heilslehre. Der Abschluss sokratischer Philosophie und die wissenschaftliche Grundlage späterer Religionssysteme. Bonn, Cohen, 1897. 191 p. 5 M.

IHM, M., Zu den graeco-syrischen Philosophensprüchen über die Seele. (Rh. Mus., LI, p. 559 ff. ; LII, 1, p. 143.)

JOËL, K., Bericht über die deutsche Philosophie zur nacharistotelischen Philosophie, 1891-1896. (Archiv f. Gesch. d. Philos. X, 4, p. 539-556.)

KRALIK, R., Sokrates und seine Philosophie. (Beil. z. Münchener Allg. Zeitung, 1897, nr. 146.)

LINCKE, K., Eine Sammlung apologetischer Schriften Xenophons und Platons. (Klassiker-Ausgabe der griechischen Philosophie, I.) Mit eine Einleitung f. d. Gymnasialprima. Halle, Buchh. d. Waisenh. XIV, 159 p. 1 M. 20 Pf.

— Socrates und Xenophon .II. (Fleck. Jahrb. 1898, H. 11, I. Abt. p. 741-752.)

MABILLEAU, L., Histoire de la philosophie atomistique. Paris, Alcan, 1895. VII, 560 p. 12 fr.

PENJON, A., Précis d'histoire de la philosophie. Paris, Delaplane, in-18. VIII, 396 p. 3 fr.

PFLEIDERER. — Voir section V, PLATON.

RODIER, C., Travaux récents sur la philosophie platonicienne. (Rev. de métaphys. et de morale, V, 5.)

ROEGIERS, A., La famille de Socrate et sa prétendue bigamie. (Le Musée belge, I, 2, p. 104-113.)

TANNERY, P., Sur la période finale de la philosophie grecque. (Rev. philosoph., sept. 1896.)

— Pseudonymes antiques. I : Leucippe. II : Hicétas. III : Ecphante. (Rev. d. ét. gr., 1897. p. 127-137.)

TAYLOR, H. O., Ancient ideals, etc. New-York and London, 1897. 21 sh.

sur la matière. M. A. Mommsen s'est soigneusement tenu au courant de tous les nouveaux matériaux qui ont surgi dans l'intervalle, surtout du fait des inscriptions (1); il les discute et les utilise avec l'érudition consciencieuse et la parfaite loyauté qui sont la marque de son talent, n'hésitant pas à se déjuger toutes les fois que les documents n'ont pas confirmé ses hypothèses antérieures. Les fêtes sont rangées et étudiées dans l'ordre du calendrier. Cette disposition, commode pour les recherches, aurait besoin d'être corrigée par une étude d'ensemble sur les fêtes attiques, dans l'ordre chronologique de leur introduction. M. Mommsen nous fait espérer l'apparition prochaine de cet utile complément de son traité.

V.

45. *MÜLLER* (*Max*). *Nouvelles études de mythologie.* Traduites par *Léon Job.* Paris, Alcan, 1898. In-8°, x-651 p.

Ce beau livre, qui pourrait bien être le testament littéraire du célèbre savant, méritait d'être traduit et, comme il l'a été, excellemment traduit en français. M. Max Müller y a résumé une fois de plus, dans un langage toujours clair et attachant, ses vues générales sur les problèmes et les méthodes de la mythographie, son attitude, plus sceptique que malveillante, envers l'école *agriologique,* autrement dit l'école qui demande de préférence au folklore des sauvages actuels des lumières sur l'origine des mythes gréco-romains, enfin ses convictions inébranlables sur le caractère naturaliste, spécialement solaire, de la plupart des dieux védiques et leur étroite parenté avec ceux du Panthéon hellénique. Chemin faisant, M. Max M. s'explique sur le degré de rigueur qu'il convient d'attribuer aux lois phonétiques dans l'étymologie des noms divins; puis il passe en revue — et c'est le chapitre le plus long de l'ouvrage — les plus importantes figures de la mythologie grecque en s'efforçant de les rattacher à leurs frères aînés védiques. Beaucoup de ces rapprochements, qui ne sont pas nouveaux, continueront à soulever de vives résistances, parce qu'ils ne satisfont complètement ni le sens, ni la phonétique : Ouranos-Varuna, Hermès-Sarama, Athéné-Ahana (aurore), Apollon-Apavalyan (celui qui ouvre les portes célestes), Prométhée-Pramantha (le frotteur), etc., sont autant d'équations plus ingénieuses que probantes. Mais il y a quelque chose de touchant dans la fidélité de M. Max Müller à ses anciennes idoles, et l'on ne saurait refuser quelque admiration à l'abondance et à la finesse de sa dialectique, comme à l'étendue et au rajeunissement incessant de son érudition. Même ceux qui rejettent en principe son système trouveront beaucoup à apprendre et à approuver dans les critiques qu'il adresse aux fanatiques du *totem* et du fétiche. Seulement ils s'étonneront qu'un critique si avisé et à l'esprit si ouvert néglige totalement (ou peu s'en faut) la part des populations an-aryennes primitives dans les mythologies des peuples aryens. L'étonnante diversité que présentent ces mythologies ne peut guère s'expliquer que par une très forte infusion de croyances et de légendes nées dans un tout autre milieu: qui dira si, dans certains cas, cette infusion n'est pas allée jusqu'à l'absorption?

V.

46. *RAMSAY* (*W. M.*). *The cities and bishoprics of Phrygia.* Vol. I, part 2. Oxford, Clarendon Press, 1897. In-8°, p. IX et p. 353-792.

(1) M. M. ne cite pas toujours le texte le plus correct; ainsi (p. 333) dans le décret des Démotionides (*CIA.*, II, 841 b), il ne fallait pas reproduire l'inepte leçon : ἀπὸ τοῦ μείου κωλῆν πλεύρονος; tout le monde lit aujourd'hui πλευρόν, οὗς.

La *Revue* a longuement rendu compte (IX, 349) de la première partie de cet ouvrage capital. Celle-ci ne constitue pas une contribution moins importante à la géographie et à l'histoire de l'Anatolie centrale. M. Ramsay s'y occupe surtout de la région des sources du Méandre, des plateaux arrosés par ses affluents de droite et de quelques parties du plateau central. La question des sources paraît définitivement élucidée et Partsch a complété la démonstration en faisant voir l'origine de l'erreur de Tite-Live qui fait naître à Apamée le Méandre au lieu du Marsyas. Le Norgas-tchaï est l'ancien Orgas, le Menderes Duden l'Obrimas; la Therma, mentionnée sur la « monnaie aux quatre fleuves », est aussi identifiée. Sur le site et l'histoire d'Apamée-Célènes R. a des pages excellentes, mais il s'exagère, comme Radet, l'importance du « grand commerce » lydien et il a tort de croire que le nom Kibotos puisse dériver de la localisation de l'arche de Noé : c'est plutôt le contraire qui est vrai. Les inscriptions juives d'Apamée, les inscriptions chrétiennes d'Eumeneia s'augmentent de plusieurs numéros et sont habilement commentées ; à propos de l'inscription d'Abercius, à laquelle R. a attaché son nom, nous lisons un intéressant extrait de la *Vita* inédite d'Abercius contenue dans le Cod. Paris. 1540. Les textes relatifs aux cultes locaux, notamment celui de Μὴν Ἀσκηνός, ont été bien groupés. Signalons encore les localisations (empruntées à Radet) de Justinianopolis sur le plateau Banaz Ova et de Kéramôn Agora, près d'Acmonia. Diocleia, Ridyessos, peut-être Eucarpia, ont désormais leur site assuré. Les résultats des nombreuses recherches géographiques et topographiques de R. sont consignées dans des cartes dont le relief accuse un sérieux progrès. En revanche, l'index aurait pu être élaboré de façon plus pratique ; de bons index sont le complément indispensable d'ouvrages « éparpillés » de ce genre, et le peu de souci que M. Ramsay a toujours montré pour l'ordre et la composition les rend ici particulièrement nécessaires.

X.

47. *REINACH* (*Salomon*). *Répertoire de la Statuaire grecque et romaine.* Deux volumes en trois tomes. Paris, Leroux, 1897-1898.

On est à court d'épithètes pour louer la variété et l'abondance des travaux où se dépense la prodigieuse activité de M. Salomon Reinach. Son œuvre constitue déjà une vraie bibliothèque. On pourrait croire que, produisant si vite, il se plaise aux sujets qui n'exigent, pour être traités, qu'une vaste érudition et des vues d'ensemble, mais dont les matériaux sont déjà réunis. Tout au contraire, M. S. R. court de préférence aux besognes les plus longues et les plus ardues, à celles qui rebutent les autres par la nécessité de réunir un trop grand nombre de documents, par l'immensité des recherches préalables. Là où les autres ont peur de se noyer, il se précipite et nage à son aise. La bibliographie, la réunion de tous les renseignements historiques sur tel ou tel groupe d'objets, ont pour lui un invincible attrait. Nous lui devions déjà dans sa *Bibliothèque des Monuments Figurés* le classement de beaucoup de sculptures, de peintures de vases, de pierres gravées, jusqu'alors disséminées ou disparues, en quelque sorte perdues pour la science. M. R. leur a rendu un état civil; grâce à lui nous savons, au moins pour la plupart d'entre elles, ce qu'elles sont devenues, dans quelle collection elles se trouvent, par qui elles ont été publiées. Il a créé, si je puis dire, « l'anthropométrie » des antiquités. On lui présente un inconnu, un vagabond sans domicile connu. Tout de suite, grâce à ses fiches, il le reconnaît, lui rend sa personnalité et son propriétaire. C'est une besogne ingrate et énorme que d'avoir constitué un pareil

Ernstædt, W. K., Sur Anacréon. (En russe.) (Journ. du Min. russe de l'instr. publ. 1896, déc. p. 97-102.)

ANALECTA BOLLANDIANA (partie grecque). Vita Sanctae Olympiadis et narratio Sergiae de ejusd. translatione. 1896, p. 400-423 ; 1897, p. 44-51.

— *Cumont, F.*, Les actes de S. Dasius, 1897, p. 1-16.

— De passione martyrum Scillitanorum in cod. Bruxell. 98-100, p. 64-65.

— De versione latina actorum s. Demetrii saeculo XII confecta, p. 66-68.

— Eusebii Caesariensis De martyribus Palaestinae longioris libelli fragmenta, p. 113-139.

— S. Macarii, monasterii Pelecetes hegumeni, acta graeca, p. 140-163.

ANASTASE LE BIBLIOTHÉCAIRE. Vitae S. Johannis Calybitae interpretatio latina, auctore Anastasio bibliothecario. (Analecta bollandiana, 1896, p. 257-267.)

ANDOCIDE.

Forman, L. L., Index Andocideus, Lycurgeus, Dinarcheus. Oxford, Clar. Press, 1897. VII, 91 p. 7 sh. 6 d.

Niedermann, M., Quae sit causa cur in iudicanda Andocidis patria inter duos pagos fluctuet Pseudo-Plutarchus. (Rev. de philol. 1897, III, p. 167-172.)

Schœll, R. und F., Zu Andokides Mysterienrede. (Fleckeisen's Jahrb. 1896, I. Abt. H. 8 p. 545-552.)

ANECDOTA GRAECA.

Hoefer, O., Zu J. A. Cramer, an. gr. Paris. (IV, 341). (Fleck. Jahrb. 1897, H. 2, I. Abt., p. 144.)

Politis, N., Διορθωτικά τινα εἰς τὰ Anecdota graeco-byzantina τοῦ Vassiliev. (Viz. Vremm. 1897, p. 94-99.)

ANECDOTA aus einer athenischen Handschrift (hrsgb. von) *C. Fredrich* und *G. Wentzel*. (Nachr. v. d. k. Ges. d. Wiss. zu Göttingen ; philol.-hist. Cl. 1896, H. 4, p. 309-340.)

ANECDOTA BRUXELLENSIA. III : Le codex Schottanus des extraits « De legationibus » par *Ch. Justice*. (Rec. de travaux p. p. la Fac. de philos. et lettres de l'Univ. de Gand, fasc. 17.) Gand, Clem. 119 p.

ANONYME (médical) de Londres. Auszüge eines unbekannten aus Aristoteles-Menons Handbuch der Medizin und aus Werken anderer älterer Aerzte, griechisch hrsg. von *Diels*. Deutsche Ausg. von *H. Beckh* und *Fr. Spät*. Berlin, Reimer. XXIV, 110 p. 3 M.

ANTHOLOGIE.

*** Anthologia palatina, V, 363. (Ἑλλάς, VI, 2, p. 160.)

Cr. (Crusius), Anthol. Pal. XI, 17. (Philol., LVI, 1, p. 70.)

Guerrois, Ch. des. Étude sur l'Anthologie grecque. (Ext. des Mém. de la Soc. acad. de l'Aube, t. LIX, 1895.) Troyes, 1897, in-16. 45 p.

Haberton, V., Meleager and the other poets of Jacob's Anthology, from Plato to Leonidas of Alexandria. With a revised text and notes. Oxford, Parker, 1895. IV, 380 p.

Korsch, Th., Ad Horatium. Ad Anthologiam Palatinam. Ad Plutarchum. (En russe.) (Filol. Obosr., XI, 1, p. 70.)

Radinger, C., Zu den Kyzikenischen Epigrammen der Palatinischen Anthologie. (In Philol.-hist. Beitr. f. Wachsmuth, p. 116-126.)

Rubensohn, M., Zur griech. Anthologie. XIII : Der Schild des Achilleus. Fünf Metamorphosen. (Mit handschriftlichen Mitt. von Prof. Dr. *Stadtmüller*.) (Berliner philol. Wochenschr. 1897, n° 36, p. 1117-1120.)

Sitzler. — Voir POÈTES LYRIQUES.

Stadtmüller, H., Zu einigen Grabschriften der palatinischen Anthologie und ihren Verfassern. (Festschrift d. Heidelb. Gymn.) 15 p.

ANTIGONE DE CARYSTOS.

Nebert, R., Studien zu Antigonos von Karystos, II-V. (Fleck.-Jahrb., 1896, H. 11, I. Abt. p. 773-780.)

ANTIMAQUE.

Benecke, E. F. M., Antimachus of Colophon and the position of women in Greek poetry. A fragment printed for the use of scholars. London, Swan Sonnenschein. VIII, 256 p. 6 Sh.

ANTIPHON.

Dittenberger, W., Antiphons Tetralogien und das attische Criminalrecht. II, III. (Hermes, XXXII, 1, p. 1-41.)

Szanto, E., Zu den Tetralogien des Antiphon. (Archæol.-epigr. Mitteil. a. Oest-Ung. XIX, 1, p. 71-77.)

APOLLINAIRE DE LAODICÉE.

Spasskiy, A., Apollinaire de Laodicée. La portée historique des Mémoires d'Apollinaire avec une courte esquisse de sa vie (en russe). Sergiev Posad, 1895. 3 roubles.

APOLLONIUS DE PERGE. Apollonius of Perga, treatise on conic sections. Edited in modern notation, with Introd.; including an essay on the earlier history of the subject, by *T. L. Heath*. Cambridge, Univ. Press. CLXX, 254 p. 15 Sh.

Traub, K., Berechnung der Radier der acht Berührungskreise beim Apollonischen Problem. Lahr, Schauenburg. 1897. III, 18 p. 50 Pf.

APOLLONIUS DE RHODES.

Preuss, A., Apoll. Rhod. Γ. 661. (Philol.-hist. Beitr. f. Wachsmuth, p. 170.)

APOLLONIUS, Lexicographe.

Nicholson. — Voir HOMÈRE.

APPIEN.

Kornemann, E., Die historische Schriftstellerei des C. Asinius Pollio. Zugleich ein Beitrag zur Quellenforschung über Appian und Plutarch. (Fleck. Jahrb. 22. Suppl.-bd. 2. H., p. 555-692.) 4 M. 40 Pf.

Schwabe, E., Zu Appianos (Syr. 55). (Fleck. Jahrb. 1897, IV-V, p. 242.)

ARATUS.

Manitius, M., Lateinische Uebersetzungen aus der Aratus literatur. (Rh. Mus., N. F. LII, 3, p. 305-332.)

ARCHESTRATE.

Schmid, G., De Archestrati Gelensis et Q. Ennii fragmentis quibusdam. (Commentaria Ministerii instr. publ.) Saint-Pétersbourg, Ricker, 1897. 19 p.

ARCHILOQUE.

Setti, G. — Voir HOMÈRE.

ARCHIMÈDE. Works. Ed. in modern notation. With Introduction, by *T. L. Heath*. Cambridge, Univ. Press, 1897. 514 p. 15 sh.

Simon, O., Drei Vorreden des Archimedes. (Festschr. z. 150jähr. Bestehen d. k. Realgymn. zu Berlin, 1897.)

ARCHYTAS.

Praechter. — Voir CRANTOR.

ARISTÉE (Pseudo). Aristeae quae fertur ad Philocratem epistulae initium (§§ 1-42 M, = p. 13-23 Schm.) Apparatu critico et commentario instructum edidit *L. Mendelssohn*. Conlegae venerabundi opus postumum typis describendum curavit *M. Krascheninnikov*. (Acta et commentationes imp. Universit. Jurievensis, vol. V.) Jurievi, 1897. Strobef. IV, 52 p. 1 M. 20 Pf.

ARISTIDE.

Hora, E., Untersuchungen über die Apologie des Aristides. Progr. Karlsbad, 1895. 29 p.

Keil, Br., Kyzikenisches. (Hermes, XXXII, 4, p. 497-508.)

ARISTON de Chio.

Weber, H., Zu Ariston von Chio. (Rh. Mus., N. S., LI, 4, p. 630-632.)

ARISTOPHANE. Aristophanes. New edition by *W. Collins*. London, Blackwood, 1897. 178 pages. 1 Sh.

— Εἰρήνη, cum scholiorum antiquorum excerptis passim emendatis. Recognovit et adnotavit *H. van Herwerden*. Leiden, Sijthoff, 1897. 12 M. 50 Pf.

— Equites. Recensuit *A. von Velsen*. Ed. II, quam curavit *K. Zacher*. Leipzig, Teubner, 1897. 3 M.

— The Knights, adapted for performance by the Oxford University dramatic Society. With English version, adapted from that of *J. H. Frere*, by *L. E. Berman*. Oxford, Clar. Press, 1897. 2 Sh.

— Plutus. Ed. w. Introd. and notes by *M. T. Quinn*. London, Bell. 3 sh. 6 d.

— — Expliqué littéralement, trad. en français et annoté par *Cattant*. Paris, Hachette, 1897, in-16. 191 p. 2 fr. 25 c.

— Ranae. Cum prolegomenis et commentariis. Ed. *J. van Leeuwen*. J. F. Leiden. Sijthoff. v, xx, 227 p. 6 M,

Allègre, F., Aristoph. Plutus, vers 521. (Rev. des ét. gr., 1897, p. 40-42.)

Bertheroy, J., Aristophane et Molière. Paris, Colin, 1897. 20 p. 1 fr.

Blass, Fr., Zu Aristophanes' Fröschen und zu Aischylos' Choephoren. (Hermes, XXXII, 1, p. 149-159.)

Danka, Pl., A Szójátékok Arany Aristophanesében. (Egyet. philol. Közl. jan. 1897, p. 37-52.)

Fairclough, H. R., An important side of Aristophanes' criticism of Euripides. (Transact. of American philol. Association, XXVII, p. xix-xx.)

Graf, E., Zu Aristophanes Fröschen. (Philol., LV, 2, p. 307-317.)

Hegedüs, J., Aristophanes Madarai és a comoedia antiqua. (Egyet. philol. Közl., 1897, V, p. 302-317; V, p. 385-399, VI-VII, p. 487-497; VIII, p. 682-694.)

Heidhues, B., Ueber die Wolken des Aristophanes. Progr. Köln, 1897. 59 p.

Herwerden, H. van, Ad Aristophanem eiusque Scholiastas (suite). (Mnemos., XXV, 2, p. 206-208.)

Hornyænsky, G., Az Aristophanesi Eirene Kelemkezési idejeröl. (Egyet. philol. Közl., 1897, V, p. 399-417; VI-VII, p. 519-537.)

Leeuwen, J. van, Sur les Grenouilles d'Aristophane, rapports de la pièce avec les événements contemporains. (Verslagen en Mededeel. d. k. Akad. van Wetensch., XII, 3, p. 303-321.)

Passow, W., De Aristophane defendendo contra invasionem Euripideam Pars I. De terminis parodiae. Progr. Hirsberg i. Schl. 1897. 23 p.

Perrin, B., Notes on the νέκυια of Peisandros, Aristophanes, Aves, 1553-1564. (Transact. of American Philol. Assoc., vol. XXVII, p. xxxiv-xxxv.)

Romagnoli, E., Sulla exegesi di alcuni luoghi degli Uccelli d'Aristofane. (Studij ital. di filol. class., V, p. 337-356.)

Rœmer, Ad., Zur Kritik und Exegese der Wolken des Aristophanes. (Sitzungsb. d. philos. und hist. Cl. d. k. bay. Akad. d. W. zu München, 1896, H. 2, p. 221-256.)

Steurer, H., De Aristophanis Carminibus lyricis. Diss. Inaug. Strassburg. (Leipzig, Fock.) 54 p. 1 M. 20 Pf.

Tucker, T. G., On Aristophanes, Frogs, 1435 sqq. (Class. Review, 1897, VI, p. 302-303.)

Vollgraff, W., Note sur un vers d'Aristophane. (Vesp., 82.) (Rev. de l'Université de Bruxelles, 1897, IX.)

Willems, A., Notes sur les Oiseaux d'Aristophane. (Bulletins de l'Acad. roy. de Belgique, XXXII, 11.) — T. à p.

— Note sur les Grenouilles d'Aristophane, à propos d'une édition récente. (Rev. de l'instr. publ. en Belgique, XL, 4, p. 233-239.)

ARISTOTE. Nicomachean Ethics. Book I (omitting 6), II-IV, X (6-9). Transl. by *Fr. Harvey*. Oxford, Harvey. 3 sh. 6 d.

— Poetik, übersetzt und eingeleitet von *Th. Gomperz*. Mit eine Abhandlung : Wahrheit und Irrtum in der Katharsis. — Theorie des Aristoteles von *A. von Berger*. Leipzig, Veit. xxiii, 128 p. 3 M.

— Πολιτεία Ἀθηναίων, graece et russice; ed. *Al. Lovjagin*. St-Petersburg, Libermann, 1895. xxiv, 143 p. — Anhang. Neue Lesungen von *Fr. Blass*. 14 p.

— Aristotle's. On youth and old age, life and death and respiration. Translated with Introd. and notes, by *W. Ogle*. London, Longmans, 1897. 7 sh. 6 d.

— Selecta ex Organo Aristoteleo capitula. Edited by *Cannan*. Oxford, Clar. Press, in-12. 3 sh. 6 d.

Anhut, E., Zum Verständnis der Aristotelischen Tragödiendefinition. Progr. Burent, 1897, in-4°. 12 p.

Ammüller, J., Vergleichung der drei Aristotelischen Ethiken hinsichtlich ihrer Lehre über die Willensfreiheit. Diss. München, 1897. 37 p.

Bock, F., In Aristotelis Rhetoricam observationes criticae. (Philol.-hist. Beitr. f. Wachsmuth, p. 199-207.)

Bursy, R., De Aristotelis Πολιτείας Ἀθηναίων partis alterius fonte et auctoritate. Diss. Jurjew, 1897. VIII, 148 p. (Leipzig, Koehler.) 2 M.

Cima, A., Un passo di Aristotele (Rhet., I, 13). (Boll. di filol. class., III, 9, p. 211.)

— Commentaria in Aristotelem graeca. Ed. cons. et auctor. acad. litt. r. borussicae. Vol. XV. Jo. Philoponi in Aristotelis de Anima libros. Edid. *M. Hayduck*. Berlin, Reimer, 1897, gr. in-8°. XIX, 670 p. 27 M.

— — XIV, pars 2 : Joannis Philoponi in Aristotelis libris de generatione et corruptione commentaria. Ed. *H. Vitelli*. Berlin. Reimer, 1897. X, 356 p. 14 M.

Cottini, G., Una sentenza Aristotelica dai neo-tomisti svisata. Torino, 1897. 11 p.

Drerup, E., Ueber den Staatsschreiber von Athen. (Philol.-hist. Beitr. f. Wachsmuth, p. 137-144.)

Dufour, M., La Constitution d'Athènes et l'œuvre d'Aristote. Thèse doctorale. Paris, Hachette, 1897. 260 p. 5 fr.

Essen, E., Das dritte Buch der Aristotelischen Schrift über die Seele in kritischer Uebersetzung. Jena, Neuenhahn. 72 p.

Fairbrother, W. H., Aristotele's theory of Incontinence. A Contribution to practical ethics. (Mind, 1897, july.)

Goebel, Uebersetzung von Buch A der Metaphysik des Ar. Soest, Nasse. in-4°. 16 p. 1 M.

Gomperz, Th., Zu Aristoteles Poetik III. (Sitzungsb. d. Wiener Akad.) Wien. 45 p. (I, 1888, 42 p. ; II, 22 p.)

Groh, Fr., Ἀθ. πολιτεία. (Listy filol., 1897, IV, p. 253-256.)

Hahn, W., Les Vies de Plutarque et l'Ἀθηναίων πολιτεία. (En polonais.) Lemberg, Hahn. 55 p.

— Pollux i Aristoteles. (Eos, III, 1, p. 114-127.)

Hammerschmidt, K., Die Ornithologie des Aristoteles. Progr. Speier, 1897. 80 p.

Heidel, W. A., The necessary and the contingent in the Aristotelian System. Chicago. University Press.

Kaufmann, N., Elemente der aristotelischen Ontologie. Mit Berücksichtigung der Weiterbildung durch den hl. Thomas von Aquin und neuere Aristoteliker. Leitfaden für den Unterricht in der allg. Metaphysik. Luzern, Räber. 152 p. 3 M.

Kralik, R., Zu Aristoteles Poetik. (Beil. zur Münchner allg. Zeitung, nr. 292.)

Logan, J. D., The Aristotelean concept of φύσις. (Philos. Review, V, 6.)

— The Aristotelean theology. (Ibid., VI, 3, 4, p. 386-400.)

Loos, J., The political philosophy of Aristotle. (Annals of Amer. Acad. of politic and social science, X, 3.)

Maier, H., Die Syllogistik des Aristoteles. 1. Tl. Die logische Theorie des Urteils bei Aristoteles. Tübingen, H. Laupp. X, 214 p. 4 M. 60 Pf.

Marchi, P., Des Aristoteles Lehre von der Tierseele. I. Tl. Progr. Metten, 1897. 51 p.

Meyer, P. — Voir Platon.

Noetel, R., Aristotelis Ethicorum Nicomacheorum libri IV capita 1, 2, 3, quae sunt de liberalitate. Pars I. (Festschr. z. 100jahr. Jubelfeier d. k. Fried.-Wilh.-Gymn. zu Berlin, p. 1-10.)

— Idem. (Fleck. Jahrb., 1897, VII, p. 433-450.)

Platt, A., Notes on Aristotle's Politics, book I. (Journ. of. philol., nr. 49, p. 26-31.).

Proceedings of the Aristotelian Society, III, 2.

Ritchie, D. G., Aristotle's explanation of ἀκρασία. (Mind, N. S. VI, 24.)

Rolfes, E., Die angebliche Mangelhaftigkeit der aristotelischen Gotteslehre. (Jahrb. f. Philos. und specul. Theol., XI, 3.)

Rnelle, C. E. — Voir Simplicius.

Schuler, S., Die Uebersetzung der Kategorieen des Aristoteles von Jakob von Edessa nach

einer Handschrift der Bibliothèque nationale zu Paris, und einer der kön. Bibliothek zu Berlin hrsg., mit einer Einleitung versehen und mit den griech. Hdschriften verglichen. Diss. Erlangen, 1897. 31 p.

Schwartz, A., Beobachtungen über die aristotelische Politik. (Χαριστήρια-Korsch. p. 401-418.)

Seaton, R. C., On Aristotle's Poetic c. 25. (Class. Review, 1897, VI, p. 300-302.)

Semerla, J., Essai sur les sources de la partie historique de l' 'Αθ. πολ. d'Aristote. (Compte rendu du 3e Congrès scientif. international des Catholiques. Bruxelles, 1895.)

Stumpf, C., Die pseudo-aristotelischen Probleme über Musik. (Aus Abhandl. d. Akad. d. Wiss. zu Berlin.) Berlin, Reiner, 1897, in-4. 3 M. 50 Pf.

Subrahmanyam, A., A Synopsis of Aristotle's philosophy. Madras, Varadachari, 1897.

Susemihl, Fr., Zu Aristoteles' Meteorologie, I, 1. (Berliner philol. Wochenschr., 1897, nr. 18, p. 573-574.)

Thiéry, A., Aristote et la psychologie physiologique. (Revue néo-scol., août 1896.)

Uranowicz, Z., Arystotelesa nauka o duszy. Gimn. Zloczowie. 37 p.

Vahlen, J., Hermeneutische Bemerkungen zu Aristoteles Poetik. (Sitzungsb. d. k. preuss. Akad. d. Wiss. 1897. XXIX, p. 626-643.)

Zahlfleisch, I., Zu Aristoteles' Metaphysik 1000 *b* 24. (Zeitschr. f. österr. Gymn. 1896, H. 8-9, p. 719. 1897, p. 418 suiv.

— Die Polemik des Simplicius gegen Alexander und andere in dem Commentar des ersteren zu der Aristotelischen Schrift de Cælo. (Arch. f. Gesch. d. Philos., X, 2, p. 191-227.)

ARISTOTE-MÉNON. — Voir Anonyme (médical) de Londres.

Spaet. — Voir Hippocrate.

ARISTOXÈNE. Gli elementi ritmici di Aristosseno tradotti ed illustrati da *P. Segato*. Feltre, tip. Castaldi, 1897, vi, 58 p.

ARRIEN.

Pelham, H. F., Arrian legat of Cappadocia. (Engl. Hist. Review, nr. 44, p. 625-640.)

ARSENIUS.

'Αρσένιος ἐπίσκοπος. 'Απολογητικὸν ἔργον τοῦ ιδ' αἰ. ('Εκκλησ. ἀλήθεια, 1895-1896 et 1896-1897.)

ATHANASE (saint).

Contzen, P. B., Die Regel des hl. Antonius. Eine Studie. (Beil. z. Jahresb. d. human. Gymn. 1895-1896, Mettes.. 66 p.)

Ommaney, G. D. W., Critical diss. on the Athanasian Creed; its original language, date, authorship, titles, text, reception, use. Oxford, Clar. Press, 1897. 574 p. 16 sh.

ATHÉNAGORE.

Keelhoff, J. Notes sur Athénagore. (Rev. de l'Instr. p. en Belgique, XXXIX, 5. p. 263-266.)

ATHÉNÉE.

Fuchs, R., Athenaios, Dipnos. VII, p. 324 A. [Fragment d'Erasistrate.] (Philol., LVI, 3 p. 541.)

Meyer, J., Emendationes et observationes in Athenaei novissimam editionem. Progr. Regensburg, 1897. 39 p.

BABRIUS. Babrii fabulae aesopeae. Recogn., prolegomenis et indicibus instr. *O. Crusius*. Accedunt fabularum dactylicarum et iambicarum reliquiae. Ignatii et aliorum tetrasticha iambica recensita a *C. F. Muller*. Lipsiae, Teubner, 1897. cvi, 440 p. 3 pl. 8 M. 40 Pf.

Cr. (Crusius), Babrius CXXXIII, 1, und die Collationen des Athous. (Philol., LV, 2, p. 212.)

Radermacher, L., Ein metrisches Gesetz bei Babrios und andern Jambendichtern. (Philol. LV. 3, p. 433-436.)

BACCHYLIDE. Bacchylides Poems. Autotype facsimile of the papyrus in the British Museum. Ed. by *F. G. Kenyon*. Oxford, 1897, in-fol. 20 pl. 21 sh.

— Bacchylides. Poems, from a papyrus in the Br. Mus. Ed. by *F. G. Kenyon*. Oxford, 1897. 5 sh.

— Traduction par *A. M. Desrousseaux*. Paris, Hachette, 1897.

— *** Βακχυλίδης ὁ μελοποιός. (Hellas, VI, 3, p. 185-195.)

Ankel, P., Bacchylides-fragmenta. (Umschau, 1896, nr. 10, p. 175-176.)

Diels, H., Ueber den neuesten Litteraturfund auf aegyptischem Boden : die Hymnen des Bakchylides. (Sitzungsb. d. Berlin. arch. Ges. in Berliner philol. Wochenschr. 1897, nr. 15, p. 477).

Haussoullier, B., Poésies de Bacchylidès. (Rev. de philol., 1897, nr. 1, p. 71.) — [Note sur la découverte.]

— Les poèmes de Bacchylidès. (Revue critique, 27 décembre 1897, p. 517-518.)

Kenyon, F. G., Sulle poesie di Bacchilide recentemente trovate. (Rendic. R. Accad. dei Lincei, Cl. d. sc. mor. serie V, vol. VI, 1, p. 3-5.)

Lanciani, R., I busti di Bacchilide e Pindaro nelle ville antiche. (Ibid., p. 6-8.)

Michelangeli, L. A., Della vita di Bacchilide e particolarmente delle pretese allusioni di Pindaro a lui et a Simonide. (Rev. di stor. ant. II, 3, p. 73-118.)

BASILE (saint).

Berger, M., Die Schöpfungslehre des hl. Basilius des Grossen. Allgemeiner Teil I. Progr. Rosenheim, 1897. 58 p.

Kranich, A., Die Ascetik in ihrer dogmatischen Grundlage bei Basilius dem Grossen. Paderborn, Schöningh. IV, 98 p.

BASILICA. Basilicorum libri LX. Vol. VII. Editionis Heimbachianae Supplementum alterum. Reliquias librorum ineditorum ex libro rescripto Ambrosiano edid. *E. C. Ferrini, J. Mercati.* Praefationem, versionem latinam, notas, appendices addidit *E. C. Ferrini.* Lipsiae, Barth, 1897. XV, 256 p. 30 M.

Ferrini, C., Ein unbekannter Codex rescriptus der Basiliken. (Zeitschrift d. Savigny-Stiftung f. Rechtsgeschichte. Bd. XVII, Roman Abt., p. 329-332.)

Mercati, Il palinsesto ambrosiano dei Basilici. (Rendic. d. r. Istit. Lomb. d. sc. e lett. S. II, vol. XXX, 12-13.)

BIBLE et APOCRYPHES. Texts and Studies; contributions to biblical and patristic literature, ed. by *J. A. Robinson.* Vol. IV, nr. 2. Coptical apocryphal gospels. Translations together with the texts of some of them, by *Forbes Robinson.* Cambridge, Univ.-Press. XXXIII, 264 p.

— Testamentum vetus graecum cum variis lectionibus. Edid. *R. Holmes,* continuavit *J. Parsons.* Origenis Hexaplorum quae supersunt... concinnavit, emendavit, multis partibus auxit *F. Field.*

— Book of Judges in Greek, according to the text of Codex Alexandrinus. Edited by *A. E. Brooke* and *N. Mc. Lean.* Cambridge, Univ. Press, 1897. 2 sh. 6 d.

— Testamentum novum. Ad fidem testium vetustissimorum recogn. nec non variantes lectiones ex edd. Elzeviriana et Tischendorfiana subjunxit *F. Schjöll.* Kopenhagen, Gad, 1897. XI, 562 p. 9 M.

— Novi Testamenti graeci Supplementum. Editionibus Gebhardt-Tischendorfianis accommodavit *Eb. Nestle.* Insunt : Codicis Cantabrigiensis Collatio; Evangeliorum deperditorum fragmenta; Dicta Salvatoris agrapha; Alia. Leipzig, B. Tauchnitz. 96 p. 75 Pf.

— Some pages of the four gospels retranscribed from the Sinaitic palimpsest by *A. S. Lewis,* with a translation of the whole text. London, Clay, in-4. Cambridge, Univ. Press. XXIII, 144, 139 p.

— Die vier kanon. Evangelien nach ihrem ältesten bekannten Texte. Uebersetzung und Erläuterung der Syr. im Sinaikloster gefundenen Palimpsesthandschrift. I. Tl. Uebersetzung. Berlin, Reimer, 1897. V, 258 p. 5 M.

— Acts of the Apostles, with Introd. and notes by *G. Carter.* London, Relfe, 1897. 1 sh. 6 d.

— Acts of the Apostles in Greek and English, w. notes by *F. Rendall.* London, Macmillan, 1897, 376 p. 9 sh.

— The Apocalypse of St. John, in a Syriac version hitherto unknown, edited (from a ms. in the library of the Earl of Crawford and Balcarres), with critical notes on the Syriac text and an annotated reconstruction of the underlying Greek text, by *J. Gwynn ;* to wich is prefixed an introductory diss. on the Syriac Versions of the Apocalypse, by the Editor. Dublin, Hodgy, Figgis a. Co. ; London, Longmans, Green and Co., 1897, in-4. CXLVI, 49, 100 p. 1 pl. 30 sh.

— Ein Fund der sogenannten λόγια des Matthäus. (Berliner philol. Wochenschr., 1897, nr. 14, p. 447.)

— Apocrypha anecdota. II. Ed. by *M. Rh. James*. (Texts and Studies ed. by *J. A. Robinson*, vol. V.) Cambridge, Univers. Press, 1897. 174 p. 6 sh.

— Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur, von *O. von Gebhardt* and *A. Harnack*. Leipzig, Hinrichs.

— X, 4 : Aussercanonische Paralleltexte zu den Evangelien. 4. Heft. Par. zu Johannes. Gesammelt und untersucht von *A. Resch*. 7 M.

— X, 5 : Aussercanonische Parallelen, etc. 5 H. Das Kindheitsevangelium nach Lucas und Matthäus, unter Herbeiziehung der aussercan. Par. quellenkritisch untersucht, von *A. Resch*. 5 M. 50 Pf.

— XIV, 2 : Die Sprüche Jesu, die in den kanonischen Evangelien nicht überliefert sind. Eine kritische Bearbeitung des von *A. Resch* gesammelten Materials, von *J. H. Ropes*. 5 M. 50 Pf.

— XV, 1 : Monarchianische Prologe zu den 4 Evangelien. Ein Beitrag zur Geschichte des Kanons, von *P. Corssen*. 4 M. 50 Pf.

— XV, 2 : Der Process und die Acta S. Apollonii, von *E. Th. Klette*, 1897. 4 M. 50 Pf.

— XV, 3 : *Harnack*, Ueber den dritten Johannesbrief, 1897. 180 et 27 p.

— XV, 4. *Anz, W.*, Zur Frage nach dem Ursprung des Gnostizismus. Ein religionsgeschichtlicher Versuch. 112 p. 3 M. 60 Pf.

— XV (N. F. I) 1 : *Holl, K.*, Die sacra Parallela des Johannes Damascenus. 12 M.

— XVI 2 : *Bonwetsch, G. N.*, Studien zu den Kommentaren Hippolyt's zum Buche Daniel und Hohen Liede. 3 M.

— N. F. I, 3 : *Klostermann, E.*, Die Ueberlieferung der Jeremiahomilien des Origenes. 3 M. 50 Pf.

— N. F. I, 4 : *Achelis*. Hippolytstudien. 7 M. 50 Pf.

— N. F. II, 1. *Weiss, B.*, Der Codex D in der Apostelgeschichte. Textkritische Untersuchungen. 3 M. 50 Pf.

— Λόγια Ἰησοῦ. Sayings of Our Lord. Discovered and edited by *B. P. Grenfell* and *A. S. Hunt*. Published for the Egypt Exploration Fund by *H. Frowde*. London, Clar.-Press, 1897. 20 p. with collotypes.

— Die neu entdeckten « Sprüche Jesu. » (All. evang.-luth. Kirchenzeitung, 1897, nr. 33.)

*** Die jungst gefundenen « Aussprüche Jesu ». I. (Theolog. Litteraturblatt.)

*** Die neu entdeckten « Sprüche Jesu ». (Allg. evang.-luther. Kirchenzeitung, 1897, nr. 33.)

*** Noch einmal « Die neuentdeckten Herrenworte ». (Der Protestant, I, 33.)

Abbott, T. K., Critical and exegetical commentary on epistles to the Ephesians and Colossians. London, Clark, 1897. 390 p. 10 sh. 6 d.

Asmus, W., Warum wird in N. T. niemals des Theaters, etc. Erwähnung gethan ? (Deutsche Dramaturgie, III, 5.)

Badham, F. P., Die neuen Λόγια. (Athenaeum, nr. 3641.)

Baldus, A., Das Verhältnis Justins des Märtyrers zu unsern synoptischen Evangelien. Ein Beitrag zur Textgeschichte der neutestamentlichen Schriften. Münster, Aschendorff. 101 p. 2 M.

Batiffol, P., Six leçons sur les Évangiles. Paris, Lecoffre, 1897. 141 p.

Baugher, H. L., Annotations on the Gospel according to St. Luke. New York, 1897.

Belser, J., Beiträge zur Erklärung der Apostelgeschichte. Auf Grund der Lesarten des Codex D und seiner Genossen geliefert. Freiburg i. Br., Herder, 1897. VII, 169 p. 3 M. 50 Pf.

— Das Lukasevangelium und die neutestamentlichen Forschungen. (Theol. Quartalschr., t. LXXIX, nr. 2.)

Berendts, A., Studien über Zacharias. Apokryphen und Zacharias Legenden. Leipzig, Deichert, 1895. 108 p. 2 M.

Berger, Sam., Un ancien texte latin des Actes des apôtres. (Not. et extr. des mss., XXXV, 1re partie.) — T. à p. Paris, Klincksieck, 1895. 44 p.

Blass, Fr., Grammatik des Neutestamentlichen Griechischen. Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht. XII, 329 p. 5 M. 40 Pf.

Brunet, J., Authenticité de l'épître aux Éphésiens. Preuves philologiques. Thèse. Lyon, Vitte, 1897. 88 p.

Bruston, C., De quelques textes difficiles de l'évangile de Pierre. (Rev. des ét. gr., 1897, p. 58-65.)

Burgon, J. W., Causes of the corruption of the traditional text of the Holy Gospels : Sequel to the traditional text of the H. G. Arranged, completed and edited by *Edw. Miller*. London, Bell. 304 p. 10 sh. 6 d.

Chiapelli, A., Le nuove parole di Gesù scoperte in un papiro egizio. (Nuova Antologia, XXXII, 19.)

Clemen, A., Der Gebrauch des Alten Testamentes in den neutestamentlichen Schriften. Gütersloh, Bertelsmann, 1895. IV, 252 p.

Conybeare, Fr. C., On the Western text of the Acts as evidenced by Chrysostome. (Americ. Journal of philol., XVIII, 2, p. 135-171.)

Copinger, W. A., Bible and its transmission; being an historical and bibliographical view of the Hebrew and Greek texts. With 28 facsimiles. London, Sotheran, 1897, in-folio. 105 sh.

Cornelius a Lapide, Great Commentary : 2 Corinth. Galat. Transl. and ed. by *W. F. Cobb*. London, Hodges, 1897. 346 p. 12 sh.

— Commentaria in quatuor evangelia. Recogn. subjectisque notis ill., emend. et ad praesentem sacrae scientiae statum adduxit *A. Padovani*, t. III (in SS. Marcum et Lucam.) Aug. Taur. P. Marietti, 1897. 509 p.

Deissmann, G. A., Neue Bibelstudien. Sprachgeschichtliche Beiträge, zumeist aus den Papyri und Inschriften, zur Erklärung des N. T. Marburg, Elwert, 1897. VIII, 109 p. 1 dessin 1 M. 80 Pf.

Erbach-Fürstenau, L'Evangelo di Nicodemo. (Archivio stor. dell' arte, S. II, anno II, fasc. 3, p. 225-237.)

Funk, F. X. von, Die Zeit des Codex Rossanensis. (Görres-Jahrb., XVII, 2.)

— D. Barnabasbrief und die Didache. (Theol. Quartalschr. 79, IV.)

Gaede, Zu Matthäus, XV, 5. (Zeitschr. f. evang. Religions-Unterricht, IX, 1.)

Gould, E. P., A critical and exegetical Commentary on the gospel according to Saint Mark. 1897.

Graefe, der Codex Bezae und das Lukasevangelium. (Theol. Stud. und Krit. 1897, nr. 1.)

Gwatkin H. M., Irenaeus on the fourth Gospel. (Contemporary Review, nr. 374.)

Hackspill, L., Die äthiopische Evangelienübersetzung (Math. I-X). (Zeitschr. f. Assyriologie, IX, 2, p. 117-196 p.)

Harnack, A., Ueber die jüngst entdeckten Sprüche Jesu. Freiburg i. Br., Mohr., 1897, 36 p. 80 Pf.

Hatch, E., H. A., Redpath, etc. A Concordance to the Septuagint and the other Greek versions of the Old Testament (including the Apocryphal Books). Part. V (p. 937-1208). Oxford, Clarendon Press, in-4. 21 sh.

Hilgenfeld, A., Die Apostelgeschichte nach ihren Quellenschriften untersucht. 8. Artikel. (Zeitschr. f. Wissensch. Theologie, XXXIX, 4, p. 517-558.)

— Die Hirtenbriefe des Paulus neu untersucht. (Ibid., XI, 1, p. 1-86.)

Holtzmann, O., Neutestamentliche Zeitgeschichte. (Grundriss d. theol. Wiss., 2. Reihe, 2. Bd.) Freib. i. Br., Mohr. VIII, 260 p.)

Holtzmann, H., Baur und die neutestamentliche Kritik der Gegenwart. II. (Protestant. Monatshefte. I, 6.)

— Neue Sprüche Jesu. (Ibid., I, 10.)

Johnson, F., Quotations of the N. T. from the Old, considered in the light of general literature. Philadelphia and London, 1897, in-12. 9 sh.

Kenyon, F. G., Our Bible and the ancient manuscripts : a history of the text and its translations. With 26 facsimiles. 3. ed. London, Eyre, 1897. 5 sh.

Kirchbach, W., Das Buch Jesus. Die Urevangelien. Neu nachgewiesen, neu übers. geordnet und aus den Ursprachen erklärt. Berlin, Dummler, 1898. 1 M. 50 Pf.

— Was lehrte Jesus? zwei Ur-Evangelien. Berlin, Dummler, 1897, VIII, 248 p. 5 M.

Kneller, C. A., Die Entstehung der Evangelien nach A. Harnack. (Stimmen aus Maria-Laach. 1897, nr. 10.)

Krüger, G., Die Entstehung des Neuen Testamentes. Freib. i. B., Mohr. 26 p. 60 Pf.

Kunze, J., Marcus Eremita, ein neuer Zeuge für das altchristl. Taufbekenntnis, etc. Mit einer kürzlich entdeckten Schrift des Marcus. Leipzig, Dorffling und Franke, 1895. 211 p. 6 M.

Kulter. — Voir Clément d'Alexandrie.

Lake, K., Notes on Didache 1, 2, and Acts 15, 20, 29. (Class. Review, 1897, p. 147-148.)

Lambros, Sp. P., The supposed conclusion of the epistle of Polycarp. (Athenæum, nr. 3599, p. 527.

Lawlor, H. J., Early citations from the book of Enoch. (Journ. of philol. nr. 50, p. 164-225.)

Loisy, A., Le prologue du quatrième évangile. 1. art. (Rev. d'hist. et de litt. relig., 1897, nr. 1, 2 3.)

Margoliouth, G., On the new Greek text of Ecclesiasticus (XL, 16). (Athenæum, nr. 3640, p. 162.)

Meyer, A., Jesu Muttersprache. Das galiläische Aramäisch in seiner Bedeutung für die Erklärung der Reden Jesu und der Evangelien überhaupt. Freib. i. Br. und Leipzig. Mohr. XIV, 176 p. 3 M.

— Die neueren Arbeiten üb. d. Offenbarung Johannis. (1892-1897.) (Theol. Rundschau, I, 2.)

Moulton, W. F., The old World and the new faith; notes upon historical narrative contained in Acts of Apostles. London, Kelly, 1897, in-12. 270 p. 2 sh. 6 d.

Moulton, W. E. and **Geden, A. S.**, Concordance to the Greek Testament (A), according to the texts of Westcott and Hort, Tischendorf and the English revisers. London, Clark, 1897, in-4. 1050 p. 26 sh.

N. (Naber) S. A., Ἰησοῦ λόγιον. (Mnemos. N. S. XXV, 4, p. 426.)

Nestle, E., Philologia sacra. Bemerkungen über die Urgestalt der Evangelien und Apostelgeschichte. Berlin, Reuther und Reichard, 1897. 59 p. 1 M. 60 Pf.

— Einführung in das griechische Neue Testament. Mit 8 Handschriften-Tafeln. Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1897. 129 p. 2 M. 80 Pf.

— Etymologische Legenden. (Zeitschr. f. Wiss. Theol., XL, p. 148-149.)

— Septuagintastudien. II. Progr. Ulm, in-4. 24 p.

Perles, F., Notes critiques sur le texte de l'Ecclésiastique. (Rev. des ét. juives, nr. 69 p. 48-64.)

Plummer, A., Commentary on Gospel according to St Luke. London, Clark. LXXXVIII, 590 p. 12 sh.

Poggel, H., Der zweite und dritte Brief des Apostels Johannes, geprüft auf ihren kanonischen Charakter, übers. und erklärt. Paderborn, Schöningh. VI, 169 p. 4 M.

Rawnsley, H. D., Sayings of Jesu : six village sermons on the papyrus fragment. London, Maclehose, 1897, in-18. 94 p. 1 sh. 6 d.

Resch, A., Τὰ λόγια Ἰησοῦ = Dbri Yshouah. Ein Beitrag zur synoptischen Evangelienforschung. (Theolog. Studien, 1897, p. 95-128.)

Rogers, J. G., Gospel in the epistles. London, Low, 1897. 238 p. 3 sh. 6 d.

Ryle, J. C., Expository thoughts on Gospel of St. John. With the text complete and explanatory notes. vol. 3. Popular ed. London, Hodder, 1897. 552 p. 4 sh.

Salmon G., Some thoughts on the textual criticism of the N. T. London, Murray, 1897, 178 p. 3 sh. 6 d.

Soleyret, A., Aperçu sur les origines et la formation de l'Évangile de Saint-Paul. Thèse. Vals-les-Bains, Impr. Aberlen. p. 37

Staerk, W., Die alttestamentlichen Citate bei den Schrifstellern des N. T. (Zeitschr. f. wiss. Theol., 1897, nr. 2.)

Steude, Ueber den Quellenwerth der synoptischen Evangelien. (Beweis d. Glaubens. XXXIII, 3, 4, 5.)

Streane, A. W., The double text of Jeremiah, Massoretic and Alexandrian, compared together ; with an appendix on the old Latin evidence. London, Bell. 384 p. 6 sh.

— Studia biblica et ecclesiastica. Essays chiefly in biblical and patristic criticism by members of the Univ. of Oxford. vol. IV, Oxford, Clar. Press. 324 p.

Swete, H. B., The Old Testament in Greek according to the Septuagint. 2. ed. II. Cambridge, University Press. 894 p. 7 sh. 6 d.

— The Psalms in Greek according to the Septuagint. 2 nd. ed. *Ibid.* 2 sh. 6 d.

Theimer, A., Beiträge zur Kenntnis des Sprachgebrauches im Neuen Testament. Progr. Horn. 40 p.

Vincent, M. R., Philippians and Philemon, N. York and London, Clark, 1897. 10 sh. 6 d.

— A critic. and exeget. Commentary on the epistles to the Philippians and to Philemon. London, Clark, 1897. 248 p. 8 sh. 6 d.

Viteau, J., Étude sur le grec du Nouveau Testament, comparé avec celui des Septante. Sujet, complément et attribut. (Thèse.) Paris, Bouillon. V, 330 p.

Wollert, W., Tabellen zur neutestamentlichen Zeitgeschichte. Mit einer Uebersicht über die Codices, in denen die neutestam. Schriften bezeugt sind. Leipzig, Deichert. 55 p.; 1 pl. 1 M. 40 Pf.

Weiss, B., Das neue Testament. Textkritische Untersuchungen und Textherstellung. I, II, Leipzig, Hinrichs. 12 M. 50 Pf. et 18 M.

— Die paulinischen Briefe in berichtigtem Text. Mit kurzer Erläuterung zum Handgebrauch bei Schriftslektüre. Leipzig, Hinrichs. v, 682 p. 12 M. 50 Pf.

— Ueber die Absicht und den literarischen Charakter der Apostelgeschichte. Goettingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1897, in-4. 60 p. 2 M.

Weissbrodt, W., De codice Cremifanensi et de fragmentis evangeliorum Vindobonensibus sig. N. 383 (Salisburgensibus 400) Norimbergensibus N. 27 932 commentatio. III. Progr. Braunsberg. 16 p.

Westcott, B. F., Some lessons of the New Testament. London, Hodder, 1887. 256 p. 5 sh.

Wright, A., A Synopsis of the Gospels in Greek, after the Westcott and Hort text. London, Macmillan. 194 p. 6 sh.

Winer, G., Grammatik des neutestamentlichen Sprachidioms. 8. Aufl. von *P. W. Schmiedel* II. Tl. Syntax, 1. H. Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1897. 145 et 208 p.

Wuttig, O., Das Johannische Evangelium und seine Abfassungszeit. Andeutung einer veränderten Datierung des vierten Evangeliums. Leipzig, Dichert. iv, 134 p.

Zahn, Th., Einleitung in das Neue Testament. I. Leipzig, Deichert, 1897. viii, 489 p. 9 M. 50 Pf.

— Die wiedergefundenen Akten des Paulus. (Neue Kirchl. Zeitschr., VIII, 12, p. 933-940.)

Zapletal, Fr. V., Hermeneutica biblica. Freiburg (Schweiz) Universitätsbuchh. viii, 175 p. 3 M. 40 Pf.

Zeller, E., Der Märtyrertod des Petrus in der Ascensio Jesaiae. (Zeitschr f. wiss. Theol. XXXIX, 4, p. 558-568.)

BION.

Irneh. — Voir Théocrite.

BLEMMYDAS. — Voir Nicéphore Bl.

CALLIMAQUE. Callimachi hymni et epigrammata. Iterum ed. *U. de Wilamowitz-Moellendorff.* Berlin, Weidmann, 1897. 66 p.

— Callimachi Aetiorum librum I prolegomenis, testimoniis, adnotatione critica, auctoribus, imitatoribus instruxit *Eug. Dittrich.* (Extr. d. Jahrbb. f. class. Philol. 23. Suppl.-Bd.) Leipzig, Teubner. 55 p. 2 M.

— Gli epigrammi di Callimaco, p. da *A. Veniero.* (Versione, varianti e frammenti.) Girgenti, 1897. 36 p.

Dittrich, E., De Aetiis Callimacheis. Diss. Leipzig. 38 p.

Steinweg, C., Kallimachos und die Nomosfrage. (Fleck. Jahrb. 1897, IV-V, p. 270 et sv.)

CALLISTHÈNE (le Pseudo-). — Voir Alexandre (le roman d').

CALLISTRATE.

Gilkes, A. H., Kallistratus; an autobiography. Ill. by *M. Greiffenhagen.* London. Longmans, 1897, 252 p. 6 sh.

CARPUS.

Tittel, C., De Carpo Mechanico. (Philol.-hist. Beitr. f. Wachsmuth, p. 161-166.)

CÉBÈS. Cebetis tabula. Ed. by *C. J. Jerram,* with. Introd. notes. Oxford, Clar. Press, 1897. 1 sh. 6 d.

CHRONIQUE DE PAROS.

Ein neues Bruchstück der parischen Marmorchronik. (Berliner philol. Wochenschrift, 1897, nr. 30, p. 950-957.)

Krispi, M. K. et Wilhelm, A. Ein neues Bruchstück, etc. (Mitt. Instit. Ath., 1897, 1-2, p. 183-217.)

CLAUDIEN. — Voir Eudocie.

CLÉMENT D'ALEXANDRIE.

Hozakowski, V., De Chronographia Clementis Alexandrini Diss. Münster. 32 p.

Kutter, H., Clemens Alexandrinus und das Neue Testament. Giessen, Ricker, 1897. iv, 152 p. 3 M. 60 Pf.

Marquardt, J., De natura hominis physica et morali quid Clemens Alexandrinus docuerit. I. Progr. Braunsberg, 1897, in-4. 19 p.

Rizzo, J., De Eumelo [ad Clem. Alex. Strom. I, 332 D Sylb.]. (Riv. di stor. ant. II, 4, p. 7.)

Staehlin, O., Untersuchungen üb. d. Scholien zu Clemens Alexandrinus. Progr. Nürnberg, 1897. 48 p.

Wendland. — Voir PHILON.

CLÉMENTINES.

Ruelle, C.-E., Fragments de l'Epitome prior des Clémentines recueillis sur les feuilles de garde d'un Parisinus. Principales variantes. (Rev. de philol., XX, 3, p. 149-150.)

COLUTHUS.

Weinberger. — Voir TRYPHIODORE.

CONSTANTIN PORPHYROGENNÈTE.

Pecz, V., Még egyszer a magyarok ősi nevérol Konstantinos Porphyrogennetosnál. (Egyet. philol. közl. 1896, nov., p. 800-808.)

— Deux autres mémoires sur C. Porph. (Ibid., mai 1896 et janvier 1897.)

Vári, R., Mém. sur les manuscrits de l'ouvrage de C. Porph. intitulé De administrando imperio. (En hongrois.) (Akadémiai Ertesito, déc. 1895, p. 710-712.)

CONSTANTIN LE RHODIEN.

Begleri, G. P., Le temple des SS. Apôtres et autres monuments de Constantinople, d'après la description de Constantin de Rhodes. (En russe.) Odessa, Libr. économique. 40 p.

CORPUS scriptorum historiae byzantinae. Editio... consilio B. G. Niebuhrii... instituta, auctoritate Academiae litt. reg. boruss. continuata. vol. L [dernier] : Joannis Zonarae epitomae historiarum libri XVIII. Ex rec. *M. Pinderi*. T. III, Ed. *Th. Büttner-Wobst*. Bonn, Weber. 1897. XXI, 933 p. 24 M.

CRANTOR.

Praechter, K., Krantor und Ps.-Archytas. (Archiv f. Gesch. d. Philos., X, 2, p. 186-190.)

CRITIAS.

Patrick, H. N., De Critiae operibus pedestri oratione conscriptis. Diss. Ienae. 56 p.

CTÉSIAS.

Krumbholz, P., Zu den Assyriaka des Ktesias. (Rh. Mus. N. F. LII, 2, p. 289-290.)

CYRANIDES. (Texte hermétique inédit.)

Ruelle, C.-E., Note sur les fragments des Cyranides retrouvés dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale. (Rev. de philol., 1897, nr. 3, p. 189.)

DAMASCIUS. Damascius le Diadoque. Problèmes et solutions touchant les premiers principes, avec le tableau sommaire des doctrines des Chaldéens de Michel Psellus, traduits pour la première fois et accompagnés de commentaires et d'un index très développé par *A.-Ed. Chaignet*. Paris, E. Leroux, 1898, in-8°. 3 vol.

Chaignet, A.-Ed., Damascius ; fragment de son commentaire sur la troisième hypothèse du *Parménide*. [Περὶ ἀρχῶν, §§ 397-416, éd. Ruelle.] (Séances et travaux de l'Acad. d. Sc. mor. et polit., nov. 1897, p. 772-812.) Tir. à p.

Kroll, W., Varia [ad Damascium]. (Rh. Mus. N. F. LII, 2, p. 289-290.)

DÉMÉTRIUS dit de PHALÈRE.

Roshdestwenski, S., Εἰς τὸ Δημητρίου τοῦ Φαλερέως καλούμενον βιβλίον περὶ ἑρμηνείας σύμβολα. (Χαριστήρια-Korsch. p. 361-370.)

DÉMOSTHÈNE. Demosthenes ausgewählte Reden. Für den Schulgebrauch hrsg. von *E. Bottek*. Wien, Hölder, 1897. XLIII, 117 p. ; 1 carte. 95 Pf.

— Meidias. Edited with Introd. analysis, notes, index, by *C. A. M. Fennell*. Cambridge, Univ. Press. 1897, 152 p. 5 sh.

— Die Olynthischen und Philippischen Reden nebst der Rede über den Frieden. Zum Gebrauch. f. Schüler hrsg. von *H. Windel*. Bielefeld, Velhagen et Klasing. XXVIII, 104 p. 1 M. 20 Pf.

— Sept Philippiques. Nouv. éd. revue sur les meilleurs textes avec une introd., des notes histor. grammaticales et littéraires, par *L. Lemain*. Paris, Belin, 1897. in-12, XLVIII, 237 p.

— The first Philippic and the Olynthiacs. With Introd. and notes, by *J. E. Sandys*. London, Macmillan, 1897. 320 p. 5 sh.

Bethe, E., Demosthenis scriptorum corpus ubi et qua aetate collectum editumque sit. Progr. Rostock, 1897. 16 p.

Helmke, G., De Demosthenis codicibus quaestiones selectae. Pars I. Diss. Berlin. Maier und Müller. 41 p. 1 M. 20 Pf.

Hoeck, A., Demosthenes. Ein Lebensbild. (Gymnasial-Bibliothek, 22. Heft.) Gütersloh, Bertelsmann, 1895. 88 p. 1 M. 20 Pf.

Kaiser, B., Quaestiones de elocutione Demosthenica. (Diss. philol. Halenses, XIII, 4.)

Ludwich, A., Ps.-Demosthenes. (VII) περὶ Ἁλοννήσου. (Ludwichs Miscellanea, p. 6-8.)

Schefczik, H., Ueber die Abfassungszeit der ersten philippischen Rede des Demosthenes. Troppau, Selbstverlag. 29 p.

— Ueber den logischen Aufbau der ersten und zweiten olynthischen Rede des Demosthenes. Progr. Troppau, 1897. 16 p.

Schüller, S., Ueber den Verfasser der Rede περὶ τῶν πρὸς Ἀλέξανδρον συνθηκῶν. (Wiener Studien, XIX, 2, p. 211-241.)

Wagner, H., Appellatio adv. Eubulidem num Demostheni abiudicanda sit. Würzburg, 1897. 44 p.

DENYS L'ARÉOPAGITE. Dionysius Areopagita. Works; now first translated from the original Greek by *J. Parker*. London, Parker, 1897, in-12. 224 p. 6 sh.

Draeseke, J., Dionysische Bedenken. (Theol. Studien und Kritik, 1897, H. 2.)

— Zu Dionysius. (Zeitschr. f. wiss. Theologie, XL, 4.)

Grandmaison, L. de, La question dionysienne (à propos de l'ouvrage de Stiglmayr). (Études religieuses, philos., etc., 15 déc. 1896.)

Leimbach, Zur Dionysiusfrage. (Philos. Jahrb. d. Görres-Gesellsch., 1897, p. 90-97.)

Stiglmayr, J., Das Aufkommen des Pseudo-Dionysischen Schriften und ihr Eindringen in die Christliche Literatur bis zum Lateranconcil 649. Ein zweiter Beitrag zur Dionysius Frage. (IV. Jahrbericht d. offentl. Privatgymn.) Feldkirch, 1895, p. 1-96.

DENYS D'HALICARNASSE.

Thomas, E., Zu Dionysios von Halicarnass über die alten Redner. (Hermes, XXXII, 1, p. 60-67.)

Vassis, S., Ad Dionysii Halicarnasensis antiquitatum rom. a C. Jacoby editarum vol. III adnotationes criticae. (Ἀθηνᾶ, VIII, 3, p. 241-261.)

— Ad Dion. Hal. antiq. rom. librum X et XI. (*Ibid.*, p. 262-265.)

ΔΙΔΑΧΗ. Die Lehre der zwölf Apostel. Text, Uebersetzung und eingehende Erklärung, nebst Untersuchungen über die Entstehung sowie die Bearbeitung der Didache in den späteren Schriften. Giessen, Ricker, 1897. VI, 113 p. 5 M.

Lake. — Voir Bible

Hauler, E., Eine lateinische Palimpsestübersetzung der Didascalia Apostolorum. Wien, Gerold. 54 p. (Extr. des Sitzungsb. d. k. Akad. d. W. Phil.-histor. Classe, Bd. 134, Abh. 11.)

DINARQUE.

Dusanek, Fr. — Voir Section XII.

Forman, L. L. — Voir Andocide.

DIODORE DE SICILE.

Buchholz, A., Die Liste der Kappadokischen Könige bei Diodor. (Philol. und histor. Beitr. f. Wachsmuth, p. 127-136.)

Reuss, F., Die Chronologie Diodors. (Fleck. Jahrb., LIV, nr. I. Abt., 9-10, p. 641-671.)

DIOGÈNE LAERCE.

Covotti, A., Quibus libris vitarum in libro septimo scribendo Laertius usus fuerit. (Studij ital. di filol. class., V, p. 65-97.)

DION CASSIUS.

Kuiper, K., De Cassii Dionis Zonaraeque historiis Epistula critica ad Ursulum Philippum Boissevain. (Mnemos., N. S., XXIV, 4, p. 427-438.)

Micalella, M. A., La fonte di Dione Cassio per le guerre galliche di Cesare. Esame critico delle guerre contro gli Elvezi e contro Ariovisto. Lecce. 58 p.

DION CHRYSOSTOME.

Arnim, J. von, De recensendis Dionis Chrysostomi orationibus. Progr. Rostock, 1897, in-4. 23 p.

Asmus, J. R., Ein Bindeglied zwischen der pseudojustinischen Cohortatio ad Graecos und Julians Polemik gegen die Galiläer. (Dion Chrysost. or., XII.) (Zeitschr. f. wiss. Theologie, 1897, II.)

Clausen, W., De Dionis Chrysostomi Bithynicis, quae vocantur, orationibus quaestiones. Diss. Kiel. 74 p.

Ehemann, C., Die 12. Rede des Dion Chrysostomos. (Progr. d. k. hum. G. Kaiserslautern, 1895.)

Geyr, H., Die Absichtssätze bei Dio Chrysostomus. Progr. Wesel, 1897, in-4. 11 p.

Graf, M., In Dionis Prusaensis orationes ab J. de Arnim editas (vol. I) conjecturae et explanationes. Progr. Monachii, Lindl. 32 p.

Hahn, C., De Dionis Chrysostomi orationibus quae inscribuntur Diogenes (VI, VIII, IX, X). Diss. Inaug. Acad. Georg. Aug. Gotting. Homburgi, Steinhäusser. 73 p.

Schenkl, K., Zu Dion Chrysostomus. (Wiener Studien, XIX, 2, p. 316-317.)

Sonny, A., Ad Dionem Chrysostomum analecta. Kiew, Zavadzki. vi, 241 p. 1 pl. phototyp.

Wegehaupt, J., De Dione Chrysostomo Xenophontis sectatore. Diss. Goettingen, 1897. 86 p.

Weil, H., Dion Chrysostome, Rhodiaca. (XXXI.) Obs. critique. (Rev. de philol., XXI, 2, p. 98-102.)

DIOPHANTE.

Hultsch, F., Zu Diophantos von Alexandreia. (Fleck. Jarhb., 1897, H. 1, p. 48.)

DIOSCORIDE.

Kaestner, H. F., Kritisches und Exegetisches zu Pseudo-Dioskorides de herbis femininis. Progr. Regensburg. 64 p.

— Pseudo-Dioskorides de h. f. (Hermes, XXXI, 4, p. 578-636.)

— Addendum ad Ps. Diosc. de h. f. ed. (Ibid., XXXII, 1, p. 160.)

Stadler, H., Dioscorides Longobardus; lib. II. (Cod. lat. Mon. 337.) (Roman. Forschungen, X, 2, p. 181-248.)

— Dioscorides als Quelle Isidors. (Archiv f. lat. Lex., X, 3, p. 403-412.)

DOMNINUS.

Hultsch, F., Emendationen zu Domninos. (Fleck. Jahrb., 1897, VII, p. 507-511.)

ÉCRIVAINS PÉDAGOGUES de l'antiquité. Extraits des œuvres de Xénophon, Platon, Aristote, Quintilien, Plutarque, par Mlles *Saffroy* et *G. Noel*. Paris, Delagrave, 1897. VIII-189 p. 2 fr.

EMPÉDOCLE.

Thiele, G., Zu den vier Elementen des Empedokles. (Hermes, XXXII, 1, p. 68-78.)

Ward, A. S., Empedocles. Chancellor's Latin Verse. Oxford, Blackwell, 1897. 16 p.

ÉPHREM (Saint-).

Hill, J. H., A dissertation on the gospel Commentary of S. Ephrem the Syrian. With a scriptural index to his works. London, Clark. 186 p. 7 sh. 6 d.

ÉPICTÈTE.

Bruns, I., De Schola Epicteti. Festschr. z. Geburtstag S. M. d. Kaisers. Kiel, 1897. 23 p.

Lindsay, W. M., Der Salamanca-Epictet. (Philol., LV, 2, p. 385-387.)

Vorlaender, K., Christliche Gedanken eines heidnischen Philosophen. (Preuss. Jahrb. Aug., 1897, p. 193-222.)

Zahn, Th., Der Stoiker Epiktet und sein Verhältnis zum Christentum. Prorectoratsrede. 2. Aufl. Erlangen und Leipzig, Deickert. 47 p. 75 Pf.

ÉPICURE.

Giussani. — Voir Platon.

Goedeckemeyer, A., Epikurs Verhältnis zu Democrit in der Naturphilosophie. Strassburg, Trübner, 1897. 157 p. 4 M.

Haas, A., Ueber den Einfluss der epicureischen Staats-und Rechtsphilosophie auf die Philosophie des 16. und 17. Jahrhunderts. Ein Beitrag zur Gesch. des Lehre vom Staatsvertrag. Diss. Berlin, Mayer und Müller. 115 p. 2 M.

Praechter, K., Zur epikurischen Spruchsammlung. (Philol., LVI, 3, p. 551-552.)

ÉRASISTRATE.

Fuchs, R., Lebte Erasistratus in Alexandreia? (Rh. Mus. N. F., LII, 3, p. 377-390.)

— Voir ATHÉNÉE.

ÉRATOSTHÈNE.

Olivieri, A., I Catasterismi di Eratostene. (Studij ital. di philol. class., V, p. 1-25.)

ESCHINE.

De Sanctis, G., Eschine e la guerra contro Anfissa. (Riv. di filol.. XXV, 2, 213-235.)

Herwerden, H. van, Ad Aeschinem. (Mnemos. N. S. XXV, 2, p. 189-202.)

ESCHYLE. Aeschyli fabulae. Ed. *Wecklein*, Berolini, Calvary, 2 vol. cum 2 auctariis.

— Αἰσχύλου δράματα σωζόμενα καὶ ἀπολωλότων ἀποσπάσματα μετὰ ἐξηγητικῶν καὶ κριτικῶν σημειώσεων... ἐκδιδόμενα ὑπὸ *N. Wecklein*. Τόμος II-III. Athènes, Leipzig, Harrassowitz, 1897.

— Aeschylus' Agamemnon oversat af *P. O. Schjœtt*. (Videnskabets Skritter. II : Histor.-filos. Kl. 1896, nr. 2.) Christiania, Dybwad.

— Persae. Ed. by *J. H. Haydon*. London, Clive, 1897. 4 sh. 6 d.

— Les Perses, tragédie traduite et mise à la scène par *A. F. Hérold*, Musique de *I. Leroux*, Paris. Charpentier et Fasquelle, 1897, in-18. 1 fr.

— Prometheus bound. With. Introd., appendices, notes. Edited by *C. R. Haines*. London. Sonnenschein. 3 sh. 6 d.

— Prometeo incantenato, πρόλογος e πάροδος, 1-192, con commento di *A. Cassara*. Catania, 1897, in-16. 32 p.

— Prometeo legato. Traduzione di *E. Proto*. Napoli, Pierro, 1897.

— Septem contra Thebas. Ed. *F. G. Plaistowe*. With Introd. text, notes. London, Clive, 1897. 3 sh. 6 d.

— Translated by *F. G. Plaistowe*. London, Clive, 1897. 2 sh. 6 d.

Baumstark, A., Die zweite Achilleustrilogie des Aischylos. (Philol. LV, 2, p. 277-306.)

Blass. — Voir ARISTOPHANE.

Denissov, J., Sur Eschyle. (En russe.) (Filol. obosr. XI, 1, p. 126.)

— Le chant épagogique dans le 3. épisode du *Prométhée*. (En russe.) (Ibid., XI, 2, p. 156-171.)

— Remarques sur Eschyle. (En russe.) (Χαριστήρια-Korsch, p. 371-380.)

Farnell, L. R., On the interpellation of Aesch. Agam. 69-71. (Class. Review, 1897, VI, p. 293-298.)

Franklin, S. B., Traces of epic influence in the tragedies of Aeschylus. Diss. inaug. Baltimore, 1895. 81 p.

Frey, K., Zu Aischylos, Choëphoren [v. 917]. (Fleck. Jahrb., 1897, IV-V, p. 286 et sv.)

Gœrlitz, C., De carmine quod legitur in Aeschyli Choeph. v. 152-164 (Dindorf), v. 146-156 (Kirchhoff) commentatio critica et exegetica. Progr. Gross-Strelitz, 1895, in-4. 12 p.

Haverfield, F., Notes on Aesch. Prom. v. 358. (Class. Review, march 1897, p. 98.)

Niedermann, M., Sur un passage du catalogue des tragédies d'Eschyle. (Rev. de philol., 1897, III, p. 153.)

Owen, J., Five great sceptical dramas of history. On Aischylus' Prometheus Vinctus, the book of Job, Goethe's Faust, Shakespeare's Hamlet and Calderon's El Magico Prodigioso. London, Sonnenschein. 408 p. 10 sh. 6 d.

Platt, A., Agamemnonea. (Class. Rev., march 1898, p. 94-98.)

Preuss, A., De versuum iambicorum in melicis partibus usu Aeschyleo. Diss. Leipzig, Gräfe. 2 M

Schoene, A. — Voir SECTION VIII.

Schwartz, P., De ephymniorum apud Aeschylum usu. Diss. Halle, 1897. 56 p.

Setunsky, A., Eine Aufführung von Aischylos' « Agamemnon » durch Gymnasialschüler. (Zeitschr. f. österr. Gymn., 1897, VIII, p. 662-663.)

Tucker, T. G., Notes on some passages of the Agamemnon of Aeschylus. (Class. Review, 1897, nr. 8, p. 403-405.)

Wilamowitz-Moellendorff, U. von, Die Perser des Aischylos. (Hermes, XXXII, 3, p. 383-398.)

ÉSOPE. Aesopus, Fables. New ed. with proverbs and applications. London, Bliss, 1897, 256 p., 100 ill. 2 sh. 6 d.

— Esopo. Favole per Ammaestramento del popolo. Firenze, 1897, in-16, 126 p.

Keidel, G. C., A manual of Aesopic fable literatur. A first book of reference for the period ending A. D. 1500. 1. fasc. Baltimore, The Friedenwald. XXIV, 76 p. 3 facs.

ÉTIENNE DE BYZANCE.

Sakolowski, P., Fragmente des Stephanos von Byzantion. (Beitr. f. Wachsmuth, p. 107-113.)

ETYMOLOGICA.

Ludwich, A., Etymologicum florentinum. (Ludwichs Miscellanea, p. 13.)

Reitzenstein, R., Geschichte der griechischen Etymologika. Ein Beitrag zur Gesch. der Philologie in Alexandria und Byzanz. Leipzig, Teubner, 1897. IX, 408 p. 2 pl. 18 M.

EUCLIDE. Euclidis Opera omnia; edid. *J. L. Heiberg et H. Menge*. vol. VI. Data cum commentario Marini et scholiis antiquis. Leipzig, Teubner. 5 M.

— Gli Elementi, nuovamente tradotti con note, aggiunte ed esercizi ad uso dei ginnasi e dei licei, per aura di *A. Socci* et *G. Tolomei*. Libri I-IV, Firenze, Le Monnier, 1897.

— Books I-IV. By *R. Deakin*. Diagrams. London, Clive, 1897. 318 p. 2 sh. 6 d.

— Euclides' Elements. Ed. by *R. Lachlan*. Books 1 and 2. London, Arnold, 1897. 1 sh. 6 d.

Deighton, H., An Introduction to Euclid, including Euclid I, 26, London, Bell, 1897. 80 p. 1 sh. 6 d.

Frolov, M., Démonstration de l'Axiome XI d'Euclide. 2e tirage complété. Paris, Gauthier-Villars. 23 p.; 1 pl. 1 fr.

Riccardi P., Saggio di una bibliografia euclidea. 1897.

Tannery, P., Sur la locution ἐξ ἴσου. (Rev. des ét. gr., 1897, p. 14-18.)

Weekz, W., Exercises in Euclid. First course (interleaved). London, Macmillan, 1897. 92 p. 1 sh. 9 d.

EUDOCIE. Eudociae Augustae, Procli Lycii, Claudiani carminum graecorum reliquiae, accedunt Blemyomachiae fragmenta. Recensuit *A. Ludwich*. Leipzig, Teubner, 1897. VI, 241 p. 4 M.

EULOGE D'ALEXANDRIE.

Bardenhewer, O., Ungedruckte Exzerpte aus einer Schrift des Patriarchen Eulogius von Alexandrien (580-607) über Trinität und Inkarnation. (Theol. Quartalschr., LXXVIII, p. 353-401.)

Stigimayr, J., Zur neuentdeckten Schrift des Patriarchen Eulogius von Alexandrien (580-607). (Katolik, 1897, II, p. 93-96.)

EURIPIDE. Euripides. New ed. by *W. B. Donne*. London, Blackwood, 1897, in-12. 212 p. 1 sh.

— The Alcestis, edited with Introd. and notes by *W. S. Hadley*. Cambridge, University Press. 2 sh. 6 d.

— Euripide. Alceste, mis en vers français par *L. Paris*. Bordeaux et Paris, Libr. associés.

— Hippolyte (Porte-Couronne). Texte grec avec introduction et des notes en français par *Th. Colardeau*. Paris, Delagrave, in-12. 1 fr. 50

— Ion. Uebersetzt von *K. Wernicke*. Leipzig, Reclam, in-16. 20 Pf.

— Médée expliquée littéralement et trad. en français, par *Ed. Bailly*. Paris, Hachette, in-12. 3 fr.

— Médée, texte grec d'après les travaux les plus récents, avec une introd. et des notes en français, par *E. Pessonneaux*. Paris. Delalain, 1897, in-16. 1 fr.

— Medea, tragedia di Euripide con introduzione, commento et appendice critica di *G. B. Camozzi*. Imola, 1897.

— Troades. With revised text and notes, by *R. Y. Tyrrell*. London. Macmillan, 1897. 152 p. 3 sh. 6 d.

Ball, F. K., Euripides, Hippolytus, 42. (Transact. of Amer. philol. Assoc., XXVII, p. XXVII-XXIX.)

Brandscheid, F., Iphigenia in Taurien, Tragödie von Euripides nach ihrer Idee entwickelt

Conrotte. Isocrate et saint Grégoire de Nazianze. Le Panégyrique d'Evagoras et l'Eloge funèbre de saint Basile. (Le Musée belge, I, 3, p. 236-240.)

Varl, R., Sancti Gregorii Nazianzeni codicis Mediceo-laurentiami celeberrimi collatio. (Egyet. philol. Közl. 1896, nov. p. 759-772.)

GRÉGOIRE DE NYSSA. Gregorii Nysseni (Nemesii Emeseni) Περὶ φύσεως ἀνθρώπου liber a Burgundione in latinum translatus. Nunc primum ex libris manuscriptis edidit et apparatu critico instruxit *C. J. Burkhard.* Pars. III, cap. v-xxv. Continens. Progr. Gymn. Vindobon. Meidlingensis. IX, 31 p.

Reiche, A., Die künstlerischen Elemente in der Welt-und Lebens-Anschauung des Gregor. von Nyssa. Ein Beitrag zur Philosophie der Patristik. Jena, Rassmann, 1897. 60 p. 1 M.

Vollert, W., Die Lehre Gregors von Nyssa vom Guten und Bösen und von der schliesslichen Ueberwindung des Bösen. Leipzig, Deicherl. IV, 58 p. 1 M. 50 pf.

GRÉGOIRE LE THAUMATURGE.

Weymann, C., Zu Gregorios Thaumaturgos. (Philol., LV, 3, p. 462-464.)

HÉCATÉE DE MILET.

Tropea, G., Ecateo da Mileto ed i frammenti della Περιήγησις. (Riv. di Stor. ant., II, 2, p. 82-97.)

— Ecateo da Mileto etc. P. I (da 1 a 19); P. II (da 20 a 57). Messina, d'Amico, 1896-1897. 67 et 53 p.

HÉLIODORE.

Prager, P., Ad Heliodori Aethiopica. (Beitr. f. Wachsmuth, p. 89-91.)

HELLANICUS.

Koehler, R., Hellanicea. (Beitr. f. Wachsmuth, p. 173-185.)

HÉRACLIDE DE PONT.

Voss, O., De Heraclidis Pontici vita et scriptis. Diss. Rostochii 1897. 95 p. (Leipzig, Fock.) 4 M.

HÉRACLITE.

Patin, A., Neues und Altes zur Heraclitischen Logoslehre. (Blätter f. Bayr. Gymn., 1897, 5-6, p. 385-399.)

HERMAS.

Spitta, Fr., Zur Geschichte und Litteratur des Urchristentums. Bd. II : Der Brief des Jakobus. Studien zum Hirten des Hermas. Göttingen, Vandenhoeck-Ruprecht. VI, 437 p. 10 M.

HERMIPPUS, L' (Anonymus Christianus). De astrologia dialogus, edd. *G. Kroll* et *P. Viereck.* Leipzig. Biblioth. Teubn. 1 M. 80 pf.

Voir **JEAN COTRONÈS.**

HERMOGÈNE.

Becker, H., Hermogenis Tarsensis de rhythmo oratorio doctrina. Commentatio philologica. Monasterii, Bredt. 86 p.

HÉRODAS. — Voir HÉRONDAS.

HÉRODE ATTICUS.

Diptmar, H., Der Rhetor Herodes Atticus. (Blätter f. Bayr. Gymn., 1897, 9-10, p. 657-671.)

HÉRODIEN (l'historien).

Fuchs, K., Beiträge zur Kritik Herodians (IV-VIII Buch). (Wiener Studien, XVIII, 2, p. 180-234.)

Rubega, A., Studio sulla versione latina di Erodiano lo storico fatta da A. Poliziano. Venezia. Cordella, 50 p.

HÉRODOTE. Herodot's text. Canon Rawlinson's translation; notes abridged by *A. J. Grant.* London, Murray, 2 vol. 888 p. Maps, plans. 12 sh.

— Herodot in Auswahl hrsg. von K. *Abicht.* Mit Kommentar, 2 Abbild. 2 M. 40 Pf.

— 2. Buch. 1 M. 50 Pf.

— Book 3. Thalia. — 8. Urania Literal transl. by *J. A. Prout.* London, Cornish, 1897, in-12. 72 p. à 1 sh. 6 d.

— Book III. Edited by *J. Thompson* and *B. J. Hayes.* With Introd. text, notes. London, Clive. 4 sh. 6 d.

— Book III. With Vocab. test papers, transl. *Ibid.*, 1897. 6 sh. 6 d.

— Ionic revolt and Persian War; the story as told by Herodotus. Selections from transl. of Canon Rawlinson, revised by *C. C. Tancock*. London, Murray, 1897, Plans. ill. 2 sh. 6 d.

— Morceaux choisis, par *Am. Hauvette*. Paris, A. Colin, 1897, in-18, XVI, 300 p. 2 fr. 75 c.

Abicht, K., Uebersicht über den Dialekt des Herodotos. Unter Beifügung der Einleitung aus dem I. H. der Schulausg. des Herodotos. 4 Aufl. Leipzig, Teubner. 50 Pf.

Collard, F., Hérodote au collège. (Bull. bibliogr. et pédag. du Musée belge, I, 8 et 9.)

Herwerden, H., van, Ad Herodoti librum I. (Mnemos, XXV, 1, p. 86-88.)

Hüde, G., Ad Herodotum. (Nord. Tidskr. f. filol., III, R. V, 3-4, p. 125.)

Kallenberg, H., Bericht über Herodot. Jahresbb. d. philol. Ver. zu Berlin, p. 193-222 et 273-289. (In Zeitschr. f. d. Gymnasialw. 1896, nr. 10, 1897, nr. 7.)

Knapp, P., Zur Frage der Entstehungszeit des herodotischen Geschichtswerks. (N. Korrespondenz-Blattr. f. d. Gelehrten und Realsch. Wurtenb. 1897, H. 1, p. 3-14.)

Krauth, K. — Voir Section X.

Mischtschenko, Th.-G., Témoignages d'Hérodote concernant les régions extra-scythiques de la Russie. (En russe.) (Journ. du Min. russe de l' I. P. déc. 1896, p. 103-124.)

Nikel, J., Herodot und die Keilschriftforschung. (Extr. d. 28. Bericht d. « Philomathie » zu Neisse. Paderborn, Schöningh. III, 91 p.) 2 M.

— Das Geschichtswerk Herodots im Lichte der Assyriologie I Teil. Progr. Breslau, in-4. 1 dessin.

S., F., Observationes criticae in Herodoti versionem didotianam. (Extr. de l'Enseignement chrétien.) Paris, Poussielgue, 1897. 16 p.

Schneider, St., Slady polemiki Sofistycznej u Herodota, i Thucydidesa. (Eos, III. 1, p. 49-59.)

Stourac, Fr., Ueber den Gebrauch des Genitivus bei Herodot. IV, Progr. d. K. K. D. St. G. Olmütz. 22 p.

Tournier, Ed., Remarques sur le texte de l'histoire de Crésus dans Hérodote. (Rev. de philol., 1897, livr. 1, p. 26-28.)

— Hérodote, I, 126. (Ibid., p. 98.)

HÉRONDAS ou HÉRODAS.

Drachmann, A. B., Zu Crusius' Herondas. (Nord. Tidskr. f. filol., III, R. V, 3-4, p. 183-184.)

L. (Leeuwen), J. von, Ad Herodan. (Mnemos., N. S., XXV, 4, p. 450.)

Witkowski, St., Ad Herodam (VIII, 1-14). (Eos, 2, p. 162.)

HÉSIODE. Hesiodos ins Deutsche übertragen und mit Einleitungen und Anmerkungen versehen von *R. Peppmüller*. Halle a. S. IX, 296 p. 2 pl. 6 M.

— Esiodo, le opere e i giorni con introd. e note, da *A. Beltrami*. Messina, Trimarchi, 1897. XX, 57 p.

Dimitrijevic, M., Hesiodi opera, v. 641-662. (Beitr. f. Wachsmuth, p. 208-214.)

Lanza, C., Le opere e i giorni di Esiodo. (Atti d. Accad. Pont., t. XXVI.)

Ludwich, A., Die Scholien zu Hesiods Theogonie. (Ludwich's Miscellanea, p. 13.)

Peppmüller, R., Textkritisches zu Hesiods Erga. (Philol., LVI, 2, p. 217-230.)

Rzach, A., Die handschriftliche Ueberlieferung der hesiodischen Theogonie. (Wiener Studien. XIX, 1, p. 15-70.)

— Hesiodos' Theogonie in der Aldina. (Ibid., p. 146-150.)

Reitzenstein, R., Leukarion bei Hesiod. (Philol., LV, 2, p. 193-196.)

HIPPIATRIQUE. Anecdota Cambrigiensia. Edidit et commentatus est *Eug. Oder*. Pars prima. (Wissenschaftl. Beilagen zum Jahresb. des Friedrichs-Werderschen Gymnasiums zu Berlin. Ostern.) Gaertner, in-4. 31 p.

HIPPOCRATE. Hippocrates. Sämmtliche Werke. Ins Deutsche uebersetzt und ausfürhlich commentiert von *Rob. Fuchs*. 1. Bd. München, Lüneburg, 1895. 1 M. 40 Pf.

— — 2. Bd. 1896. 11 M. 40 Pf.

Fasbender, H., Entwickelungslehre. Geburtshülfe und Gynäkologie in den hippokratischen Schriften. Eine krit. Studie. Stuttgart, Enke. XVIII, 300 p. 10 M.

Fuchs, R., Zu den pseudo-hippokratischen Epidemien. (Philol., LVI, 1, p. 184-187.)

Senfelder, L., Die hippokratische Lehre von den Ausscheidungen und Absonderungen. (Wiener medizin. Wochenschrift. XLVI, 44-47.)

— Die Hippokratische Psychro-und Thermotherapie. (Wiener klin. Rundschau, 1897, II, p. 63.)

Spaet, Fr., Der gegenwärtige Stand der Hippokratesfrage. (Janus, 1897, janv.-fév., p. 344-359.)

— Der gegenw. St. d. Hipp. und das Corpus Hippocraticum vom Standpunkte der Menon-Aristotelischen Ueberlieferung. (Allg. med. Centr.-Zeitung, 1896, p. 91 et suiv.)

— Die geschichtliche Entwickelung der sog. Hippokrat. Medicin im Lichte der neuesten Forschung. Berlin, Karger, 1897. VIII, 55 p. 2 M.

HIPPOLYTE (Saint-). Hippolytus' Werke. 1. Bd. 1. Hälfte. Kommentare zum Buch Daniel. und die Fragmente des Kommentars zum Hohenliede. Hrsg. von *G. N. Bonwesch.* — 2. H. Kleinere exegetische und homiletische Schriften. Hrsg. von *H. Achelis.* Leipzig, Hinrichs, 1897. — (Voir PATROLOGIE.) 18 M.

Achelis, H., Ueber Hippolyt's Oden und seine Schrift « Zur grossen Ode ». (Nachr. v. d. k. Gesellsch. d. W. zu Göttingen, Philol.-hist. Cl., 1896, H. 3, p. 271-276.)

Diekamp, F., Die dem hl. Hippolyt von Rom zugeschriebene Erklärung von Apokalypsis, 20, 1-3 im griech. Texte. (Theol. Quartalschr., 79, IV.)

HISTORIENS. Sources for Greek history between the Persian and Peloponnesian wars (B. C. 478-451) collected and arranged by *G. F. Hill.* Oxford, Clar. Press, 1897. VIII, 421 p.

Vassis (Βάσης), **S.**, Fragm. hist. graec. ed. Dindorf, 459, 24. (En grec.) (Ἀθηνᾶ, IX, 1-2, p. 47 et sv.)

HISTORIENS D'ALEXANDRE LE GRAND. Invasion of India by Alexander the Great, as described by Arrian, Q. Curtius, Diodoros, Plutarch and Justin. Translated by *J. W. M'Crindle,* with Introduction, notes, illustrations, maps, indices. New edition. London, Constable. 472 p. 10 sh. 6 d.

HOLOBOLUS.

Rostagno, E., Scolii di Olobolo all' Ara di Dosiade. (Studij ital. di filol. class., V, p. 287-288.)

HOMÈRE. Homeri opera et reliquiae. Rec. *D. B. Monro.* Oxford, Clarendon Press. 1040 p. 10 sh. 6 d.

— Homers Gedichte. 3. Teil. (Zur Ilias.) Hilfsbuch. Bearb. von *O. Henke.* 1. Bd. : Metrik, Grammatik. Zur Odyssee : Vorgeschichte, Gleichnisse, Sentenzen. Altertümer. Geographie. Kosmographie. Staat. Familienleben. Seewesen. Leipzig, Teubner. XIV, 232 p. Abbild. und 1 Plan. 2 M.

— 2. Bb. : Die Entstehung der homer. Gedichte. Aus dem Gedankenschatze der Ilias. Altertümer : Der Kriegschauplatz. Das Waffenwesen. Befestigungswesen. Die Kriegführung. Mythologie. Der Kultus. Zur Psychologie und Ethik. 61 Abbild. 1 Kartentafel. 2 M.

— Homère. Pages choisies. (Collection des pages choisies des grands écrivains.) Avec avant-propos et introd. par *M. Croisel.* Paris, A. Colin. 3 fr. 50 c.

— Ilias, in niederdeutscher Uebertragung von *A. Dühr.* Kiel; Lipsius und Tischer. 4 M.

— Iliade commentata da *V. de Crescenzio.* Torino, Loescher, 1897. VIII, 88 p.

— Iliad, with preliminary survey of the four literary bibles; a commentary. Ed. by *D. J. Snider.* St-Louis and London, 1897, in-12. 10 sh. 6 d.

— Ilias in niederdeutscher Uebertragung von *Aug. Dühr.* Kiel, Lipsius und Tischer. XII, 656 p. 4 M.

— Homer's Ilias. Bearbeitet von *O. Henke.* Kommentar. Leipzig, Teubner, 1897. 2 M. 40 Pf.

— Iliade ; traduzione letterale in prosa di *O. Nazari.* Libri I-XII. Torino, Clausen, 1897. L. 1,c. 60

— Il libro XVIII. dell' Iliade con note italiane di *E. Longhi.* Milano, Albrighi-Segati, 1897.

— Die Odyssee, nachgebildet in achtzeiligen Strophen von *H. v. Schelling.* München und Leipzig, R. Oldenburg, 1897. VIII, 512 p. 6 M.

— Odyssea, new edited by *W. L. Collins.* London, Blackwood, 1897. 1 sh.

— Odyssea, translated by *J. G.Cordery*. London, Methuen, 1897. 408 p. 7 sh. 6 d.

— Odissea, commentata da *C. O. Zuretti*. Libro I. Torino, Loescher, 1897.

— L'Odyssée. Illustrations de *A. Calbet*. (Collection papyrus.) Paris, Borel, 1897. 500 p. 3 fr.

— Odyssée traduite vers pour vers par le comte *Ul. de Séguier*. Paris, Firmin-Didot, in-16. VI, 485 p.

— Odyssea, übersetzt von *J. Ehlers*. Hannover, C. Meyer, 1897. 1 M. 25 Pf.

— Odissea. Versione italiana di *P. Cesareo*, preceduta da una lettera al prof. G. Fraccaroli sul metodo seguito nel lavoro. Vol. II. Torino, Loescher. 215 p. L. 4, c. 50

— Odysee, lib. XI, con note ital. di *V. Costanzi*. Milano, Albrighi-Segati, 1897, in-16. 44 p.

— Die homerische Batrachomachia des Karers Pigres, nebst Scholien und Paraphrase, hrsg. von *A. Ludwich*. Leipzig, Teubner. VI, 484 p. 20 M.

— L'Inno omerico a Demetra con apparato critico scelto ed un' introduzione di *V. Puntoni*. Livorno, tip. R. Giusti. L. 5

*** Zu Dührs niederdeutscher Ilias. (Berliner philol. Wochenschr., 1897, nr. 6, p. 188-191.)

Adam, L., Homer, der Erzieher der Griechen. Ein Beitrag zur Einführung in das Verständnis des erziehlichen Wertes seiner Werke. Paderborn, Schöningh, 1897. VIII, 148 p. 3 M.

Agar, T. L., Note on Iliad. XVI, 99. (Class. Review, 1896, oct., p. 329.)

— Emendationes homericae (Il., XIII-XVIII.) (Journ. of philol., nr. 49, p. 32-49; nr. 50, p. 299-324.)

— The lengthening of final syllabes by position before the fifth foot in the homeric hexameter. (Class. Review, febr. 1897, p. 29-31.)

— Note on Il., XX, 18. (Ibid., march 1897, p. 101.)

Allen, T. W., Notes on the Homeric hymns, by *J. P. d'Orville*. (Journ. of philol., nr. 50, p. 250-260.)

Bernoulli, J. J., Bildnisse des Homer. — Voir Section XIII.

Bertrin, G., La question homérique, etc. Paris, Poussielgue, 1897.

Butler, S., The authoress of the Odyssey : where and when she wrote, etc. London. Longmans, 1897. 292 p. 10 sh. 6 d.

Cauer, P., Anmerkungen zur Odyssee, etc. IV. (Schluss.) Berlin, Grote, 1897. 1 M. 20 Pf.

Cinquini, A., Il dialetto omerico, 32. Livorno, Giusti, 1897. 80 p. 50 c.

Dropiowski, P. W., Ze studyów nad Homerem. I. Lzy i placz. (Eos, III, 1, p. 87-113.)

De Sanctis, G., La divinità omerica e la sua funzione sociale. (*De Sanctis*, Saggi, etc.; — voir Section I.)

— L'Anima et l'altra vita in Omero. (Riv. di stor. ant., II, 3, p. 38-52.)

Dottin, G., De eis in Iliade inclusis hominum nominibus quae non unice propria nomina sunt. (Thèse doctorale.) Condate Redonum, Plihon et Hervé.

Earle, M. L., On two passages in Homer. (Class. Review, 1897, 5, p. 242-243.)

Engelbrecht, A., Mykenisch-homerische Anschauungsmittel für den Gymnasialunterricht. Wien, Brzezowsky, 20 p.

Fairbanks, A., Local cults in Homer. (Transactions of the American philol. Association, 1895, p. XIX-XXII, and in the « New world » for dec. 1895. 10 p.

Feilner, St., Die homerische Flora. Wien, Hölder, 1897. 84 p. 1 M. 20 Pf.

Fick, A., Zum homerischen hymnus B auf Hermes. (Beitr. z. Kunde d. indog. Spr., XXII, H. 3-4, p. 269-273.)

Gaede, R., Zur Ilias (C. 243-313). (Fleck. Jahrb., 1896, H. 12, p. 809-814.)

Gloeckner, F., Homerische Partikeln mit neuen Bedeutungen. 1. H. : κε. Leipzig, Teubner. 1897. III, 58 p. 1 M. 60 Pf.

Gonsalez, V. E., Homeric birthday book; a setting of gems from the Iliad and Odyssey of Homer, selected. London, Warne, 1897. 250 p. 1 sh. 6 d.

Haebler, G., Fünf Vorträge üb. Ilias und Odyssee. Leipzig, Liebeskind. III, 82 p. 1 M. 50 Pf.

Hartmann, J. I., Epistola critica ad Amicos *J. van Leeuwen* et *M. B. Mendes da Costa*, continens annotationes ad Odysseam. Lugd. Bat. Sijthoff. VI, 136 p. 3 M. 50 Pf.

Haymann, H., On the place occupied by Odysseus in Od., XXI. (Journ. of philol., nr. 49. p. 106-111.)

Helbig, W., Eiserne Gegenstände an drei Stellen des homerischen Epos. (Ilias, Δ 123, 485; Σ 34). (Hermes, XXXII, 1, p. 86-91.)

Herwerden, H. van, Homerica. (Mnemos., N. S., XXV, p. 8-17.)

— Ad Iliadis XII libros posteriores (Sec. ed. Leeuwenii et Mendes da Costa II) commentatio altera. (Ibid., XXV, 4, p. 417-426.)

Hoogvliet, J. M., Rechtfertigung der Form τοίσισι bei Homer K 462; β 48, 165; κ 268; φ 93. (Hellas, V, 4, p. 316-323.)

Jaspar, V., Oversicht van het homerische Dialect. Kerkrade, Alberts. 1897. 75 p.

Jebb, R. C., Homer. Autoris. Uebersetzung, von *E. Schlesinger*. Berlin, Calvary. xv, 255 p. 4 M.

Kaiser, V., Homer und die Sibylle in Kaulbachs Bilderkreis der Weltgeschichte. Hamburg, 1897. 49 p. 80 Pf.

Kums, A., Les choses naturelles dans Homère. Paris, Alcan, 1897. 5 fr.

La Roche, J., Die Stellung des attributiven und appositiven Adjectifs bei Homer. (Wiener Studien, XIX, 2, p. 181-188.)

Leeuwen, J. van, Homerica. (Mnemos., N. S., XXVI, 1, p. 1-7. [Suite de Mn., XX, 1, p. 140.] — XXV, 2, p. 145-172; — XXV, 3, p. 261-281.)

Ludwich, A., Ueber des Eustathios Autographe seines Homercommentars. (Ludw. Misc., p. 15-19.)

— Κλυταιμνήστρη oder -μήστρη. (Ibid., p. 19-20.)

— Zu den alten Homerbiographien. (Ibid., p. 10-13.)

— Ueber Homercitate aus der Zeit von Aristarch bis Didymos. Progr. Königsberg, Schubert-Seidel, 1897, in-4. 41 p. 30 Pf.

Ludwig, A., Ukalegon in Ilias und Aeneis. — Eine besondere Dualform bei Homer. (Sitzungsb. d. k. böhm. Gesellsch. d. Wiss.) Prag, Rivnác. 15 p. 24 Pf.

Luè, G. B., Il diritto internazionale pubblico nei libri d'Omero. Lodi, tip. dell' Avo, 1897. 31 p.

Molhuysen, P. C., De Homeri Odysseae codice Phillippico 1585, olim Meermanniano 307 (O.) (Mnemos., N. S., XXV, p. 76-81.)

Mulvany, C. M., Note on Od., IV, 544-547. (Class. Review, 1897, 4, p. 243-244.)

— The Speech of Athene-Menthes α 253 seq. (Ibid., 6, p. 290-293.)

Mulvany, Seaton and Platt, The fourth thesis of the Homeric hexameter. (Class. Review, 1897, p. 151-154.)

Nicholson, E. W. B., Fragment of an earlier edition of Apollonius' Homeric Lexicon. (Class. Review, 1897, nr. 8, p. 390-393.)

Oertner, J., Etymologie und Begriffsbestimmung einiger homerischer Wörter. (Fleckeisens Jahrb., 1897, H. 3, p. 189-195.)

Platt, A., Notes on Reichel's Homerische Waffen. (Class. Review, 1896, nov., p. 376-378.)

— Note on Homer Hymn. Dem. 268. (Ibid., 1896, dec., p. 431-432.)

— Some Homeric genitives. (Ibid., 1897, 5, p. 255-257.)

Polack, J., Die homerische Frage. (Versl. en Med. d. k. Akad. von Wetersch., XII, 3, p. 343-428.)

Puntoni, V., L'inno Omerico a Demetra con apparato critico scelto e un' Introduzione. Livorno, tip. R. Giusti. VIII, 165 p. L. 5

Reinach, Th., L'Espagne chez Homère. (Extr. de la Revue celtique, t. XV.)

Reményi, E., Anigai jellemek Homeros eposzaiban. (Egyet. philol. közl., 1896, nov., p. 737-738; dec., p. 860-878.)

— Homeros leiró muveszete. (Ibid., 1897, 4, p. 289-301.)

Ridder, A. de, Le disque homérique. (Rev. des ét. gr., 1897, p. 255-263.)

Rosenberg, E., Homerische Kleinigkeiten aus der Schulpraxis. (Fleckeisens Jahrb. f. Paedagogik, 1897, H. 3, p. 138-142.)

Rossi, G., Un codice sconosciuto dell' Iliade latina. (Estense IV. A. 19.) — (Riv. di filol., XXIV, 4, p. 505-517.)

Ruppersberg, A., Der Bogenwettkampf in der Odyssee. (Fleck. Jahrb., 1897, 4-5, p. 225 sv.)

Schmidt, H., Zur kunstgeschichtlichen Bedeutung des homerischen Schildes. (Satura Viadr.)

Scholia in Homeri Iliadem vulgata e codicibus aucta et emendata. Edid. *A. Schimberg.* A 1-50. Festschr. z. 100Jahr. Jubelfeier d. k. Fr. Wilh-Gymn. zu Berlin. p. 65-79.) Berlin. 1897.

Schoene. — Voir Section VIII.

Setti, G., Omero e la critica moderna. Prelezione a un corso sulla Odissea Omerica. Palermo. 29 p.

— Omero ed Archiloco. Riv. di Stor. ant. II. 4. p. 26-74.

Spitzer, S., Die stylistische Abwechslung in Homers Il. und Od. (Zeitschr. f. oesterr. Gymn., 1897. VI. p. 481-487.)

Stennett, Περὶ τῶν « στίγματα λυγρά » ἐν Ἰλ. Ζ' (Ἄστυ, 2201.)

Thomsen, Chr., Glossarium til niende Sang af Odysseen. saerlig for IV Klass. København, Gyldendal. 1897. 50 p.

Tolkiehn, I., De Homeri auctoritate in cotidiana Romanorum vita. Leipzig. Teubner. (Extr. des Jahrb. f. Philol. Suppl. Bd. 23.) 2 M. 60 Pf.

Valeton, M., De carminum Homericorum recensione Pisistratea. (Mnemos. N. S. XXIV, 4. p. 405-426.)

Vasconi, D., L'uomo nei poemi omerici: ricerche. Lodi, 1897. 30 p.

Veniero, A., De hymnis in Apollinem homericis. Agrigenti. 1897. 60 p.

Weck, F., Homerische Probleme. Progr. Metz. in-4. 50 p.

Wittmann, L., Wie ist Homer in der Schule zu lesen? II. 4. Progr. Büdingen, 1897. 16 p.

Zachl, T., De Amnesi quae vulgo dicitur in Iliade et Odyssea Homeri. Progr. Baden. 33 p.

Zielinski, T., La loi d'incompatibilité chronologique et la composition de l'Iliade. (En russe.) (Χαριστήρια-Korsch, p. 101-121.)

Zutt, G., Homerische Untersuchungen. Progr. Baden-Baden, in-4. 20 p.

HYPÉRIDE.

Kayser, S., L'art oratoire, le style et la langue d'Hypéride. (Le Musée belge, I, 4. p. 241-257.)

Scherling, C., Ad Hyperidis Athenogeneam. (Beitr. f. Wachsmuth. p. 171-172.)

Zuretti, C. O., Hyperid. in Athenogenem XV, 20-21. (Boll. di filol. class. III, 10, p. 236.)

ISÉE.

Photiadis, P. S., Παρατηρήσεις κριτικαὶ εἰς τὸ Ἰσαίου περὶ τοῦ Κλεωνύμου κλήρου. (Ἀθηνᾶ, IX, 1-2, p. 58-64.)

ISOCRATE. Isocrate, Panégyrique d'Evagoras. — Voir Grégoire de Naziance.

— L'Areopagitico, col commento di *Ign. Bassi.* Milano, Albrighi, 1897, in-16.68 p. L. 1.

Drerup, E., Zur Textgeschichte des Isokrates. (Philol. LV, 4, p. 654-688.)

Galle, P., Beiträge zur Erklärung der 17. Rede (Trapezitikos) des Isocrates und zur Frage ihrer Echtheit. Progr. Zittau, in-4. 28 p.

Lueddecke, K., Ueber Beziehungen zwischen Isocrates' Lobrede auf Helena und Platons Symposion. (Rh. Mus. N. F. LII, 4, p. 628-632.)

JAMBLIQUE.

Kroll, W., Varia. [Ad Jamblichum.] (Rh. Mus., LII, 2, p. 289.)

JEAN D'ANTIOCHE.

Rüger, A., Präpositionen bei Johannes Antiochenus. I. Dritte Forsetzung der Beiträge zur historischen Syntax der griechischen Sprache. Progr. d. Gymn. Münnerstadt. 38 p.

JEAN CHRYSOSTOME (saint).

Conybeare. — Voir Bible.

Haidacher, S., Bemerkungen zu den Homelien des hl. Chrysostomus. (Zeitschr. f. kathol. Theol., 1897, p. 398-400.

— Die Lehre des hl. Johannes Chrysostomus über die Schriftinspiration. Salzburg, Pustet 1897. 79 p. 1 M. 60 Pf.

Krasnoseljeeff, N. Th., Matériaux pour l'histoire de la « liturgie » de S. J. Chr., II. (En russe.) (Pravos lavnyj Sobesědnik, Janv. 1896. Ire année., p. 1-8.)

Lopuchin, A., Saint Jean Chrysostome considéré comme prêchant l'amour de l'humanité et la distribution des aumônes. (En russe.) (Christianskoje ctenije, 1897, p. 27-48 et p. 242-260.)

JEAN COTRONÈS.

Elter, A., Johannes Cotrones der Verfasser des Hermippus und anderer Dialoge? (Byz. Z., VI, 1. p. 164-165.)

JEAN DAMASCÈNE.

Holl, K., Die Sacra parallela des Johannes Damascenus. (Texte und Untersuchgn, zur Gesch. d. altchristl. Litt. XVI, 1.) XIV, 392 p. 12 M.

JEAN EUGENICOS. Ἰωάννου Εὐγενικοῦ περιγραφὴ τῆς ἐν Λακεδαίμονι κόμης Πετρίνας, ἐκδιδ. ὑπὸ Κ. Νεστορίδου. (Δελτ. τ. ἱστορ. κ. ἐθνολ. Ἑτ., IV, 4, p. 627 et suiv.)

JEAN DE LÉPANTE.

Vasiljevskij, V., Epirotica sæculi XIII. Extraits de la correspondance de Jean de Lépante. (En russe.) (Viz. Vremm., 1896, III, p. 233-299.)

JEAN PHILOPONUS. — Voir ARISTOTE, Commentaria, etc.

— Joannis Philoponi de Opificio mundi libri VII. Recensuit G. Reichardt (Scriptores sacri et profani auspiciis... almae matris Ienensis edid. Seminarii philologorum Ienensis magistri, etc.) Fasc. I. Leipzig, Teubner, 1897, XVI, 342 p. 4 M.

JOSÈPHE. Iosephi Flavii Antiquitatum judaicarum epitoma. Edid. *B. Niese.* Berlin, Weidmann, in-4. X, 369 p. 15 M.

— Translated by *W. Whiston.* New ed. London, Chatto, 1897, 2 vol. 52 cartes et illustr. 12 sh. 6 d.

*** Flavius Josephus über Christus und die Christen in den Jüdischen Alterthümern. (Priester-Conferenz, XVIII, 3.)

Büchler, A., The Sources of Josephus for the history of Syria. (Antiquities, XII, 3-XIII, 14.) (Jewish quarterly Review, jan. 1897, nr. p. 311-349.)

— Sources de Fl. Josèphe dans ses « Antiquités » (XII, 5, 1-XIII). (Rev. des ét. juives, XXXII, nr. 64, p. 179-199.)

Drüner, M., Untersuchungen über Josephus. Diss. Marburg, 94 p.

Gatt, G., Die Hügel von Jerusalem, Neue Erklärung der Beschreibung Jerusalems bei Josephus, Bell. Jud. V, 4, 1-2. Freib. i. Br. Herder, 1897. VII-66 p. 1 plan. 1 M. 50 Pf.

Kneller, C. A., Flavius Josephus über Jesus Christus. (Stimmen aus Maria Laach, 1897, 6-7.)

Reinach, Th., Josèphe sur Jésus. (Rev. des ét. juives, nr. 69, p. 1-18.)

Schlatter, A., Einige Ergebnisse aus Niese's Ausg. des Josephus. (Zeitschr. d. deutschen Palästina-Ver., XIX, 3.)

Unger, G. F., Zu Josephos. II : Die Regierungsjahre der Makkabäischen Fürsten. III : Regierungsjahre der Kaiserzeit. (2 Abhdlgn vorgelegt in der Sitzung d. philos.-philol. Cl. d. Münchner Akad. d. W. am 4, VII, 1896, nr. 7.) — IV : Die Republik Jerusalem. — V : Das verlorene Geschichtswerk. (Ibid., 1897, nr. 2, p. 189-244.)

JULES L'AFRICAIN.

Ruehl, F., Zu den Κεστοί des Julius Africanus. (Fleck. Jahrb., 1897, IV-V, p. 286 et sv.)

JULIEN (L'EMPEREUR).

Asmus. — Voir DON CHRYSOSTOME.

Gardner, A., Julian philosopher and emperor and the last struggle of paganism against christianity. New York and London, Putnam, 1895. XX, 364 p.

JUSTIN, martyr, Der Brief an Diognet, « die Perle des christlichen Altertums ». Uebersetzt und gewürdigt von *W. Heinzelmann.* Erfurt, Neumann, 32 p. 60 Pf.

Baldus. — Voir BIBLE.

Quarry, J., The Epistle to Diognetus and its possible Authorship, with a Sequel on Novatian's Treatise de Trinitate. (Hermathena, XXII, p. 318-357.)

Wehofer, Th. M., Die Apologie Justins des Philosophen und Märtyrers in literarhistor. Beziehung zum erstenmal untersucht. Eine Vorstudie zur Kirchen-und Philosophiegeschichte des II. Jahrh. (Röm. Quartalschr. f. Christl. Alt., 6. Suppl.-Heft.) Freiburg i. Br., Herder, 1897, XIV, 141 p. 4 M.

Willm, P., Justin, Martyr, et son Apologétique. (Thèse.) Montauban, Granié, 1897. 81 p.

KASIA.

Krumbacher, K., Kasia. (Sitzungsb. d. philos.-philol. und hist. Cl. d. Bayr. Akad. d. Wiss 1897, III, p. 305-370.) 2 pl.

LAPIDAIRES. Les lapidaires de l'antiquité et du moyen âge, ouvrage p. p. *F. de Mély.* T. II, 1er fasc. Les lapidaires grecs. Texte, avec la collaboration de *C.-E. Ruelle.* Paris, E. Leroux, 1898, in-4. XVII, 225 p. 2 fac similés de manuscrits. 15 fr.

LAURENTIUS LYDUS. — Voir Lydus.

LECAPENUS. — Voir Georges Lecapenus.

LÉON LE SAGE.

Vari, R., Divers articles (en langue hongroise) sur les Tactiques de l'empereur Léon. (Egyet. Philol. Közl., 1897 ; Hadtörtenelmi Közl. ; Progr. de Budapest, etc.)

LÉON DIACRE.

Wartenberg, G., Das Geschichtswerk des Leon Diakonos. (Byz. Z., VI, 1, p. 106-111.)

— Leon Diakonos und die Chronisten. (Ibid., VI, 2, p. 285-317.)

LÉONCE DE BYZANCE.

Ermoni, V., De Leontio Byzantio, et de ejus doctrina christologica. Paris, A. Picard. 1895. IV, 223 p.

LÉONIDAS DE TARENTE.

Ellis, R., On an epigram of Leonidas of Tarentum (Anth. pal. IX, 335.) (Class. Review, march 1897, p. 100.)

Geffcken, J., Leonidas von Tarent. (Extr. d. Jahrb. f. kl. Philol., 23. Suppl.-Bd.) Leipzig, Teubner. 164 p. 5 M. 60 Pf.

LEXICON MESSANENSE.

Schneider, R., Zu dem Lexicon Messanense de iota ascripto. (Rh. Mus., N. F., LII, 3, p. 447-449.)

LIBANIUS.

Foerster, R., Ueber einen Palimpsesten des Libanius in Jerusalem. (Sitzungsb. d. K. Preuss. Akad. d. W., 1896, nr. XLIX, p. 1321-1340.)

— Expletur lacuna in Libanii declamatione quae inscribitur μέγου κατηγορία. (Rh. Mus., N. F., LII, 2, p. 296-298.)

LONGIN.

Nicolini, F., Adnotationes in Longini II. ὕψους libellum (XIV, 2 ; XXXI, 2 ; XXXII, 8), Accedit in Euripidis Iphigeniam tauricam. (1234-1239.) Catania.

Schmid, W., Zwei Vermuthungen zu der Schrift περὶ ὕψους. (Rh. Mus., N. F., LII, 3. p. 446-447.)

LONGUS. Daphnis et Chloé. Ill. de *Rossi Concini*. (Nouvelle collection.) Paris, Flammarion, in-18. 246 p. 2 fr.

LUCIEN. Extraits. (Timon ; le Songe ; l'Icaroménippe, Charon.) Texte grec accomp. d'une introd. biogr. et litt., de notices et de notes, par *V. Glachant*. Paris. Hachette, in-16. 1 fr. 80 c.

— Extraits. (Les mêmes.) Expliqués littéralement et trad. en fr. par *V. Glachant*. Ibid. 3 fr. 50 c.

— Dialogues choisis, suivis de Le Songe et La vie de Lucien, par *A. Masson* et *J. Hombert*. Tournay (Paris et Lille), Decalonne-Liagre. 218 p.

— Dialogues des morts. Édition *E. Tournier*, augmentée d'un lexique par *A. M. Desrousseaux*. Paris, Hachette, 1897. XXXVII, 232 p. 1 fr. 50 c.

— Extraits, publiés conformément au progr. de 3e, avec une notice sur Lucien, des analyses de ses ouvrages et un commentaire grammatical, littéraire et historique, par *Ch. Chabault*. Delagrave, in-18. XXIII, 151 p.

— Extraits, par *P. Monet*. Paris, P. Dupont. XII, 185 p.

— Extraits. Dialogues des morts. Dialogues des dieux. Histoire véritable. Publiés conformément au progr. de 4e, avec des notes et un lexique, par *M. Roger*. Paris, Delagrave, 1897, in-18. IX, 154 p.

Allinson, Fr. G., Notes on Lucian. With plan. (Transact. of Amer. philol. Association, XXVII. p. XI-XV.)

Blümner, H., Zur Textkritik des Lukianos [Symp. 19]. (Fleck. Jahrb., 1897, nr. 9, p. 656.)

Chabert, S., L'atticisme de Lucien. Thèse doctorale. Paris, Lecène et Oudin, 1897. 249 p.

Crampe, R., Noch einmal Philopatris. (Byz. Z., VI, 1, p. 144-149.)

Distel, T., Die zweite Verdeutschung des 12. Lukianischen Todtengespräches durch Ringmann. (Zeitschr. f. vergl. Literaturgesch. N. F. XI, 1.)

Graeven, H., Florentine Lukianshandschriften. (Nachr. v. d. K. Ges. d. W. zu Goettingen. Philol.-hist. Cl. 1896, H. 4, p. 341-356.)

— Lucianea. (Studij ital. di filol. class. V, p. 99-103.)

Guendel, F., Coniectanea Lucianea. (Beitr. f. Wachsmuth, p. 114-115.)

Lévi, L., Variae lectiones in Luciani dialogos meretricios. (Studii ital. di filol. class. V, p. 220.)

Müller, P. R., Zur Textkritik des Lukianos. (Fleck. Jahrb. 1897, nr. 6, p. 397-403.)

Rhode, E., Φιλόπατρις. II. (Byz. Z., 3-4, p. 475-482.)

Spath, O., Analecta critica ad Lucianum. Progr. Bruchsal, 29 p.

Stach, C., Sur le dialogue du Pseudo-Lucien intitulé *Philopatris*. (Rev. internat. de l'Acad. des sc. de Cracovie, juillet 1896.) Cracovie. 29 p. 60 Pf.

LYCURGUE.

Cima, A., Lycurg. in Leocr. 32. (Boll. d. filol. class., III, 8, p. 184.)

Forman. — Voir ANDOCIDE.

Zuretti, C. O., Lycurg. in Leocr., 32. (Boll. di filol. class., III, 7, p. 165-166.)

LYDUS. Joannis Laurentii Lydi liber de Ostentis et calendaria graeca omnia, iterum edidit *C. Waschsmuth*. Accedunt epimetra duo de cometis et de terrae motibus. Leipzig. Teubner, 1897. LXXII, 366 p. 6 M.

Wachsmuth, C., Ein neues Fragment aus Lydus' Schrift « de Ostentis ». (Rh. Mus. N. F., LII, 1. p. 137-140.)

LYSIAS. Epitaphios and Κατὰ Ἐρατοσθένους. Literally translated by *J. A. Prout*. London, Cornish, 1897. 36 p. 2 sh.

Herwerden, H. van, Lysiaca. (Mnemos, N. S., XXV, 3, p. 209-236.)

MACARIUS MAGNES.

Sauer, A., Des Macarius Magnes homiliae in Genesim. (Eine Ergänzung der Fragmente.) (Festschr. z. 1100jähr. Jubiläum d. deutschen Campo Santo in Rom, p. 291-295.)

MALALAS.

Bury, J. B., Johannes Malalas : the text of the codex Baroccianus. (Byz. Z., VI, 2, p. 219-230.)

Istrin, V., Le 1er livre de la Chronique de Jean Malalas. (En russe.) (Mém. de l'Acad. des sc. de Saint-Pétersbourg, VIII. Série, cl. hist.-philol., I, nr. 3. 29 p.)

MARCUS L'ERMITE.

Kunze, J. — Voir BIBLE.

MARINUS. — Voir EUCLIDE, ed. Heiberg et Menge.

Krauss, S., Marinus, a Jewish philosopher of Antiquity. (Jew. quart. Review, IX, 35, p. 518-519.)

MÉDECINS. Anonymus Londinensis. Auszüge eines Unbekannten aus Aristoteles, Menons Handbuch der Medizin und aus Werken anderer älterer Aerzte. Griechisch hrsg. von *H. Diels*. Deutsche Ausg. von *H. Beck* und *Fr. Säpt*. Berlin, Reimer. XXIV, 110 p, 3 M.

MÉLÉAGRE DE GADARE.

*** Meleager's Lentelied. (Ἑλλάς, VI, 2, p. 161.)

Haberton, V., — Voir ANTHOLOGIE.

MÉNANDRE.

Raeder, J., Ad Menandrum. (Nord. Tidsskr. f. filol., III, R., V, 1-2, p. 54-56.)

MIMNERME.

Ludwich, A., Zu Mimnermos. (Ludw. Misc., p. 3.)

MOSCHUS.

Christie, R. C., The earliest appearance in print of the first Idyll of Moschus. (Class. Review, 1897, 4, p. 191-192.)

MYTHOGRAPHES. Mythographi graeci. Vol. III, fasc. 1 : Pseudo-Eratosthenis Catasterismi. Recensuit *A. Olivieri*. Leipzig, Teubner. XVIII, 76 p. 1 M. 20 Pf.

NEMESIUS. — Voir GRÉGOIRE DE NYSSA.

NICANDRE.

Vàri, R., Ad Nicandri Alexipharmacorum vv. 62, 63. (Egyet. philol. Közl., 1897, 5, p. 452.)

NICÉPHORE, patriarche de Constantinople.

Praechter, K., Zu Nikephoros' χρονογραφικὸν σύντομον. (Byz., Z., VI, 2, p. 231-232.)

NICÉPHORE BLEMMYDES. Curriculum vitae et carmina. Nunc primum edidit *Aug. Heisenberg*. Praecedit diss. de vita et scriptis Nicephoris Blemmydae. Leipzig, Teubner. cx, 136 p. 4 M.

Bury, J. B., Inedita Nicephori Blemmydae. (Byz. Z., VI, 3-4, p. 526-537.)

NICÉTAS.

Morin, G., Deux passages inédits du « De psalmodiae bono » de saint Nicétas (IVe-Ve siècle). (Rev. biblique, 1897, p. 282-288.)

ONOSANDRE.

Vari, R., Zum Strategikos des Onesandros. (Fleck. Jahrb., 1897, 6, p. 407-408.)

ORACLES SIBYLLINS.

Némethy, G., De Vestigiis doctrinae Evhemereae in Oraculis Sibyllinis. (Egyet. philol. Közl., jan. 1897, p. 1-6.)

Thiel, M., Textkritisches zum 3. Buche der Oracula sibyllina. (Philol., LVI, 1, p. 182-184.)

ORATEURS.

Eckels, W. A., ὥστε in the Orators, with special reference to Isocrates. (Transact. of Amer. philol. Assoc., vol. XXVI, p. xxxv-xxxvii.)

Roschatt, A., Die synonymen Verbindungen bei den attischen Redern. Progr. Freising. 42 p.

ORIGÈNE.

Brooke, Commentary of Origen on St John's Gospel.

Klostermann, E., Die Schriften des Origenes in Hieronymus' Brief. an Paula. (Preuss. Akad.) Berlin. Reimer, 1897. 16 p. 50 Pf.

— Voir aussi Bible, *Texte*, etc. N. F. I, 3.

ORPHICA.

Ludwich, A., Ueber die Orphischen Hymnen. (Ludw. Misc., p. 10.)

Nowossadski, N., Observationes criticae in hymnos orphicos. (Χαριστήρια-Korsch, p. 175-183.)

Platt, A., A precisely similar idiom occurs in the 22th Orphic hymn, etc. (Class. Review, 1896, nov., p. 381-382.)

Tannery, P., Orphica, fr. 1 Abel. (Rev. de philol., 1897, nr. 3, p. 190-195.)

PACHYMÈRE. — Voir Georges Pachymère.

PAEANIUS.

Lambros, Sp. P., A new codex of Paeanius. (Class. Review, 1897, nr. 8, p. 382-390.)

PALCHOS.

Cumont, Fr., L'astrologue Palchos. (Rev. de l'instr. publ. en Belgique, 1897, livr. 1. p. 1-12.)

PAPYRUS. Aegyptische Urkunden aus den Königl. Museen zu Berlin, hrsg. von der Generalverwaltung. Griech. Urk. Bd. II, Lief. 9-11. Berlin, Weidmann, 1897. 2 M. 40 Pf.

— Greek papyri. Series II. New classical fragments and other Greek and Latin papyri, edited by *B. P. Grenfell* and *A. S. Hunt*. Oxford, Clarendon Press, 1897, in-4. xii, 217 p.; 5 pl. 12 sh. 6 d.

— *Mahaffy, J.-P.*, Papiro greco inedito. (Rendic d. r. Accad. d. Lincei, 1897, nr. 2, p. 90-96.)

— Ménandre, le Laboureur. Fragments inédits sur papyrus d'Égypte déchiffrés, traduits et commentés par *J. Nicole*. Basel, Georg, 1898. 79 p. 2 fr. 50 c.

— *Wilamowitz-Moellendorff, U. v.*, Das Mädchens Klage, eine alexandrinische Arie. (Nachr. v. d. k. Gesellsch. d. W. zu Göttingen; Philol.-hist. Cl. August 1896, H. 3, p. 209-233.)

Crusius, O., Grenfells Erotic fragment [sur papyrus] und seine litter. Stellung. (Philol., LV, 2, p. 353-384.)

— Die neuesten Papyrusfunde. (Beil. f. Münchner Allg. Zeitung, 1897, nr. 53.)

— Zu « Greek papyri. » Ser. II. 38. Gr.-H. (Philol., LVI, 2, p. 216.)

— Ein neuer Papyrusfund. (Beil. z. Münchner allg. Zeitung, 1897, nr. 145.)

Diels, H., Neue von Grenfell und Hunt entdeckte Papyri. (Deutsche Literaturzeitung, 1897, nr. 27, p. 1077.)

Fund of Greek papyri at Belenesa in Egypt. (The Times, 29 mai 1897.)

Gomperz, Th., Ueber jüngst veröffentl. literarische griechische Papyri. (Sitzungsb. d. philos.-hist. Cl. d. k. Akad. d. W. in Wien, 1897, nr. 7, p. 38-46.)

— Ein Besuch in der Officina de' Papiri. (Wiener Studien, XIX, 1, p. 144-146.)

Haeberlin, C., Griechische Papyri. [Bibliographie des papyrus.] (Centralbl. f. Bibliothekswesen, 1897, nr. 1, 7, 8, 9.) — T. à p. Leipzig, Harrassowitz. 131 p. 3 M. 60 Pf.

— Γαειτάνα. (Wochenschr. f. klass. Philol., 1897, nr. 27, p. 758.) — (Voir aussi Schmid, W.)

Haussoullier, B., Note sur le papyrus CLXXXVII du British Museum. (Rev. de philol., 1897, p. 8-10.)

Kenyon, Fr. G., Deux papyrus grecs du British Museum. I. Fragment d'une Λακεδαιμονίων πολιτεία (?). II. Le droit de réquisition dans l'Égypte romaine. (Rev. de philol., 1897, 1, p. 1-7.)

Lang, A., Magical papyri. (Class. Review, march 1897, p. 107-108.)

Mancini, A., Sul frammento erotico Alessandrino del Grenffell. (Riv. di Stor. ant., II, 3, p. 1-10.)

Mitteis, L., Zur Berliner Papyruspublication. II. (Hermes, XXXII, 4, p. 629-639.)

Riess, E., Notes, critical and explanatory, on the magical papyri. (Class. Review, dec. 1896, p. 409-413.)

Schmid, W., Γαειτάνα. Zu Papyrus Grenfell, N. LIII. (Philol., LV, 4, p. 751.)

Schulten, A., Ein römischer Kaufvertrag auf Papyrus aus dem J. 166 n. C. (Hermes, XXXII, 2, p. 273-289.) 1 pl.

Volker zu Alzey. Wiener Papyri. (Das 20te Jahrh., VII, 3.)

Wilcken, U., Zu den Process-protokollen. (Zeitschr. d. Savigny-Stiftung. f. Rechtsgesch., XVII, p. 155-166.)

Witkowski, St., Prodromus grammaticae papyrorum graecarum aetatis Lagidarum. Krakau, 1897. 60 p. 3 M.

PARMÉNIDE. Parmenides Lehrgedicht. Griechisch und deutsch, von *H. Diels*. Mit einem Anhang über griechische Thüren und Schlösser. Berlin, Reimer, 1897. 163 p. 5 M.

Berger, H., Die Zonenlehre des Parmenides. (S.-A. aus d. Berichten d. k. Sächs. Ges. d. Wiss., 1895, p. 57-108.)

Diels, H., Ueber die poetischen Vorbilder des Parmenides. (Sitzungsb. d. Preuss. Akad. d. W., 1896, XLV, p. 1197.)

PARTHENIUS.

Ludwich, A., Zu Parthenios, περὶ ἐρωτικῶν παθημάτων. (Ludw. Misc., p. 9.)

PATROLOGIE. Die griechischen Schriftsteller der ersten drei Jahrhunderte, hrsg. von der Kirchenväter-Commission d. preuss. Akad. d. Wiss. Bd. I. Leipzig, Hinrichs, 1897. — Voir Hippolyte. 18 M.

— Die Eröffnung der Berliner Kirchenväter-Ausgabe. (Theol. Litteraturblatt, 1897, nr. 44-46.)

Fessler, J., Institutiones patrologiae quas denuo recensuit, auxit, edidit B. Jungmann, II. 2. Innsbruck. Rauch. xi, 711 p.

Lietzmann, H., Catenen; Mitteilungen über ihre Geschichte und handschriftliche Ueberlieferung. Mit einem Beitrag von *H. Usener*. Freiburg i. Br. Mohr, 1897. 85 p.

PAUSANIAS. Graeciae descriptio. Edidit, graeca emendavit, apparatum criticum adjecit *H. Hitzig*; commentarium germanice scriptum cum [11] tabulis topographicis et numismaticis addiderunt *H. Hitzig* et *H. Blümner*. Vol. I, pars 1; liber I : Attica. Berlin, Calvary. 18 M.

Politis, N. G., Ὀλυμπιακὰ ἀνάλεκτα. Παρατηρήσεις εἰς τρία χωρία τοῦ Παυσανίου. (Παρνασσός, 1897.)

PEDIASIMUS.

Bassi, D., Due altri codici inesplorati dell' opusculo di Pediasimo περὶ τῶν δώδεκα ἄθλων τοῦ Ἡρακλέους. (Riv. di filol., XXIV, 4, p. 544-548.)

PETRUS CHRYSOLOGUS.

Weyman, C., Zu Petrus Chrysologus. (Philol., LV, 3, p. 464-471.)

PHÉRÉCYDE.

Diels, H., Zur Pentemychos des Pherecydes. (Sitzungsb. d. Preuss. Akad. d. W., 1897, XI, p. 144-156.)

Weil, H., Un nouveau fragment de Phérécyde de Syros. (Rev. d. ét. gr., 1897, p. 1-9.)

PHILÉMON.

Marx, F., Appius Claudius und Philemon. (Zeitschr. f. österr. Gymn., 1897. III, p. 217-220.)

PHILOCHORE.

Roersch, A., Étude sur Philochore. (Le musée belge, I, 1, p. 57-80 ; I, 2, p. 137-157 ; I, 3, p. 161-175.)

PHILODÈME. Philodemi volumina rhetorica. Edid. *S. Sudhaus* Vol. II. Leipzig, Teubner. 5 M. 20 Pf.

Perron, H., Textkritische Bemerkungen zu Philodem's Oeconomicus. Diss. Zürich, 1895. 85 p.

PHILON D'ALEXANDRIE. Philonis Alexandrini opera quae supersunt. Ediderunt *L. Cohn* et *P. Wendland*. Vol. II. Ed. *P. W.* Berlin, Reimer, 1897. 9 M.

— Philonis Alexandrini opera quae supersunt. Editio minor. Vol. I. Recogn. *L. Cohn*. Berlin, Reimer. x, 280 p. 1 M. 60 Pf.

— Legatio ad Caium, trad. hongroise avec une introduction, par *S. Schill*. Budapest, 1897.

Cohn, L., Diassorinos und Turnebus. Ein Beitrag zur Textgeschichte der philonischen Schriften. (Satura Viadr.)

— Kritisch-exegetische Beiträge zu Philo. (Hermes, XXXII, 1, p. 107-148.)

Conybeare, F. C., Philo about the contemplative life. Oxford, Clar. Press, 1895. xvi, 403 p. 14 sh.

Krell, E., Philo περὶ τοῦ πάντα σπουδαῖον εἶναι ἐλεύθερον. Die Echtheitsfrage. Progr. Augsbourg. 38 p.

Siegfried, C., Ueber die dem Philo von Alexandrien zugeschriebene Schrift « vom beschaulichen Leben ». (Protestant. Kirchenzeitg., 1896, nr. 42.)

Wendland, P., Die Philonischen Citate in Clemens von Alexandria, etc.

— Kritische und exegetische Bemerkungen zu Philo. (Rh. Mus., N. F., LII, 4, p. 465-504.)

PHILOPONUS. — Voir Jean Philoponus.

PHILOSOPHES.

— *Lemercier, A. P.*, Pages et pensées morales (texte grec), avec préface et notes. Paris, Delagrave. xii, 262 p. Cart. toile. 2 fr. 50 c.

— *Murr, J.*, Altgriechische Weisheit. Reimsprüche aus dem gesammten Gebiete der altgriech. Dichtung in deutscher Uebersetzung. 3. Bdchn. Liebe und Ehe. Innsbruck, Wagner, 1897, in-12. vi 56 p. 80 Pf.

— Pages et pensées morales extraites des auteurs grecs, recueillies et annotées par *A. Puech*. Paris, A. Colin, 1897. 300 p.

Rysset, V., Neu aufgefundene graeco-syrische Philosophensprüche über die Seele. (Rh. Mus., N. F., LI, 4, p. 529-543.)

PHILOSTRATE (les deux).

Papavassilios, T. A., Kritische Bemerkungen zu den Schriften der beiden Philostrati. (Ἀθηνᾶ, IX, 1-2, p. 281-288.)

PHILOXÈNE.

Spasskij, A., Philoxène d'Hiérapolis (à l'occasion de l'édition de quelques-unes de ses œuvres.) (En russe.) (Bozolowskij Vestnik, 1896, oct., p. 143-159.)

PHOTIUS. Photii sanctissimi patriarchae Constantinopoleos epistolae XLV. E codicibus montis Atho nunc primum edidit *A. Papadopoulos-Kerameus*. St-Petersburg, Kirschbaum, 1897. xviii, 132 p.

Aristarchis, S., Φωτίου ὁμιλίαι. (Ἐκκλ. Ἀλήθεια, 1896-1897, nr. 16, p. 20-29.)

Papadopoulos Kerameus, A., Φωτιακά. Saint-Pétersbourg, 1897. 16 p.

PHYSIOLOGUS.

Zuretti, C. O., Per la critica del Physiologus greco. (Studij ital. d. philol. class., V, p. 113-219.)

PINDARE. Pindari carmina cum deperditorum fragmentis selectis. Iterum recogn. *W. Christ*. Leipzig, Teubner, 1897, in-12. 1 M. 50 Pf.

Baedecker, J., Pindari Carmen isthmicum tertium num in duo carmina dividendum sit. Diss. Münster. 42 p.

Herwerden, H. van, Pindarica. (Mnemos., XXV, 1, p. 37-58.)

Humboldt, W. von, Charakteristik Pindars. (Sechs ungedr. Aufs.)

Jurenka, H., Analecta pindarica. (Wiener Studien, XIX, 1, p. 71-77.)

Lanciani. — Voir Bacchylide.

Michelangeli. — Voir Bacchylide.

Pomtow, H., Delphische Beilagen. II. Datierung der VII. Pythischen Ode Pindars. (Rh. Mus., N. F., LI, 4, p. 577-588.)

Rizzo, J., De Cynaetho deque hymni in Apollinem Delium aetate. [Ad Pindari Nem. II, 1 scholiasten.] (Riv. di stor. ant., II, 4, p. 12-25.)

Schoeder, O., Pindarica. (Philol., LVI, 1, p. 78-96.)

— Jahresbericht über Pindar. (Jahresb. d. philol. Vereins zu Berlin, p. 284-289.) In Zeitschr. f. d. Gymnasialw., 1897, H. 10-11 (à suivre).

PLANUDE (Maxime). — Voir section VII, Bassi.

PLATON. Platonis opera omnia. Rec. etc. G. Stallbaum. Vol. VIII, sect. II. Sophista. Ed. II. Recensuit, prolegomenis et commentariis instruxit *O. Apelt*. Leipzig, Teubner, 1897. VIII-217 p. 5 M. 60 Pf.

— Dialoghi tradotti da *R. Bonghi*. Vol. XIII. Filebo o del Piacere. Torino, Bocca. CLVII, 371 p.

— Platons ausgewählte Dialoge. Erklärt von *H. Sauppe*. 3. Bdchen. Gorgias. Hrsg. von *A. Gercke*. Berlin, Weidmann, 1897. 2 M. 70 Pf.

— Dialoghi filosofici. — Eutifrone. Saggio di traduzione di *M. Wolynski*. Roma, B. Lux, 1897. 80 p.

— Extraits. Texte grec publié avec une introd., des notices et des notes, par *G. Dalmeyda*. Paris, Hachette. XXXVIII, 360 p. 2 Fr. 50 c.

— Apologia. (In « Eine Sammlung apologetischer Schriften Xenophons und Platons, mit einer Einleitung f. d. Gymnasialprima » von *K. Linke*.) Halle. XIV, 159 p. 1 M. 20 Pf.

— Ménexène; Ion. Ed. class., par *J. Bousquet*. Paris, Poussielgue, 1897, in-16. 96 p.

— — — Texte grec, etc., par *P. Couvreur*. Paris, Garnier, 1897. XXIV, 84 p.

— Phaedon; mit Einleitung und Kommentar f. d. Gymnasialprima, hrsg. von *J. Stender*. (Klass. Ausgg. d. griech. Philos. II.) Halle, Buchh. d. Waisenh.) X, 182 p. 1 M. 50 Pf.

— Phædon. Transl. with test papers by *A. E. Blagrave* and *C. S. Fearenside*. London, Clive. 1897. 78 p. 2 sh. 6 d.

— The Philebus. Edited dy *R. G. Bury*. Cambridge, Univ. Press, 1897. 12 sh. 6 d.

— The Republic. Edited by *J. Adam*. Cambridge, Univ. Press, 1897. XXI, 329 p. 4 sh. 6 d.

Adam, J., On some difficulties in the Platonic musical modes. (Class. Review, 1896, nov. p. 378-379.)

— Emendations of Plato, Rep. IX, 580 D and III, 390 A. (Ibid., 1897, p. 349-350.)

Andruxos, C., Τὸ κακὸν παρὰ Πλάτωνι. Τμῆμα α' : Ἔννοια τοῦ κακοῦ. Diss. Leipzig, 53 p.

— Τὸ κακόν... Τμῆμα β' : Ἀρχὴ τοῦ κακοῦ. Constantinople, 1897. 53, IV et 14 p.

Arnim, J. von, De Platonis dialogis quaestiones chronologicae. Progr. Rostock. 21 p.

Baron, Ch., Contributions à la chronologie des dialogues de Platon. (Rev. des ét. gr., 1897. p. 264-278.)

Beare, J. J., Self-knowledge. (Mind, N. S., nr. 18, p. 227-235.)

Bellissima, G. B., Vocabolario per il Critone di Platone. Torino, Camilla e. Bertolero, 1897, 31 p. L. 1 c. 40.

Berdolt, W., Der Folgesatz bei Plato mit historisch-gramm. Einleitung; der Consecutivsatz in der älteren griech. Litteratur. Erlangen, 1807. 104 p.; 1 pl.

Blitz, O., Der Phaedo Platons und Mendelssohns. Diss. Berlin, Mayer und Müller, 1897. IV, 63 p. 1 M. 50 Pf.

Blass, F. — Voir Sophocle.

Boehme, J., Zur Protagorasfrage. Hamburg, 1897, in-4. 26 p.

Bosanquet, B., Further note on Platon Rep. X, 507 E. (Class. Review, 1896, oct., p. 325-326.)

Brinkmann, A., Ein neues Axiochoscitat. (Rh. Mus., N. F. LII, 4, p. 632-633.)

Brownson, C. L., Plato's Studies in Greek literature. (Transact. of Amer. philol. Assoc. vol. XXVII, p. XXXVII-XL.)

Cada, Fr., Platonova theorie soudu. (Listy filol., 1897, II, p. 81-94.)

Csapo. — Voir Xénophon.

Davies T. L., Plato's later theory of ideas. (Journ. of philol., nr. 49, p. 4-25.)

Deventer, Ch. M. van, Platonische Studiën. Amsterdam, van Loog und Gerlings. VIII, 316 p. 2 fl. 90 c.

Earle, M. L., Plato, Symposion, 179 C. (Class. Review, 1897, p. 159.)

Eleutheropulos, A., Ueber das Verhältnis zw. Platons und Kants Erkenntnistheorie. (Habilitationsschr.) Zürich, Frey, 1897.

Feddersen, H., Ueber den pseudoplatonischen Dialog Axiochus. Cuxhaven, 1895. 31 p.

Gaumitz, H., Präparation zu Platons Kriton. Hannover, Goedel. 50 Pf.

Giussani, G., La questione del linguaggio secondo Platone e secondo Epicuro. Milano, in-4. 38 p.

Golling, L. Campbell über Platons Sprachgebrauch im Sophistes und Politicus. (Zeitsch. f. d. oesterr. Gymn. 1897, H, 1 et 2. Zeitschr. f. Philos. und philos. Kritik, III, 1, p. 107-133.)

Gomperz, Th., Die Jowett-Campbell'sche Ausg. des « Staates » und die platonische Chronologie. (Zeitschr. f. Philos. und philos. Kritik, N. F. CIX, 2.)

— Ueber die Abfassungszeit des platonischen Kriton. (Ibid.)

— Plato's philosophische Entwickelung. (Beil. Münchner Allg. Zeitung, 1897, nr. 21.)

Guthrie, The philosophy of Platon. Philadelphia, Dunlop, 1897.

Halévy, E., La théorie platonicienne des sciences. Paris, Alcan, XL, 378 p. 5 fr.

Hardie, R. P., Plato's earlier theory of ideas. (Mind, N. S. nr. 18, p. 167-185.)

Heidel, W. A., Pseudo-Platonica. Diss. Baltimore, Friedenwald. 78 p.

Hirmer, J., Entstehung und Komposition der platonischen Politeia. (Aus Jahrbb. f. Class. Philol. 23. Suppl.-Bd.) Leipzig, Teubner. 100 p. 3 M. 20 Pf.

Hude, C., Plat. Crit. 44 D. (Nord. Tidsskr. for filol., IV, 4, p. 186.)

Hult, Ch., Le platonisme pendant la Renaissance. VI, VII, XIII. Platon dans la philosophie italienne, l'érudition, la poésie et l'art italien au XVIe siècle. (Ann. de philos. chrét., 1896, juillet, sept. et nov.)

Jackson, H., On passages in Plato's Philebus. (Journ. of philol., nr. 50, p. 290-298.)

Kirchner, H., Die verschiedenen Auffassungen des platonischen Dialogs Kratylus. I, II, III. Progr. Brieg, 1892, 1893, 1897. 18, 21, 25 p.

Kovar, Fr., Zu Platon περὶ νόμων 683 E. (Wiener Studien, XVIII. 2, p. 260-266.)

Krieg, M., Die Ueberarbeitung der Platonischen « Gesetze » durch Philipp von Opus. Diss. Freiburg i. Br. Herder. 40 p.

Leeuwen, J. van, Στόηροῖς σκληροῖς. Ad Platon. Rep. IX, p. 586 B. (Mnemos, N. S. XXV, 4, p. 451-452.)

Liebhold, K. J., Zu Platons Sophistes. (Fleckeisens Jahrb., 1897, H. 3, p. 203-207.)

— Zu den pseudo-platonischen Dialogen Alkibiades I und II. (Ibid., H. 6, p. 403-404.)

— Zu Platons Symposion. (Ibid., nr. 7, p. 499-501.)

— Zu Platons Gorgias. (Ibid., p. 501-503.)

— Zur Textkritik Platons. (Ibid., p. 625-638.)

Lutoslawski, W., Sur une nouvelle méthode pour déterminer la chronologie des dialogues de Platon. Mém. lu le 16 mai 1896... devant l'Acad. des Sc. mor. et polit. (Extr. du C. R. des séances, t. CXLVI, nr. 7.) Paris, Welter, 34 p. 2 fr.

— On Stylometry. (Abstract of a paper read at the Oxford philological Soc.) (Class. Review, 1897, nr. 6, p. 284-286.)

— O pierwszych trzech tetralogiach dziel Platona. Krakow. 165 p.

— The origin and growth of Plato's logic, with an account of Plato's style and of the chronology of his writings. London, Longmans, 1897. 21 Sh.

Meyer, P., Zu Plato und Aristoteles. (Gymnasium, 1897, nr. 5.)

— W. Lutoslawski's Theorie der Stylometrie auf die platonische Frage augewendet. Auszug aus dem Werke. (Zeitschr. f. Philos. und philos. Kritik, CX, 2, p. 171-217.)

— Nachtrag. (Ibid., p. 217-219.)

Müller, I. von, Spuren der Umgangsprache in den Schriften Platos. (Sitzung d. philos. philol. Cl. d. Münchner Akad. d. W. 4 VII 1896.)

Nassen, J., Ueber den platonischen Gottesbegriff. (S. A. a. d. philos. Jahrb. d. Gorresgesellsch.)

Nielsen, G. R., Om overleveringen aft Platon. (Nord. Tids kr. f. filol., III. R., V, 1-2, p. 39-49.)

Pantazidis, M. J., Περὶ τοῦ νόθου τῶν Πλάτωνος νόμων. Βιβλίον πρῶτον. (Ἀθηνᾶ, VIII, 21, p. 177-229.)

Pfleiderer, E., Sokrates und Plato, Tubingen, Laupp, xv, 921 p. 18 M.

Ritter, C., Platos Gesetze. Darstellung des Inhalts. Leipzig, Teubner, ix, 162 p. 3 M. 20 Pf.

— Kommentar zum griech. Text. Ibid., ix, 416 p. 10 M.

— Platos Politicus. Beitr. zur seiner Erklärung. Progr. d. Gymn. Ellwangen, 1897. 32 p.

— Bemerkungen zum Sophistes. (Archiv, f. Gesch. d. Philos., X, 4, p. 478-503.)

Roemer, Ἀδολέσχης [in Platons Kratylos 401 B]. (Blätter f. bayr. Gymn., 1897, nr. 5-6, p. 418.)

Schewczik, R., Platos Lehre von der Seele nach den Quellen dargestellt und beurtheilt. I Tl. Progr. Wiener-Neustadt. 24 p.

Schirlitz, C., Der begriff des wesens vom wissen in Platons Charmides und seine bedeutung f. d. ergebnis d. dialogs. (Fleck. Jahrbb., 1897, nr. 7, p. 451-476 ; nr. 8, p. 513-537.)

Seymour, T. D., Note on Plato's Republic, VII, 519 A. (Class. Review. 1896, oct., p. 324-325.)

Siebeck, H., Platon als Kritiker aristotelischer Ansichten. (S.-A. a. d. Zeitschr. f. Philos. und philos. Kritik, CVII-CVIII.)

Sigall, E., Platon und Leibniz über die angeborenen Ideen. I. Teil. Progr. Czernowitz, 1897, 25 p.

Taylor, A. E., On the Interpretation of Plato's Parmenides. I. (Mind. N. S. XX, 1896, July.) T. à p.

— — II. (*Ibid.*, p. 483 et suiv.)

— — III, (Mind, jan. 1897.)

Van Oort, G., Plato and the times he lived in. Oxford, 1895. 8 sh. 6 d.

Wetzel, Ueber die Composition, den litterarischen Charakter und die Tendenz der Platonischen Apologie des Sokrates. (Gymnasium, 1896, nr. 23, p. 805-814 ; nr. 24, p. 845-858.)

Wilpert, O., Das schema pindaricum bei Platon. (Fleck. Jahrbb., 1897, nr. 7, p. 504-506.)

Ziegler, Th., Zu Pfleiderers « Sokrates und Platon ». (N. Korresp.-Bl. f. d. gel. und Realschul. Würtemb., 1897, nr. 7, p. 269-274.)

PLOTIN.

Covotti, A., Il « Cosmos noetos » di Plotino nella sua posizione storica. (Riv. ital. di filos. XII, 2.

PLUTARQUE.

Plutarchi Chaeronensis moralia, recognovit *G. N. Bernardakis*. Vol. VII, Plutarchi fragmenta vera et spuria, multis accessionibus locupletata continens. Leipzig, Teubner, in-16. LVI, 544 p. 4 M.

— — Epilogus. *Ibid.* 2 M.

Bernardakis, G. N., De Plutarchi moralium codicibus praecipueque de codice Parisino D. (1956). (Mnemos. N. S., XXIV, 4, p. 377-396.)

Danysz, A., Plutarcha πῶς δεῖ τὸν νέον ποιημάτων ἀκούειν. W. Swiette nowszej pedagogiki. (Eos, IV, 1, p. 37-54.)

Dyroff, A., Die Tierpsychologie des Plutarchos von Chaironeia. Progr. Wurzburg, 1897. 59 p.

— Zur stoischen Tierpsychologie [zu Plutarchs Schrift üb. den Tierverstand]. (Blätter f. bayr. Gymn., 1897, 5-6, p. 399-404.)

Gercke, A., Der froschmäusekrieg bei Plutarch. (Fleck. Jahrb., 1896, H. 12, p. 814-816.)

Guimet, Em., Plutarque et l'Egypte. Paris, E. Leroux, 1898.

Hahn, W., — Voir Aristote.

Kornemann. — Voir Appien.

Korsch. — Voir Anthologie.

Paton, W. R., Ad pythicos Plutarchi dialogos. (Philol., LVI, 3, p. 413-417.)

Schmertosch, R., Keppler zu Plutarchs Schrift « Vom Gesicht im Monde. » (Beitr. f. Wachsmuth, p. 52-55.)

Sternbach, L., Miscellanea [ad Plutarchum]. (Eos, IV, 1. p. 59-60.)

Surau, G., Plutarchos z' Charoncie : Jack majinoch cisti basniky? Progr. Raudnitz. 54 p.

Uhry. — Voir THUCYDIDE.

Vassis, S., Πλουτάρχεια. (Ἀθηνᾶ, VIII, 3, p. 266-272.)

Webb, C. C. J., Fronto and Plutarch. (Class. Review, 1897, nr. 6, p. 305-306.)

Weissenberg, R., Die Sprache Plutarchs von Chaeronea und die pseudo plutarchischen Schriften, II. Progr. Straubing. 59 p.

Zacchetti, G., Delle fonti di Plutarco nella vita di Sertorio. (Riv. Calabro-Sicula di storica e letteratura, I, 1.)

POÈTES COMIQUES.

Blaydes, Fr., Adversaria in comicorum graecorum fragmenta. Pars II, secundum editionem Kock. (Lipsiae, 1880-1888). Halle. VIII, 360 p. 7 M.

Herwerden, H. van, Ad fragmenta comicorum Graecorum. (Mnemos., N. S., XXIV, 4, p. 397-404.)

Junglus, C. L., De vocabulis antiquae comoediae atticae quae apud solos comicos aut omnino inveniuntur aut peculiari notione praedita occurrunt. Traj. ad Rh. ; Amsterdam, J. Müller, 1897, XXIV, 6 et 358 p. 10 M.

Rutherford, W. G., Conjectures in the text of Comici graeci. (Class. Review, febr., 1897, p. 16-17.)

POÈTES CYCLIQUES.

Pollock, F., Fragmentum cyclici incerti (Class. Review, 1897, p. 365.)

POÈTES DIVERS.

— Griechische Epigramme und andere kleinere Dichtungen in deutschen Uebersetzungen d. XVI und XVII. Jahrh. Mit Anmerkungen und ausführl. Einleitung hrsg. von *M. Rubensohn*. Weimar, Felber. XVIII, CCLXXVI, 200 p. 10 M.

Lautensach. — Voir section VIII.

POÈTES LYRIQUES. Anthologia lyrica, etc. Post Th. Bergkium ed. *Ed. Hiller*. Exemplar emendavit atque novis Solonis aliorumque fragmentis auxit *O. Crusius*. Leipzig, Teubner, 1897. LXXVII, 387 p. 3 M.

— Frammenti della melica greca da Terpandro a Bacchilide, riveduti, tradotti e annotati da *L. A. Michelangeli*. Parte VI ed ultima (Pratina, Diagora, Prassilla. Bacchilide), con aggiunte alla p. V. Bologna, Zanichelli. VI, 102 p.

— Greek lyric poets, selected and translated. London, Nutt, in-12. 210 p. 3 sh. 6 d.

Richards, H., Passages in the Poetae lyrici. (Journ. of philol., nr. 49, p. 83-97.)

Sauer, A., Die Lyrik in Sparta und deren Hauptvertreter. Progr. Wien. 88 p.

Sitzler, J., Jahresb. üb. d. gr. Lyriker (Mit Ausn. Pindars), die Anthologia Palatina und di Epigrammen-sammlungen f. 1891-1894. (Bursians-Müller Jahresb. 1897, p. 1-160.)

POÈTES TRAGIQUES.

Fairclough, H. R., The attitude of the Greek tragedians toward nature. Toronto. 1897. 82 p.

Linde, C., De proverbiorum apud tragicos graecos usu. Progr. Helmstedt, in-4. 31 p.

Stadtmüller, H., Zu den Tragikerfragmenten in Anschluss an Blaydes. Adv. in trag. gr. fragm. (Blätter f. das Bayr. Gymn., 1897, nr. 3-4, p. 231-237.)

Wecklein, N., Bericht über die griechischen Tragiker betreffenden Litteratur der Jahre (1892-1895. (Bursians-Müller's Jahresb., 1896, H. 8, 1, Abt., p. 49-80 ; H. 9-10. p. 81-112 ; H. 11-12, p. 113-125.)

POLLUX.

Hahn. — Voir ARISTOTE.

POLYBE.

Jebelew, C., Remarques critiques sur Polybe. XXI, 31 et Tite-Live, XXXVIII, 10. En) russe.) (Journ. du Min. russe de l'I. P., déc., 1896, p. 127-128.)

Neumann, K. J., Polybiana. (Hermes, XXXI, 4, p. 519-529.)

Pais, E., Un passo di Polibio a proposito di Massalia. (Est. d. Studij ital. di filol. class. Vol. V.) Firenze, Roma, 1897. 7 p.

Pichon, R., Un historien positiviste dans l'antiquité. La méthode de Polybe. (Rev. Universit. 1896, nov.)

Secretan, Ed., La bataille de Télamon d'après Polybe. (Biblioth. univ. et Rev. Suisse, oct. 1896.)

Wunderer, C., Der Streit um das Sprichwort Λοκροὶ τὰς συνθήκας (Zu Polyb., XII 12 *a*.) (Philol., LVI, 1, p. 172-177.)

PORPHYRE. Porphyry the philosopher to his wife Marcella. Translated with introd., by *Alice Zimmern*. Preface by *R. Garnett*. London, Redway. 80 p. 3 sh. 6 d.

Kleffner, A. I., Porphyrius der Neuplatoniker und Christusfeind. Ein Beitrag zur Geschichte, der literarischen Bekämpfung des Christenthums in alter Zeit. Paderborn, Bonifacius-Druckerei. IV, 98 p.

Kroll, W., Varia [ad Porphyrium.] P. 189-192.

POSIDONIUS.

Berger, Die Stellung des Posidonius zur Erdmessungsfrage. (Berichte üb. d. Verhandl. d. Sächs. Ges. d. Wiss., Philol.-histor. Cl., 1897, nr. 1, p. 53-77.)

Hultsch, Fr., Poseidonios über die Grösse und Entfernung der Sonne. Berlin, Weidmann, 1897, in-4. 48 p. ; 8 fig. (Extr. des Abhandl. d. k. Ges. d. W. zu Göttingen, philol.-hist. Cl., N. F. Bd. 1, nr. 5.) 3 M.

Martini, E., Lucubrationes Posidonianae. Specimen I. (Beitr. f. Wachsmuth, p. 155-160.)

— Specimen II. (Rh. Mus., N. F., LII, 3, p. 348-376.)

Unger, G. F., Umfang and Anordnung der Geschichte des Poseidonios. (Schluss.) (Philol., LV, 2, p. 245-256.)

PROCLUS. — Voir EUDOCIE.

Diels, H., Ueber den Codex Coisl. 322 des Proclus in Timaeum. I. II. (Sitzung d. philos.-hist. Cl. d. Preuss. Akad. d. W. 22, X, 1896.)

Dræsecke. — Voir PROCOPE DE GAZA.

PROCOPE DE CÉSARÉE. Procopio di Cesarea. La guerra gotica. Testo greco con trad. ital. a cura di *D. Comparetti*. Vol. II. Roma, 1897. III, 468 p.

Brückner, M., Zur Beurteilung des Geschichtschreibers Prokopius von Caesarea. Progr. Ansbach. 63 p.

Haury, J., Zur Beurteilung des Geschichtsschreibers Procopius von Caesarea. Progr. München. 46 p.

Pancenko, B., Sur l'Histoire secrète de Procope. (En russe.) (Viz. Vremennik, 1896, III, p. 300-316 ; p. 461-527.)

Pratesi, P., Sul vero luogo della battaglia detta di Gubbio o di Tagina [Procope.] (Estr. dalle communicazioni di un Collega. Torino, Paravia, 1897.) 7 p.

PROCOPE DE GAZA.

Draesecke, Procopios' von Gaza « Widerlegung des Proklos ». (Byz. Z., VI, 1, p. 55-91.)

Eisenhofer, L., Procopius von Gaza. Eine literarhistorische Studie. Freib. i. Br. Herder, 1897. VII, 84 p. 2 M.

PROTAGORAS.

Lincke, K., Zu Protagoras περὶ θεῶν. (Fleck. Jahrb., 1896, H. 11, I Abt., p. 753.)

PSELLUS.

Draeseke, J., Michael Psellos im « Timarion ». (Byz. Z., VI, 3-4, p. 483-490.)

Stapper, R., Die Summulae logicales des Petrus Hispanus und ihr Verhältnis zu Michael Psellus. (Festschrift z. Jubilaeum des Campo-Santo in Rom, p. 130-138.)

PTOLÉMÉE (Claude).

Holz, G., Beiträge zur deutschen Altertumskunde ; H. 1 : Ueber die germanische Völkerfatel des Ptolemäus. Halle, 1895. 78 p. 2 M.

Krallcek, A., Die Sarmatische Berge, der Berg Peuke und Karpates des Cl. Ptolemäus. Progr. d. Oberrealschure Kremsier, 1895.

Much, R., Die Städte in der Germania des Ptolemaeus. (Zeitschr. f. deutsch. Altertum, XLI, 2, p. 359-368.)

Ruelle, C.-E. — Voir SECTION IX.

SAPPHO.

Jurenka, H., Zur Klärung der Sappho-Frage. (Wiener Studien, XIX, 2, p. 189-210.)

SCYLITZÈS.

Laurent, J., Skylitzès et Nicéphore Phocas. (Byz. Z., VI, 2, p. 318-321.)

SIMÉON MÉTAPHRASTE.

Ehrhard, A., Die Legendensammlung des Symeon Metaphrastes und ihr ursprünglicher Bestand. Eine palaeographische Studie zur griechischen Hagiographie. (Festchr. z. Jubiläum d. Campo-Santo in Rom.)

Lambros, Sp. P., Zu Symeon Magister. (Byz. Z., VI, 3-4, p. 506-508.)

Sestakov, S., Sur un manuscrit parisien de la Chronique de Siméon Logothète. (En russe.) Viz. Vrem., 1897, p. 167-183.)

Vasiliewski, Deux poésies funèbres de Siméon le Logothète. (En russe.) (*Ibid.* 1896, p. 574-578.)

SIMONIDE.

Dragoumis, St. N., Σιμωνίδου ἐπίγραμμα καὶ ὁ ἐν Σαλαμῖνι τάφος τῶν Κορινθίων. (Mitt. Instit. Ath., 1897, 1-2, p. 52.) 1 pl.

Hauvette, Am., De l'authenticité des épigrammes de Simonide. (Biblioth. de la Faculté de Paris. I.) Paris, Alcan. 160 p.

Ludwich, A., Zu den Epigrammen des Simonides. (Ludwichs Misc., p. 4-6.)

Michelangeli. — Voir Bacchylide.

SIMPLICIUS.

Ruelle, C. E., Clepsydre ou hydraule? (Simplicius in Aristotelis Physica, p. 160 v.) (Rev. de philol., 2, p. 110-111.)

Zahlfleisch, Die Polemik des Simplicios (Corollarium, p. 601-645 des Commentars ed. Diels) gegen Aristoteles' Physik Δ 1-5 über den Raum. (Archiv. f. Gesch. d. Philos., X, 1, p. 85-109.) — Voir Aristote.

SOLON.

Heinemann, J., Studia solonea. Diss. Berlin. 1897. 50 p.

Jebb, R. C., On a fragment of Solon. (Journ. of philol., nr. 49, p. 98-105.)

SOPHOCLE. Sophocles, the plays and fragments, with critical notes, commentary and translation in English prose, by *R. C. Jebb*. Part. VII : The Ajax. Cambridge, University Press. 12 sh. 6 d.

— Tragödien, in neuer Uebersetzung von *O. Hubatsch*. Bielefeld, Velhagen und Klasing. x, 456 p. 4 M. 50 Pf.

— Sophocles, sechs Tragödien in deutscher Nachbildung von *Fr. Bader*. Leipzig, Hirzel. IX, 497 p. 4 M. 80 Pf.

— Hrsg. von *C. Conradt*. Hilfsheft. Leipzig, Teubner, 1897. VII, 60 p.; Abbild. 70 Pf.

— Aias, in den Versmassen der Urschrift übersetzt von *R. Joachim*. Progr. Duisburg, 1897. 72 p.

— Antigone. Nach eigener Sichtung des griech. Textes. übersetzt von *M. Gitlbauer*. Mit Vertonung der Gesangtheile durch *R. Kralik*. Wien, 1897. 32 et 55 p.

— Electra, con note da *Dom. Bassi*. Torino, Loescher, 1897. L. 1. c. 80

— Electra, edited with Introd., notes, etc., by *Campbell* and *E. Abbott*. Oxford, Clar. Press. 2 sh.

— Philoctète, traduit et mis à la scène par *P. Quillard*. Musique d'*Arthur Coquard*. Paris, Charpentier, 1897. 75 p. 1 fr.

Allen, F. D., Note on Soph. Trachiniae 781, 782. (Class. Review, 1897, nr. 5, p. 259-260.)

Azelius, J. E., De assimilatione syntactica apud Sophoclem. Commentatio academica. Upsala, 1897. IV, 99 p.

Bernoulli, J. J. — Voir section XIII.

Blass, F., Zu Sophokles' Antigone und Platons Protagoras. (Fleck. Jahrbb., 1897, 4-5, p. 261 et suiv.)

Castelli, R., L. Edipo re di Sofocle e l'Edipo di Seneca : Studio comparativo e critico. Padova, 1897.

Conradt, C., Zu Sophokles' Aias. (Fleck. Jahrb. 1897, H. 1, p. 33-48.)

Gast, E. R., Die Schuld der Sophokleischen Antigone. (Fleck. Jahrbb., 1897, nr. 7, p. 477-480.)

Greene, H. W., Notes on Oedipus Tyrannus. (Class. Review, 1897, nr. 4, p. 199.)

Hillert, A., De Casuum syntaxi Sophoclea. Diss. inaug. Berolini. 34 p.

Hintner, F., Der Pflichtenstreit der Agamemnonskinder in Sophokles' Elektra und seine Lösung. Progr. Laibach, Fischer, 1897. 34 et 18 p. 1 M.

Hoffmann, W., Die Chorlieder und Wechselgesänge aus den Tragödien des Sophocles in deutscher Uebersetzung. I. König Oedipus, Oedipus auf Kolonos, Antigone. Progr. d. Soph.-Gymn. Berlin, Gaertner, in-4. 36 p. 1 M.

— II. 1897. 1 M.

Holzner, E., Zu Soph. Ai., 1193 ff. (Wochenschr. f. klass. Philol., 1897, nr. 13, p. 364.)

Horton-Smith, L., Ars tragica Sophoclea cum Shaksperiana comparata. An essay, etc. Cambridge, Macmillan and Bowes. xvii, 146 p.

Kaibel, G., De Sophoclis Antigona. Progr. Goettingen, 1897. 50 Pf.

Masqueray, P., Sur un passage de l'Electre de Sophocle. (Rev. de philol., XXI, 2, p. 91-98.)

N* (Naber), S. A.**, Soph. Oid. Tyrann. 15. (Mnemos. N. S., XXIV, 4, p. 376.)

Otte, H., Jahresbericht über Sophokles. (Jahresb. d. philol. Vereins zu Berlin, p. 290-328, von Zeitschr. f. das Gymnasialwesen, 1897, nr. xi.) [Voir la liste des ouvrages analysés dans *Bibliotheca philologica classica* de Calvary, 1897, p. 297.]

P***, Zum Leben des Sophokles. (Blätter f. bayr. Gymn., 1897, nr. 3-4, p. 255.)

Piazza, S., La politica in Sofocle. Padova, tip. del Seminario. vi, 227 p.

Pichler, Fr., Beiträge zur Ueberlieferung der Sophoklesscholien. (Extr. de Festschrift d. deutsch. Akad. Philol.-Ver. in Graz). Graz, Leuschner und Lobensky, p. 31-42.

Pistner, Zu Sophokles Oed. r. 1132 ff. (Blätter f. bayr. Gymn., 1897, 5-6, p. 417 ff.)

Platt, A., Sophocles, Antig. 673. (Class. Review, 1896, nov., p. 381.)

Polle, F., Zu Sophokles Aias. (Fleck. Jahrbb., 1897, 4-5, p. 256 et suiv.)

Schneider, St., Dwie etyki w « Antigonie » Sofoklesa. (Eos, IV, 1, p. 21-36.)

Schoene, A. — Voir SECTION VIII.

Szydlowski, J., Kilka uwag o czasie powstania obu Elektr. (Eos, III, 1, p. 64-86.)

Thoresen, V., Miscellanea. II : Ad Sophoclem. [Ajas, 477, οὐδ' ἑνὸς λόγου.] (Nord. Tidskr. f. filol., III. R., V, H. 1-2, p. 56-57.)

Uberegger, J., Zur Schuldfrage der Antigone des Sophokles. Progr. des k. k. deutschen Staatsgymn. Olmütz.

Vogl, F., Beiträge zur Verständigung über Zahlenssymmetrie und Responsion im sophokleischen Drama. Progr. Ungarisch-Hradisch. 26 p.

Wetzel, M., Antiker und moderner Standpunkt bei der Beurteilung des Sophokleischen Dramas König Œdipus. (Gymnasium, 1896, nr. 13, p. 445-454 ; nr. 14, p. 485-494.) — Tirage à part. 50 Pf.

Zielinski, Th., Excurse zu den Trachinierinnen. (Philol., LV, 3, p. 491-540 ; LV, 4, p. 577-633.)

SPANÉAS.

Ἀγιορειτικὰ ἀπόγραφα τοῦ Σπανέα. Νῦν τὸ πρῶτον ἐκδιδόμενον ὑπὸ Σπ. Π. Λάμπρου. (Δελτ. τ. ἱστορ. κ. ἐθνολ. ἑτ. τ. Ἑλλάδος, t. V, p. 103-122.)

Hama Fr., Das byzantinische Lehrgedicht Spaneas nach dem Codex Vindobonensis theol. 193. Progr. d. k. k. Gymn. Wien. 18 p.

STÉSICHORE.

Paulcke, M., De fabula iliaca quaestiones Stesichoreae. Diss. Königsberg, 1897. 109 p. 1 pl. 2 M

STOBÉE.

Pfleger, T., Musonius bei Stobaeus. Diss. Freiburg, 1897. 48 p.

STRABON. Strabone. Il lib. VI della Geografia tradotto e commentato da *E. Malgeri*. Palermo.

Cozza-Luzzi, G., Frammenti del lib. XII della Geografia di Strabone scoperti in membrane palinseste della Bibl. Vaticana. (Studi e docum. di storia e diritto, XVII, 3.)

— Della Geographia di Strabone. Nuovi frammenti scoperti in membrane palinseste della biblioteca Vaticana. (Framm. appart. ai ll. II, XII, XIII, XIV). (Studij e docum. stor. e diritto, XVII, 3-4 ; XVIII, 1-4.)

Foerster, R. — Voir SECTION VII.

Sollima, F., Le fonti di Strabone nella geografia della Sicilia (VI, 265-274 C). (Extr. d'Atti d. r. Accad. Peloritana, vol. XII), Messina, 1897. 50 p.

SYNÉSIUS.

Dreves, G. M., Der Sänger der Kyrenaika. (Stimmen a. Maria-Laach, 1897, p. 545-562.)

THÉMISTIUS.

Shorey, P., Note on Themistius' Paraphrase of Physics, II, 9. (Class. Review, 1896. oct., p. 328.)

THÉOCRITE. Idylles et morceaux choisis, avec une Introd. et des notes par *R. Pessonneaux*. Paris, Belin, 1897. 72 p. 1 fr.

— Translation of « Theocritus-Idyll. XIII », « Hylas ». (Academy, nr. 1276, p. 283.)

— L'Oarystis, idylle. Texte grec, précédé d'une lettre de Sicile, par *An. France*. Illustr. Paris, E. Pelletan, 1897. 30 fr.

— Ed. in-4°. 300 fr.

Casali G., Virgilio e Teocrito; memoria. Mantova, tip. Mondovi, 1897. 25 p.

Ferrari, A., Saggio di uno studio sul genere pastorale, applicato principalmente a Teocrito e Vergilio. Palermo. 34 p.

Heim, R., Das Geburtsjahr Theokrits. (Fleck. Jahrbb. 1897, nr. 6, p. 389-396.)

Irneh, Uit Bio en Theocritos. (Ἑλλάς, VI, 2, p. 156-157.)

— De verlief de Polyfemos (Theokritos II). (Ibid., p. 157-159.)

— Vertalingen uit Theocritus. (Ibid., VI, 3, p. 295-297.)

Jahn, P., Die Art der Abhängigkeit Vergils von Theokrit. Progr. Berlin, Gaertner, 1897, in-4. 29 p. 1 M.

Nicholson, W. F., Theocritean hexameters. Gaisford Prize. Oxford, Blackwell, 1897. 16 p. 1 sh.

Wahlin, L., De usu modorum theocriteo. (Extr. de Göteborgs hogskolas årsskrift.) Gothenburg, Wettergren et Kerber, 1897. IV, 44 p. 1 M. 10 Pf.

THÉOCRITE DE CHIO.

Schneiderwirth. Zur Geschichte von Cherson in Taurien. Theokrit von Chios.

THÉODORE.

Bidez, J., et **Parmentier, L.**, La tradition manuscrite de la vie de saint Théodose par Théodore, d'après le Patmiacus 273. (Byz. Z., VI, 2, p. 357-374.)

THÉODORE PRODROME.

Chatzidakis, G., Περὶ τῶν Προδρόμων Θεοδώρου καὶ Ἰλαρίωνος. (En russe.) (Viz. Vrem., 1896, p. 100-127.)

Vasiljevskij, V., Poème funèbre de Théodore Prodrome sur Léon Tzikandyles. (En russe.) (Ibid., p. 579-581.)

THÉOGNIS.

Beschorner, H., Zwei unbeachtete Theognisfragmente. (Beitr. f. Wachsmuth, p. 192-198.)

Fraccaroli, G., Da Teognide [Versi 429-438; 699-718]. (La bibliot. d. scuole ital., VII, 1.)

THEOLOGUMENA ARITHMETICA.

Pistelli, E., Per la critica dei Theologumena arithmetica. (Studi ital. di filol. class. V, p. 425-428.)

THÉOPHANE.

Bury, J. B., Zu einer Stelle der Chronik des Theophanes. (Byz. Z., VI, 3-4, p. 508.)

Hubert, H., Observations sur la chronologie de Théophane et de quelques lettres des papes. (726-774). (Byz. Z., VI, 3-4, p. 491-505.)

Krumbacher, K., Ein Dithyrambus auf den Chronisten Theophanes. (Bayr. Akad. Sitzungsb. d. philos.-philol. und hist. Cl., 1896, H. IV, p. 583-625.) 1 pl.

— Eine neue Vita des Theophanes Confessor. (Ibid., 1897, III, p. 371-399.)

THÉOPHRASTE. Theophrast's Charaktere Hrsg., erklärt und übers. von der philolog. Gesellschaft zu Leipzig. Leipzig, Teubner, 1897. LXIV, 276 p.; 14 dessins 6 M.

Stadler, H., Zu Theophrastos περὶ φυτῶν ἱστορίας. (Fleck. Jahrb. 1896, 9-10, I. Abt., p. 679-680.)

Stephanidis, M. K., Ἡ ὀρυκτολογία τοῦ Θεοφράστου, ἤτοι αἱ ὀρυκτολογικαὶ τῶν ἀρχαίων γνώσεις ἐν συγκρίσει πρὸς τὴν νεωτέραν ἐπιστήμην. Athènes, Constantinidis. 226 p.

THUCYDIDE. Thucydides erklärt von *Classen*. I. Bd. bearb. von *J. Steup*. Berlin, Weidmann, 1897, in-12. LXXIV, 398 p.; 6 vignettes.

— Buch I-III. Textausg. f. den Schulgebrauch von *S. Widmann*. Leipzig, Teubner, 1897. 1 M. 80 Pf.

— Book IV. Pylos and Sphacteria, Ed. by *W. H. D. Rouse*. London, Rivingtons, 1897, in-12. 1 sh. 6 d.

— Book VI, Ed. by *E. C. Marchant*. London, Macmillan, 1897, in-12. 354 p. 3 sh. 6 d.

— Extraits. Texte grec, avec une notice, des notes et une étude sur la langue de Thucydide, par *Chambry*. Paris, Delagrave, 1897, in-18. XXXIV, 280 p.

— Thucydide. Morceaux choisis. Publiés avec un avertissement, une notice sur Thucydide, des analyses et des notes, par *A. Croiset*. Paris, Hachette, 1897. in-16. XXXII, 288 p. 2 fr.

— Extraits de Thucydides. Texte revu et annoté par *Am. Hauvette*. Paris, Delagrave, 1898, in-18. XIX, 259 p. 2 cartes.

— Thukydides, Auswahl f. Schulgebrauch, von *H. Stein*. I und II. Tl. Berlin, Weidmann, 1895-1896. 3 M. 80 pf.

— Brasidas in Thrace. From [Thucydides'] Books 4 and 5. Ed. by *J. M. Sing*. London, Rivington. 86 p. 1 sh. 6 d.

Chambry, E., Notes sur Thucydide. (Rev. de philol., 1897, nr. 1, p. 58-66; nr. 2, p. 103-109.)

Fraccaroli, G., Thucyd. VI, 61, 5; III, 84, 1. (Stud. ital. di filol. class. V, p. 63-64.)

Friedrich, G., Die Entstehung des Thucydideischen Geschichtswerkes. (Fleckeisens Jahrbb., 1897, nr. 3, p. 175-188; nr. 4-5, p. 243 et suiv.)

Holmes, D. H., A study of the type of the Greek epitaphios with special reference to the oration in Thucydides. Laurence, Kansas. (Extr. de Kansas University Quarterly for april 1896.)

Hude, C., Thukydides, IV, 66, 4. (Nord. Tidskr. f. filol. IV, 4, p. 186.)

L(eeuwen) J. van. ὡς — καὶ. Ad Thucydidem, VI, 36, (Mnemos, N. S., XXV, 1, p. 85).

— Ad Thucyd. VI, 37, 1. (Ibid., p. 88.)

— Ad Thucyd. VI, 37, 2. (Ibid., p. 92.)

— ὡς — εἰ. Ad Thucyd. III, 38, 4. (Ibid., XXV, 2, p. 188.)

— Μέγιστος — πλεῖστος. Ad Thucyd. III, 45, 3. (Ibid., XXV, 3, p. 438.)

— Ad Thucyd. III, 59, 2. (Ibid., XXV, 4, p. 450.)

Marchant, E. C., Corrections in the text of Thucydides VI. (Class. Review, oct. 1896, p. 326-327.)

— Notes on Thucydides, book VI. (Ibid., march 1897, p. 98-100.)

— Ad Thucydidem VI, 37, 2. (Mnemos., N. S., XXV, 3, p. 332.)

Meyer, G., Wann hat Kleon den thrakischen Feldzug begonnen? Nordhausen; Leipzig. Fock, 15 p. 40 Pf.

— Jahresbericht über Thukydides für 1877-1887. Zweiter Teil-B. (Schluss.) (Bursian-Müllers Jahresb., 1896, H. 11-12, I. Abt., p. 126-158.)

Oberziner. — Voir section X.

Richards, G. C., On certain passages in Thucydides VI. (Class. Review, 1896, nov. p. 379-381.)

Schneider, St., Posrednie wzmianki v Thucydydesie starszym. (Eos, III, 1, p. 60-63.)

— Voir Hérodote.

Sobolewski, S., Remarques critiques et exégétiques sur le livre VI de Thucydide. (En russe.) (Χαριστήρια-Korsch, p. 249-274.)

Uhry, A., De l'idée que Thucydide et Plutarque se font de Périclès. (Université de Paris, Positions de mém. présentées à la Faculté des Lettres, pour l'obtention du diplôme d'études supérieures; Sessions de 1895 et 1896.) Paris, Delalain.

TRYPHIODORE. Tryphiodori et Colluthi carmina ad codicum fidem recensuit, adnotatione critica et indice verborum instruxit *G. Weinberger*. Leipzig. Teubner. XIV, 91 p. 1 M. 40 Pf.

Preuss, A., Schedae criticae. [Tryphiod. V, 364, 506.] (Beitr. f. Wachsmuth, p. 168-169.)

Weinberger, W., Studien zu Tryphiodor und Koluth (suite). (Wiener Studien, XVIII, 2, p. 161-179.) T. à p. 66 p.

TYPICON.

Bielaeff, D., Un nouveau manuscrit du Typicon des églises de Constantinople. (En russe.) (Byz. Vremm. III, 3-4).

TYRTÉE.

Brugnola, V., Su un passo di Tirteo. (Boll. d. filol. class. III, 12, p. 287.)

Macan, R. W., A note on the date of Tyrtaeus and the Messenian war. (Class. Review, janv. 1897, p. 10-12.)

Verrall, A. W., The date of Tyrtaeus. (Class. Review, 1897, p. 185-190.)

TZETZÈS.

Ludwich, A., Ueber Tzetzes' « Historiarum chiliades ». (Ludwich's Misc., p. 14-15.)

XÉNOPHANE.

Diels, H., Ueber Xenophanes. (Archiv f. Gesch. d. Philos., X, 4, p. 530-535.)

XÉNOPHON. Works. Transl. by *H. G. Dakyns*. (In-4 voll.) Vol. 3, part 1, 2. Memorabilia. London, Macmillan, 1897. 10 sh. 6 d. et 5 sh.

— Anabase. Texte grec revu et publié avec une Introduction et des notes par *P. Couvreur*. Paris, Hachette, 1897, in-16. LVI, 586 p. planches et cartes. 3 fr.

— Anabasis, Book II. Edited with Introd., notes, vocabulary, by *G. M. Edwards*. Cambridge, Univ. Press, 1897, in-12. 112 p. 1 sh. 6 d.

— L'Impresa di Ciro, con note italiane. Libro II, con note di *C. Canilli*. Verona, Tedeschi, in-12. 55 p. 75 c.

— Anabasis, book 3. ed. introd., notes, vocab., by *G. M. Edwards*. Cambridge, Univ. Press, 1897, in-12. 1 sh. 6 d.

— The fifth book of Xenophon's Anabasis, ed. by *A. G. Rolfe*. Boston, Ginn, 1897, in-16. 45 cts.

— Apologia Socratis. — Voir PLATON, Apologia.

— Cyropaedeia, Book I, translated by *W. H. Balgarnie*. London, Clive. 1 sh. 6 d.

— Book I. Ed. by *T. T. Jeffrey*. Introd., text and notes. London, Clive. 3 sh. 6 d.

— — Vocabularies of the harder verbal forms, with test papers. Interleaved. London, Clive. 1 sh.

— Ciropedia, tradotta da *Fr. Regis*. Milano, Guigoni, in-16. 448 p.; 1 carte. L. 1, c. 50.

— — Libro I; colla costruzione e versione letterali, argomenti e note. Milano, Albrighi, 1897, in-12. L. 2, c. 60.

— Hellenika. Ausgewählte Abschnitte. Nach der Ausg. *R. Grosser*, neu bearbeitet von *C. Polthier*. I : Text; II. Kommentar. Gotha, Perthes. 2 M. 80 Pf.

— Hellenika. Ausgewählte geschichtliche Gruppen und Einzelbilder. Ausg. A. II. Tl. Kommentar bearb. von *K. Rossberg*. Münster, Aschendorff, 1897. IV, 202 p. 1 M. 50 Pf.

— Hellenics. Books 6, 7. Literal translation by *J. A. Prout*. London, Cornish, 1897, in-12. 82 p. 2 sh.

— Mémoires sur Socrate. Texte grec, d'après les éditions les plus récentes, accompagné de notes littéraires et philosophiques et précédé d'une introduction sur le caractère de Socrate, par *E. Maillet*. Paris, Belin, 1897. XXXVI, 220 p.

Bachof, Zu Xenophon. Programmschau. (Gymnasium, 1897, nr. 13.)

Bock, F., In Xenophontis Œconomicum conjecturarum specimen. (Philol., LVI, 2, p. 372-375.)

Collard, F., L'Anabase de Xénophon. (Bull. bibliogr. et pédag. du Musée belge, 1897, nr. 2, p. 55-64; nr. 3, p. 94-96.)

— Faut-il lire dans nos collèges la Cyropédie et les Helléniques? (Ibid., nr. 4, p. 125-126.)

Couvreur, P., Notes critiques sur l'Anabase de Xénophon. (Rev. de philol., 1897, livr. 3, p. 154-159.)

Csapo, G. A., A gorog államkormányzas elmélete Xenophonnál es Platonál. (Vége.) (Egyet. philol. Közl., 1896, oct., p. 669-687.)

Dœrwald, P., Sokrates und der jüngere Perikles. (Xen. Mem., III, 5.) (Lehrproben und Lehrgänge, H. 50, p. 45-52.)

— Die Memorabilien lektüre in Obersecunda. (Ibid., H. 51.)

— Xenophons Memorabilien und die neuere Kritik. (Gymnasium, 1897, nr. 1-2.)

— Xenophons Memorabilien als Schullektüre. (Zeitschr. f. d. Gymnasialw., 1897, XI, p. 666-673.)

Dufour, M., De libello qui Xenophontis fertur Ἀθηναίων πολιτεία. Paris. Thèse doctorale.

Gemoll, W., Bemerkungen zu Xenophons Anabasis. (Jahrbb. f. class. philol. 23. Suppl.-Bd.) — T. a p. Leipzig, Teubner, 1897. 42 p. 1 M. 20 Pf.

Hodermann, M., Quaestionum œconomicarum specimen. (Berliner Studien, XVI, 4.) — T. à p. Berlin. Calvary. 51 p. 1 M. 60 Pf.

Hude, C., Xenophon, Instit. Cyri I, 3, 10. (Nord. Tidsskr. f. filol., IV, 4, p. 186.)

Kalinka, E., Prolegomena zur pseudoxenophontischen Ἀθηναίων πολιτεία. (Wiener Studien, 1896, I, p. 27-83.)

Kimmisch, J., Xenophon quare Commentariorum Socraticorum librum composuerit quartum et qua ratione ejus libri argumenta cohaerent, quaeritur. Diss. Wurzburg, 1897. 61 p.

Konopczynski, E., Ksenofont. Wspomnienia o Sokratesie. (Przelozyl z greckiego... Warszawa.)

Langer, L., Eine Sichtung der Streitschriften über die Gliederung der Hellenika von Xenophon. Progr. Brunn, 1897. 31 p.

Lincke, K., Socrates und Xenophon. II. (Fleck. Jahrb., 1896, H. 11, I. Abt., p. 741-752.)

— III. (Ibid., 1897, H. 7, p. 481-498.)

Naber, S. A., Κέρματα. Xenoph. Hellen. (Mnemos., N. S., XXIV, 4, p. 345-376.)

— Κοσκυλμάτια. Xenoph. Memorab. (Ibid., XXV, 1, p. 59-65.)

— Κνίσματα. Xen. Oecon. — Conviv. — Ages. — Rep. Lac. — Athen. — Vectig. — De Re eq. (Ibid., XXV, 4, p. 427-449.)

Niessen, L., Die Theorie der Formalstufen praktisch angewendet auf die abschliessende Anabasis-Lektüre. Progr. Düsseldorf, 1897. in-4. 18 p.

Osberger, G., Studien zum I. Buch. von Xenophons Anabasis. Progr. z. Jahresb. d. k. Humanist. Gymn. Speier, 1895-1896. Speier, Jager. 56 p.

Pierleoni, G., De Xenophontis libello venatorio in cod. Vat. gr., 989. (Studij ital. di filol. class., V, p. 26-32.)

Platt, A., Xenophon Oeconomicus. (Class. Review, 1896, nov., p. 382.)

Postgate, J. P., On some passages in Xenophon's Oeconomicus and Hellenica II, 3, 31. (Class. Review, febr. 1897, p. 21-22.)

Radermacher, L., Ueber den Cynegeticus des Xenophon. I. (Rh. Mus., N. S., LI, 4, p. 596-629.)

— — II. (Ibid., LII, 1, p. 13-41.)

Richards, H., The minor works of Xenophon. III. The Hieron. IV. The Hipparchius. V. De re equestri. (Class. Review, febr. 1897, p. 17-21.)

— Critical notes on the minor Works of Xenophon. VI. VII. The Constitutions. (Class. Review. 1897, p. 133-136; p. 229-237.)

— VIII. The Agesilaus. (Ibid., 1897, nr. 7, p. 332-339.)

Sachs, H., Wörterschatz zu Xenophons Anabasis. 7 Hefte. Berlin, König und Gärtner, 1897. à 50 Pf.

Strack, H. L., Vollständiges Wörterbuch zu Xenophons Anabasis. IV, 158 p. 1 M. 60 Pf.

Stefani, E. L. de, Due Codici delle Elleniche di Senofonte. (Stud. ital. di filol., V, p. 104-108.)

Suhle, B., Voltständiges Schulwörterbuch zu Xenophons Anabasis. Breslau, Kern. VIII, 184 p.; 1 carte. 1 M. 50 P.

Vitelli, G., L'Economico di Senofonte nel cod. Marc. Ven. 513. (Stud. ital. di filol., V, p. 328.)

(V. G.), L'Economico nel cod. Marc. Ven. 513. — Alciphron., III, 48, 1. (Est. d. Stud. ital. d. filol. class. Vol. V.) Firenze-Roma, 1897. 3 p.

Wegehaupt. — Voir Dion Chrysostome.

Wilamowitz-Moellendorff, U. von, Die Xenophontische Apologie. (Hermes, XXXII, 1, p. 99-106.)

XÉNOPHON D'ÉPHÈSE.

Ludwich, A., Zu den « ephesischen Geschichten » des Xenophon. (Ludwichs Miscell., p. 9-10.)

Mann, E., Ueber den Sprachgebrauch des Xenophon Ephesius. (Progr. d. k. Human. Gymn. Kaiserslautern, 1896.

Zangoyannis, D. K., Κριτικαὶ παρατηρήσεις εἰς Ξενοφῶντα Ἐφέσιον. (Ἀθηνᾶ, IX, 1-2, p. 3-42.)

ZONARAS. Zonarae Epitome, etc. — Voir Corpus scriptorum hist. byz.

Kuiper, K. — Voir Dion Cassius.

Patzig, E., Ueber einige Quellen des Zonaras. II. (Byz. Z., VI, 2, p. 322-356.)

Praechter, K., Eine unbeachtete Quelle in den Anfangskapiteln des Zonaras. (Byz., VI, 3-4, p. 509-525.)

VI. — ÉPIGRAPHIE.

ABERCIUS (Inscription d'), Die Grabschrift des Aberkios. (Beil. z. Münchner Allg. Zeitung, 1897, nr. 78.)

Conybeare, F.-C., Talmudic elements in the « Acts of Abercius ». (The Academy, 1896, nr. 1257, pp. 468-470 ; 1258, p. 480.)

Cumont, F., L'inscr. d'Abercius et son dernier exégète. (Rev. de l'Instr. publ. en Belgique, XL, 1897, nr. 2, p. 89-100.)

Dieterich, A., Die Grabinschrift des Aberkios erklärt. Leipzig, Teubner. VII, 55 pp. 1 M. 60 pf.

G.-P.-L., de, Un monument de la foi du second siècle. L'Épitaphe d'Abercius. (Études p. p. des pères de la Comp. de Jésus, 1897, p. 433-461.)

Hingenfeld, A., Die Grabinschrift des Aberkios. (Zeitschr. f. wiss. Theol. 1897, nr. 2.)

Pomjalovskij, J., L'inscr. de St. Abercius et l'ancien symbolisme chrétien. (En russe.)(Viz. Vremenik, 1896, p. 317-336.)

De Sanctis, G., Die Grabschrift des Aberkios. (Zeitschr. f. kathol Theol., 1897, nr. 4.)

Wehofer, Th. M., Eine neue Aberkioshypothese ; zur Vita d. Ab. (Röm. quartalschr. f. christl. Alterthumskunde und Kirchengesch. X, 4.)

ARBOIS DE JUBAINVILLE, H. d', Sur quelques inscr. en caractères grecs de la Gaule Narbonnaise. (Rev. celtique, XVIII, 3.)

BARNAUD, Th., Note sur une inscr. de Pergame. (Rev. des ét. gr., 1896, p. 427-432.)

BAUNACK, Th., Neue Bruchstücke gortynischer Gesetze. (Philol. LV, 3, p. 474-490.) 1 pl.

BORMANN, E., Inschriften von Philippopel. (Archäol.-epigr. Mitt. a. Oest-Ung. XIX, 2, p. 212.)

BUERCHNER, L., Inschriften aus Saloniki. Mitt. Inst. Ath., 1897. 1-2, p. 223-224.)

CAVVADIAS, P., Ἐπιγραφαὶ ἀναθηματικαὶ τῷ Ἀπόλλωνι ὑπὸ Μακραῖς. (Ἐφ. ἀρχ., 1897, 1-2, p. 87-92.)

CHABOT, J.-B., Index alphabétique et analytique des inscr. gr. et lat. de la Syrie publiées par *Waddington* (suite et fin). (Rev. arch., nov.-déc., 1896, p. 356-369.)

CIVITELLI, I nuovi frammenti d'epigrafi greche relative ai ludi augustali di Napoli. (Attti d. R. Accad. di arch. di Napoli, XVII. 2.) 82 pp.

COLIN, La Pythaïde athénienne. (B. C. H., 1896, 12, p. 676-677.)

COMPARETTI, D., Su di un busto con incrizione greca. (Rendic. d. R. Accad. d. Lincei cl. d. sc. mor. stor. e filol. ser. V, vol. VI, 5-6, p. 205-211.)

CORPUS inscriptionum atticarum consilio et auctoritate Academiae litterarum regiae borussicae editum. Appendix. Defixionum tabellae atticae. Collegit, collectas praemissa praefatione edidit *R. Wuensch*. Berlin, Reimer, 1897, in-folio. XXXII, 52 pp. 9 M.

— Inscriptionum graecarum Graeciae septentrionalis. Vol. III, fasc. 1. Inscr. gr. Phocidis, Aetoliae, Acarnaniae, insularum maris Ionii. Ed. *G. Dittenberger*. Berlin, Reimer, 1897. in-fol. VII, 22 pp. 22 M. 50 Pf.

COUZOS, T.-J., Ἐπιγραφαὶ ἐκ Κωνσταντίνης. (Ἀθηνᾶ, VIII, 3, p. 345-348.)

CUQ, E., Ἔπαρχος Ῥώμης. (Rev. arch., juillet-août 1897, p. 109-114.)

DANIELSON, O. A, Zu griech. Inschriften. I. (Eranos, I, 3, p. 136-149.)

— II. (Ibid., II, 1, p. 8 et suiv.)

DAVID, E., Ἐπιγραφαὶ Ἐρεσοῦ, ἤτοι συλλογὴ ἁπασῶν τῶν μέχρι τοῦδε ἀνακαλυφθεισῶν ἐπιγραφῶν ἐν Ἐρεσῷ, μετά τινων γλωσσικῶν καὶ ἱστορ. παρατηρήσεων καὶ βραχέος προλόγου περὶ Αἰολικῆς διαλέκτου. Athènes, Beck, 1895. 36 pp.

DITTENBERGER, W., Der Brief des Königs Dareios. (Hermes, XXXI, 4, p. 643-646.)

— Die delphische Amphiktionie im Jahre 178 v. Chr. (Hermes, XXXII, 2, p. 161-190.)

DOBROUSKY, V., Inscriptions de Pizos. (B. C. H., 1896, p. 374-378.) 2 pl.

— Inscriptions et monuments figurés de la Thrace. (Ibid., 1897, 1-8, p. 119-140.) 19 figg.

FOSSEY, C., Inscriptions d'El-Burdj en Syrie. (Ibid., 1896, 12, p. 657.)

— Inscriptions de Syrie. (Ibid., 1897, 1-8, p. 39-65.)

FOUCART, P., Corrections à une inscr. attique. (C. I. A., II, 772 *b*, col. 1; t. IV, 2, p. 189.) (Rev. des ét. gr., 1896, p. 414.)

FRAENKEL, M., Epigraphische Miscellen. (Mitt. Instit. Ath., 1896, IV, p. 440-447.)

— Epigraphisches aus Aegina. (Aus Abhandlgn. d. Akad. d. W. zu Berlin.) Berlin, Reimer, 1897, in-4. 38 p. 2 M.

GABRICI, Una inscrizione greca di Napoli. (Rendic. d. Acc. di Napoli, genn. — marz., 1896, p. 31-37.)

GIASSAS. — Voir section X.

GOMPERZ, Th., Ein Grabepigramm aus Mylasa in Karien. (Arch. epigr. Mitt. a. Oest.-Ung., XIX, 2, p. 158.)

HAUSSOULLIER, B., Dèmes et tribus, patries et phratries de Milet. (Rev. de philol., 1897, p. 38-49.)

HAYLEY, H. W., C. I. A., II, 3961, 2. (Class. Review, 1897, nr. 6. p. 305.)

HEBERDEY, R., Opramoas-Inschriften vom Heroon zu Rhodiapolis. Im Auftr. d. Kleinasiatischen Commission d. Ksl. Akad. d. W. neu bearb. Wien, Holder, 1897, 71 p., 5 Taf. 5 M.

KERKENRATH, R., Studien zu den griechischen Grabschriften. Progr. Feldkirch. (Leipzig, Fock.) 56 p. 1 M. 50 Pf.

HILLER von GAERTRINGEN, F., Θήρα-Κλεοθήρα. (Hermes, XXXII, 2, p. 320.)

— Die archaische Kultur der Insel Thera. Vortrag. Berlin, Reimer, 1897. 60 Pf.

HOGARTH, D. G. et GRENFELL, B. G., Inscription grecque du temple de Karanis. (Report of the Egypt Explor. Fund.)

HOLLEAUX, M., Questions épigraphiques. (Rev. d. ét. gr., 1897, p. 24-57.)

— Note sur un décret d'Érétrie. (Ibid., p. 157-189.)

— Deux inscr. trouvées à Kleitor. (Ibid., p. 279-308.)

— Notes sur deux inscr. de la Confédération des Magnètes. (Rev. de philol., 1897, nr. 3, p. 181-188.)

HOMOLLE, Th., L'inscr. métrique de Rhodes. (Acad. des Inscr. Séance du 28 août 1896.)

— Inscr. delphiques de Gélon et d'Hiéron. (Acad. des Inscr. Séance du 4 sept. 1896.)

— Inscriptions de Délos. (B. C. H., 1896, 12, p. 502-522.)

— Sur quelques ex-voto trouvés à Delphes. (Ibid., p. 606-639.)

IMBERT, J., Sur quelques inscr. lyciennes. (Mém. de la Soc. de linguistique de Paris, X, 1.) 35 p.

JACOBS, E., Die Thasiaca des Cyriacus von Ancona im Cod. Vat. 5250. (Mitt. Instit. Ath., 1897. 1-2, p. 113-138.)

JOUGUET, P., Inscr. métriques d'Apollinopolis Magna. (B. C. H., 1896, 12, p. 459-466.)

— Documents ptolémaïques. (Ibid. 1897, 1-4, p. 141-147.)

KALINKA, E., Antike Inschriften in Constantinopel und Umgebung. (Arch. epigr. Mitt. a. Oest-Ung., XIX, 1, p. 38-43.

KEIL, B., Zur Delphischen Labyadeninschrift. Hermes, XXXI, 4, p. 508-518.)

— Zur Verwerthung der delphischen Rechnungsurkunden. Hermes, XXXII, 3, p. 399-420.)

KIRCHHOFF, Bericht über die Sammlung der griech. Inschriften. (Sitzungsb. d. k. preuss. Akad. d. Wiss., nr. 3, p. 42-43.

KLUGE, H., Die Schrift der Mykenier. Eine Untersuchung über System und Lautwert der von Evans entdeckten vorphœnizischen Schriftzeichen. Cœthen, Schulze, 1897, VIII, 100 pp., 4 pl.: 85 dessins. 8 M.

KRETSCHMER, P., Die sekundären Zeichen des Griech. Alphabets. (Mitt. Instit. Ath., 1896, IV, p. 410-433.

— Der Esel Nikos. (Byz. Z., VI, 3-4, p. 569-570.)

LARFELD, W., Bericht über die griech. Epigraphik für 1888-1894. (Extr. de Jahresb. über die Fortschritt d. klass. Altertumw.) Berlin, Calvary, 1897, 371 p. 12 M.

LE BLANT, E., Sept cent cinquante inscr. de pierres gravées inédites ou peu connues. Extr. des Mém. de l'Acad. des inscr. et b.-l., t. XXXVI, 1re partie). Paris, Klincksieck, in-4, 214 p.: 2 pl.

LEGRAND, Ph. E., Inscriptions de Paphlagonie. (B. C. H., 1896, 1-8, p. 92-101.)

LÉONARDOS, B. J., Λακωνικαὶ ἐπιγραφαὶ ἐκ τῶν ἐν τῷ ἱερῷ τῆς Δεσποίνης ἀνασκαφῶν. (Suite.) (Ἐφ. ἀρχ., 1896, I-II, p. 101-130. — III-IV, p. 217-242.)

MAJOCCHI, R., Una iscrizione greca pavese del 471 d. C. del civico Museo di storia patria di Pavia, illustrata. (La scuola cattolica e la scienza ital. dic. 1896.) Milano, 1897, 31 p.

MEISTER, Ein alt-thessalisches Ehrendekret für den Korinthier Sotairos. (Bericht üb. d. Verhandl. d. Sächs. Ges. d. Wiss. zu Leipzig; Philol.-hist. Cl., 1896, II-III, p. 251-265.)

— Die Depositionsurkunde des Xuthias. (Ibid., p. 266-276.) 1 pl. héliogr.

MICHEL, Ch., Recueil d'inscr. grecques pour servir à l'étude de l'histoire et des institutions de la Grèce ancienne. Fasc. 1. Bruxelles, Lamertin, 192 p. 5 fr.

— Fasc. 2. Ibid. 5 fr.

MYRES, J. L., Inscriptions from Crete. (Journ. of Hell. St., 1896, I, p. 178-187.)

OLYMPIA. Die Ergebnisse der von d. Deutsch. Reich veranstaltenen Ausgrabgn. hrsg. von *E. Curtius* und *Fr. Adler*. 5. Textbd. Die Inschriften von Olympia bearb. von *W. Dittenberger* und *K. Purgold*. Berlin, Asher, gr. in-4. figg. 50 M.

PAPAGEORGIOU, P. N., Neugefundene Inschrift in Mitylene. (Berliner phil. Wochenschrift, 1897, nr. 38, p. 1181.)

PERDRIZET, P., Ἐπιγραφαὶ ἐκ Σάμου. (Ἐφ. ἀρχ., 1896, III-IV, p. 247-252.)

— Notes sur Chypre. Inscr. grecques. (B. C. H., nov. 1896, p. 336-363.)

— Delphes et Marseille, à propos d'une inscr. archaïque. (Rev. des Univ. du Midi, 1897, nr. 2, p. 129-132.)

— Comment finit Chaleion. (Rev. d. ét. gr., 1897, p. 19-23.)

— Inscriptions de Delphes. (B. C. H., 1896, 12, p. 466-496.)

— Inscriptions de Delphes. — Παράσημα de villes sur des stèles de proxénie. (Ibid., p. 549-562.) 7 figg.

POMTOW, H., Die neuen delphischen Tempelbau-Rechnungen, die Felsinschrift (Wescher-Foucart, 450). (Berliner philol. Wochenschr., 1897, nr. 3, p. 92-96.)

— Zum delphischen Labyadenstein. (Fleck. Jahrb., 1896, p. 553.)

PRIDIK, E., Neue Amphoren-Stempel aus Athen. (Mitt. Instit. Ath., 1897, 1-2, p. 148-158.)

RADET, G., Observations de M. Henri Weil sur une inscr. de Sébaste en Phrygie. (Rev. des Univ. du Midi, IV, p. 479-480.)

REINACH, Th., Une épigramme funéraire de l'île de Rhodes. (Rev. des ét. gr., 1896, p. 424-426.)

— Bulletin épigraphique. (Ibid., 1897, p. 82-99.)

— Observations de M. Hiller von Gaertringen au sujet des inscr. rhodiennes. (Ibid., p. 104.)

— Une inscr. crétoise méconnue. (Ibid., p. 138-156.)

RIDDER, A. de, Devis de Livadie. (B. C. H., nov. 1896, p. 318-331.)

— Inscriptions de Paros et de Naxos. (Ibid., 1897, 1-8, p. 16-25.)

ROSTOWZEW, M., Ἀποστόλιον. (Mitt. Instit. Ath., 1897, I, p. 75-81.)

SAMMLUNG der griech. Dialekt-Inschriften. Hrsg. *von H. Collitz.* II, 5 : Die delphischen Inschr. (2087-2342). Bearb. *von J. Baunack,* p. 447-642. Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1897. 6 M.

SCHERZL, P., Héraldique gréco-romaine. (En russe.) (Χαριστήρια-Korsch, p. 341-348.)

SCHMIDT, C., Eine griech. Grabinschrift aus Antinoë. (Fetschr. f. Ebers, p. 99-106.)

SCHUERER, E., Ueber die Juden im bosporanischen Reiche und die Genossenschaften der σεβόμενοι Θεὸν Ὕψιστον. (Sitzungsb. d. Preuss. Akad. d. Wiss., 1897, XIII, p. 200-225.)

SCHWARZ, W., Eigennamen in griech. Inschriften. (Rh. Mus., N. F., LII, 3, p. 463-464.)

SKIAS, A., Κεραμίδες ἐνεπίγραφοι τοῦ ἐν Ἐλευσῖνι Τελεστηρίου. (Ἐφ. ἀρχ., 3-4, p. 251-262.)

— Ἐπιγραφαὶ Ἐλευσῖνος. (Ἐφ. ἀρχ., 1896, nr. 1-2, 23-56; — 1897, nr. 1-2, p. 33-66.)

SOUTER, A., Three Greek metrical inscr. from Phrygia. (Class. Review, dec. 1896, p. 420-421.)

— Greek metrical inscriptions from Phrygia. (Suite.) (Class. Review, febr. 1897, p. 31-32; apr., p. 136-138.)

STAVROPOULOS, D. Sp., Ἐπιγραφαὶ ἀγγείων ἐκ Βοιωτίας. (Ἐφ. ἀρχ., 1896, 3-4, p. 243-246.) 1 pl.

STEIN, A., Zwei lykische Inschriften. (Arch.-epigr. Mitt. a. Oest.-Ung., XIX, 2, p. 213-219.)

STUDNICZKA, E., Die Weihinschrift der Kamo. (Mitt. Instit. Ath., 1896, II. 2, p. 240-241.)

TANNERY, P., Inscriptions de Delphes. — Deux fragments concernant des systèmes d'écriture abrégée. (B. C. H., 1896, 12, p. 422-428.) 1 pl.

... **TIARE** de Saïtapherne. Aufschrift der T. des S. (Beil. z. Münchner Allg. Zeitung, 1897.)

WACHSMUTH, C., Ein inschriftliches Beispiel von Kolometrie. (Rh. Mus., N. F., LII, 3, p. 461-462.)

WILHELM, A., Beschlüsse lesbischer Samothrakiasten. (Mitt. Instit. Ath., 1896, 2, p. 160-187.)

— Inschriften aus Attika. Mit 2 Beilagen. (Ibid., 1896, 4, p. 433-439.)

— Bauinschrift aus Lebadeia. (Ibid., 1897, 1-2, p. 179-182.)

ZIEBARTH, E., Zur Epigraphik von Thyateira. (Rh. Mus., N. F., LI, 4, p. 632-636.)

— Neue attische Hypothekeninschriften. (Sitz.-Ber. d. k. Preuss. Akad. d. W. zu Berlin, 1897, XXX, p. 664-667.)

VIII. — Paléographie.

BASSI, D., Notizie di codici greci nelle biblioteche italiane. I. Epistole di Massimo Planude. — II. Giorgio Lecapeno e Andronico Zaride. (Riv. di filol., XXV, 2, p. 265-276.)

CASTELLANI, C., Il prestito dei codici manoscritti della biblioteca di S. Marco in Venezia ne' suoi primi tempi e le conseguente perdite de' codici stessi. Ricerche e notizie. (Atti d. r. Istit. Veneto, ser. 7, VIII, nr. 5.)

COSATTINI, A., Index codicum graecorum bibliothecae archiepiscopalis Utinensis. (Studij ital. d. filol. class., V, p. 429-440.)

FESTA, R., Indice de' codici greci di Lucca e di Pistoia. (Ibid.. p. 221-230.)

FOERSTER, R., Zur Handschriftenkunde und Geschichte der Philologie. IV. Cyriacus von Ancona zu Strabon. (Rh. Mus., N. F., LI, 4, p. 481-491.)

— Nachtrag. (Ibid., LII, 1, p. 144.)

FRACCAROLI, G., Catalogo dei manoscritti greci della biblioteca universitaria di Messina. (Estr. d. Studi ital. di filol. class., t. V.) Firenze-Roma, tip. Bencini, 1897. 8 p.

— Catalogo dei codici greci del monastero del S. Salvatore che si conservano nella bibliotheca universitaria di Messina. (Ibid., p. 487-514.)

FRANCHI DE' CAVALIERI, P., Di un frammento di una vita di Costantino, nel codice greco 22 della biblioteca Angelica. (Studi e doc. di Stor. e diritto, XVIII, 1-2.)

FRANCHI DE' CAVALIERI, P., et **G. MUCCIO**, Index codicum graec. bibliothecae Angelicae. Digesserunt, etc. Praefatus est *A. Piccolomini*. (Stud. ital. di filol. class., IV, p. 7-184.)

GITLBAUER, M., Zur ältesten Tachygraphie der Griechen. Eine Antwort auf Gomperz's Kritik. (Festbuch z. 100 jähr. Jubelfeier der deutschen Kurzschrift, hrsg. *von Chr. Johnen*.)

HEIBERG, J. L., Bibliotheksnotizen. I : Die Evangelienhandschrift in Siena. II : Griech. Hdschriften in Piacenza. III : Codices Saviliani. IV : Ein Inventar des Archivio di S. Pietro. V: Griech. Hdschriften in S. Giovanni e Paolo und in S. Antonio. (Philol., LV, 4, p. 732-748.)

INGOLD, Manuscrits grecs et latins de Marmoutier. (Le Bibliographe moderne, 1897, II.)

KATALOG der Handschriften der Universitäts-Bibliothek zu Leipzig, III. Die Gr. Hdschr. von *V. Gardthausen*. Leipzig, Harrassowitz, 1898, gr. in-8°. xx, 92 p.

KLOSTERMANN, E., Ein neues griechisches Uncialpsalterium. (Zeitschr. f. alttestam. Wiss., XVII, 2.)

LAMBROS, Sp. L., Greek manuscripts in Cephalonia. (Athenaeum, nr. 3595, p. 389.)

— Φύλακες, ein missverstandener paläographischer Terminus. (Byz. Z., VI, 3-4, p. 566-568.)

LUNDSTRŒM, V., De codicibus graecis olim Escorialensibus, qui nunc Upsaliae adservantur. (Eranos, II, 1, p. 1-7.)

MALGERI, E., Nota paleographica. (Γαβίνιος ο Τανύστιος?) Messina.

MAYOR, J. B., Guide to the choice of classical books. New Supplement : 1879-1896. London, Nutt, 1897. xxv, 128 p. 4 Sh.

OLIVIERI, A., Indicis codicum graecorum Magliabechianorum supplementum. (Studi ital. di filol. class. V, p. 401-424.)

OMONT, H., Bibliothèque nationale. Catalogue des manuscrits grecs, latins, français et espagnols et des portulans recueillis par feu Emmanuel Miller. Paris, E. Leroux, 1897. 187 p.; 4 pl. en phototypie.

— Complément du Catalogue des manuscrits grecs de la Bibliothèque royale de Madrid. (Rev. des biblioth., mars-avril 1897.)

— Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale, 4e partie (Index, etc.). Paris, E. Leroux, 1898.

PAPADOPOULOS KERAMEUS, A., Ἱεροσολυμιτικὴ βιβλιοθήκη, ἤτοι κατάλογος τῶν ἐν ταῖς βιβλιοθήκαις τοῦ ἁγιωτάτου ἀποστολικοῦ τε καὶ καθολικοῦ ὀρθοδόξου πατριαρχικοῦ θρόνου τῶν Ἱεροσολύμων καὶ πάσης Παλαιστίνης ἀποκειμένων ἑλληνικῶν κωδίκων συνταχθεῖσα μὲν καὶ φωτοτυπικοῖς κοσμηθεῖσα πίναξιν. II. IV, 894 p. St-Petersburg, Leipzig, Harrassowitz. — III. 1897, 440 p., 16 pl. 20 M.

PUNTONI, V., Indice dei codici greci della biblioteca Estense di Modena. (Stud. ital. di filol. class., t. IV, p. 365-536.)

TANNERY. — Voir section VI.

VOLTZ, L. et CRŒNERT, W., Der Codex 2773 miscellaneus graecus der Grossherzoglichen Hofbibliothek zu Darmstadt. Ein Beitrag zur griechischen Excerpten-Litteratur. (Centralblatt f. Bibliothekswesen, 1897, nr. 12, p. 537-571.)

WEINBERGER, W., Adnotationes ad graecos Italiae codices spectantes. Progr. s. Staatsgymn. im XIX Bez. Wien, 1897. 24 p.

WRIGHT J. H., The origin of Sigma lunatum. (Acts of Amer. philol. Assoc., XXVII, p. 79-89.)

ZERETELI, G., De compendiis scripturae codicum graecorum, praecipue Petropolitarum et Mosquensium anni nota instructorum. Pétersbourg, XLIII, 228 p., 30 pl.

ZIMMERMANN, J. Ad., Geschichte der Stenographie in kurzen Zügen vom klass. Alterthum bis zur Gegenwart unter besonderer Berücksichtung der Gabelsberger'schen Redezeichenkunst, Wien, A. Hartleben, 1897. 2 M.

VIII. — Grammaire. — Lexicographie. — Prononciation du grec. — Rhétorique.

ALLINSON, F. G., On the accent of certain enclitic combinations in Greek. (Transact. of Amer. philol. Assoc., XXVII, p. 73-78.)

BARTH, H., De Coorum titulorum dialecto. Diss. Basel. VI, 125 p.

BECHTEL, F., Griechische Personennamen aus den Supplementa inscriptionum atticarum voluminis alterius. (Beitr. z. Kunde d. indogerm. Sprachen, XXIII, 1-2, p. 94-99.)

BELLI, M., Sintassi greca. Livorno, Giusti, 1897.

— Morfologia greca. Livorno, Giusti, 1897.

BOLLAND, G. J. P. J., Die althellenische Wortbetonung im Lichte der Geschichte, etc. Leiden. 101 p. 2 M. 50 Pf.

BOLTZ, A., Εὐλογία, sf. der Segen, und, gleichgeschrieben, Blattern, Pocken. Beitrag zur Gesch. d. Medicin. (Hellas, VI, 3, p. 251-259.)

BONINO, G. B., I dialetti greci : epico, neo-ionico, dorico, eolico. Milano, Hoepli, 1897, in-16. XXIX, 214 p.

BRÉAL, M., Etymologies. 1) Verbes neutres et verbes transitifs. 2) Changement de λ en ρ. 3) Du changement de γ en j et de j en γ. 4) οἶος « seul ». 5) κολούω. 6) σμάραγδος, etc. (Mém. de la Soc. de linguistique de Paris, X, 1.)

— Essai de sémantique. Paris, Hachette, 1897. 349 p. 7 fr. 50 c.

BRELET, E., Grammaire grecque et Exercices. Paris, Masson, 1897.

BUCK, C. D., The genitives Πλασιαϝο and Πασιαδαϝο. (Class. Review, 1897, 4, p. 190-191.)

BURY, Ἀμφότεροι in later Greek. (Class. Review, 1897, nr. 8, p. 393-395.)

CHAMBERS, C. D., On the construction of οὐ μή. (Class. Review, march 1897, p. 109-111.)

CONTOS (Κόντος), **K. S.**, Λεξικαὶ καὶ γλωσσικαὶ παρατηρήσεις. (Ἀθηνᾶ, IX, 1-2, p. 65-160.)

DAVID, ... περὶ αἰολικῆς διαλέκτου. — Voir section VI.

DAWES, Ancient and modern Greek. (Ἑλλάς, VI, 2, p. 132-137.)

EARLE, M. L., On the subjunctive in relative clauses after οὐκ ἔστιν, and its kin. (Class. Review, 1896, déc., p. 421-424.)

FICK, A., Altgriechische Ortsnamen, IV. (Beitr. z. d. Kunde d. indog. Spr., XXII, 3-4, p. 222-238.)

FLENSBURG, Nils, Ueber Ursprung und Bildung des Pronomen αὐτός. Lund o. J. 69 p.

FUCHS, R., ὑφηγεῖσθαι. (Philol., LV, 4, p. 688.)

— Κρῆσις. (Ibid., LVI, 1, p. 188-189.)

— Εἴσω vorn, ἔξω hinten. (Rh. Mus. N. F. LII, 4, p. 633-634.)

GERCKE, A., Die alte τέχνη ῥητορική und ihre Gegner. (Hermes, XXXII, 3, p. 341-381.)

GHEYN, J. van den, Note sur le mot ἑρμηνεύριον. (Mélanges p. Ch. Harlez, p. 321-324.)

GREEN, G. B., Notes on Greek and Latin syntax. London, Methuen, 1897.

HADZIDAKIS, J. N., Περὶ τῶν παραλλασσόντων ὁλοκληρωμάτων. (Ἀθηνᾶ, VIII, 2, p. 230-237.)

HILGARD, A., Des Urbanus von Belluno Institutionum in linguam graecam grammaticarum libri duo. (Festschr. z. 400jähr. Jubelfeier d. Grossherz. Gymn.) Heidelberg. 6 p.

HORTON-SMITH, L., The origin of Latin *haud* and Greek οὐ and the extensions of the originally unextended form. (Amer. Journ. of philol., XVIII, 1, p. 43-69.)

HUMPHREYS, M. W., Notes on Greek grammar. (Class. Review, 1897, p. 138-141.)

JANNARIS, A. N., Historical Greek grammar, chiefly of the Attic dialect as written and spoken from classical antiquity to the present time. Founded upon the ancient texts, inscr., papyri, and present popular Greek. London, Macmillan. 1897. 776 p. 25 sh.

JASPAR, W., Grieksche Spraakkunst, I, Kerkrade, Alberts. 171 p. 2 Fl. 10 c.

— II. Ibid. 67 p.

JOOST, A., Der griechische Vocabelschatz, festgestellt nach dem Sprachgebrauch der Schulschrifsteller und verteilt auf die Mittel und Oberstufe. Kap. I. Erste Deklination. Progr. Lötzen, 1897, in-4. 15 p.

KIRK, W. H., Νέμειν und νέμεσθαι. (Amer. journ. of philol., XVIII, 1, p. 76-77.)

KORSCH, Th., De ὅστις pronomine ad definitam rem rel. (En russe.) (Filol. obosr. XI, 1, p. 87-90.)

LAGERKRANZ, O., Griechische Etymologien. (Zeitschr. f. vergl. Sprachforschung, XXXV, 2, p. 271-291.)

LAUTENSACH, Grammatische Studien zu den griechischen Tragikern und Komikern. I. Personalendungen. Progr. Gotha; Leipzig, Fock, in-4. 32 p.

LEGRAND, Ém. et PERNOT, H., Précis de prononciation grecque. Paris, Garnier. 39 p.

MENDELSSOHN, L., Zum griech. Lexicon. (Philol., LV, 4, p. 752-760.)

MUELLER, Fr., Beiträge zur etymologischen Erklärung der griechischen Sprache. Sitzung d. philos.-histor. Cl. d. Wiener Akad. d. W. 11 XI 1896.) — T. à p. Wien, Gerolds, 1897. 40 p. 1 M.

MUELLER, H. C., Beiträge zur historischen Grammatik der hellenischen Sprache. (Hellas, VI, 3, p. 196-225; — VI, 4, p. 405-427.)

— Griechische Accentstudien. Vorarbeiten zu einem Versuch einer griech. Accentlehre. (Ibid., p. 226-250.)

— Ueber die Ueberlieferung der griech. Accentuation. (Ibid., VI, 4, p. 427-430.)

MULVANY, C. M., Ἕερος, ἱερός, ἱρός. (Journ. of philology, nr. 49, p. 131-145.)

— Cyprian « or ». (Class. Review, 1897, nr. 8, p. 349.)

N(ABER), S. A., ὕπαρ. (Mnemos., N. S., XXV, 1, p. 58.)

NAZARI, O., Del Suffisso locativo -*n* nel' greco e nell' antico indiano. Torino, Bona.

NESTLE, E., Lateinische Schrift in griechischem Texte. (Berliner philol. Wochenschr., 1897, nr. 47, p. 1469-1470.)

NIEDERMANN, M., Zur latin. und griech. Etymologie. (Rh. Mus., N. F., LII, 4, p. 505-508.)

OSTHOFF, H., Εἰλίποδος ἕλικας βοῦς. (Beiträge z. Kunde d. Indog. Sprachen, XXII, 3-4, p. 255-269.)

— Griech. und latein. Wortbedeutungen. Dritte Reihe. (Indogerm. Forschungen, VIII, 1-2, p. 1-68.)

PESCATORI, G., Tavole per lo studio e per la ripetizione della grammatica greca (morfologia). Livorno, Giusti, 1897. VI, 223 p.

POKROWSKY, M., Contributions à la sémasiologie. Calamistratus. Ἡμίνα. La racine verbale ἐλευθ. (En russe.) (Filol. Obosr., XI, 1, p. 90-93.)

POLLE, Fr., Wie bezeichneten die alten Griechen den Witz, etc. Leipzig, Teubner. III, 58 p. 1 M.

PRELLWITZ, W., Ἐρίνεος, messenisch τράγος, lat. caprificus « der wilde feigenbaum ». (Beitr. z. Kunde d. indog. Spr., XXII, 3-4, p. 284-285.)

— Lacon. σιάδες (Ibid., p. 283-284.)

RADERMACHER, L., Studien zur Geschichte der griech. Rhetorik. I. II. (Rh. Mus., N. F., LII, 3, p. 412-424.)

RAGON, E., De la prononciation du grec. Paris, Poussielgue. 16 p.

RAMSAY, W. M., A question in accentuation. (Class. Review, 1897, 5, p. 261.)

REGNAUD, P., Éléments de grammaire comparée du grec et du latin, d'après la méthode historique inaugurée par l'auteur. 2e partie : Morphologie. Paris, A. Colin. VIII, 380 p. 8 fr.

— Sur la mutation hypothétique de λ en ς dans le grec ancien, etc. (Rev. de linguistiq. et de philol. comparées, XXX, 3.)

RODRIGUEZ, F., L'accentuazione greca esposta agli alunni di ginnasio con metodo razionale pratico è l'argomento d'un opuscoletto. Firenze, tip. Carnesecchi. VIII, 18 p.

SCHACHMATOF, A., L'accent grec et l'accent slave. (En russe). (Χαριστήρια-Korsch, p. 149-160.)

SEWERA, E., Zu den Verbalformen der griech. Schulgrammatik. (Extr.) Ried. IV, 32 p.

— Zur Formenlehre der gr. Schulgr. (Schluss.) Progr. Ried, 1896-1897. 20 p.

SOBOLEWSKY, S., La construction φάναι avec ὅτι ou avec ὡς. (En russe.) (Filol. Obosr., XI, 1, p. 81-85.)

SOLMSEN, F., Griechisch ΑΙΝΩ. (Χαριστήρια-Korsch, p. 161-174.)

STEDMAN, T. L., Modern Greek mastery; a short road to ancient greek. New York and London, 1897.

STENGEL, P., θύειν und θύεσθαι. (Hermes, XXXI, 4, p. 637-640.)

TELFY, J., Chronologie und Topographie der griechischen Aussprache. Nach dem Zeugnisse der Inschriften. Leipzig, Friedrich. 86 p.

THOMAS, F. W., On the accusative with Infinitive. (Class. Review, 1897, nr. 8, p. 373-382.)

THUMB, A., Zur Aussprache des Griechischen. (Indogerm. Forschungen, VIII, 1-2, p. 188-197.)

— Ein neuer inschriftlicher Beleg für aspiriertes ῥ im Anlaut. (Ibid., p. 227-228.)

TORP, A., Zum Phrygischen. (Videnskabsselskabets Skr. II. Histor. filos. kl., 1896, nr. 3.)

TUERK, C., Ἐνιαυτός-Jahrestag. (Hermes, XXXI, 4, p. 647-648.)

ULJANOW, G., Le nominatif singulier masculin grec en ᾱ. (En russe.) (Χαριστήρια-Korsch, p. 123-147.)

VANDAELE, H., L'optatif grec. Essai de syntaxe historique. (Thèse doctorale.) Paris, Bouillon, 1897. xxv, 269 p.

WALKER, Fr. W., Philological notes. (Continued from vol. VIII, p. 13.) XI. (Class. Review, 1896, nov., p. 369-370.)

WEISE, O., Die Aussprache und Schreibart griechischer Eigennamen. (Zeitschr. f. d. deutsch. Unterricht, 1897, H. 4, p. 243-250.)

WEISSENFELS, P., Griechische Grammatik in Anlehnung an H. J. Müllers latein. Schulgrammatik hrsg. Leipzig, Teubner, 1897. vii, 226 p. 2 M. 40 Pf.

WILHELM, A., Ἐνιαυτός. (Hermes, XXXII, 2, p. 317.)

WITKOWSKI. — Voir Section V, PAPYRUS.

X***. La prononciation du grec. (Ἑλλάς, VI, 2, p. 138-145.)

IX. — MÉTRIQUE. — MUSIQUE.

ADAM, J. — Voir section V, PLATON.

ALBERT, H., Zur Musikästhetik der Griechen. (Beilage zur Münchner Allg. Zeitung, 1897, nr. 154.)

— Ueber Tonmalerei und musikalische Charakteristik im Alterthum. (Ibid., nr. 267.)

COMBARIEU, J., Études de philologie musicale. Théorie du rythme dans la composition moderne d'après la doctrine antique, etc. Paris, A. Picard, 1897. iv, 195 p.

CONRADT, C., Ueber die Messung der Epitrite in daktylo-epitritischen Strophen. (Fleck. Jahrbb., 1897, nr. 8, p. 539-545.)

GOLLING, Zur antiken Metrik. Programmschau. (Gymnasium, 1897, nr. 19.)

HILBERG, I., Ueber den Gebrauch amphibrachischer Wortformen in der ersten Hälfte des gr. und lat. Pentameters. (Zeitschr. f. österr. Gymn., 1896, H. 10, p. 864-873.)

ISSBERNER, R., Dynamis und Thesis. (Philol., LV, 3, p. 541-560.)

LAMER, J., De choriambicis Graecorum poetarum versibus. Diss. Leipzig, Gräfe. 142 p. 2 M.

LA ROCHE, J., Zur griech. und lat. Prosodie und Metrik. (Wiener Studien, XIX, 1, p. 1-14.)

MULVANY, etc. — Voir section V, HOMÈRE.

PACHTINOS, G. D., Ἡ μεσαιωνικὴ ἑλληνικὴ μουσική. (Ἐκκλησ. Ἀλήθεια, 1895-1896; 1896-1897; 7 articles.)

REICH, F., De compositione epirrhematica. Diss. Strasbourg, 1897. 43 pp.

REINACH, Th., Exécution du second hymne delphique à Apollon. Transcription pour harpe et chant. (Rev. des ét. gr., avril-juin 1897, p. xxxv-xlii.)

— Fragments musicologiques inédits. (Ibid., p. 313-327.)

ROCKSTRO, W.-S., A general history of music, from the infancy of the greek drama to the present period. 3e ed. London, Low, 1897. 552 pp. 14 sh.

RUELLE, C.-E., Le monocorde, instrument de musique. (Cl. Ptolémée). (Rev. des ét. gr., 1897, p. 309-312.)

— Musique grecque (antiquité). (La Grande encyclopédie.)

SCHULZ, N., Valeur rythmique du dochmiaque. (En russe.) (Χαριστήρια-Korsch. p. 333-340.)

SKUTSCH, F., Jambenkürzung und synizese. (Satura Viadr., I, 4.)

STUMPF, C., Geschichte der Consonanzbegriffen. I. München, Franz, 1897, in-4. 78 p.

THIERFELDER, A., Hymnus an Apollo (aus dem 3. Jahrh. vor Chr. wieder aufgefunden 1893 bei den Ausgrabgn in Delphi) für den einstimmigen Männerchor mit Instrumentalbegleitung eingerichtet und übersetzt. Klavierauszug. Text. griech. deutsch. Leipzig, Breitkopf und Haertel, 11 p. 2 M.

— System der altgriechischen Instrumentalnotenschrift. (Philol., LVI, 5, p. 492-524.) — T. à p. 75 Pf.

TORR, C., On the interpretation of Greek Music. Oxford. Frowde, University Press. 26 p. 1 Sh.

TUCKER, T. G., On a point of metre in Greek tragedy. (Class. Review. 1897, nr. 7, p. 341-344.)

X. — Histoire. — Géographie.

AIELLO, Il fiume di Naxos-Assinos, S. Venera. Catania. 12 p.

ALLCROFT, A. H., The making of Athens. History of Greece, 495-431 B. C. Cambridge, University Press. 222 pp. 4 Sh. 6 d.

AMICO, S. S. d', Sull' assedio di Akragas del 406 A. C. Girgenti. Montes. 35 pp.

ANDERSON, J. B. C., Rapport sur un voyage en Asie-Mineure (vallée du Lycus). (Athenaeum, nr. 3652, p. 566 et suiv.)

BELOCH, J., Griechische Geschichte. 2. Bd. Mit I Karte. Strassburg, Trübner, 1897, XIII, 713 p. 9 M.

BRUCK, Die Vorgeschichtliche (Mykenische) Periode Griechenlands. (Umschau, 1897, nr. 10.)

— Griechenland in der vorgesch. (Myk.) Kulturepoche. (Ibid. nr. 13.)

BURROWS, R. M., Pylos and Sphacteria. (Journ. of Hell. Studies, 1896, I, p. 55-76.)

— Aristides and the battle of Salamis. (Class. Review, 1897, nr. p. 258-259.)

BURY, J. B., Aristides at Salamis. (Class. Review, 1896, déc., p. 414-418.)

— The European expedition of Darius. (Ibid., 1897. juny, p. 277-282.)

— The Campaign of Artemisium and Thermopylae. (Annual of Brit. School at Athens, 1895-1896, p. 83-104.)

BUSOLT, G., Griechische Geschichte. etc., III, 1. Gotha, Perthes, 1897. XXII, 592 pp. 10 M.

— Per la storia della « Kleruchia » attica in Lemno. Traduz. di *F. P. Garofalo* (Riv. bimestr. d. antich. gr. et Rom. I, 1, p. 2-6.)

BUTZER, H., Quellenbuch für die griechische Geschichte. Dresden, Ehlermann, 1895. VIII, 138 pp. 1 M.

CASTRIOTIS, P., Ἡ Κωλιὰς ἄκρα. (Ἐφ. ἀρχ. 1897, 1-2, p. 93-96.)

CAUER, F., Alexander der Grosse und die hellenische Cultur. (Deutsches Wochenblatt, 1897, nr. 41-43.)

CICCOTTI, E., La pace e la guerra nell' antica Atene. (Extrait.) Scansano, 1897. 27 p.

CLASEN, Timoleon, eine historische Untersuchung. Progr. Gluckstadt, 1898, in-4. 33 pp.

COMNENOS, P. A., Λακωνικὰ χρόνων προϊστορικῶν τε καὶ ἱστορικῶν. Τεῦχος γ'; — δ'. Athènes.

CONSTANZI, V., Sguardo sulla politica di Siracusa, della fine della guerra con Atene alla fondazione della tirannide di Dionisio. (Riv. di stor. ant. II, 1, p. 50-66.)

CURTIUS, E. und KAUPERT, J. A., Karten von Attika. 9. H. Berlin, Reimer, 1897; gr. in-4. Mit. Text. 6 M. 40 Pf

DESCHAMPS, Em., Au pays d'Aphrodite; voyage à l'île de Chypre. Paris, Hachette, 1897.

DOMNINOS, G., Γεωγραφία τοῦ Πόντου. Trébizonde. 93 pp. (Leipzig.) 2 M. 40 Pf.

DUEMMLER, F., Sittengeschichtliche Parallelen. (Philol., LVI, 1, p. 5-32.)

EGINITIS, D., Le climat d'Athènes. Athènes, 1897, gr. in-4. 220 pp. 9 dr.

FABRICIUS, E., Die Insel Kreta. S.-A. aus. d. geogr. Zeitschr. III, 1897, p. 361, 425, 489. Mit. 2, Abbild. und I Karte.

FRANK, A., Eine Studienreise nach Italien und Griechenland. (Oesterr.-Ung. Revue, 1896, II. 4-5.)

FREEMAN, E. A., Geschichte Siciliens. Deutsche Ausgabe von *B. Lupus*. I, II. Cartes, plans, dessins. à 20 M.

FRIEDRICH, G., Zur griechischen Geschichte, 411-404 vor Chr. (Fleck. Jahrb., 1896, 11, p. 721-740.)

GEORGIADES, M., Περὶ Κιλικίας καὶ Ἀδάνων. (Χενοφάντης, 1897, 4-6, p. 273 et suiv.)

GIASSAS, D., Μικρασιατικαὶ ἀναμνήσεις. Ἀνὰ τὴν Ἰωνίαν, Λυδίαν, Καρίαν καὶ Φρυγίαν, γραμμὴ τοῦ σιδηροδρόμου Ἀϊδινίου, Λαοδίκεια, Ἱεράπολις, Κολοσσαί, Κέλαιναι, Ἀπάμεια ἡ Κιβωτός, ἤτοι ἱστορικὴ μελέτη. Smyrne. (Inscriptions d'Apamée en supplément.)

GLOTZ, G., Lectures historiques. Histoire grecque. Paris, Alcan, 1897, in-12. IV, 500 pp., 48 grav. Cart. 3 fr. 50.

GRASSO, G., Gli anni più oscuri della vita di Antipatro (Generale di Filippo e di Alessandro). (Riv. di stor. ant. II, 1, p. 35-50.)

GROUTTARS, M. de, Les Italo-Grecs, leur langue et leur origine. (Le Musée belge, I, 1, p. 1-18.)

GRUNDY, G. B., An investigation of the topography of the region of Sphacteria and Pylos. (Journ. of Hell. St., 1896, I, p. 1-54.)

— Pylos and Sphakteria. (Class. Review, 1897. nov. p. 371-374; 1897, apr., p. 155-159.)

HATZIDAKIS, J. N., Zur Abstammung der alten Makedonier. Athen, Perris, 1897. 57 pp.

HEBERDEY und WILHELM, Reisen in Kilikien, etc. Wien, 1897, gr. in-4. 168 pp; ill. 13 M. 70 Pf.

HECK, K. J., Troie d'après les plus récentes recherches. (En russe.) (Kwartalnik historiczny, t. IX.)

HEINRICH, A., Troja bei Homer und in der Wirklichkeit. Progr, Graz, 1895. 47 p. 1 M. 20 Pf.

HESSELMEYER, Wann wurde Griechenland römische Provinz? (N. Korrespond.-Blatt. f. d. Gelehrten und Realschul. Würtenb., 1897, nr. 6, p. 230-233.)

HILL, G. F., Sources of Greek history, etc. — Voir Section V, Historiens.

HOGARTH, D. G., Philip and Alexander of Macedon : two essays in biography. London, Murray, 1897. 324 p. With Map and ill. 14 sh.

HOLLEAUX, M., L'expédition d'Attale Ier en 218 [Polybe]. (Rev. des Univ. du Midi, 1897, nr. 4, p. 409-434.)

HOLM, History of Greece. Translated from German. Ill. London, Macmillan, 1897. 6 sh.

HUMBOLDT, W. von, Geschichte des Verfalls und Unterganges der griech. Freistaaten. (Aussätze.)

IHM, Lamiae oder Campestres. (Bonner Jahrbb., H. 99, p. 265 et suiv.)

JACOBS, Fr., Hellas, Neubearb. von *C. Curtius*. Stuttgart, Krabbe, 1897. XII, 420 p. ; 1 vue d'Athènes. 5 M.

JONES, H. St., Zur Geschichte Athens. (Philol., LV, 4, p. 749-751.)

KAERST, J., Zum Briefwechsel Alexanders des Grossen. (Philol., LVI, 3, p. 406-412.)

— Der Korinthische Bund. (Rh. Mus., N. F., LII, 4, p. 519-556.)

— Ptolemaios und die Ephemeriden Alexanders d. Gr. (Philol., LVI, 2, p. 334-339.)

KIRCHNER, J. E., Beiträge zur Geschichte attischer Familien. (Festsch. z. 100j. Jubelf. d. k. Fried.-W.-Gymn. zu Berlin, p. 83-93.)

KOEHLER, U., Ueber Probleme der griech. Vorzeit. (Sitzungsb. d. Preuss. Akad. d. W., 1897, XIV, p. 258-274.)

KOERTE, A., Kleinasiatische Studien. II : Gordion und der Zug des Manlius gegen die Galater. (Mitt. Inst. Ath., 1897, 1-2, p. 1-51.) 2 pl.

KORNITZER, A., Eine Studienreise nach Italien and Griechenland. Progr. Wien. 60 p.

KRAUTH, K., Verschollene Länder des Altertums. VI. Die östlichen Steuerbezirke Persiens nach Herodotos und den Dareios-Inschriften. (Fleck. Jahrb., 1896, H. 12, p. 785-788.)

KUBICKI, K., Die attische Zeitrechnung vor Archon Kallias, Ol. 93, 3. Progr. Wohlau, 1897, in-4. 30 p.

LABROUE, E., Athènes sous Périclès. Limoges, Barbou. 244 p. ; grav.

LAMBROS, Sp. P., Notes from Athens. (Athenaeum, nr. 3610.)

— Ἡ Ὑπέρεια ἐν Φεροῖς. (Ἑστία, 1895, p. 100.)

LAMPADARIOS, N, E., Περὶ Ἀμισοῦ. (Ξενοφάνης, 1896, 4-6, p. 172 et sv.)

LEFÈVRE, E., Alexandre le Grand. (Rev. mens. de l'École d'anthropologie, 1896, fasc. 3.)

LITYNSKI, M., D'Elis en Arcadie. Récit de voyage. I. (En polonais.) Progr. Lemberg.

LOLLING, H. G., Sikelia bei Athen. (M. Ath. Inst, 1896, 3, p. 339-346.)

LUTZ, H., The Corinthian constitution after the fall of the Cypselides. (Class. Review, 1896, déc., p. 418-419.)

— Zur Geschichte Korkyras. (Philol., LVI, 1, p. 71-77.)

MAHAFFY, J. P., A survey of Greek civilisation. London, Macmillan, 1897, in-12. VIII, 337 p.

— Greek life and thought, from the death of Alexander to the Roman conquest. 2. ed. enlarged. London, Macmillan. 712 p. 12 sh. 6 d.

MAIR, G., Ἑλληνικά. Progr. Villach, 1897.

MALKOTSIS, A., Περὶ τῆς Χερσονήσου Κυζίκου. (Ξενοφ., 1896, 4-6, p. 250 sv.)

MALLET, D., Les premiers établissements des Grecs en Égypte. (Mission archéol. au Caire, t. XII, fasc. 1, in-4.)

MANDES, M., La tradition de la guerre lélantienne. (En russe.) (Χαριστήρια-Korsch, p, 231-248.

MANGIOLA, B., Le leggende Sibaritiche. (Riv. Calabro-Sicula di storia e letter., I, 1.)

MANOLAKAKIS, E., Καρπαθιακά, περιέχοντα τὴν τοπογραφίαν, ἱστορίαν, περιγραφήν, ἀρχαιολογίαν, φυσικὴν κατάστασιν, στατιστικήν, τοπωνυμίαν τῆς νήσου, ἤθη καὶ ἔθιμα, ἰδιώματα τῆς γλώσσης, λεξιλόγιον, δημοτικὰ ᾄσματα καὶ δημώδεις παροιμίας τῶν κατοίκων αὐτῆς. Athènes.

MASPERO, G., Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique. II, 4. Paris, Hachette, nombr. ill.

MILLER, J., Ist Byzanz eine megarische Colonie? (Philol., LVI, 2, p. 326-333.)

NIESE, B., Zur Würdigung Alexanders des Grossen. (Sybel's histor. Zeitschr., N. F., XLIII, 1, p. 1-44.)

NORDIN, R., Alexander den Store. (Föreningen Heimdals folkskrifter, nr. 27.) Stockholm, Beijer, 1895.

— Studien in Themistoklesfrage. Upsala, Almquist et Wiksell.

OBERHUMMER, E., Bericht üb. eine Reise in Syrien und Kleinasien. (Petermanns Mitteilungen, 1897, nr. 11.)

OBERZIHER, Giov. Alcibiade e la mutilazione delle Erme. Contributo alla storia della democrazia ateniese. Genova, Donath, 1891 (?).

OBLAK, V., Macedonische Studien. Nach dem Tode des Verfassers in Drucke besorgt und mit Anhang versehen von *V. Jagic*. Wien, Gerold. 156 p. (Extr. d. Sitzungsb. d. k. Akad. d. Wiss.)

ORSI, P., D'una città greca a Terravecchia presso Grammichele in provincia di Catania. (Monumenti antichi, vol. VII, 1897.)

PANAGHIOTIDIS, A. N., Ὁ πληθυσμὸς τῆς ἀρχαίας Ἀττικῆς. Athènes. 66 p. 1 dr.

PANAGHIOTOPOULOS, Sp. G., Σκοτειναὶ σελίδες τῆς Ἀθηναϊκῆς ἱστορίας. (Ἀθηνᾶ, VIII, 3, p. 273-344.)

PASCHALIDIS, G., Περὶ χωρίων τινῶν τῆς Βιθυνίας. (Ξενοφ., 4-6, p. 281 sv.)

PATIGLER, J., Quer durch den Peloponnes. Progr. Weidenau, 1897. 20 p.

PATON, W. R. and MYRES, J. L., Karian sites and Inscriptions. (Journ. of Hell. Stud., 1896, I, p. 188-236.)

PEDROLI, U., Il regno di Pergamo. Studi i ricerche. Torino, Loescher. VII, 68 p.

PHILIOS, D., Ἀνὰ τὴν ἀρχαίαν Ἑλλάδα : Ἡ Ἡγησώ, ὁ Δεξίλεως. (Ἑστία, VII, p. 68 et suiv.)

PHILIPPSON, A., Reisen und Forschungen in Nordgriechenland. (Zeitschr. d. Gesells. f. Erdkunde zu Berlin, 1896, nr. 6.) Tafeln.

— Thessalien und Epirus. (Ibid.) — T. à p. Berlin, Kühl, 1897. IX, 422 p. 8 pl. 12 M.

PHOSTIROPOULOS, K., Μελέτη περὶ χωρῶν ἀρχαίων Ἑλληνικῶν. Athènes.

PLATHNER, J., Beiträge zur Geschichte der Peisistratiden. (Zeitschr. f. d. Gymnasialw. 1897, 8-9, p. 458-463.)

POLLAK, L., Von griechischen Inseln. (Mitt. Inst. Ath. 1896, H. 2, p. 188-228.) 2 pl.

POMTOW, H., Delphische Beilagen, I. Die Jahre der Herrschaft des Peisistratos. (Rh. Mus. N. F., LI, 4, p. 560-577.)

RADET, G., Recherches sur la Géographie ancienne de l'Asie-Mineure. III-IV. (Rev. des Universités du Midi, II, 3, p. 275-290.) — V. (Ibid., III, 1, p. 1-4.)

RAMSAY, W. M., The rivers of Laodiceia ad Lycum. (Berlin. philol. Wochenschr. 1897, p. 62-63.)

— Cities and bishoprics of Phrygia. vol. I, part 2. West and West-Central Phrygia. Oxford, Clarendon Press. 456 p. gr. in-8. 3 cartes. 21 sh.

REICHENBÆCHER, W., Die Geschichte der athenischen und makedonischen Politik vom Frieden des Philokrates bis zum korinthischen Bund (346-338), Diss. Halle, 1897. 69 p.

REINACH, Th., Un peuple oublié : les Matiènes. (Actes du Congrès intern. des Orientalistes, 1894, section VI, p. 13 suiv.)

ROUSE, W. H. D., Lesbos. (Annual of Brit. School at Athens, 1895-1896, p. 145-154.) Figg.

RUGE, W., Strassen im östlichen Kappadokien. (Beitr. f. Wachsmuth, p. 21-32.)

SARRE, F., Reise in Phrygien, Lykaonien und Pisidien. (Archæol.-epigr. Mitt. a. Oest.-Ung. XIX, 1, p. 26-57.)

SCHMEDING, Die neuesten Forschungen üb. d. klass. Altertum, insbesondere d. Klass. Griechenland. Osterwieck, Zickfeldt, 1897. 56 p. 80 Pf.

SEELIGER, K., Messenien und der achäische Bund. Progr. Zittau, 1897, in-4. 32 p.

SLUTZKI, S., Sur le nombre des Βουλευταί d'après le projet de 411. (En russe.) (Χαριστήρια-Korsch, p. 223-229.)

SOKOLOW, Th., (Quatre) articles relatifs à l'histoire grecque. (En russe.) (Journ. du min. russe de l'I. P., mars 1897, p. 92-129.)

STAMATIADIS, E. J., Ἐπετηρὶς τῆς Ἡγεμονίας Σάμου.

STERN, E. von, Solon et la division en classes de la population athénienne. (En russe.) (Χαριστήρια-Korsch, p. 59-99.)

STRACK, M. L., Die Dynastie der Ptolemäer. Berlin, Besser, 1897. XVI, 294 p. mit I Stammtafel. 7 M.

THOMAS, G., Études sur la Grèce. Beaux-Arts, les sites, la population. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1895. 216 p.

TORR, C., Memphis and Mycenae. A Reply. (Class. Review, 1897, march, p. 128-130; — april, p. 224-226.)

TSOUNDAS and MANATT. — Voir section XIII.

TZITZITIS, G. Περὶ Κυδωνίων. (Ξενοφ., 1896, 4-6, p. 241 sv.)

VALETON, J. M., Alexander der Grosse und unsere Kenntniss von Central-Asien. (Hellas, VI, 4, p. 328-341.)

VOGEL, F., Zum Rückmarsch des Xerxes. (Fleckeisens Jahrb. 1897, H. 2, I Abt. p. 118.)

WACHSMUTH, C., Das Heroon des Themistokles in Magnesia am Maiandros. (Rh. Mus. N. F. LII, 1, p. 140-143.)

— Neue Beiträge zur Topographie von Athen. (Abhandl. d. k. Sachs. Ges. d. W.) Leipzig, Hirzel, 1897.

WAGNER, A., Reisebilder aus Griechenland und der Türkei. Progr. d. k. Gymn. Passau.

WELD-BLUNDELL, H., A visit to Cyrene in 1895. (Annual of Brit. School at Ath., 1895-96, p. 113-140.) 1 pl. et figg.

WELZHOFER, H., Der Rückmarsch des Xerxes. (Fleck. Jahrb. 1896, I. Abt. H. 9-10, p. 673-678.)

WILCKEN, U., Thettalos. (Hermes, XXXII, 3, p. 478-482.)

WILISCH, E., Geschichte Korinths von den Perserkriegen bis zum dreissigjährigen Frieden. (Jahresb. d. Gymn. Zittau. Ostern. in-4, 46 p.)

WILLRICH, H., Juden und Griechen vor der Makkabäischen Erhebung. Goettingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1895. IX, 176 p. 4 M.

WILSKI, P., Topographische Aufnahmen auf der Insel Santorin-Thera. (Extr. de Zeitschr. f. Vermessungswesen, 1897, H. 12.) 10 p.

WISLICENUS, W. F., Astronomische Chronologie. Ein Hülfsbuch für Historiker, Archæologen und Astronomen. Leipzig, Teubner, 1895. VIII, 195 p. 5 M.

YORCK von WARTENBURG, M., Kurze Uebersicht der Feldzüge Alexanders des Grossen. Mit 6 Textskizzen und 6 Uebersichtskarten in Steindr. Berlin, Mittler, 1897. IV, 83 p. 2 M. 25 Pf.

ZOGHEB, A. M. de, Les successeurs d'Alexandre le Grand. (Revue d'Égypte, IV, 1-4, p. 13-41.)

XI. — Religion. — Culte. — Mythologie.

*** Der deutsche Bernstein und die griechische Heliadensage. (Beil. zur Münchner allg. Zeitung, nr. 250.)

ARNETH, Fr. H. von, Das classische Heidenthum und die christliche Religion, Wien, Konegen, 2 vol. 15 M.

BAPP., K., Prometheus. Ein Beitrag zur griech. Mythologie. Progr. Oldenburg, Stalling, in-4. 46 p.

BASSI, D., Apollo liceo. (Extr. de Riv. di stor. ant. I, 3.) Messina, 1895. 14 p.

— Epitheta deorum. (Boll. d. filol. class. IV, 2, p. 32-34.)

BELOCH, J., Αἰτωλικά. (Hermes, XXXII, 4, p. 673-678.)

BERGER, Ph., Les origines orientales de la mythologie grecque. (Rev. des 2 mondes, 15 nov. 1896.)

BLOCH, L., Der Kult und die Mysterien von Eleusis. (Samml. gemeinverständl. Wiss. Vortr., N. F. H. 257.) Hamburg, 1897.

BUSSLER, E., Hiob und Prometheus; zwei Vorkämpfer der göttlichen Gerechtigkeit. (Ibid. H. 276.) Hamburg, 1897. 44 p.

CALLISPERI, S. N., Ἡ Ὀλυμπία καὶ οἱ Ὀλυμπιακοὶ ἀγῶνες. Athènes.

CIVITELLI, G., Sirene e Satiri. Napoli, 1897. 23 p.

COLIN, Le Culte d'Apollon Pythien à Athènes. (B. C. H. XII, p. 639-641.)

CONYBEARE, F. C., Christian demonology. III. (Jew. quarterly Review, IX, 35, p. 444-470.)

CUMONT, Fr., Textes et monuments figurés relatifs aux mystères de Mithra. Fasc. IV. Supplément et index. Bruxelles, Lamertin, 1895, in-4°. VIII 28 p. 78 figg. 1 planche.

— Hypsistos, (Suppl. à la Rev. de l'I. p. en Belgique, 1897.) T. à p. Bruxelles, Polleunis et Ceuterick. 15 p.; 1 planche.

ELY, T., Olympos; tales of the gods of Greece and Rome. London, Grevel, 1897.

FARNELL, L. R., The cults of the Greek states, I-II. Oxford, Clarendon Press. 786 p. 32 sh.

FERRANTE, L., De Bellerophonte. Panormi. 42 p.

FITCH, Ed., De Argonautarum reditu quaestiones selectae. Diss. Göttingen, Horstmann. 77 p. 2 M.

FRITZE, H. von, Οὐλαί. (Hermes, XXXII, 2, p. 235-250.)

GAMBLE, E. B., The god idea of the Ancients, or sex in religion. London, Putnam, 1897. 10 sh. 6 d.

GRUPPE, O., Griech. Mythologie und Religionsgeschichte. (Handbuch, etc., von *I. Müller,* V, 2. Abteilg 1. Häfte.) München, Beck. 7 M.

HAHN, Ed., Demeter und Baubo. Versuch einer Theorie der Entstehung unsres Ackerbaus. Lübeck, 1897. x, 77 p. 1 M. 50 Pf.

HARRISON, Sur le mythe des Danaïdes. (En anglais.) (Athenaeum, nr. 3625, p. 513.)

HARTLAND, E. S., The legend of Perseus, vol. 3 : Andromeda, Medusa. London, Nutt. 264 p. 7 sh. 5 d.

HIRZEL, Die Homonymie der griech. Götter nach der Lehre antiker Theologen. (Berichte üb. d. Verhandl. d. Sachs. Ges. d. W. zu Leipzig, Philol.-hist. Cl., 1896, nr. 2-3, p. 277-337.)

HOEFER, O., Zu den Namen der Kureten. (Fleck. Jahrb., 1896. I. Abt., H. 8, p. 544.)

HUEMER, C., Die Sage von Orest in der trag. Dichtung. Progr. Linz. 34 p.

HYLÉN, De Tantalo. Upsala. 129 p.

KAERST, J., Die Begründung des Alexanders- und Ptolemäer-Kults in Aegypten. (Rh. Mus., N. F., LII, 1, p. 42-68.)

KAUFMANN, C. M., Die Jenseitshoffnungen der Gr. und Röm. nach den Sepulcralinschriften. Ein Beitrag zur monumentalen Eschatologie. Freiburg i. Br. Herder, 1897. VII, 85 p. 2 M.

KEMÉNY, Fr., Die Bedeutung der Ol. Spiele f. die körperliche Erziehung der Jugend. (Zeitschr. f. d. Realschulw., XXII, 3-4.)

KJELLBERG, L., Asklepios. (Upsala Universitets Arsskrift, 1897.) 32 p.

KNAPP, P., Ueber Orpheusdarstellungen. Progr. Tübingen, 1895.

KROLL, W., Antiker Aberglaube. (Sammlung gem. wiss. Vortr., N. F., H. 278.) 75 Pf.

KUENTZLE, H., Ueber die Sternsagen der Griechen. I. Diss. Inaug. Heidelberg, 1897. 46 p.

LAMBROS, Sp. P. und POLITIS, N. G., Die Olympische Spiele 776 v. Chr. — 1896. Mit Genehmigung und Unterstützung des Centralcomités der Internationalen olympischen Spiele unter dem Vorsitz Seiner Kgl. Hoheit des Kronprinzen Constantin. I. Teil. Die Olymp. Sp. in Altertum mit Vorwort v. *Tim. Philemon*. Deutsche Uebersetzung von *M. Deffner*. Athen, Leipzig, C. Beck; E. Volckmar, 1896, in-4. — Trad. anglaise, par *A. C.* in-4. Londres, 1896. — Trad. française. Paris, Le Soudier.

— — 2. Teil. — Les 2 parties. 12 fr. 50 et 10 M.

LANG, A., Mythes, cultes et religions. Traduit par *Marillier*. Paris, Alcan. XXVIII, 687 p.

LOW, C. R., The epic of Olympus : a narrative poem descriptive of the deeds of Greek deities and heroes of Mythology. London, Digby, 1897. 254 p. 5 sh.

MAUSS, M., La religion et les origines du droit pénal. (Rev. de l'hist. des relig., XXXV, 1.) — T. à p. Paris, Leroux, 1897. 56 p.

MITTAGSDAEMONEN in Alt- und Neugriechenland. (Beilage zur Münchner Allg. Zeitung, 1897, nr. 46.)

MYSTERIEN (**Die eleusinischen**) im Jerusalemischen Tempel. (Pop.-Wiss. Monatsbl. f. d. Judentum, 1897, VI.)

NEILL, J., Night of the gods : cosmic and cosmogonic mythology and symbolism. London, Nutt, 1897, 2 vol. 1090 p. 52 sh. 6 d.

ODELBERG, P., Sacra Corinthia, Sicyonia, Phliasia. Commentatio acad. Upsaliae, typ. Almqvist et Wiksell. IV, 215 p.

OSTERBEG, F., Hellenisk og romersk Gudelaere. Köbenhavn, 1897. 94 p.; 41 Afbildninger.

PARIS, P., Bulletin archéol. de la religion grecque (1895-1896.) (Rev. de l'hist. des religions, janv.-févr. 1897.)

PESTALOZZA, U., I caratteri indigeni di Cerere. Milano, Cogliati, 1897, in-16. 55 p.

PETISCUS, Mythologie der Grecken en Romeinen.

PHENÉ, Sur la transplantation d'arbres sacrés par les Grecs et leurs colons asiatiques dans leurs colonies de l'Europe occidentale. (Athenaeum, nr. 3605, p. 761.)

PHILIOS, D., Τὸ ἐν Ἐλευσῖνι Τελεστήριον καὶ Ἀριστείδης ὁ σοφιστής. (Mitth. Inst. Ath., 1896, H. 2, p. 242-245.)

— Éleusis, ses mystères, ses ruines et son musée. Athènes. 84 p. 1 plan en couleur.

— Τὰ Ἐλευσίνια μυστήρια. (Φιλολ. σύλλογος Παρνασσός, Ἔτος α'.)

PLAUMANN, E., Der Mythos von Admet und Alkestis und die Sage vom armen Heinrich. (Fleck. Jahrbb., 1897, 4-5, 2. Abt., p. 205 et sv.; — 6, p. 293-311; 7, p. 337-351.)

PROTT, H. von, Buphonien. (Rh. Mus., N. F., LII, 2, p. 187-204.)

RADET, G., La déification d'Alexandre. (Rev. des Universités du Midi, I, 2, p. 129-169.)

RAMORINO, F., Mitologia classica illustrata. Milano, Hoepli, 1897. x, 454 p.; figg.

REHM, A., Mythographische Untersuchungen über griechische Sternsagen. Diss. München, Kutzner. 48 p.

REICHEL, W., Ueber vorhellenische Götterculte. Wien, Holder, 1897. v, 98 p. 39 Abbild. 4 M.

RIDDER, A. de, De l'idée de la mort en Grèce à l'époque classique. (Thèse doctorale.) Paris, Fontemoing. VIII, 204 p.

RIESS, E., Superstitions and popular beliefs in Greek tragedy. (Transact. of Amer. philol. Assoc., XXVII, p. 5-34.)

— — Philol. XVIII, 2, p. 189-205.

ROCCO, S., Sull' origine del mito di Caronte. (Riv. di Storia ant., II, p. 72-81.)

ROSCHER, W. H., Lexicon der griechischen und roem. Mythologie, 33-34-35-36. Lief. Leipzig, Teubner. à 2 M.

SCAFFIDI, R. V., Una rappresentazione relativa al culto e ai misteri di Demetra su un frammento di vaso arcaissimo. (Riv. Calabro-Sicula di stor. e lett., I, 1.)

SCHAEFER, A., Das alte Griechenland und seine Sagen. Progr. Barmen, 1897, in-4. 25 p.

SCHURTZ, H., Die Tierfabel. (Grenzboten, 1897, nr. 23.)

SOEHNS, Fr., Unsere Pflanzen hinsichtlich ihrer Namenerklärung und ihrer Stellung in der Mythologie und im Volksaberglauben. (Zeitschr. f. deutsche Sprache, 1897, nr. 2-3, p. 97-187.)

SPITTA, Fr. — Voir section V, Hermas.

STENGEL, P., Ἱερώσυνα und θεομορία. (Hermes, XXXI, 4, p. 640-643.)

— Buphonien. (Rh. Mus. N. F., LII, 3 p. 399-411.)

SWOBODA, P. J., Sur l'Amphictionie delphique (en tchèque). Progr. d. Böhn. Gymn. Troppan, 1896. 24 p.

— O Amfiktyonii delfské. Progr. Apara. 1897. 28 p.

TANNERY, P., Sur la première théogonie orphique. (Archiv. f. Gesch. d. Philosophie, XI, 1, p. 13-17.)

TIELE, C.-P., Geschiedenis van den godsdienst in de oudheid top op Alexander den Groote. Nieuve geheel angewerkte en vermeerderde uitgave. Deel II, 1. Helft. Amsterdam, Kampen en Zoon. 1895. VIII, 174 p.

— Geschichte der Religion im Altertum bis auf Alexander den Grossen. Deutsche autoris. Ausg. von *Gehrich*. I, 2. Gotha, Perthes. 4 M.

TRALKA, J., Socratis de diis ejusque daemonio opiniones quae fuerint. Stryj. 15 p.

TROPEA, G., Il mito di Crono in Sicilia e la ragione del nome Zancle. (Riv. di stor. ant. II, 3, p. 119-135.

VERRALL and HARRISON, Mythology and monuments of ancient Athens.

VIEL, J., Les idées sur la vie future. Thèse.) Toulouse, Chauvin, 1897. 164 p.

WAGNER, R., Der Entwicklungsgang der griechischen Heldensage. (4. Beil. z. Jahresb. d. Gymn. zu heil. Kreuz in Dresden. 42 p.

WIDEMANN, Zur Mythologie und Sagengechichte. Programmschau.) (Gymnasium. 1897. nr. 10.)

WOLTERS, P., Ein griech. Bestattungsgebrauch. (Mitt d. k. deutschen Arch. Instit. 1896, nr. 3. p. 367-371.

WUENSCHE, A., Die Pflanzenfabel in der oriental. und class. Litteratur. (Beil. z. Münchner Allg. Zeitung. 1897, nr. 39.

XII. — Antiquités.

ARDAILLON, Résultat de ses recherches sur l'exploitation antique des mines du Laurium. (Acad. des Inscr., séance du 28 août 1896.)

BEAUCHET, L., Histoire du droit privé de la république Athénienne. Paris, Chevalier, Marescq, 4 vol. 36 fr.

BINDER, J. J., Laurium. Die attischen Bergwerke im Alterthum. Progr. Laibach, Fischer, 1895. 54 p.; 1 carte. 4 pl. 1 M. 25 Pf.

BOLTZ, A., Vasantena und die griechischen Hetären im indischen Drama. (Ἑλλάς, V, 4, p. 279-305.)

CAPPS, E., The dramatic synchoregia at Athens. (Amer. Journ. of philol. XVII, 3, p. 319-328.)

CICCOTTI, Le retribuzioni delle funzioni pubbliche civili nell' antica Atene e le sue consequenze. (Rendic. d. r. Instit. lomb. d. sc. e lett. S. II, XXX, 10.) 19 p.

DAREMBERG et SAGLIO, Dictionnaire des antiquités gr. et rom. fasc. 23-25. (Hercules-Io.) Paris, Hachette, 1897 et 1898; gr. in-4. à 5 fr.

DOERPFELD, W. — Voir section XIII.

DUSANEK, Fr., Ἡ μερὶς ἡ ἐξ Ἀρείου Πάγου. (Deinarch. I, 56.) Progr. Chrudim, 1895, 8 et 18 p.

ECKSTEIN, E., Die Gasthäuser im class. Altertum. (Westermanns ill. Monatshefte, XLI, juni 1897.)

EINS, R., Das Rudern bei den Alten. Progr. Danzig, in-4. 18 p., 4 pl.

ENGELBRECHT, A., Das antike Theater. Scenische Anschaumittel f. d. Gymnasialunterricht. Wien, Brzezowsky, 1897. 32 p.

ESTRÉES (M. d'), A travers l'Égypte et la Grèce. Les jeux olympiques anciens et modernes. Paris, Charles, 1897, in-18, 170 p.

FOUCART, G., De libertorum conditione apud Athenienses. (Thèse doctorale.) Lutetiae Parisiorum, Klincksieck. 92 p.

GAROFALO, F. P., Sull' Ostracismo. (Riv. bimestr. d. antich. greche e rom. I, 1, p. 33-64.)

— Sul commercio di Marsiglia. (Ibid., I, 2-3, p. 92-96.)

GIGLI, G., Delle mercedi nell' antica Grecia. (Mem. d. Accad. d. Lincei, V, 4.) T. à p. Roma, in-4. 56 p.

GILBERT, G., Beiträge zur Entwickelungsgeschichte des griech. Gerichtsverfahrens und des griech. Rechtes. (Jahrb. f. Philol. 23. Suppl. bd.) Leipzig, Teubner, 96 p. 3 M. 60 Pf.

GOODELL, T. D., Dörpfeld and the Greek theatre. (Amer. Journ. of philol. XVIII, 1, p. 1-18.)

GOLLING, Zu den gr. und röm Antiquitäten. Programmschau. (Gymnasium, 1897, nr. 19.)

GREENIDGE, A. H. J., A Handbook of Greek constitutional history. London, Macmillan. XVIII, 276 p. 5 sh.

GRIFFITH, F. H., Archaeological Report of the Egypt Exploration fund. London, 1897.

GUHL et KONER, Hellada i Roma etc. Trad. russe par *Engelmann* et *St. Mieczinski*. 1061 illustrations. Varsovie, Gebethner und Wolff. Livr. 1.

HAYM, C., De puerorum in re scaenica Graecorum partibus. Diss. Halle, 1897. 34 p.

HERZOG, G., Zur Verwaltungsgeschichte des attischen Staats. Gelegenheitschr. Tubingen, 1897, in-4. 58 p.

HODERMANN, M., Quaestionum oeconomicarum specimen. (Berliner Studien, etc., XVI, 4.) Berlin, Calvary. 51 p.

KAUTSKY, K., Die Geschichte des Sozialismus in Einzeldarstellungen. I, 1. Von Plato bis zu den Wiedertäufern. Stuttgart, Dietz, 1897.

KEIFFER, J., L'esclavage à Athènes et à Rome d'après les auteurs grecs et Latins. Progr. Luxembourg, in-4. 52 p.

KOERTE, A., Zu attischen Dionysos-Festen. (Rh. mus. N. F., LII, 2, p. 168-176.)

— Die Exostra des griech. Theaters. (Ibid., LII, 3, p. 333-337.)

KŒRTING, G., Geschichte des Theaters in seinen Beziehungen zur Entwickelung der dramatischen Dichtkunst. Bd. I. Gesch. des griech. und röm. Th. Paderborn, Schöningh. x, 382 p. 9 M.

KROLL, W., Scenische Illusion im fünften Jahrhundert. (Satura Viadrina.)

LAUMANN, E. M., La machinerie au théâtre depuis les Grecs jusqu'à nos jours. Paris, Firmin Didot, 1897. 159 p., 26 grav.

LIERS, H., Das Kriegswesen der Alten, mit besonderer Berucksichtigung der Strategie. Breslau, Kœbner, 1895. VIII, 391 p.

MAURI, A., I cittadini lavoratori dell' Attica nei secoli V° e IV° a. C. Milano, Hoepli, 1895. 96 p. L. 3.

MUELLER, Alb., Παρεγκύκλημα. (Philol. LVI, 1, p. 178-182.)

OTT, L., Beiträge zur Kenntniss des griech. Eides. Leipzig, G. Fock, 1897. 153 p. 2 M.

PERNICE, A., Parerga .VI. Friede und Friedensverwahrung in röm.-gr. Rechte. — VII. Der verbrecherische Vorsatz im gr.-röm. Rechtes. (Zeitschr. d. Savigny-Stift. f. Rechtsgesch. XVII, p. 167-251.)

POEHLMANN, R., Die Anfänge des Sozialismus in Europa. (Sybel's histor. Zeitschr. LXXIX, 3.)

ROBERT, C., Die Scenerie des Aias, der Eirene und des Prometheus. (Hermes, XXXI, 4, p. 530-577.)

— Zur Theaterfrage. (Ibid., XXXII, 3, p. 421-453.)

SANCTIS, G. de, L'Amnistia di Solone e l'origine dell' Areopago. (De S., Saggi, etc.)

SCHERLING, C., Quibus rebus singulorum Atticae pagorum incolae operam dederint. (Leipziger Studien, XVIII, 1, p. 101-208.) — Diss. Leipzig, 1897.

SCHNELL, Beiträge zur Geschichte der Spiele. 2. Der Diskuswurf. (Zeitschr. f. Turnen, VI, 1.)

SCHOEMANN, G. F., Griechische Alterthümer. 4. Aufl. neu bearb. von *J. H. Lipsius*. I. Bd. Das Staatswesen. Berlin, Weidmann, 1897. VIII, 600 p. 12 M.

SCHULTEN, A., Die makedonischen Militärcolonien. (Hermes, XXXII 4, p. 523-537.)

SOLARI, A., Navarchia a Sparta e la lista dei Navarchi. (Estr. d. Annali d. r. Scuola norm. sup. di Pisa, 1897.)

SOSSET, F., Le tissage dans la Grèce antique. (Rev. de l'Univ. de Bruxelles, I, 7, p. 481-519.) 10 fig.

STAHLECKER. Ueber die verschiedenen Versuche der Rekonstruktion der attischen Triere. Progr. Ravensburg, 1897. 38 p. 3 pl.

STAUDACHER, F., Antike und moderne Landwirthschaft. Wien, Frick, 1897. 143 p. 3 M. 20 Pf.

TUEMPEL, K., Cheirogastores und encheirogastores. (Philol. LVI, 2, p. 340-354.)

USSING, J. L., Scenica: filologisk-archeologiske Betrachtninger in Anledning af Doerpfeld und Reisch, das gr. Theater. — avec résumé en français. (Oversigt over det K. Danske Videnskabernes Selskabs Forhandlinger, 1897, nr. 3.) 27 p.

VANDERKINDERE, L., Le Socialisme dans la Grèce antique. (Rev. de l'Univ. de Bruxelles, I, 4, p. 241-256.)

— Quelques feuillets de la vie privée des Athéniens. (Rev. de l'Université de Bruxelles, I, 8-10, p. 561-587.)

WAGNER, E. et G. von KOBILINSKI, Leitfaden d. griech. und röm. Altertümer f. d. Schulgebrauch zusammengestellt. Berlin, Weidmann, 1897. XIV, 181 p.; 14 Grundrisszeichngn im Text, 22 Bildertaf. und Plänen von Athen und Rom. 3 M.

WEBER, L., Die Lösung des Trierenrätsels. Progr. Danzig. 80 p.; figg. 1 M.

WEISSMANN, K., Die scenischen Anweisungen in den Scholien zu Aischylos, Sophokles, Euripides und Aristophanes, und ihre Bedeutung für die Bühnenkunde. Progr. Bamberg, Humann. 54 p. 1 M. 50 Pf.

ZIEBARTH, E., Popularklagen mit Delatorenprämien nach griechischem Recht. (Hermes, XXXII, 4, p. 609-628.)

XIII. — Art et archéologie figurée. — Fouilles.

ANTIKE SCULPTUREN, aus den kön. Museen zu Berlin. I. Text, 19; 75 Lichdr. Taf. in-fol. Berlin, Graph. Gesellsch. 135 M.

ARDAILLON, E., Rapport sur les fouilles du port de Délos. (B. C. H. 1896, 12, p. 428-445.)

ΑΡΧΑΙΑ δωρηθέντα. — Ἀρχαῖα ἀγορασθέντα. (Πρακτικὰ τῆς ἐν Ἀθήναις ἀρχαιολ. Ἑταιρίας τοῦ ἔ. 1894; Ath. 1895, p. 81-89.)

ASMUS, J. R., Entstehungsgeschichte von Lessings Laokoon. Euphorion (hrsg. von *Sauer*, IV, 1, p. 38-48.)

BELGER, CH., Ausgrabungen in Athen, Salamis, Priene, etc. (Berliner philol. Wochenschr. 1897, nr. 7, 35, 37, 39, 40, 44, 45, 52.)

— Mykene 1895. (Ibid. 1897, nr. 13, p. 411-412.) — Mykene, 1896. (Ibid., nr. 42.)

— Poseidonkopf in Athen. (Ibid. nr. 15, p. 478-480.)

— Ausgrabgn in Attika. (Ibid., nr. 21, p. 671-672.)

— Athen, Aphidna. (Ibid. nr. 22 et nr. 25.)

— Mykenisches. Nachforschungen nach dem Kynosarges zu Athen. (Ibid., 1897, nr. 8, p. 254-256.)

— Ausgrabungen zu Thermon (Aetolien) und in Theben. Christliche Altertümer des Peloponnes. (Ibid., nr. 50.)

— Die Wiederherstellung des Parthenons. (Ibid. nr. 48.)

BENNDORF, O., Ephesus. (S.-A. a. d. Anz. d. k. Akad. d. W. zu Wien, Philos.-hist. Cl. 1897, V-VI.)

BERNOULLI, J. J., Ikonographisches. II : Die Bildnisse des Homer. III : Die B. des Sophokles. (Jahrb. d. k. Deutschen Archæol. Instit. 1896, H. 3, p. 160-177.) 7 fig. 1 pl.

BETHE, D., Der Berliner Andromedakrater. (Jahrb. d. kais. Deutschen Arch. Instit. 1896, 4, p. 292-299.) 1 pl. figg.

BOEHM, G., Hero und Leander, antikes Marmorrelief. (Zeitschr. d. Münchner Altertumsvereins, V, p. 5-12.) 1 pl.; 4 dessins.

BOISACQ, E., L'art mycénien. (Rev. de l'Instr. publ. en Belgique, XXXIX, 5, p. 249-262; 6, p. 321-345.)

BOLTZ, A., Ἡ γυναικόπετρα, das steinerne Frauenbild von Naxos. (Ἑλλάς, V, 4, p. 362-368.)

BOSANQUET, R. C., On a group of early Attic lekythi. (Journ. of Hell. St., 1896, I, p. 164-177.)

— Excavations at Melos. — The east gate. (Annual of Brit. School at Athens, 1895-1896, p. 77-82.) figg.

— Prehistoric graves in Syra. (Ibid., p. 141-144.)

BOUTMY, E., Le Parthénon et le génie grec. Philosophie de l'architecture en Grèce. Paris, Colin, in-8. XXXVI, 392 p.; planches. 3 fr. 50.

BRUNN, H., Griechische Kunstgeschichte. Nachgelassene Theile, hrsg. von *A. Flasch*. 2. Buch. Die archaische Kunst. München, F. Bruckmann. XI, 281 p. 7 M. 50 Pf.

BRUNN, BRUCKMANN, ARNDT, Denkmäler griechischer und röm. Sculptur. Lief. XC, nr. 446-450 : Statuen aus dem Ostgiebel des Zeustempels zu Olympia, nr. 451-455 : St. aus d. Westg. München, gr. in-fol.

— Lief. XCI, XCII, XCIII, nebst Register, von, *P. Arndt*. 20 M.

— (Register allein, 2 M.)

BUCHHOLD, L., Die Antiken-Sammlungen des Grossherzl. Museums in Darmstadt. Darmstadt, Winter, 1895. 152 p.

BULLE, H., Chinesische und griech. Kunst. (Beil. z. Münchner Allg. Zeitung. nr. 41.)

— Die Venus von Milo. (Beilage zur Münchner allg. Zeitung, 1897, nr. 204.)

CARBONE-GRIO, D., Il ritratto di Agatocle sul fondo di una tazza a vernice nera. (Rev. Calabro-Sicula, I, 1.)

CATALOGUE des camées antiques et modernes de la Bibliothèque nationale, p. p. *E. Babelon*. Texte. Paris, Leroux, 1897. 463 p.

— de la collection Cosentini. (Objets de fouilles... grecques..., vendus le 8 mars 1897 et j. suiv. à Naples.) Naples, 1897. 78 p.

— of the Greek and Etruscan vases of the British Museum. III, by *C. H. Smith*; — IV, by *H. B. Walters*; London, 1897, in-4. pl. 2 figg.

— of casts of Museum of fine arts Boston. Part III. Greek and roman sculpture by *E. Robinson*. Revised 1896. Boston and New York, Houghton. V, 391 p.

CAVVADIAS, P., Τοπογραφικὰ Ἀθηνῶν κατὰ τὰς περὶ τὴν Ἀκρόπολιν ἀνασκαφάς. (Ἐφ. ἀρχ. 1897, 1-2, p. 1-32.) 4 pl. et 1 dessin.

CHAMONARD, J., Théâtre de Délos. (B. C. H., 1896, p. 256-318.) 5 pl.

CHARAUX, C. Ch., La Vénus de Milo. Paris, Firmin-Didot, in-18. 104 p. 1 fr.

COLLIGNON, M., Histoire de la sculpture grecque, t. II. Paris, Firmin-Didot, in-4. 30 fr.

— Geschichte der griechischen Plastik, ins Deutsche übertragen und mit Anmerkungen begleitet von *Ed. Thraemer*. Strasburg, Trübner. 2 vol. 20 et 24 M.

— Note sur les fibules béotiennes à décor gravé. (Mém. de la Soc. des Antiquaires de France, t. LV.) 24 p.

CONZE, A., Die attischen Grabreliefs. Hrsg. im Auftr. der k. Akad. d. W. zu Wien. 9. Lief. Berlin. Speman, 1897. gr. in-fol. 60 M.

COUVE, L., Ἀμφορεὺς ῥυθμοῦ πρωτοαττικοῦ. (Ἐφ. ἀρχ., 1897, 1-2, p. 67-86.) 2 pl.

— Note sur une statue de femme trouvée à Délos. Rev. arch., 1897, 2e semestre, p. 23-27. 1 pl.

DAWES, M. C., Excavations in Corfou. (Athenaeum, nr. 3601, p. 610.

DELVES-BROUGHTON, Handbook of the Antiquities of Athens. Illustr. by *C. Arbuthnot* and *L. Nicole*. London, Simpkin. 5 sh.

DENKMAELER griechischer und röm. Skulptur. — Voir BRUNN, BRUCKMANN, ARNDT.

DIELS, H., Rekonstruktion der Homerischen Thür. Sitzungsber. d. Arch. Ges. zu Berlin, nov. 1896, in Berliner philol. Wochenschr., 1897, nr. 5, p. 157. — Voir aussi Section V, PARMENIDE.

DOBROUSKY, V. — Voir Section VI.

DOERPFELD, W., Le théâtre de Délos et la scène du théâtre grec. (B. C. H., 1896, 12, p. 563-580.)

— Der alte Athenatempel auf der Akropolis. (Mitt. Inst. Ath., 1897, 1-2, p. 159-178.)

— Funde. (Ibid., p. 225-230.)

DRAGENDORFF, H., Zwei altattische Malereien auf Marmor. (Jahrb. d. kais. Deutsch. Arch. Instit., 1897, 1, p. 1-8.)

DRANGATZIS et SVORONOS, Fouilles du Pirée, notamment au σηράγγιον (en grec). (Ἄστυ, nr. 2201).

DUHN, F. von, Antichità greche di Cortone, del Lacinio e di alcuni altri siti del Brezio. (Att. d. r. Accad. d. Lincei, Notizie dei Scavi, 1897, agosto, p. 343-360.)

DUEMMLER, F., Pithos-fragmente aus Datscha. (Mitt. Instit. Ath., 1896, H. 2, p. 229-236.) 1 pl.

DURAND-GRÉVILLE, Quelques observations sur la composition chimique de la couleur noire employée dans la décoration des vases grecs, etc. Paris, 1897.

ENVOIS de Rome. Restauration de monuments anciens. Architecture grecque. 60 pl. Paris, Pourchet. 28 fr.

ERWERBUNGEN des British Museums im Jahre 1895. Greek and rom. Antiquities. (Jahrb. d. Deutschen Arch. Instit., 1897, H. 3, p. 142-144.)

ERZSTATUE von Delphi. (Arch. Anzeiger, Beibl. z. Jahrb. d. kais. Deutschen Arch. Instit., 1896, IV, p. 173 et sv.)

ESPOUY (d'), H., Fragments d'architecture antique d'après les relevés des anciens pensionnaires de l'Académie de France à Rome. Paris, C. Schmid, in-fol. 100 pl.

EVANS, A. J., Goulas. The city of Zeus. (Annual of Brit. School at Athens, 1895-1896, p. 169-194.) 1 pl. et figg.

FLÉE, R. de, L'exploration des fouilles d'Antinoé. (La nouvelle Revue, 15 nov. 1896, p. 361-379.)

FLETCHER, H. M. and KITSON, S. D., The churches of Melos. (Annual of Brit. School at Athens, 1895-1896, p. 155-168.) Figg.

FOERSTER, R., Antiochia am Orontes. Zum Gedächtnis von O. Müller. (Jahrb. d. deutschen Arch. Instit., 1897, 3, p. 103-144.) 1 pl., 6 dessins.

FOUCART, P., Sur la tiare de Saïtapherne. (Acad. des Inscr., 7 août 1896.)

FOUILLES à Chypre. (Chronique des arts, 1896, nr. 27, p. 257.)

FRITZE, H. von, Zu den griech. Todtenmahlreliefs. (Mitt. d. k. Deutsch. Arch. Instituts, 1896, H. 3, p. 347-366.)

FROEHNER, W., Catalogue des antiquités grecques et rom. du Musée de Marseille. Paris, Impr. nat., 1897. XI, 379 p.

FURTWAENGLER, A., Ueber Statuenkopieen im Alterthum. I. Th. München, Franz, in-4. 64 p. 8 M.

— Intermezzi. Kunstgeschichtliche Studien. Leipzig, Giesecke und Devrient, in-4. III, 96 p. 25 Abbild., 4 Lichtdr.-Tafeln. 12 M.

— Adam klissi. — Zur Athena Lemnia. (Sitzungsb. d. phil. u. hist. Cl. d. Bayr. Akad. d. W., 1897, II, p. 247-292.)

— Sammlung Somzée. Antike Kunstdenkmäler. München, Bruckmann, 1897, gr. in-4. VII, 80 p. Deutschen und franz. illustr. Text. 34 Lichdr.-Taf. 80 M.

— Sogenanntes « Todtenmahl » Relief mit Inschrift. — Zur Venus von Milo. (Sitzungsb. d. philos.-philol. und hist. Cl. d. Bayr. Akad. d. W., 1897, nr. 3, p. 401-420.)

GALANTE, Il sepolcretto greco ritrovato in Napoli sotto il palazzo di Donato in via Cristallini ai Vergini. (Atti d. R. Accad. di Arch. di Napoli, XVII, 1,) 24 p.; 4 pl.

GARDNER, E. A., The sculptured tombs of Hellas. London, Macmillan, gr. in-8. XIX, 259 p. 30 pl. 87 dessins. 25 sh.

— A handbook of greek sculpture. London, Macmillan. xv, 268 p.; 55 fig. 5 sh.

— On a Harrow School Museum vase. (Athenaeum, nr. 3655, p. 678.)

GAYET, A., Les fouilles d'Antinoé. (Chronique des Arts, 1896, nr. 23, p. 207 et suiv.)

GENNADIUS, J., Recent excavations in Greece : the Sanctuary of Apollo. (The Forum, nov. 1896.)

— American archaeological in work in Greece. (Ibid., janv. 1897.)

GLYPTOTHÈQUE Ny-Carlsberg, fondée par *C. Jacobsen*. Les monuments antiques. Choix et texte de *P. Arndt*. Livr. 1. München. 10 Licht-dr. — Taf. gr. in-fol. Texte in-4. 20 M.

— Livr. 2-3.

GOETZE, Die trojanischen Silberbarren der Schliemann-Sammlungen. (Ein Beitr. z. Urgesch. des Geldes.) (Globus, 1897, nr. 14.)

GRABSTELE des Anaxandros; mit Abbild. (Jahrb. d. k. Deutschen Archaeol. Instit., 1896, H. 3, p. 136-138.)

— der Hegeso, des Proxenos Tochter, vor dem Dipylon zu Athen, hrsg. von Kais. arch. Instit. München, Bruckmann, 1897, gr. in-folio.

GRAEF, B., Bild von einer Dipylonvase. (Mitt. Instit. Ath., 1896, nr. 4, p. 448-449.)

— Die Amazonenstatuen des Kresilas und Polyclet. (Jahrb. d. deutschen Arch. Instit., 1897, nr. 2, p. 81-85.) 1 Taf. 3 Abbild.

GRAILLOT, Une collection de tessères. (Mél. d'arch. et d'hist., 1896, III-IV, p. 299-314.) 2 pl.

HABICH, G., Die Amazonengruppe des attalischen Weihgeschenks. Eine Studie zur pergamen. Kunstgeschichte. Berlin, Mayer und Müller. 93 p.; dessins. 2 M. 40 Pf.

HAMDY-BEY, Catalogue du Musée impérial ottoman. Constantinople, 1893-1895.

HARTWIG, P., Statuette eines Apoxyomenos aus Frascati. (Berliner philol. Wochenschr., 1897, nr. 1, p. 30-32.)

— Une Gigantomachie sur un canthare de l'Acropole d'Athènes. (B. C. H., 1896, p. 364-373.) 2 pl.

— Oedipus vor der Sphinx, eine Phlyakenscene. (Philol., LVI, 1, p. 1-4.) 1 pl.

— Der Raub der Kora auf einem Vasenbilde in Eleusis. (Mitth. Instit. Ath., 1896, 4, p. 377-384.)

HAUSER, Fr., Eine Sammlung von Stilproben griechischer Keramik. (Jahrb. d. k. deutschen Arch. Instit., 1896, H. 3, p. 177-197.) 53 dessins.

HEERMANCE, Th. W., Excavations of the theatre at Eretria in 1895. — Fragment of a dated Panathenaic amphora from the Gymnasium at Eretria. (Americ. Journal of Archaeology, 1896, july-sept., p. 317-334, fig., 3 pl.)

HELBIG, Ein ägyptisches Grabgemälde und die Mykenische Frage. (Sitzungsb. d. philos.-philol. und hist. Cl. d. Bayr. Akad. d. W., 1896, IV, p. 539-582.)

HÉRON DE VILLEFOSSE, A., Catalogue sommaire des marbres antiques du Musée du Louvre. Paris, 1895. 241 p. 16 grav. hors texte.

— Nouvelle acquisition du Musée du Louvre. La tiare du roi Saïtapharnes. (L'Ami des monuments, X, p. 156 et suiv.

HILLER VON GAERTRINGEN, F., [illegible]. Mitt. Instit. Ath., 1896, nr. 4, p. 454-456.

— Ueber Ausgrabgn im Gebiete der alten Stadt Thera. Berliner philol. Wochenschr., 1897, nr. 15, p. 477.

HOLLEAUX, Sur la tiare de Saïtaphernes. Acad. des Inscr. Séance du 4 sept. 1896.

HOMOLLE, T., Les fouilles françaises de Delphes et de Délos. L'Ami des monuments, nr. 46 et 56. 2 pl.

— La statue de bronze trouvée à Delphes. (En grec.) (Ἄστυ, 1897, nr. 2226, p. 3.)

— Le trésor de Cnide. (B. C. H., 1896, 12, p. 581-602.)

— Le temple de Delphes, son histoire. (Ibid., p. 641-654.)

— Les métopes des trésors de Sicyone. (Ibid., p. 657-676.)

— Histoire du temple de Delphes depuis sa reconstruction au IVe siècle jusqu'à sa ruine. (Ibid., p. 677-732.)

HOPPIN, J. Cl., Greek art on greek soil. With ill. Boston, 1897. 9 sh.

— Euthymides. A Study in Attic vasepainting. (Diss.) Leipzig, Harrassowitz, VIII, 42 p. ; 7 pl., 11 dessins.

HORNER, S., Greek vases : historical and descriptive notices of vases in the Museum of the Louvre, and a selection from vases in British Museum. Prof. by *A. S. Murray*. London. Sonnenschein, 1897, 192 p. 3 sh. 6 d.

HOUSSAY, Fr., Nouv. rech. sur la faune et la flore des vases peints de l'époque mycén. et sur la philosophie pré-ionienne. Avec 18 fig. (Rev. arch., janv-févr. 1897, p. 81-105.)

HUMBOLDT, W. von, Reste des antiken Theaters in Sagunt.

JŒRGENSEN, C., Delos og den aeldste Skulptur. (Studier fra sprog-og oldtidsforskning, nr. 29.) Köbenhavn, 1897. 44 p.

KALKMANN und KEKULÉ von STRADONITZ. Ueber eine Gruppe von drei Figuren von dem älteren Praxiteles gearbeitet. (Sitzung d. Berliner Arch. Geselsch. in Berliner philol. Wochenschrift. 1897, nr. 35, p. 1084-1086.)

K. (KEIL), B., Nachtrag zu S. 404 Anm. (Tiare de Saïtaphernes.) (Hermes, XXXII, 3, p. 496.)

KEKULÉ von STRADONITZ, Ueber die als Demeter ergänzte Marmorstatue, nr. 83 des Berl. Mus. (Berliner philol. Wochenschr., 1897, nr. 17, p. 539-540.)

— Ueber das Peliadenrelief in d. k. Museen zu Berlin. (Jahrb. d. k. deutschen Arch. Instit., 1897, 2, p. 96-100.)

KLASSISCHER Skulpturen-schatz, hrsg. von *F. von Reber* und *A. Bayersdorfer*. I. Jahrg. 1896-1897. München, Bruckmann, in-4. 12 Hefte à 50 Pf.

KLEIN, W., Praxiteles. Leipzig, Veit, 1897. VIII, 448 p. Nombr, figg. 20 M.

KOERTE, A., Die Ausgrabungen am Westabhange der Akropolis. IV. Das Heiligtum des Amyxos. (Mitt. d. kais. Deutsch. Arch. Instit. 1896, II, 3, p. 287-332.) 1 pl.

— Attische Ψῆφος. (Ibid., H. 4, p. 450-453.)

KOSZIUSCHKO-VALUCHINITSCH, K., Fouilles archéologiques en Chersonèse pendant l'année 1896. (En russe) Sewastopol, 1897, 72 p.

KOUROUNIOTIS, K., Πήλινα ἀρτοποιεῖα. (Ἐφ. ἀρχ. 1896, nr. 3-4, p. 201-216.) 2 pl.

LAMBROS, Sp. P., Sur le Serapeum d'Athènes. (En anglais.) (Athenaeum, 1897, nr. 3621, p. 385.)

— Notes from Athens. (Ibid., nr. 3623, p. 450-451.)

LECHAT, H., La patine des bronzes grecs. (Rev. arch., nov.-déc. 1896, p. 331-341.)

— Bulletin archéologique. (Rev. des ét. gr., 1897, p. 328-386.)

LITYNSKI, M., D'Elis en Arcadie. (En polonais.) Lemberg. 22 p.

LUCKENBACH, H., Die Akropolis von Athen. München und Leipzig, Oldenbourg, in-4. II, 39 p.; 30 dessins. 1 M. 50 Pf.

MAGNE, L., Étude sur le Parthénon. (La Construction moderne, 1896, nr. 7.)

MAHAFFY, J.-P., The Pompeius pillar at Alexandria. (Athenaeum, 1897, nr. 3618, p. 285 et suiv.) (Voir aussi le nr. 3625.)

— About Alexandria. (Nineteenth Century, march. 1897.)

MALMBERG, G., Zum Westgiebel des Parthenon. (Jahrb. d. deutschen Arch. Instit. 1897, 2, p. 92-95.) Mitt. 1 Abbild.

MANOLAKAKIS, E., Καρπαθιακά. Athènes, 304 p. ; 1 carte.

MARCHI, A. de, Intorno al nome di antico vaso sacro ateniese. (Estr. d. Rendic. d. r. Ist. lombardo d. Sc. et lett. Ser. II, vol. XXX, 1897.)

MARROPOLIS, M.-J., Ἡ δυτικὴ ἐκκλησία τῆς πόλεως Κύθνου. (Ἑστία, 1895, p. 126 et suiv.)

MARIANI, L., Statue mutile di un gruppo marmoreo rappresentante Teseo e il Minotauro. (Monumenti antichi, vol. VII, 1897.)

MASSI, J.-H., Description abrégée des Musées de sculpture antique gr. et rom., etc. Rome, 1897, in-16. L. 1, c. 50.

MEURER, M., Das griechische Akanthusornament und seine natürlichen Vorbilder. (Jahrb. d. K. Deutschen Arch. Instit. 1896, H. 3, p. 117-159.)

MICHAELIS, Ad., Eine mykenische Halbsäule. (Mitt. Instit. Ath., 1896, H. 2, p. 121-126.)

— Eine alexandrinische Erzfigur der Gothaschen Sammlung. (Jahrb. d. Kais. deutsch. Arch. Instit., 1897, 1, p. 47-54.)

— Kentaurenkopf von einer Parthenonmetope. (Ibid., 1896, 4, p. 300 et suiv.)

MICHON, Ét., Observations sur le mém. de S. Reinach relatif aux « monuments inédits du musée de Sofia ». (Bull. de la Société des antiquaires de France, 1896, p. 66-69.)

MONUMENTI ANTICHI pubblicati per cura della reale Accademia dei Lincei. Vol. VII. Milano, Hoepli, 1897. L. 60.

MUELLER, I. von, Handbuch der klassischen Altertumswissenschaft in systematischer Darstellung mit besonderer Rücksicht auf Geschichte und Methodik der einzelnen Disziplinen, 22-23 Halbbd. Atlas zu Bd. VI. Archaeologie der Kunst, von *K. Sittl*, München, C. H. Beck, 1897, in-fol. 64 pl. 100 Abbild. nebst. Inhaltsverzeichnis und Alphab. Register. 28 p. 13 M. 50 Pf.

MURRAY, A. S. and SMITH, A. H., White Athenian vases in the Br. Mus. London, in-folio. 37 p. ; 27 pl.

NARDINI, DESPOTTI, MOSPIGNOTTI, L'architettura ionica in relazione a quella dei popoli ariani dell' Asia anteriore. (Archivio storico dell' arte, S. II, A. III, 3. Roma, 1897. 41 p., 4 figg.

NOACK, F., Studien zur griech. Architektur. I. (Jahrb. d. kais. deutsch. arch. Instit., 1896, 4, p. 211-217.)

— Untersuchungen und Aufnahmen griechischer Stadt-und Burgruinen im Westlichen Lokris, Aetolien und Akarnanien. (Berliner philol. Wochenschr., 1897, nr. 22 et 23.)

NORMAND, Ch., Corpus des monuments grecs. I : La Troie d'Homère. 1895. II : Lycosoura ; plans, dessins, mesures et photographies réunis au cours de la nouvelle exploration archéol. et artistique de la Morée. Paris, chez l'auteur, in-4.

OLYMPIA, Die Ergebnisse der von d. Deutschen Reich veranstalteten Ausgrabung. Krsg. von *E. Curtius* und *F. Adler*. I. Textbd. (Schluss.)

OMONT, H., Athènes au XVIIe siècle. Dessins des sculptures du Parthénon attribués à Carrey, et conservés à la Bibliothèque nationale, accompagnés de vues et plans d'Athènes et de l'Acropole. Paris, E. Leroux, 1897, in-folio. 46 pl. 50 Pl.

ORSI, P., Sculture greche del r. museo. arch. di Siracusa. Rendic. d. Accad. d. Lincei ; cl. d. sc. mor. Stor. e filol., S. V. vol. VI. 7-8, p. 301-312.)

— Necropole sicule del quarto periodo, riferibili all' età tra il sec. VII ed il V av. Cristo. Licodia Eubea (Atti etc. Note di Scavi, luglio. 1897, p. 327-328.)

PALLAT, Über die griechischen und ital. Thongefässe des Museums zu Wiesbaden. (Vortrag. Annalen d. Vereins f. Nass. Altertumskunde. XXVIII, p. 312 et suiv.)

— Troja. (Vortrag. Ibid., p. 322 et suiv.)

PATRONI, G., Guida del R. Museo archeol. di Siracusa. Napoli.

PAWLOSKY, A., Die Skulpturen in Attika vor den Perserkriegen. Saint-Pétersbourg. XI, 306 p.; 110 dessins dans le texte.

PERDRIZET, P., Τέθριππον πήλινον. (Ἐφημ. ἀρχαιολ. 1896, I-II, p. 57-64.)

— Offrandes archaïques du Ménélaion et de l'Amyclaion. (Rev. arch., janv.-févr. 1897, p. 8-19.) 2 pl.

— Lion grec archaïque. (Ibid., mars-avril, p. 134-137.) 1 pl.

— Polyphème. (Ibid., juil.-août, p. 28-37.)

— « Apollon » de bronze archaïque. — Coquille décorée de dessins au trait (B. C. H., 1896, 12, p. 604-605.)

— Bronze archaïque de Delphes. (Ibid., p. 701-702.)

PERDRIZET et C. FOSSEY, Voyage dans la Syrie du nord. (Ibid., 1897, 1-8, p. 66-91.) 4 fig.

PERNICE, E., Griechisches Pferdegeschirr im Antiquarium der Kön. Museen. (56. Progr. d. Winkelmannsfeste. d. arch. Gesellsch. zu Berlin.) Berlin, Reimer 1897, in-4. 36 p., 23 dessins, 3 pl. 4 M.,

— Die Korinthischen Pinakes im Antiq. der Kgl. Mus. (Jahrb. d. kais. Deutsch. Arch. Instit. 1897, I, p. 9-46.) 37 dessins.

PERRY, A.-L., The dimensions of the Athena Parthenos. (Americ. Journal of archaeol., july-sept. 1896, p. 335-346; with note by *A. Emerson*, p. 346-349.)

PETRI, W.-M.-F., On the Pompeiuspillar. (Athenaeum, nr. 3624, p. 485.) — Voir aussi le nr. 3626, p. 550 et suiv.)

PETRINA, H., Polychromie-Ornamentik des klassischen Alterthums, etc. I. Th. 5. Lief. Troppau, Buchholz und Diebel, 1897, in-fol. 10 pl. en couleur. 8 M.

PFERDEGESCHIRR (Ein altgriechisches). — (Die Post; — Wochenschr. f. Philol. 1897, nr. 1, p. 27-30.)

PHARMAKOWSKY, B.-J., Κεφαλὴ ἐφήβου ἐκ τοῦ ἐν Ἀθ. Ἐθν. Μουσείου (Ἐφ. ἀρχ. 1896, I-II, p. 65-100.) 1 pl.

— Mycènes et la Phénicie. (En russe.) (Filol. Obozr., XI, 1, p. 127-156.)

PHILADELPHEUS, A.-Th., Ἐπιτύμβιον ἀνάγλυφον μετὰ χαρωνείου παραστάσεως. (Ἐφ. ἀρχ, 1896, I-II, p. 131-136.) 1 pl.

POLITIS, N. G., Τὸ παναθηναϊκὸν στάδιον. (Extr. de la 2e partie de l'Album des jeux olymp.) Athènes, in-4. 46 p.

POLLACK, L., Eine altboiotische Meistervase. (Mitt. Inst. Röm. 1897, II, p. 105-111.)

POMTOW, H., Die dreiseitige Basis der Messenier und Naupaktier zu Delphi. (Fleck. Jahrb. 1896, I Abt., H. 8, p. 505-536; H. 9-10, p. 577-639; H. 11, p. 754-769.) Pl. et figg.

POTTIER, E., Vases antiques du Louvre. Photogravures et dessins de *J. Devillard*. Salles A-E : les origines, les styles. Ecoles rhodienne et corinthienne. Paris, Hachette, 1897, gr. in-4. 67 p.; planches. 30 fr.

— La tête au cécryphale du Louvre. (B. C. H. 1896, 12, p. 445-458.)

ΠΡΑΚΤΙΚΑ τῆς ἐν Ἀθ. ἀρχαιολ. Ἑταιρίας τοῦ ἔτους 1894. (Περὶ τῶν ἐν Ἐπιδαύρῳ ἀνασκαφῶν — Ἐν Ἀττικῇ — Ἐν Ἀμοργῷ — Ath. 1895.)

— Τοῦ ἔτους 1895 Ath. 1896. 3 pl.

— Τοῦ ἔτους 1896 Ath. 1897, 4 pl.

PRELLERS, F., Cartons zu den Wandgemälden altgriechischer Landschaften im Albertinum zu Dresden, hrsg. und beschrieben von *L. Weniger*. Berlin, Wasmuth, 1895, in-fol. VII, 21 p. 4 pl. 7 M. 50 Pf.

PRIDIK, E., Amphorenstempel aus Athen. (Mitt. Instit. Ath., 1896, H. 2, p. 127-187.)

PRIENE und Didyma. (Beilage z. Münchner allg. Zeit. 1897, nr. 184.)

REBER, F. von, Die Felsendenkmäler. München, Franz, 1897, gr. in-4. 70 p., 20 dessins, 12 pl. photogr. 8 M.

— Ueber das Verhältniss des Mykenischen zum dorischen Baustil. München, Franz, gr. in-4. 55 p. : pl. et fig. 2 M. 20 Pf.

REINACH, S., Répertoire de la statuaire grecque et romaine. I : Clarac de poche. 5 fr.

— II, 1. Paris. E. Leroux. 10 fr.

— Un monument oublié de l'art mycénien. (B. C. H., 1897, 1-8, p. 5-15.) 1 pl.

— Monuments inédits du Musée de Sofia. (Bull. archéol. du Comité des Soc. sav., 1894 (1895), p. 414-429.)

— Découvertes récentes en Attique et à Egine. (L'Anthropologie, 1896, III, p. 325-330.) 8 fig.

— Casques mycéniens et illyriens. (Ibid., p. 270-284.)

REINACH, Th., Le goryte de Nicopol et la tiare d'Olbia. (Rev. archéol. sept.-oct. 1896, p. 145-158.) 2 pl. : 3 fig.

REINICKE, R., Wie stellte Phidias die Athena Promachos dar? (Kunstchronik, N. F. année IX, nr. 7.)

RICHARDSON, R. B., Notes from Corinth. (Americ. Journal of archæol. 1896, july-sept., p. 371-372.)

RIDDER, A. de, De ectypis quibusdam aeneis quae falso vocantur « argivo-corinthiaca ». Thèse. Paris, Fontemoing. 93 p.

— Une représentation d'Amazones sur un vase corinthien. (Rev. des Univ. du Midi, 1896, 4, p. 385-392.)

— Un bronze chalcidien sur l'Acropole d'Athènes. (B. C. H., 1896, 12, p. 401-421.) 2 pl.

RIDGEWAY, W., What people produced the objects called Mycenaean? (Journ. of Hell. St. 1896, I, p. 77-119.)

SAHR, J., Griech. und röm. Skulptur im deutschen Unterricht. (Zeitschr. f. deutschen Unterr., 1897, nr. 9, p. 545-591.)

SAUER, B., Nachträgliches zu den Metopen von Phigalia. (Mitt. d. k. deutschen Arch. Instit. 1896, H. 3, p. 333-338.)

— Ueber die Giebelgruppen des sog. Theseion. (Berliner philol. Wochenschr. 1897, nr. 27, p. 860-861.)

SAVIGNONI, L., Di un bozzetto arcaico dell' Acropoli di Atene e di una classe di tripodi di tipo greco-orientale. (Monumenti antichi, vol. VII, 1897.)

SCHADOW, P., Eine attische Grablekythos. Diss. Iena, 1897. 34 p. 3 pl.

SCHOENE, H., Ueber den Hippodrom zu Olympia und die darin veranstalteten Wettrennen. (Berliner philol. Wochensch. 1897, nr. 21, p. 666.)

— Neue Angaben über den Hippodrom zu Olympia. (Jahrb. d. deutschen Arch. Instit. 1897, 3, p. 150-159.)

SCHRADER, H., Die Ausgrabungen am Westabhange der Akropolis. III. (Mitt. Instit. Ath., 1896, H. 3, p. 265-286.) 3 pl.; dessins.

— Die Gigantomachie aus dem Giebel des alten Athenatempel auf der Akropolis. (Ibid., 1897, 1-2, p. 59-112.)

SCHREIBER, Th., Der Gallierkopf des Museums in Gise bei Kairo. Ein Beitrag zur alexandrinischen Kunstgeschichte. Leipzig, Liebeskind, in-fol. 12 M.

— Die Wandbilder des Polygnotos in der Halle der Knidier zu Delphi. I, Leipzig, 1897. 18 ill. 8 M.

SITTL, K., Studi sulle costruzioni antiche delle τείχη, πύργοι, turres, speculae. (Riv. di stor. ant. II, 3, p. 66-72.)

SIXT, G., Eine Aeonsdarstellung des Stuttgarter Lapidarium, (Korresp.-Blatt d. Westdeutschen Zeitschrift f. Gesch. und Kunst, 1897, nr. 1, p. 1-3.)

SKIAS, A., Σήματα ἐπὶ ἀρχαίων ὑδραγωγῶν σωλήνων ἐν Ἐλευσῖνι. (Ἐφ. ἀρχ. 1896, nr. 3-4, p. 263-264.)

SMIRNOFF, J. J., Die Herkunft des Fugger'schen Amazonensarkophages. (Arch.-epigr. Mitt. a. Oest-Ung. XIX, 2, p. 142-144.)

SOGLIANO, A., Il supplizio di Dirce in un dipinto pompeiano e il Toro Farnese. (Atti d. R. Accad. di arch. etc. di Napoli, XVII, 1.) 9 p.; 1 pl.

STERN, E. von, Die Tiara des Saitaphernes und die Goldfälschungen in Sud-Russland. (Berliner philol. Wochenschr. 1897, nr. 24, p. 764-768.)

STEUDING, H., Denkmäler antiker Kunst für das Gymnasium ausgewählt und in geschichtlicher Folge erklärt. Leipzig, Seemann. 22 p.; 66 pl. 2 M.

STILLMANN, W. J., Venus and Apollo in painting and sculpture. Planches. London, Bliss, 1897, in-folio. 170 p. 126 sh.

STUDNICZKA. Krobylos und Tettiges. (Jahrb. d. kais. Deutschen Arch. Instit. 1896, IV, p. 248-291.) 30 dessins.

TAMPONI, P., Nuove scoperte di antichità nell' area dell' antica Olbia e nel territorio limitrofo (Terranova Fausania). (Atti d. R. Accad. d. Lincei; Notizie dei Scavi. 1896. p. 384-388.)

TARBELL, F. B., A History of Greek art. Meadville, Pa.; London, Macmillan. 1897. 296 p. 6 sh.; 1 doll.

TIARE de Saïtapherne. — Articles dans Die Post (Beilage), 1896, nr. 233. — Athenæum, nr. 3595, p. 394. — Umschau, 1897, nr. 24.

TOMB (the) of Antinoüs. (Academy, nr. 1274, p. 246-247.)

TREU, G., Nochmals der Würzburger Kentaurenkopf aus den Parthenonmetopen. (Jahrb. d. k. Deutschen arch. Instit., 1897, 2, p. 101 et suiv.) 3 Abbild.

TROUMP, E., L'échafaudage pour la consolidation des ruines du Parthénon. (L'Ami des monuments, X, nr. 57-58.)

TSOUNDAS, Chr., Γραπτὴ στήλη ἐκ Μυκηνῶν (Ἐφ. ἀρχ., 1896, 1-11, p. 1-22), 2 pl. 2 dessins.

TSOUNDAS, C. and MANATT, C. J., The Mycenaean age : A study of the monuments and culture of pre-homeric Greece, with an Introd. by Dr *Dörpfeld.* London, Macmillan, 1897, in-4. 450 p. 24 sh.

TUERK, G., Zu den Darstellungen des Hylas. (Jahrb. d. deutschen arch. Instit. 1897, 2, p. 86-91.) 2 Taf.; 2 Abbild.

WALLIS, H., Pictures from the Greek vases. The white Athenian Lekythi. 12 polychrome plates representing the paintings on typical examples of the white Athenian Lekythi, drawn in colours. III. Text. London, Dest, in-fol. 42 sh.

WEIZSAECKER, Das Musenrelief von Mantinea und Praxiteles. (Süddeutsche Blätter f. höh. Unterrichtanstalt, 1897, nr. 1-2.)

WIDE, S., Aphidna in Nordattika. (Mitt. Instit. Ath., 1896, IV, p. 385-409.) 3 pl.

WIDMANN, Zur Archäologie und zu den griech.-röm. Alterthümern. (Programmschau.) (Gymnasium, 1897, nr. 10.)

WIEDERHERSTELLUNGSARBEITEN am Parthenon. (Wochenschr. f. klass. Philologie, 1896, nr. 43, p. 1189; — 1897, nr. 51, p. 1412,)

WINTER, E., Griechische Kohlenbecken. (Jahrb. d. Deutsch. arch. Inst. 1897, 3, p. 160 et suiv.) 7 Textabbild.

— Ueber enkaustische Malerei. (Sitzung d. Berl. Arch. Gesellsch.) (Berliner philol. Wochenschr., nr. 33-34, p. 1050-1056.)

W. (WOLTERS), P., Funde. (Mitt. Instit. Ath. 1896, H. 2, p. 246-263.)

— Ueber die Ausgrabgn in Thera. (Τὸ Ἄστυ, nr. 2179.)

WOLTERS, P., Bronze-reliefs from the Acropolis of Athens. (Americ. Journal of Archæol. July-sept. 1896, p. 350-360.) 7 fig.

WULF, S., Noms de « favoris » sur les vases attiques. (Journ. du Min. russe de l'I. p., avr. 1897, p. 1-21.)

ZOGHEB, M. de, Le tombeau d'Alexandre et le tombeau de Cléopâtre. Paris, E. Leroux. 64 p. 2 fr. 50.

XIV. — NUMISMATIQUE. — MÉTROLOGIE. — CALENDRIER.

BABELON, E., Les origines de la monnaie, considérées au point de vue économique et historique. Paris, Firmin-Didot, 1897, in-18 jésus. XII, 427 p. 3 fr. 50.

— L'or et l'argent dans l'antiquité. (La Science sociale, 1896, nr. 22.)

BONNET, E., Médaillier de la Société archéologique de Montpellier. I. Monnaies antiques. Montpellier, VI, 85 p.

FURTWAENGLER, A., Note sur une monnaie de Trézène. (Rev. arch. 1896, p. 343-344.)

GAEBLER, H., Zur Münzkunde Makedoniens. II. (Zeitschr. f. Numismatik, XX, H. 3-4, p. 289-299.)

GILBERT, G., Die älteste Münze Athens. (Fleck. Jahrb. 1896, I. Abt. H. 8, p. 537-544.)

HEAD, B.-V., Catalogue of the Greek coins of the British Museum. Coins of Caria. Cos, Rhodus, etc. London, 1897. CXVIII, 325 p., 1 carte, 45 pl. autotyp. 28 sh.

HILL, G.-F., Ueber einen Silberstater des 2. Jhr. v. Chr. aus Oinoanda. (Athenaeum, nr. 3605.)

IMHOOF-BLUMER, F., Zur Münzkunde des Pontos, von Paphlagonien, Tenedos, Aiolis und Lesbos. (Zeitschr. f. Num., XX, 3-4, p. 254-288.) 2 pl.

— Zur Münzkunde. Kleinasiens (suite). (Rev. suisse de num. 1897. nr. 2.)

— Lydische Stadtmünzen. Neue Untersuchungen. (Ibid.)T. à p. Genève; Leipzig, Harrassowitz, 1897. 10 M.

KOEHLER, U., Zur Geschichte des Athenischen Münzwesens. Sitzunzsb. d. k. Preuss. Akad. d. Wiss. 1896, XLI, p. 1089-1097.) 1 pl.

LAMBROPOULOS, A., Ἀρχαῖα ἑλληνικὰ νομίσματα εὑρεθέντα ἐν Μυκήναις, (Ἐφ. ἀρχ. 1896, 3-4, p. 137-200.) 2 pl.

LAMBROS, Sp., Ἀναγραφὴ τῶν νομισμάτων τῆς κυρίως Ἑλλάδος. Πελοποννήσος. Athènes, 1897.

PERNICE, E., Ueber den Wert der monumentalen und litterarischen Quellen antiker Metrologie. (Extr. de Zeitschr. f. Numismatik, XX.) Berlin, 18 p.

REINACH, Th., Observations sur le système monétaire delphique du IVe siècle. (B. C. H., nov. 1896, p. 251-256.)

— Une crise monétaire au IIIe siècle de l'ère chrét. (Ibid., p. 523-548.)

— Un nouveau roi de Bithynie. (Rev. num., 1897, nr. 3, p. 241-260.)

— Apollon Derrônaios. (Rev. num., 1897, nr. 2, p. 121-126.)

ROUVIER, J., Sur un poids antique de Béryte. (Rev. num., 1897, nr. 3, p. 369-372.)

RUBENSOHN, M., Die von Roussopoulos (Athen. Mittheilungen, 1896. S. 18-26) veröffentliche grosse magnetische Bronzemünze aus der Zeit des Antoninus Pius. (Berl. Arch. Gesell.) (Berliner philol. Wochenschrift, 1897, nr. 31-32, p. 999-1001.)

SALLET, A. von, Silbermünze eines baktrischen Königs Antiochus. (Zeitschr. f. Num., XX, 3-4, p. 219-221.)

SCHMIDT, Max. — Voir Section IV.

SCHUERER, E., Der Kalender und die Aera von Gaza. (Sitzungsb. d. k. Preuss. Akad. d. W. 1896, XLI. p. 1065-1087.)

SELTMANN, E.-J., On the type know as « The Demos » on coins of Rhegium. (Numism. Chronicle, 1897, nr. 3, p. 173-189.) 1 pl. — Cp. Athenaeum, nr. 3631, p. 717.

SIX, J.-P., Monnaies grecques inédites ou incertaines. (Suite.) (Num. chronicle, 1897, nr. 3, p. 190-225.) 1 pl.

SVORONOS, Petites monnaies de cuivre trouvées en Attique. (En grec.) (Ἄστυ, nr. 2179.)

WEIL, Ueber « Svoronos, Münzen von Delphi ». (Sitzunzsb. d. num. Ges.) (Wochenschr. f. klass. Philol. 1897, nr. 7, p. 198.)

WILHELM, A., Ἐνιαυτός. (Hermes, XXXII, 2, p. 317.)

WROTH, W., Greek coins acquired by the British Museum in 1895. (Class. Review, oct. 1896, p. 357-358.)

XV. — Byzantina.

BASIADES. — Voir ci-dessous **Vassiadis**.

BOOR, C. de, Die Chronik des Logotheten. (Byz. Zeitschr., VI, 2, p. 233-284.)

— Ein angebliches Byzantinisches Mysterienspiel. (Ibid., VI, 3-4, p. 571.)

BRIGHTMANN, F.-E., Liturgies (eastern and western —), etc. Vol. 1 : Eastern Liturgies. Oxford, Clar. Press. CIV, 607 p.

BROOKS, E.-W., On the list of the patriarchs of Constantinople from 638 to 715. (Byz. Z., VI, 1, p. 33-54.)

CARON, Trouvailles de monnaies du moyen âge à Delphes. (B. C. H., 1897, 1-8, p. 26-39.)

CHRISTENSEN, H., Die Vorlagen des byz. Alexandergedichtes. (Sitzungsb. d philos.-philol. Cl. d. bayr. Akad. d. Wiss. 1897, I, p. 33-118.)

DELEHAYE, H., La vie d'Athanase, patriarche de Constantinople (1289-1293; 1304-1310). (Mél. d'arch. et d'hist., XVII, 1, p. 39-75.)

DIEHL, Ch., L'Afrique byzantine. Hist. de la domination byzantine en Afrique (533-709). Paris, E. Leroux. XV, 644 p., avec grav., pl. en phototypie, carte en couleur. 20 fr.

DMITRIJEVSKIJ, A., Τυπικά. Addenda et corrigenda. (Trudy d. Kievs'schen geistl. Akad. déc. 1896, p. 527-545.)

DOSSIOS, N., Ἀνωνύμου ποίημα παραινετικὸν ἐν ἑξαμέτροις. (Viz. Vrem., 1896, p. 560-573.)

FONTES historiae imperii Trapezuntini, ed. *A. Papadopoulos-Kerameus*. Petropoli, 1897, XVI, 176 p.

FRIEDRICH, J., Die noch erhaltenen Schriften des Slavenapostels Constantinus oder Cyrillus. (Rev. internat. d. théol. 1896, IV, p. 411-419.)

GOETZ, L.-K., Geschichte der Slavenapostel Konstantinus (Kyrillus) und Methodius, quellenmässig untersucht und dargestellt. Gotha. Perthes. VIII, 272 p. 6 M.

GRAEVEN, H., Antike Vorlagen byzantinischer Elfenbeinreliefs. (Jahrb. d. k. preuss. Kunstsammlungen, XVIII, 1, p. 3-23.) Planche héliogr. et 6 dessins.

HADZIDAKIS, G.-N., Ein verkanntes Sprichwort. (Byz. Z., VI, 2, p. 233-234.)

HEIMBUCHER, M., Byzantinische Studien. (Der Katholik, Aug. 1897.)

KRUMBACHER, K., Geschichte der byzantinischen Litteratur von Justinian biz zum Ende des Oströmischen Reiches (527-1453). 2. Aufl. bearbeitet unter Mitwirkung von *A. Ehrhard* und *H. Gelzer*. (I. v. Müller's Handbuch d. Klass. Alterthumw. IX. 1.) München, C. H. Beck. XX, 1193 p. 24 M.

LAMBROS, Sp. P., Ταβουλαρικὸν γράμμα τοῦ ΙΔ'. αἰῶνος. (Δελτ. τ. ἱστορ. κ. ἐθνολ. ἑταιρίας τῆς Ἑλλάδος, V, p. 159-160.)

LAMPAKIS, G., Χριστιανικὴ ἁγιογραφία τῶν ἐννέα πρώτων αἰώνων. Athènes, Constantinidis, 1897, 96 pp.; figg.

LUNDSTROEM, V., Studien zu spätgriechischen und byzantinischen Chroniken. I. (Eranos, I, 3-4, p. 150-168.)

MERCATI, G., Gli Aneddoti d'un codice Bolognese. (Byz. Z. VI, 1, p. 126-143.)

MILLET, G., Inscr. byzantines de Trébizonde. (B. C. H. 1896, 12, p. 496-501.)

MORITZ, H., Die Zunamen bei den byz. Historikern und Chronisten. I. Teil. Progr. Landshut, 1897. 55 p.

PAPADOPOULOS-KERAMEUS, Ἀθωνικὰ κονδακαρίων ἀντίγραφα. (Byz. Z., VI, 2, p. 375-386.)

POLITIS, N. G., Δημώδεις παροιμίαι ἐν μεσαιωνικοῖς ἑλληνικοῖς ποιήμασι. (Φιλολ. σύλλογος Παρνασσός, Ἐπετηρίς 1897, ἔτος α', p. 212-228.) Athen, 1897.

PRAECHTER, K., Ein Chronikfragment aus cod. Bern. 450. (Byz. Z., VI, 1, p. 112-113.)

PROCHIRON legum, pubbl. sec. il cod. Vatic. gr. 845 a cura di *F. Brandileone e V. Puntoni*. Roma, Instit. stor. ital. XVIII, 348 p.

VASILIEV, A., Sur les chants ecclésiastiques grecs. (En russe.) (Viz. Vrem. 1896, p. 582-633.)

VASSIADIS, J., Περὶ τῆς λέξεως Σύγκελλος-Πρωτοσύγκελλος. (Ἐκκλ. ἀλήθεια, 1895-1896, p. 408.)

WUENSCH, R., Zur Escorial-Handschrift Ψ-IV-22. [ms. 492 du Catalogue Miller.] (Byz. Z., VI, 1, p. 158-163.)

XVI. — Neohellenica.

B. (BELGER), Chr., Von den olympischen Spielen zu Athen 1896. (Berliner philol. Wochenschr. 1897, nr. 19, p. 605-607.)

CONSTANTINIDIS, S. Th., Περὶ Ἑλληνικῆς γλώσσης. Διάλεξις. (Extr. de ἡ Μεταρρύθμισις.) Alexandrie, 1895. 29 p.

DAWES. — Voir section VIII.

DESCHAMPS, G., Das heutige Griechenland. Uebersetzung von *P. Markus*. Grossenhain, H. Starke. VIII, 413 p. 4 M.

DOWDALL, L. D., Modern Greek. (Hellas, VI, 4, p. 321-327.)

EYMER, W., Reiseerinnerungen aus Italien und Griechenland. Progr. Budweis. 37 p.

GARNETT, L. M. J., New folk-lore researches: Greek folk-poesy. Annotated translations from Romaic folk-verse and folk-prose. Ed. *J. S. St. Glennie*. London, Nutt, 2 vol. 21 sh.

GUTH, Die Olympischen Spiele in Athen 1896. (Zeitschr. f. österr. Gymn. 1896, nr. 11, p. 961-975.)

HESSELING, D. C., Charos. Ein Beitrag zur Kenntnis des neugriechischen Volksglaubens. Leiden; Leipzig, Harrassowitz, 1897. VIII, 64 p. 2 M.

JANNARIS. — Voir section VIII.

KOERTING, G., Neugriechisch und Romanisch. Ein Beitrag zur Sprachvergleichung. Berlin, Gronau, 165 p.

KORTSCH, Th. E., Remarques sur l'origine de la langue néohellénique. (En russe.) Odessa. 16 p.

KRSEK, F., L'Ethnologie et la Géographie dans les proverbes grecs. I. En langue tchèque. (Progr. Kolin. A-Ἕλληνες.)

LUEBKE, H., Ueber die rhodischen Liebeslieder in ihren Beziehungen zur neugriech. Volksdichtung. (Satura Viadrina, 1897.)

MEYER, G., Albanische Studien. V. Beiträge zur Kenntnis der in Griechenland

gesprochenen albanesischen Mundarten. (Sitzungsb. d. Wiener Akad. d. Wiss. Philos.-hist. Cl. Bd. CXXXIV.) 106 p.

MULLER, H. C., Versuch einer etymologischen Erklärung des neugriechischen Wortes νερό(ν). (Ἑλλάς, VI, 2, p. 146-155.)

— Het Grieksch als levende taal. Open brief aan alle Nederlandsche geleerden en hooggelerden. (Ibid., VI, 3, p. 260-279.)

PEINTURES RELIGIEUSES à Mistra (Grèce). (La Nature, nr. 1226.)

PERNOT, H., Grammaire grecque moderne. Paris, Garnier frères, 1897. XXXI, 262 p.

PETRARIS, K., Taschenwörterbuch der neugriech. und deutschen Sprache. 2 Tle. Leipzig, Holtze's Nachf. 1897, in-16.

PSICHARI, J., Mittel-und Neugriechisch. (Krit. Jahresb. über d. Fortschr. d. rom. Philol. II, 1, H. 3, p. 260-267.)

RIZO-RANGABÉ, E., A practical method in the modern Greek language. Boston and London. 10 sh. 6 d.

SCHIRO, G., Kenkat e lufter (i canti della battaglia). Teste alban. c. traduzione e note e osservaz. sulla questione d'Oriente. Palermo, 1897. L. 3.

SCHMIDT, J., Kretische Pluralnominative auf-εν'. (Sitzungsb. d. k. Preuss. Akad. d. W. 1897, XLVII.)

SEIDEL, A., Neugriechische Chrestomathie, ausgewählt und mit einem Wörterbuch sowie erklärenden Anmerkungen versehen. (Die Kunst der Polyglottie. t. L.) Wien, Hartleben, 1897. VIII, 184 p. 2 M.

SONGS from the Greeks. Translated by *Jane Minot* Sidgwick. London, Lane, in-12. 3 sh. 6 d.

SOROKIADIS, N., Ἡ ἑλληνικὴ γλῶσσα ἐν τῇ παρ' ἡμῖν βιομηχανίᾳ. (Ἑλλάς, VI, 2, p. 182-183.)

STRATICO, A., Manuale di letteratura albanese. Milano. L. 2, 40.

VLACHOS, A., Dictionnaire grec [moderne]-français. Paris, Per Lamm, 1897. 1000 p. 25 fr.

WARTENBERG, G., Das mittelgriechische Heldenlied von Basileios Digenis Acritis. Progr. Berlin, Gaertner, 1897, in-4. 29 p. 1 M.

WHEELER, B. J., The question of language-standard in modern Greece. (Amer. Journ. of philol. XVIII, 1, p. 19-25.)

ACTES DE L'ASSOCIATION

SÉANCES DU COMITÉ.

3 novembre 1898. — Présidence de M. Maurice Croiset, président de l'Association.

Le président annonce la mort de M. Couat, recteur de l'Académie de Bordeaux ; il rappelle ses principaux travaux, relatifs à la poésie alexandrine et à l'ancienne comédie attique, et se fait, au sujet de cette perte, l'interprète des regrets profonds et unanimes de ses confrères.

Le bibliothécaire de l'Université royale d'Upsala informe l'Association de l'envoi des numéros parus jusqu'à ce jour du journal de philologie classique l'*Eranos*, et demande l'échange avec la *Revue des études grecques*. Cet échange est accordé.

M. Trawinski, nommé membre ordinaire, adresse par lettre ses remerciements à l'Association.

Membres nouveaux : Mme Le Bret, donatrice ; le R. P. Dargent, MM. le docteur Joao Ignacio do Patrocinio da Costa, B. Pharmakowsky, Volpe Rinonapoli, membres ordinaires. — MM. Pépin Lehalleur et Henri Graux, membres ordinaires, deviennent membres fondateurs pour les *Monuments grecs* et l'illustration de la *Revue*.

M. Omont fait savoir que la Bibliothèque nationale s'est enrichie d'un certain nombre de manuscrits grecs, parmi lesquels il mentionne les suivants (mss. de Minoïde Mynas, restés à Paris depuis 1860) :

N° 1249. Fragment d'un manuscrit daté de 986 ; à ajouter au n° 469 A Suppl.

N° 1241. Aétius, coll. méd. I à VI ; palimpseste du XIe siècle ; à ajouter aux n°s 630-632 Suppl.

N° 1246. Sentences de Jean Georgidès, publiées autrefois par Boissonade d'après un seul ms. 1166 ; on en a deux maintenant ; XIe siècle.

N° 1256. Manuscrit du *Traité de la gymnastique* de Philostrate ; manuscrit unique ; XIVe siècle.

N° 1232. Nicolas d'Otrante, manuscrit grec et latin, sur les querelles des églises grecque et latine ; XIIIe siècle.

M. Omont signale, en outre, un lot de manuscrits provenant du couvent du Météore et intéressants surtout au point de vue paléographique ; on y trouve des miniatures curieuses, notamment la représentation de la communion, sous les deux espèces, de Sainte Marie l'Égyptienne (recueil de traités ascétiques du XIIIe siècle.

Enfin, la Bibliothèque a acquis trois bulles de patriarches de Constantinople : la première, de Nil, auteur de sermons (Coislin, 243), datée de 1383, pour le monastère τῆς Ἐλεούσης τῆς Λευκουσιάδος ; la deuxième, de Métrophane (1580) ; la troisième, de Joannice (1651), l'une et l'autre pour le monastère τοῦ Μετεώρου.

M. Maurice Croiset donne lecture d'une étude sur la mise en scène du *Prométhée* d'Eschyle. Il examine et critique les hypothèses qu'elle a suggérées à M. Bethe, dans ses *Prolegomena zur Geschichte des Theaters im Alterthum* (Leipzig, 1896). Il essaie d'élucider le problème, plus simple, à son avis, qu'on ne l'a cru jusqu'ici, en admettant, pour le temps d'Eschyle tout au moins, la disposition du théâtre imaginée par M. Dœrpfeld.

M. Weil reconnaît ce qu'ont d'ingénieux les conjectures de M. Croiset. Il se range à son opinion en ce qui concerne l'apparition du chœur et la manière dont il se comportait dans le théâtre. Il n'admet pourtant pas, dans tous ses détails, la restitution proposée : il croit, par exemple, que Prométhée était représenté par un mannequin derrière lequel parlait et chantait l'acteur. A ses yeux, deux acteurs ont dû suffire pour jouer la pièce.

M. Vasnier présente, sur l'invitation de M. Croiset, quelques observations touchant l'usage que les Grecs savaient faire des plans inclinés.

1er décembre 1898. — Présidence de M. Maurice Croiset.

Le directeur de l'Enseignement supérieur invite, par une circulaire, l'Association à lui adresser, en vue de l'Exposition universelle de 1900, des renseignements précis sur ses origines, le genre d'études ou de recherches qu'elle poursuit, la nature de ses publications, etc.

M. G. Larroumet s'excuse par lettre de ne pouvoir assister à la séance.

Membres nouveaux : M. Graillot, ancien membre de l'École française de Rome ; la Faculté de théologie de l'Institut catholique de Toulouse, représentée par M. l'abbé Batiffol.

M. Maurice Holleaux commente un certain nombre de documents épigraphiques relatifs au fils du roi Lysimaque ou à divers membres de sa famille. Le premier est un édit d'Antiochos II, trouvé a Ériza par M. Paris et par lui (aujourd'hui au Louvre), et instituant un culte en l'honneur de la reine Laodice. Antiochos désigne, pour être grande prêtresse de ce culte, Βερενίκην Πτολεμαίου τοῦ Λυσιμάχου [τοῦ προσήκο]ντος ἡμῖν κατὰ συγγένειαν θυγατέρα. M. Wilhelm, de l'Université de Vienne, a reconnu dans ce Πτολ. τοῦ Λυσιμάχου le fils du roi Lysimaque, que mentionnent en termes identiques des inventaires inédits de Délos. M. Holleaux croit retrouver ce même personnage dans une inscription de Telmessos en Lycie, copiée par MM. Bérard et Fougères ; son nom, à la ligne 22 de ce texte, est suivi du surnom Ἐπίγονος, qui indique que Lysimaque, son père, était un *diadoque* et ne pouvait être, par conséquent, que Lysimaque, roi de Thrace. Ptolémée, fils de Lysimaque, était encore prince de Telmessos en 240/39, sous le règne de Ptolémée Évergète. A partir de ce moment, on perd sa trace, mais sa descendance peut être reconstituée dans une certaine mesure à l'aide d'un passage de Tite-Live (XXXVII, 56, 4), qui nomme un *Ptolemaeus Telmessius* (189 avant J.-C.), et d'un inventaire de Délos, daté de l'an 180, où ce même Ptolémée doit être identifié avec un Ptolémée, fils de Lysimaque, auteur d'une offrande consacrée à Apollon sous les hiéropes en charge pendant l'année 189. Ce personnage ne peut être que le petit-fils de l'Épigone, et son père, qui nous est inconnu, devait s'appeler Lysimaque, fils de Ptolémée ; c'est ce que confirme l'inventaire délien, dans lequel l'offrande de Ptolémée est rapprochée de celle d'un certain Ἀντίπατρος τοῦ Ἐπιγόνου qui est son oncle, c'est-à-dire le fils du premier prince

de Telmessos. Nous connaissons ainsi le chef et quelques-uns des représentants d'une dynastie princière qui régna à Telmessos environ 70 ans, des alentours de 250 à la défaite d'Antiochos III et à l'intervention active des Romains dans les affaires de l'Asie.

M. S. Reinach donne lecture d'une étude sur l'origine gréco-égyptienne des prières pour les morts. C'est de l'Égypte, d'après lui, que vient l'usage de ces prières ; elles ont pénétré dans le christianisme par deux voies : par les communautés juives d'Alexandrie et par les rites orphiques. Un texte de Platon (*Rép.*, II, p. 364 E-365 A), sur lequel s'est en partie appuyée sa démonstration, provoque une observation de M. Alfred Croiset, qui y voit une allusion, non à des prières faites pour les morts, mais à l'usage essentiellement grec des purifications destinées à effacer des souillures souvent anciennes et remontant à plusieurs générations. Diverses remarques sont développées, à propos de ce texte, par MM. Th. Reinach, M. Croiset et P. Tannery.

Le secrétaire,
P. Girard.

OUVRAGES OFFERTS A L'ASSOCIATION

dans les séances de novembre et décembre 1898.

P. ALANS, l'abbé COSSON, E. MEYNIAL. — **Cartulaires des abbayes d'Aniane et de Gellone.** Montpellier, 1898.

E. AMÉLINEAU. — **Histoire de la sépulture et des funérailles dans l'ancienne Égypte** (Annales du Musée Guimet, t. 28 et 29). Paris, 1896.

ANGÉLOPOULO. — Περὶ Πειραιῶς καὶ τῶν λιμένων αὐτοῦ. Athènes, 1898.

COMNÉNNOS. — Λακωνικά. Χωρογραφία Λακωνικῆς. Athènes, 1898.

— Ἱστορικὴ τοπογραφία τῆς Σπάρτης. Athènes, 1898.

CUMONT. — **Texte des monuments figurés relatifs au culte de Mithra,** t. II. Bruxelles, 1896.

R. DARESTE et B. HAUSSOULLIER. — **Les plaidoyers d'Isée,** trad. fr. Paris, 1898.

J. GENNADIUS. — **Dr Johnson as a Grecian.** Extr.

G. GEORGIADIS. — Ὁ ἐν Γαλάτᾳ ἱερὸς ναὸς τοῦ ἁγίου Ἰωάννου τῶν Χίων. Constantinople, 1898.

HAMDY BEY. — **Catalogue des monnaies himyaritiques** (en turc). Constantinople, 1898.

H. HAUSER. — **Le voyage du Levant de Philippe du Fresne-Canaye (1573).** Paris, 1897.

KARAKATSANIS. — Σύστημα ὀρθογραφίας, 6e édition. Athènes, 1897.

— Λέξεων ἑλληνικῶν ἀποθησαυρισμός. Athènes, 1898.

Mlle LAURIOL. — **Relation d'un voyage en Grèce.** Extr.

V. LAZZARINI. — **L'acquisto di Lepanto (1407).** Venise, 1898.

Ph.-E. LEGRAND. — **Quo animo Græci... divinationem adhibuerint.** Paris, 1898.

— **Étude sur Théocrite.** Paris, 1898.

Constantin LITZICA. — **Das Meyersche Satzschlussgesetz in der byzantinischen Prosa.** Munich, 1898.

L. MALLINGER. — **Médée,** étude de littérature comparée. Louvain, 1897.

Ch. PAPAMARCOS. — Αἱ φιλοσοφικαὶ καὶ παιδαγωγικαὶ δοξασίαι τοῦ Πολυβίου. Athènes, 1898.

PETITJEAN. — **Tableaux d'analyse logique,** 2e édition. Paris, 1898.

N. PHARDYS. — Τὸ ἀπολυτήριον τοῦ γυμνασίου μάθημα. Smyrne, 1898.

C. N. RHADOS. — Ναυτικὴ τακτικὴ τῶν ἀρχαίων. Athènes, 1898.

C. ROBERT. — **Aphoristische Bemerkungen zu Aristophanes' Vœgeln.** Extr. de l'*Hermes*, 1898.